



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 694,710

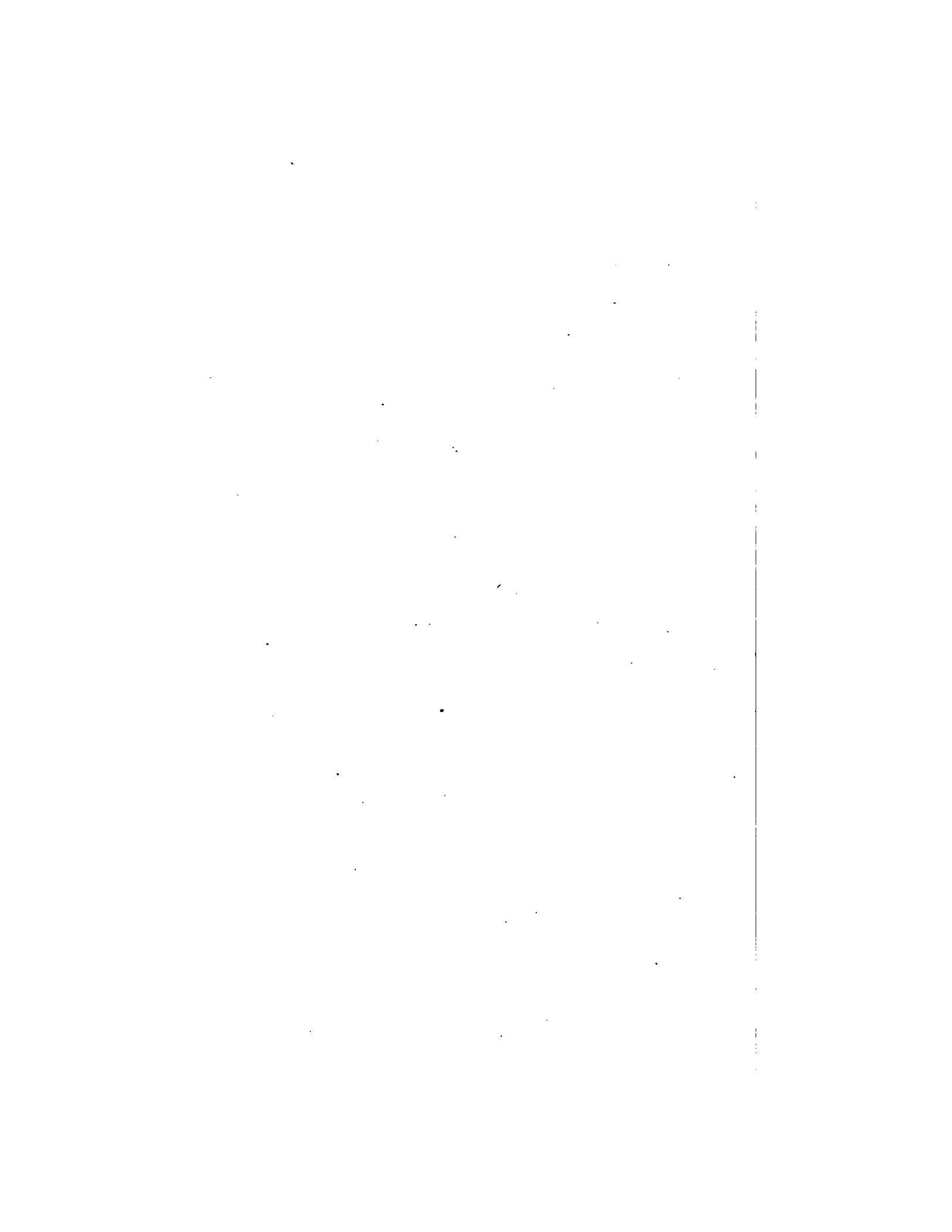
Ex libris



Thomas Spencer Jerome

BR  
65  
.E913  
E83  
1346







\_\_\_\_\_

• •

•

-----

-

•

•

-

•

-

LA PRÉPARATION  
**ÉVANGÉLIQUE.**

---

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 17, quai des Augustins.

Eusèbe Pamphile

LA PRÉPARATION  
**ÉVANGÉLIQUE**

TRADUITE DU GREC

**D'EUSÈBE PAMPHILE,**

ÉVÊQUE DE CÉSARÉE EN PALESTINE, DANS LE 4<sup>e</sup> SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE,

AVEC DES NOTES

CRITIQUES, HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES.

PAR

**M. SÉQUIER DE SAINT-BRISSON,**

Membre de l'Institut ( Académie des Inscriptions. )

—  
TOME PREMIER.  
—

**PARIS.**

**GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,**

RUE CASSETTE, 4.

—  
1846.

10

DE LA  
PRÉPARATION ÉVANGÉLIQUE  
D'EUSÈBE DE CÉSARÉE.

---

**LIVRE PREMIER.**

—  
CHAPITRE I<sup>er</sup>.

**Des promesses de l'Évangile.**

Ayant conçu le dessein de mettre sous les yeux de ceux qui l'ignorent, dans un ouvrage qui doit avoir pour titre : *De la Démonstration évangélique*, ce qui constitue le Christianisme, je le fais paraître sous les auspices de votre nom, ô Théodote, honneur de l'épiscopat, tête chère et consacrée à Dieu ; avec la prière de m'assister de votre aide, et de l'appui des saints sacrifices que vous offrirez pour moi au Seigneur, gage le plus assuré du succès dans l'entreprise que j'ai formée de l'exposition de la doctrine évangélique.

Il convient avant tout d'expliquer ce que j'entends par l'évangile. C'est l'annonce faite à tous les hommes, des biens les plus sublimes et les plus excellents, qui leur ont été prédits de toute antiquité ; mais dont l'avènement sur la terre avec tout l'éclat qui les environne, ne date que d'un petit nombre d'années. Ce n'est pas vers un Plutus aveugle, ni rien de ce qui flatte cette vie si misérable et si pleine d'infirmitez qu'il nous ouvre l'accès ; il n'a rien de commun avec le corps et ce qui est sujet à la corruption ; il s'adresse aux âmes douées d'une force intellectuelle ; il leur promet des biens purs et analoges à leur être, dont ceux du corps ne sont qu'une ombre et une dépendance grossière.

Le premier de ces biens est la piété. Non une piété pseudo-me, source d'erreurs, mais celle qui peut avec vérité rendre ce nom. C'est l'élan vers un Dieu, le seul véritablement reconnu pour Dieu ; c'est la vie en lui, ce qui nous rend l'objet digne de son amour ; c'est enfin sa possession qui termine une carrière toute heureuse ; laquelle, après avoir été



comme suspendue dans l'attente des biens célestes, et s'être dirigée ici bas vers cette noble conquête, s'éteint enfin dans la plénitude de leur jouissance. Quelle félicité est comparable à cette charité divine qui nous inonde de bonheur ? N'est-ce pas Dieu lui-même qui est pour tous les hommes le guide dans la vie, le dispensateur de la lumière, de la vérité et de tous les biens réunis ? n'est-ce pas lui qui a donné l'existence à tout ce qui est, et par qui nous vivons ? Que manquerait-il donc à celui qui a placé toute son affection en Dieu ? De quel avantage pourrait être privé celui qui s'est comme identifié avec l'auteur de tous ces biens ? En comparaison de qui se croirait avili celui qui peut réclamer, comme père et comme tuteur, le modérateur suprême et le roi sublime de l'univers ? On ne saurait donc dire que l'homme qui s'approche par les sentiments de son âme, du Dieu, roi de l'univers, et qui, par une piété persévérante, a été honoré de son amour ineffable, ne soit pas en même temps dans la plus heureuse disposition pour l'âme, pour le corps et pour tous les biens extérieurs. C'est cet amour si excellent et si salutaire des hommes pour Dieu, que le Dieu verbe envoyé d'en haut par le Dieu de toute bonté pour apparaître aux hommes, comme un rayon de cet éclat immense de lumière, est venu nous évangéliser. Ce ne sont pas les hommes de ce lieu-ci ou de ce lieu-là, ni d'ailleurs, mais de toutes les nations du globe, qu'il est venu tirer de leur inertie, pour les amener en présence du Dieu universel, afin de recevoir avec l'empressement le plus vif et l'effusion la plus entière, les dons qu'il leur réserve à tous ; Grecs ou Barbares, les époux avec leurs épouses, et les tendres fruits de leur union, les pauvres et les riches, les sages et les hommes du vulgaire, sans dédaigner même dans cet appel la population esclave ; parce qu'ayant façonné de la même matière et doué d'une nature semblable tous ces êtres, il a justement honoré d'une part égale dans les largesses de sa munificence, c'est-à-dire dans le bonheur de le connaître et de l'aimer, tous ceux qui sont disposés à l'écouter, et qui accueillent avec transport les dons de la grâce, qu'il nous départit avec tant de libéralité. Tel est cet amour pour le Dieu son père, que le Verbe Christ est venu apporter et enseigner au monde. C'est Dieu se réconciliant avec lui en J.-C.

sans lui imputer ses prévarications, comme disent les saints oracles.

Etant venu, disent-ils encore, il a évangélisé la paix à ceux qui sont loin et à ceux qui sont près. Depuis longtemps les enfants des Hébreux inspirés par Dieu ont prophétisé à tout l'univers : « Toutes les extrémités de la terre se resouviendront du Seigneur, et se convertiront à lui, et toutes les tribus des nations l'adoreront. » Puis encore : « Dites aux nations que le Seigneur règne, il a replacé le monde dans la droiture ; il ne sera plus ébranlé. » Celui-ci a dit : « Le Seigneur se manifestera en eux, il anéantira tous les dieux des nations de la terre : elles l'adoreront chacune dans le lieu de sa demeure. »

Ces paroles, contenues depuis longtemps dans les divins oracles, sont maintenant expliquées pour nous par l'enseignement de notre Seigneur Jésus-Christ, comme étant cette reconnaissance de Dieu par toutes les nations, annoncée de toute antiquité et attendue de tous les peuples qui avaient eu connaissance des prophéties. Et le Verbe, descendu récemment du ciel parmi nous, a répandu son évangile et a montré dans ses œuvres l'accomplissement et la coïncidence des faits avec les paroles des anciens.

Mais à quoi bon cet empressement qui me fait anticiper par mon zèle sur l'ordre de mon discours, dans la nécessité où je suis de le reprendre de nouveau pour écarter les obstacles qu'on nous oppose. En effet, puisque quelques détracteurs ont dit que le christianisme n'était susceptible d'aucun raisonnement, qu'ils ont supposé que ceux qui s'appellent du nom de chrétiens fondent leur croyance sur une foi sans raison et sur un acquiescement sans examen, soutenant que nous ne pourrions donner aucune preuve claire de démonstration de la vérité contenue dans nos promesses, voulant que nos adeptes s'en tiennent à la foi seule, ce qui les fait surnommer fidèles, pour marquer une foi sans discernement et sans discussion, j'ai cru qu'il était à propos de faire précéder le traité que j'ai entrepris de la démonstration évangélique par une préparation de tout le sujet, dans laquelle je reprendrai les objections que pourraient nous faire, avec quelque apparence de raison, tant les Grecs que les hommes de la Circoncision, et tous ceux

enfin qui emploient contre nous les armes d'une exacte dialectique. C'est ainsi que je me persuade que mon traité suivra une marche régulière pour m'élever à l'enseignement complet de la démonstration évangélique et pour pénétrer dans la profondeur de nos dogmes, lorsque je l'aurai fait précéder par cette préparation, élément et introduction tout à fait appropriés à ceux que nous avons récemment conquis sur le paganisme. Ce sont des hommes partis de ce point, et dont l'esprit aura été prémuni par ces antécédents, que nous essayerons d'initier à des enseignements plus sublimes et à faire pénétrer dans la connaissance approfondie de la mystérieuse économie de Dieu, telle qu'elle nous a été révélée par notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ.

Nous commencerons donc cet ouvrage de la Préparation par exposer ce qui peut être dit avec quelque apparence de raison dans la discussion de nos dogmes par les Grecs, les hommes de la Circoncision, et tous ceux qui emploient contre nous l'exactitude de l'investigation.

D'abord on pourrait mettre en discussion de savoir qui nous sommes pour entreprendre un pareil écrit. Sommes-nous Grecs ou Barbares, ou quelques êtres intermédiaires entre les uns et les autres? Et quand je demande qui nous sommes, ce n'est pas quant au nom; il se déclare assez à tous de lui-même; mais qui nous sommes, quant au genre de vie que nous avons adopté? Car on ne nous voit ni professer les doctrines des Grecs, ni embrasser les habitudes de Barbares. Quel est donc le principe étranger qui nous distingue? Quelle innovation avons-nous introduite dans la manière de vivre? Comment ne pas considérer sous tous les rapports, comme impies et comme athées, ceux qui désertent les coutumes héréditaires qui constituent l'unité de tout un peuple et de tout un état? Quel bien peut-on raisonnablement attendre de ceux qui se déclarent hautement en hostilité contre les Dieux sauveurs et évergètes, et repoussent leurs bienfaits? Peut-on voir autre chose en eux que des audacieux Titans? De quel pardon sont dignes ceux qui s'éloignent des divinités reconnues dans tous les temps, par tous les peuples Grecs ou Barbares, adorées dans les villes et les campagnes par toute espèce de sacrifices, d'ini-

tions et de mystères, enseignées par les rois, les législateurs et les philosophes, et qui leur substituent ce qui passe dans l'esprit de tous les hommes pour pure impiété et athéisme? Quels châtimens trop sévères pourrait-on infliger à des hommes qui, déserteurs des lois de la patrie, se sont montrés fanatiques pour les fables universellement décriées de la nation juive? Comment ne pas considérer comme le dernier degré de la dépravation tout à la fois et de la versatilité, de déposer sans hésitation les institutions de nos pères, pour adopter, avec une foi aveugle et sans discernement, celles d'un peuple impie, en haine à toutes les nations, et cependant ne pas rendre au Dieu adoré par les Juifs les hommages prescrits par leurs lois; mais s'ouvrir une carrière nouvelle dans une contrée inaccessible et déserte, en ne conservant rien ni des Grecs, ni des Juifs?

Telles sont les objections que pourrait nous adresser un Grec qui n'aurait rien appris de vrai sur nos institutions, tant de la part des nôtres que de celle de nos adversaires.

Les enfants des Hébreux auraient aussi leurs reproches à nous adresser.

Pourquoi, étant de race et d'origine étrangères, venons-nous faire usage de leurs livres, qui n'ont rien de commun avec nous? Et pourquoi nous introduire impudemment, pourraient-ils dire, et avec audace, dans leur domaine héréditaire, en expulsant avec violence ceux qui en ont la possession par droit de naissance? Si, en effet, un Christ a été prédit divinement, ne sont-ce pas les prophètes des Juifs qui ont proclamé sa venue; qui, en annonçant qu'il viendrait comme rédempteur et roi des Juifs, n'ont rien promis aux nations étrangères? Si ces écritures contiennent des promesses brillantes, c'est aux Juifs qu'elles s'adressent, en sorte qu'en les interprétant d'une autre manière, nous faisons une action déloyale. Et c'est à tort que nous saisissons, avec une avidité sans pareille, les accusations dirigées contre ce peuple, à cause de ses transgressions, et que nous passons sous silence les promesses des biens qui leur sont divinement annoncés; ou plutôt que, faisant violence aux expressions qui y sont contenues, nous nous les attribuons par une usurpation manifeste; ce qui n'a d'autre résultat

tat que de nous tromper nous-mêmes. Enfin, ce qui surpasse en extravagance tout ce qu'on peut imaginer, c'est, sans nous astreindre à une observance quelconque de leurs pratiques, en les violant même ouvertement, vouloir attirer à nous ces échanges de bénédictions qui ne sont promises qu'aux fidèles observateurs de leurs lois.

Après avoir fait précéder les objections qui pourraient nous être adressées avec quelque apparence de raison, invoquons le Dieu de l'univers par l'intercession de notre Sauveur, son Verbe et notre souverain pontife, et justifions-nous de la première imputation qui nous est faite, en prouvant combien sont calomnieux ceux qui ont avancé que nous ne pouvons donner aucune démonstration de notre croyance, et qu'elle repousse toute espèce de raisonnement. La chose même nous en fournira les preuves sans aller les chercher au loin. Ce sont les moyens de conviction que chaque jour nous mettons en usage auprès de ceux qui se présentent à nous pour se faire instruire de nos dogmes, et les réfutations de ceux qui nous combattent dans les limites d'une argumentation exacte et rigoureuse ; ce sont les discussions orales ou écrites que nous accueillons avec empressement de la part de tous ceux qui veulent nous interroger tant en particulier qu'en public, et devant tout le peuple assemblé. Nous la compléterons, cette conviction, par l'ouvrage que nous avons entre les mains, qui embrassera la démonstration évangélique dans toute son étendue, dont la partie que nous publions a pour but de prouver que la grâce et la munificence divine s'étendent à tous les hommes, en confirmant logiquement, par les arguments les plus nombreux et les plus clairs, toute l'économie du salut qui nous est procuré par Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Déjà de nombreux écrivains, avant nous, se sont montrés avec zèle dans cette carrière. Les uns ont répondu aux attaques réitérées dirigées contre nous, les autres ont pris le soin d'expliquer les saintes et divines écritures, par des commentaires ou des discours sacrés qui les suivent de point en point. Il en est dont la polémique a été toute agressive des dogmes qu'on nous oppose. Quant à nous, nous nous sommes livrés avec joie au plan particulier que nous nous sommes tracé.

Le saint apôtre Paul, le premier, en repoussant les insinuations perfides et sophistiques et en usant de démonstrations claires et précises, a dit quelque part :

« Notre langage et notre prédication ne s'appuient pas sur la persuasion qui résulte de la sagesse humaine, mais sur la démonstration de l'esprit et de la puissance... » A quoi il ajoute : « Nous faisons entendre la voix de la sagesse entre les parfaits, non de la sagesse de ce siècle, ni des dominations terrassées, mais nous annonçons la sagesse de Dieu, qui se cache dans le mystère. » Il dit encore : « Toute notre capacité vient de Dieu, qui nous a rendus propres à être les ministres de sa nouvelle alliance. » C'est donc avec raison qu'il nous a été ordonné d'être, dans toutes les circonstances, prêts à défendre envers ceux qui nous interrogent, la cause de notre espérance.

C'est ce qui a fait éclore cette multitude d'écrivains récents, et de démonstrations aussi sages qu'évidentes, fondées sur les raisonnements les plus concluants que nous pouvons lire, et qui réfutent l'ouvrage (1) écrit contre nous. Nous devons encore à cette cause les commentaires non moindres en nombre, composés sur les saintes et divines écritures, qui ont appuyé par les méthodes géométriques la vérité et l'inébranlable stabilité des prédictions, qui, dès l'origine, ont annoncé le Verbe de toute sainteté. Mais à quoi bon ces discours superflus, lorsque les faits parlent avec tant d'évidence ? La puissance divine et céleste de notre Sauveur ne se découvre-t-elle pas par la manière persévérante et manifeste dont elle ne cesse d'appeler tous les hommes à la vie céleste en Dieu ? Par exemple, lorsqu'il nous a prédit, comme preuve pour toutes les nations, que sa doctrine serait annoncée dans toutes les contrées habitées du globe ; que par sa puissance, son église se composerait dans l'avenir de toutes les nations, lorsque rien ne pouvait en donner la présomption au temps de son incarnation ; que par sa prescience divine elle serait insurmontable, inexpugnable et triompherait de la mort, alors qu'elle n'existait pas même encore ; qu'elle serait assise à perpétuité d'une manière inébranlable, comme reposant sur sa puissance, et enracinée sur une pierre inébranlable et infrangible. Prédiction dont l'accomplissement au-delà de toute expression suffirait seul pour fer-

mer la bouche de ces hommes, dont l'audacieuse effronterie est toujours prête à se répandre. Qui en effet ne rendrait pas hommage à la vérité de cette annonce anticipée, lorsque les faits semblent, pour ainsi dire, élever la voix pour démontrer que c'est la puissance de Dieu et non pas la nature humaine, qui a vu, avant qu'elles arrivassent, les choses telles qu'elles devaient être, qui les a prédites et fait réussir? En effet, la renommée de son évangile a rempli toute la terre que le soleil éclaire : elle a pénétré chez tous les peuples ; et sa prédication s'augmente et s'accroît sans relâche, en conformité de ces mêmes prédictions. Cette église annoncée nominativement, demeure enracinée profondément, et s'élevant jusqu'à la voûte des cieux, par les prières des hommes pieux et chéris de Dieu qui la composent. Chaque jour la montre environnée de gloire, faisant briller à tous les regards la lumière intellectuelle et divine de la piété annoncée par le Verbe, sans s'humilier, ni céder devant ses ennemis, ni même sans reculer devant les portes de la mort, suivant cette parole qu'il a proférée : « Sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévauront pas contre elle. » Rassemblant donc dans cette composition une foule d'autres paroles et d'autres prédictions de notre Sauveur, et comparant à ces divines prévisions les faits accomplis qui s'y rapportent, nous démontrerons l'incontestable vérité de nos croyances.

Il est encore un genre de démonstration de la vérité qui nous occupe, qui n'est pas sans importance. C'est le témoignage tiré des écrits des Hébreux, par lesquels, avant je ne sais combien de siècles, leurs prophètes annonçant la promesse faite à toutes les créatures vivantes de ces biens, désignant le Christ sous son nom, et proclamant à l'avance son apparition parmi les hommes, ils ont prédit la nouvelle marche que suivra sa doctrine en s'étendant à toutes les nations ; ils ont fait connaître l'incrédulité et la résistance qu'elle rencontrerait au sein de la nation juive, les violences auxquelles ce peuple se porterait envers lui, et les infortunes qui, immédiatement après ces événements, les accableraient, et ne les abandonneraient plus de longtemps. Je veux parler du dernier siège de leur ville métropolitaine, du renversement de fond en comble de leur mo-

narchie, de leur dispersion chez tous les peuples, de leur abaissement sous leurs ennemis tant domestiques qu'extérieurs: malheurs qu'on a vus fondre sur eux, d'accord avec les prophéties, depuis l'apparition de notre Sauveur. Et à cet égard, qui ne serait pas frappé d'étonnement en entendant d'une part leurs prophètes évangéliser qu'à la venue du Christ succéderait la réprobation des Juifs et l'appel des Gentils, dans les termes les plus clairs et les plus formels; et d'autre part, en voyant ces faits se réaliser tels que les prophètes les ont annoncés, par la prédication de notre Sauveur? c'est cette prédication qui a ramené de l'erreur de l'idolâtrie, je ne sais combien de milliers d'hommes, qui les a initiés dans la véritable connaissance du Dieu de l'univers et de la piété sincère, confirmant, pour ainsi dire, à la lettre tant les autres oracles que celui du prophète Jérémie :

« Seigneur, mon Dieu, les nations viendront à vous des bornes de la terre, et diront combien étaient mensongères les idoles que nos pères s'étaient faites : elles n'étaient pour eux d'aucun secours. Si l'homme se fabrique des dieux, ils ne sont cependant pas dieux pour cela. »

Toutes ces preuves viennent à l'appui de l'argument tiré des événements contemporains, pour faire voir qu'ils ne sont pas le résultat de combinaisons produites par le génie des hommes, mais l'effet de la prescience divine, annoncée d'une manière divine par des oracles consignés par écrit et plus divinement confirmés à tous les hommes par notre Sauveur. Cet argument depuis n'a fait que se fortifier et se consolider par l'aide de Dieu, au milieu des persécutions exercées pendant tant d'années de la part des démons invisibles et des princes visibles, qui n'ont pu que donner plus d'éclat, de grandeur et d'étendue, de jour en jour, à ces objets de leur haine. Cet accroissement extraordinaire n'établit-il pas jusqu'à l'évidence l'invincibilité et la force insurmontable de l'assistance divine, qui assurait à l'enseignement et aux prédications du Sauveur la victoire sur tous ses ennemis? Et ne découvre-t-on pas une vertu secrète unie à ses paroles dans cet entraînement de tous les hommes vers une vie meilleure?

C'est encore par l'effet d'une vertu divine et mystérieuse



que, simultanément à l'émission de cette parole et à son enseignement sur l'unité de Dieu, monarque de l'univers, le genre humain a été délivré tant du polythéisme et de la puissance des Démons, que des princes nombreux qui se partageaient les peuples. En effet, dans l'ancien temps, des milliers de rois étaient répandus dans chaque contrée : des petits princes régnaient dans des villes et des royaumes bornés : les unes s'administraient démocratiquement, d'autres étaient gouvernées tyranniquement ou en oligarchies, et faisaient naître, comme on le conçoit, des causes de collisions perpétuelles de nation à nation. Les voisins s'élevaient contre leurs voisins sans relâche, pillaient et étaient pillés tour à tour, assiégeaient des places ou étaient assiégés réciproquement, en sorte que chaque peuple en corps de nation, soit dans l'enceinte des villes, ou livré à la culture des champs, était obligé dès l'enfance de s'exercer aux arts de la guerre. On ne les rencontrait jamais sur les grands chemins, non plus que dans les bourgades, sans avoir ceint l'épée. Mais depuis l'avènement du Christ, dont il était dit dans les anciens prophètes : « Dans ces jours on verra l'aurore de la justice et l'abondance de la paix ; ils briseront leurs épées pour les convertir en charrues, leurs zibynes se changeront en faux ; aucune nation ne saisira le glaive contre une autre nation, et l'on désapprendra l'art des combats ; » les faits ont suivi de point en point ces prédictions ; cette multiplicité de gouvernements ayant été détruite par les Romains, lorsque notre Sauveur apparut, et qu'Auguste eut réuni dans ses mains l'autorité suprême. Depuis lors jusqu'à ce jour, on ne voit plus, comme autrefois, les villes armées contre les villes, les nations combattant des nations, et la race humaine en proie au trouble et à la confusion. En effet, comment n'être pas frappé d'étonnement en considérant quelle était la destinée du monde autrefois, lorsque les démons tyrannisaient toutes les nations et que leur culte était, à une faible exception près, celui de l'humanité entière ? Sous l'inspiration de ces funestes divinités, la fureur des combats dominait tellement tous les hommes, que les Grecs faisaient la guerre aux Grecs, les Egyptiens aux Egyptiens, les Syriens aux Syriens, les Romains aux Romains, qu'ils se réduisaient en esclavage, se livraient aux hor-

reurs des sièges, comme toutes les histoires contemporaines en font foi. Mais depuis la diffusion de la doctrine toute pieuse et toute pacifique de notre Sauveur, avec l'abolition du polythéisme, la rivalité des peuples a cessé et concurremment tout cet ensemble d'infortunes antérieures.

Mais ce que je regarde comme le plus grand signe de la puissance divine et mystérieuse du Sauveur, ce qui nous donnera, en y faisant attention, la preuve la plus convaincante de l'avantage de ses doctrines, c'est qu'à sa voix seule, et par la propagation dans l'univers de ses enseignements, ce que n'avaient pu obtenir aucun des hommes éminents qui ont paru dans la durée des siècles, toutes les coutumes jusqu'alors féroces et barbares des nations ont été réformées. Depuis lors, en effet, les Perses qui ont embrassé la foi n'épousent plus leurs mères (2); les Scythes ne dévorent plus leurs semblables, par cela seulement que les paroles du Christ sont parvenues jusqu'à eux (3). On ne voit plus de frères ni de pères barbares s'unir à leurs sœurs ou à leurs filles, ni les sexes brûler d'une ardeur coupable pour des êtres du même sexe, en briguant des plaisirs contre nature. On ne voit plus jeter en proie aux chiens et aux oiseaux des reliques humaines, de la part de ceux qui étaient accoutumés à le faire, ni livrer à la hant des hommes d'une existence trop prolongée, comme cela se voyait anciennement (4). Plus de festins suivant l'ancien usage, où l'on se repaissait des êtres qu'on avait le plus chéris; plus de sacrifices humains aux dieux et aux démons, ni d'immolation des objets de nos plus tendres affections, sous le prétexte de la dévotion. Telles sont les horreurs et mille autres semblables qui couvraient d'infamie jadis toute la race humaine. On rapporte que les Massagètes et les Derbyces regardaient comme les plus infortunés des hommes ceux de leurs parents qui terminaient accidentellement leur carrière: aussi prenaient-ils les devants en immolant et dévorant ceux qu'ils avaient le plus aimés, lorsqu'ils étaient avancés en âge (5). Les Tibaréniens précipitaient vivants leurs proches devenus vieux; les Hyrcaniens et les Caspiens livraient aux oiseaux et aux chiens leurs parents, les uns morts et les autres vivants (6); les Scythes enterraient vivants ou égorgaient sur leurs bûchers

ceux que les princes avaient le plus chéris lorsqu'ils existaient les Bactriens exposaient leurs vieillards vivants à la voracité des chiens (7). Toutes ces choses étaient autrefois : maintenant il n'en est plus ainsi ; la seule loi et la puissance de l'évangile ayant fait cesser ces manies atroces et inhumaines. Quant à ne plus considérer comme des dieux, soit des statues mortes et muettes, soit des démons pervers qui exercent leur pouvoir sous ces emblèmes, soit les parties du monde visible, ou les âmes des hommes décédés depuis longtemps, ou les animaux irraisonnables, les plus hostiles à notre existence ; quand, au lieu de ces choses, par la seule prédication de l'évangile de notre Sauveur, tous ceux qui ont reçu sans dissimulation sa parole, tant les Grecs que les Barbares, se sont élevés à cette sublime philosophie de ne plus reconnaître qu'un Dieu suprême placé en dehors de toutes choses, Roi et Seigneur du ciel et de la terre, créateur du soleil, des astres et de tout l'univers ; de l'adorer, de le célébrer, de le proclamer Dieu ; d'apprendre à vivre avec une telle retenue, qu'on commande même à ses regards ; d'éloigner toute pensée désordonnée, à ce point qu'il n'est point permis de regarder avec désir, qu'on doit arracher du cœur jusqu'à la racine d'une passion criminelle, comment toutes ces choses ne contribueront-elles pas à la bonne vie ? Et ceci, que loin de se parjurer, il n'est pas même besoin d'un serment vrai, parce que nous avons appris de lui qu'on ne doit pas jurer pour quelque raison que ce soit ; et que, comme avant toutes choses, on doit dire la vérité, il faut se contenter des oui et non, en se montrant par sa conduite au-dessus de toute espèce de serment. Et puis, cette surveillance continuelle sur soi-même, tant dans les plus simples entretiens que dans les discours d'apparat, à ne rien dire, et ne laisser échapper aucune parole mensongère ou injurieuse, honteuse ou indécente, d'après le précepte qu'il nous a laissé : « Au jour du jugement, vous rendrez compte de toute parole inutile ; » quelle sublimité de vie philosophique cela ne comporte-t-il pas ?

En résumant les diverses instructions qu'on voit nouvellement enseignées à des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, d'esclaves, de gens libres, de personnages obscurs ou illus-

tres, de Barbares et de Grecs en toutes villes et en tout pays, chez toutes les nations que le soleil éclaire, par lesquelles nous contractons l'usage de n'entendre que des paroles qui non-seulement nous dissuadent de toute action licencieuse, mais même de toute pensée honteuse, qui nous rendent supérieurs aux séductions de l'intempérance et de la luxure; en voyant toute une multitude élevée dans cette doctrine divine et pieuse qui lui apprend à supporter avec courage et élévation de cœur les insultes des agresseurs, à ne pas les repousser par les mêmes moyens, à dominer sa colère, ainsi que tout appétit désordonné, à partager sa fortune avec les pauvres et les nécessiteux, à considérer tout homme comme son semblable, à traiter ceux qu'on nomme étrangers comme frères et unis à nous par la loi de la nature, n'est-on pas forcé d'avouer que notre Verbe a annoncé à tous les hommes la plus heureuse et vraiment bonne nouvelle, qui renferme en soi tous ce qu'on peut offrir aux créatures raisonnables, d'acheminement vers l'amélioration de leur existence ?

Que vous semble de voir toutes les races humaines, non-seulement les Grecs, mais les Barbares les plus sauvages, reculés aux bornes du monde, mettre un terme à leur férocité stupide, et s'élever à la connaissance des doctrines philosophiques telles que l'immortalité de l'âme, la vie en Dieu réservée à ses élus après la cessation de cette vie terrestre ; ce qui leur a fait tellement contracter l'habitude de mépriser tout ce qui n'a de rapport qu'avec l'existence temporaire, et à ce point qu'on voit, en comparaison d'eux, apparaître comme des enfants tous ceux qui se sont jamais illustrés dans la philosophie ? La mort de Socrate si vantée, si chantée, si continuellement dans la bouche de tous les philosophes, n'est qu'un jouet auprès de ce qu'ont fait voir par leur conduite plus que par leurs discours une foule de femmes, de faibles enfants, de barbares, d'hommes réputés vils, qui, soutenus par la vertu et la coopération de notre Sauveur, ont confirmé la vérité de sa doctrine sur l'immortalité de l'âme. Comment concevoir que les hommes de toutes les nations, d'après les instructions de notre Sauveur, aient les opinions les plus saines et les plus solidement établies sur la Providence divine qui surveille toute chose, et que toute

âme comprenne assez bien les dogmes qui traitent de la justification et du jugement de Dieu, pour vivre dans une surveillance continuelle de soi-même et pour se préserver des habitudes du vice ?

Mais ce qui fera mieux comprendre que tout le reste le bienfait par excellence, qui devance tous les autres dus au Verbe Sauveur, ce sera, si l'on se met dans l'esprit l'erreur superstitieuse de l'ancienne idolâtrie, qui dès l'origine a opprimé le genre humain, dont il nous a tirés comme d'une ténébreuse horreur, tant Grecs que Barbares, par sa puissance divine, pour nous transporter dans le jour brillant de l'intelligence et de la véritable piété envers Dieu, le roi universel.

Mais à quoi bon prolonger ces ébauches de démonstration que nous ne nous soumettons pas à une foi aveugle, mais au contraire, à des convictions raisonnées et utiles qui embrassent toutes les données d'une piété sincère, puisque l'ouvrage que nous avons entrepris est spécialement consacré à traiter cette question dans son ensemble ? Nous engageons donc, nous conjurons même les personnes capables de suivre une série de raisonnements, d'apporter quelque attention à ceux qu'il renferme, afin de conserver dans leur esprit les preuves de nos dogmes, et de se préparer à les défendre contre tous ceux qui pourraient les questionner sur les motifs de notre espérance. Cependant, comme tous les hommes n'y sont pas également propres, et que le Verbe plein de charité pour eux, n'en a repoussé aucun, qu'au contraire, il a apporté à la guérison de toutes les classes les remèdes qui leur sont applicables, en appelant le simple et l'ignorant à une médecine plus douce, nous sommes dans l'obligation, au début de notre entreprise, de tendre une main secourable à ces troupes de femmes et d'enfants, à cette multitude d'hommes vulgaires, en leur apportant comme un remède salulaire dans la vie de la piété, la foi de l'orthodoxie qui les initiera dans les véritables notions sur la Providence divine, sur l'immortalité de l'âme, et sur la vie vertueuse. N'est-ce pas de la sorte que nous voyons agir ceux qui traitent les maladies corporelles avec les connaissances requises ? ils reçoivent bien pour leur compte les enseignements de la médecine, au moyen des exercices continuels auxquels ils se livrent, et ne ten-

tant aucune opération sans les considérations les plus logiques. Mais ceux qui vont les consulter, pour obtenir la guérison de leurs maux, se remettent en leurs mains avec la foi la plus entière et l'espoir d'un meilleur avenir, sans prêter une attention sérieuse à l'exposition des théorèmes qui constituent leur art, et n'étant soutenus que par l'espérance et la foi du bien-être. Cependant le plus habile de ces médecins arrivant au milieu d'eux, ordonne ce qu'il faut éviter et ce qu'on doit mettre en pratique, comme un roi ou un maître, et chacun des consultants lui obéit comme à son souverain et son législateur, croyant que ces ordonnances lui seront profitables. C'est encore de la même manière que les disciples reçoivent de leurs maîtres les traditions du savoir, dans la confiance que la science qu'on leur enseigne leur sera utile. En effet, personne n'étudierait la philosophie s'il ne croyait tirer avantage de cette étude. C'est de plein gré que celui-ci a adopté les opinions d'Epicure; celui-là s'est fait l'émule des Cyniques; un autre embrasse la philosophie de Platon ou d'Aristote; tel a préféré à tout les sentiments des Stoïciens, n'ayant pour croire à l'utilité qu'ils retireront des sectes auxquelles ils adhèrent, que l'espérance et la foi de devenir meilleurs. C'est ainsi que dans les arts on poursuit les diverses carrières; les uns, la vie militaire, d'autres le négoce, ayant tous la foi que celle qu'ils adoptent leur procurera une vie heureuse. N'est-ce pas dans l'espoir de procréer des enfants, et avec la foi dans la réussite, que les premières propositions de mariage se font, et que ces nœuds se contractent? On s'embarque dans l'incertitude de l'avenir, sans autre ancre de salut que la foi et l'espérance d'une bonne navigation. On cultive la terre, on lui confie la semence en attendant l'époque de la maturité, en croyant qu'après s'être pourrie dans le sol, après avoir été fécondée par les pluies, elle revivra comme un mort qui ressuscite. Un homme se prépare-t-il pour un long voyage loin de sa patrie, vers une terre étrangère? Que fait-il? il emmène avec lui, comme ses meilleurs guides, l'espérance et la foi. Et quelle chose pouvons-nous découvrir dans toute la vie de l'homme, qui ne soit suspendue à ce double chaînon: l'espérance et la foi? Quel sujet d'étonnement trouvez-vous donc à

ce que des hommes qui n'ont pas le loisir nécessaire pour s'instruire progressivement dans tout ce qui est plus intéressant pour leur âme, tiennent ces instructions de leur foi, lorsque ceux à qui il est donné de pouvoir rechercher les motifs de crédibilité, sont libres de les apprendre des délégués du Christ.

Cependant, après avoir ainsi prélué non sans quelque utilité à notre ouvrage, venons à la première objection, et répondons à ceux qui nous demandent qui nous sommes et d'où nous venons. Personne de nous ne contestera ou son origine grecque, ou bien que, réunis de toutes les nations comme les troupes d'élite d'une armée nouvellement levée, après avoir partagé les opinions et les doctrines grecques, nous sommes déserteurs de la foi de nos pères. Nous avouerons encore sans difficulté qu'en adoptant les livres des Hébreux et qu'en appliquant au Verbe venu de notre temps, le plus grand nombre de leurs prophéties, nous n'avons pas jugé convenable de prendre en tout point les usages du peuple circoncis. Il est donc temps de produire les motifs de notre conduite, et de justifier l'abandon des doctrines de nos pères, ce que nous ne saurions faire si nous ne commençons par les mettre sous les yeux de ceux qui voudront bien nous lire, pour les leur rendre évidentes. Nous ferons en même temps apparaître à tous les regards de combien de maux la divine vertu de la démonstration évangélique a annoncé la guérison. Comment justifierons-nous encore l'acceptation que nous avons faite des livres des Hébreux, si nous n'en démontrions toute la valeur? Mais ensuite nous aurons à expliquer comment nous avons pu décemment admettre leurs écritures en repoussant leurs institutions; enfin nous devons faire comprendre le plan du système évangélique, ce qu'on nomme proprement christianisme, qui n'est ni l'hellénisme ni le judaïsme, mais une théosophie nouvelle et véritable, qui n'a d'étrange que sa seule dénomination. Commençons donc par passer en revue les plus anciennes théologies, tant celles qui nous appartiennent à titre de succession, que celles qui jouissent maintenant encore d'une célébrité quelconque dans quelque lieu ce soit : ensuite nous exposerons les respectables opinions des fameux philosophes sur la formation de l'univers et sur les dieux, afin de connaître si nous avons eu

raison ou non de nous en séparer. Je m'abstiendrai de parler moi-même dans l'exposition de ces doctrines, et j'emprunterai le langage des auteurs qui se sont le plus signalés par la piété envers ceux qu'ils nomment les dieux, afin que mon récit soit entièrement exempt de suspicion de fraude.

*De la première théologie des Phéniciens et des Égyptiens.*

C'est une opinion généralement répandue que les Phéniciens et les Égyptiens, les premiers de tous les hommes, ont considéré comme dieux, le soleil, la lune et les étoiles, qu'ils les tenaient comme les seules causes de la génération et de la dissolution de tout ce qui existe ; et qu'ensuite ils ont introduit sur la terre les apothéoses et les théogonies si universellement répandues. Avant celles-ci, personne ne connaissait rien de plus que ce qui apparaissait dans le ciel, si l'on en excepte un petit nombre d'hommes mentionnés par les Hébreux et qui, s'élevant par la pure intuition de l'esprit au-delà de toutes les choses visibles, adorèrent le créateur de l'univers, auteur de tout cet ensemble, pénétrés d'admiration pour la sagesse et la puissance qui brillent dans ses œuvres. Ils étaient convaincus que lui seul était Dieu, et lui donnaient exclusivement ce nom avec toute justice : ils entretenaient avec soin et se transmettaient de père en fils, la véritable, la première, la seule religion ; le reste des hommes, déchus de cette unique et véritable piété, semblables à des enfants dont l'âme n'est frappée que de ce qui apparaît aux yeux du corps, admirant l'éclat des flambeaux célestes, les proclamèrent dieux, leur offrirent des victimes et des adorations. Ils ne leur construisaient pas de temples : ils ne leur élevaient pas de statues de pierre ou de bois, faites à l'image des mortels ; mais, dirigeant leurs regards vers l'éther et le ciel, ils s'efforçaient d'atteindre par leur âme à la région où ils les voyaient. Cependant, dans les générations qui suivirent, l'erreur du Polythéisme ne s'arrêta pas là ; et, creusant de plus en plus l'abîme du mal, elle créa une fausse dévotion pire que l'athéisme. Les Phéniciens, puis les Égyptiens ouvrirent cette carrière de l'erreur. C'est ainsi, dit-on, que le fils d'Osiris, Orphée, empruntant des Égyptiens leurs mystères,



les transporta le premier chez les Grecs qu'il en dota. C'est ainsi que Cadmus fit pour les mystères de Phénicie, dont il nous apporta la connaissance avec les lettres; car jusqu'à lui les Grecs ne connaissaient pas l'usage des lettres.

Cependant nous devons faire précéder l'examen de la manière dont les écrivains, que nous prenons pour guides, ont conçu la première génération, ou cosmogonie de l'univers. Nous traiterons ensuite de la première et plus ancienne superstition qui a subjugué toute la race humaine; en troisième lieu, nous indiquerons les opinions particulières aux Phéniciens; quatrième celles des Egyptiens; après lesquels viendront cinquièmement les Grecs, dont nous passerons en revue, d'abord, la première et plus ancienne erreur, leur mythologie, ensuite de laquelle nous examinerons leurs opinions philosophiques sur les dieux, opinions plus dignes d'attention et plus d'accord avec la nature; après quoi la marche de notre discours nous amènera aux oracles qui ont commandé l'admiration: cette partie sera terminée par les doctrines sublimes de la noble philosophie des Grecs. Après avoir épuisé ce sujet, nous passerons aux Hébreux, et nous parlerons d'abord des premiers et véritables Hébreux, puis de ceux qui ont obtenu la dénomination de juifs: enfin nous transporterons le lecteur dans nos propres enseignements; ce qui sera comme le sceau de tout l'ouvrage. Il sera nécessaire de rappeler les histoires des différents peuples, afin que la preuve de la vérité se déduise de faits produits comme garants des prodiges opérés, et qu'on voie bien quelles sont les doctrines que nous avons abjurées, et celles que nous avons embrassées. Entrons donc en matière. Mais par quels témoignages commanderons-nous la confiance dans nos démonstrations? ce sera en mettant de côté nos propres écrits, de peur de paraître agir dans notre intérêt. Prenons donc nos témoins parmi ceux des Grecs qui se distinguent autant par la philosophie que par la profondeur de leurs recherches dans l'histoire des peuples. Diodore de Sicile a écrit sur l'ancienne théologie des Egyptiens depuis les temps les plus reculés. Nul écrivain n'est plus connu des hommes instruits, parmi les Grecs, comme ayant rassemblé dans une seule composition (*sa bibliothèque*), l'histoire de

tous les peuples. Eh bien donc, je vais citer ce qu'on lit en tête de son ouvrage sur la Cosmogonie, contenant, ainsi qu'on va le voir, les opinions différentes des historiens anciens (8).

« Nous n'essaierons pas de réunir avec détail les nombreuses opinions qu'ont professées sur les dieux et sur chacun des immortels célébrés dans la fable, ceux qui nous ont appris les premiers à les adorer, cette matière réclamant nécessairement une grande abondance de discours; mais nous consignerons en abrégé les points principaux qui nous sembleront en rapport avec les histoires que nous avons formé le projet d'écrire, afin que rien de ce qui est digne d'être mentionné, ne reste enseveli dans le silence. Quant à l'espèce humaine dans son ensemble, et quant aux faits qui se sont passés dans toutes les parties connues de l'univers, nous les classerons avec l'exactitude requise pour des choses aussi anciennes, en commençant par les temps les plus reculés.

« Or, deux systèmes partagent les plus illustres physiologistes et historiens sur la première génération des hommes. Les uns, considérant l'univers comme sans principe et sans fin, et la race humaine comme existant de toute éternité, croient que son engendrement n'a jamais eu de commencement. Ceux, au contraire, qui pensent que le monde a eu un commencement et doit avoir une fin, soutiennent que, pareillement à toutes les autres choses, les hommes ont dû avoir une origine première dans des temps déterminés. Dans le principe de l'existence des choses, le ciel et la terre n'avaient qu'une forme, leur nature étant confondue : ensuite les corps se détachant les uns des autres, l'univers a pris toute la distribution que nous y observons. L'air fut doué d'une agitation perpétuelle : la matière ignée concourut de tous les points vers les régions les plus élevées, tendant sans cesse à monter par la légèreté de sa nature, ce qui fait que le soleil et les autres astres sont enfermés dans un tourbillon qui les embrasse entièrement. Le limon et la substance boueuse, après la concentration des parties aqueuses, se condensa par son poids; chacun de ces corps s'attirant et s'agglomérant constamment, forma de l'humide, la mer, des parties solides, la terre argileuse et toute unie : celle-ci ayant reçu l'action du feu qui réside dans le soleil, se solidifia d'a-

bord, puis, par l'effet de la chaleur, sa surface s'étant mise en ébullition, les parties encore humides se gonflèrent dans beaucoup de lieux. Il se forma autour des combinaisons putrides, enveloppées de légères membranes, telles qu'on voit s'en former encore aujourd'hui dans les étangs et les lieux marécageux. Lorsqu'un air brûlant vint à souffler sur cette terre refroidie, et qu'elle ne se modifia pas par une marche progressive, ces parties humides ayant fait concevoir par la chaleur les animaux de la manière que nous venons d'expliquer, pendant les nuits, ils reçurent de la nourriture des vapeurs qui tombaient de l'atmosphère, pendant les journées, ils se consolidèrent par la chaleur; puis, la gestation ayant pris son accroissement, et étant parvenue à son terme, les membranes s'étant torréfiées et rompues, on vit éclore des formes d'animaux de toute espèce. Les uns, plus pénétrés de chaleur, s'élevèrent vers les espaces supérieurs à l'aide des ailes dont ils étaient pourvus; les autres, assimilés à la base terrestre, se rangèrent dans la classe des reptiles et des autres animaux qui se meuvent sur la terre: ceux qui participaient le plus de la substance aqueuse se réunirent dans les lieux qui leur étaient homogènes, sous la dénomination de poissons. Après quoi, la terre se solidifiant de plus en plus par le feu du soleil et par la violence des vents, elle cessa à la fin de pouvoir procréer des animaux de plus grande stature; mais les animaux vivants se reproduisirent chacun dans son espèce, par la cohabitation entre eux. Euripide qui, avait reçu des leçons d'Anaxagore le physicien, ne me paraît pas s'être mal exprimé sur la nature des choses (9). »

Il dit, en effet, dans sa *Mélanippe*, ce qui suit : « Le ciel et la terre ne présentaient qu'une forme unique; mais lorsqu'ils se furent séparés l'un de l'autre, ils donnèrent naissance à tout ce qui existe, et firent apparaître à la lumière les arbres, les oiseaux, les cétacés que la mer nourrit et la race des mortels. » Nous avons extrait ce qu'on vient de lire sur la première génération de l'ensemble des choses. Cependant les hommes, aussitôt après avoir été produits, eurent une manière de vivre désordonnée et sauvage. Ils erraient dans les pâturages à la recherche des plantes qui flattaient le plus leurs goûts et des fruits que les arbres fournissaient d'eux-mêmes. Dans une hos-

tilité continuelle avec les bêtes, et instruits par la nécessité à se secourir mutuellement, étant réunis par la crainte, ils s'élevèrent peu à peu à reconnaître leurs traits distinctifs ; leur voix, inarticulée et confuse d'abord, s'articula graduellement pour former des mots, et attribuant des symboles convenus entre eux à chacun des objets, ils facilitèrent les explications de toutes choses. Des agglomérations pareilles s'étant établies sur tout le globe, toutes n'eurent pas une homophonie dans le langage, chacune d'elles arrangeant au hasard son vocabulaire. C'est de là que sont provenues toutes les diversités de langues; et les premières agglomérations furent l'origine de toutes les nations.

« Ces premiers hommes n'ayant encore rien découvert des choses utiles à la vie, traînaient une existence pénible, entièrement nus, sans connaître l'usage du feu, ni des habitations; incapables de se prémunir d'aliments qui flattent le goût, ils ignoraient complètement l'art de s'approvisionner, même des grossières nourritures auxquelles ils étaient réduits ; ne sachant pas amasser les fruits pour les moments du besoin ; en sorte qu'ils périssaient en foule pendant les hivers par le froid et par l'inanition. Ce fut donc seulement, lorsque, instruits par l'expérience, ils se réfugièrent dans les cavernes pendant l'hiver, qu'ils amassèrent les fruits susceptibles de se garder, qu'ils connurent le feu et une foule de choses utiles, que petit à petit ils découvrirent les arts et tout ce que pouvait offrir de ressources la vie en société. C'est ainsi que le besoin devint le maître universel des hommes, ayant ouvert la voie de toutes les sciences à l'animal doué d'une meilleure nature, en possession de mains qui lui servent d'auxiliaires en toutes choses, de la parole et de l'intelligence. Pour nous renfermer dans les limites que nous nous sommes tracées, ces paroles suffiront sur la première origine et sur la plus ancienne manière de vivre des hommes. »

Telles sont les expositions données de la cosmogonie par l'auteur susnommé dans lesquelles le nom de Dieu n'est pas même mentionné. Il a introduit à sa place un arrangement de l'univers fortuit et spontané, et nous trouverons la plupart des philosophes grecs unanimes avec lui. Je vais donc vous rap-

porter pour le moment leurs opinions sur les origines des choses, leurs discussions et leurs contradictions, fruits, non d'une connaissance approfondie, mais de pures conjectures. Je les citerai d'après les stromates de Plutarque. Veuillez y donner une attention soutenue et non superficielle, et voyez les divergences de leurs explications.

*Opinion des philosophes sur l'arrangement de l'univers.*

« On dit que Thalès, le premier de tous, a basé son système sur l'eau comme origine de l'universalité des choses, de laquelle tout était provenu et à laquelle tout devait retourner. Après lui, Anaximandre, qui avait été disciple de Thalès, a professé que l'infini avait en soi la cause absolue de la génération et de la destruction de toutes choses. C'est de lui, dit-il, que que les cioux se sont formés par distraction, ainsi que tous les mondes sans exception, lesquels sont infinis. Il démontrait que la destruction, et bien avant elle la génération, provenaient de ce que l'univers avait une révolution sur lui-même depuis un temps infini. La terre, continue-t-il, est d'une forme cylindrique et a une profondeur triple de sa largeur : il dit que l'essence génératrice du chaud et du froid existe de toute éternité, et que leur séparation n'a eu lieu qu'à la génération du monde, qu'il en est émané une sphère de flamme répandue autour de l'air qui environne la terre, comme l'écorce est autour de l'arbre, laquelle étant venue à se rompre et s'étant morcelée en certains globes, avait été l'origine du soleil, de la lune et des astres.

Il dit encore que, dans le principe, l'homme a été produit par des animaux de formes différentes à celles actuelles (10). Ce qui se prouve parce que les autres animaux sont bien vite en état de se repaître d'eux-mêmes : l'homme seul a besoin d'un allaitement prolongé ; en sorte que, dans l'origine, il n'aurait pas pu se conserver tel qu'il est. Voilà ce que dit Anaximandre.

On rapporte qu'Anaximène attribuait à l'air l'origine des choses ; qu'il le reconnaissait infini par son essence, et n'étant borné que par ses propres qualités ; que tout était engendré par une certaine condensation de l'air, et que tout s'anéantissait par sa raréfaction. Il donnait au mouvement une existence

éternelle. C'est lui qui a dit que la terre, qui a été formée d'abord par le refoulement de l'air, était extrêmement plate ; ce qui fait qu'elle est supportée par l'air, sans que cela répugne à la raison, et que le soleil, la lune, et les autres astres tiennent leur principe de génération, de la terre. Il démontre donc ainsi que le soleil n'est qu'une terre qui, par la célérité de son mouvement, reçoit la chaleur tout naturellement.

Xénophane de Colophon a suivi une route toute particulière qui l'éloigne de tous ceux que nous venons de citer. Il ne laisse subsister ni génération, ni dissolution ; mais il dit que tout est toujours semblable à soi ; car si tout était engendré, il suivrait nécessairement qu'avant ce tout, il n'existait rien. Or, le néant ne peut être engendré, et le néant ne peut produire quoi que ce soit : donc quelque chose ne saurait venir du néant. Il démontre que les sens sont trompeurs, et avec eux, il calomnie la raison elle-même. Il démontre qu'avec le temps la terre s'affaissant graduellement, finira petit à petit par se perdre dans la mer : il dit que le soleil est formé de la réunion de plusieurs petits globules de feu : il parle des dieux comme n'ayant aucune domination l'un sur l'autre : il n'est pas pieux, en effet, de supposer qu'un des dieux puisse subir une domination, aucun d'eux n'éprouvant de besoin d'aucun genre ; ils voient et entendent tout-à-coup et non par succession. Il démontre que la terre est sans borne, et qu'elle n'est pas enveloppée par l'air de toutes parts ; que tout provient de la terre. Il dit que le soleil et les autres astres sont produits par les nuées.

Parménide d'Elée, élève de Xénophane, soutint en partie ses doctrines et en partie passa dans la faction qui lui était contraire. Il déclare que l'univers existe de toute éternité et qu'il est sans mouvement ; que, dans la réalité des choses, il est seul, *μονογενής*, immobile et sans commencement d'existence, et il exclut de la vérité la génération qu'admettent ceux qui ont des préjugés, aussi bien que les sensations. Il dit encore que, s'il y a quelque chose en dehors de ce qui est, il n'est point ce qui est ; et ce qui n'est point cela, n'est point du tout. Il veut donc que ce qui est soit ingénéré. Il explique l'origine de la terre par l'écoulement d'un air condensé.

Zénon d'Elée n'a proprement posé aucun principe ; mais il a porté au plus haut point le doute sur tous ces systèmes.

Démocrite d'Abdère a supposé le tout infini, parce qu'il n'a pu être l'ouvrage de qui que ce soit ; il le dit encore immuable, et comme il est tout dans l'acception complète du mot, il exclut le principe d'existence du nombre des causes de ce qui subsiste maintenant. Il conclut que les choses passées, présentes et futures, sont enchaînés par la nécessité d'être antécédente à tout, et qui existe depuis un temps infini. Il accorde la génération du soleil et de la lune, en disant que ces corps ont été entraînés dans leur orbite sans avoir quelque parcelle de chaleur dans leur substance, ni d'éclat lumineux : au contraire, leur nature est parfaitement homogène à la nature terrestre. Chacun de ces corps s'est formé d'abord par une soustraction partielle de l'univers, et plus tard, la sphère du soleil s'étant amplifiée, le feu s'y est trouvé compris.

Epicure, fils de Néoclès Athénien, a mis tout en œuvre pour rabaisser l'opinion qui lui semblait exagérée concernant les dieux : il dit encore que rien ne vient de rien, et que le tout a toujours subsisté tel qu'il est, et qu'il subsistera toujours ainsi ; qu'il ne peut rien survenir de nouveau dans l'univers, en dehors de ce qui est déjà advenu depuis l'infinie durée des temps que le tout est un corps non seulement immuable mais infini ; que la volupté est le but de tous les biens.

Aristippe de Cyrène a pour maxime que le but des biens c'est la volupté, celui des maux est la douleur. Il exclut toute autre étude de la nature, se bornant à celle qui peut seule être utile, et disant qu'on doit chercher

Ὅτι τοι ἐν μισγέροισι κακόν τ' ἀγαθόν τε τέτυκται .

ce qui dans le palais a été fait de bien et de mal (11).

Empédocle d'Agrigente reconnaît quatre éléments : le feu, l'eau, l'air et la terre, et deux principes, l'amitié et la dispute. Lors de la première fusion des éléments, l'air s'étant séparé, s'est répandu à l'entour ; après l'air, le feu se dégageant, et n'ayant pas d'autre place, s'éleva dans les régions supérieures ; mais sous l'enveloppe épaisse qui est autour de l'air. Il existe autour de la terre deux hémisphères mus circulairement, l'un

entièrement composé de feu, et l'autre mêlé d'air et d'un peu de feu, ce qu'il croit être la nuit. Il attribue l'origine du mouvement à la compression fortuite opérée par l'effort violent du feu. Le soleil, par sa nature, n'est pas de feu; mais il est une réflexion semblable à la réflexion qui se fait par l'eau. Il dit que la lune s'est formée d'elle-même de l'air abandonné par le feu, cet air s'étant condensé à la manière de la grêle. Quant à sa lumière, elle la reçoit du soleil. Il ne place ni dans la tête, ni dans la poitrine la direction mentale, mais dans le sang; en sorte que la faculté directrice abonde dans les parties du corps où le sang est plus réparti. C'est la cause pour laquelle il croit que les hommes l'emportent sur les animaux.

Métrodore de Chio dit que le tout est éternel car s'il était engendré, il aurait été produit par le néant. Il est infini puisqu'il est éternel; car il n'est pas un principe duquel il ait pu provenir. Il est sans borne et sans fin; le tout est sans mouvement; car il est impossible de se mouvoir sans déplacement, et le déplacement ne pourrait avoir lieu que dans ( le plein ou dans ) le vide. L'air comprimé forme les nuages, ensuite l'eau, qui en se portant sur le soleil, l'éteint et le rallume en se raréfiant. Par suite des temps, le soleil s'est consolidé en se desséchant, et a formé les astres de l'eau la plus claire. La nuit et le jour viennent de ce qu'ils s'éteignent et se rallument alternativement, ce qui occasionne les éclipses.

Diogène d'Apollonie établit l'élément unique dans l'air. Il dit que le mouvement est universel, et que les mondes sont infinis. Voici sa cosmogonie: le tout étant en mouvement et plus rare, ou plus dense par place, suivant que l'agglomération s'accomplit mieux ou moins bien, il est résulté une conglobation de proche en proche, par une marche pareille; puis les corps les plus légers ayant occupé la position supérieure, ils ont produit le soleil.

Tel est l'ensemble des opinions des sages par excellence de la Grèce, qu'on a surnommés philosophes naturalistes, sur la formation de l'univers, et sur la première cosmogonie, sans qu'aucun ait placé comme fondement, un ordonnateur ni un créateur de cet univers, sans faire même la moindre mention du nom de Dieu: attribuant la cause de tout ce qui existe à un entraînement irréfléchi et à un mouvement fortuit.



Telle est la contradiction qui règne entre eux ; sans le moindre accord dans leurs enseignements, où tout est rempli de combats et de dissentiments ; en sorte qu'on doit admirer Socrate, qui a convaincu tous ceux-ci d'extravagance : il disait qu'ils ne différeraient en rien des insensés. S'il vous faut un témoin digne de foi, j'invoquerai Xénophon, qui s'exprime ainsi dans ses dits mémorables :

« Personne n'a jamais vu faire ou entendu dire à Socrate rien qui fût impie ou irréligieux. Ce n'était pas en effet sur la nature de toutes les choses, ou sur d'autres sujets semblables qu'il dissertait comme le font la plupart des Sophistes ; scrutant comment ce qui est appelé par eux, univers, κόσμος, se maintient et par quelles nécessités chacun des corps célestes est régi. Mais il a démontré que ceux qui se livrent à de pareilles recherches sont extravagants. » Il ajoute à la suite : « Il s'étonnait qu'il ne fût pas évident à leurs yeux que la découverte de ces choses est impossible aux hommes ; puisque ceux qui ont le plus médité sur cette matière, dans le but d'en parler, n'ont pas les mêmes opinions entre eux, mais sont placés les uns vis à vis des autres, comme les insensés le sont respectivement. Parmi les insensés, il en est qui ne craignent pas les choses les plus faites pour inspirer de la crainte ; d'autres redoutent ce qui n'est nullement redoutable. Également parmi ceux qui ont réfléchi sur la nature, les uns pensent qu'elle est une et solitaire, d'autres que le nombre des choses est infini : pour les uns tout est en mouvement : pour les autres rien ne saurait se mouvoir : pour ceux-ci toutes choses sont soumises à la génération et à la dissolution : pour ceux-là rien ne peut être engendré et rien ne peut périr. » Voici ce que Socrate pensait, d'après le témoignage de Xénophon. Platon est d'accord avec lui sur ce point. Il fait en effet parler le même Socrate de la sorte dans son *Traité de l'âme*. « Lorsque j'étais jeune, ô Cébès, je désirais avec passion d'acquérir cette sagesse que l'on nomme science naturelle : je trouvais sublime de connaître les causes de chaque chose, pourquoi chacune est produite, pourquoi elle se détruit et pourquoi elle existe. J'étais dans une agitation perpétuelle, considérant d'abord ces choses. Est-ce, après que le froid et le chaud

ont contracté une certaine altération patride que les animaux sont conçus ? est-ce par le sang ou l'air ou le feu que nous pensons ? Ou n'est-ce par aucune de ces causes, mais par le cerveau qui est en possession des sensations de l'ouïe, de la vue et de l'odorat ; d'où résulte la mémoire et l'opinion ; puis de la mémoire et de l'opinion, lorsqu'elles sont reposées, et par la même manière, se forme le savoir. Puis, d'une autre part, en observant la dissolution des substances, et tout ce qui se passe dans le ciel et sur la terre, j'ai fini par conclure que je n'étais pas né pour ces contemplations, que personne n'y était moins propre que moi. Je vais vous en donner une preuve convaincante. Les choses que précédemment à ces recherches, je savais avec pleine certitude, autant que je croyais pouvoir m'en rendre compte et que les autres en jugeaient, depuis cette recherche, s'étaient tellement obscurcies dans ma pensée, que je désapprenais tous les jours, ce que j'avais cru savoir auparavant. Tels sont les termes dont se servait ce Socrate si vanté parmi les Grecs. Or, lorsque les explications physiques des auteurs que nous venons de citer, paraissent sous cet aspect à un aussi grand philosophe, je crois que nous avons raisonnablement fait de nous soustraire à l'athéisme, qui leur est commun à tous ; car l'égarement de leur polythéisme ne me paraît pas bien différent des choses que nous venons de citer. La preuve en sera administrée dans le moment opportun, lorsque nous démontrerons que, le premier parmi les Grecs, Anaxagore a proposé le *Noûs* ou l'intelligence comme la cause de tout ce qui est (12). Quant à présent, revenez à Diodore, et prêtez attention à ce qu'il rapporte sur la première théologie des hommes.

*Que les plus anciens hommes n'adoraient que les flambeaux du firmament, sans rien connaître du Dieu de l'univers, ni de la consécration des statues, ni des démons.*

Les plus anciens hommes ayant été en Égypte, et ayant considéré l'univers et la nature générale des choses, frappés d'admiration, ont supposé qu'il existait deux dieux premiers et éternels : le soleil et la lune. Ils ont nommé le premier Osiris, et la seconde Isis, leur ayant attribué ces noms, d'après une certaine étymologie qui, étant interprétée dans la langue

grecque, peut être rendue d'une manière assez plausible par πολυόφθαμος, beaucoup d'yeux. En effet, lançant ses rayons de tout côté, il semble regarder par beaucoup d'yeux toute la terre et la mer. Et le poète (Homère) s'exprime d'une manière tout à fait analogue lorsqu'il dit :

Le soleil qui voit tout et qui entend tout.

Il est cependant quelques anciens mythologistes parmi les Grecs qui appellent Osiris, Bacchus, en ajoutant le surnom de Sirins : Eumolpe est de ce nombre. Il s'exprime ainsi dans ses vers bachiques : Ἀστροφαῖ Διόνυσον ἐν ἀκτίεσσι πυρωπὸν,

*Bacchus a l'aspect d'astre dont les rayons éblouissent; et* Orphée : Τοῦνεκά μιν καλέουσι φάνητά τε καὶ Διόνυσον. C'est pourquoi il est appelé Phanes et Dionysus. Il en est qui disent qu'on lui attache une fourrure de biche pour indiquer la multiplicité des astres. Quant à Isis, son interprétation est par le mot, de *vieille* (παλαιά). Et cette dénomination attribuée à la lune, se rapporte à son éternel et ancien engendrement. Ils lui donnent des cornes comme attribut, pour exprimer la manière dont elle se montre, dans les temps où elle est en croissant; et aussi, parce que, chez les Égyptiens, la vache lui est consacrée. Ils supposent que ce sont ces Dieux qui gouvernent tout l'univers.

On voit également dans la théologie phénicienne, que les premiers des Phéniciens ne connaissaient que les Dieux naturels : le soleil, la lune, les autres planètes, les constellations et les substances qui s'y rattachent. On y voit que les plus anciens consacraient à ces corps les plantes qui s'élèvent de la terre, qu'ils les croyaient Dieux, et les adoraient comme ceux de qui ils tenaient l'existence, ainsi que ceux qui les suivaient, et ceux qui les avaient précédés dans la vie; ils répandaient en leur honneur des libations. Ils avaient aussi un culte pour les productions passagères de la terre, et pour la première génération des animaux sortis du sol d'abord, puis ensuite nés les uns des autres, et pour la mort dont ils faisaient découler le principe de la vie, il consistait dans les marques de compassion, dans le deuil et les gémissements. Telles étaient

leurs inventions d'adorations conformes à la faiblesse et à la pusillanimité de leurs sentiments.

Les traditions écrites des Phéniciens vont bientôt nous en donner la preuve. Cependant cet écrivain, qui appartient à notre époque, et qui s'est acquis une funeste célébrité par les blasphèmes dont il nous a accablés dans son traité de l'abstinence des viandes, cite presque mot pour mot Théophraste, ainsi qu'il suit, en rappelant le souvenir des principes du culte des anciens humains :

« Il s'est écoulé un temps qui semble incalculable, depuis que le peuple le plus éclairé de tous, comme le dit Théophraste, et qui avait fixé sa demeure sur la terre sainte fécondée par le Nil, commença dès le principe à faire des offrandes aux dieux célestes, non avec la myrrhe, la casse et l'encens mêlés de safran. Ce ne fut qu'après bien des générations que ces parfums furent ajoutés aux premières consécrationes que l'homme, qui renchérit toujours sur les erreurs, offrit aux dieux, savoir les prémices des substances nécessaires à son existence, produits par beaucoup de sueurs et de larmes (13). Dans le principe, telles n'étaient pas leurs offrandes; mais élevant sur leurs mains des gazons qu'ils considéraient comme le léger duvet de la féconde nature, ils les présentaient en hommages. En effet, avant de donner naissance aux animaux, la terre fit pousser les arbres; et l'herbe, qui revient chaque année, a encore une origine bien antérieure à celle des arbres. Les ayant dépouillés de leurs feuilles et de leurs racines pour ces offrandes, ils brûlaient en entier ces productions de la nature, et en se conciliant la bienveillance des dieux célestes que nous découvrons, ils immortalisaient par l'holocauste, leurs hommages. Ils conservaient, en effet, un feu perpétuel dans les lieux saints, comme l'image la plus frappante de leur divinité. C'est de *θυμιασις*, ou vapeur des dons de la terre qu'est venu le mot *θυμιατήρια* pour désigner les vases propres à brûler des parfums, et que sont venus les mots *θύειν*, *θύσαι* dont nous faisons un usage impropre, en les appliquant aux sacrifices pervers qui datent d'un temps postérieur. Je veux dire le culte qu'on croit leur rendre en immolant des animaux, ce qu'on nomme *θύσαι*. Or, les anciens mettaient un tel soin à ne pas transgresser les usages reçus, que

même encore aujourd'hui on emploie le mot ἀρώματα, pour désigner les parfums qu'on brûlait anciennement, lors des imprécations qu'on fulminait contre les déserteurs de l'antiquité, et les novateurs du culte religieux.»

Après avoir ainsi parlé, il reprend plus bas :

« Lorsque les prémices offertes en sacrifice étaient exemptes de toute illégalité, on vit s'introduire cette innovation remplie de férocité des plus cruelles immolations; en sorte qu'on serait fondé à croire que c'est contre nous que seraient dirigées les imprécations proférées jadis, contre les hommes égorgeurs qui ensanglantent les autels. »

Telles sont les propres phrases de Porphyre, ou plutôt de Théophraste; et, pour mettre le sceau à la question qui nous occupe, nous citerons ce que Platon résume en peu de mots, de tout ce qu'il avait dit précédemment dans le Cratyle, touchant les Grecs: « Les premiers habitants de la Grèce me semblent avoir considéré comme les seuls Dieux, le soleil, la lune, la terre, les astres et le ciel, comme font maintenant la plupart des barbares. En effet, les voyant dans un mouvement continu, c'est d'après cette course qui constituait leur nature, exprimée par le verbe θεῖν, qu'ils leur ont donné le sur-nom qu'ils ont, θεοί, qui se rend par Dieux. »

Quant à ce que les premiers et les plus anciens humains ne s'appliquaient ni à la construction des temples, ni à la consécration des statues, les arts de la peinture, de la plastique, de la glyptique ou de la sculpture, n'ayant pas encore été trouvés non plus que l'architecture, je pense qu'il n'est aucun être capable de réflexion qui n'en convienne. Mais même, alors, il n'était fait aucune mention de ceux qui depuis ont été nommés dieux ou héros, il n'existait pour eux ni Jupiter, ni Saturne, ni Junon, ni Minerve, ni Bacchus, ni aucune des divinités femelles ou mâles qu'on a vues depuis par milliers, tant chez les Barbares que chez les Grecs. On n'admirait, alors, parmi les hommes ni bons ni mauvais génies. Les seuls globes des astres, causes des phénomènes célestes, et qui, on l'assure, ont pris du verbe, courir, θεῖν la dénomination de θεοί, étaient adorés. Ce n'était pas par des sacrifices d'animaux, ni par aucun des hommages inventés depuis avec profusion, qu'on les

honorait ; et ceci, ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les témoignages émanés du sein du paganisme. Nos livres saints nous enseignent également que le culte des flambeaux célestes avait été laissé en partage dès le principe, aux autres nations ; et qu'au seul peuple Hébreu avait été réservée l'intuition du Dieu créateur et ordonnateur de l'ensemble des choses, ainsi que la connaissance du véritable culte qui lui est dû.

Il n'y avait donc chez les anciens humains, aucune mention de la théogonie Grecque ou Barbare, point d'érection de statues, ni cette proluxe démente de consécration des dieux et des déesses. En conséquence, toutes ces appellations de noms inventés par les hommes des temps postérieurs étaient ignorées alors, parmi les premiers habitants de la terre. Point d'invocations des démons, ni des esprits invisibles ; point de mythologies absurdes des dieux et des déesses ; point de mystères aux secrets inviolables : rien, en un mot, de cette immense, de cette loquace superstition des siècles postérieurs. Toutes ces choses ne furent que des inventions des hommes, et des travestissements de la nature mortelle : ce sont des machinations de mœurs hontuses et désordonnées, suivant l'oracle divin de nos saintes écritures : « le commencement de la fornication a été l'invention des idoles. » Le polythéisme, cette erreur de tous les peuples, n'a donc pris naissance qu'après bien des siècles ; ayant commencé par les Phéniciens et les Egyptiens, elle s'est propagée d'eux aux autres nations pour venir jusqu'aux Grecs. L'histoire des plus anciens temps en contient la preuve ; il est donc temps de la mettre sous les yeux, en commençant par les Phéniciens.

Sanhoniathon, personnage de la plus haute antiquité, puisqu'on le dit antérieur même au temps de Troie, comme l'on convient généralement de l'exactitude et de la sincérité avec lesquelles il a rapporté l'histoire de la Phénicie, raconte les mêmes choses.

Philon de Byblos, qui n'est pas le même que l'Hébreu, ayant traduit toute son histoire de la langue des Phéniciens en langue grecque, l'a fait connaître. L'auteur de l'écrit calomnieux dirigé contre nous, Porphyre, dans le quatrième livre de cet ouvrage, fait mention de ces choses, rendant, mot pour mot, le témoignage suivant à Sanhoniathon : « Sanhoniathon

de Béryte, dit-il, raconte avec la plus grande vérité tout ce qui a rapport aux Juifs, parce qu'il n'altère ni les lieux, ni les noms, ayant eu en ses mains les mémoires rédigés par Jérombal, prêtre du dieu Jéuo. Ce Jérombal ayant dédié son histoire à Abibal, roi de Béryte, elle fut accueillie par lui et par ceux qu'il avait chargés de l'examiner, sous le rapport de la véracité. L'époque de ces hommes est antérieure à la guerre de Troie, et se rapproche beaucoup du temps où vécut Moïse, comme le démontrent les successions des rois de Phénicie.

Quant à Sanchoniathon, qui veut dire Philalèthe ou ami de la vérité, dans la langue des Phéniciens, ayant recueilli toute l'ancienne histoire, des monuments qui sont dans chaque ville pour en former un corps d'ouvrage, il vécut sous Sémiramis, reine des Assyriens, que l'on range dans les années qui ont précédé, ou au moins coïncidé avec les événements d'Ilion. Enfin, Philon de Biblos a interprété en langue grecque, les écrits de Sanchoniathon.»

Voilà ce que le susdit auteur a témoigné sur la véracité et l'ancienneté du théologien.

Le même, en continuant, ne nous parle pas du Dieu suprême, ni même des dieux célestes, mais d'hommes et de femmes mortels, et non pas même de ceux qu'une remarquable urbanité de mœurs rend dignes d'être admirés pour leurs vertus, ou pris pour modèles à cause de leur esprit philosophique, mais d'êtres qui se sont chargés de tout ce que la dépravation a de pervers et de honteux. Il convient, cependant, que ce sont ceux-là mêmes qui, depuis et maintenant encore, ont été considérés comme dieux par tous les hommes, suivant les villes et les lieux.

Recevez-en la démonstration par les extraits de l'ouvrage même.

Philon, qui a distribué en neuf livres toute la collection de Sanchoniathon, le fait connaître d'avance, en ces termes, dans la préface du premier livre.

«Les choses étant ainsi, Sanchoniathon, personnage très-studieux et très-actif, désirant, par dessus tout, savoir quels sont les principes des choses, et de quoi tout ce qui existe s'est formé, rechercha avec la plus persévérante application les

écrits de Taautos ; ayant appris que de tous les hommes qui ont apparu sous le soleil, Taautos est le premier qui ait conçu l'invention des lettres, et qui ait ouvert la carrière des monuments écrits. Il en a donc fait le fondement de tout son discours. C'est celui que les Égyptiens ont appelé Thoyt, les Alexandrins Thoth, ce que les Grecs traduisirent par Hermès (Mercure) ».

Après avoir dit ces choses, Philon s'écrie contre les nouveau-venus qui postérieurement à ces écrits, ont introduit violemment et contre toute vérité, des allégories, des expositions physiques et des théories dans les fables concernant les dieux. Il ajoute : « Mais les plus récents des hiéologues ont détruit tout vestige des événements advenus depuis l'origine des choses, en inventant des allégories dans les fables, les ayant combinées de manière à les conjoindre avec les mouvements de l'univers. C'est comme cela qu'ils ont institué les mystères, et répandu des ténèbres si épaisses sur toutes ces choses, qu'il n'était plus facile de démêler ce qui était réellement arrivé. Mais celui-ci (Sanchoniathon) ayant découvert, dans les sanctuaires où ils étaient déposés, les écrits secrets des *Ammonéens*, que peu de personnes connaissaient, il se livra à l'étude de tout (ce qu'ils contenaient) ; et ayant amené à bien cette entreprise, il accomplit son plan, en écartant la fable fondée sur les éléments et les allégories, jusqu'à ce qu'il survint dans les temps postérieurs des prêtres qui voulurent dissimuler la vérité, et remettre en honneur cette fable, origine du mystère, qui n'avait pas encore pénétré chez les Grecs. »

Il ajoute à la suite :

« Nous avons découvert ces choses par un désir soutenu et réel de connaître l'histoire de la Phénicie, et après avoir compulsé de nombreux matériaux, non pas chez les Grecs, à cause des contradictions qui règnent dans leurs écrits, qui sont plutôt composés par esprit de controverse que par amour de la vérité. » Après d'autres réflexions, il continue : « Je suis resté convaincu que les récits de Sanchoniathon sont dignes de foi, en considérant toutes les divergences d'opinions des Grecs, qui m'ont déjà fourni l'occasion de composer en trois livres un écrit, dont le titre est : *De l'histoire merveilleuse*. » Après de nouvelles observations il termine :



« Il est nécessaire de déclarer d'abord, pour la plus grande clarté et pour la connaissance partielle de tout ce qui suit, que les plus anciens des barbares, et notamment les Phéniciens et les Egyptiens, qui ont servi de guides à tous les autres hommes, regardaient comme les plus grands dieux, ceux qui ont fait des découvertes pour venir au secours de notre existence, ou qui ont répandu des bienfaits d'une nature quelconque sur les populations; les nommant bienfaiteurs ( Evergètes) pour les biens nombreux qu'ils leur devaient : ils les adoraient comme des dieux, et dans ce but ils leur consacrèrent par translation des temples déjà existants, ils leur élevèrent des colonnes et des rameaux, en adorant ces objets avec la plus grande dévotion. Les Phéniciens leur attribuèrent les plus grandes fêtes, et particulièrement dénommèrent les constellations du nom de leurs rois, dont quelques uns étaient déjà considérés comme des dieux. Car ils ne reconnaissaient comme dieux naturels que le soleil, la lune, les planètes, les astres et tout ce qui rentre dans cet ordre d'idées : en sorte qu'il avaient des dieux mortels et des dieux immortels. »

Après avoir fait ces utiles distinctions dans sa préface, Philon procède immédiatement à la traduction de Sanchoniathon, ayant développé la théologie phénicienne à peu près ainsi.

#### *Théologie des Phéniciens.*

« Il suppose qu'un air sombre et venteux, ou un souffle d'air sombre et un chaos bourbeux et infernal étaient infinis en temps comme en étendue, lorsque ce vent, dit-il, tomba en amour de ses propres principes, d'où résulta une conjonction, et ce rapprochement fût appelé  $\pi\theta\theta\omicron\varsigma$ , (désir). Tel fût le principe de la création de toutes choses. Ce vent n'avait pas la connaissance de ce qu'il avait produit. De cette cohabitation du vent est provenu *Mot*. (Il en est qui rendent ce terme par résidu; d'autres l'interprètent Putréfaction d'une mixture aqueuse). Telle a été l'unique germe de la création et de l'origine de toutes choses. Il survint des animaux, mais dépourvus de sensibilité; ceux-ci donnèrent naissance à des animaux raisonnables, nommés *Zophasemin*, c'est-à-dire observateurs du Ciel. *Mot* avait la forme d'un œuf (14) lorsqu'il fut formé : il devint lu-

mineux et produisit le soleil, la lune, les étoiles et les grandes constellations. »

Telle est cette cosmogonie des Phéniciens qui introduit ouvertement l'athéisme. Voyons maintenant comment il fait commencer la génération des animaux. Il dit donc :

« Lorsque l'air fut devenu lumineux par inflammation, de la mer et de la terre il survint des vents, des nuages, de grandes chutes et immersions des eaux célestes, de telle sorte qu'après avoir été divisées et séparées de leur propre lieu par l'ardeur du soleil, toutes ces choses se rencontrèrent de nouveau dans l'air, et se heurtèrent avec fracas : il en sortit des tonnerres et des éclairs, et au bruit de ces tonnerres les animaux raisonnables, dont on a déjà parlé, s'éveillèrent pénétrés d'effroi. Le mâle et la femelle furent émus sur la terre et dans la mer. Voici donc leur Zoogonie. » Le même écrivain (Philon) ajoute de son chef, en disant : « Ces choses ont été trouvées écrites dans la cosmogonie de Taautos, et d'après ses mémoires, appuyés sur les conjectures et les convictions que, par sa pénétration, Sanchoniathon avait entrevues et fait connaître. » Après ces choses, il donne le nom des vents, Notus, Borée et les autres. Ce sont eux à qui les plus anciens consacrèrent les produits de la terre : ils les appelèrent dieux, et les adorèrent comme ceux de qui ils tenaient l'être, ainsi que leurs prédécesseurs et leurs successeurs dans la carrière de la vie : ils leur faisaient agréer les libations qu'ils répandaient pour eux. »

Il ajoute : « Telles étaient les inventions de culte religieux, alors conformes à la faiblesse et à la pusillanimité de leurs auteurs (15). »

Il dit, ensuite, « que du vent Kolpia et de sa femme Baau, qu'il interprète par le mot Nuit, naquirent les hommes mortels Æon et Protogone. Æon découvrit la nourriture que fournissent les arbres. Ceux-ci furent les parents de Génos et Génée qui habitèrent la Phénicie. De grandes sécheresses survinrent, et ils tendirent les mains vers le ciel et le soleil. » Il dit qu'ils regardaient celui-ci comme le Dieu maître du ciel, et le nommèrent Bélsamen, ce qui chez les Phéniciens signifie maître du ciel. C'est le Zeus, (Jupiter) des Grecs. Ensuite de

quoi Philon attaque l'erreur des Grecs. « Ce n'est pas sans fondement que nous faisons connaître cette distinction, c'est pour établir la véritable acception, sur laquelle on s'est mépris, de ces noms appliqués aux objets; ce que les Grecs ne connaissant pas, ils les ont pris dans une autre valeur, égarés par l'incertitude de la traduction. » Il continue: « De Génos, fils d'Æon et de Protogone, naquirent de nouveaux enfants mortels, qui se nommèrent Phos, Pyr et Phlox (lumière, feu et flamme). Ce sont eux qui inventèrent le feu, en frottant des morceaux de bois l'un contre l'autre, et qui en enseignèrent l'usage; ils eurent des enfants d'une grandeur et d'une supériorité marquées, et qui donnèrent leurs noms aux montagnes dont ils étaient souverains. (16) C'est d'eux que prirent nom, le Casius, le Liban, l'Antiliban, le Brathy. C'est de ceux-là que tint le jour Samemroumos, (17) le même que Hypsouranios (hauteur céleste). » Il observe que les hommes étaient dénommés d'après leurs mères, les femmes se livrant alors sans pudeur au premier venu. Ensuite, il dit: « qu'Hypsouranios habita Tyr (18), et inventa les cabanes de roseaux, de joncs et de papyrus. Il entra en dispute avec son frère Ousous, qui le premier imagina de rassembler les peaux de bêtes qu'il parvint à prendre, pour en faire une couverture pour son corps. Des pluies excessives et des vents impétueux ayant dévasté Tyr, brisé les arbres, le feu prit à la forêt et l'incendia; Ousous prit un arbre, le dépouilla de ses branches, et osa le premier se hasarder sur la mer; il consacra deux stèles au feu et au vent, et les adora, en y répandant le sang des animaux qu'il avait pris dans ses chasses. Lorsque ceux-ci furent morts, dit-il, ceux qui leur survécurent, leur consacrèrent des rameaux et des stèles, devant lesquels ils firent des adorations: ils instituèrent des fêtes annuelles en leur honneur.

» Bien des siècles s'écoulèrent depuis l'âge d'Hypsouranios, lorsqu'Agreus (19) et Alieus, inventeurs de la pêche et de la chasse, naquirent. Ce sont eux qui ont donné leurs noms à ces arts. D'eux provinrent deux frères inventeurs du fer et de toutes les fabrications qui s'en servent, dont l'un, Chrysor, se livra à la composition des discours, des sortilèges et aux prédictions. C'est le même qu'Hephœstus (Vulcain) qui trouva l'hameçon et l'appât, la ligne de pêcheur et le radeau. Il navigua

le premier de tous les hommes; c'est pourquoi, après sa mort, il reçut le culte de la divinité. On l'appelle Zeus Michius (20). Ils disent que ces frères inventèrent les constructions en briques. — Ensuite, il dit que de cette race sortirent deux jeunes gens, dont l'un fut nommé Technités, artisan; et l'autre, (terrestre) Autochthone. Ceux-ci imaginèrent de mêler de l'argile détrempée avec du foin, de la faire sécher au soleil, pour en faire des briques, ils trouvèrent aussi la construction des toits. Il en vint d'autres après eux au nombre desquels fut Agros ainsi nommé, puis Agroueros ou Agrotés dont la statue et le temple portatif (21) sont en grande vénération en Phénicie. Les habitants de Byblos le considèrent, surtout, comme le plus grand des dieux. Ce sont eux qui ont conçu l'idée de placer des cours en avant des maisons, de former des enceintes et des grottes. Ce sont eux dont descendent les chasseurs avec des chiens. On les nomme tribus errantes et Titans.

» Ceux-ci procréèrent Amnon et Magon, qui tracèrent les bourgs et les bergeries, desquels naquirent Misor et Sydyc: c'est-à-dire dégagé et juste; ils découvrirent l'usage du sel. De Misor, naquit Taautos qui découvrit l'écriture et forma le premier les lettres. Les Egyptiens le nommèrent Thoor, les Alexandrins Thouth, les Grecs Hermès (22).

» De Sydyc sont nés les Dioscures ou Cabires, ou Corybantes, ou Samothraces. Ils inventèrent les premiers le navire. De ceux-ci naquirent d'autres hommes qui trouvèrent les simples pour guérir des morsures empoisonnées, et inventèrent les paroles magiques.

» C'est contemporanément à eux que naquit un nommé Elioun, *hypsistos* (23), et son épouse nommée Bérouth qui se fixèrent dans la contrée de Byblos. C'est d'eux que naquit Epi-geios, ou Autochthon, qu'on nomma depuis Uranos (le ciel). C'est d'après son nom Οὐρανός (24) qu'ils ont désigné l'élément qui est au-dessus de nos têtes, qui l'emporte sur tous par sa beauté. Il eut une sœur des mêmes parents qui se nommait Ghé (la terre), et c'est d'après sa beauté, dit-il, qu'ils nommèrent comme elle son homonyme. Hypsistos, père de ceux-ci, ayant terminé ses jours dans une rencontre avec les bêtes fé-

roces, reçut de ses enfants les honneurs de l'apothéose : ils lui offrirent des libations et des sacrifices.

» Uranus ayant recueilli son royal héritage, épousa sa sœur Ghé dont il eut quatre enfants, Ilus, dit Cronus (25), Bétyle et Dagon, qu'on nomme Siton (26) et Atlas. Uranus eut aussi d'autres épouses qui lui donnèrent une nombreuse descendance. C'est pourquoi Ghé poussée par la jalousie, chercha à nuire à Uranus au point de se séparer l'un de l'autre. Uranus s'étant donc séparé d'elle, s'en rapprochait avec violence chaque fois qu'il en avait le désir et finit par la quitter de nouveau. Il essaya de détruire les enfants qu'il en avait eus. Ghé les défendit souvent, l'aide d'auxiliaires qu'elle rassembla autour d'elle. Enfin Cronus étant parvenu à l'âge viril, elle le confia à Hermès trimégiste pour lui servir de conseiller et de défenseur. Celui-ci, devenu son secrétaire, l'aïda à repousser son père, en vengeant sa mère.

» Cronus eut pour filles, Proserpine et Minerve. La première mourut dans la virginité; et, par le conseil de Minerve et d'Hermès, Cronus fabriqua avec du fer une faux et une lance. Ensuite Hermès ayant proféré des paroles magiques aux alliés de Cronus, les enflamma du désir de combattre Uranus pour l'honneur de Ghé. C'est ainsi que Cronus, livrant bataille à Uranus, le bannit de son empire, en succédant à sa puissance. Dans ce combat, la concubine chérie d'Uranus fut prise étant enceinte et donnée par Cronus en mariage à Dagon. Elle donna le jour à l'enfant qu'elle avait conçu d'Uranus, qui fut nommé Démaroun.

» Sur ces entrefaites, Cronus enferma sa demeure d'une muraille, et fonda la première ville de Phénicie, qui fut Byblos. Ensuite, ayant suspecté son propre frère Atlas, par les avis d'Hermès, il le précipita dans les profondeurs de la terre, et éleva sur son corps un amas de terre. Vers cette époque, les descendants des Dioscures, ayant combiné toutes les parties des radeaux et des navires, se mirent à naviguer. Lesquels ayant été poussés vers le mont Casius, y consacrèrent un temple. Les alliés de Hel (Cronus) furent surnommés Eloim, ce qui répond à Croniens. Ce sont ceux qui furent ainsi nommés d'après Cronus.

» Cronus ayant eu un fils nommé Sadid, il le tua avec son propre fer ; ayant conçu des soupçons à son égard, et assassin de son propre enfant, il le priva de la vie. Il trancha également la tête d'une de ses filles, en sorte que tous les Dieux conçurent un grand effroi des projets de Cronus. A la suite des temps, Uranus envoya du lieu de son exil sa fille Astarté avec deux de ses sœurs, Rhéa et Dioné, pour faire périr Cronus en lui tendant quelque embuche ; mais Cronus les prenant pour épouses en même temps qu'elles étaient ses sœurs, il se les attacha. Uranus ayant appris l'issue de son projet, fit marcher contre Cronus Heimarmène et Hora (la fatalité et la beauté) avec d'autres alliés ; mais Cronus ayant su se les concilier, il les retint près de lui. » Il dit encore : « Le dieu Uranus inventa et composa des betyles ou pierres animées (27).

» Cronus eut d'Astarté sept filles, qui s'appelèrent Titanides ou Artémides ; il eut encore de Rhéa, sept fils, dont le plus jeune fut divinisé dès sa naissance ; il eut des filles de Dioné, et d'Astarté encore deux fils, Pothos et Eros (désir et amour). Dagon, après avoir découvert le blé et la charrue, fut surnommé Jupiter laboureur. Sydyc, dit le Juste, s'étant uni à l'une des Titanides, donna le jour à Asclepius (Esculape.) Il naquit à Cronus dans la contrée de Peraia (28), trois fils, Cronus, homonyme, de son père, Jupiter Belus (29) et Apollon. Vers le même temps, on vit apparaître Pontus, Typhon et Nérée, père de Pontus. Pontus fut père de Sidon, qui, par l'excellence de sa voix, fut la première à découvrir le chant des hymnes, et de Poseidon (Neptune). Melcarthe, qui est aussi le même qu'Hercule, fut fils de Demaroun.

» Cependant, Uranus fit de nouveau la guerre à Pontus, car après s'être éloigné de lui, il s'était attaché à Demaroun. Demaroun commença l'attaque contre Pontus ; mais ayant été mis en fuite, il fit vœu d'offrir un sacrifice s'il lui échappait. Dans la trente-deuxième année de son gouvernement et de son règne, Ilus, qui est le même que Cronus, ayant surpris dans une embuscade son père Uranus, dans un lieu, au milieu des terres, s'en saisit et le priva de sa virilité, près des sources, et des fleuves, dans le lieu où son culte fut établi ; il exhala son dernier souffle, et le sang qui découla de ses plaies dégoutta dans les

fontaines et l'eau des fleuves. On en montre encore aujourd'hui la place. »

Voici donc les actes de ce Cronus, et les vénérables traits de cette vie sous Saturne, tant célébrée par les Grecs, qu'ils déclarent avoir été le premier âge, l'âge d'or des hommes doués de l'organe de la voix et l'époque de cette félicité des anciens dont on fait tant l'éloge.

L'historien, après avoir dit plusieurs autres choses, continue:

» Astarté la Très-Grande, Jupiter Demaroun et Adad (30), roi des dieux, régnèrent sur la terre avec le consentement de Cronus.

Astarté plaça sur sa tête en signe de sa royauté, une tête de taureau. Ayant parcouru l'univers, elle trouva un astre qui fend l'air, et, l'ayant ramassé, elle le consacra dans la sainte île de Tyr (31). Celle que les Phéniciens nomment Astarté est pour nous Vénus. Cronus, en parcourant l'univers, donna à sa fille Athène (Minerve) le royaume de l'Attique (32). Une peste et une grande mortalité étant survenues, Cronus immole en holocauste à son père Uranus son fils unique (33), il se circoncit, et oblige tous ses alliés à en faire autant. Peu de temps après il consacra étant mort le fils qu'il avait eu de Rhéa, appelé Mouth; c'est ainsi que les Phéniciens nomment la mort et Pluton (34). Après quoi Cronus remit à la déesse Baaltis, la même que Dioné, la possession de Byblos; Beryte à Poseidon (Neptune), et aux Cabires laboureurs et pêcheurs. Ce sont eux qui consacrèrent les reliques de Pontus dans la ville de Beryte.

» Avant ces choses, Tautos, ayant imité Uranus, traça en relief les expressions de visage des dieux Cronus, Dagon et des autres, qui sont les sacrés caractères des lettres. Il imagina aussi, en faveur de Cronus, l'emblème de la royauté: ce sont quatre yeux distribués dans les parties antérieures et postérieures du corps, deux se ferment lentement; puis sur les épaules quatre ailes, dont deux sont déployées, et deux repliées. Le sens de ce symbole est que Cronus voyait en dormant, et dormait éveillé; également pour les ailes, qu'il volait en se reposant, et se reposait en volant. Quant aux autres dieux, il leur a placé deux ailes sur les épaules, pour indiquer qu'ils accompagnent Cronus dans son vol. Il lui a encore attri-

bué deux ailes sur la tête, l'une pour marquer l'intelligence qui commande, l'autre, indice de la sensation.

» Cronus étant venu dans les régions du midi, donna toute l'Égypte au dieu Taautos, pour qu'elle fût son empire.

» Les sept Cabires, fils de Sydyc, sont les premiers de tous hommes qui aient consigné ces faits pour en conserver le souvenir, ainsi que leur huitième frère Asclepius, comme le leur avait prescrit le dieu Taautos. Ensuite, le fils de Thabion est le premier hiérophante de tous ceux qui ont jamais été en Phénicie, qui les ayant traduits allégoriquement dans leur ensemble, et les ayant entremêlés avec les mouvements physiques de l'univers, les transmet aux directeurs des orgies et aux prophètes des mystères. Ceux-ci voulant augmenter l'obscurité de toutes ces traditions, y ajoutèrent de nouvelles inventions, qu'ils enseignèrent à leurs successeurs et à ceux qu'ils initièrent. De ce nombre fut Isiris, l'inventeur de trois lettres, frère de Chna, le premier qui changea son nom en celui de Phénicien (35). » Et sans interruption, il ajoute encore : « Les Grecs qui excellent entre tous les peuples par leur brillante imagination, se sont d'abord approprié la plupart de ces choses, qu'ils ont surchargées d'ornements divers, pour leur donner une forme dramatique, et se proposant de séduire, par le charme des fables, ils les ont complètement métamorphosées. De là Hésiode et les poètes cycliques (36) si vantés, ont fabriqué les théogonies, les gigantomachies, les titanomachies qui leur sont propres, et des castrations qu'ils ont portés de lieux en lieux, et ont éteint toute vérité. Nos oreilles, habituées dès nos premières années à entendre leurs récits mensongers, et nos esprits, imbus de ces préjugés depuis des siècles, conservent comme un dépôt précieux ces suppositions fabuleuses, ainsi que je l'ai dit en commençant. Le temps étant encore venu corroborer leur ouvrage, il a rendu cette usurpation presque imperturbable, en sorte de faire apparaître la vérité, comme une extravagance, et de donner à des récits adultères, la tournure de la vérité. » Bornons ici la citation de l'ouvrage de Sanchoniathon, interprété par Philon de Byblos, et reconnu vrai après examen par le témoignage du philosophe Porphyre.



Le même Philon, dans son écrit sur le peuple juif, rapporte ce qui suit de Cronus.

« Taautos, que les Egyptiens nomment Thoth, l'emportant par le génie sur tous les Phéniciens, régla le premier chez eux le culte religieux qu'il tira de l'inexpérience vulgaire, pour en faire une expérience éclairée. Après bien des générations, le dieu Sourmoubelos(37) et Thuro, surnommé Chousarthis, marchant sur ses traces, rétablirent dans tout son lustre la science divine de Taautos, qui avait été cachée et obscurcie par les allégories. » Après quelques paroles, il ajoute : (38) « C'était l'usage chez les anciens dans les circonstances de graves dangers, qu'à la place d'une destruction universelle, les dominateurs de la ville ou de la nation, livraient le plus chéri de leurs enfants, pour être immolé, comme un rachat auprès des dieux vengeurs : ils étaient égorgés secrètement. Cronus, donc que les Phéniciens nomment *Il*, (39), régna dans ce pays ; celui même qui plus tard et après sa mort, fut consacré dans l'astre qui porte son nom, ayant eu d'une nymphe de la contrée, nommée Anobret, un fils unique que, par cette raison, on nommait Jeoud (c'est ainsi que, même aujourd'hui, on appelle les fils uniques en Phénicie) ; lorsque de grands dangers de guerre menacèrent ce pays, orna son fils des décorations de la royauté et l'immola sur l'autel qu'il avait dressé. » Le même Philon, en parlant des lettres phéniciennes et traduisant de Sanchoniathon, dit : « Voyez seulement les reptiles et les animaux qui lancent du venin, n'apportant aux hommes aucune utilité bienfaisante, ils occasionnent la mort et la privation des membres de ceux auxquels ils ont inoculé leur funeste et terrible poison. » Il ajoute mot pour mot ce que je vais rapporter : « Taautos et d'après lui les Phéniciens et les Egyptiens ont divinisé l'espèce des dragons et des serpents(40), comme étant de tous les animaux rampants celui dont la respiration est plus forte ; il déclare qu'il appartient à la matière ignée, en ce qu'il y a en lui une vitesse que rien ne peut surpasser à cause de son souffle. Sans pieds, en effet, sans mains, et sans aucun des moyens extérieurs dont sont pourvus les autres animaux, il exerce tous ses mouvements et donne le type des formes les plus variées. Il donne la célérité qu'il veut aux hélices qu'il décrit dans sa

marche ; il est doué, en outre, de la plus grande longévité, et non-seulement il rajeunit en se dépouillant de sa vieillesse, mais il acquiert un accroissement toujours plus grand, jusqu'à ce qu'ayant atteint la mesure déterminée, il se résout en soi-même, de la manière que Taautos a marquée dans les écritures sacrées ; c'est ce quifait que cet animal, entre comme partie essentielle dans les temples et dans les mystères. [Nous en avons parlé, dans les mémoires intitulés *Éthiopiennes* (41), avec plus de développements, dans lesquels on démontre qu'il est immortel et se résout en lui-même, comme cela a déjà été dit. Cet animal, en effet, ne meurt pas de mort naturelle, et à moins qu'il n'ait été frappé avec violence. Les Phéniciens l'appellent Agathodémon, le bon génie, et les Egyptiens nomment le même Kneph ; ils lui ajoutent une tête d'épervier à cause de l'énergie de cet oiseau. Epéis, celui qui, ainsi nommé chez eux, est le premier des hiérophantes et des hiérogrammates, et qui a été traduit en langue grecque par Aréius d'Héracléopolis, y faisant allusion, dit mot à mot ce qui suit :

« La première et la plus éminente divinité est le serpent avec la tête d'épervier, *ἀγῶν ἐπιχαρῆς* (tout plein de grâce) qui, lorsqu'il ouvre les yeux, remplit de lumière toute l'étendue de la terre protogone ou première engendrée ; s'il vient à les fermer, les ténèbres succèdent. » Epéis a employé ce langage emphatique pour faire comprendre qu'étant brillant, il a tout éclairé. Le propre de la lumière est d'éclairer en effet.

Pherecyde (42), qui a pris toutes ses notions premières chez les Phéniciens, a célébré dans sa théologie le dieu Ophionéus et les Ophionides dont nous parlerons plus tard.

(43) Les Egyptiens, traçant l'univers d'après la même conception, gravent un cercle circonférique, aériforme et enflammé, au milieu ils inscrivent un serpent allongé avec une tête d'épervier, toute cette figure ressemble à notre  $\Theta$  theta. Ils interprètent le monde par le cercle, et le serpent qui en occupe le centre, par le bon génie (Agathodémon).

Zoroastre, le mage, dans le saint rituel des pratiques des Perses, dit en propres mots : « Le dieu à la tête d'épervier, est le premier, éternel, ingénéré, indivisible, sans pareil, le guide vers tout ce qui est beau, ne se laissant pas gagner par

les présents, l'excellent des excellents, le plus sublime penseur des penseurs ; il est le père des bonnes lois et de toute justice, ne devant sa science qu'à lui seul, conforme à la nature, parfait, sage et le seul inventeur de la sainte nature. »

Ostanès dit les mêmes choses de lui dans l'ouvrage intitulé : *Les huit prières*.

C'est de là que, prenant leur point de départ, les physiologistes ont bâti leur système, comme cela a été rapporté : ils ont représenté dans les sanctuaires des temples qu'ils consacraient les premiers astres sous les formes des serpents. Ils ont offert des sacrifices à ces reptiles, leur décernant des fêtes et des mystères, les croyant les plus grands dieux et les modérateurs de toutes choses. Telles sont les traditions de Sanchoniaton sur les serpents.

L'ensemble de la théologie phénicienne est donc de cette nature. Voilà ce que le Verbe Sauveur, dans son Évangile, nous prescrit de fuir sans retour, en nous efforçant de guérir ceux que possède encore la frénésie des anciennes traditions. Quant à ce qu'elles ne sont pas des fables inventées à plaisir et dissimulant une théorie quelconque sous leurs doubles sens ; mais qu'au lieu de cela, ce sont les témoignages les plus authentiques des anciens sages et des théologiens, comme ils les appellent, qui contiennent des récits bien antérieurs à tous les poètes et à tous les historiens, et dont la sincérité est confirmée, tant par les dénominations des dieux encore usitées dans les villes et les bourgs de la Phénicie, que par les mystères qui s'y célèbrent ; cela est de la dernière évidence. C'est donc en vain que l'on voudrait y découvrir les germes forcés d'interprétations physiologiques, lorsque les faits viennent déposer les preuves irrécusables de leur existence.

Mais quittons la théologie des Phéniciens pour passer à l'examen de celles des Égyptiens.

---



---

**LIVRE SECOND.**


---

**CHAPITRE I<sup>er</sup>.**
**ABRÉGÉ DE LA THÉOLOGIE DES ÉGYPTIENS ET DE SA TRANSMISSION  
AUX GRECS.**

Tels sont les principaux traits de la théologie des Phéniciens appartenant à cet ensemble de doctrines que le Verbe Sauveur par son Evangile nous a enseigné à fuir sans retour, en poursuivant avec ardeur tous les moyens possibles de nous guérir de l'égalité des anciens; car ces récits ne sont pas des fables inventées à plaisir par les poètes cachant sous leurs allégories une doctrine mystérieuse. Les témoignages véridiques des sages et de ceux qu'ils se plaisent à nommer leurs anciens théologiens, bien antérieurs aux chants des poètes et aux narrations historiques, confirment l'exactitude de ces traditions. Les noms des dieux qui y sont relatés, sont encore connus, et leurs histoires sont encore répandues dans les villes et les bourgs de la Phénicie; leurs mystères s'y célèbrent encore à présent. On peut démontrer par l'aveu des autres écrivains qui passent pour théologiens, et qui apprécient par leurs témoignages tout ce que les anciens et les premiers auteurs ont dit de ces dieux, que ces relations doivent être prises à la lettre, sans rapport aux mouvements des corps célestes, sans interprétation allégorique des fables concernant les dieux. Les expressions que nous avons citées textuellement des écrivains sus-indiqués, déclaraient positivement qu'on ne devait pas se mettre en quête d'une exposition forcée des effets naturels; et la preuve tirée des événements qu'ils rapportent, en donne l'entière conviction. Telle est donc la théologie phénicienne. Il est temps de passer à l'examen de celle des Egyptiens, pour considérer et peser attentivement, si l'éloignement que nous manifestons à son égard a un motif solide et judicieux; et si c'est par d'autres moyens que par la démonstration de l'Evangile, que les Egyptiens eux-mêmes les premiers, puis ceux qui partageaient leurs erreurs, ont corrigé leur croyance. Toute l'histoire égypt-

tienne en général, et ce qui concerne le culte religieux en particulier, a été écrit en langue grecque par Manethon l'Égyptien dans son livre intitulé: *Le livre saint*, ainsi que dans d'autres compositions. Mais Diodore, celui-là même que nous avons cité précédemment, pour avoir composé son histoire du choix qu'il a fait dans un grand nombre d'auteurs, écrivain distingué surtout par le soin qu'il a apporté à discuter ce qui est propre à chaque peuple, et qui s'est acquis une renommée supérieure à celle de tous les philologues; cet auteur, dis-je, ayant rassemblé tout ce qui concerne l'histoire ancienne, et rapproché les faits antérieurs de ceux qui ont suivi, a consacré le début de sa vaste compilation à la théologie des Égyptiens. C'est lui que je pense devoir commencer à invoquer, d'autant plus que son ouvrage jouit d'une grande célébrité parmi les Grecs. Voici donc les expressions dont il se sert :

## CHAPITRE II.

### THÉOLOGIE DES ÉGYPTIENS.

« (a) Les Égyptiens disent que, dès le commencement de la génération de toutes choses, la terre d'Égypte, par l'heureux mélange de ses éléments, produisit par les qualités naturelles du Nil les premiers hommes. Ce fleuve, en effet, par la fécondité qu'il développe, et les aliments spontanés qu'il fait éclore, fournit abondamment à la subsistance des animaux appelés à la vie (b). Les dieux ont commencé par être des hommes qui, s'étant distingués par leur intelligence et les bienfaits qu'ils ont répandus sur la multitude des humains, ont obtenu l'immortalité. Quelques-uns d'entre eux furent des rois dont les noms interprétés sont semblables à ceux des corps célestes. D'autres ont conservé leurs dénominations particulières: tels sont, le Soleil, Saturne, Rhéa, Jupiter appelé par quelques-uns Ammon. Après ceux-là viennent Junon et Vulcain, puis Vesta, et enfin Mercure. Hélios Homonyme de l'astre qui brille dans les cieux, régna le premier sur l'Égypte. Quelques-uns des prêtres cependant, disent que ce fut Vulcain, l'inventeur

(a) *Diodore de Sicile*. livre 1<sup>er</sup>, § 10. — (b) § 13.

du feu, qui fut leur premier roi. Après ces temps, l'empire échut à Saturne, qui s'étant marié avec sa sœur Rhéa, donna, suivant les uns, naissance à Osiris, et à Isis, mais suivant les traditions les plus répandues à Jupiter et à Junon, qui, par leur vertu, soumièrent le monde entier à leur puissance. De ceux-ci naquirent cinq dieux : Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus. Quant à Osiris, c'est notre Bacchus ; et Isis, Cérés. Osiris l'ayant épousée, et ayant reçu l'empire (a), fit beaucoup de choses pour le bonheur et la concentration de la communauté des peuples (b) : il fonda la ville aux cent portes qui est dans la Thébaine, que les uns appellent Diospolis, les autres Thèbes ; il consacra un temple à ses auteurs, Jupiter et Junon, et des chapelles d'or aux autres dieux, dont il détermina le culte particulier, en instituant un corps de prêtres voués à ce ministère.

» On dit qu'Osiris découvrit la vigne ; il avait d'abord fait usage de la bière ; il enseigna l'agriculture aux autres hommes. Hermès reçut de lui les plus grands honneurs à cause de ce génie multiple, qui le mit à la tête de tous ceux qui par leurs inventions utiles, ont agrandi et embelli l'existence de la race humaine (c) ; il fut l'inventeur des lettres et des rites observés dans les sacrifices offerts aux dieux ; il découvrit la lyre ; il enseigna aux Grecs la science de l'interprétation (Hermeneia), qui roule sur toutes ces choses, ce qui lui mérita le nom dont ils l'appellent (Hermès) ; on lui doit encore la plante de l'olivier.

»(e) Quant à Osiris, en parcourant tout l'univers, il donna l'autorité suprême en Phénicie, à Busiris ; en Éthiopie et en Libye, à Antée : il fut en dissension avec son frère Apollon, qu'on dit avoir trouvé la plante du laurier. Osiris entra en campagne avec ses deux fils, Anubis et Macedon ; où il admit Pan qui tient le premier rang dans le culte divin des Égyptiens. C'est lui qui a donné son nom à la ville de Panopolis. Pan étant donc près de Taphosiris, ou lui amena la troupe des Satyres. Son goût pour la musique le porta à s'entourer de ce cortège musical, dont faisaient partie neuf vierges exercées au chant, et

(a) Diodore de Sicile, § 14. — (b) § 15. — (c) § 16. — (d) § 17. — (e) § 18.

dé plus, instruites de beaucoup d'autres arts : ce sont celles que les Grecs nomment Muses, et dont Apollon est le guide. Considéré comme dieu par toutes ces nations, à cause de ses bienfaits, Osiris laissa partout des monuments de son passage, et construisit un bon nombre de villes dans les Indes. Entre autres nations, il visita la Phrygienne, et traversant l'Hellespont, vint en Europe (a). Il laissa son fils Macédon régner en Macédoine, et confia à Triptolème les cultures de l'Attique. Enfin, ayant passé des conditions de l'humanité au rang des dieux, il dut aux soins d'Isis et de Mercure d'être vénéré par les marques d'adoration les plus éclatantes qu'on puisse rendre aux dieux. Ils indiquèrent, en effet, des mystères et instituèrent de nombreuses cérémonies occultes en son honneur; il fut tué par son frère Typhon; être impie et pervers (b). Celui-ci, après avoir partagé son corps en vingt-six portions, en remit une à chacun des assassins, ses complices, voulant qu'ils partageassent aussi sa souillure. Mais Isis, sœur et femme d'Osiris, poursuivit la vengeance de ce meurtre avec son fils Horus, qui combattit avec elle. Ayant fait périr à son tour Typhon et ceux qui l'avaient secondé dans son crime, après les avoir vaincus près du bourg d'Antéopolis, elle régna sur l'Égypte. Ayant retrouvé tous les fragments du corps d'Osiris, moins les parties génitales, on dit qu'elle moula chacun des membres sous la forme d'un homme ressemblant à Osiris pour la taille, avec de la cire et des aromates, et remit cette représentation aux prêtres pour la faire adorer dans toute l'Égypte, et pour lui consacrer parmi les animaux indigènes, ceux qu'ils voudraient. C'est ce qui a fait attribuer à son culte les taureaux sacrés, dont l'un est appelé Apis et l'autre Mnevis, qui sont adorés comme des dieux et jouissent d'un culte universel en Égypte, par le motif que ces animaux vinrent en aide à ceux qui ont découvert la plante du blé, et servaient à en opérer la semence ainsi qu'aux autres travaux agricoles (c). Isis jura qu'elle n'aurait plus de commerce avec aucun homme; et étant sortie des rangs de l'humanité, elle jouit des honneurs immortels : elle fut ensevelie à Memphis. Les Égyptiens disent que les mem-

(a) *Diodore de Sicile*, § 20. — (b) § 21. — (c) § 22 — (d) § 22.

bres retrouvés d'Osiris reçurent les honneurs de la sépulture de la manière qui a été rapportée, puis ils ajoutent que le membre viril, qui avait été jeté dans le fleuve par Typhon, ne fut pas cependant jugé par Isis moins digne des honneurs divins que les autres. C'est pourquoi, on en traça des représentations dans les temples, on lui attribua des honneurs et des mystères : des rites de sacrifices furent institués en faveur de cette divinité, et c'est de là que les Grecs ont emprunté aux Egyptiens leurs orgies et fêtes bachiques, et que sous le nom de Phallus dans leurs mystères, aussi bien que dans les initiations et les sacrifices, ce membre jouit d'un culte spécial (a). Quant à ceux qui disent que c'est à Thèbes de Bœotie, que Bacchus a pris naissance de Jupiter et de Sémélé, ils parlent sans connaissance et sans réflexion. Orphée, en effet, étant allé en Egypte, prit part aux initiations et aux mystères bachiques ; puis, s'étant lié d'amitié avec les descendants de Cadmus, et ayant été traité par eux avec distinction, il déplaça le lieu de naissance de ce dieu, afin de leur marquer sa reconnaissance ; et la multitude, autant par ignorance que par le désir d'invoquer sous un nom grec ce dieu (nouveau), reçut avec transport ses initiations et ses mystères. Telle fut la raison qui détermina Orphée à transporter avec le culte de ce dieu, son lieu d'origine. Or, Cadmus qui était de race égyptienne, ayant entre autres enfants donné le jour à Sémélé, et celle-ci séduite par on ne sait qui, étant devenue enceinte, ayant à sept mois mis au monde son enfant, (c'est à ce même nombre de mois que les Egyptiens disent qu'Osiris naquit,) Cadmus prit cet enfant sans vie, le dora, lui fit des sacrifices usités, rattacha son origine à Jupiter, le fit passer pour Osiris, afin d'étouffer la diffamation qui planait sur sa fille déshonorée. Voilà ce qui fait dire aux Grecs que la fille de Cadmus, Sémélé, engendra de Jupiter, Osiris. Mais ensuite, les mythographes étant survenus, ont rempli le théâtre de ces récits, qui sont passés en force de choses jugées et comme incontestables auprès des générations suivantes.

» On convient en général, que les Grecs se sont appropriés les

(a) *Diodore de Sicile*, § 23.



plus illustres des héros et des dieux de l'Égypte (a). Ainsi Hercule qui, étant d'une origine Égyptienne, et qui, par le sentiment de sa valeur, parcourut la plus grande partie de l'univers, les Grecs l'ont fait naître chez eux, quoiqu'il fût différent du fils d'Alcmène, né en effet parmi les Grecs, mais beaucoup plus tard. On dit encore que Persée est né en Égypte, et la patrie d'Isis a été rapportée par les Grecs à Argos, la confondant dans leurs récits fabuleux avec Io, qui fut métamorphosée en vache. C'est la même que les uns nomment Isis, les autres Cérès, ceux-ci Thesmophore, ceux-là la Lune, d'autres enfin, Junon. Quant à Osiris (b), il est pour les uns Sérapis, pour les autres Bacchus, pour ceux-ci Pluton, pour ceux-là Ammon, puis Jupiter et enfin Pan. On dit qu'Isis découvrit beaucoup de remèdes, et créa la science de la médecine. Elle trouva entre autres le breuvage qui donne l'immortalité, à l'aide duquel ayant recueilli mort dans les eaux son fils Horus qui était tombé sous les embûches des Titans, non seulement elle le rappela à la vie, mais elle le rendit participant de l'immortalité. Horus est le dernier des dieux qui régna sur l'Égypte. On traduit son nom par celui d'Apollon. Ayant appris de sa mère, Isis, la médecine et la divination, il répandit ses bienfaits en donnant des oracles et en soignant les malades. La plupart des auteurs (c) sont d'accord pour dire que des hommes d'une corpulence démesurée, et distingués par un appareil formidable, dans le temps d'Isis, firent la guerre aux dieux Jupiter et Osiris. Ce sont les géants. Les Égyptiens ont autorisé par leurs lois les mariages entre frère et sœur, à cause de l'union d'Isis avec Osiris qui était son frère (d).»

Telles sont les relations des Égyptiens concernant les dieux. Quant aux animaux sacrés en Égypte, voici à peu près le récit qu'on en fait (e). « Quelques-uns disent que, dans le principe, ce qui était de dieux, était peu nombreux, et qu'ayant été écrasés par la multitude des enfants de la terre, les plus impies des hommes, ils prirent la forme de quelques animaux irraisonna-

(a) *Diodore de Sicile*, § 24. — (b) § 23. — (c) § 26.

(d) *Diodore de Sicile*, livre 1<sup>er</sup>. § 86. Comparer Plutarque de *Iside et Osiride* tome 7, p. 493. de l'édition de Reiske qui dit à peu près les mêmes choses sur l'explication du culte des animaux par les Égyptiens. — (e) § 86.

bles, pour se soustraire à leur poursuite, et qu'ensuite, en marque de reconnaissance de leur conservation, ils déifièrent les espèces d'animaux dont ils avaient pris la ressemblance. D'autres disent que, dans les rencontres avec les ennemis, les chefs ayant fait forger des images d'animaux, tels que ceux qui sont aujourd'hui adorés, les placèrent au haut d'une pique comme signal et moyen de reconnaissance pour les troupes, et qu'après la victoire sur leurs ennemis, ils avaient divinisés ceux des animaux dont ils avaient adopté les emblèmes, comme s'ils avaient amené leurs succès (a). D'autres rapportent une troisième cause, disant que c'est par leur utilité que ces animaux sont honorés. La vache, en effet, vèle et laboure ; la brebis met bas deux fois, nous offre de quoi nous vêtir, et nous nourrit de son lait et de son fromage ; le chien chasse avec les hommes, et veille à leur garde : aussi, chez les Egyptiens, le Dieu nommé Anubis a-t-il une tête de chien pour indiquer qu'il était satellite d'Osiris et d'Isis.

» Il en est qui disent que les chiens précédaient Isis lorsqu'elle recherchait le corps d'Osiris, pour éloigner les bêtes et les importuns. Le chat est doué d'un instinct utile contre les aspics et les autres reptiles venimeux ; quant à l'ichneumon, il détruit les œufs de crocodile et fait périr les crocodiles eux-mêmes, lorsque, s'étant enveloppé de boue, il s'élançait dans leur bouche ouverte pour dévorer leurs entrailles jusqu'à ce qu'il leur ait donné la mort. Parmi les oiseaux, l'ibis semble le plus utile pour la destruction des serpents, des sauterelles et des chenilles ; l'épervier fait la guerre aux scorpions, aux cerastes et aux petites espèces de reptiles dont la morsure est venimeuse ; il est encore utile dans la divination par les conjectures qu'il fait naître. L'aigle est vénéré à cause de son maintien de roi (b). On dit que le bouc doit l'apothéose dont il est l'objet, ainsi que Priape chez les Grecs, au développement de l'organe générateur, parce que cet animal est le plus enclin à la copulation, et que cette partie du corps, principe de reproduction des êtres, a reçu un culte spécial, comme étant l'auteur de toute la nature animée. Au fait, ce n'est pas chez les

(a) Diodore de Sicile, § 87. — (b) § 88.

Egyptiens seulement, mais chez beaucoup d'autres peuples, qu'on consacre dans les mystères le membre viril comme cause de la génération des animaux ; et certains prêtres, chargés des sacerdoces héréditaires en Egypte, sont dévoués au culte de ce dieu. Enfin l'on assure que les Pans et les Satyres n'ont pas d'autre motif d'adoration parmi les hommes. Aussi voit-on que les représentations votives qui en sont reproduites dans les temples les signalent presque tous dans cette attitude qui convient surtout à la nature du bouc, animal à qui l'on attribue plus d'énergie pour cette action vitale qu'à tout autre. Les taureaux sacrés Apis et Mnévis ne diffèrent guère des dieux mêmes pour l'espèce des hommages qui leur sont rendus ; on fait remonter à ceux-ci l'origine de la culture des champs et de la découverte des fruits. On vénère les loups à cause de leur ressemblance physique avec les chiens, et parce qu'on dit qu'anciennement, lorsqu'Isis avec son fils Horus était prête à livrer bataille à Typhon, Osiris sortit de l'enfer pour porter aide à son fils et à sa femme, en ayant pris la figure d'un loup. D'autres rapportent que les Ethiopiens voulant faire une incursion en Egypte, furent poursuivis par des bandes de loups ; ce qui fit donner au lieu de cette scène le nom de Lycopolis. Si l'on accorde un culte aux crocodiles (a), c'est, dit-on, parce que les troupes de voleurs venus d'Arabie comme de la Libye n'osent pas, à cause d'eux, traverser le Nil à la nage. On raconte encore qu'un des rois du pays, poursuivi par ses propres chiens, s'étant réfugié dans un lac, fut sauvé miraculeusement par un crocodile qui le prit et le transporta sur l'autre rive. On donne beaucoup d'autres raisons du culte des animaux irraisonnables, savoir : que la population s'étant jadis révoltée contre les souverains et s'étant unanimement concertée pour n'être plus gouvernée monarchiquement, l'un de ces princes imagina d'introduire la variété des hommages rendus aux animaux, afin que chaque fraction du peuple étant pénétrée de respect pour sa divinité et de dédain pour celle des autres, l'accord entre toute l'Egypte ne pût jamais se reproduire (b). Lorsqu'un des animaux que nous venons de citer, meurt, ils l'en-

(a) *Diodore de Sicile*, § 89.— (b) § 88.

veloppent dans un linceul, se frappent la poitrine en poussant des gémisséments, et l'enterrent dans les monuments sacrés. Si quelqu'un venait à en tuer un de propos délibéré, il encourrait la punition capitale ; si c'est un chat ou un ibis, soit qu'il l'ait tué volontairement ou involontairement, il est également condamné à mort ; et dans quelque maison qu'on découvre un chien mort, les habitants sont tenus de se raser le corps en entier et de porter le deuil ; toutes les provisions en vin, en grains et en denrées propres à la nourriture, qui sont déposées dans cette maison, ne sauraient plus être consommées par ses habitants (a). On garde le bœuf Apis à Memphis, et Mnévis à Héliopolis ; le bouc à Mendès et le crocodile dans le lac Mœris ; les autres animaux sont dans des enceintes sacrées. On leur présente du millet qu'on fait bouillir dans le lait après l'avoir concassé, ou dont on fait des gâteaux de toute espèce édulcorés avec le miel. On fait aussi bouillir et rôtir des viandes d'oie pour les animaux carnivores qu'on nourrit principalement de volailles. On entretient près de chaque animal sacré, des femelles du plus beau modèle qu'on nomme ses concubines. Lorsqu'Apis meurt, après qu'on l'a enseveli pompeusement, on en cherche un semblable. Lorsqu'on l'a trouvé, les peuples cessent d'être dans l'inquiétude et le deuil. On conduit d'abord ce jeune taureau à Nilopolis. C'est alors seulement que les femmes le voient, se plaçant devant lui, et lui montrent en se découvrant, les parties sexuelles. Pendant tout le reste de son existence, il leur est interdit de paraître en présence du Dieu. On prétend que l'âme d'Osiris, après sa mort, a passé dans cet animal. »

Tel est l'horrible athéisme, plutôt que doctrine, ou système religieux des Égyptiens, dont même la réfutation serait honteuse, et dont nous nous sommes éloignés avec un dégoût bien légitime, n'ayant pas trouvé de rédemption, ni d'affranchissement de tant de turpitudes, ailleurs que dans la doctrine évangélique et salutaire, qui a dissipé l'avenglement mental de ceux à qui elle a été annoncée.

Nous allons bientôt passer en revue les belles théories phy-

(a) *Diodore de Sicile*, § 84.

siologiques ou allégoriques des mêmes Egyptiens, après avoir parcouru les opinions des Grecs. C'est, en effet, par le mélange et le concours des mythologies égyptienne et phénicienne, que s'est formée et constituée l'ancienne et superstitieuse erreur des autres peuples. Mais parlons des Grecs.

Les vénérables traditions de la mythologie des Egyptiens sont telles que nous venons de les exposer. Quant à celles des Grecs, il a été dit bien des fois, et les recherches des auteurs que nous avons cités confirment, qu'elles ne sont que des lambeaux et des retentissements de celles que nous venons de faire connaître. Néanmoins, cela deviendra encore plus évident, en citant nous-mêmes les monuments de la théologie grecque, puisés dans les écrits nationaux qui traitent de leurs dieux. On y verra que rien n'est indigène, et que toutes ces mythologies sont entourées de faits étrangers au pays. On le découvre encore par l'usage qu'ils font de statues semblables et de mystères analogues à ceux des autres peuples, comme on peut s'en convaincre par la portion qui les concerne dans la compilation historique qu'a publiée, sous le nom de Bibliothèque, l'auteur que nous avons cité tout à l'heure. Cette relation remplit les troisième et quatrième livres de son ouvrage, où il la fait commencer au temps de Cadmus. Or, les déductions les plus exactes des chronologies constatent que Cadmus est venu après Moïse, comme nous le démontrerons dans l'occasion; en sorte que nous sommes fondés à placer Moïse avant tous les dieux de la Grèce, si, en effet, ce prophète est antérieur à Cadmus, et que les dieux lui soient postérieurs: leur naissance et leur apparition ne remontant pas au delà du siècle de Cadmus.

Mais entendons l'écrivain parler lui-même.

#### *Théologie des Grecs.*

α On rapporte (a) que Cadmus, fils d'Agénor, fut envoyé de Phénicie par le roi, à la recherche d'Europe, qui avait été enlevée par Jupiter; ne l'ayant pas découverte, il vint en Bœotie, y fonda la ville de Thèbes, épousa Harmonie, fille de Vénus.

(a) *Diodore de Sicile, livre iv, § 2.*

Il ent d'elle Sémélé et ses sœurs. Jupiter ayant formé une intrigue amoureuse avec la première, elle le supplia de s'approcher d'elle comme il faisait dans les embrassements de Junon. Le dieu s'étant présenté dans l'éclat de la divinité, entouré de tonnerres et d'éclairs, elle ne put supporter cette apparition, et déjà enceinte, elle mit au monde un fils avant son terme, et expira par la combustion. Jupiter ayant pris cet enfant, il le confia à Mercure pour le transporter dans la grotte qui est à Nysa, située entre la Phénicie et le Nil. Bacchus ayant été élevé en ce lieu par les nymphes, fut l'inventeur du vin, et enseigna aux hommes la manière de cultiver la vigne; il découvrit aussi la boisson qu'on prépare avec l'orge appelée zython (bière).

» Il parcourut la terre avec une armée qui n'était pas composée seulement d'hommes, mais aussi de femmes : il châtia les hommes pervers et impies, et fit une guerre de trois ans dans les Indes (a). C'est ce que voulurent indiquer les Grecs en instituant des sacrifices qui reviennent tous les trois ans en l'honneur de Bacchus. Ils croient que c'est l'époque à laquelle ce Dieu fait ses épiphanies parmi les hommes. Tous les hommes l'adorent pour le don qu'il leur a fait du vin; ainsi que Cérès pour la découverte du blé qui les nourrit. On dit qu'il y a un autre Bacchus, (b) qui l'emporte beaucoup sur celui-ci pour l'ancienneté. Quelques-uns le nomment Sabazius; il est fils de Jupiter et de Proserpine, et c'est à cause de la honte attachée à cette union, qu'on célèbre sa naissance par des sacrifices et des rites nocturnes et mystérieux : on dit qu'il essaya le premier à soumettre les bœufs au joug; c'est la cause pour laquelle on le représente avec des cornes. Quant au fils de Sémélé, plus nouveau que lui, on dit qu'il se distinguait surtout par la mollesse et l'élégance corporelle, et par une propension marquée pour les plaisirs de l'amour. Dans ses expéditions guerrières, il menait à sa suite une troupe de femmes armées de lances, entourées de feuillages (thyrses); il se fit aussi accompagner par les Muses. C'étaient des filles d'une instruction supérieure, qui charmaient le dieu par leurs mélodies et des danses

(a) *Diodore de Sicile*, § 3. — (b) § 4.

en chœur. Son instituteur, Sylène, contribua beaucoup à le former à la vertu. (a) On le représente avec la tête ceinte d'un bandeau, pour marquer les maux de tête que produit l'intempérance du vin. On le surnomme Dimétor, parce que deux Bacchus, fils d'un même père, sont nés de deux mères différentes. On lui met en main une férule (la tige de l'assa fétida), parce que les anciens, en buvant du vin pur, devenaient furieux et se frappaient les uns et les autres avec des bâtons au point de se tuer : il leur apprit, en conséquence, à substituer les férules aux bâtons (b). On l'appelle Bacchus, à cause des Bacchantes; Lenœus, à cause des cuves où l'on foule les grappes; Bromius, à cause du fracas qui accompagna sa naissance. Les Satyres, dit-on, l'entourent de leurs danses et de leurs tragédies, pour lui procurer des récréations et de la joie. On lui doit les théâtres et les concerts de musique. »

Là, se termine ce qui regarde Bacchus. « On dit que Priape (c) était fils de Bacchus et de Vénus, parce que les hommes saturés de vin éprouvent naturellement une distension voluptueuse. D'autres veulent que Priape ait été le nom mystique du membre viril chez les anciens. Il en est qui prétendent que cette partie du corps, étant cause de la génération successive des hommes, elle a obtenu dans tous les siècles des hommages qui ne finiront jamais. C'est de la sorte que les Egyptiens rapportent qu'Isis cherchant les membres d'Osiris, et n'ayant pu retrouver cette portion de son corps, lui assigna des honneurs comme à un Dieu, et le fit retracer dans le temple sous une forme développée. Et chez les Grecs, ce n'est pas seulement lors de la célébration des initiations bachiques, mais dans toutes les autres, que ce Dieu est introduit pour recevoir des hommages au milieu des rires et des plaisanteries. Il en est de même d'Hermaphrodite, qu'on fait naître de Mercure et de Vénus, qui lui donnèrent leur nom. On le voit, dit-on, apparaître à certaines époques parmi les hommes, et l'on assure qu'il naquit réunissant la double nature de l'homme et de la femme dans sa personne. On veut même que cette monstruosité, qui se re-

(a) Voir Casaubon de *Satyrica poesi*, liv. I<sup>er</sup>, § 2.

(b) Diodore de Sicile, § 5. — (c) § 6.

présente rarement à la vérité, soit un présage d'heureux ou de fâcheux événements.

» Les Muses sont les filles de Jupiter et de Mnémosyne; (a) d'autres disent d'Uranus ( le ciel ) et de Ghé ( la terre ). La plupart des mythologistes les reconnaissent pour vierges, et disent que leur nom vient de *Musiv*, ce qui signifie qu'elles enseignent aux hommes les belles choses. »

Voici ce que les Grecs racontent d'Hercule :

« De Danaé, fille d'Acrisius et de Jupiter, naquit Persée (b); de Persée et d'Andromède naquit Electryon; de celui-ci vint Alcène qui, ayant admis dans sa couche Jupiter, donna le jour à Hercule. On dit que le Dieu tripla la longueur de la nuit qu'il passa dans ses bras, et qu'elle est la seule femme dont la possession n'ait pas été provoquée chez lui par un désir amoureux, comme ce fut pour toutes ses autres maîtresses, mais en vue du fils qui devait naître d'elle. Junon, stimulée par la jalousie, apporta empêchement à la délivrance d'Alcène, et fit naître Eurysthée avant le temps requis : Jupiter ayant prédit que l'enfant qui naîtrait dans ce jour, aurait l'empire des descendants de Persée. Alcène, étant accouchée d'Hercule, l'exposa, à ce qu'on assure, par la crainte de Junon. Mais Minerve, ayant admiré la beauté de cet enfant, persuada Junon de lui donner le sein. Ce nourrisson saisissant et tirant sa mamelle avec une violence disproportionnée à son âge, Junon dans l'impression de la douleur, le rejeta. Minerve le reprit et conseilla à sa mère de le nourrir. Après quoi (c), Junon envoya deux dragons pour le faire périr; mais le jeune enfant, sans en être épouvanté, saisissant de chaque main le cou des dragons, les étouffa en le serrant. Lorsque Hercule fut devenu homme accompli, Eurysthée, qui occupait alors le trône d'Argos, lui ordonna d'exécuter les douze travaux (d). Etant tombé dans un abattement infini, Junon lui envoya (Lussa) la rage. Le trouble de son âme parvint alors jusqu'à la folie, et sa fureur s'augmentant de plus en plus, il tenta de tuer Iolas, son compagnon et son neveu. Comme celui-ci s'était soustrait par la fuite, il tua à coup de flèches ses propres enfants, qu'il avait

(a) *Diodore de Sicile*, § 7. — (b) § 9. — (c) § 10. — (d) § 11.



cus de Mégare, fille du roi Créon, et qu'il prit pour des ennemis. Cependant, s'étant calmé, il accomplit, sous les ordres d'Eurysthée, les douze travaux; il extermina les Centaures, parmi lesquels était Chiron (a), renommé pour ses connaissances en médecine. Telles sont les circonstances particulières qui survinrent à la naissance de ce Dieu (b). Le premier commerce que Jupiter eut, dit-on, avec aucune femme mortelle, fut avec Niobé, fille de Phoronée, et le dernier avec Alcmène, mère d'Hercule; de l'une à l'autre, on compte seize générations. Il termina par cette dernière, toutes ses tentatives de ce genre. Cependant Hercule, ayant exécuté ses travaux (c), unit sa propre femme, Mégare, avec Iolas, son neveu, à cause du malheur de la mort de ses enfants. Puis, ayant demandé en mariage Iole, fille d'Eurytus, sur le refus du père, il tomba malade, et l'oracle qu'il consulta lui dit qu'il ne serait délivré de son mal que lorsqu'il aurait été vendu et réduit en esclavage. Il navigua donc jusqu'en Phrygie, fut vendu par quelques amis, et devint esclave d'Omphale, reine du peuple appelé alors les Mœoniens, depuis les Lydiens. Pendant le temps de son esclavage, il eut d'une esclave un fils, nommé Cléolas; il épousa Omphale qui lui donna d'autres enfants (d). Etant revenu en Arcadie, et ayant reçu l'hospitalité chez Aleus, roi de cette contrée, il eut un commerce secret avec sa fille Augé, et s'en retourna, l'ayant rendue enceinte. Après toutes ces choses (e), il épousa encore Déjanire, fille d'OEnée, Méléagre étant déjà mort. Ayant fait prisonnière de guerre la fille de Phylée, il la fréquenta et la rendit mère de Tlepolème (f). Dans un repas chez OEnée, il frappa du poing, et tua l'échanson qui avait commis quelque inadvertance en le servant.

» En poursuivant ses voyages, il vint au fleuve Evenus, où il trouva le centaure Nessus, qui passait les voyageurs en recevant un salaire. Ayant passé Déjanire la première, le centaure, épris de ses charmes, essaya de lui faire violence. Celle-ci invoquant, par ses cris, le secours de son époux, Hercule perça le centaure d'une flèche Nessus, atteint du trait mortel au milieu de ses embrassements et prêt à périr, dit à Déjanire

(a) *Diodore de Sicile*, § 42.—(b) § 44.—(c) § 34.—(d) § 33.—(e) § 34.—(f) 36.

qu'il lui donnerait un philtre tel qu'Hercule n'eût plus jamais d'inclination pour aucune autre femme. Il lui conseilla de recueillir l'écoulement spermatique qu'elle mêlerait avec de l'huile et le sang qui dégoûtait de la pointe de la flèche et d'en frotter le vêtement intérieur d'Hercule. Déjanire l'ayant fait, conserva près d'elle ce philtre. Mais Hercule, dans ses expéditions guerrières, ayant fait prisonnière la fille de Phylante, eut commerce avec elle, et devint père d'Antiochus (1). Il en fit autant à Astyanire (2) (a), fille du roi Orménius (3), qu'il avait également prise à la guerre. Elle eut pour fils Ctesippe. Thespius Athénien, le fils d'Erechtée (b) ayant eu jusqu'à cinquante filles de différentes femmes, forma le vœu que chacune de ses filles devint mère par le fait d'Hercule; l'ayant donc appelé à un sacrifice, et, lui ayant offert un banquet splendide, il l'envoya auprès de chacune de ses filles, qui toutes dans la même nuit perdirent leur virginité. C'est ainsi qu'il devint père des Thespiades. Ayant pris avec lui Iole, sa prisonnière, et voulant faire un sacrifice, il dépêcha vers son épouse Déjanire (c), pour lui demander la tunique et le manteau dont il avait coutume de se revêtir pour les sacrifices. Celle-ci, ayant oint la tunique du philtre que lui avait donné le centaure, l'envoya. Hercule ne l'eut pas plus tôt revêtue, qu'il tomba dans la plus grande infortune. En effet, la pointe de sa flèche ayant été trempée dans le poison de la vipère, ou hydre, et cette tunique ayant fait contracter à sa peau une chaleur qui la dévorait, dans l'excès de sa douleur il tua le serviteur qui la lui avait remise, et, se conformant à ce qu'avait annoncé l'oracle, il s'élança dans le feu, où il termina sa vie. » Telles sont les relations concernant Hercule.

« On dit d'Esculape, qu'il fut fils d'Apollon et de Coronis (4), (d) qu'il s'appliqua avec zèle à l'étude de la médecine, et il s'y éleva à un grand degré de gloire pour avoir guéri, d'une manière miraculeuse, un grand nombre de malades désespérés, ce qui irrita Jupiter, au point de le tuer d'un coup de son tonnerre. Apollon, indigné de la mort de son fils, tua les Cyclopes qui avaient fabriqué le tonnerre, dont Jupiter s'était

(a) *Diodore de Sicile*, § 37. — (b) § 29. — (c) § 38. — (d) § 71.

armé : et c'est à cause de la mort de ces derniers, que Jupiter, ému de colère, ordonna à Apollon de servir chez Admette, en châtement de son attentat. »

Tous ces faits sont consignés par Diodore, dans le quatrième livre de sa bibliothèque. C'est le même qui déclare que tout le reste de la théologie a été emprunté par les Grecs aux autres nations.

Voici ses propres expressions dans le troisième livre du même ouvrage.

« Les Atlantiens (a) disent que le premier roi qu'ils aient eu, a été Uranus. Il eut quarante-cinq enfants de plusieurs femmes, dont dix-huit de la même, nommée Titée, qui s'étant fait remarquer par sa sagesse et par les biens nombreux dont elle fut cause, fut déifiée après sa mort et surnommée Glé. Uranus, eut pour fille Basilea et Rhea, qui porte aussi le nom de Pandore. Basilea ayant élevé ses frères avec la tendresse d'une mère, fut nommée la mère. Postérieurement et après la mort d'Uranus, elle épousa Hypérion son frère, et en eut deux enfants, qu'on nomma Hélios et Selené (soleil et lune). Les frères, effrayés par Rhéa, égorgèrent Hypérion, asphyxièrent Hélios, en le précipitant dans l'Eridan, et Selené ayant appris ces événements, se jeta du haut du toit. Leur mère, privée de la raison, se mit à errer dans la contrée, les cheveux épars, avec des cymbales et des tambours, comme en délire, et finit par disparaître. Les populations, dans la stupeur que causèrent ces péripéties, firent placer parmi les astres du Ciel, Hélios et Selené, et on considéra la mère comme une divinité, lui élevant des autels où son culte est célébré avec des tambours et des cymbales.

» Les Phrygiens disent que Méon (b), roi de Phrygie, eut Cybèle pour enfant, (c'est elle qui trouva la Syringe); elle fut nommée la Mère des Montagnes. Marsyas, Phrygien, ayant formé une liaison d'amitié avec elle, fut le premier qui combina la fabrication d'une flûte, et jusqu'à sa mort il demeura étranger aux plaisirs de Vénus. Cependant, Cybèle s'étant éprise pour Attis devint enceinte (c). Son père l'ayant découvert, il fit mou-

(a) *Diodore de Sicile*, liv. III, § 87. — (b) § 88. — (c) § 59.

rir Attis et les femmes chargées de l'éducation de sa fille. Cybèle, frappée d'aliénation, se mit à courir en sautant dans les campagnes, où elle restait continuellement, poussant des gémissements et faisant résonner son tambour. Marsyas se joignit à elle, et celui-ci ayant eu un défi sur la musique avec Apollon, fut vaincu et écorché vif par ce dieu, qui devint amoureux de Cybèle, s'attacha à ses pas et la suivit jusque chez les Hyperboréens. Il fit rendre les devoirs funèbres à Attis, et fit adorer Cybèle comme une déesse. C'est ce qui est cause qu'encore aujourd'hui, les Phrygiens, en célébrant les mêmes actes, pleurent la mort du jeune homme; et leur ayant élevé des autels, ils honorent par des sacrifices communs Attis et Cybèle. Plus tard, on éleva un temple magnifique dans la ville phrygienne de Pessinonte, où on leur rend les mêmes hommages, où on leur offre les mêmes sacrifices, avec toute la pompe imaginable.

» Cependant, après la mort d'Hypériorion (a), les enfants d'Uranus se partagèrent l'empire; les plus éminents furent Atlas et Cronus. Atlas eut en partage tous les rivages de l'Océan, et devint un très-habile astronome; il eut sept filles nommées Atlantides, lesquelles s'étant livrées aux dieux les plus fortement constitués, donnèrent des chefs à la plus nombreuse portion du genre humain, ayant enfanté, par leur force supérieure, des dieux et des héros. La plus âgée, Maïa, eut commerce avec Jupiter et fut mère d'Hermès (Mercure).

» Cronus (b) se fit remarquer par son avarice et son impiété: il épousa sa sœur Rhéa, de qui naquit Jupiter. Il eut un autre Jupiter, frère d'Uranus, qui régna en Crète, dont la gloire cède beaucoup à celle de son puîné. Ce dernier régna sur le monde entier, l'autre ne régna qu'en Crète et eut dix enfants qui sont nommés Curètes. On prétend que son tombeau est encore montré dans cette île.

» Pour Cronus, il régna en Sicile, en Afrique et en Italie. C'est lui qui donna le jour à Jupiter, qui adopta une manière de vivre opposée à celle de son père. Il reçut le souverain pouvoir, à ce que les uns disent, du consentement de son père, qui

(a) Diodore de Sicile, § 60. — (b) § 61.

le lui remit ; suivant les autres, de l'élection populaire par la haine qu'on portait à son père. Cronus s'étant armé contre lui avec l'auxiliaire des Titans, Jupiter le défit et parcourut le monde entier. Il l'emportait sur tous par la force corporelle et les autres vertus ; il appliqua tous ses soins au châtement des impies, à combler de biens les gens vertueux, ce qui le fit surnommer, après son départ d'entre les hommes, Ζῆν, parce qu'on trouvait qu'il était devenu pour eux la cause d'une meilleure vie.

» Voilà les traditions capitales de la théologie des Atlantiens. On assure que les Grecs s'en sont servis pour la leur. »

Ce passage de Diodore est tiré du troisième livre de son *histoire*.

Le même auteur, dans son sixième livre, confirme la même théologie, d'après les écrits d'Euhémère de Messine.

Voici en quels termes il le fait :

« Une double notion concernant les dieux a été transmise par les anciens à leur postérité, savoir : que les uns sont éternels et incorruptibles tels que le soleil, la lune et les autres astres qui sont dans les cieux ; après ceux-là viennent les vents et les autres substances de nature homogène ; chacun de ces dieux a une origine et une durée éternelles. Quant aux autres, qu'on dit être terrestres, ce sont ceux qui ont obtenu ces honneurs et cette gloire des bienfaits qu'ils ont répandus sur les hommes, comme sont Hercule, Bacchus, Aristée et tous ceux qui sont dans le même cas. Au sujet de ces dieux terrestres, les récits sont très-nombreux et très-différents, tant de la part des historiens que des mythographes. Entre les historiens, Euhémère, celui qui a composé l'anagraphe ou écriture sacrée, les a dépeints sous des couleurs privées ; entre les mythologues, Homère, Hésiode, Orphée et autres semblables, ont composé sur ces dieux des fables toutes pleines de prodiges. » Nous allons essayer de parcourir rapidement ce que les uns et les autres en ont dit, en ayant égard au développement que comporte notre plan.

« Euhémère donc étant devenu un des familiers du roi Cassandre, fut contraint d'entreprendre pour lui des missions royales et de grands voyages (5). Il dit que, s'étant aventuré fort

loin dans l'océan méridional, il perdit de vue les côtes de l'Arabie-Heureuse, et après une navigation de plusieurs jours, il fut porté par des courants à des îles pélagiennes, ou de la haute mer, dont la plus considérable avait le nom de Panchée, et ses habitants, les Panchéens, lui parurent se distinguer par une piété éminente, tant par la magnificence des sacrifices qui caractérisent leur culte, que par la richesse de leurs offrandes, en or et en argent. Toute cette île n'est qu'un sanctuaire, on y admire une foule de choses remarquables par leur ancienneté et la perfection de l'art qui les a produites. Nous les avons fait connaître par parties dans les livres qui en traitent. Il existe dans cette île, sur le sommet d'une montagne très-élevée, un temple de Jupiter triphyléen, construit par lui-même, à l'époque où, étant encore parmi les hommes, il régnait sur tout l'univers. Dans ce temple est une stèle d'or, sur laquelle on lit écrit en lettres panchéennes et en abrégé, tous les actes d'Uranus, de Cronus et de Jupiter. » Après tout cela, il dit : « Qu'Uranus fut le premier roi. Ce fut un homme clément et généreux, qui avait la connaissance du mouvement des astres. Ce fut lui qui institua les premiers sacrifices en faveur des dieux célestes, et il dut à cette cause sa dénomination d'Uranus (ciel). Il eut de sa femme Vesta, pour fils, Pan ( ) et Cronus, pour filles, Rhea et Cérés. Cronus régna après Uranus, il épousa Rhéa, fut père de Jupiter, de Junon et de Neptune (Poseidon). Ensuite Jupiter ayant hérité du trône de Cronus, il épousa Junon, Cérés et Thémis. De la première desquelles il eut pour enfants les Curètes, Proserpine de la seconde et Minerve de la troisième. Etant venu à Babylone, il reçut l'hospitalité de Bélus; et après cela étant arrivé dans l'île de Panchée, située près de l'Océan, il y érigea l'autel de son propre aïeul Uranus. D'où, en traversant la Syrie, il se rendit auprès de Casius, qui était alors souverain, et dont le mont Casius a pris le nom. Il fut amené par la guerre en Cilicie, dont il vainquit le monarque Cilix : il visita beaucoup d'autres nations, se fit honorer par toutes et proclamer dieu. » Après avoir parlé des dieux en ces termes, c'est-à-dire comme d'hommes mortels, il ajoute : « Mais contentons-nous de ce que nous avons dit sur Euhémère, qui a rédigé l'anagraphe sainte.

Quant aux récits mythologiques des Grecs sur les dieux, nous nous appliquerons à en donner un exposé succinct d'après Homère, Hésiode et Orphée. Après quoi il résume les mythologies des poètes. »

Cependant l'extrait que nous avons donné de la théologie des Grecs doit suffire. L'ordre des idées réclame que nous y annexions ce qui concerne les initiations des mêmes divinités, et leurs mystères entourés de silence, et que nous examinions les marques de la majesté divine, si on peut réellement en découvrir dans ces théologies, ou si émanées des régions inférieures, entachées d'une erreur ancienne et toute démoniaque, elles ne sont pas plus dignes de honte que de dérision, ou enfin si elles ne doivent pas exciter notre commisération pour les hommes encore aveuglés par elles.

Clément, cette homme prodigieux, dans son *Exhortation aux Grecs*; le dévoile avec la plus grande clarté, lui qui avait connu toutes ces choses par son expérience, et qui devait au Verbe Sauveur et à l'enseignement de l'Évangile, de s'être redimé de tous ces maux, et d'élever la tête au-dessus de l'erreur. Accordons-lui une courte audience.

---

### CHAPITRE III.

#### DES INITIATIONS SILENCIEUSES ET DES MYSTÈRES SECRETS DE L'ERREUR POLYTHÉISTE.

« Mettez-vous peu en peine de ces sanctuaires impies, des orifices de ces autels tout pleins de prodiges, de la marmite de Thesprotie, du trépied de Cirrha, de l'airain de Dodone, et du Gerandryon qu'on va consulter dévotement dans les sables du désert; cet oracle pourri comme le bois lui-même, doit être relégué parmi les contes surannés. La fontaine de Castalie est réduite au silence, aussi bien que celle de Colophon : toutes les ondes prophétiques sont taries de la même manière. Ce n'est que bien tard, mais c'est bien réellement que toute cette fumée et ce néant se sont évanouis avec les fables qui leur avaient donné naissance. Racontez-moi ce que sont devenus ces oracles, inutiles instruments d'une autre inspiration ou

plutôt d'un autre délire, celui de Claros, de Delphes, le Didyméen, ceux d'Amphiaräus, d'Apollon et d'Amphiloque? Joignez-y, si vous le voulez, les observateurs de prodiges, d'auspices; interrogez les interprètes de songes; réunissez et amenez sur le sol Pythique ceux qui consultent l'avenir dans les grains d'orge ou dans la farine de froment; enfin, les ventriloques qui sont encore en vénération auprès de la populace. Laissez dans les ténèbres qui les cachent, les hypogées de l'Égypte, les nécromanciens de la Tyrrhénie. Ce ne sont réellement que des écoles de démence où professent des hommes sans foi; les tréteaux des saltimbanques du mensonge et de l'erreur. On peut associer à ces prestigitateurs, les chèvres exercées par les hommes dans la magie, et les corbeaux instruits par eux à rendre des oracles. Que ferai-je donc en vous dévoilant les mystères? Irai-je, comme Alcibiade, à ce qu'on assure, en faire un dérisoire travestissement? Je me bornerai à mettre dans le pur langage de la vérité, les supercheres cachées sous ces choses, et je ferai juger quels sont ceux que vous invoquez comme dieux, dont ce sont les initiations secrètes. Comme dans les jeux scéniques où l'on trace les actions de la vie commune, j'en appellerai au tribunal des spectateurs, de la vérité de mon récit. On célèbre les orgies de Bacchus Mœnolès, ou en délire, en donnant aux dévots des viandes crues à manger. On accomplit ce partage de viandes offertes en tribut, en se couronnant de serpents, en poussant les cris furieux d'Eva; soit parce qu'on invoque cette Eve, par qui l'erreur et la mort, sa suivante, sont entrées dans le monde; ou que, comme le serpent consacré est le symbole des orgies bachiques, on le désigne ainsi. Le mot Eva aspiré, veut dire, en effet, serpent femelle, dans l'exacte prononciation hébraïque.

» Deo et Coré, c'est-à-dire Cérés et Proserpine, sont une véritable tragédie mystique, dont Eleusis est le théâtre; elle nous reproduit à la clarté des flambeaux, l'égarement, le rapt, et le deuil. Je dois aussi donner l'étymologie des termes orgies et mystères.

» Orgie vient du mot *ὄργη*, colère: celle de Cérés contre Jupiter. Les mystères viennent ou de *μῦθος*, pour marquer l'infamie dont s'est couvert Bacchus, ou d'un certain Mu-



son, Athénien qu'Apollodore dit avoir péri à la chasse. Nous ne vous ferons pas de querelle sur l'opinion que les mystères expriment des honneurs funèbres. Il existe encore une troisième explication par déplacement de lettres, en prononçant μυστήρια pour μωθήρια, venant de μύω θηρία, je cherche des bêtes. En effet, les mystères sont de toutes les fables, celles qui ont plus de rapports avec la chasse, puisqu'elles vont puiser leurs secrets, les uns chez les plus barbares : les Thraces ; les autres chez les plus stupides : les Phrygiens ; les troisièmes, chez les plus superstitieux : les Grecs.

» Périssent celui, quel qu'il soit, qui fut l'auteur parmi les hommes d'une pareille absurdité, soit Dardanus qui a enseigné les mystères de la mère des dieux, soit Eetion qui a institué les orgies et les initiations des Samothraces, soit ce Phrygien Midas qui avait appris d'Odrysus, et qui ensuite a propagé parmi ses disciples, cette artificieuse fourberie. Jamais, non jamais, ce Cyprien, cet insulaire Cinyre n'aura mon assentiment pour avoir osé prodire au grand jour les débauches nocturnes de l'impudique Vénus, ayant mis sa gloire à déifier une courtisane de sa patrie. D'autres disent que Mélampe, fils d'Amythaon, rapporta d'Égypte en Grèce les fêtes de Cérès et leurs hymnes lugubres. Je signalerai sous le nom d'ἀρχέτατοι, premiers auteurs de nos maux, tous les pères de ces fables athées, de ces superstitions destructives, qui ont semé parmi les hommes, le vice et la corruption, en implantant dans nos mœurs, les mystères.

» Il est toute fois temps de vous faire voir combien ces orgies sont pleines de tromperies et de prestiges. Si vous êtes initiés, tant mieux, vous aurez encore plus de sujet de vous déridier à l'occasion des tables qui ont été l'objet de votre vénération. Je dévoilerai des choses cachées, sans craindre de divulguer ce que vous ne craignez pas d'adorer. Cette amie de Cinyre, Aphrogène, Cyprogène, comme vous voudrez, je la nomme Vénus Philomèdeσς ὅτι μηδέων ἐσφάλητη, parce qu'elle est éclosée des testicules, de ceux coupés à Uranus : fruit bien digne de ces membres, pleins de salacité et d'impudicité, qui après leur chute dans la mer, soulevèrent ses vagues en fureur. La preuve de cette origine venue de la mer, se démontre dans les initiations

par le grain de sel : le Phallus est le signe de son métier de courtisane, les initiés lui apportant une pièce de monnaie comme font les débauchés aux prostituées. Quant aux mystères de Cérès, ils consistaient dans l'accouplement de Jupiter et de la mère Cérès, et dans le ressentiment de celle-ci. Je ne sais si je dois appeler cette déesse mère ou épouse, celle en l'honneur de laquelle on a inventé l'invocation qui s'énonce par le mot βριμώ (brimo). Dois-je rappeler les supplications de Jupiter, le breuvage de fiel, les extractions de cœur, et mille obscénités qu'on ne peut dire ?

» C'est de la même manière que les Phrygiens célèbrent les mystères d'Attis, de Cybèle et des Corybantes. On a répandu cependant que Jupiter ayant arraché les testicules d'un bélier, les jeta dans le sein de Cérès, pour subir en apparence le châtiment de l'avoir violée, donnant à croire qu'il s'était châtré lui-même. Je sais que les symboles de l'initiation aussi amplement exposés, vous exciteront à rire, quelque peu d'envie que vous en ayez, à cause des paroles sacramentelles que vous avez prononcées : « j'ai mangé du tambour, j'ai bu de la cymbale, j'ai porté la terrine, je me suis glissé sous le lit nuptial. Ἐκ τυμπάνου ἔφαγον, ἐκ κυμβάλου ἔπιον, ἔκρυπτόμην ὑπὸ τὸν νυμφικόν.»

» Mais ne sont-ce pas des effronteries que de pareils symboles ? ne sont-ce pas des dérisions que de tels mystères ? ajouterai-je le reste ? Cérès est enceinte : Coré ou Proserpine s'élève. Son père, ce même Jupiter, attende à sa propre fille, Proserpine, après la mère Cérès, n'ayant plus la mémoire de sa première souillure. Pour cela, il prend la forme d'un dragon, qui enveloppe Coré dans ses hélices. Aussi le mot de reconnaissance des mystères Sabaziens pour les adeptes est : le Dieu dans le sein ; et le symbole est : le dragon qu'on tire du sein des initiés. Preuve de conviction évidente de l'intempérance lubrique de Jupiter. Cependant Proserpine devient à son tour mère d'un fils à forme de taureau ; c'est de là qu'un poète idolâtre a dit : le taureau est père du dragon ; et le dragon est père du taureau, le bouvier dans la montagne, l'aiguillon caché. Je crois que c'est la fêrule qu'il nomme l'aiguillon du bouvier, autour duquel les initiés enroulent une corde. Voulez-vous que je parle de Proserpine cueillant des fleurs, de son panier, du rapt de

Pluton (Haïdomeus), de la terre qui s'entrouvre, des porcs d'Enbouleus engloutis avec les déesses, d'où est né l'usage dans les Thesmophories de chasser les porcs, en parlant le dialecte de Mégare? Cette même fable est célébrée par les femmes dans les différentes villes, mais avec des rites différents, savoir : les Thesmophories, les Scirrophories, les Arrhetophories. Elles jouent cette tragédie de l'enlèvement de Proserpine de bien des manières.

» Les mystères de Bacchus sont complètement inhumains. D'abord on voit les Curètes armés, danser en chœur autour de ce Dieu encore enfant. Les Titans s'introduisent furtivement, le trompant par des jouets convenables à son âge, puis s'emparant de ce jeune enfant, ils le mettent en pièces. C'est ce que rapporte le poète même du mystère, Orphée de Thrace en ces termes : « la toupie, le sabot et la poupée aux membres mobiles, les pommes d'or, dons éblouissants des Hespérides à la voix mélodieuse. » Voici les symboles de cette initiation, inutiles à la vérité, mais dont il n'est pas inutile de vous donner la connaissance.

» L'osselet, la balle, la toupie, les pommes, le sabot, le miroir, la touffe de laine. Minerve ayant arraché le cœur de Bacchus, fut nommée Pallas, pour indiquer les palpitations de ce cœur.

» Les Titans, après l'avoir mis en morceaux, placèrent une marmite sur un trépied, y plongèrent les membres de Bacchus, et après les y avoir fait bouillir, les enfilant sur des broches, les tièrent sur Vulcain, *ἐπίσπρον ἡφαίστου*. Jupiter se montrant à la fin ( en effet, s'il est Dieu, il a dû prendre part à ce festin par l'odeur des viandes brûlées, que les dieux déclarent eux-mêmes être leur partage et leur gloire ), écrasa les Titans de son tonnerre ; il remit à Apollon, son fils, les membres de Bacchus, eu lui confiant le soin de leur sépulture. Celui-ci ne désobéit point à Jupiter, et déposa dans le Parnasse les membres épars de ce corps mutilé.

» Voulez vous voir maintenant les orgies des Corybantes? Ceux-ci ayant tué leur troisième frère, enveloppèrent la tête d'un manteau de pourpre, et ainsi enveloppée, l'ensevelirent, la portant sur un bouclier d'airain aux pieds du mont Olympe.

En les récapitulant, vous voyez donc que les mystères ne sont que meurtres et sépultures; que les prêtres de ces institutions, qui ont reçu le nom de *ἐναρτολόται*, par ceux qui avaient le droit de le leur donner, confirment ce malheur par les précautions qu'ils y rattachent. Ils proscrivent, en effet, l'usage sur les tables de la plante du persil avec ses racines, parcequ'ils pensent que cette plante est née de l'écoulement du sang des Corybantes. C'est ainsi que les femmes qui célèbrent les Thesmophories, défendent de manger les baies du grenadier; croyant que les grenadiers se sont produits sur la terre, lorsqu'elle fut arrosée des gouttes de sang de ce Bacchus. Les Corybantes sont nommés Cabires, et leurs mystères s'appellent Cabiriques.

» Cependant cesd eux fratricides, s'étant emparés de la cassette dans laquelle avait été déposé le membre viril de Bacchus, mirent à la voile pour la Tyrrhénie, fondant leur fortune sur une aussi noble cargaison; et, comme fugitifs, ils donnèrent des leçons d'une dévotion inappréciable, en offrant, à l'adoration des Tyrrhéniens, la cassette et ce qu'elle renfermait. C'est le motif sur lequel se fondent, non sans vraisemblance, quelques auteurs pour vouloir que Bacchus ait porté le nom d'Attis, puisqu'il était privé de sa virilité. Et quel sujet d'étonnement, si des barbares, comme les Tyrrhéniens, ont pu se consacrer à reproduire ces actions coupables, quand les Athéniens, et, j'ai honte de le dire, le reste de la Grèce est tout empoisonnée de la fable de Cérés? Cérés, en effet, errant à la recherche de sa fille Coré (Proserpine), vint à Eleusis, qui est un bourg de l'Attique; fatiguée et en proie à une profonde tristesse, elle s'asseyoit sur le bord d'un puits. Cette attitude est encore, aujourd'hui, interdite aux initiés, pour qu'on ne croie pas qu'en s'initiant ils imitent la douleur de la déesse. Eleusis était alors habitée par les Autochthones, dont voiciles noms: Baubo, Dysaulés, Triptolème, Eumolpe, Eubouleus. Triptolème était un bouvier, Eumolpe, un berger, Eubouleus, un porcher; ce sont les souches des races d'Hiérophantes, des Eumolpides et des Ceryx. Cependant, car je ne dois pas hésiter à le dire, Baubo donna l'hospitalité à la déesse; elle lui présente une boisson mélangée (*le Cycéon*); celle-ci refusa de la prendre, et ne voulait pas boire, car elle était triste, Baubo,

désespérée de cette résistance, en se croyant dédaignée, relève ses vêtements et montre sa nudité à la déesse. A cette vue, Cérès reprend de la gaieté, et reçoit, quoiqu'avec peine, la coupe, étant rappelée à la joie par ce qu'elle venait de voir. »

Voici les mystères les plus cachés des Athéniens, et voici comme Orphée les a chantés.

« Ayant ainsi parlé, elle releva ses vêtements, et fit voir tout ce quela pudeur cache avec soin. L'enfant Jacchus était là; en riant il porta la main dans la simplicité d'un enfant à la mamelle : aussitôt la déesse se prit à rire, et rit de tout son cœur : elle reçut le vase brillant où était versé le Cycéon (7) » Voici le mot de passe, ou reconnaissance des mystères d'Eleusis : « J'ai jeûné, j'ai bu du Cycéon; j'ai porté la main dans la cassette; j'ai mis dans le panier le travail que j'avais fait; je l'ai transporté du panier à la cassette. » « Voilà certes, un beau spectacle et bien digne d'une déesse, des actes bien dignes de la nuit, du feu et du peuple des Erechtheides au grand cœur, ou plutôt à l'esprit dérangé, dignes encore des autres Grecs, dont la mort sera suivie d'une destinée qu'ils n'attendent pas. A qui donc Héraclite d'Ephèse adresse-t-il ses prédictions? Aux coureurs de nuit, aux magiciens, aux suivants de Bacchus, aux Lénéens, aux initiés, qu'il menace du sort qui les attend après la mort. Ce sort, c'est le feu. Ce qui passe, en effet, pour des mystères parmi les hommes, est une mystification impie. La loi et le préjugé commun, et les mystères du Dragon, ne sont que des tromperies, qui admettent à la participation d'initiations, d'orgies sans réalité, ceux qui se sont laissés séduire par une fausse piété. Mais quelles sont donc ces cassettes mystérieuses? Il faut ouvrir le sanctuaire, et dire des choses qui n'ont pas été dites. Ne sont-ce pas des sésames et des gâteaux, des pelottes, des galettes avec de nombreux renflements, des grains de sel et un dragon? Oui. Tels sont les symboles de Bacchus le Bassareux. Ne sont-ce pas des grenades, et puis encore des cœurs, des fèves, des lierres, puis enfin des pâtisseries et des pavots? Voilà ce que renferme leur sanctuaire.

» Les symboles de Thémis sont également tenus sous le sceau du silence : l'origane, une lampe, une épée, un peigne féminin, c'est une expression honnête pour désigner les parties

sexuelles de la femme. Oh! impudeur la plus évidente. Autrefois la nuit, par son silence, cachait les plaisirs des hommes qui se respectent ; maintenant la nuit parle tout haut en exposant aux initiés la sainteté de l'incontinence, et le feu des torches éclaire les actions les plus honteuses. Eteins ce feu, ô Hiérophante. Aie honte de ces lampes, ô Dadouque : leur lumière accuse ton Jacchus. Permits à la nuit de couvrir de semblables mystères de son obscurité : respecte tes orgies ; car le feu ne sait rien dissimuler : il a pour mission de convaincre et de punir. Tels sont les mystères de ces athées. Je les nomme athées, avec bonne raison, parce qu'ils ont ignoré le Dieu vraiment existant, parce qu'ils adorent effrontément, à sa place, un enfant massacré par les Titans, une femme gémissante et les membres dont on ne peut prononcer le nom sans violer toute pudeur. Ils sont donc atteints d'un double athéisme : le premier, par lequel ils ignorent Dieu, ne reconnaissant pas celui qui est véritablement tel ; le second, parce qu'ils croient et nomment dieux dans leur erreur, comme s'ils l'étaient, ceux qui ne le sont pas, et dont le nom fait toute l'existence. » Ce sont les expressions mêmes de Clément.

#### CHAPITRE IV.

PAR QUELS MOTIFS NOUS NOUS SOMMES ÉLOIGNÉS DE CEUX QUI CROIENT DE TÉLLES CHOSES SUR LES DIEUX.

Nous confessons qu'en nous affranchissant de toutes ces croyances, nous pensons avoir raisonnablement abjuré une erreur longue et invétérée, qui, comme une maladie grave et funeste, nous tenait enchaînés. Nous le devons d'abord à la grâce et à la bienfaisance du Dieu tout-puissant ; ensuite à la vertu ineffable de l'enseignement évangélique de notre Sauveur ; en troisième lieu, à cette rectitude de jugement qui nous a fait penser qu'il ne peut être, ni saint, ni pieux de décorer du nom adorable de Dieu des hommes mortels et morts depuis longtemps, qui n'ont pas même laissé une réputation de vie vertueuse. Et bien plus encore, ils ont transmis à leur

successeurs, dans la carrière de l'existence, des preuves de tous les excès, d'intempérance, de dissolution, de cruauté et d'aberration mentale. Peut-il y avoir rien de plus déraisonnable pour des hommes qui professent l'amour de la tempérance que d'accorder le premier rang à des êtres honteux et sans retenue; et, pour ceux qui se distinguent par l'intelligence et la méditation, que d'attribuer les honneurs divins à des insensés; enfin, pour ceux qui font un exercice constant de la justice et de la philanthropie, que de se prosterner devant des êtres entachés de la plus révoltante férocité et inhumanité; devant des infanticides et des parricides? Quel degré d'impiété peut l'emporter sur cette concession de la dénomination toute pieuse et toute sainte de Dieu, faite aux membres du corps, dans les deux sexes, qu'on ne peut nommer, aux natures dépourvues de raison et plongées dans la brutalité? Qui peut caractériser de divines, des actions tellement honteuses ou inhumaines, que les hommes pervers qui sont convaincus de les reproduire, ne sauraient échapper aux châtimens que les lois leur ont infligés.

Mais à quoi bon prolonger la démonstration du bienfait que l'Évangile a apporté à tous les hommes, tant Barbares que Grecs, en les affranchissant des maux que nous venons de faire connaître, et en les faisant renoncer à des divinités pseudonymes, lorsque le plus grand nombre de ceux que la superstition retenait encore, sortant, pour ainsi dire, de leur assoupissement de somnolence, en ouvrant les yeux de l'âme, jusqu'alors obscurcis par d'anciennes ténèbres, ont compris la profonde déception de l'erreur héréditaire; mais s'appuyant sur leurs propres lumières, par la marche différente qu'a prise chez eux le raisonnement, tout en s'éloignant de même de l'ancienne route, ont été entraînés dans deux routes contraires. Les uns, se détachant complètement de tout le corps de la fable, ont conspué et tourné en dérision la doctrine de leurs propres ancêtres; les autres, évitant la réputation d'athéisme, n'ont su ni maintenir ce qui était admis avant eux, ni se retirer entièrement de ces choses, se proposant, toutefois, de flatter les opinions reçues parmi les leurs, et d'user d'allégories (8), ils ont déclaré fables inventées par les poètes, les histoires très-

réelles de ceux qui passèrent pour des dieux dans leur patrie ; ils les ont revêtues d'explications physiques, lesquelles, encore qu'elles ne portent par elles-mêmes aucun signe de réalité, exigeront cependant que nous les exposions au grand jour, pour approfondir ce qu'elles peuvent avoir de recommandable, et afin qu'il ne reste aucun doute qu'il n'existait pas pour nous de retraite à l'abri de telles erreurs, si l'Évangile de notre Sauveur ne nous avait offert son bienfaisant enseignement. Permettez donc qu'en reprenant tout ce qui a été dit à ce sujet, nous résumions nos pensées.

---

## CHAPITRE V.

### RÉCAPITULATION DES CHOSES PRÉCÉDEMMENT EXPOSÉES.

J'ai dit dans les discours qui ont précédé celui-ci, quelle était l'essence de la théologie grecque, j'entends parler de celle qui est la plus populaire et la plus fabuleuse : j'avais fait connaître également en quoi consistait celle plus ancienne des Phéniciens, des Egyptiens et autres. Pour ces expositions, je ne me suis pas servi d'autres paroles que celles dans lesquelles les écrivains grecs ont rapporté les mêmes choses ; car, c'est ainsi que j'ai cru devoir débiter dans la carrière de la préparation évangélique, pour faciliter l'instruction et seconder le discernement de ceux qui la liront, afin qu'ils apprennent, comme nous l'avons appris nous-mêmes, et comme l'apprendront tous ceux qui l'ignorent encore, quels nous étions anciennement, de quels pères nous provenons, à quelles immenses infortunes nous étions destinés, dans quelle profonde ivresse d'impiété et d'ignorance nos âmes étaient plongées, lorsque nous avons été jugés dignes de secouer ces entraves et de contempler la vérité par la seule vertu de l'instruction de l'Évangile, qui ne nous a été révélée que par l'avènement de notre Sauveur J.-C. qui est Dieu. Ce n'est point à une partie de la terre, à un coin obscur d'un peuple quelconque, c'est à tout l'univers habité, surtout aux contrées les plus entachées de l'erreur superstitieuse que, comme le soleil des âmes intelligentes et raisonna-



bles, étalant partout les rayons de sa propre lumière, notre Sauveur nous a transportés tous, autant les Barbares que les Grecs, des ténèbres les plus profondes, de la nuit la plus intense, de l'erreur la plus superstitieuse, dans le jour le plus brillant et le plus éclatant de la véritable piété envers le Dieu roi de l'univers.

Les mêmes paroles, précédemment citées, nous ont également appris que ces idoles de morts étaient les expressions de visages d'hommes décédés depuis longtemps, et que toutes ces populations entières, répandues dans les villes et les bourgades, qui sont sous le joug du polythéisme, n'adorent et n'entourent de leur culte que des morts. Les premiers humains, en effet, par la férocité complète de leur manière de vivre, ne tenaient aucun compte du Dieu constructeur de l'univers, et n'avaient aucun souci de la justice divine, vengeresse des actions exorbitantes; aussi se plongeaient-ils dans toute espèce de crimes. Il n'existait pas encore de lois, alors, qui traçassent la manière de vivre, et la société, qui adoucit les mœurs, n'était pas encore constituée parmi les hommes; au lieu de cela, une existence disséminée, pastorale, brutale et presque animale, ne laissait d'autre pensée que de songer à remplir son ventre. L'athéisme fut donc la première pensée qui trouva accès dans les âmes. Bientôt, cependant, excités par la considération de la nature, Dieu et la puissance de Dieu leur parut une conception salutaire et bonne, et en voulant trouver ce Dieu, les hommes dirigèrent leurs regards vers le ciel. Là, fixés par la méditation et frappés d'étonnement à la vue des phénomènes dont il est le théâtre, et des flambeaux qui l'éclairent, ils déclarèrent que c'étaient les dieux. D'autres, en troisième ordre, portant leur attention sur la terre, proclamèrent dieux, de leur vivant et même après leur mort, les hommes qui leur paraissaient l'emporter sur eux par l'intelligence, par la force du corps, par celle du commandement, ayant un plus grand nombre de sujets; les géants, les tyrans, les enchanteurs, les inventeurs des poisons, ceux qui, par quelque dérivation des moyens divins, avaient composés des maléfices; enfin, tous ceux qui avaient ouvert la carrière des découvertes utiles à l'existence commune. D'où il résulte que les demeures des

dieux ne rappellent d'autres souvenirs que celui de monuments des morts, comme Clément, dans son exhortation aux Grecs, le démontre en prenant pour témoins les Grecs eux-mêmes. Si donc cette démonstration vous intéresse, veuillez l'entendre de nouveau, et jugez de quelle manière il développe ce thème.

---

#### CHAPITRE VI.

LES ÉDIFICES, QU'ON NOMME TEMPLES DES DIEUX, NE SONT AUTRE CHOSE QUE DES MONUMENTS DE MORTS.

« Il paraît incontestable que la superstition est devenue la source de la dépravation de l'esprit, quelque part qu'elle ait pris naissance ; et qu'ensuite, n'ayant point rencontré d'obstacle, s'étant, au contraire, accrue, et coulant à pleins bords, elle a créé un grand nombre de divinités, en faisant des hécatombes et en convoquant des assemblées religieuses, en érigeant des statues, et en construisant des temples : temples que l'on a nommés ainsi par euphémisme, (je ne le dissimulerai pas ; je le démontrerai même invinciblement), lorsque c'étaient réellement des tombeaux : ce sont donc des sépultures surnommées temples. Il est à croire que vous vous seriez maintenant détachés depuis longtemps de cette superstition, si vous aviez compris l'humiliation de consacrer des tombeaux par vos hommages. Eh bien ! dans le temple de Minerve, à Larisse, qui est placé dans la citadelle, est le tombeau d'Acrisius. Dans l'Acropole, à Athènes, est le tombeau de Cécrops, à ce que dit Antiochus, dans le neuvième livre de son histoire. Mais quoi, Erichthon n'a-t-il pas été enseveli dans le temple de Minerve Poliade ? Ismarus, fils d'Eumolpe et de Daira, ne repose-t-il pas dans l'enceinte du temple d'Eleusis, qui est sous l'Acropole ? Les filles de Celeüs n'ont-elles pas obtenu les mêmes honneurs à Eleusis ? Qu'est-il besoin que je rappelle ces femmes hyperboréennes, Hyperoché et Laodicé, c'est ainsi qu'on les nomme, qui sont enterrées à Delos, dans l'Artémisium (temple de Diane), qui fait partie du temple d'Apollon Delien ? Léandre dit que Cléomaque est enseveli à Milet, dans

le temple d'Apollon Didyméen. Etant venu jusque-là, il ne m'est pas permis de passer sous silence le monument de Leocophryné qui, suivant Zénon le Myndien, reçut les honneurs de la sépulture dans le temple de Diane, à Magnésie. Les historiens rapportent que l'autel d'Apollon, à Telmisse, n'est autre chose que le tombeau d'un devin, Telmisseus. Ptolémée, fils d'Agésarque, dit, dans le premier livre de l'*Expédition de Philopator à Paphos*, que Cinyre et les descendants de Cinyre ont leurs monuments dans le temple de Vénus. Mais si je voulais parcourir toutes les sépultures qui reçoivent vos adorations, ma vie n'y suffirait pas. Quant à vous, si la honte d'une telle conduite ne vous fait pas rougir, c'est que vous êtes des morts doués de mouvement, qui croyez à des morts complètement morts. Oh, infortunés! combien grand est le mal qui vous ronge!

» L'empereur romain vient d'exposer à la vénération de l'Égypte, et peu s'en faut de tous les païens, un nouveau dieu, son mignon Antinoüs, si célèbre pour sa beauté. Il l'a divinisé, à la manière dont Jupiter a divinisé Ganymède. La passion qui n'a rien à redouter, en effet, ne se contient pas aisément; en conséquence, les hommes aujourd'hui passent en prières de saintes nuits pour consacrer la mémoire des nuits, dont l'amant qui veillait près de lui, connaissait toute la honte. » Il ajoute :

« Déjà le tombeau d'Antinoüs est non seulement un temple, mais une ville. Je pense que les autres monuments funéraires, tels que les pyramides, les mausolées, les labyrinthes, sont les temples des morts, comme les temples sont les tombeaux des dieux. »

Après quelques lignes, « parcourons aussi rapidement les jeux gymniques, et abordons ces réanions funèbres, isthmiques, néméens, pythiques, et par-dessus tout olympiques. A Pytho (*Delphes*), c'est le dragon pythien qu'on adore, et la panégyrie du serpent est nommée pythique. A l'Isthme, la mer vomit un embryon qui blessait les regards, et les Isthmiques pleurent Mélicerte. A Némée, un autre enfant a reçu la sépulture, c'est Archémorc. Eh bien! on appelle Néméens, les jeux funèbres qui s'exécutent en son honneur. Pise, ô Pamhellènes, est le

tombeau, chez vous, d'un cocher phrygien. Avec les libations de Pélops, le Jupiter de Phidias s'est approprié ses honneur ce sont les jeux olympiques. » Ici finit Clément.

Repassant depuis le commencement toute la question de l'erreur superstitieuse, considérons-en le progrès. Instruit par la nature et par ses propres réflexions ou plutôt par un enseignement divin, l'homme s'était mis en possession de cette belle et utile notion de croire qu'il existe un Dieu, et de pouvoir le nommer; car, à l'aide de raisonnements communs, les hommes ont cette science première, insinuée dans toute âme pensante et raisonnable par le suprême artisan du monde, et au moyen des seules preuves physiques; toutefois, ils n'ont pas fait un usage convenable, conforme à la saine raison, de cette haute prérogative (9). Un ou deux, ou plutôt un nombre très-borné dont les livres saints des Hébreux nous ont conservé le souvenir, n'appliquant à aucune des choses qui frappent les regards cette idée de la divinité, et par des raisonnements irréfragables, les transportant des objets visibles au constructeur de cet univers, créateur de tout ce qui existe, par la vue d'un entendement purifié, conçurent qu'il n'existait qu'un Dieu, seul Sauveur de toutes choses, seule source de tout don excellent. Les autres, abusés par un aveuglement complet de l'âme, se sont précipités dans l'abîme de l'impiété, au point qu'à l'instar des animaux sauvages, ils ont fait consister tout le bon, l'honnête et l'utile dans la jouissance des yeux et dans la volupté de la chair. De là est venue cette aberration de proclamer comme bienfaiteurs véritables, comme sauveurs et comme dieux, les inventeurs des découvertes réputées belles et utiles pour le corps; les princes, les tyrans, les enchanteurs, les hommes versés dans la connaissance des poisons (ou des médicaments), quoique mortels par nature, soumis à tous les hasards de la condition humaine. C'est ainsi qu'ils ont déplacé la notion sainte qu'ils tenaient de la nature, pour l'appliquer à ceux qu'ils considéraient comme leurs bienfaiteurs; et cette aberration fut déplorable à ce point, qu'ils ne dissimulaient aucune des actions criminelles des objets de leur culte, et qu'ils ne rougissaient pas des infamies qu'on en proclamait hautement. Ils admiraient en eux tout ce qu'ils avaient fait, soit à

cause des avantages dont ils leur étaient redevables, ou parce qu'ils furent les premiers à fonder les tyrannies et les empires. Les lois manquant encore à la police humaine, comme je l'ai dit, l'infamie n'étant pas suspendue sur la tête des coupables, on conçoit qu'ils aient classé parmi les hauts faits et les actions glorieuses de ceux dont ils voulaient transmettre le souvenir à la postérité, comme joignant la valeur à la divinité, les adultères, les pédérasties, les unions contraires aux lois de la nature et de la société, les assassinats, parricides, fraticides, infanticides, les guerres et révoltes contre des supérieurs légitimes: telle est la vérité de l'ancienne théologie.

Mais des hommes nouveaux, nés d'hier, travestissant toute cette doctrine, et ayant la prétention de s'élever à une philosophie plus rationnelle, introduisirent le dogme physique dans les interprétations concernant les dieux, en ayant soin d'appliquer aux fables ces nobles conceptions de leur esprit. Sans échapper entièrement au reproche d'impiété fait à leurs prédécesseurs, ils ne voulurent pas cependant s'associer à la perversité choquante de leurs premiers théologiens. Conservant l'erreur traditionnelle au sein de laquelle ils étaient nés et dans laquelle ils avaient été élevés, ils détournèrent les fables à des théories empruntées à la nature, disant, avec une gravité mystérieuse, que ce que les fables tendaient à faire connaître n'était que la manière dont les corps physiques se nourrissent et s'accroissent. Partant de ce point, les dieux n'ont plus signifié, pour eux, que les éléments de l'univers, et ce ne furent pas seulement le soleil, la lune et les astres, mais encore la terre et l'eau, l'air et le feu, et toutes leurs combinaisons, leurs productions, jusques aux fruits, suivant les saisons, jusqu'aux plantes qui nous pourvoient d'aliments et de breuvages: et leur donnant comme aux principes de la vie des corps, les noms de Cérès, Proserpine, Bacchus et autres noms analogues, ils ont importé dans la fable un embellissement forcé et qui n'a rien de vrai. Ce n'est que très-postérieurement et par la honte des doctrines religieuses de leurs aïeux, que chacun d'eux est venu apporter sa part de découverte dans cette réhabilitation du corps de la mythologie; et ce, sans qu'aucun ait osé porter atteinte aux usages de la patrie, honorant par-dessus

tout l'antiquité, ainsi que les habitudes de leur enfance, nourries pour ainsi dire et grandies avec eux.

Cependant, précédemment à ces novateurs, les anciens avaient rangé sur la même ligne que la divinité des hommes, celle des animaux irraisonnables, d'après l'utilité dont ils leur étaient, et par les causes énoncées ci-dessus : ils leur avaient attribué un culte égal, des libations, des victimes, des mystères, célébrant leur sainteté par des hymnes et des chants tout à fait semblables à ceux consacrés aux hommes déifiés. Ils en étaient venus à ce degré d'abaissement, que, dans les transports d'un libertinage effréné, les membres traînant (10) du corps humain, les passions les plus désordonnées, furent déifiés, et reçurent des honneurs pareils à ceux des autres divinités, sans que ces nouveaux théologiens aient cherché à donner une interprétation plus décente de ces usages. On doit donc tenir, pour certain, que les premiers fondateurs de la fable n'y ont vu que les récits qu'elle leur offrait : ils en ont donné la preuve, en se tenant à son exposé le plus simple.

Nous devons donc sans hésitation nous en tenir aux témoignages les plus anciens de tous les écrivains, qui, s'attachant aux fables prises isolément, n'y ont vu autre chose que des récits historiques ; mais puisque nous nous sommes lancés dans cette carrière, abordons aussi les vénérables et secrètes doctrines des philosophes pour les considérer et ne pas paraître ignorer leur merveilleuse science.

Avant d'en faire l'exposition, il me semble à propos de signaler les contradictions de ces graves personnages ; non seulement de l'un à l'autre, mais avec eux-mêmes. Les uns, en effet, rapportent simplement les fables, puis chacun les explique suivant sa manière de voir. Car il s'en faut bien qu'ils soient unanimes dans leurs interprétations physiologiques. Ceux qui sont doués d'un meilleur esprit, rejettent l'ensemble, et non seulement expulsent de leur république les récits indignes qui concernent les dieux, mais n'en tolèrent aucune interprétation. Quelquefois néanmoins, par la crainte du châtement, des lois, ils amoindrissent la sévérité de leur langage. Ecoutez donc ce que disent les Grecs, par la bouche du plus excellent d'entre eux, tantôt repoussant, et tantôt admettant les fables. Ce Pla-

ton si admiré, en effet, lorsqu'il dévoile ses propres sentiments, défend audacieusement de rien croire et de rien dire absolument de pareil à ce que les anciens ont dit et ont cru des dieux, soit qu'on retint quelque arrière-pensée pour les expliquer allégoriquement, ou qu'on les transmitt sans le secours de l'allégorie. Quand, au contraire, il emploie des ménagements à cause des lois, il dit qu'il faut croire aux fables qui concernent les dieux, comme n'ayant rien en elles qui doive être expliqué allégoriquement. Enfin, ayant séparé sa propre théologie des vieilles fables, et ayant appliqué les explications physiologiques qui lui sont particulières et distinctes des autres, sur le soleil, la lune, les astres et l'ensemble de l'univers, et sur chaque partie divisément, voici en quels termes il s'exprime dans le *Timée*, en parlant des anciennes généalogies des dieux :

## CHAPITRE VII.

### OPINION DE PLATON SUR LES ANCIENNES GÉNÉALOGIES DES DIEUX.

« A l'égard des autres dieux, c'est une tâche au-dessus de l'époque où nous vivons, que d'en dire et d'en connaître les générations. Nous devons donc croire ceux qui en ont parlé avant nous, qui, tirant eux-mêmes leur origine des dieux, à ce qu'ils assurent, ont dû connaître avec certitude leurs propres ancêtres. Il est impossible, en effet, de refuser notre confiance aux enfants des Dieux, lorsqu'ils parlent même sans les démonstrations nécessaires et sans vraisemblance : il faut les croire, en se conformant à la loi, comme se vantant de publier des relations de famille. En conséquence, et d'après ces guides, retenons et disons, ainsi qu'il suit, la génération des dieux :

« Les enfants de Ghé (la terre) et d'Uranus (le ciel) furent l'Océan et Téthys ; de ceux-ci vinrent Phorcys, Cronus, Rhéa et tous ceux qui sont au même degré ; de Cronus et Rhéa, Jupiter, Junon, et tous ceux que nous connaissons comme leurs frères, enfin, les descendants de ces derniers (a). »

(a) Le deuxième livre de Platon, de *Rep.*, p. 377, de l'édition de H. Etienne.

Platon dit qu'en nous conformant à la loi, nous devons croire ces choses, avouant qu'elles sont rapportées sans les preuves vraisemblables et nécessaires. Il faut maintenant faire suivre sa déclaration, que les noms et les généalogies des dieux n'ont rien de secret, qui doit être expliqué par les phénomènes naturels. En effet, dans d'autres dialogues où il montre à nu son intime conviction, il s'exprime en ces termes : (a) « Celui qui a proféré le plus grand de tous les mensonges, sur le sujet le plus important, a vilainement menti, en disant qu'Uranus a fait ce qu'Hésiode prétend, qu'il a fait, et que Cronus, à son tour, s'est vengé de son père comme il le raconte. »

« Mais quoi ! les actions de Cronus et le traitement qu'il a subi de la part de son fils, fussent ils vrais, nous ne passerions pas encore qu'on dût facilement les dire ainsi, devant des êtres jeunes et n'ayant pas l'esprit formé ; mais bien plutôt les taire. Si, en effet, il se rencontrait une nécessité impérieuse d'en parler, ils devraient être dits, sous la forme des mystères, entre peu d'auditeurs, comme lorsqu'on doit faire le sacrifice non d'un porc, mais de quelque grande et mystérieuse victime afin qu'il advint au plus petit nombre possible de personnes de l'entendre. Car, ajoute-t-il, ô Adimante, de pareils discours sont gênants, ne doivent pas être tenus dans notre ville : on ne doit pas donner à entendre au jeune homme qu'il ne ferait rien d'étonnant quand même il commettrait les dernières injustices, et quand il châtierait, par tous les moyens en son pouvoir, un père injuste à son égard ; mais il ne ferait que ce que les premiers et les plus grands des dieux ont fait eux-mêmes.

» De semblables choses ne me paraissent pas non plus, à moi, de nature à être dites, répliqua-t-il, ni en général que les dieux font la guerre aux dieux, qu'ils se tendent des embûches, qu'ils combattent corps à corps : 1<sup>o</sup> parce qu'en effet ces choses ne sont pas vraies, et puis, parce qu'ils nous importe que ceux qui veillent à la conservation de la ville soient convaincus qu'il n'est rien de plus honteux que d'entrer, pour des causes frivoles, en inimitiés l'un avec l'autre. Il faut donc bien s'abstenir de leur raconter la fable des guerres des géants, et les inimitiés si diverses et si nombreuses des dieux et des héros

(a) Platon, Répub. I. II, p. 377.



avec leurs parents proches ou collatéraux. Lorsqu'au contraire, nous devrions les persuader que jamais aucun citoyen n'a été en hostilité avec un concitoyen, et que cela blesse la religion même. Voilà ce qu'il importerait bien plutôt de dire de bonne heure aux enfants, aux vieillards, aux vieilles femmes, et à ceux qui prennent des années, et l'on devrait contraindre les poètes à composer dans des idées approchantes. Nous expulserons donc de notre ville les liens dont Jupiter couvre Junon, la chute de Vulcain, lorsqu'il veut venir au secours de sa mère frappée par son père. Nous n'y recevrons pas les combats des dieux, tels qu'Homère les a chantés, ni sous la forme d'allégories, ni sans allégories. »

Par ces paroles, le philosophe enseigne clairement qu'on ne doit admettre ni les fables des anciens concernant les dieux, ni les physiologies qu'on croit être cachées sous ces fables. Ce n'est donc pas sans raison que l'Évangile de notre Sauveur nous enseigne à nous détacher de ces choses, quand ceux-mêmes qui y sont affiliés, les repoussent.

Je ne puis en conséquence m'empêcher d'admirer les plus anciens Romains qui, comprenant ce qu'avaient d'incohérent, de forcé et d'inutile, toutes ces interprétations physiologiques des Grecs sur la Religion, les ont exclues de leur théologie, ainsi que les fables elles-mêmes. Il vous est facile d'en acquiescir la preuve par Denys d'Halicarnasse dans *ses antiquités romaines* (a).

En effet, le second livre rapportant la vie de Romulus, fondateur de la ville de Rome, passe en revue ses autres belles actions et s'exprime ainsi sur le sujet qui nous occupe :

## CHAPITRE VIII

### DE LA THÉOLOGIE DES ROMAINS, D'APRÈS DENYS D'HALICARNASSE.

« Ayant reconnu que les sages lois et le zèle pour maintenir les bons usages rendent toute ville pieuse, tempérante, soumise aux règles de la justice et propre au métier des armes, Romulus apporta la plus grande attention à ces choses. Met-

(a) Antiq. rom., l. II, § 48.

tant en tête le culte des dieux, et par suite l'imitation des bonnes institutions législatives des Grecs, il régla tout ce qui concerne les temples, les enceintes sacrées, les autels, les érections de statues, leurs formes, leurs symboles empruntés, soit aux attributions de puissance qu'exercent les dieux soit aux bienfaits qu'ils ne cessent de répandre sur l'espèce humaine, les fêtes qu'il convient de célébrer en l'honneur de chaque dieu, ou de chaque démon, les sacrifices qu'il leur est agréable de recevoir de la part des hommes, les trêves, les panégyries ou réunions causées par la religion, les suspensions de travail et toutes les choses du même genre. Quant aux fables qui sont répandues sur le compte de ces mêmes dieux, dans lesquelles on trouve des blasphèmes et des accusations contre eux, les considérant comme mauvaises, dangereuses et infâmes, indignes non seulement des dieux, mais même des hommes vertueux, il les a repoussés, et a fait en sorte que les hommes ne pensassent et ne professassent sur le compte des dieux que les opinions les plus honorables, sans y ajouter aucune habitude indigne de la béatitude par excellence. En conséquence, les Romains ne disent rien de la castration d'Uranus par ses enfants ; de Saturne dévorant les siens, par la crainte qu'ils ne l'attaquassent ; de Jupiter détrônant Saturne, et précipitant son propre père dans les cachots du Tartare. On ne voit pas chez eux de guerres, de combats, de chaînes, ni de servitude des dieux chez des hommes. Point de fête parmi ce peuple, avec des habits de deuil et des gémissements, où les femmes pleurent et se meurtrissent le sein pour des dieux qui ont disparu, comme nous voyons les Grecs en célébrer, à l'occasion de l'enlèvement de Proserpine, des malheurs de Bacchus, et de toutes les fables pareilles. Vous ne trouveriez pas chez eux, même depuis la dépravation des mœurs, ni inspirations prophétiques, ni l'enthousiasme des Corybantes, ni les fureurs bachiques, ni les mystères qui s'accomplissent secrètement, ni ces veilles pendant les nuits entières dans les temples des dieux, d'hommes et de femmes confondus ensemble, ni aucun de ces merveilles analogues. Mais tout se passe avec décence, tant en actions qu'en paroles, pour ce qui est du culte divin, plus que chez aucun peuple grec ou barbare. Et ce que j'ai plus admiré

que tout le reste, c'est que parmi les dix mille nations qui se sont concentrées dans cette ville, et qui toutes ont eu la nécessité de conserver leurs divinités locales, d'après les institutions de leur patrie, la république n'a jamais cédé au désir d'établir aux frais de l'État quelques-unes de ces institutions; ce qui est arrivé à bien des peuples. Ou si, en vertu d'oracles, quelque innovation religieuse a été introduite, ils l'ont mise en harmonie avec ce que les lois du culte régnant prescrivent, en repoussant tout le merveilleux mythologique. Ainsi, dans le culte de la sainte bonne déesse, les prêtres président chaque année aux sacrifices et aux jeux, suivant les lois romaines; mais c'est un homme et une femme de Phrygie qui remplissent les fonctions sacerdotales, qui parcourent la ville en mendiant, suivant l'usage de leur pays, portant sur la poitrine des figures consacrées, entourés de joueurs de flûtes, qui exécutent les mélodies spéciales à la mère des dieux, accompagnés du son des tambours. Jamais un des romains indigènes, ne marchera dans les rues de la ville, soit en mendiant, soit en se faisant suivre par des joueurs de flûte, revêtu d'une robe bigarrée, exécutant les orgies de la déesse avec les esclaves phrygiens, en vertu d'une loi ou d'un décret du sénat, tant la république est en garde contre l'introduction des coutumes étrangères dans le culte des dieux. Elle délibère mûrement sur toute fable qui ne conserve pas de décence extérieure.

»Que l'on veuille bien ne pas supposer que j'ignore que dans la mythologie des Grecs, il est quelques récits utiles aux hommes : les uns indiquant par l'allégorie les œuvres de la nature ; les autres donnés comme consolations dans les adversités, quelques-uns bannissant de l'âme les terreurs qui l'assiègent, quelques autres la purgeant des opinions erronées, ceux-ci inventés dans certains buts d'utilité. Eh bien ! quoique je connaisse cela tout aussi bien que personne, cependant je suis toujours sur la réserve à l'égard des fables, et j'approuve beaucoup plus la théologie romaine, par l'idée que les avantages contenus dans les fables grecques sont minimes et ne peuvent pas profiter à la multitude, mais seulement à ceux qui ont fait des recherches sur ce qui leur a donné naissance. Or, ceux qui ont pris part à cette philosophie sont bien rares. La masse du

peuple, étrangère à la philosophie, prend volontiers dans le sens le moins convenable tous les discours sur cette matière, et tombe dans l'un de ces deux excès, ou de mépriser les dieux comme agités par les plus viles passions, ou de ne s'abstenir d'aucune des actions les plus honteuses et les plus criminelles, en voyant qu'elles sont attribuées aux dieux. Cependant, ces considérations spéculatives doivent être abandonnées à ceux qui se livrent à la partie purement théorique de la philosophie, quoique je ne les aie pas crus indignes de l'histoire, en traçant l'inauguration de la république romaine, telle qu'elle est due à Romulus.»

Les principes des plus estimables philosophes se trouvent donc les mêmes que ceux des plus anciens et premiers magistrats romains, en ce qui concerne la théologie grecque, savoir : de n'admettre aucune allégorie physique dans les fables qui traitent des dieux, ni, à plus forte raison, les subtilités sophistiques qui n'ont qu'une apparence imposante. Toutefois, puisque nous avons commencé à les discuter, exposons-en les interprétations et les théories, pour juger ce qu'elles contiennent d'imposant et de digne de la divinité. Nous ne parlerons pas de nous-mêmes, mais toujours en empruntant le langage des auteurs, pour apprendre d'eux leurs propres sentiments.

---

## LIVRE TROISIÈME.

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

#### DE LA THÉOLOGIE PHYSIQUE DES PAÏENS.

L'exposition de la théologie des païens, telle que nous venons de la faire, est due aux plus excellents philosophes, aussi bien qu'aux premiers et plus anciens fondateurs de Rome : elle n'admet, dans les fables concernant les dieux, aucune physiologie ou explication naturelle, ni rien de ces prestiges que couvrent des sophismes sous une apparente gravité. Mais puisque nous avons abordé cette doctrine, permettez que nous considérions ce que ces explications et ces théories présentent

de respectable et digne de la majesté divine, sans rien dire de nous-mêmes, mais toujours en faisant usage des paroles des anciens, afin d'apprendre d'eux en quoi consistent leurs vénérables mystères.

Entre les dix mille prétendants au titre de philosophe, la lutte sur cette question a été immense, chacun apportant des inventions différentes dont il était l'auteur, et tous s'efforçant de soutenir que leur explication et leur opinion était la véritable. Quant à moi, ma tâche se bornera à mettre sous les yeux les démonstrations empruntées aux auteurs les plus en évidence et qui, étant connus de tous les philosophes, se sont acquis une grande célébrité, sous le rapport philosophique, parmi les Grecs. Prenant donc d'abord Plutarque de Chéronée, lisez ses propres expressions sur cette matière, vous y verrez comment, en prenant un langage austère, il bouleverse toutes les fables dans lesquelles il n'aperçoit plus que des théologies mystérieuses. Il nous apprend, en effet, que Bacchus n'est que l'ivresse, et non plus l'homme mortel dont nous avons donné l'histoire dans le traité qui a précédé; que Junon représente l'union conjugale de l'homme et de la femme. Puis, ensuite, comme s'il avait oublié toute cette tradition, il vient y coudre un autre récit dans lequel Junon n'est plus ce qu'il avait dit d'abord, mais il la nomme la terre. Latone est le Léthé (l'oubli) et la nuit; après il fait de Junon une seule et même personne avec Latone; ensuite Jupiter est introduit comme l'allégorie de la force éthérée. Qu'est-il besoin, au surplus, que je prévienne à ce sujet, lorsqu'il est si facile d'entendre l'auteur s'exprimant ainsi dans son écrit des fêtes Dédales qui se célèbrent à Platée (1), où il dévoile ce que la mystérieuse physiologie concernant les dieux avait d'inconnu pour la multitude.

## CHAPITRE II.

### DE LA THÉOLOGIE PHYSIQUE DES PAYENS, TIRÉ DE PLUTARQUE.

« On découvre dans les poèmes orphiques, dans les discours égyptiens et phrygiens, que l'ancienne physiologie, tant chez les Grecs que chez les Barbares, n'était qu'une exposition de

la nature enveloppée de fables, qu'une théologie mystérieuse qui se cachait sous des énigmes et des arrière-pensées, où les choses qu'on disait, plus évidentes pour la multitude, avaient moins de signification et de portée que celles qu'on tenait sous silence. Ce sont surtout les orgies qui ont lieu dans les mystères et tout ce qu'on pratique symboliquement dans les sacrifices des temples, qui décèle la pensée des anciens. Ainsi, sans nous éloigner beaucoup des questions dont nous venons de parler, il est contraire au rituel et tout à fait indigne d'admettre aucune communauté entre Bacchus et Junon. On évite soigneusement tout contact dans leurs sacrifices, et il dit (qui ? on l'ignore) que, lorsque les prêtresses se rencontrent, elles ne se saluent pas ; que, en aucune façon, on ne pourrait apporter un lierre dans l'enceinte sacrée de Junon, non par ces jalousies que la fable nous enseigne et qui sont puérides, mais parce que cette déesse est la patronne des mariages et le guide des fiancées, et qu'il est indécent de se livrer à l'ivresse dans les moments qui précèdent, et tout à fait inopportun dans ceux où s'accomplit le mariage, ainsi que le déclare Platon. L'intempérance de la boisson, dit-il, jette un trouble dans les âmes et dans les corps, qui fait que les germes émis et conçus, étant informes et désordonnés, ne sont pas convenablement enracinés. En outre, ceux qui immolent à Junon ne consacrent pas le fiel, mais l'ensevelissent près de l'autel, pour indiquer que la vie commune des époux doit être exempte d'emportement, de fiel, de colère et de toute aigreur. Cette forme symbolique se retrouve encore plus dans les récits et dans les fables. On dit, par exemple, que Junon, encore vierge, ayant été élevée en Eubée, fut enlevée par Jupiter et transportée dans cette contrée (la Bœotie), qu'il l'y cacha, le Cithéron leur offrant une grotte ombragée pour lit nuptial, façonné par la nature. Macris s'étant mise à sa recherche (c'était la nourrice de Junon), et voulant à toute force la découvrir, le Cithéron ne lui permit pas de se livrer à cette investigation, ni de s'approcher de ce lit, Jupiter et Latone s'y reposant et y habitant ensemble. Après le départ de Macris, Junon y resta cachée, et, plus tard, en signe de reconnaissance pour Latone, on leur éleva un autel (et un temple commun, et les sacrifices qu'on fait de-

vant cet autel sont adressés à Latone Mychia ou cachée. D'autres, au lieu de Mychia, disent Nychia, nocturne, et dans chacun de ces noms on découvre le secret et l'oubli. Quelques-uns veulent que ce soit Junon elle-même qui, ayant eu en ce lieu un commerce secret avec Jupiter, ait été qualifiée de Latone Nychia. Lorsque leur mariage fut divulgué, et leur première entrevue en ce lieu, c'est-à-dire aux pieds du Cithéron et dans le territoire de Platée, eut été dévoilée, elle prit le nom de Junon Téléia et Gamélios, c'est-à-dire femme accomplie et patronne des mariages. D'autres, supposant plutôt une intention physique à cette fable, comme plus rationnelle, confondent Latone et Junon.

» Alors, la terre est Junon, comme on l'a dit. Latone est la nuit, et est l'apanage de ceux qui sont plongés dans le sommeil. Or, la nuit n'est autre chose que l'ombre de la terre, lorsque s'étant approchée des régions occidentales, elle cache le soleil, et, en s'allongeant, rembrunit l'atmosphère. Il en est de même de la défaillance de l'éclipse, pendant la pleine lune, qui n'a lieu que lorsque l'ombre de la terre trouble, par son contact, le rayon de la lune dans sa rotation circulaire. Quant à ce que Latone est la même que Junon, on le comprendra par ce qui suit. Nous nommerons Artémis ( Diane ), la fille de Latone; mais nous la désignons également sous le nom de Eilithyia ( Lucine ): donc, Junon et Latone sont les deux noms d'une même divinité. Puis à la suite, Apollon est né de Latone, et Mars de Junon. Or, la puissance de ces deux divinités est une. En effet, Mars est nommé Ἄρης, comme ἀρήγων, c'est-à-dire venant en aide dans les rencontres de force armée et dans les combats. Apollon prend son nom d'ἀπαλλάττων καὶ ἀπολύων, comme repoussant et déliant les affections morbides des corps humains. Aussi le plus enflammé et le plus éblouissant des astres, le soleil reçoit-il le nom d'Apollon, et la planète à l'aspect de feu, πυροειδής, se nomme Mars. Il n'y a rien de contradictoire à faire une même déesse de la patronne des mariages, de la mère de Lucine et du Soleil. Le but du mariage est l'engendrement : l'engendrement est l'extraction de l'ombre et l'accession à la lumière qui est dans le soleil; et le poète s'est exprimé convenablement en disant :

» Cependant, lorsque Lucine, après un pénible enfantement, peut amené à la lumière, et qu'il vit l'éclat du soleil. Par la préposition ajoutée, le poète a justement étouffé la composition du mot *προφοῖος*, indiquant la difficulté de la délivrance, et donnant comme le but de la génération, de voir le soleil. La même divinité a donc opéré la concentration matrimoniale, pour préparer la naissance. Il existe un mythe plus vulgaire, qu'il faut peut-être aussi rapporter. On dit que Jupiter, étant en dispute avec Junon qui ne voulait plus s'en rapprocher, mais qui se cachait, ne sachant plus que faire et marchant au hasard, rencontra l'Autochthon Alalcomène, et apprit de lui comment il fallait prendre Junon par stratagème; c'était en supposant qu'il allait en épouser une autre. Avec l'aide d'Alalcomène, il coupa secrètement un beau tronc de chêne, le façonna et le revêtit comme une fiancée, lui donna le nom de Dédale, et fit entonner l'épithalame suivant. (Chant nuptial, omis par Eusèbe).

» Cependant, les nymphes Tritonides apprêtaient les bains, la Boéotie préparait les flûtes et les banquets. Lorsque tous les préparatifs furent terminés, Junon ne pouvant plus se contenir, descendit du Cithéron, suivie des femmes de Platée, et poussée par la colère et la jalousie, se présenta à Jupiter. Mais la supercherie ayant été découverte, en se réconciliant au milieu de la joie et des rires, Junon se mit à conduire la fiancée; elle attribua des honneurs à cette idole, et appella Dédala la fête qui fut célébrée à ce sujet. Néanmoins, elle réduisit en cendres cet objet, quoique inanimé, de sa jalousie et de sa haine. Tel est le mythe, en voici le sens. Le dissentiment et la dispute de Jupiter et de Junon ne sont rien autre chose que la difficile fusion et le trouble des éléments, quand ils ne se coordonnent pas entre eux symétriquement; mais que, par l'anomalie et leur résistance essentielle, ils rompent l'harmonie de l'ensemble par une lutte qui cause la ruine du monde. Si donc Jupiter, c'est-à-dire l'énergie calorique et ignée, fournit la cause de destruction, la sécheresse dévore la terre; si au contraire, la violence et l'excès viennent de Junon, c'est-à-dire de la nature humide et ventense, alors de nombreux courants amènent les inondations et les cataclysmes universels. Des désastres sem-



blables ayant eu lieu dans ces temps, et la Bototie, surtout, ayant été submergée, dès que le sol se découvrit, et que la surabondance des eaux se dissipa, le calme et la sérénité de l'atmosphère furent attribués à l'accord et à la pacification des dieux. La première plante que la terre fit éclore, fut le chêne que les hommes chérissent par le double motif, de la nourriture qu'il leur fournissait, et de la durée de sa conservation. Ce n'est pas, en effet, seulement pour les hommes pieux, comme le dit Hésiode, mais pour tous ceux qui ont survécu à la destruction, que son sommet produit les glands, et que les abeilles habitent sous son écorce. »

Tels sont les propres termes de Plutarque, cités textuellement. On y voit que cette admirable et ineffable physiologie de la théologie païenne ne propose rien de divin, rien de grand et qui soit digne de la majesté suprême, aussi bien que de terrible par la menace. Vous n'avez entendu 1<sup>o</sup>, sous le nom de Junon, surnommée Gamelios, que l'indication de l'union intime de l'homme et de la femme, puis la terre, qui s'appelle également Junon, enfin l'élément humide. Quant à Bacchus, il est transformé en ivresse, Latone, en la nuit, le soleil, en Apollon, et Jupiter même, en l'essence calorique et ignée. Ainsi donc, cette physiologie dont les expositions sont si relevées, en comparaison de l'indécence des fables, ne nous ramène pas vers les puissances célestes, intellectuelles et divines, vers les essences rationnelles et incorporelles ; mais elle nous traîne de nouveau dans l'ivresse, le mariage, les passions de l'humanité, le feu, la terre, le soleil et les autres éléments matériels, ne plaçant pas la divinité au-dessus des parties sensibles de l'univers. Platon a connu cette vérité. Il avoue donc franchement, dans le Cratyle, que les premiers hommes qui ont habité en Grèce ne connaissaient que les parties visibles de l'univers, et n'adoraient pas d'autres dieux que les flambeaux du ciel et les autres phénomènes. Je vais citer ses paroles : « Les premiers hommes, répandus dans la Grèce, me paraissent n'avoir considéré comme dieux uniques que ceux dont, maintenant encore, la plupart des Barbares font leurs divinités, le soleil, la lune, la terre, les astres et le ciel. »

Mais tout ce que nous venons de dire n'a trait qu'à la

Grèce; voyons les plus anciens de tous ces peuples, c'est à savoir les Egyptiens. Ils disent qu'Isis et Osiris sont le soleil et la lune; que Jupiter est le souffle qui pénètre dans tous les êtres; que Vulcain (Hephaistos) est le feu; que la terre se nomme Cérès (Demeter). L'Océan signifie à la fois l'élément humide et le fleuve qui parcourt leur pays, à qui ils attribuent l'origine des dieux: pour eux, l'air se nomme Minerve. Ces cinq dieux, l'air, l'eau, le feu, la terre et le vent parcourent tout l'univers, tantôt sous une forme d'hommes ou d'animaux de toute espèce, tantôt sous une autre. Des hommes mortels sont devenus leurs homonymes, chez les Egyptiens; Hélios, Cronus, Rhéa, puis aussi Jupiter, Junon, Vulcain et Vesta. Manethon écrit sur toutes ces choses, avec beaucoup plus d'étendue; mais Diodore de Sicile l'a abrégé dans le même ouvrage que nous avons déjà cité, rapportant leur histoire dans les termes suivants.

### CHAPITRE III.

#### DE LA THÉOLOGIE ALLÉGORIQUE DES ÉGYPTIENS.

« Pour ces dieux (a), dit-il, le soleil et la lune qui sont, suivant les Egyptiens, Osiris et Isis sont ceux qui régissent tout l'univers, nourrissant et augmentant toutes choses en trois saisons, qui accomplissent leur rotation par un mouvement insensible: le printemps, l'été et l'hiver; opposées entre elles le plus possible par la nature, et remplissant l'année avec l'accord le plus parfait. Ce sont ces dieux qui fournissent la principale substance dans la génération de tous les animaux; dont l'un (le soleil), y apporte la matière ignée et le vent; l'autre (la lune) l'humide et le sec, et tous deux en commun, l'air: c'est donc d'eux que tout ce qui existe tient son origine et sa subsistance, parce que tout corps de la nature universelle doit son organisation au soleil et à la lune, et que les cinq éléments que nous avons nommés ci-dessus, le vent, le feu, le sec, l'humide et l'air en dernier lieu, n'en sont que des émanations.

(a) *Diodore de Sicile*, liv. I<sup>er</sup>, 41.

De même que dans l'homme, nous comptons la tête, les mains, les pieds et les autres membres; de même, le corps de l'univers est formé de l'ensemble de ces choses. Considérer chacune d'elles comme Dieu, leur donner des noms distinctifs, suivant leur propriété, ce fut le soin des premiers hommes qui firent usage du langage articulé parmi les habitants de l'Égypte. En conséquence, le vent ou souffle fut nommé Jupiter, suivant l'interprétation du mot, comme étant la cause qui anime tout ce qui vit : ils le considérèrent comme le père de tout ce qui existe. Ils disent que le plus illustre des poètes de la Grèce, *πατήρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε* le père des hommes et des dieux. Le feu se traduit par le nom d'Hephaistos (Vulcain). C'est, dans leur théologie, un dieu du premier ordre qui contribue pour beaucoup à la génération et au développement complet de tous les êtres. La terre comme le récipient de tout qui végète, suivant leur manière de concevoir, est appelée la mère; c'est par une idée, qui se rapproche de la leur, que Cérès, avec une légère altération dans le mot, altération que le temps a introduite, est nommée *Δημήτηρ*. Anciennement, on la nommait *γῆ μήτηρ*, comme Orphée en rend témoignage, en disant :

« *Γῆ μήτηρ πάντων, Δημήτηρ, πλουτοδότρια.* » Ils disent que les anciens appelaient océan, *ὠκεανόν*, la matière humide, ce qu'on peut traduire par mère nourrice. Ce qui, par quelques-uns d'entre les Grecs, a été admis dans ce sens.

*ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν.*

» Les Egyptiens pensent, en effet, que l'Océan n'est que le fleuve du Nil qui coule chez eux, et auquel ils rattachent les générations de leurs dieux.

» L'Égypte est, de toutes les contrées du monde, celle où les anciens dieux ont le plus construit de villes. Ainsi nous y trouvons Diospolis, Héliopolis, Hermopolis, Apollonopolis, Panopolis, Eilithyaspolis et plusieurs autres. Ils disent que l'air fut appelé (Athènes) Minerve, suivant l'explication de ce nom. Ils la considèrent comme fille de Jupiter, et la supposent vierge, parce que l'air est incorruptible par sa nature, et qu'il occupe dans tout l'univers la région la plus élevée. Voilà ce qui

a donné naissance à cette fable, qu'elle est née de la tête de Jupiter : elle est nommée aussi Tritogénie, à cause du triple changement naturel qui s'opère en elle pendant l'année ; le printemps, l'été et l'hiver. On l'appelle encore Glaucopis, non pas comme l'ont supposé quelques Grecs, à cause de la couleur de ses yeux, c'est une puérité ; mais, parce que l'air a un aspect bleuâtre. Ils disent que les cinq dieux que nous avons indiqués parcourent tout l'univers, et se montrent aux hommes, les uns sous les formes des animaux sacrés, d'autres sous une apparence humaine, ou se métamorphosant en toute autre manière. Ce qui n'est point une fable, mais très-possible, puisque ce sont ceux qui, en réalité, ont tout produit ; et le poète (a), ayant abordé en Egypte, et ayant eu des entretiens semblables avec les prêtres, a inséré quelque part dans son poème, l'assertion comme véritable, de ce que nous venons de dire.

Καί τε θεοὶ ξείνοισιν ἰοικότες ἀλλοδαποῖσι,  
 Παντοῖοι τελέθοντας ἐπιστροφῶσι πόλιν  
 Ἀνθρώπων, ὕβριν τε καὶ ἐνομίην ἐφορῶντες.

» Et les dieux, semblables à des voyageurs d'autres contrées, se répandant de tous côtés, parcourent les villes des hommes, pour voir de leurs propres yeux la brutalité ou la légalité de leur conduite.

» Quant aux dieux qui sont dans le ciel, dont la génération est éternelle, voici ce que disent les Egyptiens. Mais pour les autres qui en descendent, ils les déclarent terrestres et de condition mortelle, ayant obtenu l'immortalité par leur génie supérieur et les bienfaits qu'ils ont répandus sur l'humanité toute entière. Quelques-uns d'entre eux ont régné sur l'Egypte. On voit par la traduction de leurs noms, que les uns ont été homonymes des corps célestes, tandis que les autres ont conservé leurs noms individuels. Hélios (le soleil), Cronus (Saturne), Rhéa et aussi Jupiter, (Zeus) surnommé par quelques-uns Ammon. Outre ceux-là, nous trouvons Héra (Junon), Héphaïstos (Vulcain), aussi Hestia (Vesta), et enfin Hermès (Mercure). Hélios est le premier qui régna sur l'Egypte, ayant un nom pareil à celui de l'astre qui est au ciel. »

(a) Homère, *Odyssée*, p. 486.

Tel est le langage de l'écrivain que j'ai nommé.

Plutarque, dans son *Traité d'Isis*, dit ce que je vais transcrire :

« Ceux qui veulent paraître parler d'une manière plus philosophique, partent d'un autre principe; mais examinons les plus répandus. Ils disent que comme les Grecs prennent allégoriquement Cronus (Saturne) pour le temps, Junon pour l'air, et comme pour eux la naissance de Vulcain marque la transition de l'air en feu; de même pour les Egyptiens, Osiris est le Nil, qui s'allie à Isis la terre; Typhon est la mer, dans lequel le Nil versant ses eaux, disparaît. » Après avoir déclaré ce que nous venons de citer et d'autres faits analogues, il transporte aux démons les fables qui concernent les dieux que nous venons de nommer; puis il les reproduit d'une manière différente ayant recours à de nouvelles allégories. Mais on est fondé à lui demander : de quels dieux les statues retracent-elles les traits? Sont-ce des dieux, comme images du feu, de l'air, de la terre, de l'eau; ou ceux d'hommes et de femmes; ou ceux d'animaux irraisonnables; puisqu'il a été reconnu par eux que des hommes mortels avaient eu les mêmes noms que le soleil et que les autres éléments; qu'ils avaient été proclamés dieux, et par conséquent, il serait raisonnable de dire que ce sont leurs formes et leurs traits qui se montrent dans ces statues inanimées? Sont-ce donc les représentations des éléments en général, ou, ce qui semble plus évident, celles d'hommes morts et enterrés?

Quand même ils n'en conviendraient pas, le raisonnement et la vérité crient pour ainsi dire à haute voix que ce sont des mortels, ceux dont ils nous ont fait connaître l'histoire, dont Plutarque va jusqu'à donner le signalement en nous montrant leurs distinctions corporelles. Voici comme il s'exprime ou à peu près sur les dieux d'Egypte dans le traité d'Isis : « Les Egyptiens racontent que Mercure avait les bras courts; que Typhon était roux, Horus blanc, Osiris noir, comme n'étant par leur nature que des hommes. » Or, puisque Plutarque s'exprime ainsi, toute leur consécration primitive ne se rapportait donc qu'à des morts; et la physiologie n'est qu'une invention postérieure. A quoi bon, en effet, façonner des ressemblances d'hommes et de femmes, lorsqu'il était si facile d'adorer sans cela le soleil, la lune

et les autres astres? Aux quels des deux, des hommes ou des substances, ont-ils d'abord imposées ces noms? Je veux dire ceux de Vulcain, Minerve, Jupiter, Neptune et Junon. Ces noms ont-ils appartenu premièrement aux éléments généraux pour les appliquer ensuite à des mortels qu'ils ont nommés comme les corps célestes; ou bien, au contraire, ont-ils transporté à ces mêmes corps des noms empruntés aux hommes? Dans quel but qualifier des natures universelles par des noms d'êtres mortels? Et puis ces mystères célébrés en l'honneur de chacun de dieux, ces hymnes, ces chants, ces paroles qu'on ne peut répéter, tout cela s'applique-t-il aux éléments, ou bien sont-ce des symboles relatifs à des hommes jadis mortels qui sont devenus homonymes de ces mêmes dieux? Comment expliquer alors ces courses sans but, ces états d'ivresse, ces amours, ces femmes violées, ces hommes tombés dans des pièges, et toutes ces situations d'existences humiliantes, déshonorantes, qui ne peuvent convenir réellement qu'à des mortels? comment les attribuer aux éléments généraux, lorsque d'elles-mêmes, elles portent les traces de l'humanité et de la mortalité? En sorte qu'on peut conclure de l'ensemble de ces faits, que cette admirable et noble physiologie ne se rattache en rien à la vérité, ne ramène aucunement à l'idée de Dieu, et que tout le langage imposant dont on la colore, est contraint et fictif. Ecoutez ce que Porphyre lui-même en dit dans sa lettre à l'Egyptien Anebon.

---

#### CHAPITRE IV.

SUR LE MÊME SUJET ET SUR CE QUE TOUS LES RAPPROCHEMENTS DE LA THÉORIE MÉTAPHORIQUE N'AVAIENT PAS D'AUTRE BUT QUE LES ASTRES QUI BRILLENENT DANS LE CIEL, QUE L'EAU, LE FEU ET LES AUTRES PARTIES QUI COMPOSENT L'UNIVERS.

« Chæremon et d'autres encore pensent qu'il n'existe rien en dehors des mondes visibles, qu'ils placent comme principe d'existence; et que les dieux des Egyptiens ne sont autres que les planètes et les signes du zodiaque, et tout ce qui se nomme *paranatelons* (2) du système de l'univers, et ses divisions par Decans (3), et les horoscopes (4), et ce qu'on nomme les

*vallants chefs* (5) dont les noms sont compris dans les Salme-niachici (6). (Les almanachs, les guérisons des maladies, les levers et couchers des astres, les prédictions des choses futures.) Chæremon (7) voyait dans ceux qui ont nommé le soleil Demiourge et dans les aventures d'Isis et d'Oairis, ainsi que dans toutes les fables hiératiques, soit les astres, leurs phases, leurs éclipses, leurs conjonctions, les cours et décours de la lune, soit la marche du soleil dans l'écliptique vers les pôles boréal ou antarctique, soit les accroissements du fleuve (le Nil), en un mot tout ce qui a trait au monde physique, sans admettre les interprétations qui s'appliquent à des essences incorporelles et cependant animées. La plupart d'entre eux font dépendre tout notre libre arbitre du mouvement des astres, qui, je ne sais comment, enchaînant tout par des liens indissolubles à la nécessité, qu'ils nomment heimarmené (destin), et rattachant tout à ces mêmes dieux, ne voient qu'eux, et n'adorent qu'eux dans les temples, dans les statues, et dans les autres emblèmes de la divinité : ils les considèrent comme pouvant seuls les dégager de la puissance du destin. » Bornons ici la citation empruntée à cette lettre. Elle suffit pour prouver que la théologie mystérieuse des Egyptiens n'enseignait pas d'autres divinités que les astres du ciel, tant les fixes que les planètes, qu'elle n'admettait aucun créateur de l'ensemble des choses, qui fût incorporel, ni la raison créatrice, en un ou plusieurs dieux, ni les puissances intellectuelles et invisibles. Tout se bornait, suivant eux, au soleil, et ils assignaient la cause de toutes choses aux seuls astres, y rattachant le destin qu'ils expliquaient par les mouvements des corps célestes (8); et cette opinion prévaut encore aujourd'hui même dans toute l'Egypte. Or, si l'hermeneutique ou interprétation religieuse pour les Egyptiens, n'a rapport qu'aux éléments du monde, sans rien connaître des essences vivantes bien qu'incorporelles; si ces éléments et tous les corps visibles, sont par leur natures caducs et périssables; voyez à quelle décadence est parvenue cette théologie qui consacre comme dieux des substances privées d'âmes, des corps morts et inanimés, surtout lorsque rien dans ces substances ne se rapporte aux essences incorporelles et intellectuelles, ni à l'intelligence ou raison créatrice de l'univers.

Mais puisqu'il a déjà été avoué, dans ce qui a précédé, que tout ce qui constitue la théologie des Grecs leur a été transmis par les Égyptiens, il est temps de faire marcher les Grecs après les Égyptiens, et de donner la preuve que leur physiologie ne vénère non plus comme dieux, que la matière inanimée. Car tels étaient les respectables objets du culte des Égyptiens, suivant les propres expressions du même auteur que nous avons cité, Porphyre, qui dans ce qu'il a écrit sur l'abstinence de la chair des animaux, dit les mêmes choses, en parlant de ce même peuple.

« C'est en exerçant dès le principe une vie purement ascétique, et de commerce intime avec dieu, que les prêtres égyptiens sont parvenus à comprendre que la divinité ne pénètre pas seulement dans l'homme, et que l'âme n'a pas notre espèce pour unique domicile sur la terre; mais qu'elle s'étend à peu près à tous les animaux. Aussi, pour en retracer l'image, la puisent-ils dans toutes leurs formes, au point de mêler, dans ces représentations, l'homme à l'animal terrestre. Ils ont étendu cette confusion même aux oiseaux. Ainsi on voit dans leurs monuments un corps d'homme jusqu'au col, surmonté d'une tête d'oiseau, de lion ou de tout autre animal; on voit également une tête d'homme superposée à des membres pris d'autres animaux : en sorte que l'homme occupe tantôt la partie supérieure, tantôt l'inférieure. Ils font voir par ces transformations, que dans la pensée des dieux il existe une communauté des êtres animés entre eux, et que ce n'est pas sans le concours de la volonté divine, que les autres animaux vivent en société avec nous, et que nous parvenons à dompter leur férocité naturelle. Telle est la cause pour laquelle, dans une certaine division de l'Égypte, le lion passe pour dieu, et donne son nom à cette contrée; une autre se nomme Bousiritique; une troisième Cynopolitique; c'est parce que leurs habitants rendent sous cette forme un culte spécial à la divinité suprême, dont la puissance est universelle. Ils adorent l'eau et le feu, comme les plus excellents des éléments et les causes les plus efficaces de notre conservation. Ils en donnent la démonstration dans leurs temples, puisque, même encore à présent, à l'ouverture du sanctuaire de Sérapis, la cé-



réunion religieuse s'accomplit par l'emploi du feu et de l'eau, lorsque l'hymnodos se tenant debout sur le seuil, joint les libations d'eau et les torches enflammées aux invocations qu'il fait à sa divinité, dans la langue maternelle des Egyptiens, pour qu'elle s'éveille. Ils adorent donc tous ces êtres comme participant de l'essence divine, et accordent un culte d'autant plus solennel à ceux qu'ils supposent se rapprocher davantage de la sainteté, à ce point, qu'ils adorent même un homme dans le bourg d'Anabis, qu'ils lui immolent une victime, dont ils brûlent sur les autels les membres sacrés. Celui-ci, peu après, se nourrit des parties qui lui ont été réservées et qu'on lui prépare comme aliments. Si donc on ne doit pas se repaître de la chair des humains, on doit également s'abstenir de celle des autres animaux.

» Les Egyptiens ont encore supposé que certains animaux, par un instinct supérieur et par leur plus grande intimité avec les dieux, étaient plus agréables à ceux-ci que les hommes eux-mêmes. Ainsi l'épervier est chéri du soleil parce que tout son tempérament est formé de sang et de vent, qu'il a compassion de l'homme, qu'il gémit en voyant un cadavre humain et répand sur lui de la terre. »

Il ajoute ensuite : « Il n'y a qu'un homme sans instruction et dépourvu totalement des notions de théologie qui puisse se permettre d'injurier le scarabée (9), à qui les Egyptiens rendent hommage comme à l'image vivante du soleil. Tout scarabée est mâle, et déposant dans la vase la liqueur séminale, il la tourne en boule à l'aide de ses pieds de derrière, puis la ramène en avant à la manière du mouvement du soleil dans le ciel; il éclot à l'expiration de la période lunaire. Les Egyptiens ont des observations philosophiques du même genre sur le bélier, sur le crocodile, sur le vautour et l'ibis, et enfin sur toute espèce d'animaux. C'est d'après une grande pénétration d'esprit et une sagesse venue du ciel qu'ils décernent des honneurs divins aux animaux. »

## CHAPITRE V.

QUE CES DOCTRINES DOIVENT ÊTRE REPROUVÉES PAR DES CAUSES  
NOMBREUSES.

C'est ainsi que l'auteur indiqué nous explique la noble physiologie des sages Egyptiens, en nous dévoilant leurs mystères, savoir : qu'ils adorent l'eau et le feu; que les animaux raisonnables et irraisonnables sont jugés par eux comme doués, non-seulement de corps, mais d'âmes d'une nature analogue à la nôtre, puisqu'il pense que c'est avec raison que ces animaux ont été déclarés dieux. Mais comment ne serait-ce pas l'excès de la déraison que d'admettre l'apothéose d'une nature irraisonnable et féroce, parce que, dit-on, leur âme est semblable à celle des hommes? Quoi, si cela eût été vrai, il aurait fallu déclarer que les bêtes étaient des hommes et leur accorder les distinctions et les honneurs de l'humanité. Mais n'osant pas le faire, et sans admettre au rang des hommes des brutes par nature, ils profanent le nom sublime du roi de l'univers, du Dieu créateur de l'ensemble des choses, en le jetant au milieu des animaux qu'ils proclament dieux; lorsque Dieu ne les a pas même assimilés aux hommes, en les décorant d'un même nom. Vous avez entendu, de plus, cette mystérieuse théosophie par laquelle ces admirables Egyptiens adorent des loups, des chiens et des lions; vous avez appris tout ce qu'il y a de prodigieux dans le scarabée, et de sublime dans l'épervier. Ne riez plus désormais de ces dieux, mais soyez pénétrés de compassion pour la crédulité et l'aveuglement de la race humaine, trois fois malheureuse; et considérez, en repassant toutes ces choses, de combien de faveur vous êtes redevable au Christ-Dieu, puisqu'il a délivré de cette cécité si longue et si invétérée les âmes mêmes des Egyptiens, par la prédication de son évangile, en sorte que le plus grand nombre d'entre eux est aujourd'hui guéri de cette infirmité.

## CHAPITRE VI.

QUE C'EST AVEC RAISON QUE NOUS AVONS PRÉFÉRÉ, MÊME A LEUR THÉOLOGIE PHYSIQUE, LA SEULE VÉRITABLE SCIENCE DE LA DIVINITÉ.

Les traditions des Egyptiens antérieures à celles des Grecs sont telles que je viens de les rappeler. Vous avez donc, outre la théologie fabuleuse, aussi la théologie physiologique des Grecs et celle des Egyptiens qui ont fondé d'ancienne date la superstition du polythéisme ; et vous avez appris qu'ils n'avaient rien connu de l'existence d'êtres réellement divins, incorporels et intellectuels. Mais concédons-leur de dire la vérité dans ces bavardages météorologiques, et supposons qu'ils aient atteint le but, dans leurs allégories physiologiques, en voulant que le soleil soit pour eux tantôt Apollon, puis Horus, puis Osiris, et toutes les choses que vous voudrez ; que la lune soit Isis et Diane, et tout ce qu'il plaira d'énumérer ; que ce ne soient plus des hommes mortels, mais seulement des flambeaux célestes que ces noms rappellent ; on devra donc adorer comme dieux véritables le soleil, la lune, les astres et toutes les parties de l'univers. C'est là tout ce que la noble physiologie des Grecs nous enseigne, en apparaissant comme une machine de théâtre, en élevant jusqu'aux cieux la sublimité de ses discours et en rabaisant jusqu'à la sensation de la matière sensible et visible, l'œuvre de Dieu. Voilà ce qu'elle nous a donné pour le fruit de ses méditations profondes, c'est qu'il ne subsiste rien au-delà du feu, du calorique répandu dans la matière des corps lumineux qui brillent au firmament, et que nous devons adorer comme des dieux, l'humide, le sec et l'amalgame des éléments qui produisent les corps.

Comment dans cet état de choses, ne pas admirer et ne pas célébrer la grandeur de l'Évangile de notre Sauveur et Dieu Jésus-Christ, qui instruit tout le genre humain à n'adorer avec le recueillement convenable que Dieu, le maître, le créateur du soleil, de la lune et de tout l'univers, qui est bien au-delà et au-dessus de toutes les choses visibles ; à ne célébrer dans nos chants, au lieu des éléments des corps, que celui qui entretient la vie et qui distribue tous les biens ; à ne plus être frappés de stupeur à l'aspect des parties visibles du monde

et de tout ce qui frappe nos sens, comme appartenant à une nature périssable? Dans ce corps de doctrine, c'est l'esprit invisible et ordonnateur du tout et de ses parties que nous devons seul admirer. Nous ne devons déifier que cette puissance divine qui se répand dans toutes ces choses, qui les met en ordre. Nature incorporelle et intellectuelle qu'on doit plutôt nommer ineffable et incompréhensible, qui ne se communique à nous que par sa propre énergie, qui se manifeste dans tous les êtres, pénétrant partout sans corps, et se propageant sans se mêler à rien. Ce n'est pas aux corps célestes qu'elle borne son action; mais les corps terrestres, les éléments de tout genre et jusqu'aux moindres parties, montrent de la manière la plus complète la magnificence des œuvres de la divinité qui, sans se laisser voir ni saisir par nos sens, est superposée à tout, et gouverne par les règles d'une sagesse indicible, le monde entier.

Après avoir donné la preuve évidente de l'inconsistance de la théologie, soit celle dite mythologique et de celle plus relevée et plus physique telle que les anciens Grecs et Egyptiens se sont vantés de l'avoir expliquée, il est temps d'examiner les embellissements qu'elle a reçus de la part de ceux qui, plus sévères et presque nos contemporains, se font gloire d'être philosophes.

Ceux-ci, en effet, ayant essayé de combiner avec l'ancienne théologie les découvertes bien postérieures de Platon, sur l'intelligence créatrice de toutes choses, sur les idées incorporelles, sur les puissances intellectuelles et rationnelles, font sonner bien haut leur manière d'interpréter les fables et en tirent vanité.

Prêtez donc attention à la jactance avec laquelle Porphyre prélude à son exposition physiologique des fables.

## CHAPITRE VII.

### DE QUELLE MANIÈRE LES NOUVEAUX PHILOSOPHES ONT ENTREMÊLÉ LEUR DOCTRINE AUX FABLES.

« Je vais parler pour ceux qui ont le droit de m'entendre. Profanes, sortez de l'enceinte (10); je vais faire voir les conceptions de la sagesse dans l'étude de la divinité.

» C'est par elle que les hommes ont rendu sensibles Dieu et les puissances divines, au moyen d'images en rapport avec nos sens, et ont fait voir les objets invisibles en façonnant la matière sous des formes qui permettent à ceux qui se sont livrés à cette étude, de lire les attributs des dieux dans les statues qui les représentent, comme nous lisons dans les livres, quand nous connaissons les éléments des lettres. On ne doit pas s'étonner que les hommes les plus grossiers ne voient que des pierres et du bois dans les statues. C'est ainsi que ceux qui n'ont pas la connaissance des lettres n'aperçoivent que des pierres dans les stèles chargées d'inscriptions; ne découvrent que du bois, dans les tablettes, et le tissu de Papyrus, dans les livres. »

Après avoir débuté avec cette emphase, écoutez les termes, mot pour mot, par lesquels il continue.

« La divinité, douée d'un éclat lumineux et résidant dans une atmosphère éthérée de feu, ne se laisse pas percevoir par les organes de la sensation, qui n'ont d'énergie que pour les occupations d'une existence mortelle. C'est pourquoi elle nous a introduits dans sa lumière par la transparence du cristal, par l'éclat du marbre et de l'ivoire; par l'or nous avons compris son essence ignée et son incorruptibilité. L'or, en effet, ne contracte pas de rouille. Beaucoup ont désigné l'impénétrabilité de la substance divine par les teintes sombres de la pierre. On a enfin donné aux dieux une forme humaine pour marquer que la divinité est la raison par excellence; on les a faits beaux, parce que leur beauté est sans tache; différents d'âges ou de formes, debout ou assis, nus ou couverts de voiles, mâles ou femelles, vierges et adultes ou dans les liens du mariage, pour nous faire comprendre combien ils diffèrent entre eux. C'est la même cause qui fait que tout ce qui est blanc est consacré aux dieux célestes; les globes et tout ce qui est sphérique sont attribués au soleil et à la lune, quelquefois à la fortune et à l'espérance; les cercles et toutes les images circulaires appartiennent à l'éternité et aux mouvements qui s'opèrent dans les cieux, suivant les zones et les orbites. Quant aux sections du cercle, elles sont la peinture des transformations lunaires. Les pyramides et les obélisques marquent la substance du feu, et

par suite, les dieux de l'Olympe; les cônes retracent le soleil; le cylindre, la terre; le phallus, la semence et l'engendrement; le triangle enfin, les parties sexuelles de la femme. »

Voici donc les doctrines admirables de notre philosophe. Existe-t-il rien de plus indécent? Et peut-on révéler des choses honteuses par un langage plus imposant? Quoi de plus forcé que de donner comme des images de la lumière divine et de la nature céleste, des substances inanimées telles que l'or et la pierre et tout ce qui y ressemble. D'ailleurs, tous ces sophismes sont récents, ils ne sont pas venus même en rêve à la pensée des anciens. Je vous ferai connaître que, dans l'opinion des premiers auteurs, ces statues faites d'or et de matières précieuses avaient mérité leur réprobation. Voici ce que Plutarque en dit en propres termes :

#### CHAPITRE VIII.

##### DE L'ANCIENNE CONFECTION ET CONSÉCRATION DES STATUES.

« Cet usage de sculpter des statues (11) ne me semble ni ancien ni de l'origine, s'il est vrai que la première statue de bois d'Apollon fut consacrée à Delos par Erysichthon pour les théories (pèlerinages). C'est également en bois qu'est la Minerve Poliade, consacrée par les Autochthones, que les Athéniens conservent encore. Les Samiens possédaient en bois l'Hédos, ou statue assise de Junon, comme dit Callimaque (12). Mais, par Apollon, ἄναξ, ô déesse, vous n'étiez anciennement qu'une planche non sculptée. C'est ainsi qu'alors on consacrait les dieux, et Danaus érigea le premier en pierre l'Hédos de Minerve, à Linde.

» On rapporte de Piras qui construisit le premier un temple à la Junon d'Argos, et consacra sa fille Callithyia (13) pour en être la prêtresse, qu'il fit couper dans les forêts de Tirynthe un tronc de poirier sauvage pour en façonner la statue de Junon. Les anciens ne voulaient pas entailler l'image d'un Dieu dans la pierre, cette matière étant dure, résistant aux outils et inanimée. Ils considéraient l'or et l'argent comme les couleurs livides d'une terre stérile et altérée qui, dévorée par des feux souterrains, se couvre d'efflorescences, semblables aux tumeurs cutanées. Si quelquefois ils faisaient usage de l'ivoire, c'était par

forme de récréation et pour varier les traits. » C'est ainsi que s'exprime Plutarque. Mais avant lui, Platon avait dit qu'il ne voyait dans l'or, dans la pierre et dans l'ivoire, rien qui méritât la vénération et fût digne de la majesté divine. Ecoutez ce qu'il prescrit dans le livre des lois, de l'emploi dans les arts des matières inanimées, lui qui savait si bien apprécier ces choses. « La terre et Vesta passent avant tous les dieux ; que personne donc ne dévoue subsidiairement aux dieux l'or et l'argent, soit dans les demeures particulières, soit dans les temples. Ce sont des objets d'envie dans les autres républiques : l'ivoire, relique d'un animal privé de vie, est une consécration impure ; le fer et l'airain sont des instruments de destruction et de guerre. »

Il me semble que ces expressions combattent clairement et renversent la prétendue physiologie de Porphyre. Voyons, cependant plus loin, et prêtons encore attention au même écrivain.

---

## CHAPIRE IX.

### CONTINUATION DE LA THÉOLOGIE ALLÉGORIQUE DES GRECS ET DES ROMAINS.

« Or, en étudiant attentivement la sagesse des Grecs, voyez ce qui en résulte. Ils prennent Jupiter pour l'intelligence du monde, qui, renfermant en lui l'univers, lui a donné sa forme.

» Aussi, les auteurs des poèmes orphiques se sont-ils exprimés à son égard de la manière suivante, dans leurs théologies. Jupiter armé de la foudre éblouissante, ouvre et termine la carrière des êtres. Jupiter est la tête et le centre, tout est formé par lui. Jupiter est l'être viril par essence, il est la fiancée inviolable. Jupiter est la base sur laquelle repose la terre et le ciel étoilé. Jupiter est roi et la source première de toute existence ; il est la puissance unique, la divinité solitaire, le grand souverain de l'univers ; c'est dans ce seul corps royal que toutes choses sont incluses, le feu, l'eau, la terre, l'éther, la nuit et le jour ; il est le conseil, le premier générateur, l'amour qui charme le plus grand nombre. Toutes ces choses reposent dans le grand corps de Jupiter. Si vous voulez voir sa tête et son beau visage, c'est le ciel brillant de mille feux, et

sa chevelure dorée s'agite avec grâce au milieu des astres étincelants de beauté. D'un côté et de l'autre se déploie l'or de ses cornes de taureau, qui sont l'aurore et le vesper, carrière des dieux célestes; ses yeux sont le soleil et la lune qui réfléchissent son esprit, inaccessible à l'erreur et resplendissant de la majesté éroyale. C'est l'éther incorruptible par qui tout se meut dans son orbite et pense : il n'est point de son articulé, de cri sauvage, de bruit sourd, ni de voix prophétique qui puisse échapper à l'ouïe du puissant fils de Saturne; c'est ainsi qu'il est doué d'une tête immortelle et d'une intelligence infinie. Son corps infini, immuable, est tout entouré de lumière, robuste et pourvu de membres robustes, d'une force sans égale; c'est ainsi qu'il est constitué; les épaules, la poitrine, les larges omoplates du Dieu, sont l'air à la vaste étendue, des ailes y prennent naissance : c'est par leur aide qu'il vole en tout lieu. Son ventre sacré, c'est la terre, mère de tous les êtres, et les sommets aigus des montagnes; une ceinture le partage, c'est l'élément liquide des mers retentissantes: Ses pieds sont les soutiens intérieurs de la terre, le tartare sans borne et les dernières limites de la vie. Après avoir tout caché dans son cœur, il devait reproduire tout à la lumière, cause de la joie, en le faisant sortir de nouveau du sein de la divinité (14).

» Jupiter est donc tout l'univers, la vie de tous les animaux, le dieu des dieux. En tant qu'il est intelligence, c'est de lui que tout procède; il crée tout par sa pensée. D'après de semblables interprétations données par les théologiens sur Dieu, il devenait impossible de composer une figure qui rendît aux yeux l'image de ce que le discours expose, et l'on s'y essayerait en vain. En conséquence, on a représenté par une sphère la vitalité, l'énergie intellectuelle et providentielle. On a fait la statue de Jupiter sous une forme humaine, à cause de l'intelligence demiourgique, ainsi que pour indiquer sa parole qui est la semence de toutes les actions. Il est assis : c'est l'emblème de la stabilité de sa puissance; la partie supérieure de son corps est nue, parce que c'est dans les régions célestes et spirituelles qu'il se laisse voir; ses membres inférieurs sont voilés, parce qu'il se rend invisible dans les parties qui sont couvertes. Il tient un sceptre de la main gauche, parce que c'est principa-



lement vers cette portion du corps qu'est fixé le cœur, le vis-  
cère dominant et intelligent par excellence ; l'esprit créateur  
est, en effet, le roi du monde. Sa droite étendue soutient, ou  
un aigle, parce qu'il commande à tous les dieux qui parcourent  
les airs, comme l'aigle à tous les oiseaux qui fendent l'atmos-  
phère, ou une victoire, parce qu'il a vaincu toutes les résistan-  
ces. »

Telles sont les expressions de Porphyre, dont il est à pro-  
pos de considérer tranquillement et à loisir toute la portée, et de  
pénétrer quel est, en effet, le Jupiter que ces vers nous dépei-  
gnent. Il ne me semble pas qu'il soit autre chose que l'univers  
visible, dans l'ensemble de toutes ses parties, tant célestes  
et éthérées, dans lesquelles brillent les astres, comme placés  
dans la tête d'un immense corps ; que les parties, qui plus rap-  
prochées de nous constituent l'air, la terre et la mer. La terre,  
en effet, les montagnes et les collines, sont des parties du  
monde que la mer enceint par le milieu, à la manière d'une  
ceinture. Le feu, l'eau, la nuit et le jour seraient aussi des par-  
ties consubstantielles de l'univers. Je pense, si je ne me trompe,  
que toutes ces expressions désignent clairement le monde vi-  
sible, et nous apprennent que l'ensemble est formé de toutes  
ces parties. Il dit, en effet : « Toutes choses reposent dans le grand  
corps de Jupiter, » et il explique ce que sont ces toutes choses :  
le feu, l'eau, la terre, l'éther, la nuit et le jour. « Si vous voulez  
voir sa tête et son beau visage, c'est le ciel brillant de mille feux,  
et sa chevelure dorée s'agite au milieu des astres étincelants  
de beauté. » Et ce qui suit : « C'est au milieu de ces substan-  
ces qu'il place l'intelligence de Jupiter, qu'il dit être l'éther. »  
Suivant la doctrine des Stoïciens, c'est la substance ignée et  
brûlante qui gouverne le monde : Dieu est un corps, et le créa-  
teur ne se distingue pas de la puissance du feu. Les mêmes  
idées se retrouvent dans le vers. « Son intelligence inaccessible  
à l'erreur est royale : c'est l'éther incorruptible, par qui tout  
se meut dans son orbite et pense. »

Ayant donc ostensiblement fait de l'univers un grand corps  
auquel il a donné le nom de Jupiter, il déclare que son esprit  
est l'éther, et son corps, les autres parties du monde. Voici ce  
qu'est Jupiter, tel que nous le voyons défini dans ces vers ; et

**L'interprète des mêmes vers, d'accord avec eux, commence ainsi : Jupiter est donc la vie de tous les animaux, le dieu des dieux. Donnant clairement cette explication théologique, que le dieu Jupiter n'est rien autre que le monde visible et sensible, tel que ces vers le font connaître et tel qu'il les interprète.**

**La théologie des Egyptiens, chez qui Orphée a puisé la sienne, reconnaissait que l'univers était dieu formé de plusieurs dieux qui composaient ses parties (on a fait voir, en effet, dans ce qui a précédé, qu'ils divinisaient les parties de l'univers), et les vers, dont nous venons de citer les expressions, ne disent rien de plus. Or, Porphyre qui a joint une seconde interprétation à la première, ajoute de son chef, en disant que le dieu, représenté par les théologiens de la sorte, était le créateur de l'univers et l'intelligence démiourgique. Mais où a-t-il pris cette doctrine, dont le poète n'a pas même suggéré l'idée ? soit Orphée le Thrace ou tout autre. Dira-t-il que c'est des Egyptiens et des premiers Hellènes que lui est venue cette théologie ? Mais nous avons fait voir qu'ils n'avaient aucune notion de l'intelligence pure, comme contenue dans une substance invisible et incorporelle, et un témoin, digne de foi plus que personne, Platon, le confesse dans le Cratyle, lorsqu'il dit que les premiers hommes qui ont peuplé la Grèce, non plus que les Barbares actuels, ne reconnaissaient pas d'autres dieux que le soleil, la lune, la terre, les astres et le ciel ; et Chœremon, que nous avons récemment appelé en témoignage, dit que les Egyptiens n'ont jamais reconnu d'autres dieux que les planètes et autres astres (15), que jamais ils n'ont admis de substances animées et incorporelles, faisant consister tout dans les parties visibles de l'univers.**

## CHAPITRE X.

### EXAMEN ET RÉFUTATION DE CETTE EXPOSITION FORCÉE.

**Le poète s'étant donc exprimé à son début dans ces termes, où Porphyre a-t-il pris, de qui a-t-il reçu qu'il fût fait mention dans ces vers d'un dieu incorporel, au-delà de l'univers, créateur du soleil, de la lune, des astres, du ciel même et de l'en-**

semble de l'univers ? Mais lui-même n'a pas compris ces choses. En effet, l'intelligence démiourgique de tout ce qui existe n'est pas formée de plusieurs parties. Le ciel ne saurait être sa tête ; son corps n'est pas le feu, l'eau et la terre ; ses yeux ne sont pas le soleil et la lune. Comment les épaules, la poitrine, le dos et le ventre du dieu créateur seraient-ils l'air à la vaste étendue, la terre et les sommets aigus des montagnes ? Comment l'éther pourrait-il être considéré comme l'intelligence de l'auteur du monde et de l'esprit démiourgique ? On ne peut donc conclure autre chose, sinon qu'une telle interprétation de ces vers est sophistique.

Je déclare, pour moi, que c'est l'acte d'une profonde impiété, de donner pour les parties de Dieu les parties de l'univers ; et plus encore, de dire que Dieu et l'univers sont une même chose ; et par-dessus tout, que ce qu'ils supposent être l'âme de l'univers, soit le créateur de cet univers.

La piété veut, au contraire, que l'on reconnaisse que le créateur, le père ou le conservateur du monde est différent de la création, et que l'âme de l'univers, unie à lui essentiellement et plongée dans toute la matière, comme l'âme dans l'animal, ne saurait être saintement qualifiée du nom de Dieu. Il est bien vrai qu'il est présent dans toutes les parties, qu'il est la Providence du monde, ainsi que nous l'enseignent les saints oracles, d'une manière bien digne et convenable à la divinité, lorsqu'ils lui font dire : « Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre, dit le Seigneur (a) ? » et encore : « Le Seigneur est au plus haut des cieux ; il est dans les parties infimes de la terre (b). » Puis aussi : « C'est en lui que nous agissons (16), que nous vivons et que nous sommes (c) ; mais ce n'est pas comme partie du monde, ni comme son âme, ni comme sa propre intelligence. » Et pour fournir un exemple plus vrai, plus en rapport avec Dieu, la Parole sainte s'est énoncée convenablement en disant : « Le ciel est mon trône, la terre est mon marche-pied (d). » Puisqu'en effet la prosopopée est tout à fait dans les nécessités du langage humain, voyez la différence des deux théologies. Celle-ci, en di-

(a) Jérémie, 23, 24.—(b) Deutéronome, 4, 39.—(c) Actes des apôtres, 17, 28.  
— (d) Isale, 66, 1.

sant que le ciel est le trône de Dieu, définit le roi de l'univers comme en dehors de son trône et au-dessus de tous les êtres, sans cependant priver la terre de sa surveillance; car elle nous enseigne que son énergie providentielle et divine s'abaisse également vers cette portion du monde, lorsqu'il dit : La terre est mon marche-pied.

Mais le marche-pied ni le trône ne sont pas le corps de celui qui s'y place; ils ne sauraient en faire partie. Au lieu de cela, celui qui dit que le ciel est la tête de Dieu avec tout ce qu'il renferme; que l'éther est son intelligence; que ses membres et son corps sont les autres parties du monde, est convaincu d'ignorance relativement à ce qu'est le créateur et à ce qu'est Dieu. Il ne saurait se créer lui-même, et l'on ne peut appeler intelligence celle qui se confond avec l'éther. Quel peut être le Dieu dont la terre et les montagnes forment les parties comme les gonflements matériels qui surviennent aux corps? Comment peut-on pieusement nommer Dieu, le frère congénère du feu, de l'air, de l'eau, procréés d'une matière irraisonnable et corruptible? Mais si l'esprit de Jupiter n'est pas autre chose que l'éther, suivant la définition du mot, l'éther n'est que la partie la plus élevée et enflammée de l'air, tirant son nom, à ce qu'on prétend, du verbe *αἰθεῖν*, qui veut dire brûler; si l'air et l'éther ne sont que des substances corporelles, voyez à quelle dégradation se trouve réduit l'esprit de Jupiter; et quel homme sensé pourrait nommer Dieu ce dont l'esprit est dépourvu de sens et de raison, puisque telle est la nature de tous les corps. C'est pourquoi, dans notre théologie, nous devons adopter une marche absolument contraire, et soutenir que Dieu n'est ni le ciel, ni l'éther, ni le soleil, ni la lune, ni tout le chœur des astres, ni l'univers pris dans son ensemble. Ce sont les œuvres de ses mains, bien chétives, bien exigües, si on les compare aux puissances incorporelles et intellectuelles, puisque tout corps est corruptible et irraisonnable, et que la nature de tout être visible est telle; tandis que ce qui est placé en dehors des objets visibles est seul doué de raison et d'immortalité, coéternel et partageant la vie heureuse du roi de l'univers, infiniment supérieur à tous les êtres qui se laissent voir. Aussi les saints oracles, parlant des parties visibles de l'univers, nous en donnent-

ils une juste idée : « Je considérerai les cieux qui sont l'œuvre de vos doigts, la lune et les astres que vous avez solidement assis. »  
 (a) Et ensuite : « C'est vous, Seigneur, qui dans l'origine avez placé la terre sur ses fondements; les cieux sont l'œuvre de vos mains (b). » Et enfin : « Dirigez vos regards vers les régions supérieures, et voyez celui qui vous a étalé ce spectacle (c). »  
 Mais en voici assez sur l'interprétation des premiers vers. Examinons encore ce qui suit.

« Puisqu'il était impossible, dit-il, de produire artificiellement une image semblable à ce que la parole vient de faire connaître, ils ont donné à Jupiter une ressemblance humaine, parce que c'est avec son intelligence qu'il a conçu ce plan, et avec sa parole, germe d'existence, qu'il a terminé son ouvrage. » Mais comment, s'il était impossible de représenter une image telle que le discours l'indiquait, et cependant il n'indiquait que les portions du monde visible, le ciel et ce qu'il contient, l'air et la terre et tout ce qui en dépend; si, dis-je, il n'était pas possible de composer une ressemblance des parties visibles du monde, comment pouvait-on inventer une représentation de Dieu, en tant qu'il est esprit? Et qu'avait de semblable à l'esprit de Dieu le corps humain? Pour moi, je pense qu'il ne peut même donner une idée de l'esprit de l'homme, puisqu'il est incorporel, indivisible et sans borne. Et cependant toute l'industrie des artistes ne peut copier que la nature du corps mortel, et ne retrace même l'image d'une chair animée que par une matière morte qui ne parle, ni n'entend. C'est donc avec raison que l'âme étant raisonnable et immortelle, que l'esprit étant impassible, on a dit qu'ils conservaient dans la nature de l'homme, l'image et la ressemblance de Dieu, en tant que cette âme est immatérielle, incorporelle, intelligente et raisonnable par son essence, et qu'enfin elle est capable de vertu et de sagesse. Or, si quelqu'un pouvait inventer une statue qui représentât l'âme, ou en tracer la forme à l'aide de la peinture, certes, celui-là ferait un des ouvrages les plus excellents. Mais puisque l'esprit de l'homme n'a ni forme, ni maintien saisissable par la vue, par la pensée ou par l'ouïe, qui

(a) Psaume, 88. — (b) Psaume, 102, 25. — (c) Isaïe, 40, 26.

peut être assez insensé pour prétendre représenter la forme et l'image de Dieu, l'essence au-dessus de tout, en moulant une statue copiée sur l'homme? La nature divine n'est conçue, par l'esprit éclairé d'en haut, dans les âmes purifiées par le silence, que comme entièrement en dehors de toute matière mortelle, et l'attitude attribuée au Jupiter que je vois dans la statue, ne me donne l'idée que d'un homme mortel par sa nature, et non pas même de l'homme entier, mais de cette partie qui en lui est la moins digne d'être imitée, puisqu'elle ne conserve aucune trace de vie et d'âme. Comment, à plus forte raison, le Dieu supérieur à tout, l'esprit démiourgique serait-il le même Jupiter que je vois dans le bronze ou dans l'os mort d'un éléphant? Cependant cet esprit démiourgique qui a tout créé, comment serait-il un seul et même avec ce Jupiter qui, par Alcmène, a donné le jour à Hercule, et père de tant d'autres hommes que la fable nomme fils de Jupiter, et qui, après avoir terminé leur existence mortelle d'une manière toute semblable à celle des autres hommes, ont laissé à leurs successeurs des monuments ineffaçables de leur nature, qui ne diffère en rien de la nôtre?

Les premiers théologiens des Phéniciens ont transmis à la mémoire, comme nous l'avons fait connaître dans le premier livre de cet ouvrage, que Jupiter, mortel, fils de Cronus, également mortel, était d'origine phénicienne. Les Egyptiens se sont emparés de cet homme en le reconnaissant également pour mortel, et sont d'accord sur tout le reste avec les Phéniciens. Les Crétois montrent son tombeau chez eux : ce seront donc nos troisièmes témoins. Les Atlantiens et tous ceux qui sont cités comme ayant précédé son existence, ont revendiqué Jupiter dans leur histoire et l'ont tous déclaré mortel ; ils lui ont attribué des actions qui ne conviennent qu'aux hommes et aux mortels, et non de celles qui étaient honorables et philosophiques, mais qui toutes sont entachées d'infamie et d'intempérance. Quant à ceux qui se sont faits forts de donner un sens plus digne et plus relevé aux fables, tantôt Jupiter est pour eux l'énergie chaude et enflammée, tantôt c'est le vent. Et maintenant, il est devenu, je ne sais comment, à leurs yeux l'intelligence démiourgique des choses. Mais on est fondé

à leur demander quel nom ils donneront à son père et à son aïeul paternel, puisque tous les théologiens sont unanimes à déclarer qu'il est fils de Saturne (Cronus), et les vers d'Orphée que nous venons de citer le nomment *ὀπιρμηνῆς Κρονίου*? Cronus à son tour est fils d'Uranus. Or, si on leur accorde que Jupiter soit le Dieu de l'univers, qu'il soit l'intelligence démiourgique, que deviendra son père Cronus? Que deviendra son aïeul Uranus? Si en effet Jupiter est le premier, comme créateur de tout ce qui existe, il faut que les autres prennent place après lui, comme étant faits par lui. Si Cronus était le temps, qu'on le considérât conséquemment comme né d'Uranus (le ciel), parce que le temps n'a eu d'existence que concurremment avec le ciel, certes, Uranus serait bien le père de Cronus, puisque le temps n'est venu qu'après lui; mais avant eux se placerait la cause de tous les êtres, le Dieu créateur du ciel et du temps : et, s'il en est ainsi, Jupiter ne saurait être le troisième dans la descendance d'Uranus. Comment donc, pour les Egyptiens et les Phéniciens (17), comme pour les Grecs et les philosophes, Jupiter figure-t-il le troisième dans cette généalogie, puisqu'il est l'intelligence démiourgique? Toute cette supposition du philosophe est convaincue de fausseté; elle va l'être encore davantage par ce qui suit. Voici ses paroles :

---

## CHAPITRE XI.

### RÉPUTATION SOLIDE DES DOGMES DU PAGANISME.

« Ils ont fait de Junon la compagne de Jupiter, en disant que Junon est l'essence éthérée et aérienne. L'éther n'est, en effet, que la partie la plus subtile de l'air. »

Précédemment, il avait donné le sens des vers d'Orphée, en disant que l'éther est l'esprit de Jupiter. Maintenant, son interprétation définit l'éther, en disant que c'est l'air le plus subtil. L'air est un corps et l'éther l'a été bien antérieurement à l'air. Il s'en suit donc que l'esprit de Jupiter est un corps, encore qu'il soit le plus subtil de tous. Cependant, comment l'esprit et le corps qui, par leur nature, sont dia-

métralement opposés, pourraient-ils être conçus comme une même chose ? Ensuite, je ne saurais m'expliquer comment il a si promptement oublié ces vers.

« Son esprit inaccessible à l'erreur est royal. C'est l'éther incorruptible par qui tout se ment dans son orbite et pense. Il n'est point de son articulé, de cri sauvage, de bruit sourd, ni de voix prophétique qui échappe à l'ouïe du puissant fils de Saturne. »

Est-ce que l'éther n'est pas divinement proclamé dans ces vers comme étant l'esprit de Jupiter ? Et voici qu'il nous dit encore que Junon est l'élément éthéré et aérien. Ensuite, en développant sa pensée, il ajoute :

« La puissance qui domine dans l'immensité de l'air, c'est Junon qui a pris son nom, Hera de l'air Ἡρα καὶ Ἀέρ. Quant à la portion de l'air qui est successivement éclairée ou assombrie par la lune, Latone en est le symbole. Latone n'est pas autre chose que l'insensibilité où nous sommes pendant le sommeil, et parce que, pour les âmes qui sont sous l'influence de la lune, l'oubli les prive du sentiment de la divinité. C'est par cette raison que Latone est mère d'Apollon et de Diane qui sont causes que la nuit est éclairée. »

Dans ce passage, il déclare que l'air ou l'atmosphère placée en dessous de la lune est mère du soleil et de la lune, et c'est cet air qu'il nomme Latone. Mais comment cet air serait-il la mère des causes de la lumière, quand il est plutôt effet que cause ? Le soleil et la lune modifient l'atmosphère diversement et à tour de rôle. Mais en poursuivant, il dit : « Le principe dirigeant de la puissance souterraine se nomme Vesta. Sa statue a un aspect virginal ; elle est placée ἐφ' ἑστίας, c'est-à-dire près du foyer ; en tant que cette puissance féconde les germes, on la représente sous la forme d'une femme ayant beaucoup de gorge. Ils nomment Rhéa la divinité qui préside à la terre pierreuse et montagnueuse ; Cérès, celle qui commande aux plaines fertiles. Cérès est en tous points semblable à Rhéa ; mais elle l'emporte sur elle en ce qu'elle devient, par Jupiter, mère de Coré (Proserpine), qui marque l'abondance des graines farineuses. C'est pourquoi sa statue est couronnée d'épis ; elle est environnée de pavots, symbole de la fécondité. »



Examinez encore ici de quelle manière Rhéa, qui passe pour la mère des dieux et de Jupiter même, est précipitée dans les pierres et la terre, et comme, en mêlant toutes choses, il l'assimile à Cérès, mais qui l'emporte sur elle en ce que, dit-il, Cérès donne, par son union avec Jupiter, le jour à Coré ; parce qu'il est impossible que la terre pierreuse produise l'abondance des graines farineuses. Voici donc encore Jupiter métamorphosé ou transporté dans les plantes farineuses. Il continue à la suite en ces termes : « Puisqu'il est constant qu'il existe, dans les semences confiées à la terre, une vertu que le soleil développe lorsqu'il incline vers le tropique d'hiver, Coré est cette vertu contenue dans les germes, et Pluton, qui est le soleil qui descend vers la terre et retourne vers le monde invisible au tropique d'hiver, enlève, dit-on, Coré que Cérès désire conserver cachée sous la terre. Quant aux bourgeons et, en général, aux végétaux, leur vertu est désignée par le nom de Bacchus (Dionysos). Voyez-en les images (18) : Coré porte les symboles de la floraison des fruits de la terre dans les plantes qui s'élèvent au-dessus d'elle ; Bacchus porte des cornes, ornement qu'il partage avec Coré ; il a comme elle une complexion efféminée, pour indiquer l'énergie masculo-féminine qui préside à l'expansion des bourgeons. Pluton, le ravisseur de Coré, a un casque comme symbole du pôle ténébreux ; son sceptre est tronqué, marque du roi des enfers ; le chien désigne la conception des fruits qui se divise en trois époques : l'ensemencement, la conception propre et l'émission ; car son nom Cerbère ne vient pas de ce qu'il a pour pâture les âmes exprimées par le mot  $\chi\eta\rho$  ; son nom vient de  $\kappa\epsilon\omega$ , parce que la terre dont Pluton est le recteur, conçoit, lorsqu'il ravit Coré (Proserpine).

« Attis et Adonis (19) ont aussi une affinité et une analogie sensible avec les plantes ; mais Attis appartient spécialement aux fleurs qui apparaissent dans le printemps et qui s'effeuillent avant que les boutons à fruit soient noués. C'est par cette cause qu'ils lui ont attribué la castration de sa virilité, avant que les fruits ne soient parvenus au développement qui est le terme de la fécondation des germes. Adonis est, au contraire, le symbole de la section des fruits parvenus à maturité.

« Silène est le symbole de la force motrice du vent, qui ne contribue pas faiblement à l'accomplissement des effets généraux de la nature. L'éclat des fleurs qui couronnent son front marque les mouvements circulaires qui ont lieu dans le ciel, et la barbe épaisse qui descend de son menton est le signe de l'opacité de l'air aux approches de la terre. Cependant, comme il existait une énergie qui participait de la puissance divinatrice, elle a reçu le nom de Thémis, parce qu'elle annonce à chacun *τάτα θειμένα καὶ τὰ κείμενα*, les destinées immuables. C'est ainsi que la puissance qui préside à la terre, à l'aide des interprétations, est adorée sous divers symboles : comme vierge, c'est Vesta armée de l'aiguillon ; comme mère, c'est la nourrice ; présentée comme Rhéa, c'est la terre pierreuse et hérissée de montagnes ; comme couverte de graminées, c'est Cérés ; comme prophétesse, c'est Thémis. Quant à cette parole fécondante qui descend dans son sein, elle est représentée par Priape, dont Coré (Proserpine) est une subdivision qui désigne les fruits amenés à la dessiccation par la maturité, tandis que Bacchus est le nom qu'on donne aux produits liquoreux et aux bourgeons verts. Mais Coré est enlevée par Pluton, qui désigne le soleil lorsqu'il descend sous la terre, au moment de la semence, et lorsque Bacchus commence à entrer en sève, en cédant à l'action énergique de la force génératrice qui se renouvelle sous la terre. Cette vertu est secondée par celle qui produit la floraison dont Attis est le symbole, comme Adonis marque le moment où l'on coupe les épis parvenus à une maturité parfaite. Enfin, cette vitalité aérienne qui se répand dans l'univers, que l'on a représentée par Silène, se distingue aussi dans la bacchante par la distension extraordinaire des parties sexuelles ; et par les satyres elle représente la fougue des désirs lascifs. C'est par de pareils symboles que la puissance énergique, concentrée dans le globe, est rendue sensible. » Voici donc toutes ces belles conceptions que j'ai dû forcément citer en les abrégant, pour que vous connussiez les pieuses doctrines des philosophes. Ainsi donc, d'après ces enseignements, Coré est la puissance des graines céréales ; Bacchus, des plantes à bourgeons ; Attis, des fleurs printanières ; Adonis, le symbole des fruits en maturité. Quelle utilité de diviniser des choses qui

n'ont été faites que pour la nourriture des corps des animaux qui ont été placés sur la terre par Dieu, créateur de tout ce qui est ? A quoi bon honorer d'un culte religieux l'énergie concentrée dans le globe, lorsque la nature de notre âme est céleste, raisonnable, immortelle, capable de percevoir, par les yeux purifiés de l'entendement, Dieu, le roi sublime de tous les êtres ? En entendant dire que Silène est la force motrice des vents et l'énergie vitale, qui s'étend à tout, représentant tantôt par sa tête la rotation des corps célestes, tantôt, par la barbe épaisse qui descend de son menton, l'opacité de l'air, qui pourrait se contenir ? Qui pourrait supporter de voir cet auteur ne daignant attribuer aucun culte religieux à celui qu'on doit déifier par dessus toutes choses, offrir à nos adorations Adonis et Bacchus, c'est-à-dire les fruits de la terre et les bourgeons des arbres ? Qui ne serait pas révolté d'entendre traiter avec respect les satyres et les bacchantes, images des passions les plus honteuses et les plus effrénées, si, en effet, les premiers expriment l'impétuosité qui nous entraîne au rapprochement des sexes, et les bacchantes les développements expansifs qui tendent au même but ? Mais pourquoi m'appliquer à censurer chaque partie, lorsqu'il est de mon devoir de citer en abrégé ce qui suit de cette interprétation physiologique, afin qu'aucune partie de ces ineffables mystères ne nous reste inconnue. Voici comment le même auteur continue à la développer.

« La vertu génératrice de l'eau a été appelée par eux du nom général d'Océan dont Téthys est le symbole. La partie potable de cet élément est appelée par eux Achéloüs; celle des eaux amères, Poseidon (Neptune). Enfin cette vertu qui produit en elles l'amertume est nommée Amphitrite; et celles dont l'énergie partielle s'exerce sur les eaux douces sont dites Nymphes; sur les eaux de mer, Néréides. En appelant Héphaestus (Vulcain) la puissance du feu, ils ont donné à sa statue une forme d'homme. Ils ont couvert sa tête d'un bonnet bleuâtre, symbole des mouvements du ciel, dans lequel repose la substance ignée sous sa forme élémentaire et dans toute sa pureté; tandis que le feu qui descend du ciel en terre, dépouillé de sa force première, réclame un appui et une base combustible; c'est pourquoi il boite, ayant besoin de bois pour se sou-

tenir. Désignant cette même puissance dans le soleil, ils l'ont nommé Apollon à cause de la vibration  $\pi\acute{\alpha}\lambda\sigma\iota\varsigma$  de ses rayons. Les neuf Muses qui composent son chœur représentent la sphère sous-lunaire, puis celle des sept planètes, enfin celle des fixes. Ils lui ont ceint le front de laurier, d'une part parce que cette plante est pleine de feu, ce qui la rend odieuse aux démons; de l'autre, elle crépite en brûlant, ce qui désigne la faculté prophétique que ce Dieu possède. En tant que le soleil écarte les maux des corps terrestres, ils le nomment Héraclès (Hercule), parce qu'il fend l'air  $\epsilon\kappa\ \tau\omicron\upsilon\ \kappa\lambda\acute{\alpha}\sigma\theta\alpha\iota\ \pi\rho\delta\varsigma\ \tau\omicron\nu\ \acute{\alpha}\tau\epsilon\rho\alpha$  en le traversant dans sa course d'Orient en Occident. Ils ont dans leur fable imposé à ce dieu l'accomplissement des douze travaux, pour exprimer d'une manière allégorique la division du zodiaque dans la circonférence du ciel; il tient une massue et est couvert d'une peau de lion : la première marque les anomalies de la rotation solaire, la seconde est le symbole de la force de l'astre dans le signe du Lion.

« Asclépiade (Esculape) est le symbole de la puissance qui conserve la vie. Il a pour attribut un bâton qui sert d'appui aux malades et les aide à se soulever. Un serpent l'entoure de ses hélices pour marquer qu'il conserve à la fois le corps et l'âme. (Cependant les physiciens, en nous expliquant la formation de l'univers, imputent aux reptiles une nature pesante et terrestre;) car cet animal est doué d'une respiration très-forte et il se dépouille même des infirmités corporelles, et passe aussi pour avoir la science médicale au plus haut degré. C'est ce Dieu qui a découvert le remède qui rend la vue perçante : la fable lui attribue la connaissance de l'herbe qui fait revivre.

« Quant à ce mouvement circulaire et cadencé au moyen duquel la puissance du feu procure la maturité des fruits, on l'appelle Dionysos (Bacchus) (20), (qui, sous un autre aspect, est la puissance des fruits liquoreux); ce nom vient, ou de ce que le soleil tourne circulairement  $\pi\alpha\rho\acute{\alpha}\ \tau\omicron\ \pi\epsilon\rho\iota\delta\iota\upsilon\sigma\iota\nu$ , ou de ce qu'il accomplit  $\delta\iota\alpha\nu\acute{o}\upsilon\sigma\iota\nu$  dans le ciel sa révolution. La puissance par laquelle le soleil, en parcourant les périodes des saisons du monde, est le père des temps et des époques, lui a fait donner le nom d'Horus, venant de  $\acute{\omega}\rho\alpha$ .

«Pluton est le symbole de la richesse τοῦ πλούτου, qui est un don de l'énergie interne de la terre. Il possède également la puissance de détruire ; c'est pourquoi on associe Sérapis à Pluton, en lui donnant un vêtement de pourpre, pour marquer que la lumière est descendue sous la terre ; son sceptre tronqué est le signe de la domination infernale ; son retour dans les lieux ténébreux est indiqué par (21) son casque de peau de chien κυνῆ. Cerbère a une triple tête pour marquer les trois régions supérieures du soleil, l'orient, le méridien, le couchant.

«La lune prenant son nom σελήνη de σάλας (22) a été aussi désignée sous le nom d'Artemis (Diane), c'est-à-dire αἰρότομος, qui end l'air. Quoique vierge, Artemis est Lochia ou la déesse des enfantements, par l'influence qu'exerce sur le délivre la vertu de la Néoménie ou nouvelle lune. Ce qu'est Apollon dans le soleil, Athena (Minerve) l'est dans la lune ; elle est le symbole de la prudence, comme ἀθρηνά τις ὄσα (23), ayant un regard perçant ; Hécate représente aussi la lune, étant l'image des transformations et des vertus de ces mêmes transformations. C'est pourquoi cette déesse a trois visages, portant à la Néoménie un manteau blanc, des chaussures d'or, tenant des flambeaux allumés. Le panier qu'elle soutient en l'air est le symbole de l'élaboration des fruits qu'elle fait développer et grossir avec l'augmentation de sa lumière ; et sa chaussure de fer est le symbole de la pleine lune. De la branche de laurier, on peut conjecturer son incandescence, la fécondité, du pavot, et aussi la multitude des âmes qui y sont contenues comme dans une ville. Elle porte un arc comme Diane, pour marquer les douleurs qui accompagnent l'enfantement. Les Parques ont encore une relation avec les propriétés de la lune. Clotho se rapporte à son action pour féconder les germes, Lachesis, à sa vertu nutritive, Atropos à son caractère inexorable ; on lui adjoint l'énergie, qui fait germer les plantes ; c'est Cérès qui s'y unit et augmente par sa vertu spéciale, celle de la lune ; c'est pourquoi la lune étreint Coré (Proserpine) dans sa sphère. Ils y agglomèrent enfin Bacchus, à cause de la naissance et de la croissance de ses cornes, et à cause de la région nébuleuse qu'on aperçoit dans l'hémisphère inférieure de cet astre.

«L'action lente, froide et pénible de Cronus (Κρόνος), suggéra l'idée de lui appliquer celle du temps χρόνος. Ils le représentent debout, blanchi, pour marquer par cet attribut la vieillesse, fruit du temps; et les Curètes, symboles des moments opportuns, l'induisent en erreur (24). Ce qui signifie que le temps ne marche jamais sans être accompagné des occasions.

«Pour les Heures, les Olympiades sont attribuées au soleil; ce sont elles qui ouvrent les portes de l'air; les terrestres ou épichthoniennes sont les compagnes de Cérès. Elles tiennent des paniers; celui qui renferme des fleurs est l'emblème du printemps; celui qui contient des épis, l'est de l'été.

«Ayant reconnu que la planète de Mars était toute de feu, qu'elle amenait les guerres, qu'elle causait l'effusion du sang, les poètes l'ont célébrée comme pouvant nuire et servir.

«Ayant considéré que l'astre de Vénus favorisait les naissances et portait au désir de la reproduction, ils lui ont donné la représentation d'une femme, parce qu'elle procure l'engendrement. Elle est belle, à cause de ce vers du poète: Vesper, le plus beau des astres qui brille dans les cieux. L'amour est à ses côtés, pour exprimer le désir: elle couvre ses seins et ses parties sexuelles, parce qu'elle est la force qui fait naître et qui nourrit; elle vient de la mer, élément humide, chaud et dans une agitation perpétuelle; ils ont voulu indiquer par l'écume produite à sa surface, la liqueur spermatique.

«Hermès (Mercure) est l'emblème de la parole qui crée et interprète tout. Son érection marque de la contention de son corps, montre en même temps que la parole, principe séminal, se répand dans l'univers. Du reste, cette parole construite est Hermès (Mercure) dans le soleil, Hécate dans la lune, et Hermopan dans l'ensemble des choses existantes; c'est le germe qui s'insinue dans tout, et la force créatrice universelle. Hermanubis, chez les Egyptiens, est aussi une parole composée et egypto-hellénique; mais comme cette parole est unie à la puissance qui fait aimer, qui a pour représentant Cupidon, on a fait de Cupidon le fils d'Hermès: son âge tendre montre les mouvements subits et irréfléchis des passions. Ils ont fait de Pan le symbole de l'univers; ils lui ont donné des cor-

nes, symboles du soleil et de lune, et une fourrure de daim pour indiquer soit les astres répandus dans les cieux, ou la variété qui caractérise l'ensemble des choses. »

Comme ces explications n'appartiennent qu'aux divinités de la Grèce, il ajoute que les Egyptiens ont aussi leur symbole, et poursuit de la sorte :

« Les Egyptiens donnent à Kneph un corps humain : la couleur de sa peau est tannée, tirant sur le noir ; il a une ceinture et porte un sceptre ; sa tête est couronnée de plumes, marque de royauté, parce que la parole est d'une investigation pénible et cachée et qui échappe aux regards, qu'elle est vivifiante, qu'elle est royale, qu'elle a une grande activité intellectuelle ; c'est pour cela que la substance empennée repose sur sa tête. Ils disent que ce dieu fait sortir de sa bouche un œuf d'où naît Phtha, que les Grecs nomment Héphaestus (Vulcain). Cet œuf est interprété comme l'emblème de l'univers. On sacrifie à ce dieu un mouton, parce que les anciens hommes étaient galactophages (vivant de lait). Quant à l'univers, voici encore de quelle manière ils en exprimaient la représentation. C'est une statue de forme humaine qui a les jambes jointes depuis la partie supérieure jusqu'aux extrémités ; elle est enveloppée d'un manteau tout émaillé ; sur sa tête est placée une sphère d'or, pour marquer la fixité et la nature variée des astres, enfin parce que le monde est sphérique. Ils figurent le soleil par un homme monté tantôt sur un bateau, tantôt sur un crocodile ; le bateau marque le mouvement sur la matière liquide, le crocodile, l'eau potable sur laquelle le soleil est porté. Cela veut donc dire que le soleil fait sa rotation dans un air humide et doux. Isis est le nom qu'ils donnent à la puissance qui s'exerce sur la terre céleste et sur la terre chthonienne. Ils la nomment ainsi à cause de l'égalité, fondement de la justice, διὰ τὴν ἰσότητά ἐφ'ἧς τὸ θεῖον. La terre céleste est la lune, la terre chthonienne est celle qui porte des fruits et sur laquelle nous habitons. Déméter (Cérès), chez les Grecs, et Isis, chez les Egyptiens, sont douées d'une égale puissance ; Coré (Proserpine) et Bacchus, (Dionysos des Grecs), Isis et Osiris des Egyptiens, expriment l'énergie qui fait sortir et qui nourrit, les plantes de la terre. Osiris, chez les Egyptiens, marque également la force nutritive qu'ils

veulent se concilier par leurs lamentations, lorsqu'elle est cachée dans le grain qui est sous terre, ou lorsqu'elle est anéantie par les hommes qui s'en nourrissent. On prend encore Osiris pour la puissance fluviale du Nil; mais lorsqu'ils veulent signifier le globe terrestre, Osiris est alors la vertu qui réside dans les fruits; lorsque c'est le globe céleste, dans ce cas Osiris est le Nil qu'ils supposent descendre du Ciel : ils se lamentent donc en s'efforçant d'attendrir sa puissance épuisée ou anéantie. Cette Isis qui, dans les fables, est l'épouse d'Osiris, est la terre d'Egypte; c'est pourquoi elle est égale, ἰσοῦσα, elle est enceinte et produit des fruits. La tradition veut qu'Osiris soit son époux, son frère et son fils. »

---

## CHAPITRE XII.

### DE LA STATUE D'ÉLÉPHANTINE.

« Dans la ville d'Eléphantine, on rend les honneurs divins à une statue de forme humaine, assise, de couleur cuivrée, avec la tête d'un bélier et un bandeau royal qui est surmonté de cornes de bouc sur lesquelles repose un disque circulaire. Elle est assise, ayant près d'elle un vase de terre cuite sur lequel un homme est façonné. Cette tête de bélier et ces cornes de bouc indiquent la rencontre du soleil et de la lune. La couleur d'eau de mer est signe de l'abondance de pluies que la lune occasionne dans cette occurrence.

« La seconde lumière ou premier quartier de la lune reçoit un culte spécial dans Apollonopolis; son symbole consiste en un homme à tête d'épervier qui terrasse Typhon avec sa Zibyne : celui-ci a la forme d'un hippopotame. Cette statue est d'une couleur de peau blanche. L'intention de la blancheur est d'indiquer la lumière lunaire; la tête d'épervier veut dire que la lune est éclairée par le soleil, et qu'elle en reçoit le souffle; en effet, l'épervier est consacré au soleil. Il est à la fois pour eux le symbole de la lumière et du vent par la rapidité de son vol et l'élévation à laquelle il se porte vers la région lumineuse. L'hippopotame signifie le pôle austral, en ce qu'il engloutit



ceux qui s'en approchent. Horus est le dieu adoré dans cette ville.

»Ithiyiaspolis a pour objet spécial du culte la troisième lumière ou second quartier de la lune. Sa statue représente un vautour planant, dont l'envergure est formée de pierres précieuses; cette forme de vautour a pour but d'indiquer que la lune est la cause créatrice des vents, parce qu'ils pensent que c'est le vent qui féconde les vautours, en faisant voir qu'ils sont tous femelles.

»Dans les mystères d'Eleusis, l'Hiérophante est affublé de manière à représenter le Créateur, le Dadouque retrace le soleil, et celui qui est à l'autel, la lune, et l'Hiéroceryx, Mercure (Hermès). Un homme même est admis parmi les divinités, chez les Egyptiens. Il existe, en effet, un bourg d'Egypte, Anabis, dans lequel un homme est adoré : on lui immole des victimes dont les membres réservés pour les dieux sont brûlés sur l'autel, on lui prépare en mets le reste qu'il doit bientôt manger comme homme (25). Quant à ce qu'ils ne regardaient pas comme dieux les animaux, mais seulement comme des images et des symboles de la divinité, on en a souvent la preuve, en ce que les bœufs que l'on amenait dans les Hiéroménies et les autres fêtes en l'honneur des dieux, étaient immolés. »

---

## CHAPITRE XIII.

### DU BŒUF CONSACRÉ AU SOLEIL DANS HÉLIOPOLIS.

« Il y avait des bœufs consacrés au soleil et à la lune; celui qui était voué au soleil était à Héliopolis et se nommait Mnevis. C'était un bœuf de la plus grande espèce, entièrement noir. La cause en venait surtout de ce que le soleil dans sa plus grande force noircit les corps humains. Il a le poil de la queue et de tout le corps hérissé, contrairement aux autres taureaux, à cause que le soleil a un cours opposé au mouvement du ciel. Ses testicules sont développés le plus possible, parce que les désirs de l'amour sont excités par la chaleur, et que le soleil féconde, assure-t-on, la nature par sa chaleur.

» On consacrait aussi un taureau à la lune, qu'on nommait **Apis**, qui était aussi noir et qui, de plus que les autres, portait des empreintes du soleil et de la lune, parce que la lumière de la lune vient elle-même du soleil. Cette marque du soleil, indépendamment de la teinte noire de son poil, consistait en un *nœud* ou scarabée sous la langue. Le symbole de la lune était le double croissant, *διχότομος* et *ἀμφικυρτος* (26). »

J'ai cru devoir rapporter un aussi long extrait de l'ouvrage précité du susdit auteur, pour que nous n'ayons rien de dissimulé sur les mystères de la théologie grecque et égyptienne, dont nous nous proclamons fugitifs et déserteurs, ne l'ayant abjurée que par une détermination fondée sur les raisonnements les plus concluants. Je ne me laisserai pas, en effet, ébranler par ce fastueux début :

Φθέζομαι οἷς θέμις ἐστί, θύρας δ' ἐπίθετα βέβηλοι

Je vais parler pour ceux qui ont le droit de m'entendre.

Profanes, hors de l'enceinte!

Ces profanes, certes, ne sont pas nous, mais ceux qui expliquent comme le résultat de profondes méditations de la théologie philosophique et sous la forme de récits religieux, des infamies et des indécences pareilles, sur la sagesse des scarabées et des animaux irraisonnables; ceux qui, suivant le grand apôtre, se donnant pour des sages, ont montré leur folie, qui ont échangé la gloire du Dieu incorruptible contre la ressemblance de l'image d'un homme corruptible, contre celles d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles. Cependant, puisqu'ils ont ramené métaphoriquement à des substances incorporelles ce langage enveloppé et mystérieux, au point de paraître ne plus rapporter leurs apothéoses aux parties visibles du monde, mais à certaines puissances invisibles et incorporelles, voyons si, même dans ces termes, on doit réserver son admiration pour une puissance divine, unique ou en admettre plusieurs.

Ce n'est pas, certes, une raison de croire que nous avons plusieurs âmes, à cause des nombreuses formes des parties de notre corps et des membres multipliés qu'il renferme; ce n'en saurait non plus être une de croire que notre corps soit l'œuvre de plusieurs ouvriers. Mais comme une seule âme peut

imprimer le mouvement à tout un corps, une seule puissance créatrice a pu produire l'animal entier, et il en sera de même de l'univers dans son ensemble. Etant un et formé d'une manière compacte, homogène, quoique divisé en beaucoup de parties, dévoilant une sympathie naturelle de toutes ces parties, par la fusion et le mélange, en lui, des éléments qui le constituent, dont il accomplit les transformations et les transmutations de l'un à l'autre ; enfin, montrant qu'un seul ordre et qu'une seule harmonie retient ensemble la diversité des êtres, rien n'autorise la supposition qu'il existe plusieurs puissances démiourgiques, et ne s'oppose à ce qu'on déifie une seule puissance et une seule sagesse, celle du véritable Dieu. Ne voilà-t-il pas que Porphyre, ce sage par excellence, applique lui-même, et sans s'en apercevoir, les doctrines mythologiques de l'Égypte aux puissances incorporelles. Vous l'avez entendu, cependant, dans ce qui a précédé, avouer que Choëremon et beaucoup d'autres soutenaient que les Égyptiens n'admettaient comme principe, rien au-delà des mondes visibles, qu'ils expliquaient tout dans les limites de la matière, sans s'élever aux substances incorporelles et animées. Si, d'après leur aveu, les Égyptiens ne rapportaient rien aux essences incorporelles et animées, mais concentraient tout dans les parties physiques du monde, pourquoi, vous mettant l'esprit à la torture, attribuez-vous de rechef aux Égyptiens des doctrines qui n'ont jamais été les leurs, en disant que ce sont les puissances incorporelles que leurs théologiens ont eu en vue ? Voici, dans l'ensemble, l'objection que nous avons droit de vous faire. Puis, en entrant dans le détail, je crois qu'il ne faudra pas de grands efforts pour battre en ruine cette exposition forcée de ces mêmes théologies (27). Quel homme de sens, en mettant de côté les délires de l'Égypte et ses bavardages vides de raison, et se renfermant dans les physiologies des sages Grecs, ne se récrierait pas instantanément sur de pareils essais d'interprétations ? Admettons que Jupiter ne soit plus, comme le croyaient les anciens au rapport de Plutarque, la substance ignée et éthérée, mais l'intelligence suprême ; l'artisan de toutes choses, le vivificateur de tous les animaux ; comment aura-t-il Cronus (Saturne) pour père, qu'ils disent être le même que le temps ; Rhéa pour

mère, que le même interprète nous a dit être la puissance qui préside aux pierres et aux montagnes; Héra (Junon), qu'il nomme je ne sais pourquoi l'air et l'éther, pour sœur et pour épouse? De qui? de l'esprit ordonnateur de l'univers et vivificateur de tout ce qui respire? Que Latone soit le nom de l'oubli, ληθὸν, à cause de l'insensibilité qui accompagne le sommeil, comme ils le prétendent, et parce que l'oubli s'empare des âmes placées sous l'influence de la lune, j'y consens; mais alors comment une disposition de l'esprit sera-t-elle mère du soleil et de la lune, puisque Apollon et Diane, enfants de Latone, sont transformés en ces deux astres? Comment adorer comme des divinités Rhéa et Cérés, si l'une n'est que le symbole de la substance pierreuse et montagneuse de la terre, l'autre des terrains unis? En interprétant Coré (Proserpine) par κόρος, l'abondance ou la satiété, comment lui donner un nom et des honneurs divins? Pourquoi, ce qui est plus fort, en annonçant que Bacchus, Attis et Adonis ne sont que des dénominations attribuées à la germination, soit des plantes à bourgeons et à fruits, soit des fleurs qui éclosent au printemps et se flétrissent avant la maturation ou à la récolte des fruits mûris, vouloir les faire adorer comme des dieux? Est-ce que l'espèce humaine ne doit pas précéder en rang et en honneur toutes ces choses que Dieu, le créateur universel, lui a soumises pour son usage et sa nourriture? Mais, laissant de côté cette considération, vous obtiendrez une victoire aussi facile contre cette noble physiologie, en lui reprochant l'effronterie avec laquelle elle nous démontre que le soleil est également Apollon, Hercule, Bacchus et Esculape? Comment, étant l'un père et l'autre fils, Esculape et Apollon seraient-ils en même temps le soleil? Comment cet astre serait-il transformé en Hercule, si l'on reconnaît universellement qu'il devait le jour à une mortelle: Alcène? Comment le soleil, dans son délire, égorgerait-il ses propres enfants? ce qu'on attribue encore à Hercule. Mais, dit-on, les douze travaux exécutés par Hercule ne sont que le symbole de la division zodiacale du ciel que parcourt le soleil. Mais alors, que deviendra Eurysthée pour avoir pu commander au soleil, sous le nom d'Hercule, de s'acquitter de ces travaux? Comment faire concorder avec le soleil ce qu'on raconte

des cinquante filles de Thespius et des nombreuses captives qui ont eu commerce avec Hercule, dont les enfants ont perpétué la race dans une longue suite de générations? Que faire du Centaure dont le sang, ayant infecté le vêtement donné par Déjanire, aurait plongé le soleil dans l'infortune qu'on attribue à Hercule? Mais cessons de voir Hercule dans le soleil et mettons à sa place Bacchus; les actes qu'on lui attribue auront-ils beaucoup plus de vraisemblance? quelle sera sa mère? Semelé ou Proserpine. Comment Bacchus, confondu avec le soleil, sera-t-il la vertu germinatrice des fruits aqueux et des bourgeons à fleurs? Que fera-t-il de ces troupes de femmes qui l'accompagnaient dans ses expéditions guerrières? Que deviendra l'Ariane de Bacchus soleil? Comment, transporté dans le soleil, sera-t-il plutôt le pourvoyeur des vins que celui des graines céréales, des plantes légumineuses et de tous les fruits de la terre?

Si Esculape, à son tour, est le soleil, comment est-il foudroyé par Jupiter, à cause de sa honteuse cupidité, suivant le poète béotien Pindare, qui s'exprime ainsi: «L'or brillant dans sa main séduisit celui-ci par l'immensité de la récompense. — Le fils de Cronus, ayant saisi à deux mains ses carreaux, lui ravit aussitôt le souffle du fond de sa poitrine, et la foudre brûlante termina sa vie. »

Quels sont donc les Asclépiades qui ont conservé une si longue existence et qui, par leur généalogie, donnent l'idée d'une vie semblable à celle des hommes mortels, s'ils sont fils du soleil? A moins que, semblables à des machinistes de théâtre, ils ne transportent au soleil, à la lune et aux autres parties du monde visible, ces récits fabuleux touchant les divinités qui leur font honte. Si c'est le feu même ou le calorique qu'ils nomment Héphaestus (Vulcain); la matière humide Poseidon (Neptune); l'air, Héra (Junon); la terre, soit Rhéa quand elle est montagneuse et pierreuse, soit Déméter (Cérès) quand elle est plane et fertile; la germination des graines, Coré (Proserpine); celle des arbres, Dionysos (Bacchus); le soleil, Apollon, avec tous ceux que nous avons passés en revue; la lune, Artemis (Diane), Athéna (Minerve), Hécate, Ilithyia (Lucine); n'est-ce pas la créature qu'ils défont au lieu du créateur de

toutes choses, l'ouvrage au lieu de l'ouvrier, et, par cela seul, n'attirent-t-il pas sur leur tête tous les maux qui doivent frapper ceux qui sont convaincus d'un tel crime?

Si, au contraire, ils soutiennent que ce ne sont pas les corps visibles du soleil, de la lune et des astres, ni les parties sensibles de l'univers qu'ils considèrent comme des divinités, mais les puissances invisibles qui y sont renfermées, qui émanent de celui qui est au-dessus de tout ; car, un seul Dieu remplit tout par les diverses transformations de sa puissance, il s'étend à tout, il préside à tout. Or, si c'est celui qui, sans corps ni apparence visible, réside en toutes choses, qui s'étend à tout, qu'ils disent adorer avec raison dans ces objets, pourquoi ne les voit-on pas abjurer ces nombreuses et indécentes mythologies de leurs divinités, comme étant impies et contraires aux saines doctrines? Pourquoi ne détruisent-ils pas les livres qui en traitent, comme renfermant des principes irréligieux et immoraux, pour ne célébrer purement et sans aucun mélange honteux, que le Dieu unique et invisible? C'est ce qu'auraient dû faire ceux qui ont reconnu la vérité, et ne pas prostituer et dégrader le nom auguste de Dieu, en le jetant au milieu d'actes et de discours que réprovoque la pudeur:

Puis, au lieu de se renfermer dans des réduits ou des antres ténébreux, ou dans des demeures construites par des hommes comme pour y chercher Dieu, ils auraient dû cesser d'honorer par les attributs dus à Dieu, des statues faites de matières inanimées : ils ne se seraient plus persuadés que les vapeurs épaisses du sang et des chairs consumées, que les profusions sanguines des animaux immolés étaient des offrandes agréables à Dieu. Délivrés de ces choses, et comme dégagés des liens de l'erreur qui les retenaient, ces sages, ces scrutateurs sublimes, devaient communiquer sans réserve aux autres hommes leur science sur l'ensemble de la nature, non plus pour leur faire admirer les phénomènes dont ils les entretenaient; mais bien l'auteur caché de ces phénomènes visibles, pour leur faire adorer en esprit et sans le ministère des yeux, les puissances divines, invisibles et incorporelles, et ne plus allumer de brasiers, ne plus sacrifier de bœufs ni de taureaux, ne plus tresser de couronnes, ne plus sculpter de

statues, ne plus construire de temples, dans l'opinion qu'ils honoraient la divinité. Ils auraient appris aussi à leurs disciples à imiter Dieu autant qu'il est en eux, par l'impassibilité de leur âme, par la ressemblance à ses vertus : ce qu'ils feront en purifiant leur entendement et s'élevant à la droiture et à la sincérité de la doctrine. Telle est la vérité, que jamais aucun grec ni barbare n'a annoncé aux hommes, si ce n'est notre Sauveur qui, ayant prêché à toutes les nations l'abandon de l'ancienne erreur, a découvert et libéralement enseigné à tous les hommes les moyens de conversion sincère et la piété véritable envers le Dieu unique et universel ; tandis que les autres sages du siècle, si vains de leur sublime philosophie, connaissant Dieu, comme le dit le divin apôtre, ne l'ont point glorifié, ne lui ont pas rendu d'actions de grâces comme à Dieu ; mais s'étant adonnés au culte des idoles (28) dans leurs conceptions, ont répandu les ténèbres dans leur cœur insensé. Disant donc qu'ils étaient sages, ils se sont signalés comme insensés, et ont rendu à la créature un culte et des hommages qui n'étaient dus qu'au Créateur qui est béni dans tous les siècles.

---

#### CHAPITRE XIV.

EN VOULANT DÉFENDRE LES RECITS MYTHOLOGIQUES CONCERNANT LES DIEUX, ILS EN PROUVENT L'ERREUR.

Après cette longue et verbeuse philosophie, après ces respectables météorologies et physiologies qui semblent venir d'en haut, se précipitant comme du sommet escarpé d'une haute montagne, ils vont se rouler dans le borbier de l'erreur polythéiste des anciens ; ils affectent, par leurs immolations et leurs génuflexions devant les statues, de croire tout ce que croit la multitude, augmentant, s'il est possible, et donnant une nouvelle force aux préjugés populaires sur les récits de la fable. Comment alors ne pas reconnaître comme une chose évidente à tous les regards, que tandis que, d'une part, ils s'efforcent de relever par leurs physiologies et d'embellir par le changement du langage les choses les plus honteuses ; par leur conduite, ils consolident autant qu'il est en eux l'erreur des fables et la

superstition populaire? Et l'on n'aura pas lieu de s'en étonner, lorsqu'on verra qu'ils font parler leurs dieux eux-mêmes d'une manière toute semblable aux fables qui les concernent. Ecoutez en quels termes Apollon enseigne l'hymne qu'il a composée pour lui, avouant qu'il est né de Latone, dans l'île de Delos; comme Esculape, dit qu'il est né à Tricca, et comment Mercure déclare qu'il est fils de Maïa. C'est Porphyre qui écrit toutes ces choses dans l'ouvrage qui a pour titre : *De la philosophie d'après les oracles*, où il a rappelé des oracles dont voici à peu près les termes :

« O immense félicité pour tous les mortels sortant du sein sacré de sa chaste mère (29) » ! A quoi il ajoute : « Mais lorsque Latone fut prise des douleurs de l'enfantement, et que ses deux jumeaux s'agitaient dans le sanctuaire du sein maternel, la terre s'arrêta, l'air fut immobile, l'île prit son assiette, le flot se condensa ; vous vous élançâtes alors, ô prophète Lycien Phœbus, l'archer, le roi des trépieds fatidiques. »

Esculape parlant de lui-même : « Je viens comme dieu de la sainte Tricca ; je suis celui que ma mère, unie à Phœbus, mit au monde pour être le roi de la science, Esculape, docte dans l'art de guérir. Mais que venez-vous me demander ? »

Hermès (Mercure) dit : « Je suis celui que vous nommez le fils de Jupiter et de Maïa, Mercure. Je viens à vous, en quittant le roi des cieux. »

Ils tracent aussi leur signalement. Ainsi Pan, dans les oracles, nous donne de lui la description suivante, pour nous apprendre à le prier. « Né parmi les mortels, je viens adresser mes vœux à un dieu, de même origine, à Pan qui a deux cornes, deux pieds de bouc, qui est l'amant des voluptés. » Cet auteur dont nous sommes si occupés cite ces vers dans les révolutions de la philosophie d'après les oracles.

Pan n'est donc plus le symbole de l'univers, s'il est la divinité que nous dépeint celui qui nous transmet cet oracle. Ce ne saurait être le tout par excellence, ni le monde entier qui aurait rendu cet oracle ; et en effet, les hommes qui ont voulu nous représenter l'image de Pan, ont copié le dieu décrit dans ces vers. Et Mercure, comment s'imaginer qu'il soit la parole créatrice de l'univers, qu'il en soit interprète, lorsqu'il avoue



qu'il a pour mère Maïa, fille d'Atlas, confirmant la mythologie qui le concerne, à l'exclusion de la physiologie? Egalement Esculape, comment le transformer en soleil, lorsqu'il assigne Tricca pour sa patrie et qu'il déclare être né d'une mère mortelle? Comment, s'il est le soleil, peut-il passer pour fils du soleil, puisque les physiologistes eux-mêmes ne veulent pas que Phœbus soit autre que le soleil lui-même? Puis, y a-t-il rien de plus ridicule que de le faire naître du soleil et d'une femme mortelle? Quant à son père le soleil, qu'on nomme Apollon, comment peut on raisonnablement dire qu'il est né dans l'île de Delos d'une mère mortelle, Latone? Et, à ce sujet, veuillez considérer avec moi combien de dieux, nés de mères mortelles et célébrées par les Grecs, comme telles, nous avons à opposer aux traits plaisants qu'ils pourraient essayer de décocher contre notre Sauveur.

---

## CHAPITRE XV.

**QUE LES DIEUX ONT AUSSI ADMIS DANS LES ORACLES LES THEORIES PHILOSOPHIQUES CONTRE LEURS PROPRES MYTHOLOGIES, EN EMPLOYANT LES ALLEGORIES.**

Et faites bien attention que les paroles que j'ai citées ne sont pas des poètes, mais des dieux eux-mêmes; car, si l'on dit: Ce sont les poètes qui ont inventé les fables et les philosophes sont auteurs des physiologies, l'on doit donc raisonnablement mépriser les premiers et admirer les seconds comme philosophes, et recevoir les traditions dignes de foi des hommes par excellence, plutôt que les absurdités poétiques. Mais lorsque les dieux et les philosophes entrent en lutte, que les uns, dans leurs oracles, nous enseignent avec exactitude tout ce qui les regarde, comme le connaissant mieux que qui que ce soit, et que les autres, dans des inventions discordantes entre elles et dénuées de preuves, viennent nous confier des allégories sur les choses qu'ils ignorent, à qui le raisonnement nous dit-il de croire; ou bien ne nous est-il pas permis de leur adresser cette interrogation? Mais, si les dieux disent la vérité lorsqu'ils

affirment d'eux-mêmes toutes les faiblesses qu'éprouvent les hommes, comment ceux qui les leur refusent ne seraient-ils pas imposteurs? Cependant m'objectera-t-on, Apollon lui-même, interrogé sur son essence, a dit, dans quelques oracles, qu'il était « Hélios, Horus, Osiris, Anax (roi), Bacchus, Apollon, arbitre des saisons et des temps, des vents et des pluies, qu'il tenait les rênes de l'aurore et de la nuit, était le roi des astres étincelants et le feu immortel (30) ».

Ainsi donc les dieux, appuyant également les deux camps, viennent joindre leurs témoignages et aux fables des poètes et aux allégories des philosophes. S'ils se proclament fils de mères mortelles, s'ils se reconnaissent enfants d'une patrie terrestre, comment seraient-ils tels qu'on nous les peint physiologiquement? Cependant, je le veux: qu'Apollon soit le soleil, il n'en sera pas moins vrai que leur langage sera convaincu de contradiction dans les mêmes choses, mettant tout sens dessus dessous. Comment donc Delos, île encore existante au sein de la mer, serait-elle la patrie du soleil, et Latone serait-elle sa mère? car tout-à-l'heure ses propres oracles confirmaient la vérité de ces assertions. Comment le soleil serait-il père d'Esculape, mortel par sa nature, engendré d'une femme mortelle? Mais laissons ces choses.

## CHAPITRE XVI.

IL EST IMPOSSIBLE QUE LES PARTIES DE L'UNIVERS ET LES PUISSANCES DIVINES SOIENT ATTIRÉES EN TERRE PAR LA FORCE MAGIQUE, POUR RÉPONDRE PROPHÉTIQUEMENT ET EN ORACLES A CEUX QUI LES INTERROGENT.

C'est par une autre route qu'il faut prouver la fausseté de cet oracle. Il est contre toute vérité, en effet, que le soleil, descendant du ciel et remplissant le *δοξός* (31), ait jamais prêté d'oracle. Il n'est ni physiquement possible, ni dans l'ordre de la justice, qu'une pareille lumière soit soumise à une obéissance passive envers les hommes; et, de plus, on ne saurait dire qu'aucune âme humaine puisse contenir la puissance divine et

intellectuelle qui règle cet astre. Le même raisonnement est applicable à la lune, quand bien même on lui donnerait le nom d'Hécate. Il ne se peut qu'elle soit jamais dans la dépendance des hommes, au point d'être attirée par eux, de rendre des oracles par l'intermédiaire du *δοχέως*, et de se prêter à la honte de serviles complaisances amoureuses qu'on lui impute. Ce ne peut être que comme chef des mauvais esprits ou démons, qu'on pourrait reconnaître une telle conduite à Hécate. Le même écrivain en convient, comme nous le ferons voir dans l'occasion. Mais comment Pluton et Serapis pourraient-ils être pris physiologiquement pour le soleil, lorsque le même auteur déclare qu'il est le chef des mauvais démons en tant que Serapis, qui est le même que Pluton ? Et, en copiant les oracles de Serapis, comment pourrait-on les attribuer au soleil ? De toutes ces choses, il résulte qu'on doit convenir que ces prétendues physiologies ne renferment aucune vérité, que ce sont de purs sophismes et des inventions faites à plaisir.

---

## CHAPITRE XVII.

### QUE TOUTES CES CHOSES NE SONT QUE DES EFFETS DE LA PUISSANCE DÉMONIAQUE.

Al'égard des serviteurs de ces oracles, pour le dire avec vérité, ce ne sont que de vils démons qui, pour tromper les hommes, savent jouer un double rôle, tantôt acquiesçant aux opinions mythologiques sur leur propre compte, conformément à l'erreur populaire ; tantôt sanctionnant par leur adhésion et leurs inspirations les supercheres philosophiques, en sorte que leur mensonge se démontre d'une part comme de l'autre. Après avoir dit ces choses, il est temps d'en venir à la troisième espèce de théologie hellénique, celle qu'ils nomment politique et fondée sur les lois. On a jugé qu'elle était la plus propre pour imprimer la crainte dans l'esprit de la multitude par les oracles qu'on transmet de bouche en bouche, par les cures et guérisons des corps malades, annoncées par ces mêmes oracles, aussi bien que par les afflictions subites qui les ont suivis.

Ils disent que c'est en s'appuyant sur l'expérience qu'ils ont acquis la persuasion d'accomplir les devoirs d'une rigoureuse justice en rendant aux Dieux le culte qu'ils pratiquent; tandis que nous sommes, suivant eux, tombés dans la plus grande impiété en ne voulant pas rendre un hommage légitime à des puissances qui se manifestent si évidemment et par de si grands bienfaits. C'est pour répondre à une pareille proposition que nous allons commencer un nouveau livre.

---

## LIVRE QUATRE.

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

DES ORACLES REPANDUS DANS LES VILLES, DONT LES PRÉDICTIONS SE FONT SURTOUT REMARQUER PAR LES APPARITIONS MIRACULEUSES DES DÉMONS, ET DES MOTIFS POUR LESQUELS NOUS N'EN TENONS AUCUN COMPTE.

La troisième espèce d'erreur polythéiste dont nous avons été délivrés par la charité toute-puissante de notre Sauveur J.-C., d'après la marche progressive des idées, doit trouver sa réfutation dans le quatrième livre de la Préparation évangélique; puisque l'ensemble de la théologie payenne est généralement divisé en trois parties, savoir: la fabuleuse, dont les tragédies des poètes contiennent l'exposition; la physique, inventée par les philosophes; et celle dont les enseignements donnés sous la protection des lois, sont religieusement conservés dans chaque ville et chaque Etat. Or, puisque déjà les deux premières parties ont été exposées dans les livres qui ont précédé celui-ci, c'est-à-dire celle qu'ils appellent historique et mythologique, et celle qui, s'élevant au-dessus des fables, a obtenu le nom de physique ou théorique, ou tel autre qu'on se plaise à lui donner, il est à propos de passer en revue dans ce livre, la troisième qui, faisant corps avec les institutions qui régissent les villes et les Etats, a reçu la dénomination de religion politique (1). Cette division de la religion est celle dont les lois ont surtout pour objet de venger les insultes, comme étant à la fois ancienne, transmise héréditairement, et découvrant par

elle-même la puissance et la vertu de ses traditions. En effet, les oracles et les prédictions, les cures merveilleuses et les guérisons de tous les genres d'infirmités, les afflictions subites survenues aux impies, font retentir les voix de la renommée. C'est donc, à les entendre, par les arguments tirés de l'expérience, qu'ils se persuadent qu'ils accomplissent tous les devoirs de la justice, en rendant aux êtres divins le culte qu'ils pratiquent ; tandis que nous sommes convaincus d'impiété au premier chef, suivant eux, en ne tenant aucun compte des énergies divines qui se font connaître par tant de bienfaits, et en les outrageant même ouvertement.

Chacun, disent-ils, doit respecter les institutions de la patrie, *ne point ébranler ce qui doit être immuable* (2), marcher à la suite et sur les traces des ancêtres dans l'accomplissement des devoirs religieux, et ne point céder au désir d'innovation pour troubler ce qui est établi. C'est donc avec justice que la mort est le châtement infligé par les lois à cette nature de crimes. Chacun des poètes peut disposer comme il l'entend l'espèce de théologie que nous avons fait connaître la première, l'historique ou mythologique ; la seconde, qui explique les fables par des allégories physiques, reste dans le domaine des philosophes ; mais quant à la troisième, confiée aux magistrats comme ancienne et politique tout ensemble, les législateurs en ont prescrit le respect et les règles. Elle ne doit recevoir, disent-ils, aucune atteinte ni des poètes, ni des philosophes. Que chacun donc persévère à marcher suivant les rites que, de toute ancienneté, les lois ont prescrits dans les villes et les campagnes, obéissant à la voix de la patrie pour leur maintien.

Il est temps de faire connaître la réponse à ces arguments et de fournir l'apologie de la prédication évangélique de notre Sauveur, qui les combat, en opposant sa législation aux lois des nations.

Il est évident, aux yeux mêmes de nos adversaires, que des statues inanimées ne sauraient être des dieux ; et déjà, dans la première section de cet ouvrage, on a démontré que la théologie mythologique n'avait rien de vénérable ni qui fût digne de la divinité. Dans la seconde et la troisième, nous avons également prouvé que l'interprétation plus physique et plus philo-

sophique des fables, n'en renferme qu'une exposition forcée. Considérons donc la troisième pour découvrir ce qu'on doit penser des énergies qui sont comme enterrées dans les statues. Disons-nous qu'elles sont douées de bonté et d'urbanité; qu'elles sont véritablement divines, ou tout le contraire de cela? Il se pourrait qu'en procédant d'une autre manière sur cette question, on en vint à déclarer que tout cet ensemble n'est qu'une supercherie produite par les fraudes et les machinations des prestigiateurs, et qu'on bornât toute l'opinion qu'on doit en concevoir à ceci, que tout ce qu'on débite à cet égard, non seulement n'est pas l'œuvre de Dieu, mais pas même celle d'un mauvais démon. Les poésies, en effet, dans lesquelles sont rendus ces oracles, compositions d'hommes rusés et exercés de longue main à ce genre de fraude, sont rédigées dans un langage double et équivoque qui permet de l'adapter, non sans habileté, aux deux résultats contraires des événements prévus.

Quant aux prodiges qui frappent d'étonnement la multitude par leur merveilleux, il est facile de les rattacher à des causes naturelles. Il existe, en effet, des sortes de racines d'herbes, de plantes et de fruits, de pierres et d'autres substances soit sèches soit humides, dans toute la nature, qui ont les propriétés soit d'expulser et d'éloigner, soit de concentrer et d'attirer, de séparer et diviser, de condenser et durcir. Les unes relâchant, humectant et raréfiant, sauvent et conservent; les autres tuent; il en est qui bouleversent complètement les substances; quelques-unes opèrent un changement momentané et tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, et pour plus ou moins de temps. Les unes ont une durée d'action fort étendue, les autres l'ont tout-à-fait restreinte. Les unes précèdent, les autres accompagnent, et le concours des unes et des autres fait accroître ou dépérir. Celles qui contribuent à rendre la santé, se rapprochent de la science médicale; tandis qu'en procurant des maladies, les contraires sont mortelles.

Il peut se faire que, par des forces naturelles, on procure aux corps une croissance et une décroissance qui suivent les variations de la lune. Il est des antipathies nombreuses d'animaux, de plantes et de racines. Il est des émanations et exhalaisons fuligineuses qui portent à l'assoupissement et à la somno-

lence, et qui procurent des visions. La disposition des localités contribue beaucoup encore aux effets qu'on veut produire. Certains instruments et certaines machines sont préparés habilement et de loin, pour les artifices qu'on fait jouer. Au dehors, on se ménage de nombreux auxiliaires de fraude, qui mettent tout en œuvre pour découvrir les besoins, qui appellent les nouveau-venus à consulter l'oracle. Ces sanctuaires où le jour ne pénètre pas, ces antres inaccessibles au vulgaire et réservés aux prêtres, cachent bien des choses, et les ténèbres ne contribuent pas pour peu aux impressions qu'on veut produire. Puis, le préjugé surtout, qui précède la superstition et fait croire qu'on s'approche des dieux, et l'opinion transmise des premières générations aux générations suivantes, ne sont pas sans influence. On doit encore mettre en ligne de compte la stupidité de l'entendement de la plupart des hommes, l'obscurité de leurs pensées, le défaut de logique dans leurs raisonnements, contre lesquels agissent la terreur que savaient inspirer ces artisans de fraude, exercés depuis long-temps dans ces détestables pratiques (3), et la sagacité ingénieuse de ces charlatans, qui tantôt promettent à chacun ce qui peut lui plaire, et corrigent le mal présent par des espérances meilleures; tantôt conjecturant la possibilité des chances futures et ne prononçant que des oracles énigmatiques, obscurcissent la pensée par l'amphibologie et l'insignifiance des expressions, de manière qu'on ne comprenne pas, et que l'oracle échappe à tout examen par l'impénétrabilité de son langage.

D'autres secours de tromperies et de prestiges, en grand nombre sont encore mis en usage, tels que les incantations avec un idiome barbare et dépourvu de bon sens, afin de faire croire que ces divinités apportent un grand zèle à effectuer des choses absolument indépendantes d'elles. Mais, ce qui excite surtout l'étonnement dans l'esprit du plus grand nombre, et même, de quelques-uns de ceux qui passent pour avoir reçu une éducation libérale; ce sont les poèmes des oracles qui ne sont pas (4), il est vrai, ornés de tout le charme de la diction poétique et ni de la pompe harmonieuse et sonore des grandes épopées; mais qui, par l'enflure d'une expression guindée, semblent porter le caractère de l'enthousiasme divin et indui-

sent en erreur presque tout le peuple, par l'ambiguïté de leurs expressions.

---

## CHAPITRE II.

POUR PEU QU'ON LE VEUILLE , IL DEVIENT FACILE DE DÉPISTER LA  
FRAUDE DES PROMESSES CONTENUES DANS LES ORACLES, ET DE MONTRER  
L'INJUSTICE DES HOMMES ASTUCIEUX.

S'il est quelque partie des oracles qui échappe au reproche d'obscurité, on ne doit pas l'attribuer à la prescience de l'avenir, mais aux conjectures qui en ont dicté le plus grand nombre. Cependant des milliers d'oracles, on peut même dire presque tous ont été souvent convaincus d'être dans l'erreur et de n'avoir pas obtenu par le résultat la confirmation de leurs annonces. Ce n'est que rarement, peut-être une fois sur dix mille, que par le cours fortuit des choses ou par l'effet de la prudence qui prévoit l'avenir, on a pu attribuer aux oracles d'avoir dit la vérité. Mais, aussitôt, on voit des hommes empressés à répandre cette nouvelle qu'ils inscrivent sur des colonnes et font résonner jusqu'aux bornes de la terre, sans que personne veuille se rappeler le moins du monde qu'en échange un très-grand nombre de dévots ont été abusés par les oracles; on les voit porter de lieu en lieu ce seul exemple entre mille d'une prédiction réalisée, comme si quelqu'un s'extasiait et attribuait à la prescience divinatrice l'effet du sort par lequel deux hommes, en se proposant des nombres, en échangeaient un entre dix mille (5).

C'est de la sorte qu'ils se conduisent, lorsque, sur une quantité d'oracles, un seul a coïncidé avec l'événement. Et voilà ce que cet esprit, si vacillant dans les profondeurs de son âme (Porphyre), admire par dessus tout dans les oracles. Il aurait été mieux avisé si, en ne cédant pas à ce délire, il eût réfléchi pour combien d'autres individus et combien d'autres nations ces mêmes oracles ont été des causes de mort, de séditions et de guerres, et si, passant en revue les histoires anciennes, il s'était convaincu que, même lorsque les populations de la Grèce brillaient du plus grand éclat, que ces temples fatidi-



ques, autrefois si célèbres, aujourd'hui disparus, étaient encore debout, entourés de respect et de la plus exacte surveillance de la part des habitants qui en vénéraient les divinités et en célébraient les mystères, conformément aux lois de la patrie, il eût reconnu leur impuissance à changer les destinées des combats, prouvée jusqu'à la plus grande évidence. C'est parce qu'ils ne pouvaient, en aucune manière, venir au secours de leurs invocateurs, que ces nobles chantres des destins les ont abusés par les équivoques de leurs réponses sophistiques. Nous le prouverons, lorsque le moment en sera venu, en citant des exemples de leur excitation à la guerre des deux adversaires qui imploraient leurs conseils, de réponses pour des causes qui en étaient indignes, et d'illusions par lesquelles ils se jouaient des interrogateurs qu'ils trompaient, et enfin d'obscurités de langage dont ils couvraient leur inscience. Considérez vous-même, en prenant des renseignements, combien de fois, ayant promis le retour des forces, de la vie et de la santé aux malades; puis, à l'aide de la crédulité qu'on leur accordait comme à des dieux, ayant tiré d'immenses salaires de cette marchandise divine, ils ont été bientôt reconnus imposteurs et non plus dieux, par les revers funestes qui ont accablé leurs dupes.

Qu'est-il besoin d'ajouter que ces prophètes merveilleux, n'ont pas même su secourir leurs propres concitoyens ni les habitués de leurs temples, puisqu'il est facile de voir ces lieux inondés de malades, d'impotents et d'hommes privés de quelque membre? Alors pourquoi dessiner le tableau des plus riantes espérances à des suppliants venus de loin, et ne pas faire éprouver le bonheur de la présence des divinités au milieu d'eux, à ceux qui, comme amis, domestiques, concitoyens, y ont le plus de droit; sinon, parce qu'ils avaient plus de facilité pour tromper des étrangers ignorants de leurs machinations, que des familiers qui, loin d'être dans l'illusion sur leurs artifices, concourraient eux-mêmes à ces pieuses farces. Leur science était si peu divine qu'elle n'excédait pas les bornes de l'intelligence humaine. On peut le reconnaître par les adversités les plus grandes, infligées à ces impies par Dieu; le sublime roi de l'univers, qui ont entraîné les destructions fréquentes et la ruine définitive des temples avec les consécérations et les

statues qu'ils renfermaient. Où est donc ton temple de Delphes si vanté et depuis si longtemps par tous les Grecs? Où est, ô dieu Pythien, celui de Claros et celui de Dodone? L'histoire nous apprend que le temple fatidique de Delphes a été incendié trois fois par les Thraces, sans que le prophète ait eu connaissance de son avenir, ni que le dieu Pythien ait pu préserver de la flamme sa propre demeure. Elle nous dit aussi que le Capitole, à Rome, a subi le même sort du temps des Ptolémées (6), aussi bien que le temple de Vesta dans la même ville. Les annales rapportent que, sous Jules César, la grande statue des Grecs, le Jupiter Olympien, a été renversée par le tonnerre dont Dieu l'a frappée. On tient que le Capitole de Jupiter a encore été brûlé une autre fois, et le Panthéon, également détruit par la foudre; enfin, le Serapieum d'Alexandrie devint aussi la proie des flammes.

Ce sont les témoignages consignés dans les écrits des Grecs, qui relatent tous ces faits (7). On ferait un long récit si l'on voulait énumérer l'un après l'autre tous les exemples pareils, pour prouver que ces admirables dispensateurs d'oracles, n'ont pas même su préserver leurs temples. Or, ceux qui n'ont pu se protéger eux-mêmes contre les adversités, à plus forte raison ne peuvent être de secours aux autres. Mais un seul mot ajouté à ce qui vient d'être dit, suffira pour en donner la plus complète démonstration: savoir que, non seulement, jadis, la plus grande partie des inspirés surtout hiérophantes, mais aussi théologiens et prophètes, et encore récemment et de notre temps, des personnages célèbres dans leur théosophie, ont proclamé au milieu des tortures, devant les tribunaux romains, que c'était par des fourberies qu'ils avaient entretenu l'erreur populaire. Ils ont avoué que tout cet appareil n'était qu'une jonglerie habilement conçue, dont ils ont dévoilé oralement les secrets et les méthodes qui, d'après eux, ont été transcrites dans des registres, avant qu'ils aient subi la peine due à une si funeste tromperie. Ils en ont découvert le mystère, et ont confirmé, en opérant eux-mêmes, la vérité de ce qu'ils avaient dit. Quels étaient donc ces hommes? Ne croyez pas que ce fussent des gens de la lie du peuple et des êtres obscurs. Non, les uns appartenaient à cette respectable et no-

ble philosophie, qui se fait remarquer par son ample manteau et son sourcil dédaigneux; les autres avaient été élevés aux dignités municipales de la ville d'Antioche; d'autres enfin, s'étaient signalés dans la dernière et contemporaine persécution par les violences auxquelles ils se sont livrés envers nous.

Nous connaissons aussi un philosophe et hiérophante en même temps, qui a subi à Milet toutes les épreuves que nous avons indiquées. En résumant tous ces faits auxquels on peut ajouter beaucoup d'autres, on serait peut-être tenté de dire que ce ne sont pas à des dieux ni même à des démons que l'on doit faire remonter l'origine des oracles, qui ne sont que le produit de la supercherie de charlatans habiles. Parmi les Grecs, des sectes entières et illustres de philosophes ont professé les premières, cette opinion, savoir : les disciples d'Aristote et tout le péripatétisme; les Cyniques et les Epicuriens. Ce que j'admire surtout en eux, c'est qu'élevés dès le berceau dans les institutions de la Grèce, ayant reçu de père en fils les notions qui prévalaient à cet égard, ils ne se soient cependant pas laissés prendre à ce piège; mais qu'ils aient mis tout en œuvre pour faire naître la conviction qu'il n'y avait aucune vérité dans ces oracles si vantés, ni dans les prophéties qui attireraient toutes les populations à leur suite; ils ont démontré au contraire qu'elles n'étaient ni utiles, ni sans danger (8).

Entre les nombreux ouvrages qui ont pour objet la réfutation des oracles par des raisonnements très-divers, qu'il me suffise de n'en citer pour le moment qu'un seul en témoignage de ce que j'ai avancé; c'est un passage qui renverse tout l'échafaudage par lequel Chrysippe tirait de la prédiction des oracles, la preuve de l'existence du destin. L'écrivain qui le combat, retorque Chrysippe, qui veut prouver l'existence du destin par les oracles, par la raison que, dans les cas les plus nombreux, les oracles ont été menteurs, et que, lorsque par hasard ils se sont vérifiés, ce qui a été bien rare, leur prédiction a été inutile ou même funeste.

---

## CHAPITRE III.

**EXTRAIT DE DIOGENIANUS; QUE LA DIVINATION N'A AUCUNE CONSISTANCE; QU'ELLE EST LE PLUS SOUVENT DANS L'ERREUR, ET QU'APRÈS TOUT, SES PRÉDICTIONS SONT INUTILES ET MÊME NUISIBLES.**

« Voici une autre sorte de raisonnement que nous fournit le même livre.

« Il dit que les prédictions des oracles ne seraient pas vraies, si l'universalité des choses n'était pas enveloppée et maîtrisée par le destin : argument plein d'ineptie. Comme s'il était invinciblement reconnu que toutes les prédictions des soi-disant oracles ont une issue assurée; ou mieux encore, comme si l'on accordait que, quand il serait vrai que tout est soumis au destin, il fût prouvé que la seconde de ces assertions ne saurait être fausse, tandis qu'au contraire je soutiens que tout ce qui est prédit n'arrive pas comme il est prédit, que même le plus grand nombre de ces prédictions a évidemment manqué d'exécution. Chrysippe a tellement combiné sa démonstration que chacune des deux parties du dilemme sert de base à l'autre. Ainsi, il veut prouver que toutes choses sont produites par le destin, en établissant la certitude de la divination; et cette divination il ne saurait la démontrer autrement qu'en admettant d'avance que le destin est l'auteur de tout ce qui se fait : mode pitoyable d'argumentation. Car de ce que l'on voit quelques-unes des prédictions des oracles se réaliser, on ne doit pas en conclure que la science de la divination soit certaine; mais seulement que l'événement peut concourir fortuitement avec ces prédictions; ce qui ne constitue pas plus une science, que si nous appelions savant, un archer qui, une fois, aura atteint le but qu'il manque presque toujours; un médecin qui tue la plupart des malades confiés à ses soins, parce qu'il aura pu en sauver un. En un mot, nous n'appellerons pas science, cette pratique, qui n'opère pas avec certitude, sinon dans tous les cas, au moins dans le plus grand nombre. Quant à ce que les soi-disant oracles manquent fréquemment de réussite, toute la vie des hommes en est une preuve, et ceux même qui font profession de cet art; car ils n'y ont pas recours, dans les nécessités ha-

bituelles de leur existence; ils font alors usage de leur propre discernement, aussi bien que du conseil et du concours des hommes qui jouissent de la réputation d'une expérience consommée dans les différentes natures d'affaires. Je me réserve de démontrer plus amplement que ce qu'on a bien voulu appeler divination n'a pas d'existence réelle. Je citerai à ce sujet les opinions d'Epicure. Maintenant, je me contenterai d'ajouter à ce qui a été dit, que si les prétendus oracles ont quelquefois annoncé la vérité, ce n'est pas par le moyen de la science, mais par une cause tout à fait fortuite; et jamais tous, tant que nous sommes, qui nous sommes imposés de classer sous des dénominations exactes les causes, en vertu des effets qui s'y rapportent, ne pourrions-nous décider à qualifier de science, une œuvre de fortune, qui n'obtient pas toujours, ni même le plus souvent, ni par une marche méthodique, mais quelquefois et par hasard, le résultat qu'elle espère.

« En outre, si par supposition, il eût été vrai que la divination possédât la prévision des choses à venir, et le pouvoir de les annoncer, on aurait bien eu le droit d'en conclure que tous les événements sont réglés par le destin; mais cela n'aurait démontré ni sa convenance, ni son utilité pour la vie des hommes : ce qui a, cependant, surtout valu à cette pratique les éloges emphatiques que Chrysippe lui a accordés. De quel avantage, en effet, pourrait être pour nous la connaissance anticipée des choses fâcheuses dont nous ne saurions nous garantir? Car, quel moyen de se préserver des arrêts du destin? En sorte que nous ne tirerions aucun parti de la divination, qui n'aurait été qu'un surcroît de malheur en nous affligeant d'avance pour des infortunes prévues et qu'on ne peut éviter. Et qu'on ne vienne pas dire que la prédiction d'un bonheur qui nous attend, nous causera une joie égale, puisqu'il n'est pas dans la nature de l'homme de se réjouir autant des biens qu'il espère, que de s'affliger des maux qu'il redoute. D'ailleurs, nous ne formons jamais de prévisions de malheurs personnels, avant qu'ils nous soient annoncés; tandis, qu'au contraire, nous nous flattons sans cesse d'un bonheur à venir par le penchant naturel que nous avons pour lui. La masse des hommes espère toujours de s'agrandir par delà les bornes du possible;

d'où il résulte que la prédiction d'un bien nouveau n'ajoute pas beaucoup à notre contentement, parce qu'indépendamment de cette déclaration, chacun attend pour soi ce qu'il y a de mieux, ou si elle ajoute tant soit peu, c'est n'est qu'en ce qu'elle confirme nos espérances; mais quelquefois aussi elle diminue notre joie, lorsqu'elle est au-dessous de ce que nous nous étions figuré.

« L'annonce des malheurs nous cause une impression profonde tant par l'aversion naturelle qu'ils nous inspirent, que parce qu'elle vient détruire toutes nos illusions. Mais quand même toutes ces circonstances ne s'y rattacheraient pas, l'inutilité des prédictions n'en ressortirait pas moins à tous les yeux. Si Chrysippe vient nous dire pour en sauver l'utilité qu'on nous prédit tout ce qui nous arriverait de fâcheux, si nous n'étions pas sur nos gardes : il ne nous prouve donc plus, que tout ce qui doit arriver est prédestiné, puisqu'il est en notre pouvoir de nous en préserver, comme de ne pas en arrêter l'accomplissement. Si l'on dit que cela même est forcé par le destin qui s'étend à tout sans exception; alors l'utilité de la divination est détruite. Nous nous mettrons à l'abri du mal si le destin l'a réglé, comme il est évident que nous y resterons exposé si le destin n'a pas voulu que nous nous en préservassions; et cela quand tous les oracles du monde nous auraient annoncé ce qui doit nous advenir. Chrysippe convient lui-même que les auteurs des jours d'Œdipe et d'Alexandre, fils de Priam, ont tout mis en œuvre pour les faire périr, afin d'échapper aux dangers qui devaient arriver par eux, et cependant ils n'ont pu y parvenir : ainsi donc, de son aveu, par la cause de leur destinée, cette prédiction de malheurs menaçants est demeurée inutile. En voilà assez de dit pour prouver non seulement l'incertitude, mais l'inutilité de la divination. » Tel est le langage du philosophe.

Considérez cependant en vous-même comment il a pu se faire que, Grecs de naissance, en possession de l'éducation commune des citoyens, dès leur bas âge, connaissant à fond et mieux que personne, les usages religieux de leur patrie, tous les disciples d'Aristote, les Cyniques, les Epicuriens et tous ceux qui s'en rapprochaient par les sentiments, aient traité avec déri-

sion les oracles en estime chez les Grecs. Or, si ce qu'on rapporte des merveilleuses prophéties de ces oracles eût été exact, ils auraient dû en être frappés en qualité de Grecs, parfaitement instruits de tout ce qui intéressait leur patrie, et ne plaçant pas en second ordre un aussi digne sujet de méditation.

Il existe une grande abondance d'écrits semblables qu'il m'eût été facile de réunir, pour renverser toute la doctrine des oracles ; mais ce n'est pas dans ce système que j'ai l'intention de procéder dans le présent ouvrage ; et poursuivant la marche que j'ai adoptée dans le principe, accordant à ceux qui soutiennent la cause des oracles, que leurs prédictions soient vraies et leurs inspirations pythoniques, apprenons à en discerner le véritable esprit.

---

#### CHAPITRE IV.

##### QUE LA DOCTRINE ÉVANGÉLIQUE DE NOTRE SAUVEUR NOUS A DÉLIVRÉS DES PLUS GRANDS DE TOUS LES MAUX.

Je crois qu'il est évident pour tout le monde que la réfutation des oracles n'est pas une partie peu importante ; c'est peut-être la plus considérable et le but essentiel de la prédication de l'Évangile. En effet, s'il est constant qu'avant l'avènement de Notre Sauveur Jésus-Christ, tous les hommes de tous les pays grecs et barbares, étaient privés de la connaissance du vrai Dieu, ou adoraient comme tel des choses qui ne pouvaient être ce qu'ils pensaient, ou se laissaient guider çà et là à la manière des aveugles, par des esprits pervers, en guerre ouverte avec Dieu, par des démons méchants et impurs qui les entraînaient dans un abîme de maux (qu'étaient-ils, que des possédés) ? peut-on concevoir un plus grand mystère dans toute l'économie de l'Évangile que celui qui nous fait voir tous les hommes jusqu'aux confins de la terre habitable, rappelés par la voix de notre Sauveur, de l'erreur que leur avaient enseignée leurs pères, et de la domination des démons ; qui nous montre le monde entier racheté de l'illusion dans laquelle il était plongé depuis tant de siècles ? C'est seulement depuis cette époque jusqu'à ce jour que l'on a vu se briser et s'anéantir avec leurs

temples et leurs statues, toutes les consécérations offertes partout, et les nations renoncer à des erreurs invétérées; que par la puissance et la vertu de notre Sauveur, des villes et des bourgades dans le monde entier, se sont remplies d'édifices sacrés, où l'on enseigne la véritable piété envers le souverain Seigneur et le créateur de l'univers; que des sacrifices dégagés de toute iniquité, purifiés par les prières des Saints et des âmes exemptes de passions, ornées de toutes les vertus; des sacrifices dignes de sa majesté suprême, sont immolés d'après les enseignements divins et salutaires, chaque jour, sans interruption, et chez tous les peuples de la terre. Ces sacrifices sont les seuls agréables à Dieu, les seuls faits pour attirer ses grâces.

Si ces vérités sont constantes, comment ne suffiraient-elles pas pour justifier la sage et équitable détermination, par laquelle nous sommes éloignés des superstitions que nous tenions de nos pères, ne voulant plus être asservis à une déraison révoltante; mais par un jugement sain et vrai, embrassant le meilleur, nous étant déclarés amants de la piété divine et sincère? Cependant, nous en avons assez dit sur ce sujet; continuons à développer notre plan.

---

## CHAPITRE V.

### QUELLE EST LA DIVISION DE LA THÉOLOGIE PAYENNE.

Ceux qui ont donné une attention sérieuse à la théologie païenne, par une manière de l'envisager qui diffère de celle que nous avons expliquée ci-dessus, la divisent en quatre genres, séparant avant toutes choses de tous les autres, le Dieu suprême, ils disent qu'ils reconnaissent son existence antécédente à tout, étant le premier de tous les dieux, leur père et leur roi. Après lui, vient le second ordre de dieux, en troisième lieu les démons, et quatrièmement les héros, lesquels, participant tous de la nature du meilleur, soit qu'ils dirigent ou qu'ils soient dirigés, sont généralement appelés la lumière, à cause de la portion de lumière qui leur est échue en partage. Ils disent aussi que le méchant commande à toute l'engeance per-



verse qui constitue l'ensemble des mauvais démons, qui n'a aucune affection pour la vertu, et qui, en possession de la puissance contraire par sa nature, est dans son empire comme Dieu dans celui des meilleurs. Toute cette classe est désignée sous le nom de ténèbres. Après avoir fait cette distribution, ils ont soumis aux dieux le ciel et tout l'éther jusqu'à la lune; aux démons, tout ce qui est dans la région de la lune et l'air; aux âmes, la terre et tout ce qui est au-dessous. Au moyen de cette répartition, ils disent qu'on doit d'abord et avant tout, servir les dieux célestes et éthériens; secondement les bons démons; troisièmement les âmes des héros; et en quatrième lieu, il faut tâcher d'apaiser les démons vicieux et criminels.

Ces distinctions sont bonnes dans le langage; mais dans la pratique, ils confondent toutes ces choses. Au lieu de toutes celles qu'on a passées en revue, ils n'ont de culte que pour les puissances perverses, auxquelles ils sont asservis de toute leur personne; ce que ce discours démontrera par la suite au moyen des exemples qui seront cités; car il nous importe de rechercher les puissantes énergies qui agissent dans les statues. Sont-ce les dieux ou les démons, et parmi ceux-ci, les méchants ou les bons?

Nos saints oracles ne qualifient de bon, aucun démon. Tous ceux qui partagent cette dénomination dans ces livres sont méchants; de même qu'ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu à qui ce nom appartienne en propre et véritablement, savoir la cause unique de tout ce qui existe; ensuite les puissances bonnes et bienveillantes, qui en tant qu'elles ont commencé d'être, étant bien inférieures au Dieu ingénéré qui les a créées, se distinguent entièrement des démons de la mauvaise espèce: ces puissances ne sont appelées ni dieux ni démons par les mêmes oracles; mais ils emploient à leur égard un nom intermédiaire et parfaitement approprié à leur essence; ils les nomment envoyés de Dieu (anges), esprits liturgiques (ou ministres), puissances divines, archanges, et leur donnent tous les autres noms qui sont en rapport avec les attributs qu'ils leur reconnaissent. Quant aux démons, s'il nous est permis d'en donner l'étymologie, ce mot ne provient pas, comme les Grecs le croient, de *Δαίμων*, qui veut dire savant, mais de *δαίμων*, qui

veut dire intimider, effrayer : désignation parfaitement convenable (9).

Les puissances bonnes et divines sont donc aussi distinctes par le nom que par les actes de cette autre nature dite démoniaque, en sorte que ce serait le comble de l'absurdité que de confondre sous un seul et même nom des créations aussi étrangères l'une à l'autre, tant par leurs penchans que par leur nature.

## CHAPITRE VI.

CE N'EST PAS PAR NOUS-MÊMES, MAIS PAR LES CITATIONS ET LES TÉMOIGNAGES DES AUTEURS PAÏENS QUE NOUS CONFIRMERONS NOS ACCUSATIONS.

Portons donc nos regards sur le mode de prédictions des oracles pour juger à quelles espèces de puissances nous devons les attribuer, et pour montrer si c'est à raison ou à tort que nous nous sommes éloignés d'elles. Si je ne proposais d'autres preuves de ce que j'avance que mes propres raisonnemens, je sais que, enclins à récriminer, nos adversaires n'admettraient pas sans résistance cette sorte de démonstration ; c'est pourquoi je ne veux rien dire de moi-même, et je recourrai encore aux témoins du dehors. J'aurais pu prendre, pour garants de mes opinions, des orateurs et des philosophes grecs en grand nombre, mais j'ai jugé le pouvoir en alléguer un plus convenable, que cet ami des démons qui, né dans une époque rapprochée de la nôtre, a surtout brillé par ses invectives et ses calomnies contre nous. Il m'a semblé qu'aucun des philosophes contemporains ne pouvait aussi bien remplir les fonctions d'ambassadeur des démons que celui qui déclare avoir été dans l'intimité de ces divinités, et avec scruté, avec la plus sérieuse attention tout ce qui les regard. Dans l'ouvrage qu'il a publié, sous le titre de *Philosophie tirée des oracles*, il a recueilli les prophéties d'Apollon et des autres dieux et bons démons (ἀγαθῶν δαιμόνων) qui lui ont surtout semblées propres à donner une haute idée de la vertu de ceux qui les ont rendues, pour attirer les hommes à ce qu'il lui plaît de nommer théosophie ou sagesse de Dieu. C'est d'après ces oracles, recueillis et jugés dignes de

mémoire, qu'il sera bien de reconnaître leurs auteurs, et de voir à quelle puissance ils appartiennent.

Considérons d'abord comment cet écrivain fait serment de ne dire que la vérité.

## CHAPITRE VII.

DES MYSTÈRES CONTENUS DANS LES ORACLES D'APRÈS LES AUTORITÉS PAÏENNES, ET SERMENT DE PORPHYRE A CE SUJET.

«Celui qui puisera dans les oracles, comme dans le seul principe stable, ses espérances de salut, y trouvera pour lui fixité et stabilité, ainsi que pour ceux à qui il les communiquera, sans en rien retrancher. C'est pourquoi je prends les dieux à témoin que je n'ai rien ajouté ni retranché aux sentences contenues dans leurs oracles, si ce n'est que j'ai parfois corrigé une expression impropre, que j'ai changée contre une plus claire: j'ai rempli un vers incomplet: j'ai effacé ce qui n'avait point rapport au sujet, en conservant intact le sens des paroles; car j'aurais évité le sacrilège d'une altération quelconque, comme digne d'un plus grand châtiment que la spoliation des temples. Le recueil que je présente offrira beaucoup de sentences philosophiques, telles que les dieux les ont prononcées avec vérité. Nous y toucherons légèrement la pratique de la divination, en tant qu'elle peut servir à la contemplation des choses saintes, et à purifier toute notre manière de vivre. Les personnes qui soupirent après la vérité apprécieront mieux que qui que ce soit l'utilité de ce recueil qui, par la soumission de foi due à ceux qui y parlent, contient une instruction qui répond aux vœux qu'ils formaient de la présence des dieux, et mettra un terme aux incertitudes qu'ils tourmentent.»

Après ce début, il déclare hautement et confesse que ce qu'il va dire ne doit pas être divulgué à la multitude.

## CHAPITRE VIII.

QU'IL NE FAUT PAS DIVULGUER LES CHOSES QUI VONT ÊTRE DITES.

« Quant à vous, s'il est quelque secret que vous devez vous garder de répandre dans le peuple, c'est surtout celui-ci. N'allez donc pas le jeter aux profanes par vaine gloire, par cupidité ou par tout autre motif de flatterie injurieuse aux dieux. Le danger qui menace le violateur de ces lois ne se bornerait pas à vous seulement, mais s'étendrait jusqu'à moi, qui aurais confié trop légèrement, à des êtres incapables de les conserver en eux-mêmes, ces divines largesses. On ne doit en faire part qu'à ceux qui dirigent toute leur vie vers le soin du salut de leur âme. » — Après une autre suite de réflexions, il ajoute : « Gardez-moi donc silencieusement ces révélations, comme les plus mystérieux des secrets. Les dieux, par cette cause, n'ont pas voulu non plus les prononcer clairement; mais ils les ont enveloppées d'énigmes. »

Cependant, puisque le discours en est venu à ce point, examinons les oracles des dieux prononcés par la Pythie pour reconnaître quelles sont les puissances invisibles auxquelles il convient d'en assigner l'origine. La réfutation de notre adversaire résultera de leurs termes mêmes et des observances qui y sont prescrites. Porphyre, en effet, dans le même ouvrage, intitulé : *De la philosophie par les oracles*, en rapporte plusieurs d'Apollon, qui prescrivent les immolations des animaux comme actes religieux, non-seulement en l'honneur des démons et des puissances terriennes, mais encore pour les dieux célestes et habitants de l'empyrée. Et, dans d'autres écrits, le même déclare qu'il n'est ni convenable ni saint de verser le sang des animaux, en l'honneur des dieux; et que ce sont des démons et non des dieux que les Grecs, de son aveu, invoquent par le sang et l'immolation des brutes. Ecoutez d'abord ce qu'il dit dans le livre où, rassemblant les doctrines philosophiques contenues dans les oracles, il nous enseigne comment Apollon veut qu'on célèbre le culte de chaque dieu. C'est ainsi qu'il s'exprime dans les vers qui suivent :

## CHAPITRE IX.

## COMMENT APOLLON ORDONNE DE SACRIFIER AUX DIEUX.

« Je vais, en conséquence, transcrire les préceptes de piété et de culte divin que l'oracle a proférés, dont j'ai déjà donné des extraits dans l'ouvrage sur la piété. Il est un oracle d'Apollon qui contient l'ensemble et la division des rites qu'on doit observer pour chaque dieu.

» En entrant dans ce sentier, qui vous est donné par Dieu, faites vos dévotions et n'oubliez pas d'immoler les victimes aux divinités heureuses, tant aux dieux qui habitent au-dessus de la terre, aux dieux célestes, aux dieux qui règnent dans l'empyrée et dans l'atmosphère remplie de vapeurs humides, qu'à tous les dieux maritimes et infernaux; car l'ensemble de la nature est enchaîné par les dieux qui le remplissent. Je vais chanter de quelle manière vous devez accomplir ces sanctifications, par les immolations d'animaux que le devoir prescrit : inscrivez mon oracle sur vos tablettes. Aux dieux élevés au-dessus de la terre, aux dieux célestes, des victimes blanches; aux infernaux (10), des victimes qui leur ressemblent par la couleur. Quant à ces dieux, coupez en trois leurs victimes, ensevelissez-les, et versez-en le sang dans une fosse. Faites des libations de miel et des dons de Bacchus aux nymphes. Pour ceux qui voltigent sans cesse autour de la terre, après avoir livré aux flammes les sanglantes dépouilles qui couvrent leurs autels, jetez le corps entier dans le feu, puis consacrez les gâteaux sacrés enduits de miel, faits de pure farine de seigle, et répandez des grains d'encens avec les céréales concassées. Lorsque vous serez venu sur la plage sablonneuse, sacrifiez, après avoir répandu sur la tête de la victime du sel amer, et jetez l'animal entier dans les vagues profondes des mers. Après avoir terminé ces actes pieux, avancez-vous vers le chœur immense des dieux aériens et célestes, puis, de tous ceux qui résident dans les astres et dans l'Empyrée : que le sang, coulant à gros bouillons de la gorge des animaux, forme autour des autels des dépôts stagnants; que les membres soient offerts en festins aux dieux; que les extrémités deviennent le partage de Vulcain, et que le

reste soit distribué aux convives. Emplissant de vapeurs grasses et fuligineuses toute l'atmosphère qui environne, faites monter jusqu'aux cieux vos ferventes prières.»

Plus bas, il interprète cet oracle : « Les sacrifices doivent être accomplis de la sorte, lorsqu'ils sont offerts suivant la distinction des dieux, telle que nous l'avons exposée, dont les uns sont au-dessus, les autres au-dessous de la terre : lesquels sont appelés Hypochthoniens et Nerteriens, les autres Epichthoniens et Chthoniens. Les quadrupèdes noirs sont des victimes qu'il recommande pour tous; il ne diffère que dans la manière des sacrifices. Pour les Epichthoniens, on doit immoler sur l'autel; pour les Hypochthoniens, dans des fosses, et ensuite enterrer les corps qu'on leur a immolés. Le dieu a ajouté, pour preuve, que les quadrupèdes conviennent également à tous.

» Les seuls quadrupèdes sont communs aux dieux Chthoniens et Epichthoniens. Offrez aux Chthoniens les membres délicats des agneaux; ceux des volatiles aux dieux aériens. Il ordonne de les brûler tout entiers en versant le sang autour de l'autel. Pour les dieux de la mer, on doit lâcher des oiseaux vivants, et portant un plumage noir, dans les flots. Par ce vers :

» Τοῖς δὲ θεοῖς τὰ πετεινά, θαλασσαῖος δὲ καλαινά.

en disant τοῖς θεοῖς τὰ πετεινά, il comprend tous les dieux, excepté les infernaux, qui n'admettent point d'oiseaux. Ce n'est qu'aux dieux de la mer qu'il ajoute l'épithète de noirs, θαλασσαῖος δὲ καλαινά. Ils doivent donc être blancs pour tous les autres.

» Il veut que les extrémités des victimes blanches soient consacrées aux dieux célestes et aériens, qu'on consomme les autres parties; ce sont les seules dont il soit permis de se nourrir; quant aux autres, cela n'est jamais permis. Les dieux que, dans sa nomenclature, il avait nommés οὐράνιοι, célestes, ici il les appelle ἀστράιοι, du nom des astres. Est-il à propos d'expliquer les symboles des sacrifices qui sont sensibles à tout homme un peu intelligent? Les quadrupèdes et les animaux qui habitent la terre sont pour les Chthoniens. Les semblables aiment leurs semblables, le bélier est terrestre; c'est pourquoi il plaît à Cérès. Dans les constellations, il marque l'épanouissement et

l'enfantement des fruits de la terre par le soleil. Il doit être noir, à cause que la terre est par sa nature ténébreuse. Il en faut trois, le nombre trois est le symbole du corps géodésique. Pour les dieux Epichthoniens, il faut frapper la victime en haut sur l'autel, car ceux-ci se tiennent au-dessus de la terre. Quant aux infernaux, ils habitent dans les fosses et les tombeaux. Les oiseaux sont pour tous les autres, parce que tout court, et parce que l'eau de la mer est dans une agitation perpétuelle; elle est noire, c'est pourquoi ces victimes ont une teinte pareille. Aux dieux aériens, il faut des oiseaux blancs, à cause que la lumière traverse l'air, qui est d'une nature diaphane. Ce sont, de plus, les extrémités des animaux, comme plus légères, qu'on consacre aux dieux célestes ou éthérés, avec lesquels ils doivent avoir conformité de nature. Ce sont ces dieux qui nous comblent de biens : les autres ne font qu'écarteler les maux. »

Cet extrait est pris de la *Philosophie par les oracles* de ce grand théosophiste.

---

## CHAPITRE X.

CE NE SAURAIENT ÊTRE DES DIEUX QUE CEUX QUI SE COMPLAISSENT DANS  
LES SACRIFICES D'ANIMAUX.

Mettons en parallèle les contradictions du même auteur dans le traité qui a pour titre : *De l'abstinence des viandes*, dans lequel, mu par un raisonnement sain, il déclare, avant toutes choses, que l'on ne doit jamais ni brûler de l'encens, ni immoler de victime au Dieu suprême, ni même aux puissances divines et célestes qui sont après lui. Ensuite, passant en revue les préjugés populaires, il les réfute, et soutient qu'on ne doit pas supposer que les dieux se complaisent dans l'immolation des animaux. « S'il est, en effet, dit-il, souverainement injuste, impie, entaché de souillure et funeste, d'immoler des animaux, comment cela pourrait-il être agréable aux dieux? » En parlant ainsi, on voit qu'il censure son propre dieu, dont il a dit tout à l'heure que l'oracle prescrivait d'immoler des animaux, non-seulement aux dieux hypochthoniens ou infernaux,

mais aux aériens, célestes et éthérés. C'est Apollon qui parle ainsi ; mais Théophraste, qu'il cite en témoignage, dit que les sacrifices d'animaux ne conviennent point aux dieux, mais aux seuls démons ; en sorte que, d'après l'opinion de Théophraste, Apollon ne serait pas un dieu, mais un démon ; et non-seulement cela, mais tous les dieux réputés tels chez tous les peuples, que les rois et les sujets, dans les villes et dans les campagnes, honorent en commun par des immolations d'animaux, d'après ce qui vient d'être dit, ne sauraient passer pour autre chose que des démons. Diront-ils qu'ils sont bons ? Mais si c'est une chose impie, pleine d'infamie et de danger, que de verser le sang, comment ceux qui en sont charmés seraient-ils bons ? Et si, non-seulement, de tels sacrifices, mais ce qui passe tout ce qu'on peut imaginer de cruauté et d'inhumanité, les homicides et les hommes égorgés leur plaisent, comment ne seraient-ils pas évidemment les plus pervers, les plus repoussants, les plus cruels, les plus misanthropes de tous les démons, rien autre, en un mot, que de mauvais démons ?

Il me semble qu'ayant en notre faveur une démonstration aussi complète (11), elle suffit pour justifier notre séparation d'une telle classe de divinités ; car il n'est ni pieux ni saint, non-seulement de prostituer le nom adorable de Dieu et les honneurs suprêmes aux esprits malins, mais même de donner le nom d'hommes, revêtus de la dignité royale, à des brigands violateurs de tombeaux. Ayant été instruits à n'adorer que le Dieu suprême, à rendre les hommages convenables aux puissances heureuses, chéries de lui, qui l'environnent, nous n'admettons, dans nos offrandes, ni les produits terrestres, ni les morts, ni le sang, ni la fange, rien enfin de ce qui participe à la corruption et à la matière. C'est avec un esprit purifié de toute malice, avec un corps orné de la chasteté et de la tempérance, plus brillantes que les vêtements les plus somptueux, avec des doctrines saines et dignes de Dieu, enfin avec une sincère affection, que nous nous faisons gloire de pratiquer, jusqu'à la mort, le culte que nous a enseigné notre Sauveur.

Cependant, après avoir redressé les erreurs précédentes, il est temps d'en venir aux démonstrations de ce que nous avons seulement avancé, et d'abord, de parcourir ce que le même



auteur, dans l'ouvrage qui a pour titre de *l'Abstinence de la chair des animaux*, a dit, pour établir qu'on ne doit ni pour le Dieu par excellence, ni pour les puissances divines, consumer ou immoler rien de terrestre, ces usages étant étrangers au culte qui convient au Seigneur.

---

## CHAPITRE XI

QU'ON NE DOIT NI BRULER NI IMMOLER RIEN DE CE QUI PROVIENT DE LA TERRE EN L'HONNEUR DU DIEU SUPRÊME.

« Au Dieu suprême, comme l'a fort bien dit un sage, nous ne consacrerons aucun objet sensible, ni par immolation, ni par offrande ; car tout ce qui est tiré de la matière est, par ce seul fait, impur, en comparaison de celui qui est étranger à toute matière, à ce point que la parole proferée est indigne de lui : celle même qui est renfermée au dedans de nous, si elle est en contact avec les passions de l'âme, est souillée à ses yeux. C'est par la pureté du silence et les chastes pensées sur son essence que nous devons l'adorer, nous devons nous resserrer à lui, nous devons l'imiter, lui offrant comme immolation sainte notre dévotion intellectuelle, qui remplit le double but d'hymne en son honneur et de salut pour nous ; car c'est dans l'immobilité de l'âme et dans la contemplation de Dieu, que s'accomplit le sacrifice. »

---

## CHAPITRE XII

QU'IL NE CONVIENT DE BRULER AUCUN PARFUM NI D'IMMOLER AUCUNE VICTIME MÊME AUX PUISSANCES DIVINES.

« A l'égard des dieux intellectuels qui sont issus de lui, nous devons leur offrir l'hymne sacré de la parole, comme les prémices des dons que nous tenons de chacun de ceux par lesquels notre vie s'entretient et se prolonge. De même que le laboureur leur offre la première gerbe et les premiers fruits, nous de-

vons leur consacrer nos premières pensées, les remerciant des beautés que nous admirons en eux, dont ils nous ont donné la connaissance; car ils nous nourrissent réellement par leur intuition, vivant avec nous, se montrant à nous, et portant le flambeau qui guide nos pas dans la voie du salut. »

Telles sont les expressions de cet auteur, qui ont une sorte d'analogie et de consanguinité avec ce que l'on prétend que le fameux Apollonius de Tyane a consigné, en parlant du premier et grand Dieu dans son traité des *Sacrifices*.

---

### CHAPITRE XIII.

QU'AUCUN DES PRODUITS TERRESTRES NE DOIT ÊTRE OFFERT AU DIEU PAR EXCELLENCE.

« Il me semble (12) que personne ne pourrait apporter un soin plus digne de la divinité, et se concilier plus sûrement et par ses propres moyens, sa bienveillance et sa commisération, que si, sans immoler de victime, sans allumer de feu, sans lui dédier des objets sensibles, (car elle n'a besoin d'aucune de ces choses, même de la part de ceux qui sont meilleurs que nous, et la terre ne produit, ni l'air ne nourrit de plante ou d'animal qui ne soit souillé en raison de lui); si, dis-je, il n'offrait au Dieu que nous nommons le premier, qui est séparé de toutes choses, par lequel seul on peut connaître les autres, continuellement et exclusivement la parole la plus excellente, je veux dire celle que la bouche ne peut proférer, et qu'il implorât les grâces de l'être le plus parfait, par ce qui est plus parfait en nous, savoir l'esprit, qui n'a pas besoin d'autre organe. »

Ainsi donc, il ne faut pas du tout, d'après ceci, offrir de sacrifice au grand Dieu qui est par dessus tous les autres. Puisqu'il en est ainsi, voyons encore comment le premier écrivain parle de l'immolation des animaux, lorsqu'il invoque Théophraste à l'appui de ses doctrines.

---

## CHAPITRE XIV.

QU'IL EST IMMORAL, DANGEREUX, IMPIE D'IMMOLER DES VICTIMES AUX DIEUX, QUE CELA EST SOUMIS AUX MALÉDICTIONS CÉLESTES.

« Lorsque les prémices offertes en sacrifice par les hommes étaient exemptes de toute illégalité, on vit s'introduire cette innovation remplie de férocité des plus cruelles immolations; en sorte qu'on serait fondé à croire que c'est de notre temps que se seraient réalisées les imprécations fulminées jadis contre les hommes égorgés qui ensanglantent les autels, depuis que dans les détresses causées par la famine et la guerre, ils ont goûté du sang. En effet, la divinité, comme le dit Théophraste, également irritée contre ces deux excès, semble leur avoir infligé un double châtiment justement mérité; car une partie des hommes a méconnu les dieux; et les autres seraient mieux qualifiés d'insensés que de faux dévots, en ce qu'ils jugeaient que les dieux, par leur nature, avaient des sentiments honteux, et qui ne s'élèvent pas au-dessus des nôtres. Les uns ont renoncé à toute espèce de sacrifice; et les autres ont admis des victimes odieuses en portant la main sur des choses que les lois interdisaient. »

Plus loin le même auteur ajoute :

« Les choses étant ainsi, Théophraste a raison de défendre aux gens qui veulent pratiquer les devoirs de la piété, d'immoler aucun être animé, employant ces raisons et d'autres encore, il termine « Or, nous devons offrir en sacrifice les êtres à qui le sacrifice n'apporte aucun dommage. Rien, en effet, ne doit être inoffensif pour tous, comme le sacrifice. Si l'on objecte que Dieu n'a pas moins fait les animaux que les fruits pour notre usage, nous répondrons que, puisque l'immolation des animaux leur cause un véritable dommage en les privant de la vie, il ne faut pas les immoler. Le sacrifice est une chose sainte comme le nom l'indique : or, il n'y a pas de sainteté à rendre des actions de grâces aux dépens d'autrui et contre sa volonté; soit qu'on présente des fruits, ou que ce soient des plantes. Quelle sainteté peut subsister en alliance avec l'injustice et la spo-

liation? Or, si celui qui, offrant en sacrifice des fruits qu'il a dérobés, commet une action impie, comment à plus forte raison, ne serait-il pas impie en dépouillant qui que ce soit de ce qu'il a de plus cher, pour l'offrir aux dieux? Son crime en devient plus grand; et comme l'âme est beaucoup plus précieuse que les produits de la terre, il ne convient pas de la ravir aux animaux par le sacrifice. » Il continue : « On doit donc s'abstenir des animaux pour les sacrifices. » Puis il dit : « Ce qui n'est ni saint ni d'une dépense bornée ne doit pas être offert en sacrifice. » Il ajoute que « si l'on doit offrir les prémices des animaux à un Dieu quelconque, à quoi bon les immoler? En effet, ce que nous immolons est immolé par un motif quelconque. Croyons-nous que Dieu reçoive de l'honneur de notre part lorsque nous commettons une action injuste, au moment même où nous lui offrons ces prémices? N'est-ce pas plutôt un déshonneur dont nous essayons de le flétrir; puisqu'en tuant pour être consacrés, des animaux qui n'ont commis aucune injustice, nous nous reconnaissons injustes nous-mêmes? En sorte que ce ne peut être sous le point de vue de l'adoration que nous pouvons nous permettre d'immoler les autres animaux. Serait-ce par action de grâces des bienfaits reçus? mais celui qui veut donner la juste compensation d'un bienfait et d'une bonne action, ne doit pas essayer de le faire par une mauvaise action; et cela ne ressemblera pas plus à de la réciprocité, que si, après avoir dérobé des fleurs d'un voisin, on venait couronner quelqu'un pour lui témoigner de sa reconnaissance et lui rendre honneur (12). Ce ne doit pas être non plus dans un espoir avenir, car celui qui, pour se faire bien traiter, est capable de commettre une mauvaise action, est bien suspect de ne montrer que de l'ingratitude après les services rendus. On ne doit donc pas immoler des animaux aux dieux pour en obtenir des faveurs; car on pourrait échapper à la pénétration des hommes en faisant une telle action; mais il est impossible d'être ignoré de Dieu. En sorte que, si l'on se propose de sacrifier par l'une des causes ci-dessus indiquées, et que dans aucun de ces cas il ne soit convenable de le faire, il est clair qu'on ne doit point du tout immoler d'animaux aux dieux. » Il ajoute encore : « La nature toute entière et la sen-

sibilité de l'ame humaine trouvaient un charme égal dans l'offrande des fruits de la terre. L'autel alors n'était pas souillé par le carnage continuel des taureaux ; les hommes étaient pénétrés de l'horreur la plus grande pour l'idée d'arracher l'âme des animaux en se repaissant de leurs chairs (13). »

Après d'autres réflexions: « Comment, dit-il, lorsqu'un jeune homme a cru réjouir les dieux, comme on le soutient, par des profusions de toute espèce, par des festins de bœufs et d'autres animaux, pourrait-il être tempérant? Comment, lorsqu'il aura cru leur offrir par ces sacrifices, les dons qui leur sont les plus agréables, ne se persuadera-t-il pas que toute injustice lui est permise, puisque c'est par des immolations qu'il rachète ses péchés? S'il était persuadé au contraire que les dieux n'ont nul besoin de ces choses, qu'ils considèrent le caractère de ceux qui s'approchent de leurs autels; qu'ils regardent comme le plus grand des sacrifices la juste appréciation d'eux-mêmes et de toutes choses; comment ne deviendra-t-il pas tempérant, juste et pieux? L'offrande la plus agréable aux dieux est un esprit pur et une âme dégagée de passions. Ils ne refuseront pas cependant les autres offrandes en des proportions raisonnables, si elles leur sont présentées non par manière d'acquit, mais avec effusion de cœur. On doit comparer ces hommages aux marques de déférence qu'on offre aux hommes vertueux, en se levant à leur arrivée, mais non pas aux exactions d'impôts. »

On voit clairement par ces citations, qu'il était avoué par les Grecs et leurs philosophes, qu'on ne devait pas immoler décemment des animaux aux dieux; que c'était une action impie, injuste et pernicieuse, voisine du sacrilège. Ce n'était donc pas un dieu, ni même un démon ami de la vérité, et bon, que ce compositeur d'oracles, qui peu auparavant mettait les hommes à contribution, pour en obtenir la vapeur de la graisse et du sang brûlés. Ce n'étaient donc pas de vrais adorateurs que tous ceux auxquels son oracle prescrivait d'immoler des animaux. Nous devons plutôt le déclarer hautement fallacieux, imposteur et méchant, donnant pour dieux ceux qui ne le sont pas, puisque ce n'est pas aux esprits infernaux (12) seulement

mais aux esprits célestes qui résident dans les astres, qu'il ordonne de sacrifier de la sorte.

Le même écrivain va nous apprendre pour qui nous devons prendre si nous reconnaissons qu'ils ne sont pas dieux.

---

## CHAPITRE XV.

QUE LES SACRIFICES CHEZ LES PAYENS S'ADRESSENT AUX DÉMONS ET NON PAS AUX DIEUX.

« L'homme qui fait son étude des choses saintes sait que ce n'est pas aux dieux, mais aux démons qu'on sacrifie des êtres animés, qu'ils soient bons ou mauvais. Il sait quels sont ceux qui doivent remplir ce devoir pieux, et jusqu'à quel point les démons le demandent. » (13) Il dit encore : « Quant à ce que ce n'est pas aux dieux, mais aux démons que ceux qui ont appris à connaître toutes les puissances qui sont dans l'univers, ont appliqué les sacrifices où le sang coule, c'est un dogme de foi pour les théologiens, et nous ne nous inquiéterons pas de ce que parmi eux, les uns font le mal, et les autres sont bons. » Ces paroles sont de Porphyre.

Or, puisqu'il reconnaît que parmi les démons, il en qui sont bons, et que d'autres sont mauvais, qu'arrivera-t-il si nous venons à découvrir qu'il n'en est pas de bons ; et que ceux mêmes qui passent pour dieux sont également méchants ? Voici comment on peut en donner la preuve. Tout ce qui est bon, est utile, et le contraire est préjudiciable. Or, tous ceux, qui sont appelés dieux ou démons, ceux-là même qu'on célèbre en tous lieux, et que toutes les nations adorent : Saturne, Jupiter, Junon, Minerve et consorts, aussi bien que les puissances invisibles et les démons qui agissent dans les statues, montrent tous du plaisir non seulement à voir égorger et immoler des brutes, mais même aux homicides et aux sacrifices humains. Or s'ils affligent ainsi les âmes des malheureux mortels, quel plus grand préjudice pourrait-on concevoir qui leur fût fait ? si déjà le sacrifice des brutes a été qualifié par les philosophes, d'exécration et de sacrifice de malheur,

d'action odieuse, injuste, impie, qui ne peut qu'être funeste à ses auteurs, et par tous ces motifs indigne des dieux ; que penser, lorsqu'on égorge des hommes ? Certes, voilà le plus irrévérencieux et le plus sacrilège de tous les sacrifices. Comment plairait-il à des bons démons ? N'est-ce pas plutôt à des esprits impurs et qui ont conjuré notre perte qu'on doit les attribuer ? Donnons donc la preuve du degré auquel le fléau du Polythéisme tyrannisait notre espèce avant la propagation de l'Évangile de Notre Seigneur, puisque cette barbarie n'a été dissipée et détruite entièrement que vers le règne d'Adrien, lorsque la doctrine du Christ a commencé, comme un astre nouveau, à répandre sa lumière en tout lieu. Et ce n'est pas notre voix, mais celle de ceux qui ne partagent pas nos opinions, qui vous en rendra témoignage en accusant hautement la perversité des temps qui nous ont précédés, où la superstition des malheureux humains évidemment aiguillonnée et inspirée par des esprits de perdition, était venue au point de franchir les bornes de la nature, en croyant apaiser les puissances impures, par l'effusion du sang des êtres les plus chers et par d'innombrables victimes humaines. Tel père immolait au démon son fils unique, telle mère, sa fille adorée, les proches égorgeaient leurs proches, comme des troupeaux de brutes qui leur étaient étrangers, les citoyens leurs concitoyens et leurs commensaux dans les villes et les campagnes. Ils transformaient en une férocité barbare les sentiments de la nature qui portent les hommes à s'aimer et à compâtrer aux maux de leurs semblables. Ils montraient véritablement qu'une frénésie démoniaque s'était emparée d'eux. L'histoire grecque et barbare offrira à vos recherches de nombreux exemples, où les uns dévouaient leurs fils en sacrifice aux démons, les autres leurs filles, d'autres se dévouaient eux-mêmes. Mon premier témoin sera celui que je viens d'invoquer, et qui, dans le même ouvrage où il interdit l'immolation des animaux irraisonnables comme impie et souverainement injuste, s'exprime en ces termes :

## CHAPITRE XVI.

## DES SACRIFICES HUMAINS D'APRÈS PORPHYRE ET D'AUTRES.

« Et, quant à ce que nous n'avancions pas ces faits sans preuve et que l'histoire en contient une foule, il suffira de les rapporter.

» On immolait à Rhodes, dans le mois de mai, qui correspond à Metageitnion des Athéniens, (manuscrit, 465.) le sixième jour de la nouvelle lune, un homme à Saturne. Cet usage qui persista longtemps, fut enfin changé. On conservait un condamné à la peine capitale par les lois du pays, jusqu'à l'époque des Saturnales. La fête étant arrivée, on conduisait cet homme hors des murs, en face de la statue assise d'Aristobule (déesse du bon conseil); là, après lui avoir fait boire du vin, on l'égorgeait. Dans la ville maintenant nommée Salamine, et précédemment Coroneia, au mois que les Cypriens appellent Aphrodisium, on immolait un homme à Aglaure, fille de Cécrops et de la nymphe Aglauris; cet usage persévéra jusqu'au temps de Diomède. Alors on changea, et ce sacrifice eut lieu en l'honneur de Diomède. Les temples d'Aglaure, de Minerve et de Diomède sont dans une même enceinte. Le malheureux destiné à la mort, y était conduit par des jeunes gens, et faisait trois fois le tour de l'autel en courant; après quoi, le prêtre le frappait dans l'estomac avec une lance; puis, ils le consumaient tout entier sur un bûcher qu'ils avaient dressé à cet effet. Diphile, roi de Chypre, fit cesser cet usage, passé en force de loi: ce prince fut contemporain de Séleucus le Théologien (14). Ce sacrifice fut remplacé par l'immolation d'un bœuf: le dieu admit un bœuf au lieu d'un homme; ce qui prouve que l'un équivaut à l'autre. Amosis abrogea la loi par laquelle à Héliopolis d'Egypte on immolait un homme: c'est Manethon qui le rapporte dans son traité de l'antiquité et de la piété. Ils offraient à Junon (15), dit-il, des hommes qui étaient choisis de la même manière que l'on fait pour les taureaux sacrés (16), et on les marquait d'un sceau; on en immolait trois le même jour, de sorte qu'Amosis ordonna que trois figures de cire leur fussent substituées. Dans l'île de Chio on sacrifiait un



homme à Bacchus (Dionysos) Omadius, que l'on écartelait. On en faisait autant à Tenédos, à ce que Euelpis de Caryste rapporte. Apollodore dit aussi que les Lacédémoniens immolaient un homme à Mars. Les Phéniciens, dans les grandes adversités de guerres, de pestes ou de sécheresses, immolaient à Cronus (Saturne), un des êtres qui leur étaient plus chers, en recueillant les suffrages. L'histoire de Phénicie est remplie de semblables sacrifices, je veux dire celle que Sauchoniaton a écrite dans la langue des Phéniciens, que Philon de Byblos a traduite en langue grecque, laquelle forme huit livres. Istrus, dans le recueil des sacrifices des Crétois, dit que les Curètes, anciennement, immolaient des enfants à Cronus (Saturne). Pallas, qui a réuni ce qu'il y a de mieux sur les mystères de Mithra, dit que les sacrifices humains venaient presque de cesser partout, sous l'empereur Adrien (17). A Laodicée de Syrie, une vierge était immolée chaque année à Minerve, maintenant c'est un cerf. Les Carthaginois qui demeurent en Afrique, faisaient un sacrifice qu'Iphicrate a aboli (18). Les Domnatiens (19), peuple d'Arabie, immolaient chaque année un enfant qu'ils enterraient sous l'autel, et qui leur tenait lieu de statue.

»Phylarque (20) raconte, dans son histoire, que tous les Grecs immolaient en commun des hommes avant de marcher aux ennemis. Je passe sous silence les Thraces, les Scythes et la manière dont les Athéniens firent périr la fille d'Erechthée et de Praxithea (21). Mais qui ignore la fête qu'on célèbre encore dans la grande ville (Rome), en l'honneur de Jupiter Latiaris où un homme est égorgé (22). »

Il dit encore : « C'est de là qu'il est advenu que jusqu'à ce jour non seulement en Arcadie aux fêtes lycéennes, et à Carthage où l'état en commun immole un homme à Saturne; mais même après une période déterminée, en commémoration des anciens usages, on arrose les autels d'un sang fraternel. »

Cependant bornons les citations de cet ouvrage. J'emprunterai de nouveau un passage à l'histoire phénicienne de Philon, déjà compris dans le premier livre de cette composition (p. 40). « C'était l'usage chez les anciens, dans les circonstances de graves dangers, qu'à la place d'une destruction universelle,

les dominateurs de la ville ou de la nation livrassent le plus chéri de leurs enfants pour être immolé comme un rachat auprès des dieux vengeurs : ils étaient égorgés secrètement. Crovons donc que les Phéniciens nomment Il (*Hel. Bel.* 465, 466, 451), régnant dans ce pays, celui même qui plus tard après sa mort fut consacré dans l'astre qui porte son nom, ayant eu d'une nymphe de la contrée, nommée Anobret, un fils unique que par cette raison il nomma Jeoud (c'est ainsi que même aujourd'hui on appelle en Phénicie les fils uniques), des grands dangers de guerre ayant menacé le pays, il orna ce fils des attributs de la royauté, et l'immola sur l'autel qu'il avait dressé à cet effet. » Telles sont les expressions de Philon.

C'est donc avec raison que Clément, si digne de notre admiration, ayant fait les mêmes plaintes et ayant déploré en cela l'aberration de l'esprit humain, dit dans son exhortation aux payens :

« Ajoutez encore cela, que vos dieux sont des divinités inhumaines et misanthropes, qui, non contentes d'avoir égaré l'esprit des hommes, se plaisent à les voir assassiner, tantôt se procurant des occasions de se satisfaire dans les combats du cirque à mains armées; tantôt excitant des disputes interminables par les ambitions guerrières, ils se pâturent sans mesure de massacres. Semblables aux fléaux qui accablent tout à coup les villes et les peuples, ils demandent des libations inhumaines.

« Aristomène, roi de Messène, égorga trois cents Laocédémoniens en l'honneur de Jupiter d'Ithome, croyant que d'aussi nombreuses et de telles hécatombes devaient lui être agréables; en effet, Théopompe, roi de Lacédémone, en faisait partie. C'était certes une noble victime (23).

» Les Tauriens qui habitent dans la Chersonnèse Taurique, s'ils prennent des étrangers qui aient été poussés par la mer sur leurs rivages, aussitôt ils les sacrifient à la Diane de Tauride. Ce sont de pareils sacrifices qu'Euripide a célébré sur la scène tragique. Monime rapporte, dans son recueil de choses admirables, qu'on immolait un homme de l'Achaïe à Pella de Thessalie, en l'honneur de Pelée et de Chiron (24). Anticlède, dans son livre des retours (sous-entendu de Troie) déclare que

les Lyctiens, peuple de la Crète (25), égorgeaient un homme en l'honneur de Jupiter. Dosidas dit la même chose des Lesbiens relativement à Bacchus. Je ne passerai pas non plus sous silence les Phocéens d'Asie qui, d'après le récit de Pythoclès dans le troisième livre de la Concorde, offraient un homme en holocauste à la Diane Tauropole (26).

» Erechthée l'athénien et Marius le romain, immolèrent leurs propres filles (27); le premier à Proserpine, comme Démarate l'apprend dans son premier livre des sujets de tragédie, et Marius le romain aux dieux Averronciens, (qui éloignent les malheurs). C'est Dorothée qui rapporte ce trait dans le quatrième livre des italiques.

» Voilà des divinités bien amies des hommes. Et comment appeler pieux ceux qui les qualifient de sauveurs, qui demandent leur conservation aux ennemis mêmes, qui leur tendent des pièges, pour les faire périr, et qui s'abusent au point de croire remplir une œuvre de la plus haute piété, en égorgeant leurs semblables. Le meurtre ne devient pas un sacrifice à cause du lieu où il est commis. Et quand même ce serait à Diane ou à Jupiter, dans un lieu saint et sur l'autel, plutôt qu'à la colère et à l'avarice, plutôt que dans un chemin, que vous égorgeriez un homme, vous ne seriez jamais autorisé à qualifier cet acte, de sacrifice : c'est un meurtre, et votre prétendu sacrifice, un homicide. Quoi donc ! nous, hommes, les plus sages de tous les animaux, nous fuyons à l'aspect des bêtes féroces, et si, par malheur, nous rencontrons un ours ou un lion, nous nous détournons.

» De même que si quelqu'un, voyant un serpent, retourne sur ses pas, se cache dans les profondeurs des montagnes; le tremblement s'empare de tous ses membres, ainsi il s'élança en arrière (28).

» Et vous, ayant la connaissance antérieure et la conviction complète de ce que sont les démons destructeurs, pervers, insidieux, misanthropes, acharnés à votre perte, vous ne vous en éloignez pas, vous ne les fuyez pas ? »

C'est ainsi que s'exprime Clément. Je vais encore citer un autre témoin de la férocité sanguinaire de ces démons ennemis de Dieu et des hommes; c'est Denys d'Halicarnasse, écrivain

très-versé dans l'histoire romaine qu'il a toute embrassée dans un ouvrage fait avec le plus grand soin. Il écrit donc que Jupiter et Apollon avaient demandé autrefois des victimes humaines. Ceux à qui ces demandes s'adressaient avaient offert aux dieux la part convenable en fruits et animaux, excepté en hommes ; ils furent, en conséquence, accablés par toute espèce d'adversités. Mais rien n'est tel que d'entendre l'historien lui-même s'exprimant ainsi :

« Les Pélasges restèrent peu de temps en Italie par la Providence (qui veillait sur les Aborigènes) (29). Préalablement à la dépopulation des villes, la terre paraît avoir été ruinée par la sécheresse, puisqu'aucun fruit ne parvenait à maturité sur les arbres, mais ils tombaient encore verts. Quant aux semences qui venaient à germer et à fleurir, elles ne pouvaient atteindre l'époque où l'épi se forme ; le fourrage était insuffisant pour la nourriture du bétail ; les eaux vives avaient perdu leur salubrité comme boisson ; les unes tarissaient pendant l'été, les autres à perpétuité. Un sort pareil frappait la génération des animaux domestiques et des femmes, soit par l'avortement des germes, soit par leur mort, en venant au monde. Quelquefois même, un commun trépas atteignait la mère et son fruit. Si quelques-uns échappaient à ce danger dans le moment de la naissance, leur éducation était sans utilité, par la privation des membres et les difformités de toute espèce qui se joignaient à l'existence. Et, pour surcroît de maux, les générations parvenues à leur entier développement étaient assaillies par des maladies et des mortalités qui dépassaient tous les calculs de probabilité. Ayant donc eonsulté les oracles pour savoir quels dieux ou démons leur adressaient ces maux, et pour quelles transgressions, et enfin par quels actes religieux ils pouvaient espérer d'alléger leur destinée, le dieu rendit cet oracle : c'est que, en recevant les biens qu'ils avaient sollicités, ils n'avaient pas rendu ce qu'ils avaient fait vœu d'offrir ; mais qu'ils retenaient ce qui était plus digne d'estime. En effet, les Pélasges, lorsque leur terre était frappée de stérilité, et qu'ils manquaient des choses les plus nécessaires, avaient fait vœu d'offrir en sacrifice à Jupiter, à Apollon et aux Cabires, la dîme de tous leurs produits. Leur demande ayant été

exaucée, ils n'avaient mis à part que la portion convenue de tous les fruits et les bestiaux, comme si leur vœu s'était borné là.

» Myrsile de Lesbos a raconté cette histoire à peu près dans les mêmes termes dans lesquels je l'ai écrite, sauf qu'il ne nomme pas Pélasges, mais Thyrrhéniens, ces mêmes hommes : j'en dirai bientôt la cause (29). Lorsque cet oracle leur eut été rapporté et communiqué, ils ne pouvaient conjecturer ce qu'il voulait dire. Dans cette perplexité, l'un des plus avancés en âge dit qu'en combinant les termes de l'oracle, il voit qu'ils sont dans une erreur complète, s'ils pensent que les dieux leur font d'injustes répétitions ; qu'ils ont bien, en effet, donné fidèlement et en justice, les prémices de toutes leurs richesses, mais que la part de la génération humaine la plus précieuse de toutes, surtout pour les dieux, était encore due ; que s'ils acquittaient la portion légitime qui leur revenait de ces choses, l'oracle qui les concernait recevrait son accomplissement. Les uns considérèrent cette solution comme parfaitement raisonnable ; les autres n'y virent qu'une entente perfide et un piège. Quelqu'un ayant ouvert l'avis de consulter le dieu, pour savoir s'il lui convenait de recevoir la dîme des hommes, ils députèrent donc une seconde fois des ministres sacrés, et le dieu rendit l'oracle d'en agir de la sorte. Mais bientôt un trouble intestin s'éleva entre eux sur la manière de payer ce tribut. D'abord, cette dissension eut lieu entre les chefs du gouvernement ; ensuite, le peuple entier la partagea, en soupçonnant ses magistrats. Les collisions les plus indécentes s'ensuivirent, comme cela était naturel entre des hommes que les dieux poursuivaient de leurs fureurs vengeresses. Une partie d'entre eux déserta le sol natal, et leurs demeures furent détruites (30) ; car ceux qui appartenaient aux victimes, par les relations de famille, ne se consolaient pas de la perte des êtres qui leur étaient les plus chers, se résignant à vivre au milieu de leurs plus cruels ennemis. Les premiers émigrants de l'Italie errèrent dans une grande partie de la Grèce et des contrées barbares ; d'autres, après eux, éprouvèrent le même sort ; et chaque année voyait se renouveler cette désertion, car les chefs de l'Etat ne se désistaient pas du soin d'enlever les

prémices de la jeunesse parvenue à l'adolescence, tant pour acquitter, envers les dieux, ce qu'ils regardaient comme un devoir de justice, que par la crainte des révoltes, à cause qu'ils auraient dissimulé des victimes. Ce prétexte, en apparence respectable, fournissait un sujet constant de poursuite à l'inimitié de leurs rivaux, en sorte qu'un grand nombre de collisions eurent lieu, et la race pélasgique fut, pour la plus grande partie, disséminée. »

Le même, après quelques autres récits, ajoute :

« On dit que les anciens Romains offraient à Saturne des victimes telles que Carthage ne cessa d'en immoler tant que la république subsista, et telles que celles offertes encore de nos jours chez les Gaulois et d'autres peuples occidentaux ; c'est-à-dire qu'ils immolaient des hommes. Mais Hercule voulant faire cesser cette loi de sacrifices, éleva un autel en l'honneur de Saturne, y déposa des offrandes pures qu'il sanctifia encore par la pureté du feu, et, pour qu'aucune pensée de crainte ne restât dans l'esprit de ceux qui supposeraient qu'on eût dédaigné les rites de leurs ancêtres, il enseigna aux indigènes à apaiser la colère des dieux en précipitant dans le Tibre, au lieu des hommes qu'ils liaient des pieds et des mains, des images semblables à ces hommes, revêtues de la même manière, afin que tout ce qui pourrait rester dans les âmes de superstition, comme venant des dieux, fût détruit, en conservant la représentation de ce qui se pratiquait anciennement. C'est ce que les Romains n'ont cessé de mettre en pratique jusqu'à moi. Peu de jours après l'équinoxe de printemps, à l'époque appelée les ides de mai, voulant que la lune alors soit demi-pleine, après avoir sacrifié suivant la loi, dans ce jour solennel, les pontifes qui sont les plus distingués parmi les prêtres, et avec eux les vierges qui gardent le feu sacré, les préteurs et ceux des autres citoyens qui ont droit d'assister aux actes religieux, jettent dans le fleuve du Tibre, du haut du pont sacré, trente images représentant des hommes qu'ils nomment Argiens ou Grecs. »

Ici cesse le récit de Denys. Diodore raconte des faits pareils dans le 20<sup>e</sup> livre de la Bibliothèque historique. « Après la mort d'Alexandre de Macédoine et du vivant du premier Ptolémée, lorsque les Carthaginois furent assiégés par Agathocle, tyran

de Sicile, ils attribuaient à Cronus (Saturne) de leur être contraire, en ce que, dans les temps antérieurs, ayant coutume d'immoler à ce dieu les enfants des meilleures familles, plus tard ils en avaient fait acheter clandestinement qu'ils élevaient pour être envoyés à l'autel; et une enquête ayant eu lieu, on découvrit que quelques-uns des enfants immolés avaient été supposés. Prenant donc ces choses en considération et voyant les ennemis campés sous leurs murs, ils furent saisis d'une terreur superstitieuse, comme s'étant affranchis des hommages que leurs pères rendaient aux dieux. Se hâtant de réparer cette faute d'omission, ils choisirent deux cents enfants parmi les plus nobles, et les immolèrent dans un sacrifice solennel. D'autres qui étaient soumis aux imputations de la médisance, s'exécutèrent d'eux-mêmes (en livrant leurs enfants). Ils n'étaient pas moins de 300. Il existait à Carthage une statue de Cronus (Saturne) en airain, qui avait les mains étendues et renversées s'inclinant vers la terre, en sorte que l'enfant qu'on y plaçait, n'étant retenu par rien, tombait dans un goufre plein de feu.»

Ce sont les termes que l'auteur a employés dans sa propre histoire, c'est avec justice que l'écriture des hébreux adresse de vifs reproches à ceux de la circoncision, qui imitaient ces exemples; disant: « Ils immolaient leur fils et leurs filles aux démons; la terre a été abreuvée de sang, la terre a été souillée de leurs œuvres. » (a)

Je crois avoir clairement démontré par tous ces récits, que la plus ancienne et la première consécration des statues, ainsi que toute l'apothéose des idoles parmi les nations, n'a été qu'en l'honneur des démons, et que ces démons n'étaient pas les bons démons, mais les plus méchants et les plus méprisables de tous; en sorte que cet oracle du prophète est d'une entière vérité: « Tous les dieux des nations sont des démons (b). » Aussi bien que cette sentence de l'apôtre: « Ce qu'ils immolent, c'est aux démons et non pas à Dieu qu'ils l'immolent (c). » En effet, s'il y avait eu quelque chose de bon en eux, en sorte qu'ils eussent mérité la dénomination de bons, cela se serait manifesté

(a) Ps. 35. 37. — (b) Ps. 95, 5, — (c) 1<sup>re</sup> aux Corinth. 10.

par les bienfaits, par la conservation de tous, par l'amour de la justice, par une surveillance attentive sur les hommes. Mais, si cette classe de démons eût été telle, comment se seraient-ils complu dans les homicides? Comment n'auraient-ils pas défendu par leurs oracles que le genre humain se livrât à de semblables méfaits? Certes, cette espèce de divinités était pire et plus infâme que les hommes qui, par leurs lois, ont établi des châtimens pour corriger les assassins de leur affreux penchant. Ce n'était pas un dieu, en effet, mais un homme (Hercule), celui qui a mis un terme à la maladie si ancienne et si invétérée de l'immolation des hommes.

Quant à ce que cette nature de démons est vile et méchante, cela deviendrait plus évident, si l'on réfléchissait à cette fornication si décriée et si effrénée, qui se pratique encore en leur honneur à Héliopolis de Phénicie, et jadis chez la plupart des nations. Ils disent, en effet, que les adultères, les viols et tous les mélanges de sexes les plus illicites, sont une dette que l'on doit acquitter comme hommage aux dieux; que les prémices de ces impudicités, de ce commerce infâme et avilissant, semblables aux premiers fruits offerts en action de grâce des récoltes, sont un don qui orne leurs temples. Au fait, cela peut bien être assimilé aux victimes humaines. Or, s'il ne convient à nul homme sage, de se réjouir du meurtre ou de voir entre les sexes un commerce dont la pudeur et les lois sont offensées, dans lequel, des femmes vendent à prix d'argent leur jeunesse et leur beauté; combien, à plus forte raison, doit-on dire que des dieux ou de bons démons ne sauraient accueillir de telles choses. Si l'on répond qu'incontestablement ces dispositions ne peuvent appartenir qu'à de mauvais démons, mais qu'il en est d'autres qui sont bons, qu'on doit surtout adorer comme sauveurs, nous demanderons encore où étaient donc vos bons sauveurs, si toutefois ils en adoraient de tels, pour ne pas combattre les mauvais qui traitaient de la sorte ceux qui se réfugiaient près d'eux? Où étaient-ils, pour ne pas repousser ces êtres nuisibles, et ne pas se montrer comme les auxiliaires de leurs adorateurs! Pourquoi sans aucun souci de l'espèce humaine douée de raison, et capable d'affection pour Dieu, la laissaient-ils en proie à la férocité des mauvais dé-



mons ? Comment ne proclamaient-ils pas hautement l'obligation de les fuir sans retour, de s'éloigner de tout ce qui, portant le nom de dieu, n'était pas dieu, mais mauvais démon qui pouvait se complaire dans la cruauté, l'inhumanité, l'illégalité et la luxure ? S'il y avait jadis, à Rhodes, un prétendu dieu qui trouvait du charme à ce qu'on lui immolât des hommes, le véritable dieu, (s'il l'était réellement), n'aurait-il pas dû, en mettant un terme à cette pratique, annoncer bien haut et à tous, qu'on ne devait pas considérer l'autre comme un dieu, mais comme un mauvais démon ? Si à Salamine, autrefois nommée Coroneia, on immolait un homme dans le mois appelé par les Cypriens Aphrodisium ; le véritable dieu n'aurait-il pas dû faire cesser l'usage d'un acte impie et atroce, en montrant qu'il ne convenait qu'au démon du crime ? Si dans Héliopolis (Eilithyaspolis) d'Égypte, Amosis a pu faire abroger la loi de l'immolation des hommes, le véritable dieu aurait dû nous apprendre que l'homme valait mieux que le dieu, et qu'en effet ce n'était pas un dieu, mais un démon qui avait introduit le premier ce genre de sacrifices. Le véritable dieu n'aurait-il pas rendu une loi, pour déclarer infâme le démon de Junon, auquel, chaque jour, trois hommes étaient offerts en sacrifice, à ce que rapporte l'histoire ?

Qui peut être plus véritablement démoniaque que ce Bacchus surnommé Omadius, en l'honneur duquel, dit-on, un homme était déchiré par morceaux, dans l'île de Chio, ou que celui qui, à Ténédos, ne pouvait également être apaisé que par des victimes humaines ? Le véritable dieu aurait interdit à Mars, le démon Brotoloigos (destructeur des mortels), le Philopolemos (amateur des guerres), de se faire immoler un homme. Il aurait fait une loi pour que personne n'égorgeât, non seulement les êtres les plus chers de sa propre famille, mais même des étrangers. Si chaque année, une vierge était offerte en sacrifice à Minerve, comme on le dit, à Laodicée de Syrie, le véritable dieu se serait-il imposé la loi de ne pas déclarer que c'était par le fait d'un mauvais démon ; de même qu'en Afrique, pour ceux qui se complaisaient en de telles choses, et en Arabie, où chaque année un enfant était immolé et enterré sous l'autel ?

## CHAPITRE XVII.

## L'ANCIEN USAGE DE SACRIFIER DES HOMMES A ÉTÉ ABROGÉ APRÈS LA PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE.

Le véritable, le bon, soit dieu, soit démon, eût dû proclamer que tous ceux dont le langage n'est point châtié, chaste, qui trouvent leurs délices dans les cohabitations illicites, et dans les autres excès de démenes que nous avons rapportés, ne sauraient être réputés dieux. Or, jamais depuis les temps les plus anciens, il ne s'en est trouvé qu'un seul, celui que les Hébreux honorent, qui ait fait ce que l'unique vrai dieu eût dû faire. Lui seul, par la voix de son prophète et son docteur Moïse, a annoncé à tous les hommes qu'on ne devait pas adorer comme de bons démons ceux qui sont mauvais ; au contraire, qu'il faut s'en détourner, les expulser, comme de mauvais esprits, qu'il faut purifier leurs temples, abolir leurs rites impies et leurs mystères, et éteindre entièrement leur mémoire comme divinités, parmi les hommes. Il a compris dans le code de ses lois la défense des honneurs à leur rendre. Il ne pouvait, en effet, entrer dans les devoirs religieux d'un peuple consacré au culte des bons esprits, de chercher même à déarmer les méchants. Phylarque (§1) ou tout autre, a rapporté dans son histoire, que jadis les Grecs, avant d'entrer en campagne, immolaient un homme. Ne craignez pas de donner ce trait comme une preuve de la possession démoniaque où étaient les Grecs. N'hésitez pas à déclarer que les Africains, les Thraces et les Scythes, lorsqu'ils faisaient de pareilles choses, étaient inspirés par des fureurs démoniaques, aussi bien que les Athéniens, les habitants de Rome, si, en effet, dans les fêtes de leur grand Jupiter, ils égorgaient des hommes. En rassemblant tous les faits que nous avons cités, on verra qu'il existe à peine, chez aucun peuple, de consécration de divinité qui n'ait eu pour objet, des esprits homicides et des démons pervers. Si en effet, à Rhodes, à Salamine, et dans les autres îles, à Héliopolis d'Égypte (ou Eilithyaspolis), à Chio, à Tenedos, à Lacédémone, en Arcadie, en Phénicie et en Lybie ; puis encore, en Syrie et en Arabie, enfin chez les Grecs panhelléniques et chez leurs

chefs en civilisation, les Athéniens, si à Carthage et en Afrique, chez les Thraces et les Scythes, on trouve des preuves de ces homicides inspirés du démon, accomplis depuis les temps les plus anciens, et continués jusqu'à notre sauveur, comment ne pas dire avec raison que tous les hommes étaient asservis aux mauvais démons; et que ce n'est que par l'enseignement qu'il a répandu avec éclat dans le monde, que l'humanité a vu finir ses infortunes?

L'histoire a constaté que ces coutumes ont persévéré jusque sous Adrien, et qu'elles furent abolies sous lui. Et c'est précisément le temps où la doctrine du salut a pris dans le monde une consistance réelle. Cependant il ne leur était pas possible de dire que c'était à de mauvais démons qu'ils offraient ces sacrifices; car c'est surtout à leurs plus grands dieux que l'histoire a démontré qu'on adressait ces hosties humaines. Elle a dit qu'on les immolait à Junon, à Minerve, à Saturne et Mars, à Bacchus, au dieu suprême Jupiter, à Phoëbus, au plus vénérable et plus sage de tous les dieux, à Apollon. Or, ce sont ceux-là, et non d'autres, qu'ils désignent sous la dénomination de dieux très-grands, bons et sauveurs. Ils étaient donc mauvais démons si, en effet, ils prenaient plaisir à de semblables sacrifices, en véritables homicides. Comment pourrait-on raisonnablement ne pas les comprendre dans le nombre sanguinaire des malins esprits, soit qu'ils se délectassent eux-mêmes dans ces choses, soit qu'ils les permissent ou ne prissent aucun souci de les voir accordées aux autres? Quelle nécessité les faisait consentir à ce que les hommes cherchassent, même d'une manière absolue, à apaiser les malins esprits? Pourquoi entretenir parmi eux une aussi prodigieuse erreur que de rendre un culte à des êtres pervers et de flatter leurs mauvais penchants? Pourquoi les asservir sous leur domination tyrannique? en tant que bons et que dieux, ils devaient, par leur vertu supérieure et leur puissance divine, tenir à la plus grande distance possible du commerce des hommes tout ce qui est vicieux et méchant. Certes! un bon père ne verrait pas avec indifférence son propre fils corrompu par des hommes vicieux. Un maître animé de sentiments honnêtes ne laisserait pas emmener sans résistance son esclave par ses ennemis. Un général d'armée,

lorsqu'il lui serait possible de sauver ses troupes, ne les livrerait pas en qualité de prisonniers à ses ennemis; ni un berger n'abandonnerait ses troupeaux aux loups. Et les dieux et les bons démons laisseront-ils la race entière des hommes en proie aux méchants et criminels démons? Et ces trente mille (12) 3 v gardiens des hommes qui ont un langage articulé, ces pasteurs, ces sauveurs, ces rois, ces pères, ces maîtres livreront-ils les êtres qui leur sont les plus chers aux ennemis domestiques et extérieurs, à des bêtes féroces, pour être pillés et maltraités sans pitié et avec toute la cruauté possible? Ne couvriront-ils pas de leur égide et de leurs personnes, des suppliants dont ils sont l'unique refuge? Ne repousseront-ils pas loin du bercail des hommes, des démons envieux et malins, comme on ferait des animaux sauvages et carnassiers? N'instruiront-ils pas tout homme à contracter une intimité habituelle avec cette immensité de dieux et démons bienveillants pour eux, à prendre confiance dans la sanctification des dieux, non-seulement les plus puissants, mais les plus nombreux et les plus grands, et à n'avoir que peu ou point d'inquiétude de la faiblesse des mauvais démons? Bien plus, au lieu d'en agir ainsi, ils venaient, au contraire, à l'aide de ces mauvais démons, autorisant, par leurs oracles, ces sacrifices humains que nous avons fait connaître, prenant plaisir à toutes les obscénités en paroles et en actions. Qu'en dire? il sera donc évident, par les faits, qu'ils ne diffèrent en rien, dans leur nature, des méchants démons; ou plutôt, qu'ils n'avaient tous que des mêmes penchants et des sentiments pareils; ou, pour mieux dire, qu'aucun dieu, sans exception, qu'aucun bon démon n'a jamais reçu les hommages des nations dans les temps anciens, quand on les chercherait de ville en ville. Comment, en effet, le bon et le mauvais pourraient-ils être unis par l'affection? C'est comme si l'on disait que la lumière et les ténèbres peuvent s'associer ensemble. Combien, au lieu de cela, le raisonnement humain ne l'emporte-t-il pas sur ces prétendus dieux? Écoutons le même écrivain que nous avons déjà cité lorsqu'il proscrit l'immolation des animaux, en déclarant qu'on ne doit pas même sacrifier en l'honneur des mauvais démons.

## CHAPITRE XVIII.

QUE L'ON NE DOIT PAS SACRIFIER AUX MAUVAIS DÉMONS.

« C'est pourquoi tout homme sensé et tempérant s'abstiendra de pareils sacrifices, dans l'espoir d'attirer à lui les divinités de cette espèce ; il s'efforcera, par tous les moyens possibles, de purifier son âme, car les mauvais démons ne poursuivent pas ceux dont l'âme est pure, par l'opposition qui est entre eux et la pureté. Que si les magistrats et les cités croient nécessaire de les apaiser, peu nous importe. Pour celles-ci, la richesse, les avantages extérieurs, les distinctions corporelles sont considérés comme des biens, et le contraire passe pour infortune. Les biens de l'âme ne les occupent aucunement. »

Il continue encore dans ce qui suit.

## CHAPITRE XIX.

DES DISPOSITIONS AVEC LESQUELLES ON DOIT S'APPROCHER DU DIEU SUPRÊME.

« Quant à nous, nous mettrons tout en œuvre pour n'avoir besoin d'aucune des choses que ceux-ci procurent ; mais, tant par l'âme que par les moyens extérieurs, nous ferons tous nos efforts pour ressembler à Dieu et à ce qui l'entoure. L'on y parvient par l'impassibilité, par la perception rectifiée des choses, telles qu'elles sont véritablement, et par une vie conforme à cette perception. Nous nous appliquerons à n'avoir aucune ressemblance avec les méchants, soit hommes soit démons, et en général avec tout ce qui se complait dans la substance mortelle.

» Le philosophe, tel que nous le définissons, doit être séquestré de toutes les choses du dehors. Nous sommes donc fondés à dire qu'il n'ira point tourmenter les démons, ni les implorer, pour en obtenir des prédictions par l'inspection des entrailles d'animaux. Toute son étude est de se dépendre des sujets de divination. Il ne s'occupe pas de mariage, pour avoir

intérêt d'importuner le prophète à ce sujet ; il ne le fera non plus ni pour le négoce, ni relativement à un esclave, ni pour un avantage quelconque de ceux qui reposent sur les opinions populaires. Les questions qu'il adresse à la divinité ne sont pas connues des devins. Les entrailles des animaux ne peuvent rien lui révéler à ce sujet. S'approchant sans intermédiaire, comme nous l'avons dit, du dieu qui habite dans ses propres entrailles, il cherche à s'éclairer sur la vie éternelle, étant entièrement absorbé dans cette pensée. »

Le raisonnement contenu dans ces paroles a rendu aussi évident qu'il est possible ce que l'on doit penser des oracles et des interrogations faites aux entrailles des victimes, et de tous ces pronostics de choses inconnues qui font l'admiration de la multitude. En les qualifiant de *δοξαομαι*, fausses opinions, préjugés, Porphyre les repousse comme des insinuations des mauvais démons ; et disant que l'homme sensé et prudent ne se livrera jamais à eux ni ne les attirera à soi par les sacrifices. Il ajoute que le philosophe n'a nul besoin des oracles, ni des aruspices, ni de rien de semblable, donnant à entendre que ce sont des inventions funestes des démons.

Si donc, d'après ce, tout homme sensé et modéré dans ses desirs doit se garder de recourir aux sacrifices par lesquels on attire les démons à soi (ce qui se faisait par l'effusion du sang et l'égorgeement des bêtes irraisonnables), il s'en suivra donc qu'aucun de ceux qui jadis immolaient des animaux aux démons ne méritait la qualification de prudent, sensé et tempérant, à plus forte raison s'il sacrifiait des hommes. Or, on peut dire que presque toutes les nations, avant l'apparition de notre Christ parmi les hommes, apaisaient en tous lieux les mauvais démons par des sacrifices humains ; il n'existait donc chez elles aucun homme sensé et tempérant. Le raisonnement humain le plus commun, à l'aide d'une logique exacte, suffit pour enseigner hautement à tout homme sage et tempérant qu'il ne doit point user de sacrifices pour honorer les mauvais démons ; qu'il doit s'efforcer de purifier son âme par tous les moyens en son pouvoir, car ils ne s'attachent pas aux âmes pures par la dissemblance qui est entre eux. Mais cependant leur dieu Apollon (car il faut encore le comparer aux hom-

mes, et montrer combien il leur est inférieur sous le rapport de la rectitude du jugement), Apollon, dis-je, ordonne d'immoler au mauvais démon, évidemment par l'amitié qu'il lui porte. Or, l'ami d'un méchant lui ressemble. Le même écrivain va nous servir de témoin dans le traité qui porte pour titre *De la philosophie par les oracles*. Voici les termes dans lesquels il en rend compte.

---

## CHAPITRE XX.

### COMMENT APOLLON ORDONNE D'IMMOLER AU MAUVAIS DÉMON.

« Le prophète se hâtant avec un zèle ardent de pénétrer dans la contemplation de sa divinité, Apollon lui déclare que cela est impossible, avant d'avoir donné une rançon au mauvais démon, dans cet oracle : donne une rançon d'abord au vénérable protecteur de la terre natale, premièrement des libations, ensuite le bûcher, après le sang noir d'une victime noire, mélangé de vin d'une couleur foncée avec la blanche liqueur qui ruisselle des mamelles de la brebis. Il l'a dit encore plus clairement dans ceux-ci :

« Versez du vin et du lait et la liqueur transparente de l'eau. Prenez le bois qui porte les glands consacrés à Jupiter, et après avoir étalé les entrailles sur le feu, arrosez-les d'ondes engraisées.

» Interrogé sur la manière de prier, il a commencé, et n'a point achevé en parlant ainsi :

» O démon qui as reçu en partage la décadence des âmes coupables ; qui es placé au-dessous des demeures célestes, au-dessus des grottes infernales. »

Ces paroles sont elles du dieu qui commande notre admiration ou plutôt du démon fallacieux ? Celles de la raison sont conformes à la nature, et nous prescrivent de purifier notre âme, de ne pas attirer par des sacrifices les mauvais démons, car ils ne s'attaquent pas aux âmes pures par l'antipathie qu'ils ont pour elles ?

Si cependant un homme sensé et prudent était jugé tel par

la raison qu'il s'abstient d'immoler aux dieux, je laisse à juger quelle opinion on doit concevoir, et dans quel rang on doit placer celui qui, par ses oracles, excitait à immoler aux méchants. En revenant sur tout ce qui vient d'être dit, il sera facile de connaître à quelle nature, à quelle moralité appartiennent ceux qui se plaisaient à faire verser le sang humain, et ceux qui avaient asservi à ces mêmes démons, depuis un temps immémorial, tout le genre humain. Or, s'il se trouvait quelqu'un qui osât dire que cet usage n'avait rien de répréhensible, et que c'était avec une parfaite rectitude que les anciens offraient de tels sacrifices, celui-là doit maintenant faire de vifs reproches à tous les hommes, de ce qu'il n'en est plus un seul qui persévère dans les actes religieux de ses pères.

---

#### CHAPITRE XXI.

**IL N'EST, DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE, NUL AUTRE QUE NOTRE SAUVEUR ET SEIGNEUR QUI AIT DÉLIVRÉ TOUTE L'ESPÈCE HUMAINE DE L'ERREUR DÉMONIAQUE.**

Mais si, au contraire, nos contemporains ont agi avec discernement, en s'éloignant de cette cruauté sauvage et féroce, il est donc évident qu'aucun des anciens n'était sage, en voulant gagner les mauvais démons à force d'homicides. Un aveugle, suivant le proverbe, verrait que ce ne pouvait être des dieux, ni même de bons démons qui étaient l'objet de l'adoration de tous les peuples, lorsqu'ils se tenaient au plus loin de tout ce qui est bien. C'est pourquoi on peut raisonnablement les déclarer des ennemis de Dieu, et des impies, qui ont été les fléaux de l'humanité entière, dont cependant, depuis l'origine du monde, personne n'avait proclamé à haute voix qu'on dût se séparer, avant que notre Sauveur et Seigneur J.-C., fils de Dieu, ne l'eût fait. C'est lui qui a annoncé à tous les hommes, grecs et barbares, la guérison de cette maladie héréditaire et l'affranchissement de cet esclavage aussi dur qu'il était invétéré. C'est vers lui que nous entraîne l'œuvre de la démonstration évangélique, en criant de manière à être entendu de tous : « L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est



pourquoi il m'a consacré et m'a envoyé pour annoncer aux mendiants la bonne nouvelle, pour proclamer aux prisonniers leur délivrance, aux aveugles leur retour à la lumière, et pour guérir ceux dont le cœur est oppressé. Ensuite, pour tirer des fers ceux qui sont enchaînés, et de la maison de gêne ceux qui sont assis dans les ténèbres (a). » Ces oracles, véritablement divins, ont été proférés par les Hébreux dans les siècles antérieurs, en prédisant la lumière à nos âmes plongées depuis un temps immémorial dans la plus profonde cécité, et la rupture des nœuds si compliqués sous lesquels les mauvais démons nous retenaient. En sorte qu'ayant les yeux de l'entendement éclairés par le Verbe Sauveur, devenus modestes, précautionnés et intelligents, dégagés de tous les maux qui nous accablaient, nous n'immolerons ni ne nous asservirons plus aux dieux reconnus par les nations, qui jadis nous tyrannisaient. Amenés donc et poussés par l'enseignement de notre Sauveur en présence du seul véritable Dieu, maître et conservateur, sauveur et bienfaiteur, créateur et ordonnateur, roi suprême de l'univers, nous ne reconnaitrons que lui pour vrai Dieu, nous n'accorderons qu'à lui seul le culte auquel seul il a droit, nous ne célébrerons que lui, nous n'adorerons que lui, non pas à la manière qui est agréable aux démons ; mais ainsi que nous a prescrit le Sauveur envoyé par Dieu à tous les hommes, dans l'enseignement de son Evangile. En persévérant dans cette pratique de piété, nous chasserons, nous bannirons à jamais, loin de les redouter, les mauvais démons, par la pureté et la chasteté de nos mœurs, par la prudence d'une conduite toute vertueuse, telle qu'elle a été définie par le Sauveur, puisque, par l'antipathie qu'elle leur cause, il a été avoué qu'ils ne sauraient s'approcher d'une âme pure. Nous n'aurons pas besoin de divination ni d'oracles, nous n'interrogerons point les entrailles des animaux, et nous ne nous troublerons pas des effets extraordinaires produits par la puissance des démons. Plus la multitude y apporte d'attention et d'empressement, plus la parole du Christ nous a instruits à nous en éloigner, nous a encouragés à ne désirer d'autres biens que

(a) Luc. 64, 1.

ceux qui ne connaissent réellement aucun devin, et qui n'ont pas besoin, pour être sus, que les entrailles des victimes les montrent. Le Verbe de Dieu est le seul qui habite véritablement dans les entrailles de ceux qui, par l'extrême pureté de leur âme, sont dignes de le recevoir. C'est en parlant d'eux, qu'il dit dans les saintes Écritures : « J'habiterai au milieu d'eux et je m'y promènerai; je serai leur Dieu, ils seront mon peuple (a). »

Ces considérations sur la question des sacrifices doivent suffire pour démontrer la méchanceté des démons. Écoutez cependant encore ce que le même écrivain, dans son traité de l'Abstinence des viandes, nous apprend, en confessant ingénument que les mauvais démons, prenant des formes diverses et se masquant sous toute espèce de déguisement, échappent aux regards et trompent la plupart des hommes. « Prenant les traits des bons démons, dit-il, et se familiarisant avec la multitude, ils veulent se faire passer pour des dieux suprêmes, en excitant la convoitise des hommes. Ils ont eu assez de puissance, ajouta-t-il, pour tromper les plus sages des Grecs, soit poètes, soit philosophes, qu'il avoue avoir induit en erreur la multitude. » Quant à ce que toute la magie est leur ouvrage, qu'ils sont les entremetteurs de toutes les voluptés parmi les hommes, par le désir qu'ils ont de passer pour dieux, n'étant que d'infâmes démons, et à ce que la divinité réputée la plus grande, n'est que la puissance qui les commande, Porphyre nous le déclare positivement dans ce qui va suivre.

## CHAPITRE XXII

QUELLE EST LA MANIÈRE DONT LES DÉMONS EXERCENT LEUR ACTION (b).

« Toutes les âmes qui ne commandent pas constamment au vent sur lequel elles reposent, mais qui le plus souvent sont dominées par lui, sont poussées çà et là au gré des passions et des désirs de ce vent qui leur donne l'impulsion : ces âmes sont également des démons, mais qu'on pourrait désigner sous le nom de malfaisants. Cependant tous ces démons, biens que doués

a) Lévit. 26. 122. Corinth. 6. 16. — (b) Porphyre, p. 174.

d'énergie contraire, sont également invisibles et imperceptibles aux sens de l'homme, car ils n'ont pas revêtu un corps solide ; ils n'ont pas tous la même forme, mais sont façonnés d'après des types nombreux. Les formes qui distinguent leur esprit, tantôt apparaissent, tantôt restent dissimulées ; quelquefois ils en changent, et ce sont les plus méchants. L'esprit, en tant qu'il est corporel, est destiné à souffrir et à mourir. Son adhérence aux âmes peut bien être cause que ces âmes persévèrent sous cette forme plus longtemps, sans cependant être éternelles ; car il est naturel qu'une portion de sa substance s'écoule constamment et se répare par la nourriture. Tandis que les corps des bons démons sont dans une analogie parfaite avec les corps des démons visibles (les astres), ceux des démons malfaisants sont parfaitement désordonnés ; car ils assignent le plus souvent pour résidence, à la partie passionnée d'eux-mêmes, les lieux voisins de la terre. Il n'est donc aucune espèce de mal qu'ils ne tentent de faire ; leur caractère étant un mélange de violence et de duplicité. Privés, comme ils le sont, du préservatif des bons démons, ils ont des mouvements subtils et impétueux, comme s'ils s'élançaient d'une embuscade, tantôt essayant la dissimulation, tantôt employant la violence. »

Il ajoute à la suite : « Ils font ces choses et d'autres semblables en voulant nous détourner des vraies notions concernant les dieux, et nous ramener à eux. Ils se complaisent, en effet, dans tout ce qui est désordonné et incohérent, et s'étant comme revêtus de la figure des autres dieux, ils jouissent de nos erreurs. Se familiarisant avec les hommes du commun, ils excitent leurs mauvais penchants par l'amour et l'avidité des richesses, par le désir de dominer, par la volupté et toutes les opinions insensées ; ils amènent les séditions, les guerres et tout ce qui vient à leur suite. Mais, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, partant de ce principe erroné, ils nous abusent de toute manière au point de nous faire attribuer une pareille conduite aux plus grands dieux, et de soumettre à ces mêmes accusations jusqu'au meilleur et plus puissant d'entre eux. C'est lui, suivant eux, qui met tout en désordre. Or, ce ne sont pas des hommes obscurs seulement qui tombent dans ce piège,

mais même un bon nombre de ceux qui sont adonnés à la philosophie ; et le tort est réciproque. Ceux qui, parmi les philosophes, ne se sont pas éloignés de la pente commune, concourent dans les mêmes opinions avec la multitude ; et, à leur tour, les hommes vulgaires, entendant sortir de la bouche d'hommes réputés sages, des doctrines conformes à leurs sentiments, se confirment d'autant plus dans leurs manières de penser sur la divinité. Les poètes enflamment encore les esprits par leurs fausses traditions, en usant d'un langage merveilleux et en quelque sorte magique, capable d'enchanter les imaginations et de rendre croyables les choses les plus impossibles.

« L'on doit cependant rester imperturbablement persuadé que ce qui est bon ne peut jamais nuire, ni ce qui est méchant, rendre service. Ce ne saurait être le propre de la chaleur de refroidir, cela appartient à son opposé ; il ne saurait appartenir au froid de réchauffer, mais à son contraire, dit Platon. Egalement, il ne peut être dans l'essence du juste de nuire, et la divinité est, par sa nature, ce qu'il y a de plus juste au monde, puisque, si elle n'était pas juste, elle ne serait pas Dieu. Il faut donc que l'on sépare entièrement de la nature des dieux bienfaisants cette faculté et cette aptitude à faire le mal. En effet, la classe qui a la nature et la volonté de nuire est opposée à celle des dieux bienfaisants, et les contradictions d'existence ne sauraient se confondre dans un même être. » Plus loin : « C'est par les démons contraires que la magie s'accomplit. En effet, ceux qui, par le secours de la magie, commettent de mauvaises actions, les invoquent et surtout leur chef. Les mauvais démons sont remplis de mille imaginations et toujours disposés à tromper par les prestiges. Ce sont eux qui préparent les philtres amoureux. Toute impudicité, tout désir de richesse ou de gloire vient d'eux, et surtout la fourberie, car le mensonge est leur élément. Ils veulent être dieux, et la puissance qui les commande aspire à remplacer le Dieu suprême. Ce sont eux qui se délectent dans les libations et la fumée des victimes qui engraisse en même temps leur substance spirituelle. Ils se nourrissent de vapeurs et d'exhalaisons diversement, suivant la diversité de leur nature, et ils acquièrent

des forces nouvelles par le sang et la fumée des chairs brûlées. »

Nous avons entendu par ces paroles l'aveu formel que non-seulement les poètes grecs enflammaient les fausses croyances des hommes, aussi bien à l'égard des mauvais démons que pour les bons et les dieux ; mais que même ceux qui sont adonnés à la philosophie, et qui se persuadent d'être dans les meilleures dispositions de l'âme à l'égard des dieux, rendent aussi hommage aux mauvais démons et non pas aux dieux, entraînant (38) dans leur propre erreur les hommes du peuple et les nations entières. Ce passage contient l'aveu positif que la multitude, entendant sortir de la bouche d'hommes réputés sages, des doctrines en harmonie avec ses propres opinions, est fortifiée encore plus dans ses croyances, tant relativement aux dieux qu'aux mauvais démons. Et toutes ces accusations ne partent pas de nous, mais de ceux qui connaissent bien mieux que nous ces choses, qui sont leur propre bien. Cet auteur qui, certes, avait approfondi la superstition de la multitude, qui ne s'en rend pas compte à elle-même, dit que les mauvais démons veulent être dieux et avoir auprès des hommes la réputation de bons démons, qu'enfin la puissance qui leur commande aspire à passer pour le plus grand Dieu. Quelle est donc cette puissance qui est à leur tête ? Le même nous le fera connaître en déclarant que Sarapis et Hécate sont les chefs des mauvais démons ; l'Écriture Sainte le nomme Belzeboul. Ecoutez ce qu'il en dit dans le *Traité de la Philosophie par les oracles*.

### CHAPITRE XXIII.

DES MAUVAIS DÉMONS, DE LEURS CHEFS. QUE CE SONT EUX QUI, PRENANT DES FORMES D'ANIMAUX, SE METTENT EN COMMUNICATION AVEC LES HOMMES.

« Nous ne sommes pas dénués de motifs pour soupçonner que les mauvais démons sont soumis à Sarapis. Car ce n'est pas seulement par des symboles que nous avons été amenés à cette

découverte ; mais parce que les supplications faites pour calmer et pour éloigner de nous les démons s'adressent à Pluton, comme nous l'avons montré dans le premier livre. Or, Sarapis est le même que Pluton ; et ce qui prouve incontestablement qu'il est le chef des démons, c'est qu'il donne les symboles pour les mettre en fuite. C'est lui, en effet, qui dévoile à ceux qui le prient, que ces esprits s'approchent des hommes sous la ressemblance des animaux. Aussi, chez les Egyptiens et chez les Phéniciens, comme chez tous les peuples qui unissent la sagesse au culte des dieux, avant la célébration des liturgies, on a soin de rompre les cuirs et de frapper contre terre les animaux (35). Les prêtres les mettent en fuite par l'expiration du souffle des animaux, ou par l'effusion de leur sang, ou même par la simple agitation de l'air ; afin qu'ayant évacué la place, les dieux puissent l'occuper. Toute la maison en est pleine ; c'est pourquoi on la purifie en les chassant, lorsqu'on invoque ce dieu. Tous les corps en sont pleins, car ils savourent plus que tous autres ces aliments. Aussi, lorsque nous prenons nos repas, ils prennent place près de nos personnes. C'est pourquoi les purifications ont lieu, non pas directement et primitivement pour les dieux, mais pour que ceux-ci se retirent. Ils se délectent surtout dans le sang et les impuretés, et pour s'en rassasier, ils s'introduisent dans les corps de ceux qui ont des soins de cette nature. L'ardeur des désirs pour quoi que ce soit, l'élan et l'aspiration de la convoitise ne puisent leur impétuosité que dans la présence de ces hôtes. Ce sont eux qui contraignent les hommes à s'abandonner à des cris inarticulés et à des sanglots, sous l'impression des jouissances qu'ils partagent avec eux. Toutes les fois que la respiration est rendue pénible, soit par un gonflement spasmodique de l'estomac (36), soit par un appétit surexcité de volupté qui attire du dehors tout ce qui peut l'assouvir ; que cela vous dénote la présence de semblables esprits. La nature humaine peut oser élever jusqu'à eux la recherche des pièges qu'ils lui tendent ; car Dieu, lorsqu'on s'applique à le discerner, multiplie l'esprit. »

Telles sont les expressions de Porphyre sur les faux démons dont Sarapis est le chef. Le même nous apprend que Hécate a aussi de l'empire sur eux.

« Sont-ce ceux, dit-il, dont Sarapis est le chef? Et est-ce la raison pour laquelle le chien à trois têtes leur sert de symbole, c'est-à-dire qu'il représente le mauvais démon dans les trois éléments, l'eau, la terre et l'air? Le dieu qui les a sous la main saura bien les faire cesser. Hécate leur commande comme renfermant leur triple élément. » Il dit encore : « Je terminerai ce qui a rapport à Hécate en citant un oracle qui nous la dépeint telle qu'elle a été faite.

« Je suis cette vierge dont l'aspect est multiple, qui fréquente le ciel avec le visage du taureau à trois têtes; inexorable, à la flèche dorée; Phœbé, qui n'a point connu le lit nuptial (37); Lucine, qui amène à la lumière les mortels; celle qui porte en soi les insignes de la triple nature élémentaire : de l'éther, par ma configuration sous une image de feu; de l'air, par le char brillant sur lequel je roule; de la terre, enfin, qui dirige l'attelage de mes chiens ténébreux. » A quoi le même auteur ajoute, pour éclaircir ce texte : « Quels sont ces chiens, sinon les mauvais démons dont nous venons de parler (38)? »

Ces citations suffisent pour prouver que les divinités reconnues par les nations sont véritablement de mauvais démons, qui n'ont produit aucun bien. Souffrez que nous confirmions cette vérité par de nouvelles et abondantes preuves.

## LIVRE CINQUIÈME.

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

LES PRÉDICTIONS ET LES ORACLES, RÉPANDUS CHEZ LES NATIONS, VENAIENT DES MAUVAIS DÉMONS; ET TOUS FURENT DÉTRUITS, ET CESSÈRENT ENTIÈREMENT APRÈS L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉVANGILE DU SAUVEUR.

Les exemples allégués doivent suffire pour convaincre qu'ils n'étaient pas dieux, ni même bons démons, mais bien tout le contraire, ceux qui recevaient les honneurs divins chez les nations, dans les villes et les campagnes. Nous prendrons néan-

moins plaisir à confirmer plus amplement cette vérité; cette démonstration devant contribuer, plus qu'aucune autre nature de preuve, à faire ressortir que c'est à la divulgation de l'évangile de notre Sauveur, que le genre humain est redevable de l'affranchissement des maux qui l'accablaient autrefois.

Ecoutez donc les Grecs avouant eux-mêmes que leurs oracles n'ont pas cessé, dans un temps antérieur à celui où notre Sauveur enseigna son évangile, et répandit dans l'univers la doctrine d'un seul Dieu et du Christ-Sauveur, qui fut pour tous les hommes comme l'aurore d'une lumière céleste. C'est immédiatement après son avènement, en effet, comme nous allons le faire voir à l'instant, qu'on a rapporté dans l'histoire la mort des démons, et que les oracles si fameux et jadis si vantés, ont cessé tout à coup. Déjà précédemment nous avons démontré que la cessation de tous ces maux ne pouvait pas remonter plus haut que lorsque, à mesure que la doctrine évangélique se propageait, les immolations de victimes humaines, si féroces et si révoltantes, tombèrent en desuétude. A quoi il est bon d'ajouter maintenant que ce n'est pas seulement l'abolition de la superstition démoniaque, qui date de cette époque, mais aussi la cessation de cette multiplicité de souverains qui régnaient sur les nations. On peut presque dire que chaque ville et chaque bourg avait son roi ou son tyran. On voyait autrefois des Toparques, des Dynastes, des Ethnarques et des Poliarques, qui, fomentant continuellement des guerres entre eux, ravageaient sans cesse et de temps immémorial, les campagnes, assiégeaient les villes, réduisaient en esclavage les captifs qu'ils faisaient sur les terres voisines, excités qu'ils étaient, par leurs démons particuliers, à ces guerres mutuelles. Dans cet état de choses, je laisse à penser à quelle confusion et à quel excès de maux de tous genres qu'ils se faisaient réciproquement, les hommes étaient en proie. Or, puisqu'il est constant que tous ces fléaux associés au polythéisme, n'ont pris fin qu'après l'habitation parmi les hommes de notre Sauveur; comment peut-on ne pas admirer le grand mystère de la vérité du salut et de la démonstration de l'évangile? C'est à lui que nous devons de voir se construire à la fois et dans l'univers entier, des oratoires et des temples consacrés au Roi suprême, au Créateur de l'uni-



vers, au Dieu unique, dans les villes et les bourgs, et au sein des déserts, et chez les nations les plus barbares. Nous lui devons ces livres, ces lectures et ces instructions de toute espèce, adressées aux hommes, aux femmes et aux enfants, pour s'y soumettre, qui contiennent des préceptes capables de les élever à la sublimité de la vertu, et de régler leurs mœurs d'une manière qui s'accorde avec la piété véritable. C'est lui enfin, qui a frappé de mort toutes les prédictions et les oracles des démons. Depuis que la puissance divine et évangélique de notre Sauveur a brillé à tous les regards comme un astre lumineux, il ne s'est plus trouvé d'homme assez furieux pour oser apaiser des divinités cruelles, sanguinaires et misanthropes, par le meurtre et l'égorgeement des victimes humaines, comme d'anciens sages, des rois fascinés par les démons, l'ont mis, de gaieté de cœur, en pratique. Et quant à ce que ces méchants démons n'ont plus la force de rien entreprendre, depuis le passage de Notre-Sauveur parmi les hommes, j'en citerai comme garant le familier des démons eux-mêmes, notre contemporain, qui s'exprime ainsi dans l'ouvrage qu'il a composé contre nous, tissu de calomnies et de faussetés :

« Maintenant on s'étonne, dit-il, que depuis tant d'années la maladie cause des ravages dans la ville, Esculape, non plus qu'aucun des dieux, n'y faisant plus d'apparition. En effet, depuis que Jésus est adoré, personne n'a éprouvé le bienfait d'un secours public des dieux. »

Tel est le langage de Porphyre. Mais si, en effet, d'après ce témoignage, depuis le culte rendu à Jésus, on n'a plus ressenti le bienfait d'un secours public des dieux, et si Esculape n'a plus fait d'apparitions, non plus qu'aucun autre dieu, que devient le dogme qui les présente à nos adorations comme des dieux ou comme des héros? Pourquoi n'est-ce pas plutôt Esculape et les autres dieux qui triomphent de la puissance de Jésus, si, comme ils le soutiennent, ce n'est qu'un homme mortel? Diront-ils que c'est un imposteur, et qu'il sont sauveurs et dieux? Mais comment fuient-ils tous avec Esculape, et tournent-ils le dos devant un mortel, abandonnant, comme ils le diraient eux-mêmes, l'humanité entière à la domination de celui qui n'existe même plus? Quoi c'est après sa mort qu'il

étend chaque jour son culte parmi toutes les nations, montrant évidemment par là, à ceux qui peuvent le comprendre, la certitude et la divinité de sa résurrection. Cependant, n'étant que lui seul, comment supposer qu'il ait pu mettre en fuite une aussi grande multitude de dieux, qui régnaient dans le monde ; qu'en abolissant leurs honneurs, il leur impose au point de n'être plus dieux, de ne plus rien faire, de ne plus oser se manifester, de ne plus résider dans les villes suivant leur usage, à moins qu'ils ne soient des mauvais démons et nullement des dieux ; tandis que seul, par l'aide de Dieu qui l'a envoyé, on voit chaque jour ses honneurs s'accroître et grandir, par les vertus qu'il a développées dans toute l'humanité ? Au lieu de cela il aurait fallu que ces dieux, s'ils étaient véritablement les surveillants de la terre, en expulsassent l'erreur, si elle méritait ce nom ; et qu'ils vinsent au secours de tous ceux qui les adorent, par des guérisons et des bienfaits répandus en abondance. C'est ce qu'ils ont essayé bien souvent par le secours des empereurs qui, pendant un temps, ont combattu à outrance l'enseignement de notre Sauveur. Mais tous leurs efforts ont été rendus impuissants, la force divine de notre Sauveur en ayant toujours triomphé, et ayant repoussé tous les assauts des mauvais démons contre la propagation de sa doctrine, au point de les mettre en fuite. C'est qu'ils n'étaient réellement que de mauvais démons, et que c'était faussement qu'on les prenait pour des dieux ou de bons démons.

---

## CHAPITRE II

### QUELLE EST LA MANIÈRE D'OPÉRER DES DÉMONS

Ceux-ci, soit qu'il fussent répandus autour de la terre et dans ses antres profonds, soit qu'ils circulassent dans l'air lourd et sombre qui enveloppe notre sphère, ou bien qu'ils habitassent les demeures cavernueuses qu'elle recèle dans son sein, par l'effet des condamnations qu'ils subissent, et dont nous déduirons les causes, ces démons, dis-je, n'ont trouvé de charmes

que dans les tombeaux et les monuments des morts, ainsi que dans les matières souillées et impures. Ils se délectent dans le sang et la sanie des animaux quelconques, dans les exhalaisons putrides qui s'échappent de leurs corps aussi bien que dans les vapeurs terreuses. Or, leurs chefs, soit comme habitants des régions supérieures de l'air, ou quoique plongés dans les enfers, ayant découvert que la race humaine, toute penchée vers la terre, avait consacré et divinisé des hommes morts, avait établi en leur honneur des sacrifices avec la plus grande dévotion, où le sang coulait et où les chairs brûlaient; ce qui ne pouvait que leur plaire infiniment, s'étant tenus en réserve, ils se sont bientôt emparés de cette erreur pour la diriger, en y concourant. S'appliquant sans relâche à accabler les hommes d'infortunes sans nombre, ils ont trompé ces âmes faibles et insensées par les mouvements qu'ils ont imprimés aux statues des hommes morts, consacrées par les générations antérieures et offertes à leur vénération; ils les ont égarés par les oracles qu'ils ont rendus et par les guérisons des maladies dont, par l'énergie propre à leur nature, ils avaient précédemment et invisiblement frappé les corps, et dont ensuite ils les délivraient en s'abstenant de les tourmenter. Ils ont fasciné ces êtres au point de se faire passer à leurs yeux, tantôt pour des puissances célestes et de véritables dieux, tantôt pour les âmes des héros déifiés. C'est de la sorte que le préjugé du polythéisme a paru, à la multitude, prendre de la grandeur et de la dignité, transportant la pensée des objets visibles aux substances invisibles, que recélaient les statues; ce qui donnait une sanction plus puissante à cette erreur. Dans ce système, les démons qui se tiennent au-dessus de la terre, les dominateurs de l'air (cosmocrates), les esprits de perversité, ceux, enfin, qui président aux autres et l'emportent sur eux en noirceur, furent considérés partout comme les plus grands dieux, et la mémoire des hommes morts depuis longtemps obtint un culte plus relevé, en ce que les images consacrées dans les villes, ne semblèrent plus offrir que l'expression de leurs corps, tandis que leurs âmes furent transformées, par ces mauvais démons, en puissances divines et incorporelles, au moyen de tous les prestiges dont ils surent les entourer. L'illusion fut encore ac-

crue par les soins des prêtres attachés au culte de ces divinités, qui frappaient les imaginations par la pompe des cérémonies, et trompaient les sens par les artifices de la magie et par toutes les supercheries que nous avons expliquées dans le livre précédent, et dont ces démons pervers leur donnaient les leçons; car ce sont eux aussi qui ont introduit parmi les hommes l'usage funeste de la magie.

---

### CHAPITRE III.

QUE LA SUPERSTITION DES PAYENS, POUR LEURS DIEUX, SE SUBDIVISE EN PLUSIEURS BRANCHES ET APPARTIENT A PLUSIEURS NATIONS.

Voici comment les mauvais démons, répandus autour de la terre, et les esprits aériens ou infernaux, que l'Écriture Sainte désigne sous les noms de *cosmocrates* (1) (régents de l'univers), d'esprits de malice, de princes et de dominations, surent se déguiser en bons démons, se transformer en dieux célestes, se métamorphoser en héros, bien que quelquefois laissant apparaître, dans leur conduite, des traces évidentes de leur malice naturelle. L'erreur, en s'agrandissant parmi les hommes, prit naturellement du développement : on disait des uns qu'ils étaient dieux ; de ceux-là, qu'ils étaient héros ou démons, et non pas dieux ; de ceux-ci, qu'ils étaient démons doués de bonté ; et, quant aux derniers, en les déclarant très-méchants, on disait qu'il fallait se les rendre propices, à cause des dommages qu'on pouvait en recevoir. En sorte que toute la consécration divine peut se diviser en différentes classes : d'abord, la classe des flambeaux célestes qui brillent au ciel, que l'on dit avoir reçu du verbe *θεῖν*, courir, leur dénomination *θεοί* ; ce furent les premiers dieux, parce qu'ils sont cause que nous contemplons tous les êtres visibles. Secondement, celle des hommes qui ont mérité ces honneurs, dit-on, par les bienfaits dont ils ont embelli l'existence commune ; on convient qu'ils sont sortis des hommes. Ce sont ceux qu'on désigne sous le nom de héros, tels qu'Hercule, les Dioscures, Bacchus, et

parmi les Barbares, ceux qui leur ressemblent. C'est en retranchant de cette classe ceux dont le souvenir était entaché d'actions les plus honteuses, qu'on a supposé une troisième espèce de consécration, appelant fabuleuse celle qui précède, savoir celle par laquelle, rougissant de la vérité des faits bien qu'incontestables et d'une haute antiquité, les interprètes se sont transportés dans le domaine de la nature, comme ils l'appellent, et ont inventé de nouvelles théories fondées sur les allégories.

Mais l'erreur ne s'en est pas tenu là; on a profané le nom saint et adorable de Dieu, jusqu'à l'appliquer aux passions propres à l'homme. Ce fut le quatrième mode d'apothéose, tout à fait indigne même d'être réfuté par la honte manifeste dont il est couvert.

C'est lui qui a déclaré dieux, l'Amour, Vénus, les désirs et toutes les passions les plus désordonnées du cœur humain. On a ensuite attribué à la divinité tous les actes mêmes qui émanent de l'homme : l'éloquence a pris le nom de Mercure ; l'intelligence, de Minerve ; la valeur guerrière s'est appelée Mars ; le génie qui crée les arts, Vulcain, ou d'autres noms pareils. C'est la cinquième classification particulière à cette théologie.

A la suite de toutes celles-ci, une sixième et une septième espèce de démons sont survenues, de manières et de formes très-variées ; tantôt simulant les dieux, tantôt les âmes des hommes morts. Ceux-ci ne contribuaient en rien à la vertu de l'âme ; mais, par une illusion trompeuse, abusant sans cesse les esprits, ils lançaient au milieu des dangers leurs superstitieux adorateurs ; et, bien qu'étant également méchants, ils se partagent néanmoins en deux espèces, l'une cherchant à nuire, et l'autre aimant à obliger. Aussi leur a-t-on donné les dénominations de bons et de mauvais démons.

Ces bases étant posées, il me paraît nécessaire, après avoir écarté ce qui n'a pas besoin de réfutation, pour embrasser dans une même argumentation l'enchaînement de l'action des démons, que nous avons déjà, en partie, abordée dans le livre précédent, de compléter ici ce qui reste à en dire. Procédant en conséquence à ces démonstrations, je placerai en première

ligne ce que Plutarque a publié dans le traité de la Cessation des oracles, où il attribue positivement aux mauvais démons les prophéties et les oracles disséminés parmi les nations.

Voici ce qu'il en écrit :

---

#### CHAPITRE IV.

DE LA PREUVE QUE LES PROPHÉTIES ET LES ORACLES, RÉPANDUS DANS LES NATIONS, SONT DUS AUX MAUVAIS DÉMONS,

« On a raison de dire que Platon a délivré les philosophes de grandes et nombreuses perplexités, en supposant aux qualités qui ne sont inhérentes aux sujets, un élément qui les reçoit et qu'on nomme *matière* (a) Mais, à mon tour, il me semble que ceux qui ont interposé entre les dieux et les hommes l'essence des démons, ont encore écarté de plus nombreuses et plus importantes incertitudes, parce qu'ils ont trouvé, en quelque sorte, la jonction qui rapproche et lie l'ensemble des êtres ; soit qu'on l'accorde à Zoroastre, d'après le récit qu'en font les Mages, ou que cette révélation vienne de la Thrace par Orphée, ou de l'Égypte, ou de la Phrygie, comme nous pouvons le conjecturer par leurs mystères, dans les cérémonies desquels on voit un fréquent mélange de mortalité et de deuil, imposés aux initiés et aux prêtres. Homère, parmi les Grecs, me paraît avoir fait indifféremment usage de ces deux noms, appelant quelquefois les dieux mêmes démons. Hésiode est le premier qui ait clairement et distinctement établi quatre genres d'êtres raisonnables : les dieux, ensuite les démons, après quoi les héros, et enfin les hommes, qui ont fourni à ses métamorphoses : beaucoup d'hommes vertueux, de l'âge d'or, ayant été classés par lui, parmi les démons, et beaucoup de demi-dieux, parmi les héros. »

Il dit à la suite : « Cependant, sur ces choses, nous n'aurons pas de discussion à craindre avec Démétrius. Que le temps

(a) P. 314, T. 9 de Huet.

soit, en effet, plus long ou plus court, qu'il soit périodique ou sans règle, pour que l'âme et la vie d'un héros parvienne à son terme, il n'en sera pas moins prouvé, de quelque manière qu'il s'y prenne, par des témoignages sages et anciens, qu'il est certaines natures qui, placées comme dans l'intervalle qui sépare les dieux des hommes, sont passibles de la mort et de modifications essentielles à leur existence, qui, recevant le nom et le caractère des démons, doivent avec raison être invoqués, conformément au culte institué par les lois de nos pères. »

Il ajoute encore, après d'autres réflexions :

« Je trouve que l'on n'a pas mal apprécié les choses en faisant présider aux oracles, non les dieux qu'il convient de décharger du soin des choses terrestres, mais les démons serviteurs des dieux. Quant à imputer à ces mêmes démons, en les confondant tous ensemble, et d'après les vers d'Empédocle, les crimes, les fautes et les erreurs qui nous sont envoyés du ciel en masse, et les soumettre, comme des hommes, à la mort; je trouve cela trop audacieux et digne des Barbares. »

Il dit encore, après ce que nous avons cité :

« De même que parmi les hommes, il existe entre les démons des degrés de vertu, des germes de passion, même de déraison. Dans les uns, ce n'est qu'un reste atténué et imperceptible, comme une lie; dans les autres, ce principe est abondant et presque indestructible. Les sacrifices, les mystères, les récits mythologiques en contiennent et conservent des traces et des symboles répandus çà et là. Quant aux mystères, dans lesquels on peut puiser les plus grands éclaircissements, et des aperçus sur la véritable nature des démons, imitons Hérodote en ayant la bouche close. Mais pour les fêtes, les immolations, les jours néfastes et consacrés au deuil, dans lesquels on dévore des viandes crues, on se déchire les membres, on s'impose des jeûnes et des macérations, et quelquefois même des actions contre la pudeur; où des démences, des clameurs avec des agitations de tête violentes et des mouvements impétueux, ont lieu dans les temples (3); gardons-nous bien de dire que ces choses s'adressent à aucun des dieux; elles sont plutôt dédiées à des démons pervers, pour détourner leur colère, et les apaiser sur la privation des victimes humaines qu'on leur immolait autrefois.

A l'égard de ces sacrifices, on ne peut ni admettre que des dieux les aient exigés, ni supposer que des rois ou des généraux d'armée, les aient offerts en vain, soit en livrant leurs propres enfants à d'autres pour les sacrifier; soit en les dévouant et les immolant eux-mêmes. Ils voulaient se mettre ainsi à l'abri des colères et des emportemens d'êtres terribles et mal intentionnés, ou assouvir les amours frénétiques de ces puissances vicieuses qui, le voulant, ne pouvaient s'y unir corporellement. Ainsi qu'Hercule assiégeant OÉchalie, pour une je une vierge, souvent, les démons forts et violents demandant une âme humaine enfermée dans un corps, envoient aux villes, des pestes et des stérilités, font naître des guerres et des troubles intestins, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'objet de leur passion.»

Le philosophe établit clairement, parce que nous en avons cité, que ces choses dans toutes les villes n'étaient pratiquées qu'en l'honneur des mauvais démons, et s'il en existait quelques-uns parmi eux qui, comme on le dit, fussent bons et dieux par nature, pourquoi rendre un culte aux mauvais, lors qu'ils auraient dû être repoussés par les bons? S'ils avaient des protecteurs qui fussent bons, confians dans ceux-ci, ils n'auraient dû prendre aucun souci des mauvais; et c'est été par des discours empreints de modestie et par des prières, qu'ils eussent dû conjurer les puissances adverses, et non par des propos obscènes. Tandis que, ne faisant rien de tout cela, mais au contraire, se montrant supplians de ces démons, par une vie honteuse et déréglée, par des paroles deshonnêtes, par des banquets de viande crue, par des membres déchirés, par des hommes immolés; comment était-il possible qu'ayant fait de telles choses, s'étant montrés si complaisants pour ces êtres dépravés, ils osassent s'approcher du Dieu qui est au-dessus de tout, des puissances célestes qui lui sont subordonnées, et en un mot, de toute bonne divinité? Or, il est évident pour tous les gens, que celui qui est docile à faire ce qui plaît aux méchants, ne saurait être agréable aux bons. On doit donc en conclure, que ce n'était ni à des dieux ni à de bons démons, mais seulement aux mauvais, que ce culte s'adressait. Plutarque le confirme encore davantage, lorsqu'il dit que les récits



fabuleux concernant les dieux, n'étaient relatifs qu'aux démons, et que tout ce qui concerne les géants et les titans chantés par les Grecs, ne sont que des traditions qui se rapportent aux démons, comme une observation plus récente et plus attentive a donné à le connaître. Est-ce que ces récits ne s'appliqueraient pas bien aux géants dont parle l'Écriture-Sainte avant le déluge, et dont elle dit, en rappelant ce qui a eu lieu à leur égard : « Les anges de Dieu ayant vu que les filles des hommes étaient belles, les prirent pour femmes, choisissant entre toutes. Ce sont elles qui ont donné naissance aux géants célèbres depuis les temps anciens (a). » On pourrait donc dire que ce sont ceux-là et leurs esprits qui ont reçu les honneurs divins, depuis lors, parmi les hommes ; que ce sont leurs combats, leurs dissensions qui ont été la matière des fables attribuées aux dieux. En effet, Plutarque dans l'écrit qu'il a composé sur Isis et les dieux de l'Égypte, le dit en propres termes.

#### CHAPITRE V.

QUE LES RÉCITS MYTHOLOGIQUES, ATTRIBUÉS AUX DIEUX, NE RENFERMENT QUE LES HISTOIRES IGNORÉES DES DÉMONS.

« Je trouve bien plus raisonnables ceux qui ont attribué toutes les agitations et les malheureux événements qu'on raconte (4) de Typhon, d'Osiris et d'Isis, non pas à des dieux ni à des hommes, mais à des démons, dont Platon, Pythagore, Xénocrate et Chrysippe, sur les traces des anciens théologiens, disent qu'ils sont plus forts que les hommes, surpassant de *beaucoup* (5) les facultés que nous tenons de la nature, mais qui n'ayant pas en eux une divinité sans mélange et sans partage, par l'espèce de leur âme, comme par la sensibilité de leur corps, étant accessibles au plaisir et à la peine, éprouvent un ébranlement plus ou moins vif des impressions qui suivent les changements qu'ils subissent. Il y a dans les démons comme dans les hommes des degrés de vertu et de vice ; en effet, les fables sur les géants et les titans, chantés par les Grecs, cer-

(a) Genèse, 6. 2.

taines actions révoltantes coupables de Cronus, aussi bien que la lutte entre Python et Apollon et les égarements de Cérés, ne diffèrent en rien des fables sur Osiris et Typhon. Voilà pour ce qu'il est permis de répéter et d'entendre ouvertement et devant tout le monde. On peut en dire autant des choses voilées sous les initiations et les consécérations mystiques dont la vue est interdite au vulgaire, aussi bien que les divulgations orales. » Et plus bas il dit encore : « Empédocle déclare que les démons reçoivent le châtement des excès, comme des omisions dont ils se rendent coupables.

» La force éthérée les poursuit jusque dans le sein des flots, la mer les vomit sur la plage terrestre, la terre les expose aux éclats radieux de l'infatigable soleil, l'éther les précipite dans les tourbillons; l'un les reçoit de l'autre et tous en ont une égale horreur; jusqu'à ce qu'ayant été punis et purifiés, ils rentrent dans leur nature, dans leur position et dans l'ordre qu'ils avaient perdus. On peut considérer comme d'une commune origine, ces actes et ceux semblables, qu'on attribue à Typhon, qui, par envie et par aversion pour son frère, troubla par ses attentats l'ordre établi, remplit la terre et la mer de maux sans nombre, et subit enfin la peine de ses forfaits »

Voilà ce que dit Plutarque dans l'ouvrage que nous avons nommé, puis en appuyant de citations et de raisonnements cette opinion, il dit des choses à peu près semblables dans le livre sur la cessation des oracles en ces termes :

« Celui-ci rangeait la divination sous la puissance des démons, plaçant Delphes au premier rang. D'ailleurs les fables qu'on raconte dans cette contrée, sur Bacchus et les cérémonies religieuses qu'on pratique en son honneur, ne lui étaient pas inconnues : il disait que toutes ces choses ne s'appliquaient qu'aux démons; que c'étaient de grandes infortunes; aussi bien que ce qui a rapport à Python (6); qu'il était faux qu'Apollon après l'avoir tué, eût passé neuf années en exil, qu'il eût été dans la vallée de Tempée; mais déchu, il s'était transporté dans un autre monde; puis, s'étant purifié, après une période de neuf grandes années, il était redevenu réellement Phœbus, c'est-à-dire pur, et avait pris possession de l'oracle que jusqu'alors avait occupé Thémis. Les récits sur les Titans et sur Ty

phon étaient pareils : ils exposaient les combats des démons contre les démons, la fuite des vaincus, les châtimens infligés par Dieu aux prévaricateurs, tels que Typhon à l'égard d'Osiris, Cronus envers Uranus, dont les honneurs qu'ils reçoivent de nous, sont les moindres possibles, ou même entièrement effacés, depuis qu'ils se sont transportés dans un autre monde. J'ai appris que les habitants de Solyme qui sont limitrophes des Lyciens avaient rendu les plus grands honneurs à Cronus, mais qu'ayant tué leurs chefs Arsalus (7), Aryton et Tosibis, il quitta leur pays et se fixa dans un lieu dont ils ne savent pas dire le nom. Depuis lors, ils l'ont tout à fait négligé, et c'est par les noms d'Arshalus et de ses consorts, que les Lyciens nomment les dieux  $\alpha\lambda\beta\beta\alpha\iota$  (maigres), qu'ils s'engagent soit par sermens, soit dans les imprécations publiques, soit dans les contrats particuliers. On peut recueillir beaucoup de traits semblables dans les diverses théologies. Mais si ce sont des démons que nous invoquons sous les noms avoués des dieux, on ne doit pas s'en étonner, dit l'étranger; chacun d'eux, en effet, étant soumis à un dieu à la puissance duquel il participe, prend plaisir à être appelé de ce nom. C'est ainsi que parmi nous ont été mis en usage les noms de Diius, Athénée, Apollonius, Dénys, Hermœus. Il a pu se faire que par circonstance on ait bien appliqué ces noms; mais généralement ces noms empruntés des dieux ont été iniquement employés et à contre sens. »

Telles sont les paroles de Plutarque, par lesquelles, en traitant de la cessation des oracles, il a démontré que les démons, outre leurs autres imperfections, étaient soumis à la mort. Ce que je confirmerai à mon tour, lorsque l'occasion s'en présentera. Quant à présent, appliquons-nous à recueillir tout ce qu'a publié, sur les pouvoirs et les actes de ceux que nous nommons bons démons, l'auteur de la diatribe dirigée contre nous, dans l'écrit qui a pour titre : *De la Philosophie par les oracles*. J'emploierai par préférence ici son témoignage, comme j'ai déjà fait souvent, en preuve de l'erreur dans laquelle lui et les siens sont à l'égard des dieux, pour les faire rougir en se voyant blessés par leurs propres traits. C'est le moyen de rendre complète et irréfragable notre démonstration sur cette matière, puisqu'elle sera puisée dans les écrits des amis mêmes de ces

dieux, de ceux qui passent pour leurs dévots sectateurs, et qui ont porté une sévère investigation dans tout ce qui les concerne. Or, dans l'ouvrage intitulé : *De la Philosophie par les oracles*, le susdit auteur, tout en témoignant qu'il ne dévoilera aucune des choses qu'on doit tenir secrètes, sur les dieux, conjure et recommande surtout de ne point divulguer ce qu'il va dire (8). Quelles étaient ces choses? C'est, dit-il, que Pan était serviteur de Bacchus. Ce Pan, qui appartient aux bons démons, apparaissait quelquefois aux cultivateurs dans les champs : Que, doit-on croire, qu'il leur procurait dans sa bonté? Certes, l'apparition d'un Dieu bon ne doit produire que du bien à ceux qui sont jugés dignes de sa présence. Est-ce un bien qui résulta pour eux de la vue du bon démon, ou un mal, par l'expérience qu'ils en firent? Eh bien! ce merveilleux témoin déclare que ceux qui furent honorés de cette bonne vision périrent de mort subite.

Voici comme il s'exprime :

---

## CHAPITRE VI.

### QUE LES SOI-DISANTS BONS DÉMONS DONNENT LA MORT.

« On a déjà fait voir dans d'autres écrits que les uns étaient serviteurs des autres, comme Pan de Bacchus. C'est ce qu'Apollon de Branchide (9) a divulgué en ces vers. On avait donc trouvé neuf laboureurs morts : les habitants des campagnes étant venus en demander la cause, le dieu rendit cet oracle :

« Pan, le serviteur de Bacchus, à la corne d'or, à l'aspect terrible, descendant des montagnes boisées, tenait dans sa puissante main un bâton, et de l'autre une Syringe brillante qui rend les accords harmonieux avec lesquels il charme le cœur des nymphes, ayant fait retentir un son perçant, il frappa d'étonnement tous les bûcherons; l'effroi s'empara de tous ceux qui virent le formidable corps du dieu, s'élançant avec emportement, et la mort glacée eût bientôt terminé leur existence, si Diane, chasseresse (10), nourrissant dans son sein un ressentiment violent contre lui, n'eût arrêté l'effet de sa puissance.

C'est elle que vous devez implorer pour qu'elle vienne à votre aide. »

Vous avez entendu ce qu'il dit du démon qu'il nomme bon. Apollon, qui habite Branchis, vous en a tracé le port et les actes. Voyez, de plus, les nobles et loyaux procédés des autres, et les motifs pour lesquels, quittant la demeure céleste, ils entrent en commerce avec les hommes. Certes, ils auraient dû donner les premiers exemples de tempérance, et suggérer aux hommes ce qui devait leur être plus utile; ils n'en firent rien.

Ecoutez ce que va vous dire à ce sujet l'homme qui a le plus sondé les profondeurs mystérieuses des oracles, et qui a été honoré de la science des choses qu'on doit garder sous silence. Tantôt il nous apprend que certains de ces bons démons se livraient aux démarches complaisantes qui pouvaient servir les désirs amoureux de leurs dévots; les autres trouvaient du charme au bruit des tambours et des flûtes que des femmes faisaient résonner (11); il en est qui ne se firent gloire que des combats et des guerres; Diane de la chasse, et Cérés des récoltes; Isis pleure encore Osiris; Apollon rend des oracles. Voilà les utiles secours dont ces bons démons sont aux hommes. Veuillez en accueillir la preuve.

## CHAPITRE VII

QUE LES DIEUX SE MONTRERENT COMPLAISANTS AUXILIAIRES DE LEURS SUPPLIANTS; ET DES DIFFÉRENTS PENCHANS QUI LES CARACTÉRISENT.

« Jamais, parmi les dieux immortels, la divine Hécate n'a proféré dans ses sages oracles rien d'illusoire et qui manquât d'exécution (12). Mais, issue du côté paternel de l'intelligence toute-puissante, toujours elle s'applique à la vérité; son entendement inébranlable se manifeste dans ses oracles inévitables. Appelez-moi donc dans vos liens; en moi vous possédez la divinité capable d'animer le monde supérieur. Et n'est-ce pas à cause des trois divisions de l'âme que cette divinité a un tri-

ple visage (13)? La partie irascible et la concupiscence sont celles pour lesquelles on lui adresse des invocations comme protectrice des amours. »

Ces paroles ne sont pas de moi, gardez-vous de le croire, mais du même écrivain que je vous ai déjà fait entendre, et qui va encore prendre la parole :

« Je suis profondément troublé de l'idée de penser que ceux que nous invoquons comme les plus puissants reçoivent des injonctions comme les plus faibles, et qu'exigeant de leurs serviteurs qu'ils pratiquent la justice, ils se montrent cependant disposés à faire eux-mêmes des choses injustes, lorsqu'ils en reçoivent le commandement. Et tandis qu'ils n'exauceraient pas les prières de ceux qui ne se seraient pas abstenus des plaisirs de Vénus; ils ne refusent pas de servir de guides à des hommes sans moralité (dites plutôt au premier venu) vers des voluptés illicites. »

Vous trouverez ces paroles textuellement tracées dans la lettre de Porphyre à Anébon l'Égyptien. Le même, dans le Traité de la *Philosophie par les oracles*, ajoute à la citation que nous venons de faire ce qui suit :

« Et cependant ils nous ont dévoilé eux-mêmes ce qui peut être prescrit à chacun, le culte et la divinité. C'est ce que fait Apollon Didyméen dans ces vers. On lui demandait si celui qui voulait les faire condescendre à ses vœux pouvait user de serment.

»Quant à la mère des dieux heureux, à Rhéa, la Titanide, les flûtes, les bruyants tambours, les troupes de femmes, voilà l'objet de ses soins; à Pallas, qui porte le casque, l'agitation guerrière de Bellone; la fille de Latone se plaît à poursuivre le gibier habitant des montagnes avec des chiens rapides; à travers les rochers abruptes; la sonore Junon verse mollement sur la terre les vapeurs condensées de l'air; Cérés fertilise les guérets, qu'elle couvre de moissons abondantes; la déesse du Phare, Isis, près des ondes fertilisantes du Nil, cherche avec transport son époux, le bel Osiris. »

Si donc les flûtes, les sons bruyants du tambour, les troupes de femmes sont l'apanage de la mère des dieux, on doit se livrer à la gagner par ces moyens, sans se mettre en peine de

pratiquer la vertu, puisque ni la tempérance, ni aucune autre action pareille n'a de charme pour elle. Pour Minerve il lui faut de l'agitation, des combats et des guerres; dès lors plus de paix, plus d'œuvres de paix. Que les Epagneuls rapides captivent la fille de Latone, Diane, pour poursuivre à travers les champs les animaux auxquels elle a déclaré la guerre, se livrant comme les autres à ses inclinations dominantes. Mais en quoi ces choses contribuent-elles à la vie pieuse et heureuse? Ce qui me reste à extraire fera mieux que tout, juger s'ils appartiennent à une nature divine, et non pas à la plus méprisable et la plus dépravée de toutes les natures.

---

## CHAPITRE VIII.

ILS COMPRENNENT QUE PAR LA MAGIE ON PEUT ATTIRER LES DIEUX ET LES FORCER, CONTRE LEUR VOLONTÉ, A SE METTRE AU SERVICE DES VOLONTÉS HUMAINES.

«Pythagore de Rhodes, a démontré avec sens, que ces Dieux, ne trouvent aucune délectation à être invoqués pour se manifester à nous dans des apparitions de cette espèce; mais qu'ils cèdent à la contrainte qui les fait descendre par suite des évocations, les uns plus impérieusement, les autres moins; les uns semblent avoir contracté une habitude qui leur rend l'apparition moins pénible; et ce sont principalement les dieux bons par nature; les autres, quand même ils auraient cet usage, n'y cèdent cependant qu'avec le désir de nuire; surtout lorsqu'on paraît se conduire avec insouciance à leur égard.

«J'ai observé d'après les oracles, la justesse de ces paroles de Pythagore. Tous, en effet, déclarent qu'ils sont venus par contrainte, non pas une contrainte simple, mais pour employer l'expression consacrée par (πυθέωμεν) séduction et contrainte tout à la fois (14).»

On lit en effet, dans les oracles, principalement dans ceux d'Hécate où elle annonce son apparition.

«Après l'éclat matutinal (15), inexpugnable dans la pléni-

tude de son astre ; j'ai quitté de nouveau la demeure pure de Dieu et je remonte vers la terre, nourrice des animaux d'après tes ordres et par la persuasion des paroles ineffables, par lesquelles l'homme mortel sait charmer le cœur des immortels.»

Et encore :

« Je suis arrivée, en entendant la prière pleine d'onction, celle que la nature des mortels a découverte à la suggestion des dieux. »

Et plus explicitement encore :

« Pourquoi désirant ma présence, m'avez-vous appelée du haut de l'air doué d'une agitation perpétuelle, en me forçant, moi, déesse, Hécate par des nécessités (ἀνάγκαι), qui enchaînent les dieux ? »

Puis de nouveau :

« Les uns étaient attirés facilement de l'Empyrée, par des charmes non encore tentés, pour descendre malgré eux sur la terre sacrée (19). Pour ceux intermédiaires, ce sont les souffles du milieu, qui les font intervenir sans le secours du feu divin, comme des songes qui recueillent toutes les voix. C'est en faisant des sacrifices, qu'on ne peut avouer, que vous appelez les démons parmi les mortels.»

Et encore :

« Mais les habitants des régions supérieures des cieux, sont transportés rapidement par les légères harpies, en cédant aux nécessités qui les subjuguent, ils s'élancent avec impétuosité dès l'aurore, vers la terre, soumis à des prophètes mortels.»

Ensuite, un autre soumis à la contrainte, s'est écrié :

« Ecoutez-moi, quoique ne voulant point parler, mais parce que vous m'avez enchaîné par la nécessité. » Après toutes ces citations, l'écrivain dit : « Parce qu'ils ont cédé à la nécessité, comme le démontre l'oracle d'Apollon, parlant lui-même sur les nécessités.

« Le nom de la nécessité ἀνάγκη si puissant, est propondérant en effet. »

Puis il ajoute :

« Accourez avec empressément à des paroles, telles que je les produirai du fonds de mon âme, en signes sacrés d'un feu



pur comprimé. Voilà ce que la nature ose révéler de votre génération, ô Pœan, supérieur aux humains.»

Le même Apollon dit encore :

« Un rayon échappé de l'éclat de Phœbus, descendu d'en haut, attiré par des cantiques harmonieux et des paroles qu'on ne peut répéter, s'est reposé sur la tête du prophète irréprochable, a traversé ses membranes légères, a pénétré sa tunique moëlleuse et, agité dans son sein par un mouvement contraire, il s'est transformé en une voix amie, sortie des poumons d'un mortel. » A quoi l'auteur ajoute. « Rien n'est plus évident, ni plus divin, ni plus dans la nature que ces oracles. Un souffle venu d'en haut, un écoulement de la puissance céleste ayant pénétré dans un corps organisé et animé, faisant son point d'appui de l'âme, s'est servi du corps comme d'un instrument pour proférer des voix. »

Cependant toutes ces citations doivent suffire pour prouver qu'ils cèdent à la force. Maintenant ce que nous allons dire, vous apprendra qu'avec le désir de se délivrer de ces entraves, il n'est pas en leur pouvoir de le faire.

## CHAPITRE IX.

### QU'ILS NE PEUVENT SE DÉCAGER D'EUX-MÊMES.

Les oracles pareils à ceux qui vont suivre convaincront que les soi-disants dieux font tous leurs efforts pour s'affranchir. « Déliez donc désormais le roi (à savoir Apollon). Le mortel ne peut plus contenir un Dieu. »

Un autre.

« Pourquoi, désirant depuis longtemps (de vous soustraire), vous plaisez-vous à tourmenter un mortel (20)? »

Puis,

« Venez et hâtez-vous pour sauver celui ci (21). »

Il nous donnera aussi les instructions sur la manière dont on doit leur rendre la liberté.

« Terminez prudemment ces colloques, éteignez ces luminaires ; coupez, déliez cette image blanchie ; arrachez de mes

membres avec vos mains, ces banderoles inhumaines, qui les retiennent fortement.

Ensuite, il célèbre sa délivrance. « Elevez un pied qui vogue dans les airs; dirigez votre course hors de ce réduit, et tout ce qui vient à la suite. » A quoi il ajoute, en parlant de ceux qui tardent de le dégager. « Développez ces toiles, et ouvrez la nuée qui me renferme. » Puis, sous une autre forme, il donne l'idée de cette délivrance.

« Nymphes des eaux, joignez-vous aux muses pour délier Phoebus, en chantant, ô divinités, les louanges d'Apollon qui lance les flèches (22). »

Enfin, il dit encore ailleurs :

« Détachez mes couronnes, baignez mes pieds dans une onde argentine, effacez ces lignes, afin que je me retire; prenez dans votre main droite une branche d'olivier, et détergez mes deux yeux et mes narines, otez ces luminaires en relevant de terre vos compagnons prosternés. »

A quoi l'écrivain ajoute : « Il ordonne d'effacer les lignes, afin de pouvoir s'en aller. Elles exercent en effet une puissance aussi bien que les autres formes de vêtement, en ce qu'elles retracent les ressemblances des dieux que l'on invoque. »

Je crois que ces passages suffisent pour montrer clairement que rien, absolument rien de majestueux, de grand et de réellement divin, ne peut se découvrir dans des esprits déchus à un tel degré d'avilissement; que d'être et tirés, et entraînés par les premiers hommes vengés, et non par l'ascendant de leur vertu et de leur sagesse, mais pour peu qu'ils aient brigué et mis en pratique les secrets investigateurs de la magie. C'est donc sans discernement, que Pythagore le Rhodien, ou celui qui s'est servi de son témoignage, ou enfin quelqu'homme que ce soit, a proclamé dieux ou même bons démons, ceux qui se laissent ainsi conduire par la force et par (*ἀνάγκη*), et non par leur libre arbitre; et cela au gré d'hommes, non seulement mortels, mais adonnés à la magie, sans avoir le pouvoir de rompre d'eux-mêmes les liens qui les retiennent. Si, en effet, la divinité libre et impassible par sa nature, ne peut éprouver ni violence ni contrainte, et est supérieure à toutes choses, comment seraient dieux ceux qui cèdent à la puissance des charmes de

telles ou telles lignes ou types, de couronnes tressées avec des fleurs terrestres, de sons inarticulés et de voix barbares? Comment seraient dieux ceux que des hommes vulgaires mènent à la main, asservissent et enchaînent, pour ainsi dire, au point de ne plus conserver la vertu indépendante d'élection et de libre arbitre? Comment mériteraient, le nom de bons démons ceux qui sont attirés par force, par la nécessité? Quelle cause peut faire que ce soit contrairement et non d'accord avec leur volonté, qu'ils s'adonnent à secourir ceux qui ont besoin de l'être? Si, en effet, étant bons, ils n'apparaissent que dans un bon motif, et lorsqu'il y a réellement utilité pour l'âme de ceux qui les demandent, ils auraient dû, certes, prendre les devants, embrassant par choix le bien à faire, par pure bienveillance et sans attendre la nécessité. Si, au lieu de cela, la chose à faire, n'était ni honnête ni utile, en sorte qu'ils ne pussent l'approuver, comment seraient-ils bons en exécutant des choses qui ne sont ni honnêtes, ni utiles? Comment les juger dignes d'admiration et des hommages que l'on rend aux dieux, si, asservis à de vils jongleurs, les plus dépravés de tous les hommes, ils sont amenés de force à faire, ce qui dans leur conviction, n'est ni bon ni profitable, attirés ici bas non par l'abstinence ou d'autres actes de tempérance, non par l'attrait de la vertu ou de quelque attribut de la philosophie; mais par les procédés prohibés de la magie. D'après l'aveu du même écrivain dans la lettre à l'Égyptien déjà nommé, comme s'adressant à un prophète, il y agite les vérités les plus mystérieuses, et expose les termes par lesquels ces effets s'obtiennent. Ils méritent d'être entendus de sa bouche. Il le questionne en effet sur les objections suivantes.

---

## CHAPITRE X.

PAR QUELS MOYENS CES ADMIRABLES DIEUX SONT SOUMIS AUX MAGICIENS.

« Je suis profondément troublé de l'idée de penser, que ceux que nous invoquons comme les plus puissants, reçoivent des injonctions comme les plus faibles; et qu'exigeant de leurs

serviteurs qu'ils pratiquent la justice, ils se montrent cependant disposés à faire eux-mêmes des choses injustes, lorsqu'ils en reçoivent l'ordre. Tandis qu'ils n'exauceraient pas les prières de ceux qui ne se seraient pas abstenus des plaisirs de Vénus, ils ne refusent pas de servir de guides aux derniers suppliants, vers des voluptés illicites (23). Ils prescrivent à leurs interprètes, de s'abstenir de la chair des animaux, pour ne pas se souiller par les exhalaisons qui s'échappent des corps, et eux mêmes sont surtout attirés par les vapeurs fuligineuses d'animaux qu'on immole en sacrifice : ils veulent que l'épopée ne soit pas polluée par le contact des cadavres, et cependant les apparitions divines ne s'accomplissent le plus généralement, que par la mort des êtres animés. Quelque chose encore plus insensé de beaucoup, est qu'un homme en proférant des menaces qui s'adressent, non à un démon, par exemple, ou à l'âme d'un mort, mais au roi Hélios (soleil), à la lune ou à quelqu'un des corps célestes, puisse les intimider; mentant afin de les amener à dire la vérité. Car, de dire qu'il ébranlera le ciel, qu'il révélera les mystères d'Isis, qu'il découvrira aux regards le secret d'Abydos, qu'il arrêtera la nacelle sacrée, qu'il dispersera les membres d'Osiris en faveur de Typhon; n'est-ce pas l'excès de l'arrogance de la part de celui qui menace de faire, ce qu'il ne fait pas, et ce qu'il ne saurait faire. Comme de la part de ceux qui cèdent à des terreurs vaines et imaginaires, c'est le comble de la bassesse. Voilà cependant ce que Chœremon l'hérogrammate rapporte dans ses écrits, comme répandu parmi les Egyptiens. Ces procédés et autres pareils sont, disent-ils, les plus efficaces. Mais ces prières, quelle force ont-elles donc, lorsqu'elles nous enseignent qu'il (le soleil) est reparu sortant du Limon, qu'il est assis sur le Lotos, qu'il navigue sur une barque, qu'il change de forme avec les saisons et suivant les signes du zodiaque? Car, c'est ainsi qu'ils prétendent en avoir l'intuition, méconnaissant l'erreur par laquelle ils lui appliquent les propres impressions de leur imagination. Dira-t-on que ces figures ne sont employées que symboliquement, comme signes de ses divers attributs? mais alors qu'ils nous donnent l'interprétation de ces symboles. Car, il est clair que si c'étaient des modifications subies par le soleil, comme celles qu'il éprouve dans les éclip-

ses, elles seraient perceptibles à tous les regards qui se dirigent vers lui. Que veulent dire encore ces mots dépourvus de sens; et pourquoi préférer la barbarie des voix insignifiantes, au langage propre à chaque peuple (24)? Si, en effet, celui qui écoute ne porte d'attention qu'à la signification, le sens qui est attaché à la voix, doit suffire pour la faire comprendre, quelque soit le mot qu'on y attache. Or, le Dieu qu'on évoque n'était pas d'origine égyptienne, et quand il l'aurait été, qu'importe si l'on se sert d'une langue qui loin d'être égyptienne, n'est pas même humaine. (25)? Ou bien toutes ces choses sont des inventions des magiciens, ou des moyens masqués pour les événements dont on fait remonter la cause à la divinité, ou enfin nous nous formons à notre insu, sur la nature divine des sentiments entièrement contraires à ce qui est en réalité. »

Après avoir dit ces choses, il adresse encore cette objection à l'Égyptien :

« Si les dieux sont impassibles, ceux-là sont passibles, à qui vous consacrez le Phallus et que vous honorez par des actions deshonnêtes (26). Les évocations que vous leur adressez sont sans but, savoir, ces appels dont on se vante, ces supplications pour calmer leur irritation, ces immolations, et plus que tout cela, ces nécessités qui contraignent les dieux, *θεῶν ἀνάγκη*. En effet, ce qui est impassible, ne peut s'adoucir, ni subir la loi de la violence, ni enfin être soumis à la nécessité. »

Il ajoute encore.

« Quel fruit ont retiré pour l'exercice de la sagesse, ceux qui importunent l'intelligence divine pour la découverte d'un esclave fugitif, pour l'achat d'un champ, pour un mariage qui doit avoir lieu, ou pour une opération commerciale (27). Mais, si l'on passe par là-dessus, les démons, pleins de pénétration sur tout le reste, disent ce qu'il y a de plus vrai; mais, pour ce qui est du bonheur, ils n'ont rien de sûr ni dont on puisse répondre. »

En ce cas, ce ne sont donc ni des dieux ni de bons démons, mais celui qu'on nomme par excellence le trompeur. Ces extraits de l'écrit de Porphyre doivent suffire pour ce que nous nous sommes proposé. Cependant, les fondateurs de ces malélices magiques sont ces nobles dieux.

D'où les hommes auraient-ils pu, en effet, connaître ces choses, si les démons ne les leur avaient enseignées, et ne leur avaient dénoncé, les uns à l'envi des autres, la manière de les enchaîner. Cependant, n'allez pas croire que tel est notre langage; car, pour nous, nous n'avouons aucun de tous ces enseignements, nous n'en savons rien, et n'en voulons tirer d'autre profit, que de convaincre de leur absurdité, et de justifier par là notre séparation entière de pareilles doctrines. Que le même témoin apparaisse encore, cet homme réputé sage parmi les adeptes, qui a étudié à fond tout ce qui intéresse sa religion, et qui en a si bien rendu compte dans la même collection d'oracles. Voici de quelle sorte il s'exprime :

---

#### CHAPITRE XI.

QUE CE SONT LES DÉMONS QU'ILS PRENNENT POUR DES DIEUX, QUI ONT ENSEIGNÉ AUX HOMMES LEURS PROPRES ARTIFICES.

« Ce sont eux qui non-seulement nous ont dévoilé leur manière de gouverner, et toutes les autres choses qu'on en rapporte; mais même ils nous ont suggéré tout ce qui leur plaît, tout ce qui exerce de l'empire sur eux, et même ce qui leur commande inévitablement de condescendre; quelles victimes leur sont agréables; quels jours sont néfastes; la forme à donner aux statues; en quel lieu on doit les placer; sous quelles apparences ils se montrent; en quels lieux ils se plaisent; en un mot, il n'est rien, dans le culte que les hommes leur rendent, qu'ils n'aient appris d'eux. Et, quoique nous puissions le confirmer par de nombreux exemples, nous nous bornerons à en citer un petit nombre, pour convaincre que nous n'avons rien sans preuve. »

## CHAPITRE XII.

QUE CE SONT EUX QUI NOUS ONT APPRIS MASQUEMENT LA DISPOSITION ET L'ORNEMENT DE LEURS STATUES.

« L'oracle d'Hécate, ainsi conçu, nous montrera que ce sont eux qui nous ont suggéré comment et de quelle manière doivent être faites leurs statues (28). »

« Sculptez une statue de bois (ξύλον) bien raboté, comme je vais vous l'enseigner. Faites le corps d'une racine de rue sauvage, puis ornez-le de petits lézards domestiques; écrasez de la myrrhe du styrax et de l'encens avec ces mêmes animaux, et vous laisserez ce mélange à l'air (29) pendant le croissant de la lune; alors, adressez vos vœux dans les termes suivants. »

Il donne ensuite la formule de la prière, puis il dit combien on doit prendre de lézards.

« Autant j'ai de formes différentes, autant vous prendrez de ces reptiles; et faites ces choses soigneusement: vous me construirez une demeure avec les rameaux d'un laurier poussé de lui-même, et adressant de ferventes prières à cette image, vous me verrez dans votre sommeil. »

Il donne ensuite, de la même manière, une autre forme de statue à une autre divinité.

## CHAPITRE XIII.

ILS ONT ÉGALEMENT DONNÉ LE DESSIN DE LA FIGURE DES STATUES.

« Quant aux habitudes du corps dans lesquelles on doit les représenter, ce sont eux qui nous les ont fait connaître, et c'est d'après cela qu'on leur a érigé des statues. Ainsi Sarapis, après avoir vu Pan, parle ainsi sur soi-même :

« L'auréole brillante du dieu éclate dans la maison. En effet, un grand dieu est venu à ma rencontre, il a vu ma force invincible et ma lumière qui surpasse tout en splendeur. La boucle de cheveux qui descend de ma tête et se joue sur mes épau-

les, et ma barbe épaisse, dont les touffes sacrées répandues autour de mon visage éclatant, le rehaussent et l'encadrent.»

Pan, à son tour, parlant de lui-même, nous a enseigné l'hymne qu'on doit chanter en son honneur.

« J'adresse mes vœux comme mortel à Pan, le dieu qui unit les deux natures : orné de deux cornes, bipède avec les extrémités d'un bouc, et enclin à l'amour, et ce qui suit.»

Hécate s'exprime aussi sur son propre compte de la manière suivante :

« Faites déjà tout ce qui me concerne, en y comprenant ma statue. Ma figure est celle de Cérès ornée de ses fruits, avec des vêtements entièrement blancs et des chaussures d'or. Autour de ma ceinture se jouent de longs serpents, qui, se traînant jusqu'à terre, sillonnent mes traces divines; du sommet de ma tête, d'autres serpents, répandus jusqu'à mes pieds et s'enroulant autour de mon corps, forment des spirales pleines de grâce. »

Quant à la matière, elle doit être, dit-elle, de marbre de Paros ou d'ivoire bien poli.

#### CHAPITRE XIV.

##### CE SONT EUX QUI ENGAGENT A RECOURIR A LA MAGIE.

Les dieux souvent donnent à croire, par ce qu'ils disent, en nous faisant connaître à l'avance le principe et le système des générations, qu'ils sont, si l'on ose le dire, les plus sublimes magiciens et les plus habiles généthialogues. Apollon dit de plus dans des oracles :

« Il faut invoquer Mercure et le soleil, d'après ces directions, savoir le jour consacré au soleil; la lune, lorsque son jour apparaîtra; puis Cronus, Rhéa; enfin Vénus, par des invocations muettes dont le plus grand des mages est inventeur, le roi des sept sons, que tous connaissent. » Les autres s'écriant : c'est Ostane que vous voulez dire. Et, il ajoute : « certainement, appelez toujours sept fois chacun des dieux. »



Le même écrivain continue :

« Il existe des symboles d'Hécate, une cire tricolore composée de blanc, de noir et de rouge, représentant Hécate portant un fouet, une lampe et un glaive, autour de laquelle un dragon s'enroule. Au-devant des portes sont cloués les astres célestes qui plongent dans la mer. Les dieux eux-mêmes ont dévoilé ces choses dans ces vers. C'est Pan qui parle :

« Poursuivez-les ainsi, plaçant dans l'ardeur du feu une cire de couleur variée, qu'elle soit blanche, noire, et semblable à la flamme étincelante d'un charbon allumé, effroi des chiens infernaux; qu'elle retrace la formidable Hécate; qu'elle ait dans ses mains la lampe, le glaive de la justice, et que le dragon tortueux embrasse dans ses anneaux cette vierge, en couronnant sa tête redoutable; qu'on y voie en même temps la clef de diverses couleurs, et que le bruit du fouet, marque de la puissance des démons, retentisse au loin. »

C'est par de telles citations que l'illustre philosophe des Grecs, le théologien par excellence, l'adepte des mystères sacrés, fait connaître sa Philosophie par les oracles, comme renfermant les enseignements secrets des dieux, lorsque évidemment elle ne révèle que les pièges tendus aux hommes par les puissances contraires, c'est-à-dire véritablement démoniaques. De quelle utilité, en effet, peut être pour les hommes cet art infernal de la magie? Quelle piété envers Dieu peut faire naître cette minutieuse fabrication de statues inanimées? Quelle ressemblance de la puissance divine peut-on découvrir dans les manières d'être et les attitudes de ce genre? Ne valait-il pas mieux qu'il se livrât à des recherches philosophiques qu'à la magie, en conseillant la poursuite des choses prohibées; tandis que la manière de vivre conforme à la vertu et à la philosophie suffit pour procurer une vie douce et heureuse? Loin de cela, aggravant les accusations qui pèsent sur lui, il ajoute à ce qu'on vient de lire, ce qui va suivre:

## CHAPITRE XV.

## QU'ILS AIMENT LES MATIÈRES INANIMÉES.

« Quant à ce qu'ils aiment les symboles exprimés en caractères, Hécate l'a déclaré en faisant allusion aux affections humaines par ces vers :

« Quel mortel n'a pas désiré se tracer des caractères sur l'or, le bronze et l'argent éblouissant ? Qui n'aime pas ces choses ? Placée dans les régions supérieures, je les rassemble en faisceau pour enchaîner les nombreuses destinées des mortels.

« Or, elle n'a pas seulement montré que ces caractères lui plaisent, mais, comme je le disais, qu'eux-mêmes sont circonscrits et qu'ils habitent dans l'image présente comme dans un sanctuaire ; ils ne peuvent se mouvoir sur la terre, mais seulement sur la terre sacrée qui porte l'image de la déesse. Si cette image venait à être détruite, cela anéantirait toute la vertu de la divinité sur la terre. »

Il me semble que, d'après ces paroles, on peut acquérir la preuve que ces démons sont incontestablement terrestres et partagent les passions des hommes. En conséquence, ils ne sont pas dieux. C'est pourquoi je juge que c'est par un raisonnement très-sain que nous nous en sommes éloignés. Vous voyez qu'ils déclarent que, dans certaines parties de la terre, certains types et certains caractères, de la nature de ceux indiqués ont des pouvoirs magique. Or, si ce pouvoir avait été réellement divin, n'aurait-il pu se transporter ailleurs sans détermination de lieu ? Aurait-il dû résider ailleurs que dans la partie mentale de l'âme, exempte de toute impureté et de toute souillure, ornée par la tempérance, la justice et les autres vertus ? En effet, si ces qualités sont fixées dans l'âme de l'homme comme dans un lieu véritablement sacré, combien, à plus forte raison, leur présence habituelle ne conviendrait-elle pas à l'esprit divin. Il n'était donc pas nécessaire de recourir aux malélices et aux sortilèges pour des âmes préparées à recevoir Dieu par une conduite toute vertueuse et toute pieuse. En sorte que, de tous ces faits, on peut conclure hautement qu'il est des dé-

mons terrestres, sujets aux mouvements des passions humaines, qui aiment les substances corporelles, et que ce sont ceux dont nous avons parlé tout à l'heure. Mais, pour faire suite, écoutez ce que le même écrivain dit de la cessation des oracles célèbres de ces mêmes démons :

---

## CHAPITRE XVI.

### CE QU'APOLLON PRÉDIT DE LA CESSATION DES ORACLES.

« Ma voix va proférer les oracles de Phœbus sur Delphes et Claria, par les sons fatidiques de Thémis (30). Dix mille oracles divins ont surgi à la surface de la terre, soit comme sources, ou par le souffle tourbillonnant des vents impétueux. Mais Rhéa entrouvrant son sein, les a reçus de nouveau dans ses antres souterrains, et les siècles sans nombre qui se sont succédés en ont anéanti la trace. Le soleil seul qui éclaire les mortels, a conservé dans les gorges de Didyme, l'onde sacrée de Mycalé (31), et sous le sommet escarpé du Parnasse, et dans la plaine de Python, la fontaine de Claria et la bouche profonde des inspirations de Phœbus. »

En s'adressant aux habitants de Nicée, il s'exprime ainsi :

« La voix sonore de Python ne saurait être ranimée ; déjà affaiblie par de longues années, elle a été scellée sous le sceau du silence. Faites, comme l'usage le prescrit, les immolations dignes d'un dieu en l'honneur de Phœbus. »

La suite des idées veut que nous ajoutions à ces citations ce que Plutarque a énoncé dans le traité de la Cessation des oracles.

« Ammonius ayant cessé de parler, ô Cléombrote, dis-je, parlez-nous plutôt de ce qui a rapport à l'oracle d'Ammon ; car la grande et l'ancienne réputation de sainteté qui s'y attachait, paraît maintenant s'être détruite insensiblement. Cléombrote gardant le silence et baissant les yeux, Démétrius dit : Il ne faut pas mettre en question ce qui a rapport aux oracles éloignés, en hésitant de parler sur l'affaiblissement des oracles de ce pays ; mais plutôt, lorsque nous voyons qu'hors un ou deux,

tous les oracles sont évanouis, nous demander quelle est la cause générale de leur affaiblissement. A quoi bon, en effet, parler des autres, lorsque la Béotie, qui jouissait d'une si grande renommée pour ses oracles dans les temps anciens, en est actuellement, généralement privée, comme si une aridité extraordinaire avait desséché dans cette contrée les sources de la divination. En effet, ce n'est plus aujourd'hui qu'à Lebadie, que la Béotie conserve encore quelques ondes prophétiques. Quant aux autres, ou le silence, ou l'abandon le plus complet les a frappés d'interdiction.»

Le même auteur, après ces choses, dit ce qu'on va lire pour prouver que les démons sont soumis à la mort.

---

## CHAPITRE XVII.

### DE LA MORT DES DÉMONS QU'ON ADOBAIT COMME DES DIEUX.

« Je trouve qu'on n'a pas mal apprécié les choses, en ne faisant pas présider aux oracles les dieux qu'il convient de décharger du soin des choses terrestres, mais les démons serviteurs des dieux. Quant à rapporter à ces mêmes démons, en les confondant, pour ainsi dire, en masse, et cela d'après les vers d'Empédocle, qui les leur attribue, les crimes, les fautes, les erreurs envoyés du ciel, enfin à les soumettre comme des hommes à la mort, je trouve cette opinion trop audacieuse et digne des barbares. Cléombrote demanda à Philippe quel était ce jeune homme, et d'où il venait. L'ayant donc entendu nommer et connaissant sa ville : Ne croyez pas, dit-il, Héracléon, que nous aussi nous ne sentions pas l'embarras du sujet qui nous occupe. Mais lorsqu'on a lieu de parler sur des questions d'une grande importance, on ne doit pas se flatter de réunir les suffrages, si l'on ne procède d'après les principes graves et sûrs de la logique. Or, vous ne vous êtes pas aperçu que vous détruisiez vous-même ce que vous établissiez en fait. Vous convenez qu'il existe des démons; mais en ne voulant pas reconnaître, qu'il en est de mauvais et de mortels, vous ne

les considérez plus comme démons. En quoi différent-ils donc des dieux, si leur existence est indestructible, et leur vertu sans passion comme sans faiblesse? Héracléon réfléchissant sur ces choses et gardant le silence, Philippe dit : Mais ce n'est pas Empédocle seul, ô Héracléon, qui a laissé après lui l'opinion qu'il existait de mauvais démons. Platon, Xénocrate et Chryssippe pensent de même, et Démocrite, qui souhaitait que des idoles de bonne destinée vinsent à sa rencontre (32), évidemment en admettait d'autres mal intentionnées, qui avaient des affections et des instincts qui les portaient au mal. Quant à la mort à laquelle de semblables existences seraient soumises, j'ai entendu, à cet égard, le récit d'un homme qui n'était ni dépourvu de sens, ni infatué de son mérite, l'orateur Emilien, que plusieurs de nous ont entendu, qui avait pour père Epithersès, mon concitoyen et mon maître de grammaire. Ce dernier disait que, naviguant, il y a longtemps, vers l'Italie, il montait un navire chargé de marchandises et d'un grand nombre de passagers ; se trouvant le soir à la hauteur des îles Echinades, le vent tomba, et le navire étant ballotté, fut porté près des Paxes. La plus grande partie de l'équipage était éveillée et beaucoup de passagers buvaient encore, finissant de souper. Tout à coup une voix, partie de l'île des Paxes, se fit entendre, comme celle d'un homme, qui appelait à haute voix Thamus, ce qui frappa d'étonnement. Or, ce Thamus était un pilote égyptien qui n'était pas même connu de nom de la plupart des passagers. Ayant été appelé deux fois, il ne répondit pas, mais à la troisième, il obéit à celui qui l'appelait ; lequel élevant la voix, lui dit : Lorsque vous serez arrivé à la hauteur des Palodes, annoncez que le grand Pan est mort. Il dit que tous, entendant cette parole, furent frappés d'étonnement, et discutaient entre eux s'il valait mieux accomplir cette injonction ou ne pas s'en occuper et laisser aller les choses. Voici ce que Thamus résolut : si le vent soufflait, c'était de ranger la côte se tenant en repos ; mais le calme régna au moment où l'on serait dans ces parages, il répéterait ce qu'il avait entendu. Etant donc à la hauteur des Palodes, le vent étant tombé, la mer calme, Thamus, de la poupe, le visage dirigé vers la terre, dit ce qui lui avait été annoncé, que le grand Pan était mort. Il n'eut pas plus

tôt prononcé cette parole, qu'on entendit des gémissements, non d'une seule personne, mais d'un grand nombre, qui étaient accompagnés de marques de surprise, comme si beaucoup d'hommes se trouvaient là réunis. Le bruit de cette aventure se répandit promptement dans Rome, et Thamus fut mandé par l'empereur Tibère, qui avait une telle foi à ce récit, qu'il prit des renseignements et fit des investigations sur Pan. Les philologues en grand nombre, qui l'entouraient, supposèrent que c'était le fils de Mercure et de Pénélope. Philippe avait des témoins, parmi les assistants, qui tenaient de la bouche du vieillard Emilien cette même relation. Cependant Démétrius dit qu'il existe, parmi les îles répandues autour de la Bretagne, un bon nombre qui sont désertes, dont quelques-unes tirent leurs noms de démons ou de héros, et que, naviguant dans cet archipel par ordre du souverain, pour faire des recherches et pour étudier l'aspect du pays, à peine était-il débarqué dans la plus rapprochée de ces îles désertes, qui n'avait que peu d'habitants, et tous sous la protection des dieux, qu'un grand trouble se manifesta dans l'air, des signes se firent remarquer, les vents soufflaient avec impétuosité et la foudre tombait avec violence. Lorsque le calme revint, les insulaires dirent qu'une destruction d'êtres meilleurs avait eu lieu. Ainsi qu'une lampe qu'on allume n'a rien qu'on puisse trouver importun, lorsqu'on l'éteint, elle devient pénible pour beaucoup de gens. Ainsi les grandes âmes, lorsqu'elles reprennent leur éclat, sont bienfaisantes et ne causent point de douleur, tandis que leur extinction et leur destruction entraînent souvent des malheurs. Tantôt elles amènent des tempêtes et des grêles, et fréquemment elles corrompent l'air par des exhalaisons putrides. C'est dans une de ces îles que Cronus, enchaîné et endormi, est gardé par Briarée. Le sommeil est le lien imaginé pour le retenir : il est entouré de démons, en grand nombre, qui le servent. »

Tout ce récit est emprunté à Plutarque, et il est à propos d'observer l'époque à laquelle il dit que la mort du démon arriva. C'était sous l'empire de Tibère, lorsque notre Sauveur, s'étant fait connaître dans le monde, chassait tous les genres de démons du commerce des hommes, comme cela est écrit,

à ce point que plusieurs d'entre eux fléchissaient le genou et le suppliaient de ne pas les livrer au Tartare qui leur est destiné. Vous connaissez donc le temps de l'expulsion des démons, dont, à aucune autre époque, l'histoire n'a fait mention. C'est la même à laquelle les nations furent délivrés de l'usage d'immoler des hommes, qui n'est autre que celle de la publication de la doctrine évangélique dans le monde.

Bornons à ceci les preuves tirées de l'histoire récente.

---

## CHAPITRE XVIII.

### DES ORACLES CÉLÈBRES CHEZ LES ANCIENS GRECS.

Cependant, comme les faits qui viennent d'être rapportés ne sont pas parvenus à la connaissance de tout le monde, il m'a paru convenable d'amener la question sur un terrain bien connu de tous les hommes doués d'une instruction littéraire quelconque, en examinant les plus anciens oracles, qui sont continuellement à la bouche de tous les Grecs, et que, dans toutes les écoles urbaines, on fait connaître à ceux qui les fréquentent, dans la vue de s'instruire.

En remontant donc aux plus anciennes histoires, faites attention à l'oracle rendu par le dieu Pythien aux Athéniens moissonnés par la peste, à cause de la mort d'Androgée. La mort d'un seul homme avait frappé de ce fléau l'universalité des Athéniens : ils crurent convenable de recourir à l'assistance des dieux. Qu'est-ce donc que ce sauveur et ce dieu les exhorte à faire ? Vraisemblablement, il pensera que désormais ils doivent se livrer à la pratique de la justice, de la philanthropie et de toutes les autres vertus ; qu'ils doivent se repentir de leurs transgressions et accomplir des œuvres de sainteté et de piété pour apaiser les dieux. Mais, non, il ne s'agit d'aucune de ces choses. Qu'importent de tels soins pour ces excellents dieux, ou plutôt pour ces démons pervers ? Ce sont, au contraire, des actes du même genre et tout à fait pareils : actes

immiséricordieux, féroces et inhumains, qu'il ordonne, ajoutant, comme dit le proverbe, la peste à la peste, de nouvelles morts aux morts précédentes. Apollon leur ordonne d'envoyer chaque année sept adolescents mâles de leurs propres enfants et un pareil nombre de jeunes vierges. Pour une seule victime, quatorze victimes innocentes et candides, et non pas une fois seulement, mais à tout jamais, pour être immolés en Crète au ressentiment de Minos. De manière que, jusqu'au temps de la mort de Socrate, c'est-à-dire plus de cinq cents ans après, cet odieux et atroce tribut n'était pas encore effacé de la mémoire des Athéniens.

Ce fut, en effet, la cause du retard apporté à l'exécution de la sentence capitale rendue contre ce philosophe.

Un auteur récent a vigoureusement attaqué cet oracle par une argumentation mâle, dans un ouvrage spécial, intitulé : (γολήτων φωρά) *la découverte des jongleurs*. Entendez-le s'exprimer lui-même, en interpellant le donneur d'oracles :

## CHAPITRE XIX.

A APOLLON ORDONNANT QUE SEPT JEUNES GARÇONS ET AUTANT DE JEUNES FILLES FUSSENT ENVOYÉS, PAR LES ATHÉNIENS, AUX CRÉTOIS POUR ÊTRE ÉGORGÉS.

« Quoi donc, soit que les Athéniens coupables de la mort d'Androgée et victimes de la peste, par cette cause, eussent dit qu'ils se repentaient, ou qu'ils ne l'eussent pas dit, il était beaucoup plus séant de leur ordonner de le faire, que de leur réciter pieusement ces vers :

« La peste et la famine auront un terme, si vous désignez par le sort sept corps mâles et autant de femelles pour Minos : vous les embarquerez sur la mer sacrée en représailles de vos iniquités. C'est ainsi que vous vous rendrez le dieu favorable.

« Je passe sous silence l'indignation qu'a dû vous causer la mort d'Androgée par la main des Athéniens, tandis que vous dormez toujours partout ailleurs pour de semblables crimes.



Vous saviez cependant, alors, que Minos avait l'empire de la mer, qu'il avait une grande puissance, et que toute la Grèce le respectait ; qu'il était, avec cela, le plus juste et le meilleur législateur ; ce qui l'a fait surnommer par Homère Διὸς μεγάλου ὀπίστος, le familier du grand Jupiter ; qu'après sa mort, il devait être juge dans les enfers. C'est pour tous ces motifs que vous vous êtes chargé de lui faire obtenir cette justice. Mais ce que je ne puis vous pardonner, à vous autres dieux, c'est d'avoir laissé échapper les assassins et d'envoyer à la mort à leur place ceux qui ne pouvaient être coupables de ce crime, et cela en faveur d'un homme que vous deviez proclamer comme juge commun de tous les hommes, et lequel ne savait pas discerner l'injustice d'un tel procédé. Mais combien donc, ensuite, enverrez-vous de victimes aux Athéniens en réparation de ces jeunes gens que vous faites mourir injustement à cause d'Androgée? »

Le même écrivain, reprenant toute l'histoire des Héraclides, fait voir combien Apollon en a fait périr par l'ambiguïté de ses oracles.

---

## CHAPITRE XX.

### APOLLON A CAUSÉ LA MORT DE BIEN DES HUMAINS PAR L'AMBIGUÏTÉ DE SES ORACLES.

« Puisque j'ai mentionné ce fait historique, permettez que je repasse tout ce qui a rapport aux Héraclides (33).

« Ceux-ci s'étant mis en marche par l'isthme, pour envahir le Péloponèse, avaient échoué dans leur entreprise. Aristomaque donc, fils de Cléodeus, après que Cléodeus eut péri dans cette agression, vient pour apprendre de vous la direction qu'il devait suivre. Il était mu en effet par le même désir que son père. Voici ce que vous lui dites : « Les dieux vous annoncent la victoire par les défilés du chemin (34) » ; et celui-ci s'élança bien vite pour pénétrer par l'isthme, et fut tué dans le combat. L'infortuné Téménus, son fils, vint comme troisième des in-

fortunés (35), et vous lui prescrivîtes les mêmes choses qu'à Aristomaque son père. Mais quoi, s'écria-t-il, mon père, confiant dans vos oracles, a péri dans l'entreprise! A quoi vous répondîtes : « Je n'ai pas dit que le défilé était tpar terre, mais par comparaison avec la vaste mer. » Comme s'il était bien difficile de dire d'aller par mer. Celui-ci donc prit par la mer, après avoir fait croire qu'il irait par la terre (36), campâ entre Naupacte et Eupalion (37). Cependant Hippotès, fils de Phylante, frappe de ses flèches Carnus l'étolien; il fit bien à ce qu'il me semble. Mais une maladie ayant étendu ses ravages sur toute l'armée, Aristodème mourut, les autres se retirèrent, et Téménus étant venu vous trouver, vous reprocha son infortune. Il apprit qu'ils essayaient la peine méritée par la mort d'un envoyé du Dieu. Le poème qui renferme le vœu à Apollon Carnien, d'après cet oracle, le dit en propres termes : « Vous avez tué mon envoyé, vous en avez essuyé la peine (38). »

« Eh bien, dit Téménus, que dois-je faire? Et comment vous apaiserai-je? » Faites vœu de célébrer le culte d'Apollon Carnien.

« O le plus vil et le plus effronté des prophètes, ignorez-vous que celui qui avait entendu le mot *στενύγη* se méprendrait sur sa signification? Et vous n'en débitez pas moins votre oracle; et puis vous marquez la plus grande indifférence sur son revers. Mais votre *στενύγη*, était un mot à double sens, pour que s'il venait à vaincre, vous pussiez vous attribuer l'honneur de la victoire. Le cas de cette défaite arrivant, pour que vous n'en fussiez point la cause, vous teniez en réserve votre *εὐρυγόροα*. Voilà encore votre homme qui se lance sur l'Eurugastore, et il ne réussit pas mieux. Vous trouvez encore un nouveau refuge : Carnus votre envoyé est mort. Mais, ô puissant Dieu, si vous preniez un si grand intérêt à Carnus, comment lui ordonnâtes vous d'aller vers les Héraclides pour leur réciter vos inspirations, et vous ne lui en suggérâtes aucune pour lui-même. Lorsque vous n'aviez que le seul Carnus à préserver, vous n'en prîtes aucun soin, et lorsqu'il fut mort, vous fîtes éclorre une maladie homérique dans cette réunion d'hommes, et vous indiquâtes le vœu qui devait y mettre un terme. Eh bien, si ce vœu même eût été impuissant, vous auriez découvert un autre

palliatif à votre fourberie, sans que jamais ceux-ci eussent cessé de vous consulter, ni vous de les abuser ; afin que , vainqueurs ou vaincus , ils eussent été inhabiles à dévoiler vos fourberies : tant la passion et l'ambition sont faciles à égarer ; et mille carnages des leurs n'auraient pu détruire leur confiance. »

Il convient de joindre à ce récit ce qui arriva à Crésus. Il régnait en Lydie, ayant reçu cette couronne par une transmission héréditaire d'une grande ancienneté. Puis, espérant ajouter à la puissance de ses ancêtres, il conçut l'idée d'une grande dévotion envers les dieux, et voulut les mettre à l'épreuve, en préluant par l'Apollon de Delphes. Puis ornant son temple de cratères et de briques d'or, et d'une multitude d'offrandes de prix, il en fit bientôt le temple le plus riche de la terre entière, n'oubliant rien, dans sa magnificence, de ce qui pouvait servir à la pompe des sacrifices. Après avoir aussi généreusement prêté au Dieu, enhardi vraisemblablement par ses pieuses libéralités, il conçut l'idée d'une campagne contre les Perses, calculant qu'avec son secours, il augmenterait beaucoup son empire. Que fait donc ce merveilleux chantre de prophéties, celui qu'on adore à Delphes, le Pythien, le Philién ? Il arrange les choses de manière à ce que son suppliant, son dévot, ce roi qui attend tout de son aide, non seulement ne réussisse pas à s'emparer d'un nouvel état, mais même soit dépouillé du sien.

Ce n'est pas de plein gré, j'aime à le croire, c'est bien plutôt parce qu'il ignorait qu'elle en serait l'issue. Le dieu donc, incertain de l'avenir (puisque'il n'était pas dieu, et que sa puissance ne l'emportait pas sur celle des hommes), combina son oracle en vrai sophiste, pour qu'il servît dans l'un comme dans l'autre cas, et ne prononça que ce seul vers :

« Crésus, en passant l'Halys, détruira une grande puissance. »

C'était l'empire même de Lydie, que ce dévot personnage, tenait par succession d'ancienne date de ses ancêtres. Voilà le fruit que sa piété recueillit du zèle, dont il avait fait preuve en faveur de ce dieu.

Or, écoutez en quels termes le même écrivain lui témoigne son indignation.

---

### CHAPITRE XXI.

APOLLON, PAR LE DOUBLE SENS DE SON ORACLE, FUT CAUSE QUE CRÉBUS  
PERDIT SON PROPRE EMPIRE.

« Je veux bien croire que vous savez véritablement tout ce qui est digne de la connaissance des grains de sable(39), mais pour ce qui est beau vous n'en savez rien. Que l'odeur de la tortue qui cuit dans un chaudron frappe vos sens, je ne m'en étonne pas, cette science est digne de celle du sable; mais la vérité n'est pas là. Vous ressemblez tout à fait à ces charlatans impudents qui relèvent le sourcil pour des jongleries méprisables, afin de persuader l'esclave lydien, ce Crésus, qu'on ne se moque pas de vous, lui qui peu après devait vous interroger, d'après cette épreuve, pour savoir s'il fera la guerre aux Perses, et vous rendre le conseiller de cet acte de déraison et d'ambition. Vous n'hésitâtes pas à lui répondre :

« Crésus ayant passé le fleuve Halys, détruira un grand empire. »

« Certes vous agîtes très-bien de ne prendre nul souci de ce qu'en voulant conquérir un territoire étranger au sien, il pourrait lui arriver de malheureux; quand bien même quelques esprits moroses viendraient vous accuser au lieu de vous louer, comme vous le méritez, pour avoir conduit ce furieux à sa perte, de n'avoir pas employé une expression, du moins équivoque, qui prêtât à délibérer à ce lydien, et de vous être servi du mot καταλῦσαι, qui, dans l'acception généralement reçue par les Grecs, n'a jamais signifié renverser sa propre puissance, mais bien envahir celle des autres. Et puis ce demi-mède et demi-perse, ce Cyrus, le mulot de votre énigme, parce que du côté de sa mère, étant issu d'un sang royal, il était par

son père d'une origine plébéienne, il fait bien briller les lueurs d'une muse enfumée; mais cela prouve aussi toute votre ignorance comme devin. Est-ce que le prophète ne savait pas que Crésus ne comprendrait rien à son énigme; ou à défaut d'ignorance, est-ce par fanfaronnerie et pure malice que vous vous êtes ainsi joué de lui?

« Malpeste, quels sont les jouets des divinités? Si vous dites enfin que ce n'est rien de tout cela, mais parce que la chose devait arriver ainsi; voilà certes le langage le plus impie et le plus captieux. Mais si sa destinée était inévitable, que faites-vous donc à Delphes, malheureux que vous êtes, à débiter des vers pleins de sottises et qui ne mènent à rien? De quels secours êtes-vous aux hommes? et quelle est notre dénence d'affluer de toutes les parties de la terre à votre poursuite? Que répondrez-vous, ô le plus vil flatteur, *ὦ κρηλας.* »

Telle est la licence du langage d'Ænomaus contre le brigandage (41) des charlatans qui n'est pas exempt d'acrimonie cynique, dans lequel il exprime l'opinion que les oracles, si admirés chez les Grecs, n'émanent pas même des démons, à plus forte raison des dieux. Il les considère comme l'œuvre ténébreuse et l'artificieuse supercherie d'hommes adonnés à la magie, qui disposent tout pour en imposer à la multitude.

Cependant, puisque j'ai fait connaître cet auteur, rien ne s'oppose à ce que je communique ses autres accusations; et, d'abord, je citerai le morceau par lequel il déclare avoir été abusé par l'Apollon de Claros.

---

## CHAPITRE XXII.

COMMENT ILS TROMPAIENT CEUX QUI LES INTERROGEAIENT, EN SE JOUANT D'EUX, DANS LEURS, ORACLES.

« Il fallait que je prisse aussi part à cette comédie, sans pouvoir me vanter de n'être pas tombé dans cette hallucination générale. Je dois dire que c'était le commerce sur la sage conduite duquel j'attendais d'être éclairé par vous, étant venu en Asie, ô dieu de Claros (43) :

« Il existe dans le pays de Trachis un jardin consacré à Hercule, qui réunit toutes les plantes qui portent des fleurs qui se renouvellent ; étant cueillies tout le jour, elles ne diminuent pas, étant perpétuellement arrosées (44)(45).

« Lorsque j'eus reçu cette réponse, insensé que j'étais, je m'étais monté la tête pour Hercule ; je ne rêvais que la sueur d'Hésiode (46), par l'analogie du nom du lieu où était son jardin.

« Et puis, je me figurais à la suite une vie facile et douce à cause de ce jardin toujours fleuri. Mais ayant de nouveau demandé si les dieux viendraient à mon aide, une personne de la foule, jurant par les dieux sauveurs : Certes, s'écria-t-il, j'ai entendu rendre le même oracle à un certain Callistrate, marchand du Pont. En entendant ces paroles : Comment ? dis-je avec indignation, comme s'il venait me ravir toute la vertu de mon oracle (47). Cependant, malgré mon mécontentement, je pris des renseignements sur ce marchand, et je m'informai s'il était redevable à Hercule d'une plus douce existence. Celui-là aussi s'était figuré qu'après avoir accompli des travaux pénibles, il en obtiendrait la récompense désirée. Il attendait encore cette vie douce qui devait en être le prix. Du moment où le marchand s'était abusé aussi bien que moi, je n'acceptai plus ni l'oracle ni Hercule, je dédaignai toute part avec eux en voyant les travaux qu'ils m'imposaient, et les pâturages en espérance (48). Personne ne paraissait exclus de la participation aux oracles, ni le voleur, ni le soldat, ni l'amant, ni l'amante, le flatteur et l'orateur, ni le sycophante. Chacun, suivant son désir, voit la peine ouvrir la carrière, et la joie en expectative. »

Après ce début, il ajoute, à la suite, qu'ayant consulté ce dieu une seconde et une troisième fois, il a reconnu que ces admirables ne savent rien de l'avenir et voilent leur ignorance sous l'obscurité d'un langage ambigu. Il dit donc :

## CHAPITRE XXIII.

QU'ILS CACHENT LEUR IGNORANCE SOUS L'OBSCURITÉ DE LEURS ÉQUIVOQUES.

« Comme j'étais déjà en train de mon commerce, et qu'il me fallait un guide dans les routes de la sagesse, incertain sur le choix à faire, je vous implorai pour me le montrer. C'est parmi les Grecs (bien constitués) qu'il trouvera ce qui lui convient, et ce qui aura été marqué par le destin ne se réduira point (49).

« Que dites-vous donc ? Si j'avais désiré devenir statuaire ou peintre, et que j'eusse cherché des professeurs dans ces arts, j'aurais pu m'applaudir d'entendre *ἐν τε τοῖσιν εὐμελέσσι* (pour *ἀκαλέσσι* (50) ; ) mais n'avais-je pas raison de traiter d'insensé celui qui me parlait de la sorte ? Au reste, peut-être n'êtes-vous pas capable de savoir ces choses, car les caractères humains présentent d'innombrables mystères. Quant à savoir où je devais, par préférence, me rendre, au sortir de Colophon, certes, cela ne pouvait être caché à un dieu.

« Lançant les pierres meurtrières de la fronde, qui embrasse dans sa rotation un vaste circuit, applique-toi, par tes sages prévisions, à tuer les oies qui paissent dans les prairies et sont innombrables. »

« Mais qui me montrera ces oies nombreuses qui paissent dans les prairies, et m'expliquera ce qu'elles veulent dire ?

« Quelle est cette fronde à la vaste rotation, ô Amphiloque, ô Dieu de Dodone, et vous-même, résidant à Delphes ? si je... Mais quoi ! ne vous pendra-t-on pas quelque part à la corde de votre fronde, *τανύστροφος*, avec vos inexplicables et poétiques énigmes. »

Cependant, après avoir ainsi prouvé la fausseté de ces oracles, il est à propos de jeter un coup d'œil sur la manière dont, en remontant plus haut, le même écrivain soumet à la censure les plus anciens oracles de Delphes, principalement ceux qui jouissent d'une estime et d'une admiration universelle dans les histoires de la Grèce. Une innombrable armée de Persans marchait en ordre de bataille contre les Athéniens, il n'y avait

d'espoir de salut pour ceux-ci que dans Dieu seul. Mais ne sachant pas le connaître tel qu'il est, ils invoquaient celui que leurs pères considéraient comme leur plus puissant auxiliaire. C'était l'Apollon de Delphes (51). Quoi donc, mais cet admirable ne combattait-il pas pour ses propres foyers? ne se souvenait-il plus des libations et de la fumée des victimes, lorsque les Grecs immolaient, aux époques solennelles, des hécatombes en son honneur? Pas le moins du monde. Que leur dit-il? Fuir, et fuir en se fabriquant un mur de bois, ce qui signifie une flotte. Ils n'ont pas d'autre moyen, dit-il, d'échapper à l'embrasement de leur ville. O le grand secours d'un Dieu! Il tient à honneur d'annoncer, non-seulement le sac des autres édifices de la ville, mais même de ceux consacrés au culte des dieux. Sans le secours de l'oracle, cela était facile à prévoir pour quiconque observait le progrès des ennemis. C'est donc avec raison que cet écrivain tourne en dérision la tromperie dont les Grecs furent la dupe, en la démontrant par ce qui suit :

---

#### CHAPITRE XXIV.

QUE NE POUVANT PAS LES SECOURIR DANS LES ADVERSITÉS DE GUERRE,  
ILS DISSIMULAIENT LEUR EMBARRAS DANS DES ORACLES AMBIGUS ET  
TROMPAIENT LEURS SUPPLIANTS.

« Mais l'on attribue peut-être à la malveillance l'exposition de ces faits récents; il vaut donc mieux soumettre à la critique les plus anciens, qui intéressent les Athéniens.

« O malheureux! pourquoi venez-vous en suppliants (52)? fuyez loin de votre ville jusqu'aux limites de la terre. La tête ne restera pas intacte, ni le corps, ni les mains, ni les pieds; mais le feu et le terrible Mars, la poursuivant sur le char syrien, la renversera sur le terrain. Il jettera à bas beaucoup de créneaux de murailles; il livrera aux flammes beaucoup de temples des dieux immortels qui sont encore debout, inondés de sueur et frissonnant de terreur (53).

« Tel est votre oracle aux Athéniens. Certes, c'est quelque



chose de bien prophétique. Quoi, par Jupiter, me dira-t-on, vous osez attaquer cet oracle; mais si vous ajoutiez ce qui leur fut répondu lorsqu'ils vinrent de nouveau implorer son assistance, vous le comprendriez. Eh bien! soit, ajoutons-le.

« Pallas ne peut pas toucher Jupiter Olympien en le conjurant par de longues prières. Mais je vais encore te dire une parole que j'ai recueillie en m'approchant de cette vierge indomptée. Lorsque tout le reste sera pris, Jupiter, dont le regard embrasse l'univers, concède à Tritogène une muraille de bois, qui seule fleurira à l'abri de la dévastation, qui sera ton salut et celui de tes enfants. N'attends pas la cavalerie ni le soldat fantassin; si tu retournes le dos, tu le verras encore en face.

« O divine Salamine, tu donneras la mort aux enfants des femmes, soit lorsque Cérés répand les grains ou lorsqu'elle les recueille (54).

« Suivant vous, ô fils de Jupiter, Jupiter est digne de lui, mais ô frère de Minerve, Minerve est aussi digne d'elle-même. Et d'une part comme de l'autre, l'attaque et la résistance conviennent au père et à la fille ou plutôt aux dieux. Ce roi de l'Olympe donc qui n'a pas la force de détruire une seule ville, à moins qu'il n'amène de Suse cette innombrable armée, était certes un bien grand dieu exerçant son empire sur l'univers, et surtout très-persuasif, puisqu'il a pu mettre en mouvement tant de peuples de l'Asie; tandis qu'il n'avait pas en Europe la force de renverser lui-même une seule ville. Mais, m'auraient pu dire ces mêmes hommes en faveur desquels Pallas ne pouvait pas fléchir le Jupiter Olympien, ne serez-vous point puni pour votre témérité, audacieux, qui affrontez des dangers sans motifs? Jupiter n'était pas irrité contre les hommes, et sa colère ne s'attaquait qu'aux pierres et aux bois. Ainsi vous auriez sauvé les hommes, et il aurait incendié les bâtiments. Eh quoi! son tonnerre ne lui suffisait-il pas pour cela? Avait-il besoin d'un feu étranger? En quelle manière suis-je un audacieux, un affronteur de périls, pour ne pas vous permettre de vous jouer de nous de la sorte? Comment donc, ô prophète, vous saviez bien que la divine Salamine ferait mourir les enfants des femmes; mais si cela devait avoir

lieu à l'époque des semailles ou à celle des moissons, vous l'ignorez. Vous ne saviez pas non plus que comme le terme enfant des femmes, s'entend aussi bien de nos propres enfants que de ceux de nos ennemis, quelqu'un qui se serait aperçu du stratagème, pouvait dire qu'il vaudrait autant attendre l'événement, car un des deux résultats était infaillible ; et le nom de divine donné à Salamine, s'appliquerait aussi aux Athéniens s'ils eussent été vaincus, comme marque de compassion pour eux (56).

« Quant à ce que cette bataille navale devait avoir lieu, soit à l'époque des semailles ou à celle de la moisson ; c'est une emphase poétique qui n'a été imaginée que pour que le sophisme caché dans l'oracle, échappât à la pénétration, et qu'on ne s'aperçût pas d'abord qu'un combat naval ne peut pas avoir lieu en hiver. Et puis cette tragédie n'est pas sans éclat, non plus que les dieux renfermés dans la machine théâtrale, dont un implore, et l'autre ne se laisse pas fléchir. Ils serviront à tout événement, d'après les chances toujours incertaines de la guerre, l'un pour les Grecs sauvés, l'autre pour les mêmes, s'ils étaient battus et détruits. S'ils sont sauvés, en effet, les prières de Pallas l'ont annoncé à l'avance : elles ont eu la force de fléchir la colère de Jupiter. Si les choses ont une autre issue, le prophète n'est pas cependant en défaut : Pallas n'a pas pu toucher Jupiter Olympien.

« Dans les destinées mixtes, l'artificieux devin sait bien combiner son oracle. D'une part, Jupiter accomplissant sa résolution, de l'autre, ne résistant pas aux prières de sa fille. Quant aux nombreux remparts qui devaient s'écrouler, si l'attaque se fût faite avec des tiges de férule (56) et non pas avec le fer et le feu, il se pourrait que l'oracle eût été menteur, quoiqu'une armée aussi nombreuse eût bien pu prendre cette ville avec des férules. Mais c'est moi, dit-il, qui ai trouvé la muraille de bois comme seule à l'abri de l'escalade. Je ne vois là-dedans qu'un conseil et non une prédiction. Cela ne diffère pas du vers :

Fuir, ne pas rester, ne pas rougir de passer pour lâche.

Celui qui a deviné cette énigme, Thémistocle n'était pas assez imprévoyant pour ne pas découvrir que la ville d'Athènes était le boulevard qui s'opposait à la marche des Perses ; que l'expédition avait cette ville pour premier obstacle et pour principale conquête. A ce point que moi qui ne suis point prophète, je m'en serais aperçu et j'aurais donné à l'athénien aussi bien qu'au Lydien Crésus, l'injonction de faire en tournant le dos. Plus tard peut-être il tiendra tête ; mais la cavalerie et l'infanterie qui s'avancent sont innombrables. Quant à la fuite sur les navires et non sur le continent, n'aurait-il pas été dérisoire qu'ayant des forces navales, qu'habitant sur la mer, les Athéniens n'eussent pas réparé leurs flottes, ne les eussent pas pourvues de vivres, pour s'y réfugier, en masse, en abandonnant la terre à ceux qui voulaient la conquérir.

« Voilà pour ce qui regarde les Athéniens. »

Les oracles rendus aux Lacédémoniens ne sont ni moins faibles, ni moins frappés de ridicule. Ou bien, dit-il, la ville sera prise par assaut, ou elle déplorera la mort de son roi. Il était facile à tout le monde de conjecturer ainsi de toute chose, ou ceci ou cela arrivera. Mais il ne convenait pas à un dieu de laisser l'incertitude planer sur son oracle, quand il aurait dû se montrer l'auxiliaire et le sauveur des Grecs, dans une circonstance aussi critique, et procurer à ces mêmes Grecs, ses amis domestiques, la victoire sur des ennemis barbares. Ou, s'il n'était pas assez puissant pour cela, les préserver au moins de périr eux-mêmes ou d'être pris ; mais il ne sait ni cela, ni comment tournera cette perte. Ecoutez donc ce que l'examen de ces choses doit révéler :

## CHAPITRE XXV.

### ORACLE RENDU AUX LACÉDÉMONIENS.

« Si vous venez nous dire que vous n'avez pas donné le même conseil aux Lacédémoniens, vous ne parlez pas avec sincérité. C'est que vous ne saviez pas, ô sophiste, comment

se dérouleraient les événements à l'égard de Sparte, comme pour Athènes. Vous craigniez que si vous les engagiez à fuir, ils ne le fissent en effet, et que les autres ne les poursuivissent pas ; et comme il fallait cependant dire quelque chose, voici comme vous vous y prîtes en répondant aux Lacédémoniens :

« Pour vous, ô citoyens de Sparte à la vaste enceinte, ou cette grande et glorieuse cité sera détruite par les Perses, ou, s'il n'en était pas ainsi, le pays de Lacédémone pleurera la perte d'un roi de la race d'Hercule (57). » « Voici encore cette conjonction qui convient si mal à une prophétie. Cependant pour que nous ne passions pas pour répéter toujours les mêmes choses, et pour que nous ne finissions pas par fatiguer, en vous harcelant sur le même sujet, continuons notre examen. Tous avaient les regards dirigés vers vous, dans un danger aussi imminent. C'était vous qui deviez leur dévoiler l'avenir, et les conseiller sur ce qu'ils avaient à faire. Il fallait qu'ils eussent une bien grande confiance en vous, et que vous eussiez une bien faible opinion de leur intelligence. Toutefois, la conjonction était de nature à faire donner tête baissée, non seulement dans les sophistes de Delphes et de Dodone, mais à faire courir aux sortilèges par les oiseaux, par la farine et par les ventriloques. Ce n'étaient pas les dieux seuls qui obtenaient confiance, mais même les belettes, les corneilles et les songes nocturnes. D'après ce, il n'était pas douteux que les Lacédémoniens n'auraient pas accepté les deux malheurs annoncés, par préférence plutôt qu'un des deux ; qu'ils n'auraient pas souhaité le plus grand au lieu du moindre. Or, le moindre était qu'un roi succombât au lieu de tous ; car si la ville venait à tomber, il ne restait plus pour lui de refuge, tandis que s'il était posté dans un autre point, il pouvait survenir un secours inespéré. Il ne reste donc, d'après tous ces calculs, d'autre parti à prendre, que d'envoyer le roi combattre au loin pour la patrie. Quant aux guerriers, restant au logis et loin du danger, ils attendraient les événements. Sa perte, en faisant tête à une troupe innombrable avec très peu de monde, était évidente. Mais Sparte avait pour elle une trêve de crainte et des espérances assez peu probables. De manière ou d'autre, le sophisme n'était pas moins à l'abri de l'attaque, soit que la ville

échappât, soit qu'elle fut prise. Et qu'on le remarque bien, il n'était pas dit par Jupiter, que si le roi mourrait la ville serait préservée, mais qu'il mourrait seul, ou que toute la ville serait anéantie. Dans ce double cas, l'oracle était toujours irresponsable, soit qu'il périt seul ou avec ses concitoyens. Tel est l'effet de l'enivrement et de la sottise.»

En voici assez sur ce sujet ; il n'est pas permis de passer sous silence ce qu'il prophétisa aux Cnidiens, venus en suppliants réclamer son assistance.

---

## CHAPITRE XXVI

### ORACLE RENDU AUX CNIDIENS.

« Les Cnidiens étaient à peu près dans la même situation, lorsque Harpage conduisit son armée contre leur ville, ils se mirent aussitôt à couper leur isthme, afin que leur ville fût dans une île. Ils commencèrent donc cet ouvrage avec zèle ; mais comme il traînait en longueur, ils se rebutèrent et accoururent à l'oracle. Que leur répondites vous ? Ne fortifiez pas et ne coupez pas votre isthme, Jupiter en aurait fait une île s'il l'avait bien voulu (58). Et ces hommes sans courage se laissèrent persuader : étant retournés chez eux, ils se rendirent à Harpage. Voici le stratagème : Le salut n'était rien moins qu'assuré, s'ils parvenaient à couper leur isthme, vous les fîtes donc cesser de travailler, de peur qu'en les encourageant à persévérer dans cette œuvre, vous n'eussiez semblé garantir leur salut. C'est pourquoi vous n'avez pas ajouté qu'il valait mieux qu'ils ne fissent pas cette ouverture ; mais vous leur dîtes qu'il n'avait pas paru à propos à Jupiter d'en faire une île. En les détournant de cette entreprise, vous laissiez en balance la possibilité d'une double issue. En les encourageant, vous preniez sur vous, le succès, il était donc plus sûr, dans votre rôle de sophiste, de les empêcher de continuer ; et sans leur rien répondre sur ce qui les avait amenés, vous les renvoyâtes persuadés qu'ils avaient entendu quelque grande chose.»

Je crois que ces citations suffisent pour convaincre jusqu'à l'évidence, tant de la part de ceux qui rendaient, que de ceux qui recevaient les oracles, qu'on ne découvre rien dans tout cela qui ait véritablement le cachet de la divinité. Quant à la perversité de caractères, soit des mauvais démons, soit des hommes artificieux qui jouaient les prophètes, vous en aurez la démonstration, en apprenant de quelle manière ils excitaient à la guerre, les uns contre les autres, ceux qui les consultaient, tandis qu'ils auraient dû s'interposer comme arbitres de paix et d'amitié. Tantôt, en effet, le dieu de Delphes anime les Lacédémoniens en qualité de familiers et d'amis, contre les Messéniens ; tantôt il se prononce en faveur des Messéniens, s'ils fléchissent les dieux par des immolations d'hommes. Ecoutez ce qui concerne ces oracles.

---

#### CHAPITRE XXVII.

COMME ILS EXCITAIENT A LA GUERRE, ENTRE EUX, CEUX A QUI ILS RENDAIENT DES ORACLES.

« La prudence qui préside à la divination sait discerner toutes ces choses, et elle ne permettra pas au prophète de parler au hasard, observant qu'elle toucherait aux cordes les plus sensibles pour elle, si elle venait à fermer les accès aux députations. Elle ne laissera donc pas le dieu Pythien proférer les oracles témérairement, ni aux Messéniens contre les Lacédémoniens, ni aux Lacédémoniens contre les Messéniens, au sujet de la terre, que ces derniers n'avaient acquise qu'au moyen du stratagème, qui les avait rendus victorieux (59).

« Phœbus vous engage à ne pas agir seulement de la main dans le combat, mais puisqu'un autre peuple occupe par surprise la terre de Messénie, les mêmes artifices par lesquels on a commencé, feront prendre celui qui les a mis en œuvre.

« Il aurait dû plus tôt les engager à vivre en paix, dans la tempérance et la jouissance de ce qu'ils possédaient. Cependant, les nourrissons de Lycurgue, façonnés par ses ins-

titutions, vinrent, excités par la cupidité et la vaine gloire, pensant qu'ils n'avaient été élevés dans des lois sévères, que pour ne pas paraître surpassés par les Messéniens dans la carrière des combats. S'ils avaient profité de cette éducation de lois sévères, ils auraient dû savoir se contenter de peu, ils n'auraient pas dû recourir aux combats, ni aux armes, ni à tout cet appareil de terreur. Voici pour ce qui est des Lacédémoniens contre les Messéniens. Nous allons voir en échange des choses pareilles dites aux Messéniens contre les Lacédémoniens ; car ce n'est pas aux Lacédémoniens seulement faisant la guerre à Messène, que vous rendîtes des oracles. « Le sort réclame une vierge du sang d'Epytus, que vous offrirez aux dieux infernaux. C'est ainsi que vous sauverez Ithome (60). » Car je n'admets pas ces inventions postérieures, savoir, que la victime du sang d'Epytus n'était pas pure, ce qui aurait fait échouer le sacrifice des Messéniens. Il n'est pas moins vrai, que vous vous êtes montré tel que vous êtes, c'est-à-dire semeur de troubles.»

Tels sont les traits que nous fournit l'histoire ancienne. On pourrait en rassembler un très-grand nombre qui n'en diffèrent pas, depuis les temps anciens jusqu'à ceux où nous vivons, en suivant l'ordre de succession des princes qui ont régné dans les divers pays, lesquels ou ont entrepris des guerres injustes par les conseils des oracles, ou ont éprouvé des revers par l'obscureté d'expressions dans lesquels ils étaient conçus, ou, enfin, ont été entraînés à leur perte par la duplicité volontaire de ces paroles sacrées. Qu'est-il besoin de dire que, soit dans les plus grandes infortunes causées par des revers dans les combats, soit dans les dangers infinis des infirmités corporelles, on n'a réellement tiré aucun avantage d'avoir pris ces prétendus dieux pour auxiliaires ou pour médecins. On compte autant de méprises de la part des oracles, toujours et en tous lieux, que l'histoire ancienne en rapporte d'exemples.

Cependant, puisqu'un des oracles les plus célèbres, parmi les Grecs, de tous ceux que la Pythie a rendus, est celui concernant Lycurgue, qui, à son entrée dans le temple, fut arrêté tout à coup par la prêtresse, qui vociféra ceci :

« Vous venez, ô Lycurgue, dans mon temple, engraisé par

les victimes, vous, ô l'ami de Jupiter et de tous les habitants de l'Olympe. Je cherche si je dois prédire que vous êtes un dieu ou un homme; mais j'espère plutôt que vous êtes un dieu, ô Lycurgue : vous venez à la recherche d'une sage législation, eh bien, je vous la donnerai. » Et ce qui suit (61).

Souffrez que nous mettions sous vos yeux la manière dont la même censure a considéré cet oracle.

### CHAPITRE XXVIII.

DE LYCURGUE, LE LACÉDÉMONIEN ET LE LÉGISLATEUR; QUE SES ORACLES NE SONT PAS DIGNES D'UN DIEU.

« Cependant, lorsque le précurseur de Tyrtée (62) vint vers vous comme explorateur, vous venez, lui dites-vous, de la creuse Lacédémone, vous, l'ami de Jupiter et de tous les habitants de l'Olympe. Vous cherchâtes si vous le proclameriez dieu ou homme. Vous espératez que c'était plutôt un dieu, puisqu'il venait chercher la sagesse des lois.

« Mais comment, s'il était un dieu, ignorait-il la loi qui police les états, lui, l'ami de Jupiter et de tous les dieux de l'Olympe? C'est qu'apparemment, on ne saurait découvrir de telles choses sans le secours des dieux, ce qui a été annoncé au plus divin de tous les humains par la voix d'un dieu. Examinons vos paroles et ce que vous avez enseigné à Lycurgue : †

« Vous venez chercher les sages lois, eh bien, je vous les donnerai.

« Donnez donc, aurais-je dit, car vous n'avez fait à personne une semblable promesse. »

« Aussi longtemps que vous respecterez les promesses et les serments contractés aux autels, que vous rendrez une justice égale tant à vos concitoyens qu'aux étrangers, honorant purement et chastement les vieillards, rendant hommage aux Tyn-darides, à Ménélas et aux autres héros immortels qui sont vénérés à Lacédémone, pareillement Jupiter, dont les regards embrassent l'immensité, vous éparguera (63). »

« Quelle touchante instruction et quelle divine exhortation,



à Apollon ! Et l'on ne voit pas une longue foule se presser dans vos parvis pour entendre de semblables choses ! On le devrait, quand il faudrait aller non-seulement du Péloponèse à Delphes, mais même jusque chez les Hyperboréens, d'où l'on prétend que sont venus, d'après l'oracle d'une autre Astérie, les habitants de la Délos embaumée et ses prêtres saints (64).

« Je pense que ce Lycurgue n'a pas eu de nourrice, ou qu'il ne s'est jamais trouvé dans un rassemblement de vieillards de la loquacité desquels ou de laquelle il aurait pu apprendre des choses plus belles et plus sages encore que celles-là.

« Peut-être ajouterez-vous quelque chose, si Lycurgue vous conjure bien de parler clairement. Comme si les uns gouvernaient avec douceur, les autres obéissaient avec zèle. Je conviendrai bien que cela n'est plus du même conciliabule ; j'engagerai Lycurgue à ne pas se rebuter, pour rapporter, s'il se peut, à Sparte, quelque instruction politique de votre part.

« Il est deux routes le plus possiblement distantes l'une de l'autre : la première conduit, par la liberté, dans une demeure honorable ; l'autre, par l'esclavage, dans un séjour en horreur aux mortels (65). On arrive à la première par le courage et la sainte concorde ; c'est par cette voie que vous devez conduire les peuples. Quant à la seconde, on n'y parvient que par la contention odieuse et la dommageable mollesse ; c'est celle dont vous devez vous garder.

« Vous leur recommandez donc surtout d'être braves. Nous avons entendu de semblables conseils donnés par des lâches. Mais, pour la concorde, ce ne sont pas seulement les sages, mais ceux qui sont en proie aux dissensions politiques, qui en font l'éloge ; en sorte que nous vous dispensons de cette recommandation. Comment se fait-il que, tout divin que vous êtes, vous n'avez pas su que nous avons reçu souvent et de beaucoup de gens ce conseil, sans qu'ils eussent mangé du laurier ou bu de l'eau de Castalie, et sans qu'ils eussent relevé le sourcil pour marquer leur haute sagesse ? Apprenez-nous comment on peut faire naître dans les cités la bravoure, la liberté, la concorde ; mais ne nous ordonnez pas à nous, qui n'en savons rien, de conduire les peuples dans cette voie. Conduisez-nous

vous-même. Certes, cette route est belle ; mais elle est incertaine et dangereuse. »

Il ajoute ce qui suit :

---

### CHAPITRE XXIX.

QUE LES ORACLES N'ÉTAIENT PAS RÉSERVÉS POUR LES CHOSES SÉRIEUSES.

« Cependant on vous voit disposé à parler sur le mariage.

« Prenez une cavale aux crins noirs dans Argos, qui élève des chevaux. »

« Puis sur les enfants :

« Hétion, personne ne vous honore, quoique digne d'être honoré à bien des titres; Labda a conçu, elle engendrera un destructeur (66). »

« Sur l'éloignement de la patrie :

« Voguez vers des hommes chargés d'or, vers une nation populeuse, ayant l'airain sur les épaules et le fer dans la main. »

« Sur la vaine gloire :

« Le sol pélasgique est préférable à la terre entière; les cavales de Thrace sont les meilleures, ainsi que les femmes de Laconie, et les hommes qui boivent l'onde de la belle Arethuse.

« Vous ne me semblez pas être meilleur que ces hommes appelés tératoscopes ou charlatans, et vous ne différez en rien des autres sophistes qui se font écouter par la populace. Je ne trouve rien d'étrange à ce que de pareilles gens cherchent à abuser pour de l'argent. Mais que ce soit vous, qui êtes un dieu, et que les hommes se laissent prendre à ce piège; voilà ce que j'ai peine à comprendre.

« Voyez Socrate le philosophe, il ne répondit aucune de ces choses à un homme qui le consultait pour savoir s'il ferait bien de se marier ou non. Quelque parti que vous preniez, dit-il, vous aurez des regrets. A celui qui exprimait le désir d'avoir des enfants : Celui-là, répondit-il, n'agit pas sagement, qui, au

lieu de préparer les choses qui feraient que, s'il avait des enfants, ils devinssent aussi parfaits qu'il est possible, n'en tiendrait aucun compte, et n'aurait d'autre but que celui de faire en sorte d'en avoir.

« Un troisième ayant résolu de s'expatrier, parce qu'il se trouvait mal chez lui : Cet homme, dit Socrate, fait un mauvais calcul, lorsque, en laissant ici sa patrie, il emmène avec lui la sottise qui le fera mal venir de ceux qui sont au loin, comme elle l'a rendu insupportable à ceux qui sont au près. Socrate n'attendait pas qu'on vint l'interroger ; mais de lui-même, et sans être interpellé, il allait au-devant de ceux qui désiraient son entretien. »

---

### CHAPITRE XXX.

QU'ILS FAISAIENT USAGE DE RAISONNEMENTS VULGAIRES ET HUMAINS DANS  
LES CONSEILS QU'ILS DONNAIENT SUR CE QU'ON AVAIT A FAIRE.

« Vingt jours avant que Sirius ne règne dans les cieux, et vingt jours après, dans un réduit obscur, usez de la médecine de Bacchus (a).

« C'est une prescription médicale adressée aux Athéniens incommodés par la chaleur, et ce n'est pas une prophétie.

« Erginus, fils de Clymène, descendant de Presbon, vous venez bien tard pour obtenir une lignée. Néanmoins, ajustez à un timon usé par le temps une jeune emboiture (67).

« C'est insinuer à un vieillard, qui désire avoir des enfants, d'épouser une jeune femme. Mais, encore, ce n'est pas le fait d'un devin, mais d'un homme qui a étudié la nature. Cependant, la violence des désirs ôte l'usage de la raison à cette foule stupide. »

(a) Cet oracle est cité par Athénée, l. I<sup>re</sup>, p. 22.

## C H A P I T R E X X X I .

QUE BEAUCOUP DE LEURS CONSEILS SONT CONTRAIRES A LA PHILOSOPHIE.

« C'est pourquoi je vous engage à vous armer d'une fêrule contre eux, si vous ne venez pas à bout de leur apprendre par persuasion, qu'au lieu de ces misérables demandes, ils ne vous en adressent que de dignes d'une école de divinité. Ainsi, lorsque Archiloque de Paros eut perdu toute sa fortune dans les sottises disputées de la politique, et que, dans sa douleur, il vint vers vous, vous lui dites : O Archiloque, allez à Thasos, et fixez-vous dans cette île célèbre (68).

« Avec quel fruit n'aurait-il pas plutôt entendu :

« O Archiloque, revenez au bon sens et n'ayez pas d'affliction de votre pauvreté (69).

« Que dites-vous aux envoyés des Crétois (70)?

« Citoyens de Phestus et de Tarrhas, ainsi que de Diou, entouré par les flots, je vous ordonne de faire, dans le temple pythique, les sacrifices expiatoires en l'honneur de Phœbus, suivant les rites sacrés, afin que vous rameniez la prospérité dans la Crète, en n'honorant plus Jupiter d'après les lois qui régissent votre patrie.

« Il aurait été bien plus avantageux pour eux d'entendre ce qui suit :

« Citoyens de l'opulence, de la folie et d'un faste sans mesure, je vous ordonne de mettre vos soins à vous purifier intérieurement, employant les rites sacrés pour rentrer dans la sagesse, en n'honorant plus le bonheur d'après les lois de la patrie, mais d'après celles de la divinité.

« N'avez-vous pas un plus grand besoin de purification que la Crète même, en rêvant des lustrations dignes d'Orphée ou d'Epiménide. »

## CHAPITRE XXXII.

QU'ILS PACTISAIENT AVEC LES HOMMES INJUSTES.

« Pourquoi, ô le plus sage des dieux, si Charilas et Archélaüs, les rois de Lacédémone, concédaient à Apollon, pour sa part, la moitié de leur conquête, devaient-ils s'en trouver infiniment mieux (71)?

« Quel est cet autre Apollon dont vous voulez parler? Cela ne vous intéresse assurément pas, ô le plus impudent des devins, sans quoi chacun vous accablerait de reproches d'être de société avec les brigands.»

Mais en voilà assez sur ce sujet. Ajoutons seulement les vers par lesquels Apollon déclare qu'il est plein d'admiration pour Archiloque, ce poète rempli de toutes sortes d'obscénités et de propos tellement licencieux, qu'un homme qui se respecte ne pourrait consentir à les entendre; pour Euripide, cet échappé de l'école et de la philosophie de Socrate, dont les pièces tragiques résonnent encore sur la scène; pour Homère, par-dessus tous, que le noble Platon chasse de sa république comme n'étant bon à rien, et même, en dernière analyse, corrompant la jeunesse par ses poèmes.

Voyons encore comment, à leur sujet, le même écrivain baffoué le dieu qui prononce les oracles :

## CHAPITRE XXXIII.

QU'IL LOUANT LES POÈTES QUI NE MONTRAIENT RIEN DE PHILOSOPHIQUE DANS LEUR GENRE DE VIE, A LA MANÈRE DE LA MULTITUDE ET SANS AUCUN DISCERNEMENT.

« Votre fils sera immortel et comblé d'honneurs parmi les hommes, ô Télésiclès.»

Ce fils était Archiloque.

« Vous aurez un fils, ô Mnésarchide, que tous les hommes

honoreront et qui s'élèvera au pinacle de la gloire ; la flatterie récompense des couronnes saintes ornera son front. »

Ce fils était Euripide.

Passons à Homère :

« Votre vie se partagera en deux parts : suivant l'une, vous serez privé de la lumière de deux soleils ; suivant l'autre, votre destinée sera égale à celle des immortels, en naissant et en vivant.

« C'est en vertu de cela que vous lui fîtes entendre ces paroles : Heureux et infortuné, vous reçûtes de la nature un sort double. Ce n'est pas un homme, mais un personnage éminent, qui a dit autrefois qu'un Dieu ne devait, comme tel, prendre aucun soin des hommes en proie aux calamités. Courage donc, ô Dieu, ne nous dédaignez pas, car nous souhaitons aussi, si nous ne sommes coupables d'aucune injustice, les uns, une renommée illustre ; les autres, des saintes couronnes ; ceux-ci, un sort égal à celui des dieux ; ceux-là, l'immortalité. Qu'a donc fait Archiloque, pour vous sembler digne des demeures célestes ? Ne nous enviez pas cette science, ô le plus humain des dieux ; instruisez les autres hommes du chemin de l'empyrée. Que nous prescrivez-vous de faire ? Vraisemblablement les mêmes choses qu'Archiloque, pour nous rendre dignes de votre banquet : savoir d'accabler d'invectives les plus mordantes les femmes qui refuseront d'unir leur sort au nôtre ; de fustiger les jeunes mignons dans un langage plus licencieux que les hommes les plus licencieux, pourvu que ce soit en vers, car c'est le langage des dieux et des hommes divins, entre lesquels compte Archiloque. Cela n'a rien d'étonnant : c'est en excellant dans la poésie qu'on gouverne en paix sa maison, qu'on assure son bonheur domestique, qu'on établit l'harmonie entre les citoyens et qu'on donne de bonnes lois aux peuples. C'est donc avec la plus parfaite raison qu'Archiloque a passé pour être votre serviteur et celui des Muses, et que son meurtrier vous a paru mériter qu'on lui interdît l'accès qui mène vers vous, ô grand Dieu (72). Et cette menace à Archias, de la part de la Pythie qui vengeait la mémoire d'Archiloque anciennement mort, n'a rien qui doive nous surpren-

dre, en ordonnant à cet impur de sortir du temple : il avait tué le serviteur des Muses.

« Je suis donc bien loin de blâmer le zèle que vous avez mis à défendre un poète. Mais j'ai mentionné aussi un autre poète et les saintes couronnes d'Euripide, incertain et désirant apprendre, non qu'il ait été couronné, mais pourquoi ses couronnes étaient saintes; ni comment sa gloire s'est élevée, mais à quoi cela était bon. Il était applaudi par la foule, je le sais: il était agréable aux tyrans, je le sais encore : il a produit des ouvrages qui non-seulement le faisaient admirer, lui, ce favori de la population entière, mais même la ville des Athéniens, comme ayant seule donné le jour aux poètes tragiques. Si, donc, les applaudissements sont des juges compétents; si le banquet dans l'Acropole décide la question, je n'ai plus rien à demander, en voyant Euripide parmi les convives de l'Acropole, et le peuple d'Athènes, aussi bien que celui de Macédoine, l'applaudissant à l'envi. Mais si, en dehors de ces choses, il existe une sentence émanée des dieux, digne de foi par soi-même, non moins que celle des tyrans et des peuples, venez donc nous développer les motifs sur lesquels repose la sentence que les dieux eux-mêmes ont rendue en faveur d'Euripide, afin que nous mettions toute diligence à conquérir sur le champ le ciel à force de travaux (73). Les Sabéens et les Lycambes manquent aujourd'hui à la muse comique; et où trouver des sujets tragiques, les Thyeste, les OEdipe et les Phinée, qui ne porteraient pas envie à ceux qui, par leur moyen, désireraient participer à l'amitié des dieux? Mais, au contraire, il me paraît que si ceux-là s'apercevaient qu'un Euripide est prêt à venir, qui, en retraçant leurs aventures sur la scène (74), brigât l'amitié des dieux, ou les verrait se déprendre de leurs vices, non pour les changer contre de meilleurs sentiments, mais pour se mettre à faire des vers. Et s'ils entendaient, dans les hommes des siècles passés, des noms sonores, ils s'en serviraient bien vite pour s'ouvrir le chemin du ciel; afin qu'en y pénétrant, ils prissent place, avec les athlètes, dans l'Olympe et à la cour de Jupiter. Car voilà, en définitive, ce que dit le poète de Delphes.

« Mais voyons en quels termes l'heureux Homère adresse sa demande au dieu. C'était assurément une question tout cé-

leste et digne d'émouvoir un dieu, sans quoi, évidemment, le dieu ne l'aurait pas qualifié d'heureux, et ne lui aurait pas ajouté ce qui suit :

« Vous cherchez une patrie, vous avez une terre maternelle et non paternelle ni près ni loin de la terre de Minos; c'est dans cette terre que vous trouverez votre tombeau, lorsque vous aurez compris le langage inintelligible sorti de la bouche des enfants, contenu dans beaucoup de paroles (75).

« Il est dur, ô le plus sage des hommes, que dis-je, des dieux, pour cet homme heureux, d'ignorer la terre où il est sorti du sein de sa mère, et où il doit reposer, quand ses yeux seront fermés à la lumière. Je ne verrais pas de différence à ce qu'Homère ou un Scarabée adressassent cette demande au dieu; et la réponse du dieu à Homère, pour dissiper l'ignorance de son origine, ne me paraît pas différente de celle qu'il aurait faite au Scarabée. Supposons qu'un Scarabée n'ait pas vécu ni vieilli dans le fumier où il a pris naissance, mais que, transporté ailleurs par un vent ennemi et par une divinité jalouse de la race des Scarabées, il eût été conduit par force, et à travers les airs, dans une autre terre et sur un autre fumier; qu'ensuite, il fût venu à Delphes; il aurait consulté pour savoir quel fumier l'avait reçu naissant, et quelle terre devait le recevoir expirant. »

Mais en voici assez sur les poètes.

---

#### CHAPITRE XXXIV.

##### QU'ILS ENGAGIAIENT A RENDRE LES HONNEURS DIVINS AUX PUGILS ET AUX ATELÈTES.

Quant à ce que ce n'étaient pas les poètes seulement, mais même les pugils et les athlètes, que cet admirable dieu défiait par ses oracles, le même écrivain me semble le démontrer parfaitement bien par ces paroles :

« O vous, qui connaissez le nombre des grains de sable et mesurez la mer, qui comprenez le muet et prêtez l'oreille à



celui qui ne parle point (76), combien il eût été préférable que vous ignorassiez toutes ces choses, et que vous eussiez su que le pugilat ne l'emporte en rien sur la ruade, afin que, ou vous eussiez élevé les ânes à l'immortalité, ou vous n'eussiez pas prononcé cet oracle sur Cléomède, l'athlète d'Astypalée.

« Cléomède d'Astypalée est le dernier des héros, vous devez l'honorer par des immolations de victimes comme n'étant plus un mortel. »

« Pourquoi, ô interprète héréditaire des religions des Grecs, comme vous nomme Platon (77), avez-vous défié cet homme ? Est-ce parce qu'ayant tué d'un seul coup de poing son adversaire, dans les jeux olympiques, il lui a ouvert le flanc, a plongé sa main dans ses viscères pour lui arracher le poumon ?

« Voilà, certes, ô Apollon, une œuvre digne d'un dieu. Ou n'est-ce pas seulement à cause de cela, mais aussi parce qu'ayant été condamné, pour cette action, à payer une amende de quatre talents, loin de s'y soumettre, dans son excès de douleur et de rage, il déchargea sa colère sur une troupe d'enfants réunis dans une école, en ébranlant le pilier qui soutenait le toit ? Sont-ce là les hauts faits pour lesquels Cléomède mérite les honneurs que vous lui décernez, ô consécrateur de divinités ? Ou y ajouterez-vous ce nouveau témoignage de sa force musculaire, et, en même temps, de l'amitié que les dieux lui portaient : que, s'étant enfermé dans une cassette sacrée dont il retint sur lui le couvercle, il échappa à la poursuite de ceux qui voulaient le prendre, et qui faisaient tous leurs efforts pour l'en tirer ? O Cléomède, est-ce qu'un héros n'est pas un mortel ? Quelle machination avez-vous donc trouvée pour acquérir l'immortalité ? Apparemment que les dieux se sont promptement aperçu de toutes vos brillantes qualités, et vous ont enlevé comme ceux d'Homère avaient fait pour Ganymède ; celui-ci à cause de sa beauté, et vous à cause de votre force et et du bon usage que vous saviez en faire (78). Plût à Dieu, comme je le disais, ô devin, qu'ayant laissé là le sable et la mer, vous eussiez appris, au lieu de ces choses, tout ce que vaut le pugilat, afin de décorer du nom de dieu les ânes athlètes, et que les onagres fussent devenus les premières divinités.

Cet oracle aurait bien mieux convenu à l'âne qui avait tué Cléomède, qu'à votre athlète lui-même.

« Le plus grand des immortels, c'est l'âne sauvage et non Cléomède. C'est lui que vous devez honorer par des sacrifices, comme n'étant plus un mortel.

« Ne vous étonnez pas si l'âne sauvage revendique l'immortalité, après avoir fait précéder des actions vraiment divines, ayant entendu dire qu'on doit non pas endurer, mais menacer. C'est lui qui ayant frappé Cléomède, le précipita dans le Barythre de manière à l'empêcher de monter au ciel. Il est en effet bien plus digne que lui des dons qu'accordent les dieux, et serait en état de se battre non seulement contre Cléomède seul, fût-il armé de courroies ferrées ; mais même quand il agirait de concert avec l'athlète de Thasos, pour la statue duquel les dieux conçurent une telle colère, qu'ils frappèrent l'île de stérilité. Ma croyance à cet égard, ne repose pas sur la foi d'un homme, mais sur celle du même dieu. Et de cet ensemble de faits, j'ai acquis cette connaissance, que le pugilat devait incontestablement être un exercice tout divin. Ce qui n'aurait pas dû échapper à la connaissance de beaucoup de gens qui passent pour sages ; afin que laissant de côté le καλὸς καγαθὸς (le beau et le bon), ils eussent mis en pratique les exercices de l'athlète de Thasos, à qui les dieux, il est vrai, n'ont pas donné l'immortalité comme à Cléomède, mais qu'ils ont comblé de leur affection. Sa statue de bronze l'a fait voir plus que tout autre statue de quelque homme que ce soit, s'étant élancée sur l'ennemi de Théagène, qui la fustigeait, par une inspiration divine, comme cela a paru. Mais ces insensés de Thasiens, qui n'ont aucune expérience des choses saintes, se sont irrités contre la statue, et lui ont intenté une action en homicide, et ont osé la condamner à être jetée à la mer (79).

« Mais les Thasiens n'échappèrent pas à la punition. Les dieux leur apprirent le crime qu'ils avaient commis, en leur envoyant la famine, ministre des vengeances célestes, qui leur enseigna, quoique difficilement, la sentence divine ; lorsque le dieu le plus ami des hommes qu'il y ait, venant à leur aide de la manière qui lui est propre, leur dit : En ramenant les fugitifs dans votre patrie, vous recueillerez les dons de Cérès.

« Les insensés crurent qu'ils devaient rappeler ceux de leurs concitoyens, qu'ils avaient exilés, comprenant mal l'oracle. Quel intérêt des dieux si bienveillants pour les hommes devaient-ils prendre au retour d'exilés, en comparaison de celui qu'ils accordaient à des statues ? Aussi, la terre loin de devenir plus secourable, n'aurait pas cessé pour cela de les affliger par la famine, s'il n'était venu à la pensée de quelques hommes plus avisés, et qui connaissaient l'esprit divin, de dire que l'exilé n'était autre que la statue qu'on avait jetée à la mer ; et c'était la vérité. A peine, en effet, fut-elle replacée sur son piédestal, que la terre se couvrit de verdure, et que Cérès fournit abondamment aux profusions des festins. Ne sont-ce pas là des témoignages sensibles que l'athlétique est un art divin, digne des honneurs qu'il reçoit de la part des dieux. En effet, non seulement ils s'irritèrent des insultes faites à la statue d'un pentathle ; mais les Locriens furent réduits comme les Thasiens à la famine, pour cette cause, jusqu'à ce que l'oracle eut porté remède à leurs maux en ces termes : « Lorsque vous aurez rendu des honneurs à celui que vous déshonorez, alors vous obtiendrez la délivrance de vos maux. » Les Locriens ne pénétrèrent point dans la pensée divine, avant que vous les éclairiez, ils jetèrent dans un cachot le pentathle Eutycles (80) l'accusant d'avoir reçu de l'argent pour trahir la patrie. Ils ne s'en tinrent pas là, lorsqu'il fut mort, ils insultèrent ses statues, jusqu'à ce qu'enfin les dieux, ne pouvant supporter de semblables procédés, leur envoyèrent une famine des plus terribles, et tous auraient succombé sous ce fléau, sans le secours qu'ils reçurent de vous, lorsque vous leur déclarâtes qu'ils devaient honorer les hommes engraisés (81) ; que les dieux n'aiment pas moins que les nourrisseurs, les bœufs qu'ils élèvent, et qui, par leurs immolations, servent quelquefois aux hommes pour vous fléchir. Que dis-je, pas moins, mais les hommes gras vous réjouissent infiniment plus que les bestiaux, puisque quelquefois, des violences faites à un ou deux individus de ce genre de troupeaux, ont excité votre colère contre des villes et des nations entières ? Combien n'eût-il pas mieux valu, ô prophète, qu'au lieu d'exercer votre art de devin, vous vous fussiez livré au soin de répandre l'huile sur le

corps des athlètes, ou que vous eussiez cumulé les deux fonctions ; en sorte que Delphes fût devenu en même temps, un gymnaster et une fabrique d'oracles ? Il n'y aurait en effet rien d'étrange, pour les jeux Pythiques, que le sol qui leur est consacré fût un gymnaster. »

Je joindrai à ces fragments les passages par lesquels il prouve que les dieux sont dans l'usage de flatter les tyrans.

### CHAPITRE XXXV.

#### QUE LES DIEUX ONT COUTUME DE FLATTER LES TYRANS.

« Heureux l'homme qui entre dans ma demeure l'Héetionide, Cypselus, roi de l'illustre Corinthe (82).

« Mais ce ne sont pas les tyrans seuls, ce sont encore ceux qui leur dressent des embûches, que le dieu célèbre. D'une part, Cypselus qui causera beaucoup de maux à Corinthe; de l'autre, Mélanippe, à qui la ville de Gela sera redevable de biens en grand nombre (83). »

Comment si Cypselus est heureux, ô mauvais Démon, Phalaris ne le serait-il pas aussi, lui qui avait des mœurs absolument semblables à celles de Cypselus, en sorte que vous auriez été plus fondé à dire :

« Phalaris est né heureux aussi bien que Cypselus, pour avoir excité parmi les hommes la divine discorde (84). » J'ai entendu encore un oracle en prose rendu par vous sur Phalaris, qui le loue et honore de ce qu'ayant découvert ceux qui attendaient à ses jours, il les livra bien aux tortures ; mais ayant admiré leur constance à lessouffrir, il les relâcha. « Apollon (Loxias) et Jupiter, ont accordé un délai d'existence à Phalaris, en raison de l'humanité avec laquelle il s'est comporté envers Chariton et Mélanippe (85). »

« Or, soyez remercié pour avoir, quoique avec peine, décidé la question entre la vie et la mort, en faisant connaître que la vie était la meilleure de toutes les choses. »

Que ce qui va suivre termine tout ce qui a rapport à ce sujet.

## CHAPITRE XXXVI.

## Ils prescrivirent jusqu'à l'adoration de la matière brute.

« Cependant il arrivera un meilleur sort aux habitants de Méthymne, en honorant la tête phalénique de Bacchus (86). »

« Les villes font des sacrifices et célèbrent des mystères, non-seulement pour les Bacchus phaléniens, mais pour les véritables Bacchus et pour tous les dieux d'Hésiode, qui sont en grand nombre (a).

« Trente mille dieux sont sur la terre, qui nourrit bien des êtres (non immortels, mais de pierre ou de bois) maîtres de l'univers, qui, s'ils eussent surveillé effectivement les violences et les infractions aux lois, commises par les hommes, on n'aurait pas vu une aussi grande extravagance se répandre et s'accroître au point d'arriver jusqu'à vous : ce mal ayant franchi les sommets de l'Olympe, où l'on dit qu'est le séjour éternellement sûr des dieux (b). Cependant, s'il eût été si parfaitement sûr, il n'aurait pas été accessible à la dérision, et aucun des dieux de l'Olympe n'en serait venu à cet excès de démente, de défiér un tronc d'arbre, tel que celui qui s'est embarrassé dans les filets des pêcheurs de Methymne, et qu'ils tirèrent à bord. Tandis que, s'ils eussent jeté leurs filets dans l'intention de prendre Bacchus lui-même, les eussent-ils lancé deux et trois fois, et plus encore, eussent-ils été même jusqu'à s'échouer sur la côte d'Afrique, ils ne l'auraient jamais amené à terre, par la raison que, par Bacchus, il ne se serait jamais engagé dans leurs filets. Mais, dira-t-on, que faisait donc dans la mer ce morceau de bois dont l'extrémité avait la forme d'une tête ? Oh ! la belle invention, grand Apollon ! ce qu'il y faisait ? Rien d'autre que d'attendre que des hommes insensés (car je ne croirai jamais que ce fussent des dieux), venant à le découvrir, crussent que c'était, non pas un Diopète (87), mais un Posseidonopète, et accueillissent, comme une bonne for-

(a) Hésiode, Les travaux et les jours, vers 249.

(b) Odysée, l. 3, 42.

tune, ce qui était une mauvaise, je ne dirai pas fortune, mais hallucination. Est-ce que le fléau qui les décimait n'était pas suffisant, sans que cette plaie leur fût venue de Delphes pour corroborer et étendre leur infortune? »

Telles sont les propres paroles d'Œnomans.

Après cette citation, passant à la philosophie d'après les oracles de celui qui a écrit une invective contre nous, lisez les oracles d'Apollon Pythien sur le destin, pour juger si la doctrine, en opposition à la puissance divine, ne fera pas encore descendre votre opinion sur les dieux ou démons, de ce que les oracles, les plus en réputation, ont pu vous en faire penser,

## LIVRE SIXIÈME.

Après avoir suffisamment réfuté dans le livre qui vient de finir le mode de rendre les oracles, après avoir fait ressortir la puissance de notre Sauveur, par les instructions contenues dans son évangile, en faisant voir combien il apporte de dignité et d'avantages à la race humaine, puisque par sa seule vertu, et sans recourir à d'autres expédients, il a dissipé les ténèbres qui depuis des siècles tenaient l'humanité captive, et a banni les fantômes pernicieux par lesquels les démons nous abusaient, en appelant tous les hommes à la véritable liberté; il est temps de redresser les erreurs au moyen desquelles les mêmes démons ont subjugué notre entendement sur la question du destin, afin que si leur perversité morale ne suffisait pas pour nous montrer ce que sont ceux qui sont censés rendre des oracles, par notre entendement redressé, et par la connaissance de la vérité, nous acquerions la conviction de leur misère et de leur impuissance. Examinez donc, si les doctrines sur ce sujet ne vous paraîtront pas encore tomber bien au-dessous, et s'éloigner entièrement de l'idée qu'on se forme de la puissance divine, d'après les exemples que je vais citer, d'o-

racles qui indiquent comment on peut détourner l'effet des arrêts du destin, et, en même temps, d'après la manière dont on rapporte que ces mêmes oracles ont été rendus. Ce n'est pas, en effet, par une puissance supérieure qu'ils déclarent avoir obtenu la prescience des choses à venir, mais par l'observation du mouvement des astres et sous la forme de conjectures, à la manière dont opèrent les hommes; en sorte qu'ils avouent qu'ils ne peuvent rien, qu'ils sont sans vertu et sans énergie, hors des limites du destin. J'en donnerai pour garant ce même écrivain signalé comme l'avocat des démons, Porphyre, dans l'écrit qui porte pour titre, *de la Philosophie d'après les oracles*, où il s'exprime en ces termes:

---

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

QUE LES ORACLES QU'ILS SEMBLANT PRONONCER NE SONT DUS QU'À L'OBSERVATION DES ASTRES ET SEMBLABLES AUX CONJECTURES QUE FONT LES HOMMES.

« Ce que les dieux pensent et ce que les dieux disent, si toutefois, connaissant les destinées (1), ils les disent; c'est d'après la marche des astres qu'ils les dévoilent, et presque tous les dieux qui se sont exprimés avec sincérité, l'ont déclaré. » Puis ensuite, il ajoute : « Apollon ayant été interrogé pour savoir de quel sexe serait l'enfant dont une femme devait accoucher, il répondit que, d'après les astres, en calculant l'époque de sa conception, ce serait une fille. »

Voici comme il le proclame (2) :

« Dans le temps où les prés, desséchés par le défaut de rosée, languissent en aspirant une onde salutaire; après avoir accompli son temps, un enfant naîtra. Ce n'est donc point un mâle, mais une fille, car Phœbé, douée d'un coup d'œil certain par sa conjonction avec la chaste Cypris, a déterminé le sexe féminin de ta génération, ô mon ami (3) ! »

« Vous voyez donc que par l'époque de la conception dans laquelle la lune se portait vers Vénus, le dieu en tire la conclusion que ce sera une fille. »

C'est de la même manière qu'ils prédisent les maladies.  
Écoutez :

« Certes un poison funeste , inondant la mauvaise complexion de son poumon, doit vaincre la vitalité de sa poitrine. »

Ensuite, il ajoute :

« C'est la pensée des destins qui a amené ces choses, ou bien Saturne placé au plus haut du ciel, lequel ayant suivi une mauvaise route les a essentiellement placées dans une lutte sombre qui doit se terminer par un mal livide. »

Et après d'autres vers, il continue :

« Voici le jour fatal où tu dois accomplir le terme de ta vie. Mars, le destructeur des hommes, le père des douleurs, s'est hâté de le marquer, en allant à la rencontre de Saturne : il t'a abusé et a fait évanouir le fondement de ton intelligence. C'est pour cette cause que le cœur sacré de ton père, semblable aux dieux, t'a impérieusement prescrit d'éviter les approches de Mars qui ne cause que des malheurs ».

Ces citations suffisent pour prouver que ce n'est pas par la puissance divine qu'ils rendent des oracles, mais d'après l'observation des astres, suivant les enseignements des mathématiciens, et qu'ils ne montrent rien en eux qui soit l'œuvre d'une nature meilleure et plus divine.

Considérez jusqu'à quel point ils nous enlèvent notre libre arbitre, en faisant dépendre du mouvement circulaire des astres, non-seulement les actes extérieurs, mais même ceux qui émanent de notre élection.

---

## CHAPITRE II.

QU'ILS DÉTRUISENT LE LIBRE ARBITRE, EN DISANT QUE LES ACTIONS DE NOTRE CHOIX SONT DÉTERMINÉES PAR LE DESTIN.

C'est ainsi qu'Apollon s'exprimait au sujet de quelqu'un dont il expliquait le penchant pour le métier de la guerre :

« Le rapide Mars est l'astre qui a présidé à sa naissance. C'est lui qui l'anime et qui ne le livrera pas aux ministres des



funérailles ; car la volonté de Jupiter s'est déclarée : elle doit bientôt faire éclore sa gloire guerrière dans les combats de Mars. »

Il dit encore d'un autre :

« Saturne, à l'épaisse chevelure, le poursuit, et par ses forts aiguillons attriste la destinée de ce fils infortuné. »

Ces nobles dieux redoutent tellement la puissance du destin, qu'ils confessent ne pouvoir venir au secours de leurs temples frappés de la foudre. Il reste, il faut l'avouer, un espoir bien fondé aux hommes qui les invoquent, d'obtenir assistance de ceux qui ne peuvent pas se secourir eux-mêmes. A quoi bon, en effet, rendre un culte pieux, adorer, se dévouer au service d'êtres tellement impuissants qu'ils ne peuvent se suffire à eux-mêmes ?

Entendez les propres expressions de l'oracle.

---

### CHAPITRE III.

QU'ILS NE PEUVENT PRÉSERVER DE LA DESTRUCTION LES TEMPLES QUI LEUR SONT CONSACRÉS, LORSQU'ILS SONT FRAPPÉS DE LA Foudre.

Telles sont les destinées des temples et des lieux saints, que celui d'Apollon était réservé à la destruction par la foudre. Voici ce qu'il en dit :

« O descendants de la race du divin Erichthon, vous êtes venus interroger ma voix prophétique sur la cause qui fait que les fondements du temple magnifique ont été livrés à la destruction. Ecoutez cette voix divine qui sort de l'ancre que couvrent les lauriers. Lorsque le souffle sonore des vents supérieurs et inférieurs est étouffé et que cesse la guerre de ces bruyants antagonistes ; lorsque la congélation répandue sur l'univers sans borne, y a fait taire les autans ; lorsque l'éther comprimé et contraint n'a plus d'épanchement, le carreau tombe sur la terre où le destin l'envoie. Les bêtes sauvages effrayées, fuient du haut des montagnes jusque dans les cavernes les plus reculées, n'osant diriger leurs regards sur le trait

enflammé de Jupiter , tombant des cieux (4). Les temples des dieux heureux, les arbres à la cime élevée, les sommets des monts qui reçoivent les rayons du soleil, les navires flottant sur l'océan, sont domptés à l'approche rapide de ce tourbillon de feu; et l'épouse de Neptune, Amphitrite, frappée de ses coups redoublés, fait retentir au loin les échos de ses gémissements. Soumettez donc votre courage aux desseins irrévocables des Parques à qui Jupiter a accordé, par le mouvement de sa tête, que tout ce qu'elles fileraient avec leurs fuseaux, serait irrévocable. Le destin avait voulu que, après une longue durée de siècles, ce temple magnifique fût anéanti par les tourbillons des flammes célestes. »

Si donc les temples des dieux adorables sont soumis aux fuseaux des parques; si leurs demeures sacrées deviennent la proie des feux ailés du ciel, quel espoir pourrait rester aux hommes mortels, de se soustraire à leur destinée, puisqu'on ne peut attendre aucun secours des dieux? S'il faut donc, comme dit l'oracle, soumettre son courage aux conseils inévitables des Parques, tout l'empressement qu'on apporte au service des dieux n'est-il pas sans but? A quoi bon leur attribuer les libations, l'odeur des victimes brûlées, s'ils ne peuvent nous aider en rien? Comment croire, en effet, qu'ils sont les distributeurs des biens? Et ne doit-on pas remonter à la cause à laquelle ils reconnaissent la faculté de produire ces effets contraires? Si donc il est réglé par le destin, que les hommes éprouveront soit un bien, soit un mal, il sera de toute nécessité qu'il s'accomplisse, soit que les dieux veuillent ou ne veuillent pas. On ne doit donc plus rendre de culte qu'à la nécessité, sans se soucier que peu ou point du tout, des dieux qui ne peuvent ni envoyer des afflictions, ni répandre des bienfaits. Ou, si le dieu qui est au-dessus de tous les autres, est le seul qui préside aux Parques, c'est le seul aussi que nous devons considérer comme maître. Car la tête de Jupiter, fils de Saturne, a fait le signe qui fixe immuablement ce qu'ont roulé les fuseaux des Parques.

Mais alors, pourquoi, plaçant au-dessus de tous le roi universel, ne déclarez-vous pas qu'il est le seul dieu, maître de nos destinées; qu'il lui est facile de changer et d'intervertir les conseils des Parques, que vous nommez irrévocables; qu'en

se consacrant au culte du dieu universel, non seulement on n'est plus esclave, mais on est libre et affranchi de tout lien: on se met en rapport avec l'économie toute divine du salut. C'est ce que la droite raison fait luire à nos yeux; mais, par une marche contraire, voyons comment le philosophe prétend nous délivrer des entraves de la destinée.

---

#### CHAPITRE IV.

##### QUE C'EST PAR LA MAGIE QU'ILS DÉLIENT DES CHAINES DE LA DESTINÉE.

« Quelqu'un implorant le Dieu, pour qu'il accueillît sa demande, celui-ci disant qu'il n'était pas en sa puissance de faire ce qu'il désirait, parce qu'il était enchaîné par la nature, il ajoute cependant une insinuation de recourir aux charmes, qui écartent les dangers.

« La puissance divine s'est assez exercée par son impétuosité, sur ta naissance, il faut t'y soustraire par les moyens magiques que je vais te prescrire. »

Par où l'on voit clairement que la magie, avait la force de rompre les destins, et qu'elle était donnée par les dieux pour les détourner autant qu'il se pourrait.

Ce n'est pas moi, c'est Porphyre qui le déclare (5). Celui donc qui nous conseille de rompre l'action du destin par le secours de la magie, comment, étant dieu, n'a-t-il pas eu recours lui-même à ce moyen, pour empêcher le destin d'embraser son propre temple, par le feu du ciel? Et celui qui, au lieu de la philosophie, nous engage à mettre la magie en usage, comment ne se décèle-t-il pas tel qu'il est? En résultat, il avoue donc lui-même que ses dieux sont menteurs.

---

#### CHAPITRE V.

##### QU'ILS MENTENT EN PRONONCANT DES ORACLES.

« Cependant, de même que la connaissance exacte de la marche des astres est incompréhensible aux hommes, de même

les événements qui en découlent leur sont cachés, et non seulement à eux, mais à quelques uns des démons (6). C'est pour cela qu'ils mentent dans un grand nombre de cas sur lesquels on les interroge.»

Il ajoute ensuite : « L'atmosphère contraint les oracles à être trompeurs, sans que les dieux présents aient volontairement ajouté le mensonge à leurs réponses. Souvent même, ils vont jusqu'à prédire qu'ils mentiront. Néanmoins les questionneurs insistent, et dans leur ignorance, les forcent de parler.»

Apollon dit autrefois dans une circonstance pareille à celle que nous avons indiquée : « La température étant fâcheuse, cessez vos violences, pour me contraindre à parler. Je vais prononcer des mensonges. » Les oracles eux-mêmes, prouvent la vérité de ce que j'avance. Le dieu ayant été appelé, répondit ainsi : « Il ne m'est pas permis aujourd'hui de faire connaître la sainte route des astres. Le fondement de la divination est maintenant empêché dans ces astres (7). »

Porphyre en ajoute la raison : c'est que les oracles étaient souvent trompeurs.

---

## CHAPITRE VI

### RÉFUTATION DE LA DOCTRINE DU FATALISME.

Je vous crois maintenant pleinement désabusés de l'opinion incertaine qu'il y avait quelque chose de divin dans les oracles des dieux. Comment la divinité mentirait-elle, lorsque, par sa nature, elle est essentiellement véridique? Comment, d'après ce, un bon démon pourrait-il tromper, par des oracles menteurs, ceux qui le consultent? Comment serait-il supérieur à l'humanité, celui qui peut être gêné par le mouvement des astres? Un homme mortel, pour peu qu'il apportât d'effort à la pratique de la vertu, se garderait de mentir, se proposant, avant tout, le respect pour la vérité, et il ne mentirait pas en prétextant la nécessité du destin et la marche des astres. Et si, même, on venait à apporter le feu ou le fer pour le contrain-

dre à trahir la vérité par ses paroles, il s'écriera, en usant d'une généreuse franchise :

« Faites venir le feu, apportez le glaive, coupez, brûlez mes chairs, désaltérez-vous dans mon sang noir. Les astres s'abaissent jusqu'à la terre, la terre s'élèvera jusqu'aux cieux avant que vous puissiez obtenir de moi une parole fautive et flatteuse (8). »

Au lieu que ce démon menteur, pour égarer les peuples, employant des artifices qui séduisent les esprits faibles, afin que, si les événements trompaient ses prédictions sur l'avenir, il se préparât un refuge contre leur fausseté évidente, dans le sein du fatum : faisant tout dépendre du destin dans ses oracles, anéantissant toute liberté dans les mouvements de notre volonté, enchaînant tout par la nécessité ; voyez dans quel bourbier de doctrines funestes il plonge ceux qui se laissent séduire par lui ? Car si, non-seulement les choses extérieures, mais les déterminations qui émanent de notre entendement doivent se rattacher aux astres et au fatum ; si une nécessité inévitable contraint les intelligences humaines ; c'en est fait de la philosophie : c'en est fait de la piété. On ne doit plus louer les hommes vertueux de leur vertu ; il n'y a plus d'amour de Dieu, ni de fruit digne des travaux ascétiques : la nécessité et la destinée devenant causes de tout ce qui arrive, on n'est plus fondé alors à reprocher, à ceux qui les commettent, les transgressions contre l'ordre social, ni les impiétés, ni les infamies les plus décriées ; de même que cesse toute admiration des hommes vertueux. Par la même raison s'évanouit la gloire de la philosophie, de la méditation volontaire, de la pratique des mortifications, puisque toutes ces choses descendent du mouvement des astres (9). Voyez donc dans quel abîme de mauvaises doctrines ces dieux admirables nous plongent, et considérez à quelle immoralité, à quelles injustices, à combien de maux sans nombre ce dogme nous pousse et nous entraîne. Il renverse de fond en comble tout ce qui assure notre existence sociale. Si donc, se fiant à ces fameux oracles des dieux, quelqu'un était convaincu que mentir ou parler avec sincérité sont des actes essentiellement indépendants de notre volonté, l'effet d'une destinée inévitable ; que vouloir

aller à la guerre ou ne pas le vouloir, entreprendre ou ne pas entreprendre tout ce qui est dans la sphère des choses possibles, sont dans le même cas; comment ne s'abandonnerait-il pas à l'incurie et au relâchement dans tout ce qui, pour être accompli, exige de notre part des efforts, de la peine et une ferme volonté de réussir? S'il pensait que les choses seraient telles (10) par la destinée, soit que nous fissions des efforts et que nous missions tout en œuvre pour les faire réussir ou non; comment ne préférerait-il pas, en évitant ce souci, se tenir en repos, puisque ce qui doit arriver, arriverait toujours par l'action de la destinée et de la nécessité? C'est la cause par laquelle on entend beaucoup de gens dire : Puisque cela est prédestiné à arriver, s'il est dans l'ordre du destin; pourquoi me tourmenterais-je afin de l'accomplir? Car, si celui qui part pour la guerre ne le fait pas par sa propre impulsion, mais par la contrainte d'une nécessité extérieure, il est conséquent de dire que celui qui se livre au brigandage, qui va souiller les tombeaux pour les spolie, que celui qui commet toute impiété, tout acte immoral et désordonné, est soumis à la même contrainte que l'auteur des actions honorables et vertueuses. Voilà quelles seraient les conséquences de cette doctrine du fatalisme (11). Comment celui qui serait convaincu qu'il ne peut rien entreprendre de lui-même, mais qu'il est poussé par une nécessité du dehors, prêterait-il attention aux conseils d'un ami qui l'exhorterait, aux leçons d'un maître qui le dissuaderait de se livrer à des excès semblables à ceux que nous venons d'énumérer?

Il répondrait à celui qui l'exhorte, ce que d'autres ont dit avant nous : Pourquoi, mon ami, me donnez-vous des conseils? il n'est pas en mon pouvoir de changer ma détermination, si ma destinée a pris le devant. Quels engagements pourrai-je contracter (12) à l'égard des choses que je ne pourrai pas même désirer si ma destinée n'est pas telle, et que je désirerai infailliblement si telle est la volonté du sort, sans que vous preniez la peine de m'instruire de ce que je dois faire? A quoi bon vous tourmenter en vain? Vous me direz peut-être que c'est la même nécessité qui vous force à me donner ces conseils et ces leçons, pour me persuader de faire ces choses. Cependant,

qu'importe le zèle que vous y mettez, puisque ces exhortations sont stériles et sans utilité? Car, si je dois, par la loi du destin, le faire, je le ferai; si, au contraire, je ne le dois pas, nous nous serons tous deux donnés une peine inutile. Combien ne vaut-il pas mieux, se dira l'homme convaincu de cette doctrine, combien ne vaut-il pas mieux me livrer à la nonchalance; car, supposons que je ne me donne aucun soin, que je ne me tourmente de quoi que ce soit, évidemment ce qui doit advenir, arrivera. Cependant, dire que les soins que l'on prend pour s'instruire et pour s'exhorter soi-même, ou pour persuader ou dissuader les autres; que l'action de pécher ou de ne pas pécher; que les châtimens qu'on inflige à ceux qui commettent des fautes; que les louanges qu'on accorde à ceux qui se conduisent bien, ne sont pas l'œuvre du libre arbitre et de l'élection qui réside en nous; qu'on ne doit leur donner pour seul nom, que celui de destinée; n'est-ce pas comme si l'on nommait mal ce qui est bon par nature et ce qui contribue le plus, dans l'ordre actuel, au bonheur de ce qui existe? Ainsi donc, puisque nous sentons invinciblement en nous-mêmes que nous ne sommes forcés, par aucune cause extérieure, dans l'éducation que nous donnons à nos enfans, dans les châtimens que nous infligeons à nos esclaves lorsqu'ils sont en faute; enfin, puisque nous ne sommes pas mus à vouloir ceci et à ne pas vouloir cela, que tous les mouvemens analogues procèdent de nous-mêmes et de notre propre volonté, certes, celui qui soutiendrait que la destinée seule règle ces actes en nous, serait dans une erreur totale, voulant réduire à rien, non-seulement nos propres délibérations, mais encore les exhortations et les encouragemens que nous donnons aux autres, par lesquels nous voyons prospérer toutes les entreprises humaines. En outre, un semblable langage renverserait toutes les lois qui n'ont été établies que pour l'avantage du genre humain. Pourquoi ordonner, en effet, et pourquoi défendre à des êtres qui sont sous le joug d'une nécessité extérieure? On ne devra plus punir les coupables qui sont redevables à cette même cause de leur culpabilité; on ne devra plus distribuer de récompenses à ceux qui pratiquent les œuvres les plus méritoires : deux des plus puissans véhicules pour la restriction du crime et

pour l'encouragement à la vertu. Ce n'est pas tout, cette doctrine renverserait de fond en comble tout sentiment de piété envers la divinité, puisque le Dieu, puisque même ceux qui rendent les oracles aux hommes qui vont les consulter, ne pourraient venir au secours de leurs dévots adorateurs, enchaînés qu'ils sont par les liens du fatum. Soutenir que, semblables à des êtres inanimés, nous sommes poussés çà et là par une puissance extérieure, comme des marionnettes, à vouloir faire telle chose, et cependant à en faire d'autres, contraires à notre volonté, comment ne serait-ce pas le dernier degré de l'impudence et de l'effronterie; quand nous sentons clairement que c'est par une impulsion et un mouvement venus de nous, que nous désirons telles choses, que nous repoussons celles que nous dédaignons, que telle est la cause de nos prospérités, et telle, celle de nos revers, qui ne sont l'effet de nulle violence du dehors; et que c'est par une réflexion sortie de nous que nous avons fait choix des unes pour les admettre, que nous avons évité les autres, en les éloignant; le tout par notre élection? Cette volonté de choix est tellement évidente, que nous la percevons réellement et de la même manière dont nous percevons la douleur et la joie et les objets qui frappent notre vue et notre ouïe, sans le secours du syllogisme. Nous acquerrons encore cette preuve par la conscience que c'est de nous-mêmes et par l'élan de notre volonté que nous adoptons telles choses, que nous écartons telles autres choses, en sorte que la liberté et la propre détermination sont également confirmées par l'instinct naturel et par l'intelligence.

Si l'esprit faible de la multitude se trouble à la vue des nombreux événements fortuits qui sont en dehors des limites de notre élection, il faut établir la distinction de nature et les relations différentes des choses au milieu desquelles nous vivons; il faut considérer la raison pour laquelle il en est qui échappent à notre puissance : cette raison n'admettra pas un absurde fatum comme cause; mais elle se rattachera à la Providence, qui règle l'ensemble de l'univers. Les lois fondamentales de la véritable piété déclarent que tout vient de Dieu et que tout est régi par sa Providence; ensuite, chacune des choses qui arrivent sont produites suivant les espèces particulières d'êtres



qui les accomplissent, les unes par l'instinct, les autres par la nature, d'autres par l'impulsion spontanée et l'imagination ; il en est qui sont produites par le raisonnement et le jugement et par une élection propre du sujet qui les cause ; les autres, enfin, le sont comme conséquences de celles que nous venons d'énumérer. Celles qui viennent des précédents constituent une disposition variée à l'infini, à chaque genre d'êtres contenus dans l'univers, leur assignant, d'après leur nature déterminée par l'auteur de toutes choses, une manière d'agir distincte et spéciale. On pourrait, si on en avait le loisir, parcourir les divers chapitres de ce thème ; mais, en se renfermant dans ce qui dépend du libre arbitre, on pourra plus facilement s'instruire par ce qui va suivre.

Dès que l'homme n'est point une substance unigénère ni formée d'une seule nature, qu'il est le résultat de l'union de deux éléments contraires, le corps et l'âme ; le corps étant lié comme instrument à l'âme, accidentellement, au lieu que l'essence intellectuelle est hypostatiquement en rapport avec elle : ce corps étant irraisonnable, tandis que l'âme est raisonnable ; ce corps étant sujet à la décadence, tandis que l'âme y est étrangère ; ce corps étant mortel, tandis que l'âme est immortelle, il s'ensuit que nous portons en nous un corps qui est en confraternité avec celui des brutes, et une âme alliée à la nature raisonnable et immortelle.

Or, il est naturel que cette existence double, participant à une double nature, règle sa manière de vivre doublement et diversement ; tantôt asservie à la nature corporelle, tantôt embrassant la liberté, qui est l'essence de la partie plus divine d'elle-même ; en sorte que le même homme est à la fois esclave et libre, ayant reçu de Dieu en partage (par des raisons que Dieu seul connaît) ce composé d'une âme et d'un corps. Si donc quelqu'un désignait sous le nom de destinée, les choses de la nature, soit du corps, soit de l'âme, et les rangeait sous la nécessité, il pécherait contre la propriété des dénominations. Car si, d'une part, la destinée, qui est une nécessité irrésistible, met obstacle à beaucoup de choses utiles à l'âme et au corps, suivant leur nature, et si une infinité de faits étrangers et contre leur nature, affectent l'âme et le corps dans le cours des évé-

nements, comment la destinée et la nature seront-elles une même chose? Si, comme on le dit, la destinée (14) est inévitable, et veut que rien ne puisse se faire contre ses décrets, (il est nécessaire qu'elle le soit en effet), il devra arriver beaucoup de choses tant à l'âme qu'au corps, qui, comme je le disais ci-dessus, seront contre leur nature. Ainsi, encore une fois, on ne saurait raisonnablement confondre sous une même dénomination la destinée et la nature. De ce qui advient en nous, une partie se règle par le raisonnement et l'élection : ce sont les choses en harmonie avec la nature de notre âme; une autre partie se fait en conformité avec la nature du corps; il en est une troisième, qui survient à la suite des choses précédentes, je veux dire celles de l'âme et du corps : ce sont les accidentelles, qui sont suivant la nature des choses extérieures. Or, on ne peut justement dépouiller de leur cause d'existence ni la liberté d'action de l'âme, ni les actes naturels du corps, ni les effets provenant accidentellement des choses extérieures. Dieu, qui est l'artisan avoué de l'ensemble des choses, l'est de ce qui est soumis à notre volonté; de ce qui est naturel, de ce qui est accidentel. Il faut entendre comment l'Écriture-Sainte s'exprime à cet égard : « Il a dit, et les choses ont été produites : il a commandé, les choses ont été créées (a). »

Si, lorsque nous voulons quelque chose, l'effet produit est contraire à notre prévision, on doit penser que c'était apparemment dû au principe double et hétérogène qui se complique en nous, celui de l'âme et du corps, au moyen duquel l'essence de l'âme étant par nature intelligente et raisonnable, se trouvant, par exemple, renfermée dans un corps d'enfant, participe contre sa nature, au défaut de raison de ce corps débile. D'autres fois, l'âme, dont l'attribut est la raison, déraisonne elle-même par quelque accident, lorsqu'elle est entraînée hors de sa sphère par les infirmités corporelles, poussées au dernier excès. Souvent, la vieillesse survenant, par un effet dépendant de la nature du corps, prive notre intelligence de la vigueur de ses facultés, en émoussant contre sa nature la force logique de cette âme raisonnable. Les injures et les sévices,

(a) Psaume 148, 5.

Les douleurs corporelles et les mutilations, qui surviennent contre la nature, sont encore des obstacles qui rompent l'exercice libre des mouvements de notre âme, lorsque, par accident, elle est en proie aux angoisses que lui inspire son union avec le corps. En sorte qu'on peut conclure qu'un filet inévitable est tendu à la liberté de notre âme, tant par la nature du corps que par les circonstances extérieures de la vie. Néanmoins l'indépendance de notre élection a été quelquefois à ce degré de vertu et de force, qu'elle ose lutter contre plus d'un obstacle, contredire à la nature du corps et à la puissance des conjonctures extérieures. La nature du corps appelle l'homme à suivre le penchant de la volupté; mais l'âme par la raison de la continence, mettant un frein à cette passion, résiste en vainqueur à la nature corporelle. Il en est de même de la faim, de la soif, du froid et de toutes les nécessités semblables, qui entraînent l'âme à des soins et à des satisfactions naturelles; mais la faculté d'élection, persuadée par les raisonnements de la tempérance, embrassant librement les préceptes ascétiques, dompte la nature du corps par des abstinences et des privations endurées pendant plusieurs jours; ayant discuté et adopté cette résolution, par la force du raisonnement. Cependant le corps cédant à l'entraînement des joies naturelles, s'y livrerait avec transport; mais la partie élective, par le désir de la vertu, embrasse une vie de travail et de peine. Au lieu de cela, il en est qui, se tournant vers le mal, l'exagèrent, et abusent de l'usage naturel des choses contre la nature même : comme lorsque les mâles accomplissent entre eux les actes les plus honteux.

Ainsi donc, le raisonnement ne cède pas en toutes choses à la nature qu'il subjugué en beaucoup de cas, tandis que dans d'autres il est subjugué par elle. Tantôt c'est lui qui conduit, tantôt il est conduit; ce qui va jusqu'au point que, avant le terme de la dissolution, il hâte de ses propres mains sa séparation d'avec le corps, lorsqu'il juge que la vie ne lui est plus utile. Et encore, si le combat n'avait lieu que contre sa nature intime de son corps, ce serait peu de chose. Mais depuis que Dieu a transporté la société civile et la vie commune des hommes au milieu de nombreux entourages, en sorte que notre

existence doit s'écouler entre les bêtes féroces et les reptiles venimeux, les dangers du feu, de l'eau, des météores atmosphériques et de toutes les natures diverses et si contrastantes entre elles, répandues autour de nous; on comprend facilement que le combat et la résistance ne sont pas seulement contre la nature intime et autonome du corps, uni à l'âme; mais encore contre les mille objets extérieurs au milieu desquels est placée notre existence mortelle; en sorte que nous devons résister avec persévérance contre chacun d'eux. Les différentes natures d'aliments, les variations de l'air qui nous entoure, les attaques des glaces, les ardeurs de la canicule, une foule d'autres causes, soit celles qui agissent physiquement sur nous d'après leurs propriétés, ou qui surviennent accidentellement, jettent une perturbation grave dans notre liberté de volonté, à cause de l'union avec le corps, dont la nature n'est pas toujours en état de résister aux agressions du dehors, vaincue et domptée qu'elle est, par la force des éléments que pousse leur propre nature. Ensuite, comme nous vivons parmi des hommes qui ont reçu de l'auteur des choses une existence égale à la nôtre, usant de leur liberté de détermination, ils viennent encore restreindre celle dont nous userions dans l'isolement d'existence.

Nous nous trouvons donc soumis à la fois à notre propre libre arbitre et à celui des autres, qui réagit tant sur notre corps que sur ce qui est du ressort de l'âme. Et comme la nature du corps est souvent contrainte par les occurrences extérieures, de même il arrive quelquefois que notre libre détermination, gênée dans sa liberté par les libertés infinies qui sont en concurrence avec elle, cède librement à la persuasion des libertés rivales : elle agit alors quelquefois mieux, quelquefois plus mal. Une mauvaise compagnie ne peut que nous gêner, de même que, au contraire, nous devenons meilleurs par la fréquentation des gens vertueux; « les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs » (a), comme la vie habituelle avec des hommes de bien rend nos habitudes meilleures. La faculté qu'a notre âme de raisonner fait qu'elle est poussée dans

(a) S. Paul, citant le vers de Ménandre, 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens, 15, 33.

un sens et dans l'autre par les raisonnements qui lui sont apportés du dehors. Cependant, par une marche contraire, la puissance de raisonnement qui réside en nous, se montre forte et fait éclater une vertu céleste et vraiment divine, lorsque, résistant à toutes les suggestions externes et triomphant de toutes les oppositions par une généreuse résolution, elle ne cède en rien de sa vertu et se prépare à l'exercice de la philosophie. Quand, au contraire, elle s'abandonne à l'insouciance, sa position devient pire par les mauvais conseils, comme elle s'améliore par les soins empressés de vertueux amis. Que peut-on ajouter à ces réflexions? Que l'énergie ou l'inertie de telles âmes et de tels corps, suivant certaines conjonctures, concourant pour leur part à l'ordre établi dans l'univers, étant dans une situation bonne et parfaite, quant à l'ensemble, accomplissent la plus grande partie des choses de détail qui sont laissées à notre disposition dans le mouvement qui a lieu en tout sens; et qu'au-dessus de toutes ces choses en général, tant celles qui proviennent de nous comme cause, que celles qui procèdent des circonstances ou des agents naturels, il existe une première cause toute-puissante, tout active, qui s'insinue dans tout, qui est la providence de Dieu, qui administre la plus grande partie de ce qui est, par des motifs divins, surnaturels, inaccessibles à notre pénétration, qui maintient l'ensemble dans un ordre parfait, qui dispose les effets naturels suivant la convenance des temps, qui s'associe et concourt à ceux qui dépendent de notre liberté, et qui, enfin, distribue le rang et la place convenables aux événements fortuits par les causes du dehors.

Cette triple division des choses en choses soumises à notre pouvoir, ou celles qui viennent de la nature, et celles qui sont purement accidentelles, qui toutes se fondent dans la raison de la volonté de Dieu, ne laissera aucune place à la destinée; et le principe du mal, dont la recherche a occasionné de si nombreuses discussions, ne prendra naissance ni dans ce qui vient de la nature, ni dans les corps ou dans les essences intellectuelles, ni à plus forte raison dans aucune des manifestations accidentelles du dehors; on la découvrira uniquement dans le mouvement libre de notre âme. Non, lorsque parcourant la route de la nature, elle suit la droite ligne, mais lors-

que, se détournant de la voie royale par une détermination propre, elle s'égare dans des sentiers contre nature, parce qu'elle s'est érigée en souveraine absolue d'elle-même; parce qu'ayant reçu de Dieu le don inappréciable d'être libre et souveraine, elle n'a pris qu'en elle la règle, *κρῆσιον*, de sa direction. Cependant, la loi divine lui avait été associée par la nature; semblable à un flambeau, elle dirigeait ses pas, et lui disait intérieurement: marche dans la voie royale, et n'incline ni à droite ni à gauche; lui faisant voir que cette voie royale était celle que la saine raison nous enseigne. Le créateur a placé près de chaque âme cette loi naturelle, comme un appui, un auxiliaire, dans tout ce qu'elle doit faire. Par la loi, lui ayant montré la route, par la liberté de choix qui lui a été donnée, il lui a fait comprendre que la préférence accordée par elle à ce qui est de mieux, mérite la louange et l'approbation; et qu'à ces actions généreuses sont attachés des prix et les plus grandes récompenses; par cette cause, que ce n'est pas forcément, mais par une détermination libre qu'il a fait la bonne action, ayant la faculté de choisir le contraire. Mais aussi, par une marche inverse, l'âme qui préfère ce qu'il y a de plus mauvais, est digne de blâme et de châtement, en ce qu'ayant dédaigné la loi naturelle, par un mouvement spontané, elle s'est constituée le principe et la source du mal, par l'abus qu'elle a fait de ses facultés, sans qu'aucune nécessité extérieure lui eut été imposée, mais par une résolution et un jugement parfaitement libre. La cause remonte donc à celui qui a fait le choix, et Dieu n'y a pas de part. Dieu n'a rien fait de vicieux, ni la nature, ni l'essence de l'âme. Il n'est pas libre à ce qui est bon par excellence de faire autre chose que le bien; tout ce qui est conforme à sa nature est donc bon. La liberté d'élection, donnée naturellement à toute âme raisonnable, est une bonne chose, car, elle ne lui a été concédée que pour faire de bons choix. Lors donc qu'elle agit mal, on ne doit pas en accuser la nature, car le mal chez elle est contre nature, c'est l'effet de son choix, ce n'est point l'œuvre de la nature. Quel refuge pourrait rester à celui qui, ayant eu le pouvoir de choisir le bien, lorsqu'il ne l'a pas choisi, lorsqu'il s'est volontaire-

ment détourné de ce qui était le mieux, pour se saisir de ce qui est le plus mal, s'est rendu cause du mal qui l'opprime, parce qu'il a méprisé la loi, sa fidèle compagne, qui pouvait être son médecin et son sauveur ?

En conséquence, celui qui ne tient aucun compte de ces vérités, qui rattache tout à la nécessité et au mouvement des astres, qui déclare qu'on ne doit pas nous attribuer la cause du désordre qu'occasionnent les transgressions des hommes, qu'elle vient de la puissance qui met tout en mouvement, n'est-il pas impie et blasphémateur ? S'il déclare que le mouvement des astres est fortuit et sans l'action de la providence, dès lors il est convaincu d'athéisme, pour n'avoir pas aperçu l'harmonie pleine de sagesse, et l'ordre qui règne dans l'univers, lesquels ont maintenu le mouvement régulier, par lequel s'est déroulée cette longue suite de siècles, venus jusqu'à nos jours. S'il reconnaît que c'est la providence divine qui conduit et soutient tout ; s'il la place au plus haut rang ; s'il confesse qu'elle gouverne tout par une raison toute sage ; alors il n'échappera pas moins à l'accusation d'impiété, puisqu'il absout de crime les hommes prévaricateurs, disant qu'ils n'ont point agi par une détermination propre et privée, et reportant la cause de toutes les mauvaises actions sur la providence universelle, à laquelle il donne le nom de nécessité et de destinée, et qu'il reconnaît pour l'auteur de toutes les obscénités, les infamies, les cruautés et les meurtres qui se commettent. Quel autre qualifierons-nous d'impie, plus que celui qui, admettant le Dieu universel, comme créateur et ordonnateur du monde, déclare qu'il force celui qui ne voudrait pas être impie, à faire des sacrilèges ; celui qui ne voudrait pas être athée, à le devenir, et à blasphémer contre Dieu même ; celui qui a reçu de la nature la virilité, à se livrer contre nature et contre sa propre volonté, aux désordres d'un autre sexe, sous le joug de la contrainte qu'il lui impose ; un autre, à devenir homicide, sans que sa pensée y soit pour rien, mais poussé par la volonté de Dieu ; en sorte, qu'il n'est pas de crime qu'on soit fondé à censurer. Cependant, il faut bien ou traiter ces actions d'offenses, ou déclarer, Dieu l'auteur de tout le mal qui se fait ; soit parce que, assistant à tout, voyant

tout, entendant tout, il contraindrait cependant à ce que de pareilles choses se fissent; soit, parce qu'il aurait tellement disposé l'entraînement de l'univers et le cours des astres, qu'il aurait rendu inévitable, l'exécution de semblables crimes. Car le fabricant de la machine qui contient toutes les parties du piège des chasseurs, est incontestablement la cause de la prise qu'ils ont faite. Soit donc que seul à seul, ou avec le secours d'une nécessité qu'il a aussi élaborée, Dieu précipite dans ce gouffre de maux, des êtres qui sont sans volonté, c'est lui, et nul autre que lui, qu'on doit considérer comme le seul artisan de tous les maux. L'homme ne saurait être déclaré justement coupable, mais Dieu son créateur. Or, peut-on tenir un langage plus injurieux pour la divinité? Celui qui introduit la destinée, bannit de l'univers Dieu et la providence; de même que celui qui impose la divinité sur tout ce qui existe, renverse par là toute la doctrine du fatum. Car dieu et le destin seraient une même chose, ou ils seraient distincts l'un de l'autre. Mais ils ne sauraient être une même chose, puisque, d'après ce qu'ils disent, le destin *εμαρτυρη* est l'enchaînement (*επιμυθε*) des causes (15), qui, de toute éternité, invariablement et inévitablement, découlent du mouvement des corps célestes. S'il en est ainsi, comment les *corps célestes* (16) n'auraient-ils pas précédé la destinée, qui n'a d'existence que par eux? car on pourrait dire qu'elle n'est qu'un accident et qu'une conséquence de leur préexistence. Or, comment l'accident pourrait-il se confondre avec les astres, et ceux-ci avec le Dieu universel? Si, au contraire, les astres sont sans âme et sans intelligence, comme tout le décèle dans leur nature, et que Dieu soit une sagesse incorporelle, vivant par elle-même, qui distribue les bienfaits de sa création aux astres pris en particulier, et son gouvernement à l'ensemble de l'univers; Dieu et la destinée ne sont donc pas une même chose. S'ils sont deux, l'une doit l'emporter sur l'autre : cependant rien n'est plus beau, ni plus puissant que Dieu; donc il commandera et donnera des lois à ce qui est plus faible, ou condescendant à la destinée lorsqu'elle est malfaisante, il assumera tout le blâme du mal qui sera fait, comme ayant la puissance suffisante pour l'arrêter dans son action, et ne l'ayant pas fait. Au lieu de cela,



lui ayant laissé une libre carrière de travailler à la calamité et à la destruction de tous, il a fait plutôt lui-même le mal, puisque, comme créateur et ordonnateur de tout, il a fait aussi la destinée.

Dira-t-on que dieu ne tient aucun compte de l'ordre qui règne dans l'univers. Mais bientôt se ferait entendre la voix des athées, à laquelle nous devons fermer nos oreilles, lorsque la providence et la puissance divine se démontrent ostensiblement d'elles-mêmes, tant par l'universalité de leurs œuvres pleines de sagesse et admirables par l'art qui y règne, que par les actes, qui incontestablement nous démontrent dans le for intérieur, la puissance libre et indépendante de l'âme raisonnable : puissance telle que bien que mille causes extérieures, par le concours des circonstances, viennent s'opposer, soit à l'action physique du corps, soit à l'élan qui dépend de notre volonté ; toutefois l'énergie de l'âme libre résiste à tout, faisant voir que la faculté d'élection qui est en nous, lorsqu'elle fait un choix vertueux, est invincible et supérieure aux obstacles. Les temps présents nous en fournissent une preuve irrécusable, par les faits qui accompagnent la prédication de l'Évangile de Notre Sauveur. Et pour se convaincre que ce ne sont pas des sons et de vaines paroles, il suffit de considérer le combat des hommes pieux, et de les voir supporter, par une détermination volontaire, de rudes travaux en vue des couronnes de la piété. Des milliers d'hommes, tant grecs que barbares, donnent ce spectacle dans tout l'univers : ils supportent avec joie tous les sévices possibles ; ils abordent avec un visage serein toute espèce de torture, et acceptent avidement toutes les formes de supplice qui doivent détacher leur âme des liens du corps. Certes, il n'est aucun raisonnement qui puisse attribuer leur détermination à la destinée. Quand est-ce que le mouvement des astres, depuis la durée des siècles, a produit des athlètes de la piété qu'on puisse leur comparer ? Quand, avant l'avènement du Sauveur et la diffusion de sa doctrine dans l'univers, vit-on sur la terre un combat de cette nature ? Quel âge a produit une école de semblables enseignements, qui détruisent la superstition et l'erreur, qui initièrent tous les hommes grecs et barbares, dans la connaissance du

Dieu universel? Quel sage parmi les plus vénérés des temps antérieurs, soit grec, soit barbare, a joni d'une pareille destinée : celle de faire briller aux regards du monde entier une parole qui, sortie de sa bouche, s'est propagée jusqu'aux extrémités de la terre, pour associer les hommes à la gloire de Dieu? Si jamais rien de pareil n'a eu lieu ; si on n'a jamais oui un fait aussi prodigieux, elle n'existait donc pas, cette série de causes, ni cette nécessité première, de qui tout dépend. Rien n'empêchait que, depuis longtemps, le mouvement des astres et leur circulation étant les mêmes, d'autres sages n'eussent eu une naissance pareille et un sort semblable. Par quelle destinée donc notre Sauveur a-t-il fait connaître Dieu dans l'univers entier; tandis que les Dieux avoués et vénérés d'ancienne date par les grecs et les barbares, ont été déçus de leur rang? Ce qui leur a fait perdre ce titre, n'est pas autre chose que la prédication du Dieu nouveau. Quelle destinée l'a annoncée à tous les hommes, comme le Dieu créateur de toutes choses, et les a contraints de proclamer qu'il n'y avait pas de destinée? Comment, au lieu de cela, ne les a-t-elle pas obligés de la reconnaître par la pensée comme par la parole? D'où viennent tous ceux qui, depuis longtemps, ont soutenu des combats de tout genre, à cause de la pieuse doctrine du Sauveur, et qui les soutiennent encore? Ils ont donc reçu la même part de destinée, pour être ainsi asservis à la même parole et à la même doctrine; pour manifester les mêmes sentiments, la même volonté et la même force d'âme; pour embrasser une vie pareille; pour chérir la même doctrine; pour supporter avec joie les mêmes souffrances, pour le soutien de la foi. Qui pourrait admettre un discours semblable à celui qui voudrait que les jeunes gens et les vieillards, sans distinction d'âge, que les hommes et les femmes, les races barbares, les esclaves et les hommes libres, les savants et les ignorants, non pas dans un coin de la terre, ni sous l'influence des mêmes astres, mais sur tout le globe habité, soient poussés et violentés, par la même nécessité du destin, à préférer une doctrine quelconque à toutes celles qu'ils tiennent de leurs pères; à accepter joyeusement la mort, par dévotion envers le Dieu unique; à professer le dogme de l'immortalité de l'âme, et à préférer la philosophie

des œuvres à celle en paroles? Il serait clair pour un aveugle, que cela n'est l'effet d'aucune nécessité, mais est propre à l'enseignement d'une doctrine, dont l'acceptation réfléchie et libre, est confirmée par des exemples évidents. Cette question pourrait être démontrée par mille autres raisonnements; mais content de ceux qui viennent d'être exposés, je me bornerai à soumettre à vos réflexions les citations suivantes de vos philosophes, afin que vous appreniez combien l'homme est plus sage et meilleur que vos dieux rendant des oracles. Ecoutez donc celui qui, en convainquant d'erreur ces merveilleux oracles, bafoue le dieu Pythien sur son recours à la destinée dans les oracles. Ce morceau est tiré également de l'écrit qui a pour titre γοήτων φωρά, *La découverte des jongleurs*. Il y gourmande sévèrement, avec un style plein de verve, l'égarement de la multitude et Apollon lui-même. Voici en quels termes il s'exprime :

#### CHAPITRE VII.

COMMENT LES PHILOSOPHES GRECS EUX-MÊMES ONT COMBATTU, PAR DES ARGUMENTS ÉVIDENTS, LES DOCTRINES PROFESSÉES PAR LES DIEUX SUR LA DESTINÉE, TIRÉ D'ŒNOMAUUS.

« A toi donc qui ne peux ni rester en repos à Delphes ni te taire quand tu le voudrais :

« Apollon, le fils de Jupiter, veut maintenant ; non pas précisément qu'il veuille, mais il se trouve placé dans la nécessité de vouloir. Cependant, puisque nous en sommes venus à cette question, sans que je sache comment, il me semble à propos, en laissant de côté le reste, de l'examiner. Certes, c'est une chose qui nous intéresse et qui mérite qu'on s'y applique. C'en est fait, autant qu'il est au pouvoir de ces sages, de ce qu'on nommerait soit le gouvernail, soit la colonne, soit le fondement de la société humaine, de notre liberté d'action enfin, que nous considérons comme souveraine dans nos déterminations les plus essentielles. Démocrite (17), certainement, et Chrysippe, si nous ne nous trompons pas, se sont efforcés, le premier de prouver l'esclavage absolu, le second le demi-esclavage de la plus noble des facultés de l'homme (18).

« Après tout, leur manière de raisonner sur ce point est telle qu'on peut l'attendre des hommes sur des questions qui intéressent l'humanité. Mais si la divinité entre en lice avec nous, ô ciel! que devicndrons-nous? Cependant ses arguments ne sont ni convenables ni équitables, si nous devons en juger par les vers suivants : « Ennemi des peuples qui t'avoisinent, chéri des dieux immortels, reste paisiblement sur tes gardes, en tenant ton javelot au dedans (19). »

« Mais quoi! est-ce que si le député d'Argos vous demandait : cela m'est-il libre si je le voulais; puis-je, s'il me convient, rester assis et me tenir sur mes gardes; vous ne devriez lui répondre autre chose que : cela vous est libre et vous le pouvez, sans quoi comment aurais-je pu vous le prescrire ?

« Fils chéri de l'illustre Chiron, Cariste (20), quittant le Pélion, allez à la pointe de l'Eubée; car il est marqué dans les destins que vous devez fonder en ce lieu une ville sainte. Partez donc et ne différez pas davantage. »

« S'il est, certes, quelque chose au pouvoir de l'homme, ô Apollon, c'est d'être maître de quitter, quand on le veut, le Pélion. Cependant j'ai entendu beaucoup de sages me dire que j'étais destiné à habiter le promontoire de l'Eubée et à y fonder une ville sainte. J'irai donc, je fonderai donc, soit que vous me le disiez ou que vous ne me le disiez pas, soit que je le veuille ou que je ne le veuille pas. Mais s'il faut que je veuille ce qui m'est imposé par contrainte, je le voudrais même en ne le voulant pas. Au reste, il est plus juste que je m'en rapporte à vous, ô Apollon. En conséquence, je me conformerai à ce que vous me commandez.

« Annoncez aux Pariens, ô Télésiclés, comme je vous l'ordonne, d'aller fonder une ville dans une bonne exposition (21), dans l'île Héria. »

« J'annonce par Jupiter (dira peut-être l'audacieux qui se propose de vous retorquer) que quand même vous ne le commanderiez pas, le sort en est irrévocable. Thasos est cette île Héria; les Paricns y aborderont, mon fils Archiloque leur ayant expliqué que cette île se nommait autrefois Héria.

« Toutefois, comme vous êtes habile à vous défendre, vous ne tolérerez pas, j'espère, l'ingratitude et l'effronterie de cet

homme qui, si vous n'aviez eu la bonne volonté de lui faire connaître ce qui en était, ne l'aurait jamais annoncé à ses concitoyens, et jamais son fils Archiloque n'aurait dirigé la colonie pariennne, et jamais les Pariens n'auraient habité Thasos. Au reste, je ne sais pas si vous ne lui direz pas : Vous ne savez ce que vous dites. Mais puisque nous avons du loisir et que nous pouvons jaser longuement, ce que je vais vous dire ne sera pas déplacé. Veuillez donc répondre à ceci, car peu de paroles suffisent. Est-ce que vous et moi nous sommes quelque chose ? Oui, répondrez-vous. D'où le savons-nous ? Par quoi avons-nous jugé que nous le savions ? Mais est-il un guide aussi certain que la sensation tant de notre propre existence que celle réciproque de notre double existence mutuelle ? Comment savons-nous que nous sommes vivants, et comment le découvrons-nous ? Comment, ensuite, savons-nous qu'entre les animaux, je dirais, moi, que nous sommes des hommes, et qu'entre les hommes, l'un est un jongleur, et l'autre un dépisteur du jongleur ; et vous, vous diriez que l'un est un homme, l'autre un Dieu, que l'un est un devin, l'autre un sycophante ? Je consens qu'il en soit ainsi, si je suis mis en défaut. Ensuite, comment savons-nous que nous conversons dans le moment présent ? Quelle demande ? Est-ce que nous ne jugeons pas sainement d'après la relation des sens ἀνθρώπις, la chose qui nous est plus intime ? Evidemment, rien n'est ni plus élevé, ni plus respectable, ni plus digne de foi, car s'il n'en est pas ainsi et que les sens soient infidèles, on ne verra plus venir vers vous, à Delphes, un personnage du nom d'Alcméon, qui, ayant tué sa mère, banni de sa patrie où il désire rentrer, ne sait ni s'il existe, ni s'il est banni, ni s'il veut rentrer dans sa patrie ou non. Car, évidemment, si Alcméon est insensé ; s'il se figure des choses qui ne sont pas, qu'au moins le dieu pythien ne partage pas son erreur, qu'il ne lui parle donc pas en ces vers (22).

« Vous demandez le retour dans la terre paternelle, ô fils d'Amphiaräus.

« En effet, vous ne savez pas si c'est vous qu'interroge un fils d'Amphiaräus ; et dans le cas où ce serait vous qu'il interrogeât, vous n'avez rien à lui dire sur ce qu'il vous demande. Mais que Chrysispe lui-même, qui a introduit le demi-escla-

vage, sans bien savoir en quoi il consiste, ne s'avise pas d'aborder le portique dans l'espoir d'y rencontrer des imbécilles qui viendront l'entendre comme l'*ὄτρικ* de l'*Odyssée*. Qu'il n'aille pas se poser en champion pour disputer contre Arcésilas présent, contre Epicure absent (23). Qu'est-ce qu'Arcésilas? qu'est-ce qu'Epicure? qu'est-ce que le portique? que sont les nouveaux académiciens? qu'est-ce qu'*ὄτρικ* (personne)? On ne les connaît pas; on n'est pas en état de les connaître. Ce qui est bien plus fort: personne n'est même assuré de son existence. Vous ne pourriez donc pas supporter ni stoïciens, ni Démocrite même si quelqu'un parlait de la sorte. Il n'est pas, en effet, de règle plus fidèle (que les sens) de ce que je dis; si l'on peut croire qu'il en est d'autre, elle ne pourrait jamais égaler celle-là, ou, si elle l'égalait, elle ne pourrait pas la surpasser. Or donc, dira-t-on; vous, Démocrite, et vous, Chrysippe, et vous, Dieu prophète, puisque vous vous fâchiez si l'on voulait nier la réalité des relations des sens, à quoi servent tous vos livres? Souffrez que nous nous mettions à notre tour en colère. Eh quoi! en effet, d'une part cette relation vous semblera et sera le guide le plus digne de foi et le plus respectable, et d'une autre il vous paraîtra vrai de dire qu'elle puisse être subjuguée à son insu par une destinée inévitable, ce en quoi vous n'êtes pas d'accord entre vous, les uns la faisant dépendre de la divinité; les autres de certains petits corpuscules qui se portent en bas, qui remontent en haut, qui se compliquent, se séparent, s'éloignent et se rapprochent, par nécessité.

« Voici donc que, par ce moyen, dans les relations de nos sens, les unes sont l'effet de l'indépendance de nos facultés, les autres sont dues à la contrainte. Vous ne vous souvenez donc plus de tout l'intervalle qui existe entre marcher et se laisser traîner, entre l'élection et la contrainte. Mais pourquoi ai-je amené la conversation sur ce sujet? C'est parce que vous avez perdu de vue, ô prophète, ce dont nous disposons en maîtres. Et vous qui savez tout, ignorez-vous, par hasard, ces effets dont les chaînons se rattachent à notre seule volonté? Elles ne sont pas en petit nombre les choses dont elle est le principe. Or, celui auquel échappe le principe, cause évidente de tout ce qui suit, certes, n'aura jamais la prévision de ce qui doit

suivre. En conséquence, celui qui prophétise à Laïus que son fils le tuera, est sans pudeur. Ce fils devait certainement rester maître de sa volonté. Et il n'existe ni Apollon, ni quelque autre que ce soit, supérieur même à ce dieu, capable par sa seule puissance de faire advenir ce qui n'a pas la nécessité d'être présentement ou de devoir être un jour. Et ce qui est plus dérisoire encore que tout le reste, c'est ce mélange et ce concours de causes qui sont dans la dépendance de l'homme, et celles qui tiennent à un enchaînement nécessaire (24) ; ce qui se retrouve, de l'aveu des hommes les plus sensés, dans l'oracle d'Euripide. Laïus était bien le maître de ne pas vouloir que Laïus eut un fils, et ainsi d'échapper à la prédiction apollonienne. Car cette nécessité inévitable de tomber sous les coups de son fils, tenait à ce qu'il donnât naissance à ce même fils. C'est ainsi qu'il devait procurer au prophète le pressentiment de la nécessité de ce qui devait lui arriver. Ensuite, cet enfant lui-même était maître de sa propre volonté, comme son père de la sienne. Et de même que celui-ci était libre de lui donner ou de ne pas lui donner le jour, également le fils, de lui ôter ou de ne pas lui ôter la vie. Or, voilà de quoi se composent tous vos oracles.

« Écoutez encore l'Apollon d'Euripide. Voici ce qu'il nous dit : « Toute votre maison nagera dans le sang (25). » Mais l'aveuglement volontaire de celui qui avait épousé sa mère, et qui avait obtenu la couronne par l'explication de l'énigme; mais le fratricide mutuel de ses fils, parce que l'un avait été banni des états de l'autre, et que cet autre par son ambition et par l'effet du mariage que son frère avait contracté à Argos, fut attaqué par l'armée des sept chefs conjurés contre lui; puisque tout cela dépendait d'une foule de circonstances et de volontés différentes, comment auriez-vous pu le savoir? Ou comment l'*tiqués* (l'enchaînement fatal) aurait-il pu en lier les parties séparées? Si en effet OEdipe, étant maître de son choix, n'avait pas voulu régner; ou si, l'ayant voulu, il n'avait pas épousé Jocaste; ou si, l'ayant épousée, il ne s'était pas aveuglé et ne s'était pas abandonné à l'excès de son emportement et de son désespoir; comment chacune de ces choses se seraient-elles vérifiées? Qui l'aurait forcé à se crever les yeux? Comment

l'aurait-on contraint à prononcer contre ses fils, la malédiction qu'Euripide et vous, lui mettez dans la bouche? Comment enfin chacune de ces choses, une à une, auraient-elles eu lieu, sans les causes qui les ont amenées? Et comment auriez-vous pu en prédire à l'avance l'issue? Continuons. Si ces deux frères se réconciliaient, avaient régné ensemble; ou s'ils avaient observé religieusement les conditions de l'arrangement qu'ils avaient consenti; ou si l'exilé avait trouvé bon de se fixer à Argos, d'aller en Afrique ou chez les Perrhèbes; ou, si établi à Argos, il s'était fait marchand de viandes salées; et si, au lieu de prendre une femme riche, il s'était marié à une simple ouvrière ou à une cabaretière; si Adraste lui avait refusé sa fille; ou s'il la lui eût donnée, mais que Polynice eût abandonné son désir de retourner à Thèbes; ou si l'ayant désiré, il eût maîtrisé ce penchant; ou si Adraste n'avait pas prêté l'oreille à sa demande, de prendre les armes en sa faveur; ou si Amphiaras, Tydée, ni aucun des autres chefs n'avaient voulu le suivre; ou si, l'ayant suivi, Polynice ne se fût pas battu contre son frère, et qu'ils se fussent réconciliés de manière à régner ensemble; ou, qu'au refus d'Étéocle, il eût pris le parti de se retirer, persuadé par les raisonnements d'Euripide. « Tu es venu par une passion insensée pour dévaster ta patrie (a). » Si ces discours ne l'avaient pas ému, mais que son frère eût été frappé des sophismes Euripidéens.

« Le soleil et la nuit sont bien asservis aux mortels, et tu ne veus pas avoir d'égal dans ta famille (b). »

« Comment se seraient-ils rencontrés sur le terrain, et auraient-ils noyé dans le sang la maison de Laïs? »

« Cependant, me répondrez-vous, toutes ces choses sont arrivées. J'en conviens; mais vous, par quelle route êtes-vous parvenu à leur connaissance? Ne voyez-vous pas combien de fois, l'économie de ce drame pouvait être renversée par ce même pouvoir qui est au-dedans de nous, et qui lui a donné naissance. Prenez telle autre supposition qui vous plaira, et je me charge de délier tout votre enchaînement de fatalité, en prouvant son impossibilité. Vous me direz, il est vrai, que

(a) Phéniciennes, V. 570, Phéniciennes, V. 546.



vous connaissez tous les subterfuges des suppositions. Mais, ou cette hypothèse de la disjonction de votre εἰρημὸς (enchaînement) repose entièrement sur la faculté d'action que nous avons en nous, ou vous ne me comprenez pas. Or, comme dans chaque supposition, ô devin, les êtres animés sont souvent moins, souvent plus, causes de ce qui se fait, et que ces causes sont toujours modifiables dans leurs limites, elles amèneront des événements différents. Ceux-ci peuvent suivre leur cours, tant qu'une autre cause ne vient pas s'interposer de manière à leur faire la loi de la suivre à son tour, en abandonnant la direction qui les entraînait d'abord. De cette sorte, un âne, un chien, une puce, peuvent être des principes d'action. Car, par Apollon, vous n'ôtez pas même à une puce son indépendance. La puce donc s'élancera suivant une certaine direction qui, venant à se mêler aux actions humaines, peut devenir un principe déterminant. Vous même, sans vous en apercevoir, avez rendu des oracles dans cet esprit.

« O Locriens, vous avez détruit Trachis, la ville sacrée du divin Hercule (26). Jupiter vous en a fait porter la peine, et il vous la fera supporter encore. » « Que dites-vous? N'était-il pas dans les destinées que cette ville serait détruite par nous? En quoi sommes-nous coupables? N'est-ce pas à votre nécessité que vous devez vous en prendre? Vous êtes injuste, Apollon, en châtiant des hommes qui n'ont commis aucune faute. Mais votre Jupiter n'est autre que la nécessité de la nécessité. Pourquoi nous punit-il et ne se punit-il pas lui-même, puisqu'il a fait surgir une pareille nécessité? Pourquoi nous menace-t-il? Pourquoi nous réduit-il à la famine, comme si nous avions été maîtres de faire ce que nous avons fait? Quant à savoir si cette ville sera rebâtie par nous ou non, le sort en a décidé. O Jupiter, ministre de famine, mettez un terme à votre ressentiment. Rien n'arrive qui n'ait été prédestiné, et c'est votre εἰρημὸς qui nous a prescrit d'agir comme nous avons fait. Et vous, ô Apollon, cessez de prédire des absurdités. Ce qui doit être sera, quand même vous garderiez le silence. Pour nous, qui ne sommes point causes de la législation que vous avez donnée à l'univers, ô Jupiter et Apollon, législation qui n'est que celle de la nécessité, qu'y a-t-il de commun entre nous et les fléaux

dont vous nous accablez forcément, lorsqu'ils vous seraient justement infligés?

« Oétéens, ne vous hâtez pas d'accomplir vos mauvaises pensées. »

« Nous ne nous hâtons pas, ô Apollon; nous sommes poussés, non pas par nos mauvaises pensées, mais par votre impérieuse nécessité. Et ce Lycurgue, comment le louez-vous, ô Apollon? S'il était vertueux, ce n'était ni volontairement ni par son choix, mais involontairement. Or, peut-on être vertueux sans le concours de la volonté? Ce que vous faites ressemble à quelqu'un qui louerait des hommes doués d'un beau corps et leur décernerait des récompenses; qui flétrirait et châtierait ceux qui sont laids. Les méchants pourraient vous dire avec raison: Pourquoi, ô Dieux, ne nous permettez-vous pas de devenir vertueux? Non-seulement vous ne le faites pas, mais vous nous forcez à être *pervers*. Quant aux vertueux, s'ils se prévalent de leurs efforts, il ne faut pas le leur permettre; mais on doit leur dire: Vous, Chrysippe, et vous, Cléanthe, et tous ceux de votre troupe, car vous vous vantez d'être vertueux, sachez que je loue la vertu, mais non pas les gens vertueux. Et cet Epicure que vous, Chrysippe, vous accablez d'outrages, je l'absous de toutes vos accusations. Est-ce sa faute s'il est efféminé et injuste, injures que vous ne cessez de répéter contre lui; si c'est contre sa volonté?

« Les Dieux sont compatissants envers les hommes d'une vie régulière; ils reçoivent les sacrifices et les hommages de ceux qui sont pieux. »

« Il me semble que vous ne vous seriez pas exprimé de la sorte, Apollon, si vous n'aviez été bien convaincu que ce n'est pas tout à fait involontairement, mais par une libre détermination, qu'ils suivent la voie qu'ils ont adoptée. Or, il n'est pas de sophiste, fût-il dieu, fût-il homme, qui, d'après les preuves que nous avons administrées, ose soutenir que ce que nous voulons, a été prédestiné, ou bien nous cesserons de discuter avec lui, et armant notre bras d'un cuir des mieux tannés, nous lui en froterons vigoureusement les côtes, comme à un enfant indocile. »

Voici les termes dans lesquels OEnomaüs a bafoué le mar

chand d'oracles. Si ces manières cyniques ne vous plaisent pas, prenez et lisez les ouvrages d'autres philosophes contre la destinée, qui non-seulement renversent de fond en comble les oracles que nous avons cités tout à l'heure, mais en général tous ceux qui ont été proposés à la crédulité humaine comme des dogmes. Car ce ne sont pas seulement des hommes sans lettres et sans usages, mais ce sont même des gens qui se vantent d'être instruits et philosophes, qui ont afflué en grand nombre à la défense de cette doctrine. Je crois donc qu'il est indispensable de leur opposer les réfutations d'autres philosophes, pour donner à l'examen de cette question toute la suite qu'elle comporte.

Je vais d'abord vous donner un extrait de l'ouvrage de Diogénianus sur la destinée, en opposition à ce qu'a écrit Chrysippe.

---

## CHAPITRE VIII.

**SUR LE MÊME SUJET, TIRÉ DE DIOGÉNIANUS LE PÉRIPATICIEN CONTRE CHRYSIPPE, QUI PRÉTEND CONCILIER LA CAUSE LIBRE DE NOS ACTIONS AVEC L'OPINION, QUE TOUT VIENT DU DESTIN, EN QUOI IL PROUVE QUE CHRYSIPPE N'A BIEN COMPRIS A CE QU'HOMÈRE DIT DU DESTIN.**

« Il est convenable, après tout ce qui vient d'être dit, de citer les opinions de Chrysippe le Stoicien sur le même sujet. Dans son premier livre sur le destin, voulant nous montrer que tout est compris sous la loi de la nécessité et du destin, il fait usage de divers témoignages, entre lesquels il cite ces vers d'Homère :

« Mais un sort cruel m'a frappé, c'est celui qui avait présidé à ma naissance.

« Plus tard, il souffrira tout ce que la Parque a filé pour lui, lorsque sa mère lui donna le jour. »

« Je déclare qu'aucun des hommes n'a jamais échappé à son destin. »

Ne voyant pas qu'ailleurs le même poète a dit des choses

tout-à-fait en opposition à celles-ci, dont cependant il fait usage dans le second livre, lorsqu'il veut confirmer que beaucoup de choses émanent de nous. Ainsi :

« Ceux-ci ont été victimes par leurs propres fautes. » Et ceci :

« O ciel, les mortels accusent les dieux, en disant que c'est de nous que viennent tous leurs malheurs, tandis que c'est par leurs crimes qu'ils éprouvent des revers qui ne leur étaient pas destinés. »

« Ces citations sont contraires à celles qui soumettent tout à la destinée ; et ce que Chrysippe n'a pas su découvrir, c'est que, même dans les premiers vers cités, Homère n'a nullement donné un témoignage favorable à sa doctrine. Il n'a pas dit en effet que tout était produit par le destin ; mais on y découvrira plutôt en y portant attention, qu'il est seulement énoncé, qu'un certain nombre d'événements doit lui être attribué. Ainsi :

« Mais un sort cruel m'a frappé, c'est celui qui a présidé à ma naissance. »

« Ne veut pas dire que tout arrivera d'après le sort, mais seulement la mort ; car, dans la vérité, tout animal qui a reçu la naissance est prédestiné à mourir.

Passons au vers suivant.

« Plus tard il souffrira ce que la Parque a filé pour lui, lorsque sa mère lui donna le jour. »

« Ce vers est semblable au précédent ; il ne veut pas dire que tout ce qu'il éprouvera, sera l'effet de sa destinée ; mais qu'il est certaines choses qu'il éprouvera par elle. Car, quelle autre signification que celle-là pourrait-on attribuer à la distinction résultant de *δοξα*. Il y a beaucoup de choses qui nous arrivent forcément ; mais ce ne sont pas toutes choses.

« Je déclare qu'aucun des hommes n'a échappé à son sort. »

« Cela est très-bien dit. Qui pourrait, en effet, se soustraire à ce qui est de nécessité pour tous les êtres vivants ? En sorte que, non seulement Chrysippe n'a pas Homère de son avis, lorsqu'il pense que tout arrive par l'influence du destin ; mais même il l'a pour adversaire, puisque celui-ci a dit clairement et souvent, que beaucoup d'événements sont amenés par nous. Quant à soutenir que tout advient nécessairement, on ne pourra jamais découvrir qu'il l'ait formellement énoncé nulle part. Cepen-

dant, comme poète, ne nous ayant pas promis de dire la vérité sur la nature des choses, mêlant au contraire les *mosures aux passions* (27), ainsi que toutes les opinions reçues parmi les hommes, il n'y aurait rien d'inconvenant à ce qu'Homère fût souvent en contradiction avec lui même. C'est au philosophe qu'il est interdit de se contredire, comme d'user du témoignage d'un poète. » Après d'autres réflexions, il reprend : « Chrysippe croit nous donner une forte preuve de l'action universelle de la destinée, d'après les dénominations usitées, *πεπρωμένη* marque en effet un gouvernement qui embrasse tout, et qui accomplit (*πεπερασμένη διοίκησης*). Par *ἐμπαρμένη* on doit comprendre un enchaînement (*ἐπιμώς*), soit dérivant de la volonté de Dieu, ou d'une cause quelconque. Les Parques, (*Μοίραι*) ont été ainsi nommées, parce qu'elles distribuent (*ἐκ τῶ μμερισθαι*) à chacun de nous, ce qui lui revient; ce qui fait que τὸ χρεῖον (28) désigne ce qui est convenable, le devoir s'appliquant à la destinée. Quant au nombre des Parques, cela tient à l'idée des trois temps, dans lesquels sont renfermées toutes choses, et par lesquels elles s'achèvent. Lachesis est ainsi nommée, parce qu'elle répartit à chacun sa destinée de *λαχάνω*. Atropos marque l'immutabilité, l'irrévocabilité du partage (*ἀτρέπτου*). Clotho, *διὰ τὸ συνεχελῶσθαι* parce qu'elle file tout ce qu'une seule fin doit terminer. C'est avec ces niaiseries et autres pareilles, que Chrysippe croit nous prouver que la nécessité s'étend à tout. Pour moi, je ne puis assez m'étonner, qu'en débitant des choses telles, il ne se soit pas aperçu de toute leur inanité.

« Accordons au vulgaire de faire usage des notions d'après lesquelles il nous donne l'étymologie de ces noms, comme s'ils avaient été conçus et usités dans cette pensée, parce qu'il croit que le destin occupe tout, que les causes qui règlent les effets constants et les effets variables de l'univers sont immuables et antérieures à tous les temps. Mais vous, Chrysippe, vous mettez-vous à la suite de toutes les opinions qui règnent parmi les hommes? Aucune d'elles ne vous semble-t-elle erronée? Ont-ils su tous discerner toute la vérité? Comment dites-vous en ce cas qu'il n'est aucun homme qui ne vous semble aussi insensé qu'Oreste ou qu'Alcméon, si ce n'est le sage? Or, vous ne reconnaissez qu'un ou deux sages; tous les autres sont at-

teints d'une aliénation égale à ceux que nous avons nommés. Pourquoi alors battez-vous en raine toutes leurs opinions comme contraires à la vérité, savoir, celles qu'ils ont sur la richesse, sur la gloire, sur la royauté, sur toutes les natures de plaisirs, que la multitude considère comme des biens? Pourquoi dites-vous que toutes les lois établies et toutes les formes de gouvernement sont mauvaises? Pourquoi avez-vous composé cette multitude de livres, si les hommes n'avaient de fausses opinions sur quoi que ce soit? Vous ne voudrez pas que nous disions que leurs croyances sont excellentes, quand ils pensent comme vous, ni qu'ils sont des furieux quand ils vous abandonnent. Premièrement, vous ne convenez pas que vous soyez assez sage vous-même (tant s'en faut que nous le soyons), pour poser ainsi des règles certaines de jugements, qui nous les montrent parfaitement sûrs, lorsqu'ils s'accordent avec les vôtres. Et si cela était vrai, à quoi bon dire que tous sont au même degré d'aliénation, et ne pas se borner à les louer, comme ayant découvert le vrai, chaque fois qu'ils étaient du même sentiment que vous; et supposer qu'ils se trompaient, seulement quand ils étaient en désaccord avec vous? Doit-on considérer comme un témoignage de rectitude d'opinion, que vous pensiez comme ceux que personne ne qualifiera justement d'insensés, ainsi que vous le faites; mais que tout le monde, à bon droit, déclarera être bien éloignés de la sagesse?

« N'est-ce pas une dérision de recourir pour l'imposition des noms au témoignage de gens que vous êtes bien loin de reconnaître comme vous étant supérieurs en intelligence, à moins que, dans le principe, les inventeurs de ces noms n'aient été des sages; ce dont vous ne pourrez jamais nous donner la preuve? Mais passons là-dessus. Accordons que ces noms aient été appliqués comme vous le voulez; qu'ils aient cette signification; que les opinions qui les ont suggérés ne sont pas erronées; comment en concluez-vous que toutes choses sans exception sont soumises au destin, et non pas (si tant est qu'il y ait une destinée) qu'il n'existe qu'une classe de choses qui soit dépendante de cette destinée? En effet, le nombre des Parques, leurs noms, le fuseau de Clotho, le fil qui en sort, la quenouille qu'il enveloppe, et toutes les autres choses qu'on en

débite, montrent qu'il est des causes intransgressibles, éternelles, qui sont de droit, pour tout ce qui est forcé, et tout ce qui ne peut pas se produire par d'autres causes. Mais il en est un grand nombre qui ne sont pas de cette espèce, parmi lesquelles sont d'abord celles dont les hommes attribuent aux Dieux l'arrangement et la conduite, puis celles dont ils reconnaissent que nous sommes les auteurs : d'autres dépendent de la nature; d'autres de la fortune. Les hommes voulant nous montrer la mobilité et l'inconstance de la fortune, qui tantôt est ainsi, puis ensuite est toute autre, et pour caractériser le concours fortuit et la qualité des effets qu'elle cause, l'ont dépeinte sous la forme d'une femme marchant sur une boule (29). N'est-ce pas aussi là une des opinions des humains? Il faut avouer qu'ils confondent toujours les causes, et que ce qui vient du destin ou de la fortune, ils l'attribuent à la puissance divine; ce qui n'a que nous pour auteurs, ils le font remonter au destin. Mais, pour ce qui est de croire à l'existence de toutes ces causes à la fois, c'est d'une évidence incontestable; en sorte que ni les préjugés répandus dans l'humanité, ni l'imposition des noms eux-mêmes, ne viennent pas à l'appui des doctrines de Chrysippe.»

Diogénianus continue à la suite :

« Dans le 1<sup>er</sup> livre du Destin, Chrysippe fait donc usage des démonstrations que nous venons de citer; mais dans le 2<sup>me</sup>, il essaie de dégager sa doctrine de toutes les absurdités qui semblent résulter de l'assertion que tout est forcé : absurdités que nous avons fait ressortir en commençant : telles que d'anéantir par là cette inclination que nous sentons en nous, et qui nous porte à blâmer, à louer, à exhorter, tout ce qui semble n'avoir que nous pour cause. Il dit donc dans son second livre, que beaucoup de choses émanent de nous évidemment, sans cependant être moins dépendantes du destin, qui embrasse l'univers dans toutes ses parties. Il fait usage des exemples suivants : il dit que le destin a préservé son manteau d'être perdu, non pas absolument, mais sous la condition qu'on veillerait à sa conservation; qu'un tel a été sauvé de l'attaque des ennemis, mais sous la condition de les fuir; qu'un second a obtenu d'être père, mais en voulant bien s'associer une femme.

Car, dit-il, si quelqu'un disait que le pugil Hégésarque est sorti du stade sans avoir reçu un seul coup, il serait absurde de se figurer qu'il a lutté les mains pendantes, parce que sa destinée voulait qu'il sortît sans atteinte; celui qui fait cette déclaration n'ayant pas voulu dire autre chose, sinon que cet homme, par son extrême dextérité à parer les coups qu'on lui portait, les avait tous évités. Il en est de même de tous les autres cas : beaucoup de choses ne peuvent, en effet, être produites sans que nous le veillions, et sans que nous déployions l'empressement le plus vif et l'attention la plus soutenue à en assurer l'obtention; et c'était de la sorte que le destin en avait réglé l'accomplissement.

« On ne saurait s'empêcher d'admirer le défaut de vue de cet homme pour les choses les plus évidentes, et de logique par l'incohérence de ses raisonnements. Il me semble que, comme on ne peut concevoir rien de plus opposé à ce qui est appelé doux que ce qui est appelé aigre, au blanc que le noir, au froid que le chaud; de même rien n'est plus contraire à ce qui vient de nous, que ce qui vient du destin, puisqu'il a prévalu de nommer destin tout ce qui se fait bon gré malgré nous, et de reconnaître comme de nous, tout ce qui n'arrive à son terme, qu'autant que nous ferons effort et que nous nous donnerons du mal pour l'obtenir; tandis que, au contraire, notre négligence et notre lâcheté nous fait échouer dans la fin proposée. Si donc je ne peux conserver mon manteau, qu'en m'efforçant de le garder; si je ne puis procréer d'enfants, qu'autant que j'aurai commerce avec une femme; si je ne puis échapper à la mort de la part des ennemis, qu'autant que je voudrai les fuir; si ce n'est qu'en me battant vigoureusement contre mon adversaire, que je me préserverai de l'atteinte de ses mains et que je sortirai du combat exempt de ses coups; comment peut-on dire que je dois mon succès au destin? Si l'on veut lui en attribuer le mérite, il ne faut plus parler de nous. Si, au contraire, c'est par nous que la chose s'est faite, il ne faut plus le citer, parce que ces deux causes ne peuvent concourir ensemble. Mais, dit Chrysippe, c'est bien par nous que ces choses s'opèrent : le par nous étant renfermé dans la compréhension du destin. Mais, lui dirai-je, comment l'entendez-vous?



puisque surveiller ou ne pas surveiller mon manteau ne dépend que de mon libre arbitre, il s'ensuit donc que je suis maître d'assurer sa conservation. Et d'après la distinction dont Chrysippe est l'auteur, il devient évident que la cause qui émane de nous est entièrement indépendante de la destinée. Il est prédestiné, dites-vous, que votre manteau serait sauvé si vous le gardiez ; que vous auriez des enfants si vous le vouliez, autrement rien de cela n'aurait lieu. Dans les choses, au contraire, qui dépendent originairement du *fatum*, nous ne ferons pas usage de ces réserves. Nous ne dirons donc pas que tout homme mourrait si telle chose avait lieu ; qu'il ne mourrait pas s'il en était autrement ; mais simplement qu'il mourra, quelque soin qu'on prenne généralement pour empêcher que cela n'arrive ; ou que tout homme serait soumis à la souffrance s'il faisait ainsi, mais bien que, quoiqu'il le veuille ou non, il sera exposé à la douleur. De même, pour tout ce qui a une pareille existence et non pas une autre, nous disons qu'il y a nécessité que cela soit ainsi, quand même nous voudrions que cela fût autrement. N'est-il donc pas clair que vouloir ou ne pas vouloir n'est déterminé en nous par aucune autre cause que par notre libre élection ? Si donc elle n'est point contrainte, il est clair qu'il n'avait pas été réglé de toute éternité, que l'événement aurait lieu, à moins que la destinée n'ait aussi réglé que je voudrais conserver mon manteau ou que je ne le voudrais pas, et que cet acte me dépendît d'une cause étrangère et forcée. Mais alors toute faculté libre est anéantie en nous, et la conservation ou la perte de mon manteau ne m'aurait plus pour cause. En sorte que, d'après ce raisonnement, je n'encourrais aucun blâme pour l'avoir perdu (un autre en serait coupable), ni aucune louange pour l'avoir gardé (un autre en aurait le mérite), puisque je n'aurais rien fait pour cela. Voilà la conclusion de vos efforts, ô Chrysippe, pour parvenir à concilier des doctrines incompatibles. »

Tels sont les emprunts que j'ai faits à Diogénianus.

Ajoutons aux citations précédentes les réflexions d'Alexandre d'Aphrodisée, personnage célèbre par ses écrits philosophiques, qui, dans ses publications contre le dogme du fatalisme, s'exprime ainsi :

## CHAPITRE IX.

## TIRÉ DES ÉCRITS D'ALEXANDRE D'APHRODISÉE.

« Les causes de tous les événements dont nous sommes témoins se partagent en quatre, ainsi que nous l'a enseigné le divin Aristote : les unes sont efficientes ; les autres jouent le rôle de matière ; les troisièmes tiennent à la forme. Outre ces trois, nous reconnaitrons la cause finale, c'est-à-dire ce en vue de quoi l'action est produite : telles sont les diversités de causes. Tout ce qui existe comme cause de quoi que ce soit se trouvera compris dans une de ces quatre divisions. Et si toutes les actions produites n'ont pas besoin de tant de causes, celles qui en réclament le plus, ne sauraient dépasser ce nombre. La diversité des causes se comprendrait mieux si l'on en faisait l'application à quelque exemple. Prenons une statue pour juger la nature et la distinction des causes. Comme cause efficiente de la statue, nous aurons l'artiste que nous nommons sculpteur ; comme matière, nous aurons le bronze ou la pierre, ou telle autre substance dont l'artiste aura fait choix pour en façonner sa statue ; la forme sera encore une cause de l'existence de la statue, telle que l'artiste a voulu l'appliquer à la matière, lui faisant tenir un disque ou un javelot, ou la plaçant dans toute autre attitude qu'il aura déterminée. Ce ne sont pas là les seules causes de l'existence de la statue ; car la fin pour laquelle on a résolu de la faire ne le cède à aucune des autres pour l'importance ; c'est ou un hommage envers quelque personnage éminent, ou une consécration à la divinité. Sans un de ces motifs, la statue n'aurait pas eu d'objet.

« Maintenant que nous connaissons le nombre et la différence des causes, nous serons fondés à ranger la destinée parmi les causes efficientes, car elle présente une analogie parfaite dans son action, avec ce que nous avons reconnu dans le sculpteur, pour l'exécution de la statue.

« Ces prémices étant posées, il est conséquent de parler des causes efficientes, d'en scruter l'essence pour parvenir à con-

naître si l'on doit considérer la destinée comme la cause universelle de tout ce qui arrive dans le monde, ou si l'on en doit admettre d'autres, au rang de ces mêmes causes efficientes. Aristote, marquant la séparation qui a lieu entre tous les effets possibles, dit que les uns sont en vue de quelque chose (celui qui agit ayant un but et une fin déterminés d'action); les autres sont sans motif (ce sont ceux qui arrivent sans projet arrêté de la part de celui qui agit), comme sans relation vers une fin certaine. C'est parmi ces derniers qu'on doit ranger les tourbillonnements des pailles et corps légers soulevés par le vent, les habitudes de porter la main à ses cheveux pour les tirer, et autres mouvements pareils.

« Quant à ce que ces choses arrivent, c'est un fait constant; mais comme elles n'ont aucune cause qui les dirige vers une fin certaine, et qu'elle se produisent sans but et vaguement, elles ne présentent aucune division entre elles. Quant à celles qui ont relation à quelque fin, étant produites par un motif évident, les unes procèdent de la nature, les autres de la raison. Celles dont l'origine remonte à la nature s'acheminent vers leur fin d'après certains rythmes et dans un ordre constant pour s'y arrêter et s'effacer; à moins qu'un empêchement survenu dans le trajet qui sépare le principe naturel de son terme, ne devienne un obstacle à leur accomplissement. Les effets qui tiennent à une cause rationnelle ont aussi une fin; car aucune des choses que la raison opère ne peut être due au hasard, mais elles se rapportent toutes à un but certain. Nous dirons donc que ces choses sont produites par la raison, par des agents qui raisonnent sur les moyens d'exécution, les combinant de manière à les faire réussir. Telles sont toutes les entreprises dépendant de l'art, et celles qui émanent de notre élection. Elles diffèrent de celles causées par la nature en ce que ces dernières ont en elles le principe et la cause de leur existence telle et non pas autre. C'est ce qui constitue la nature, en ce qu'elles ont dû suivre un certain ordre de progression; la nature qui les élabora n'agissant pas comme dans les arts d'après un raisonnement qui s'y applique, au lieu que les effets produits suivant l'art et l'élection, ont leur principe de mouvement et leur cause efficiente en dehors et non pas en

soi : c'est le raisonnement de l'agent qui leur procure l'existence. Les choses que l'on croit produites par la fortune et spontanément forment une troisième classe parmi celles faites dans une intention quelconque. Elles diffèrent en cela des actions produites *à priori* par un motif déterminé, en ce que, dans celles-ci, tout ce qui arrive avant sa fin est dirigé vers cette fin. Dans les premiers, au contraire, tout ce qui arrive avant la fin est dans une autre intention que la fin, nommée spontanée ou par hasard, parce qu'elle termine brusquement ce qui avait été entrepris dans une autre intention. Ces précédents étant donc établis, et tous les effets étant répartis de la manière que nous venons de tracer, l'ordre des idées demande que nous voyions dans quelle classe de causes efficientes nous devons ranger le destin. Sera-ce dans celles qui agissent sans motif, ou déclarerons-nous cette opinion insoutenable ? En effet, nous n'employons jamais le nom du destin que pour indiquer un but quelconque, en disant : cela est l'effet de la destinée. Il est donc nécessaire que nous placions le destin au nombre des causes intentionnelles. »

Le philosophe sus-nommé, ayant exposé sa doctrine en ces termes, la confirme ensuite par de grands développements, pour prouver que le destin n'est autre chose que la nature, ou ce qui est effectué par la nature (30), et qu'on ne doit jamais assimiler le destin aux choses de notre raisonnement, ni à celles qui sont le produit de l'art. Il dit : « Il arrive que la plupart des effets naturels soient empêchés par ce que nous nommerons contre nature. De même que dans les choses dépendantes de l'art, nous reconnaissons des choses contre l'art. Si donc il existe des effets contre nature, il doit en exister aussi contre destin, puisque nous avons reconnu que le destin n'était pas autre chose que la nature. Nous voyons que le corps, par la raison que sa nature est telle ou telle, tombe malade ou meurt d'après sa constitution. Et cependant il n'en est pas de même dans tous les cas ; car ce résultat n'est pas nécessaire. Ainsi, les soins hygiéniques, les changements de régime, les prescriptions médicales, les avertissements des dieux sont souvent assez efficaces pour expulser les affections morbides. On trouvera également dans l'âme contre l'inclination qui lui est naturelle,

dans chaque individu, des penchants différents, aussi bien que des actes et des habitudes qui, par la pratique de la vertu, par l'étude des sciences et par l'entretien des gens probes, rendent les hommes meilleurs qu'ils n'étaient. Un physionomiste ayant dit autrefois de Socrate le philosophe, des choses qui semblaient étranges et entièrement éloignées de sa manière de vivre : ces pronostics ayant excité les plaisanteries de ceux qui entouraient le philosophe : Zopyre ne s'est pas trompé, dit Socrate, j'aurais été tel en effet, d'après mes dispositions naturelles si elles n'avaient été réformées par l'exercice de la philosophie (31). »

Telles sont les conditions de la nature, que le philosophe déclare ne différer en rien de celles de la destinée.

Quant à la fortune, il l'a défini en ces termes : « Il y a fortune, lorsqu'un agent, ayant entrepris une œuvre dans une intention quelconque, elle est traversée par un résultat qu'il n'attendait pas ; résultat étranger à ce qu'il avait conçu. Il donne l'exemple d'un homme qui, fouillant la terre pour un autre motif, a trouvé un trésor ; d'un créancier qui a recouvré son argent par l'effet de la fortune, lorsque se rendant sur la place publique par un autre motif, il rencontre son débiteur, et reçoit de lui ce qui lui était dû. On dit qu'un cheval a été sauvé d'une manière fortuite, lorsque s'étant échappé dans l'espoir de pâturer ou pour autre cause, des mains de ceux qui le retenaient, il arrive, en fuyant et en courant, qu'il soit rencontré par ses maîtres. Tous les exemples d'une même nature ne pourraient jamais être attribués au destin.

« Il est des causes dont la pénétration échappe à l'esprit humain, ce sont celles qu'on croit appartenir à des aversions dont on ignore l'origine. Tels sont les talismans auxquels on attribue des facultés, dont on ne peut donner aucun motif raisonnable ni même plausible, pour faire faire telle ou telle chose (32). Il en est de même de certaines incantations et sortilèges, dont on convient que personne ne peut découvrir la cause. Aussi les nomme-t-on ἀναιτιολόγητα sans cause appréciable.

« Il est encore, en outre de ceux-ci, une foule d'événements

accidentels, qu'on nomme *ἀποτέργειν*, que rien ne pourrait faire attribuer au destin. Ce sont ceux qui auraient pu ne pas advenir, et que ce verbe *ἐτιγχε* fait parfaitement connaître, tels que d'agiter une partie de son corps, de faire tourner la tête sur le col, d'étendre le doigt, de froncer le sourcil, de se lever quand on est assis, de se reposer quand on est en mouvement, de se taire lorsqu'on parlait, et les mille mouvements où la faculté de faire l'un des contraires ne saurait être attribuée au destin ; car, rien de ce qui est susceptible de contraire ne peut en dépendre. Ensuite la délibération dans l'homme ne saurait être une chose illusoire. Or, ce serait sans but qu'il délibérerait, s'il ne pouvait rien faire que forcément. Et cependant l'homme semble clairement le seul entre tous les animaux qui tienne ce privilège de la nature, de ne pas céder comme les autres aux entraînements de l'imagination, mais de trouver dans sa pensée un juge du concours des événements, à l'aide duquel examinant les relations des sens, telles qu'ils l'ont frappé d'abord, s'il les trouve exactes, il acquiesce à l'imagination perçue, et les admet, si elles lui semblent vraies. Si, au contraire, elles lui semblent trompeuses, il se met en garde contre sa première impression, acquérant par la pensée la preuve de son illusion : cela n'appartient qu'à la faculté délibérative. Nous ne délibérons jamais que sur les choses auxquelles notre pouvoir s'étend. Et s'il nous arrivait d'agir sans réfléchir, souvent nous aurions lieu de nous en repentir et de nous plaindre de notre irréflexion. Si nous voyons d'autres personnes agir sans prévoyance, nous proclamons d'avance les fautes qui en résulteront, et nous les engageons à faire usage de conseillers, dans la conviction que de telles choses sont en notre pouvoir. Le témoignage le plus convaincant de la fausseté de cette doctrine sur le destin, est que ceux-mêmes qui en sont les propagateurs et les chefs d'école, ne peuvent pas croire à leurs propres discours. Ils font annoncer, en effet, qu'ils vont exhorter et instruire; ils conseillent d'apprendre et d'étudier; ils réprimandent et maltraitent ceux qui ne font pas leur devoir, comme ayant péché dans le choix particulier qu'ils ont fait. Ils font plus, ils laissent de nombreux écrits, où ils se proposent d'instruire les jeunes gens. N'auraient-ils

pas cessé de montrer tant de zèle dans leurs livres, s'ils étaient pénétrés de l'idée que les actions, en tant qu'involontaires, sont dignes de pardon, lorsqu'ils disent que les châtimens ne sont mérités que par des transgressions volontaires : ce qui suppose qu'en nous repose le pouvoir de pécher ou de ne pas pécher? En sorte, qu'ils détruisent eux-mêmes la nécessité du destin, en confirmant que la liberté d'élection est en nous par la nature, en même temps qu'ils reconnaissent, comme cela a été développé précédemment, qu'il y a un très-grand nombre d'actes qui sont étrangers au fatalisme, même parmi ceux qui ne dépendent pas de nous, savoir, ceux qui viennent de la nature, et ceux qui sont produits par la fortune.»

Ayant extrait ces passages d'ouvrages plus étendus, parce que les preuves de la liberté de nos actions tiennent une grande place dans nos dogmes, nous avons confirmé les témoignages que nous devons à nos saintes écritures, par les propres paroles des philosophes qui tendent au même but que nous ; et ainsi, nous avons prouvé la fausseté non seulement des opinions populaires, mais encore des oracles que nous devons à ces admirables Dieux : une partie de ces philosophes, avec l'effronterie du cynisme, s'attaquant aux oracles mêmes, l'autre contredisant ceux qui, dans leur secte philosophique, jouissent de la plus haute réputation parmi leurs disciples. Maintenant, il est dans la marche que nous nous sommes tracée, d'examiner les raisonnemens des soi-disants Chaldéens, qui décorent du nom de science, la détestable charlatannerie de l'astrologie judiciaire. Je vais vous donner également les preuves de cette erreur, d'après un auteur syrien, qui avait acquis la plus haute instruction sur cette matière. Le nom de cet homme est Bardesane, qui, dans les dialogues avec ceux qu'il avait eus pour associés, est cité comme leur parlant en ces termes :

---

## CHAPITRE X.

## LES PREUVES DU FATALISME EMPRUNTÉES A LA SCIENCE DITE MATHÉMATIQUE, REFUTÉES D'APRÈS BARDESANE.

« D'après l'ordre de la nature, l'homme est engendré, s'élève, grandit, engendre, mange, boit, dort, vieillit et meurt : c'est la condition de tout homme et même de tout animal irraisonnable. Mais, les autres animaux, purement charnels et n'étant procréés que pour se reproduire, ne sont, non plus, mus dans leurs mouvements, que par la nature. Le lion est carnivore et se défend quand on l'attaque ; ce qui est cause que tous les lions mangent de la chair et que tous les lions se défendent. Les agneaux paissent l'herbe, sans vouloir manger de chair, et ne se défendent pas quand on les attaque. Toute la race ovine est pareille. Le scorpion se nourrit de terre, attaque ceux qui ne lui font rien, en les frappant de son dard venimeux. Toute l'espèce des scorpions a ce même genre de malice. La fourmi doit à sa nature la connaissance de l'hiver et, pendant tout l'été, travaille à se faire un amas de nourriture ; et toutes les fourmis travaillent de la même manière. L'abeille compose son miel des plantes dont elle suce les fleurs ; et toutes les abeilles font la même élaboration.

« Je pourrais citer une foule d'autres animaux que rien ne peut détourner de la marche de la nature, ce qui serait capable d'exciter votre admiration ; mais je crois que les exemples que j'ai donnés suffiront pour ce que je me suis proposé de démontrer, savoir : que tous les autres animaux, en raison de la communauté et de la divergence de nature, sont contraints à suivre doucement la ligne qui leur est tracée, et que les hommes seuls ont le privilège de la raison et de la parole qui en procède. Les hommes obéissent à la nature en ce qu'ils ont de commun avec les autres animaux, comme je l'ai dit ; mais dans ce qu'ils ont d'exceptionnel, ils ne sont pas gouvernés par elle. Tous, en effet, n'ont pas l'usage des mêmes aliments : les uns se nourrissent comme les lions et les autres comme les agneaux.



Leurs vêtements et leurs habitudes varient, ils n'ont pas tous la même loi politique, le même élan de désir des objets extérieurs; mais chacun des hommes, suivant sa volonté individuelle, adopte un genre de vie particulier, sans imiter ceux qui l'approchent, sauf en ce qu'il veut. Sa liberté n'est point, chez lui, réduite en esclavage, ou si, parfois, il est asservi contre son gré, il lui reste encore cette mesure de liberté, de pouvoir consentir ou non, à son esclavage. Combien d'hommes, principalement des Alains (34), comme les bêtes carnassières, dévorent la viande sans y joindre de pain, non parce qu'ils en sont privés, mais parce qu'ils ne le veulent pas; d'autres, au contraire, ne mangent point de viande, comme les herbivores; d'autres ne vivent que de poisson; tandis qu'il en est qui ne voudraient pas en goûter, quelque faim qui les pressât. Les uns boivent de l'eau, les autres du vin, les troisièmes de la siccéra (bière). Et, en général, la différence des aliments et des boissons dont les hommes font usage s'étend jusqu'au choix des légumes et des fruits. Il en est qui, comme les scorpions et les aspics, attaquent sans qu'on leur ait fait de mal; d'autres, comme les animaux irraisonnables, se défendent quand on les attaque. Il en est qui ravissent comme des loups; d'autres dérobent comme les belettes (35). On en voit comme les agneaux ou les chevreux, qui sont poursuivis par des hommes comme eux, et qui ne résistent pas, par une conduite égale, à leur injuste agression. Les uns sont nommés bons, les autres méchants, les troisièmes justes. On doit donc penser que l'homme n'est pas entièrement guidé par la nature; car quelle est la nature que nous pourrions lui assigner? Tantôt il cède à son impulsion; tantôt il se conduit d'après sa propre détermination; ce qui fait que, dans les actes de son choix, il mérite ou la louange ou le blâme et même les châtimens. Dans les choses de la nature, son impunité n'est pas due à la clémence, mais à l'équité. »

Il dit encore :

« Les hommes ont établi différentes lois dans chaque contrée, dont les unes sont écrites, les autres sont simplement dans la mémoire. Je vais raconter celles que je connais et dont je me rappelle, en commençant par les extrémités de la terre (36).

« C'est une loi chez les Sères (37), de ne point taer, de ne point se prostituer, de ne point voler, de ne point adorer des idoles. Dans tout ce vaste pays, on ne voit pas de temple; pas une femme n'est connue sous le nom de prostituée ou d'adultère; aucun larcin, aucun homicide ne conduit son auteur devant le juge (38). Ainsi donc, parmi eux, l'astre de Mars, qui brille, au milieu des cieux, d'un feu éclatant, n'a contraint le libre arbitre de qui que ce soit, à tuer par le fer, un de ses semblables. Cypris, par son concours fortuit avec la même planète, n'a obligé personne à souiller la couche d'une femme étrangère; et cependant, chaque jour, Mars vient occuper le milieu du ciel et, chaque jour, et même à chaque heure, il naît des enfants parmi les Sères.

« Chez les Indiens et les Bactriens, il existe des milliers d'hommes, appelés Brachmanes qui, suivant la tradition des ancêtres et d'après les lois, ne doivent point tuer, ne doivent point adorer d'idoles, ne doivent pas se nourrir de ce qui a eu vie, ne peuvent pas s'enivrer, ne goûtant jamais ni vin ni bière, et, toujours proches de Dieu, ne participent à aucune injustice; tandis que les autres Indiens assassinent, admettent la prostitution, adorent des idoles et se laissent, presque en tout temps, aller au gré du destin. Il existe, dans une contrée de l'Inde, une tribu d'Indiens qui se saisissent des étrangers que le sort leur amène et les immolent, puis s'en nourrissent; et pour ceux-ci, les astres qui inspirent la vertu, ne les empêchent ni de se livrer au meurtre, ni de former des unions incestueuses; de même que les astres contraires n'ont pu forcer les Brachmanes à se pervertir.

« Chez les Perses, il existait une loi qui permettait d'épouser les filles et les mères. Non-seulement ils se permettent ces mariages incestueux dans leur pays et sous le même climat; mais ceux d'entre eux qui se sont expatriés, que l'on nomme Magousséens (39), conservent la pratique de cette même perversité, transmettant par succession les mêmes lois et les mêmes usages (40). Il y a beaucoup de ces derniers qui sont répandus dans la Médie, dans l'Égypte, dans la Phrygie et dans les Gaules. Et cependant, Cypris, dans les limites et les demeures de Saturne et Mars se rencontrant avec ce dernier, se

trouvait dans toutes les conditions de nativité des hommes pris universellement.

Chez les Géléens, la loi veut que les femmes se livrent à la culture des terres et à la construction des maisons, fassent enfin tous les travaux pénibles, cohabitent avec qui elles veulent, sans que leurs époux leur en fassent de reproches, surtout lorsque c'est avec des étrangers. Le nom d'adultères leur est inconnu, l'étant toutes. Les femmes de ce peuple, ne font point usage de parfums, ne portent point de vêtements teints, marchent nus pieds, sans exception, tandis que les hommes se parent de vêtements moelleux, de couleurs variées, portent des bijoux et usent de parfums, non par mollesse, car ils sont braves et très adonnés à la guerre et à la chasse. Et cependant toutes les femmes des Géléens, ne sont pas nées sous le capricorne ou sous le verseau, pour que Vénus ait exercé sur elles sa funeste influence. Tous les hommes n'ont pas éprouvé la conjonction de Mars et de Vénus sous le signe du Bélier, qui produit, suivant les Chaldéens, les hommes braves et efféminés. Chez les Bactriens, les femmes se font remarquer par le luxe de leurs vêtements et l'abus des parfums; elles sont servies par des troupes de filles et des jeunes garçons, préférablement aux hommes. Elles sortent entourées de beaucoup de pompe(42), montées sur des chevaux couverts d'or et de pierres précieuses. Elles ne sont pas chastes, bien au contraire, elles cohabitent avec leurs esclaves et les étrangers, ayant toute licence à cet égard, n'étant jamais reprimandées pour ce fait par leurs époux, dont elles sont à peu près les souveraines. Cependant, il ne se peut pas que toutes les femmes qui naissent en Bactriane n'aient vu le jour que lorsque la Vénus *φιδγελως* (qui aime le rire), brille au milieu du ciel dans les limites de Jupiter, en conjonction avec Jupiter et Mars. Dans l'Arabie et l'Osrohène, non-seulement on fait périr les femmes adultères, mais on ne laisse pas impunies celles qui ne sont que soupçonnées. Chez les Parthes et les Arméniens, les meurtriers sont punis de mort, qui leur est donnée, tantôt par les juges, tantôt par les parents de leurs victimes. Si quelqu'un tue sa femme ou un frère sans enfant, ou une sœur qui n'est pas encore mariée, ou un fils ou une fille, il ne peut être accusé par personne :

la loi de ce pays étant telle ; au lieu que chez les Grecs et les Romains, on fait subir une punition plus grave aux assassins de leurs propres parents ou alliés. Chez les Artiens (43) le voleur d'un objet qui vaut une obole, est lapidé. Chez les Bactriens, pour le moindre vol, on est étranglé. Chez les Romains, on est battu de verges. Telles sont les lois. Depuis le fleuve d'Euphrate jusqu'à l'Océan oriental, l'homme qu'on investive, le nommant assassin ou voleur, ne s'en irrite pas ; si on l'insultait du nom de pédéraste, il en tirerait vengeance jusqu'à la mort. Chez les Grecs, les sages eux-mêmes ont des mignons (44) ; et on ne les blâme pas. Dans les mêmes contrées orientales, si l'on découvre qu'un homme ait subi cet affront, ses père, frères, parents le mettent à mort, et on lui refuse les honneurs de la sépulture. Chez les Gaulois, les jeunes gens se prennent comme époux en toute liberté et sans s'attirer le blâme public. La loi qui préside à leurs institutions le permet. Il n'est cependant pas possible de croire que tous ceux qui, dans la Gaule, se livrent à une prostitution aussi impie, aient eu pour sort de naître, lorsque l'étoile Lucifer d'accord avec Mercure, se couche dans les demeures de Saturne et dans les limites de Mars. En Bretagne, plusieurs hommes n'ont qu'une femme. En Parthie, plusieurs femmes n'ont qu'un mari, et toutes sont pudiques et lui sont soumises d'après la loi. Toutes les amazones sont sans maris ; semblables aux animaux irraisonnables, une fois l'an, vers l'équinoxe du printemps, elles franchissent leurs frontières et viennent se livrer aux peuples qui les avoisinent, qui regardent cela comme une fête. Lorsqu'elles ont conçu, elles retournent dans leur pays, puis étant accouchées dans les délais que la nature a fixés, elles rejettent tous les enfants mâles et n'élèvent que les filles. Elles sont adonnées à la guerre et à tous les exercices du gymnase (46).

« Mercure avec Vénus, dans les demeures de Mercure, donne naissance aux mouleurs, peintres, banquiers ; dans celles de Vénus, aux parfumeurs, aux maîtres de déclamation (47), et aux acteurs de théâtre. Chez les Tæniens (48) et les Sarazins, et dans l'Afrique supérieure, aussi bien que chez les Maures et les Numides qui demeurent aux bouches de l'Océan, dans la Germanie

rieure , dans la Sarmatie supérieure , en Scythie , comme chez toutes les nations placées aux rivages septentrionaux du Pont , dans toute l'Alanie , l'Albanie , l'Otène , la Saunie , dans la Chersonnèse d'or , on ne voit ni un banquier ni un mouleur ni un peintre ni un architecte ni un géomètre ni un maître de déclamation ni un acteur de théâtre. Est-ce que cette énergie de Mercure et de Vénus réunis , est sans vertu pour une aussi vaste portion de l'univers ?

« Tous les Mèdes (49) donnent à des chiens , qu'ils nourrissent avec soin à cet effet , les moribonds encore respirants à dévorer ; et , cependant tous ces Mèdes n'ont pas reçu de leurs parents d'être nés sous le Cancer lorsque la lune était en conjonction avec Mars. Les Indiens brûlent leurs morts et avec eux celles de leurs femmes qui le veulent bien ; et , cependant toutes les femmes indiennes qu'on brûle vivantes , ne tiennent pas de leurs auteurs d'être nées de nuit , le soleil étant avec Mars dans le lion , sur les confins de Mars (50).

« La plupart des Germains (51) périssent par la corde ; et cependant tous les Germains pris en masse n'ont pas eu l'heure natale en conjonction avec la lune interceptée par Saturne et Mars.

« Il nait des hommes chez chaque peuple , chaque jour et en chaque lieu ; la loi et la coutume exercent leur empire sur chaque fraction de l'humanité , parce que l'homme jouit du libre arbitre ; et l'heure natale n'oblige pas les Séres à tuer sans en avoir la volonté , les Brachmanes à se nourrir de la chair des animaux , les Perses à ne plus être incestueux , les Indiens à ne pas brûler leurs femmes , les Mèdes à ne pas livrer en proie aux chiens les restes de leurs parents , les Parthes à s'interdire la polygamie , les femmes de Mésopotamie à vivre dans la chasteté , les Grecs à ne pas se livrer nus aux exercices de la gymnastique , les Romains à ne pas exercer leur domination sur l'univers , les Gaulois à ne pas former des unions contre nature , et , enfin , toutes les autres nations barbares à participer au culte hellénique des soi-disant Muses.

« Comme je l'ai dit en commençant , chaque nation et chaque homme use de sa propre liberté , comme il le veut et quand il le veut , obéissant dès sa naissance à la nature qui l'a revêtu de

chair, en partie volontairement, en partie contre son gré. Partout, en effet, et dans toute nation, il y a des riches et des pauvres, des gouvernants et des gouvernés, des hommes sains et des malades, chacun selon le lot qu'il a reçu en naissant.

« O Bardesane, m'écriai-je, ces preuves nous ont pleinement convaincus ; cependant les astronomes disent que la terre est partagée en sept climats, qu'une des sept planètes préside à chaque climat et que les différentes lois qui obligent les hommes ne leur sont pas dues, mais qu'elles sont inspirées par la volonté de l'astre de chaque contrée et que c'est là ce que les hommes sont convenus de nommer lois.

« Il me répondit : Votre objection, ô Philippe, n'est pas fondée. Si la terre est partagée en sept divisions, il n'est pas moins vrai que nous trouvons dans une même partie beaucoup de lois contraires. En effet, il n'y a pas sept législations parce qu'il y a sept planètes, ni douze à cause des douze signes du zodiaque, ni trente-six à cause des decans, mais un nombre infini (52).

« Vous devez vous rappeler ce dont je vous ai déjà entretenu, que dans un même climat et une même contrée des Indes, il y a des Indiens anthropophages et d'autres qui s'abstiennent de la chair ; que les Magouséens n'épousent pas seulement leurs filles en Perse ; mais que dans tous les pays où ils se fixent, ils conservent les lois de leurs ancêtres et célèbrent les rites de leurs mystères (53). De plus, nous avons passé en revue un grand nombre de nations barbares, dans les diverses régions du midi, du couchant, du levant et du septentrion, c'est-à-dire sous les différents climats, qui ne savent rien de la science hermétique. Pensez au nombre de sages qui ont changé les mauvaises lois en usage ; combien d'autres sont tombées en désuétude par l'incurie ; combien de rois, après avoir vaincu des nations, ont abrogé les lois qui les régissaient avant eux, pour leur en donner suivant leur bon plaisir, sans qu'aucun de ces peuples ait changé le climat qu'il tenait des astres. Hier, encore, les Romains, s'étant emparés de l'Arabie, ont changé les lois de ces peuples barbares (54) ; car l'arbitraire succède à l'arbitraire. Quant à ce qui peut convaincre les incrédules, je vais vous le mettre sous les yeux.

« Tous les Juifs qui ont reçu la loi par Moïse circoncent les garçons par une opération sanglante, huit jours après leur naissance, sans attendre l'apparition d'un astre quelconque, sans se soucier du climat et sans être dérangés par les lois d'un autre pays, soit qu'ils habitent en Syrie, dans les Gaules, en Italie, en Grèce ou dans la Parthie, en quelque lieu que ce soit, ils agissent de même. Or, on ne peut pas attribuer cela à l'heure natale, car tous les Juifs n'ont pu l'avoir pareille. Également, chaque septième jour, quelque part qu'ils soient, ils cessent toute espèce de travail; ils ne voyagent pas, n'allument point de feu. Or, ce n'est pas l'heure natale qui contraint tous les Juifs à ne pas bâtir, à ne pas descendre dans une auberge, à ne pas travailler, à ne pas vendre, à ne pas acheter, les jours du sabbat; quoique, dans ce même jour, il naisse des Juifs, ils engendrent, ils tombent malades et ils meurent; ce qui ne dépend pas de leur libre arbitre.

« Dans la Syrie et dans l'Osrohène, beaucoup d'hommes se faisaient châtrer en l'honneur de Rhéa, et tout à coup le roi Abgare (55) ordonna que tous ceux qui se seraient fait châtrer eussent les mains coupées; de ce moment, personne ne se fit plus châtrer dans l'Osrohène.

« Que dirai-je de la secte des chrétiens, à laquelle nous appartenons en grand nombre, et qui sont répandus dans différents climats. En quelque climat et parmi quelque peuple que nous soyons, nous sommes nombreux et désignés par ce nom. Or, les chrétiens qui sont dans la Parthie n'ont point plusieurs femmes, encore qu'ils soient Parthes; ceux de la Médie ne jettent pas leurs morts aux chiens; en Perse, ils n'épousent pas leurs filles, bien qu'ils soient Perses; chez les Bactriens et les Gaulois, ils ne déshonorent pas le mariage; ceux d'Égypte n'adorent ni le bœuf Apis ni un chien ni un bouc ni un chat; mais partout ils triomphent de la corruption des lois et des coutumes; et l'heure natale, dominée par les causes premières, ne les contraint pas à pratiquer les actions mauvaises qui leur sont interdites par leur maître. Pour s'y soustraire, ils se soumettent à la maladie, à la pauvreté, aux souffrances et à toutes les choses réputées infamantes. De même que, parmi nous, l'homme libre ne peut être forcé à servir et, si on voulait l'y

contraindre, il résisterait à la violence; de même l'homme qui passe pour esclave ne peut pas se soustraire facilement à la domination qui l'asservit. Si nous avons le pouvoir de tout faire, nous ne dépendrions absolument que de nous-mêmes; comme, si nous ne pouvions rien au monde, nous ne serions que les instruments des autres, sans avoir rien en propre. Mais Dieu, à la volonté duquel rien ne peut résister, rend facile et sans empêchement les concessions qu'il veut bien nous faire; en sorte que ce qui semble lui résister, ne lui résiste, en effet, que dans la sphère de concession que, dans sa bonté, il a faite à chaque nature d'instinct, de libre et volontaire élection. »

Jusqu'ici c'est le Syrien qui a parlé. Je terminerai ce livre par une seule et dernière citation; ayant amplement usé des témoignages empruntés aux écrits étrangers à la foi, il me reste à produire ceux qui résultent de nos saintes écritures: devoir essentiel dans un ouvrage qui est la préparation à la démonstration de l'évangile. Afin donc que rien ne manque à l'examen complet du sujet qui nous occupe, il sera à propos de rapporter ces témoignages et de mettre cette vérité dans tout son jour. Néanmoins, comme vous pourriez n'être pas en état de comprendre ces saints oracles, s'ils vous étaient offerts tout nus, à cause des nombreuses obscurités qui les enveloppent; je veux faire parler leur interprète. Vous connaîtrez sûrement cet écrivain, si vous ne portez pas envie au mérite, comme le choryphée, parmi ceux qui, dans leurs ouvrages, ont célébré les louanges du Christ, et qui, par le zèle qu'il a déployé à la défense des doctrines chrétiennes, n'est pas demeuré inconnu aux hommes qui ne les partagent pas. Prêtez donc attention aux sublimes pensées que, dans ses commentaires sur la Genèse, l'admirable Origène nous a développées sur la matière en question, et écoutez sa manière de raisonner sur le fatalisme.



## CHAPITRE XL

RÉPUTATION DE LA DOCTRINE DU FATALISME, D'APRÈS L'EXPOSITION ET LE  
TÉMOIGNAGE DES SAINTES ÉCRITURES, TIRÉ D'ORIGÈNE.

« C'est un devoir des plus pressants (56) que de faire discerner le sens de ces paroles : « Les flambeaux célestes (qui ne sont autres que le soleil, la lune et les astres) sont placés pour être des signes, » car non-seulement les nations demeurées étrangères à la foi dans le Christ, se sont égarées au sujet de la destinée, qu'ils font dépendre de la conjonction des astres appelés planètes, avec ceux qui sont dans le zodiaque, pensant que tout ce qui arrive sur la terre, même à chaque homme et peut-être à chaque animal irraisonnable, est dû à leur action ; mais beaucoup de ceux qui ont reçu la foi sont torturés par l'incertitude de savoir si tout est forcé dans les événements humains, et s'il n'est pas possible qu'ils aient un autre cours que celui qui résulte des différents rapports des astres à leur lever. La conséquence de cette doctrine serait d'anéantir complètement notre liberté d'actions, qui, dans ce système, ne seraient plus dignes de louange ou de blâme, ni d'être encouragées ou réprouvées. S'il en est ainsi, tout ce qu'on fait sonner si haut du jugement de Dieu est vide de sens, aussi bien que les menaces de châtement adressées aux pécheurs, ou les faveurs réservées à ceux qui s'appliquent à ce qui est de mieux, qui ne doivent plus être comptées raisonnablement pour quelque chose. Si l'on s'appliquait bien aux conséquences, pour soi, d'une pareille doctrine, la foi serait vaine, l'avènement de Jésus-Christ sur la terre n'aurait rien accompli, toute l'économie de la loi et des prophètes serait intervertie, enfin les travaux des apôtres pour confirmer les églises dans la foi en Dieu, par Jésus-Christ, n'auraient eu aucun but ; à moins qu'on ne pousse l'effronterie jusqu'à dire que le Christ lui-même n'avait pris naissance que sous la loi de la nécessité, découlant du mouvement des astres ; et que tout ce qu'il aurait fait, comme tout ce qu'il aurait souffert, n'émanerait pas de Dieu, le père de toutes choses,

qui lui aurait donné une puissance surnaturelle; mais que tout cela viendrait des astres. Il découlerait encore de ces discours athées et impies, que ceux qu'on désigne sous le nom de croyants en Dieu, ne seraient mus à cette croyance que par les astres.

« Nous interrogerons à notre tour les auteurs de cette doctrine, pour savoir ce que Dieu a voulu en faisant un monde pareil? Était-ce pour que les hommes qui l'habitent pussent, les uns se livrer aux désordres contre nature, par l'abus du commerce des sexes, sans devenir coupables de luxure; pour que d'autres, prenant le caractère des bêtes féroces, s'adonnassent aux actes les plus cruels et les plus inhumains, tels que les assassinats et la piraterie: cela, parce que la pente inévitable des destins les avait fait tels, l'univers ayant été constitué de la sorte par Dieu? Que pourrons-nous dire de toutes les transgressions qui arrivent parmi les hommes et qui sont sans nombre, dont les auteurs sont exempts de tout reproche de la part des excellents prédicateurs de ces doctrines, rejetant sur Dieu seul le blâme des actions viciennes et reprochables? Si quelques-uns d'entre eux, semblant prendre la défense de Dieu, disent qu'il est un autre Dieu bon, différent de celui qui cause tout le mal, ils l'attribuent donc au créateur de l'univers.

« Mais premièrement, ils ne pourront pas démontrer comme ils le veulent, qu'il est juste; car, comment l'auteur de tant de maux, pourrait-il raisonnablement être appelé de ce nom? Secondement, sondons ce qu'ils nous diront d'eux-mêmes. Sont-ils soumis à l'influence des astres, ou en sont-ils indépendants, de sorte qu'en recevant la vie, ils n'éprouvent en eux aucune influence de la part des astres? S'ils disent qu'ils en dépendent, il est clair alors que les astres leur ont communiqué cette notion, et que le démiourge, ordonnateur suprême du monde, aura subordonné au mouvement universel, même le raisonnement par lequel ils reconnaissent un dieu supérieur; ce qu'ils ne veulent pas accorder. S'ils répondent qu'ils reçoivent séparément les lois qui leur viennent du démiourge et celles qui procèdent des astres, afin que la négation de ce qu'ils avancent ne soit pas dépourvue de réplique; qu'ils essayent de nous convaincre d'une manière plus pré-

cise, en établissant la différence d'une intelligence soumise à l'heure fatale et au fatum, d'avec celle qui est affranchie de ces deux entraves, il est bien clair qu'ils ne pourront en rendre aucun compte, quelque instance qu'on mette à le leur demander.

« Outre ce qui vient d'être dit, les prières seront sans objet, n'ayant personne à qui elles puissent s'adresser, si toutes les choses sont forcées d'être ce qu'elles sont. Si les astres sont tout, en sorte que rien ne puisse advenir sans leur conjonction mutuelle, il sera complètement déraisonnable de demander à Dieu, qu'il nous accorde ce qui fait l'objet de nos vœux. Mais pourquoi prolonger indéfiniment l'argumentation, pour mettre en évidence l'impiété de ce lieu de philosophie banale, du destin, par lequel le vulgaire se laisse mener sans réflexion. Ce que nous venons de dire suffit pour en donner une esquisse. Revenons au texte dont nous nous sommes écartés pour en parler, savoir, que les flambeaux célestes ont été placés comme des signes. Ceux qui apprennent l'histoire ou qui étudient la vérité d'un fait quelconque, parviennent à le connaître, soit en étant eux-mêmes témoins oculaires des événements dont ils possèdent exactement les circonstances, puisqu'ils ont vu également l'impression reçue de la part de ceux qui en sont atteints, et l'action de la part des auteurs du fait; ou bien ils en ont entendu le récit de ceux qui ne jouent pas le rôle de cause envers les effets produits, n'étant que narrateurs; car j'écarte de mon raisonnement la possibilité qu'ont ceux qui produisent ou reçoivent l'action, d'en communiquer la connaissance à ceux qui n'en ont pas eu l'intuition directe. Or, si celui qui est instruit par le tiers qui n'en est nullement cause, qu'un fait est arrivé, ou doit arriver d'une telle manière, à une telle personne, ne sait pas bien faire la distinction que celui qui l'instruit sur le fait accompli ou devant s'accomplir, est entièrement étranger à ce qu'il ait lieu ainsi, et qu'il aille se figurer que celui qui lui met sous les yeux cet événement advenu ou à venir, à l'égard d'une telle personne, est ou sera l'auteur de ce dont il donne la connaissance, ne portera-t-il pas un faux jugement? Par exemple, si quelqu'un trouvait dans le livre des prophètes, les prédictions qui concernent Judas le traître,

ayant appris ainsi ce qui devait lui arriver, voyait ensuite cette prédiction se réaliser, serait-il fondé à dire que ce livre est la cause de ce qui est arrivé plus tard, parce qu'il a appris dans ce livre ce que Judas devait faire un jour, ou bien en déchargeant le livre de cette imputation, la transportera-t-il à celui qui l'a écrit le premier, ou à celui qui l'a inspiré, c'est-à-dire à Dieu? Or, de même que, dans les prédictions relatives à Judas, les expressions examinées prouvent que Dieu n'est pas l'auteur de la trahison dont ce méchant homme s'est rendu coupable; mais qu'il n'a fait qu'exposer ce qu'il connaissait d'avance de sa perversité, qui devait se manifester un jour, sans qu'il eût nécessité, émanant de Dieu, d'agir ainsi qu'il a fait. De même, si l'on voulait sonder par le raisonnement, la prescience qu'a Dieu de toutes choses, et la manière dont il montre la prévoyance qu'il a lui-même de certains événements futurs, ne découvrira-t-on pas que celui qui a connu d'avance les faits à venir, n'est absolument pas cause de ce qu'il a prévu, non plus que les écrits qui renferment les caractères, par lesquels il a signalé cette prescience? Quant à ce que chacune des choses qui doivent advenir sont connues de Dieu bien avant leur exécution, cette vérité, sans le secours des écrits qui le prouvent, par la seule notion que nous recevons de Dieu, est acquise, sans avoir besoin de démonstration, pour quiconque comprend la dignité et la puissance de l'esprit divin. Mais s'il fallait l'établir par des témoignages tirés des Écritures, les prophéties nous en fourniraient d'innombrables, qui nous feront dire comme Susanne, que Dieu connaît toutes choses avant qu'elles soient. (a) « O mon Dieu, vous êtes éternel, vous connaissez les choses cachées, vous savez tout ce qui doit arriver, avant qu'il arrive. Et vous pénétrez combien sont fausses les accusations que ceux-ci ont portées contre moi. » C'est de la sorte que nous voyons inscrit de la manière la plus claire, dans le troisième livre des Rois, les actions de ceux qui devaient régner, actions prédites en ces termes bien des années avant leur naissance. (b) « Jéroboam fit une fête dans le huitième mois et le quinzième jour du mois, en imitation de la fête qui

(a) Daniel. 13. 42. — (b) Rois. 3. 12.

avait lieu dans la terre de Juda. Il monta à l'autel, qui est à Béthel, autel qu'il avait élevé en l'honneur des Gémissements qu'il avait consacrées. » Puis après, quelques peu de paroles.

« Voici (a) que l'homme de Dieu arriva de Juda à Béthel par le commandement du Seigneur. Jéroboam était debout près de l'autel où il allait sacrifier; il l'appela en face de l'autel à la parole du Seigneur, et lui dit : Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur ; Voici qu'un fils naîtra à la maison de David, son nom sera Josias : il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui sacrifient sur toi, et tes flammes en dévoreront les ossements. Et il a donné dans ce même jour un prodige. Voici le prodige qu'a annoncé le Seigneur, en disant : « Voici que l'autel est brisé, et la graisse des victimes qui y est placée se répandra. » En effet, l'autel fut peu après brisé, la graisse de l'autel fut répandue, suivant le prodige que l'homme avait annoncé, à la parole du Seigneur.

« Et dans Isaïe qui naquit bien longtemps avant la captivité de Babylone, après laquelle captivité, vint plus tard Cyrus, roi de Perse, qui concourut à la reconstruction du temple, lequel fut contemporain d'Esdras. Il prophétise ces choses de Cyrus en l'appelant par son nom : « Voici (b) ce que dit le Seigneur Dieu à mon oint, Cyrus, dont j'ai tenu la main droite pour que les nations se tussent en sa présence : Je briserai la force des rois, j'ouvrirai en sa présence les petites portes, et les grandes portes ne seront pas fermées; je marcherai devant lui et j'aplanirai les montagnes; je briserai les portes d'airain et je casserai les verroux de fer; je te donnerai les trésors qui sont dans l'ombre; je t'ouvrirai ceux qui sont cachés et invisibles, afin que tu saches que je suis le Seigneur Dieu, celui qui t'appelle par ton nom, le Dieu d'Israël, à cause de mon fils Jacob et d'Israël, mon élu; je t'appellerai par ton nom et je te recevrai. » Il a clairement expliqué que c'est à cause du peuple dont il s'est montré le bienfaiteur, que le Seigneur a donné à Cyrus, qui ne connaissait pas le culte divin, d'après les Hébreux, de commander à de nombreuses nations. On peut apprendre cela

(a) Rois, 13, 1. — (b) Isaïe, 4

des Grecs qui ont écrit l'histoire de ce Cyrus annoncé par le prophète.

« Et dans Daniel, qui vivait lorsque les rois de Babylone existaient encore, il montre à Nabuchodonosor quels seront les empires qui succéderont au sien : ils sont montrés sous forme d'images, celui qu'on appelle des Babyloniens étant d'or; celui des Perses étant d'argent, celui des Macédoniens étant d'airain, et celui des Romains de fer. Ensuite, dans le même prophète, on voit tout ce qui concerne Darius et Alexandre, et les quatre successeurs d'Alexandre, roi des Macédoniens, et Ptolémée, qui régna en Egypte, qui eut pour surnom : fils de Lagus. Tels sont les termes de la prophétie (a). « Voici que le bouc des chèvres venait du côté du vent libs ou africain sur la face de toute la terre. Ce bouc avait une corne entre les deux yeux ; il vint jusqu'au bélier qui avait deux cornes et se tenait droit devant Ubal, il courut vers lui au milieu de sa force, je le vis qui s'avancait jusqu'au bélier et qui s'animait contre lui ; il frappa le bélier, brisa ses deux cornes, et la force du bélier ne pouvait tenir contre la sienne ; il le jeta par terre et le foula sous ses pieds, et il n'était personne qui fût en état d'arracher le bélier de ses mains ; et le bouc des chèvres grandit jusqu'à l'excès, et dans sa force il brisa sa grande corne ; il lui vint d'autres cornes sous celles-là, dirigées vers les quatre vents du ciel, et d'un de ces côtés il sortit une corne forte qui grandit exorbitamment vers le midi et le couchant. »

« Que doit-on dire des prophéties concernant le Christ, telles que le lieu de sa naissance, Bethléem ; celui de son éducation, Nazareth ; sa fuite en Egypte ; les miracles qu'il opéra ; la trahison de Juda qu'il avait appelé à l'apostolat ? Ce sont autant de preuves de la prescience divine. Et le Sauveur lui-même : Lorsque, dit-il, « vous verrez Jérusalem enveloppée par les camps, alors, sachez que le moment de sa dévastation est proche (a). » Il disait d'avance que cela finirait par sa destruction, ce qui a eu lieu.

(a) Daniel. 8, 8.—(b) Luc. 21. 30.

« Ayant donc démontré comment Dieu a la prescience de ce qui doit nous arriver, ce qui était à propos, pour en venir à rapporter comment les astres servent de signes; il faut d'abord savoir que le mouvement des astres a été établi tel qu'il est, pour que les planètes soient portées dans un sens contraire à celui des étoiles fixes; de manière que les signes résultant de la coïncidence (*Σχηματισμος*) des astres, appliquée aux événements qui nous adviennent à tous, pris isolément ou considérés dans l'ensemble, soient connus, non pas des hommes, car il est beaucoup au-dessus de la pénétration humaine de pouvoir déduire la vérité résultant du mouvement des astres, en s'appliquant à tout ce que chacun de nous fait ou éprouve; mais des puissances, qui nécessairement, doivent, pour beaucoup de causes, connaître ces relations, ainsi que nous le démontrerons par la suite. Cependant les hommes, soit au moyen de certaines observations, ou par les enseignements des anges déchus de leur rang, qui, pour le malheur de notre race, leur ont donné quelques instructions sur ces choses, les hommes, dis-je, crurent que les corps célestes dont ils supposent tenir la connaissance des événements futurs, étaient les véritables causes de ce dont l'Écriture les reconnaît pour signes. Nous allons donc discuter cette opinion rapidement, et cependant avec tout le soin qui nous est possible. Posons d'abord la difficulté et examinons :

« 1<sup>o</sup> Comment notre libre arbitre peut subsister avec la prescience que Dieu a de toute éternité, de ce qui doit être fait, on passe pour être fait et causé par nous; 2<sup>o</sup> De quelle manière les astres sont signes des actions humaines sans en être causes; 3<sup>o</sup> Comment il se fait que les hommes ne peuvent avoir une connaissance exacte à cet égard; et comment les astres sont signes pour les puissances supérieures aux hommes. En quatrième lieu, nous rechercherons quel motif a pu décider Dieu à créer des signes pour l'instruction des puissances. Voyons d'abord ce qu'un grand nombre de païens, par une crainte pusillanime, ont osé ériger en dogme, dogme impie, par lequel croyant que nos actions sont contraintes et notre libre arbitre anéanti, si Dieu a la prescience de l'avenir, ils l'ont cependant préféré, disent-ils, à sacrifier la majesté di-

vine, d'abolir toute liberté de notre part, et par conséquent, nous priver de la rétribution de louange ou de blâme, dues, l'une à la vertu, et l'autre au vice. Si Dieu, disent-ils, a connu de toute éternité qu'un tel homme commettrait une injustice, et que cette action injuste serait de telle sorte; si cette connaissance de Dieu est exempte d'erreur, cette action injuste, prévue à l'avance, rendra forcément cet homme injuste. Il lui est donc impossible de n'être pas injuste; il est contraint d'être injuste, et il est dans l'impuissance de faire autre chose que ce que Dieu a su de science certaine. Si cependant il lui est impossible de faire autre chose, il est à l'abri du reproche, pour n'avoir pas fait ce qu'il ne pouvait pas faire; c'est donc à tort que nous accusons les hommes d'être injustes. De l'injuste et des injustices, ils passent aux transgressions; ensuite, par une marche inverse, ils soumettent à leur investigation les actes qui passent pour vertueux, et finissent par dire que de la prescience qu'a Dieu des choses à venir, la conséquence nécessaire est que toute faculté d'élection est retirée à l'homme.

« On doit s'armer contre ce raisonnement, en disant que Dieu, préjudant par la pensée à la création de l'univers, par la raison que rien ne peut exister sans cause, a par son esprit, suivi la trace de chacune des choses qui devraient advenir. Et voyant que, puisqu'une première chose arrivée était principe de sa conséquence naturelle, il a compris ce qui suivrait cette seconde, puis la troisième; procédant ainsi jusqu'à la fin du monde créé, il a su ce qui sera, sans être absolument cause efficiente de ce dont il avait la prescience, pour chacun de nous particulièrement. Comme si quelqu'un, voyant un homme téméraire par ignorance, et par suite de sa témérité, marchant imprudemment sur un chemin périlleux, concevait qu'il doit tomber, en perdant l'équilibre; il ne serait en rien cause de la perte de cet insensé. Nous devons penser également que Dieu prévoyant ce que chacun de nous sera, voit aussi les causes qui font que nous sommes tels, et que l'un commettra telle faute, l'autre pratiquera telle vertu. Et l'on doit dire, non que la prescience est cause des événements, car Dieu ne met pas la main sur celui qu'il sait devoir commettre une faute, lorsqu'il la commet; mais ce qui semblera paradoxal, quoique



yrai, c'est le fait qui doit s'accomplir un jour, qui est cause de la prescience que Dieu en a. Ce n'est pas en effet parce qu'il est connu qu'il se réalise, mais parce qu'il devait se réaliser, qu'il est connu. A ce sujet, il faut distinguer : si l'on interprète πάντως ἔσται sera absolument, d'une nécessité absolue qu'aura la chose sue d'avance, de s'accomplir; nous n'accorderons pas cette explication; et ne dirons pas; puisqu'il était connu que Judas serait traître, il y avait pour Judas nécessité d'être traître. En effet, dans les prophéties qui le concernent, nous trouvons inscrits les griefs et les accusations contre Judas, qui montrent à tous combien son action était coupable; or, il n'y aurait pas eu moyen d'y attacher l'idée du blâme, s'il eût été forcément traître, et dans l'impuissance de devenir semblable aux autres apôtres. Voyez si cela ne se déduit pas des textes que nous allons citer, qui s'expriment ainsi: (a) «Que personne ne se montre compatissant pour les orphelins qu'il laissera, puisqu'il ne s'est pas souvenu de faire miséricorde. Il a poursuivi l'homme pauvre, mendiant, de cœur contrit, par le désir de le faire mourir. Il a aimé la malédiction, elle lui arrivera : il n'a pas voulu de la bénédiction, elle s'éloignera de lui.»

« Si l'on interprète le πάντως ἔσται dans le sens que cela sera ainsi, quoiqu'il eût pu être autrement, nous admettons cette explication comme véritable. Il n'est pas possible, en effet, que Dieu se trompe; mais dans les choses contingentes qui peuvent être ou n'être pas, Dieu peut penser qu'elles seront ou qu'elles ne seront pas. Nous allons rendre cette idée plus claire.

« S'il est dans l'ordre des possibles que Judas eût été un apôtre tel que Pierre, il est possible aussi que Dieu eût pensé que Judas demeurerait semblable à Pierre. S'il était contingent que Judas eût été traître, il était contingent également que Dieu eût pensé qu'il serait traître. Si, en définitive, Judas dut être traître, Dieu, par la prescience qu'il a des choses contingentes qui sont doubles, sachant que la vérité appartient à une des deux suppositions; connaîtra d'avance la trahison future de Judas. Dans ce dont la connaissance admet qu'on connaisse la chose doublement, la science divine peut dire : il est contingent

(a) Luc 11, 29.

qu'un tel fasse une telle chose, et aussi qu'il fasse la chose contraire ; cependant, les deux contraires étant contingents, je sais qu'il fera cela. Et il n'en est pas de cela comme si Dieu disait : Il n'est pas dans l'ordre des possibles qu'un tel homme vole dans les airs. En prononçant une prophétie sur quelqu'un, Dieu ne dira pas : Il n'est pas dans l'ordre des possibles qu'il soit tempérant, parce que la faculté de voler est entièrement refusée à l'homme, tandis que celle d'être tempérant ou d'être intempérant lui est acquise. Ces deux facultés coexistant donc également, celui qui ne prêtera pas attention aux discours qui portent à la vertu et à la science, se livrera à la plus mauvaise des deux ; tandis que celui qui cherche la vérité et qui veut y conformer sa vie, pratiquera la meilleure. L'un ne cherche pas le vrai, puisqu'il se traîne dans les voies de la volupté ; l'autre, excité par les notions généralement répandues et les exhortations à la vertu, s'appliquera à la recherche de la vérité. L'un embrasse le parti de la volupté, non pas qu'il ne puisse l'envisager telle qu'elle est, mais parce qu'il ne veut pas la combattre ; l'autre la méprise, examinant combien souvent elle est difforme, ce qu'elle a d'ignoble et d'avilissant. Et, pour prouver que la prescience de Dieu n'impose aucune contrainte à ceux dont elle a prévu l'option, j'ajouterai aux arguments précédents que souvent, dans les écritures, Dieu ordonne aux prophètes de prêcher la pénitence sans avoir l'air de savoir si ceux qui l'écouteront se convertiront ou s'ils persévéreront dans leurs péchés, ainsi qu'il est dit dans Jérémie (a). « Peut-être écouteront-ils et se repentiront-ils. » Ce n'est pas que Dieu ignore s'ils écouteront ou non, lorsqu'il dit : peut-être écouteront-ils et se repentiront-ils ; mais il veut montrer par là qu'il laisse s'équilibrer librement nos facultés électives, afin que sa prescience, étant divulguée d'avance, ne fasse pas tomber dans le désespoir ceux qui écoutent, leur faisant apparaître, sous l'opinion de nécessité, qu'il n'est pas en leur pouvoir de se convertir, et qu'ainsi elle ne devienne une cause de péché. Également, dans le sens contraire, il est à craindre pour ceux qui, par l'ignorance où ils sont de leur bonne destinée, comme

(a) Jérémie, 28, 5.

d'avance de Dieu, s'efforçant de combattre et de résister au vice, se maintiennent dans la vertu, s'ils venaient à en acquérir la certitude, que ce fût pour eux une cause de relâchement, ne montrant plus le même zèle à lutter contre le péché, puisque leur bonheur serait assuré: et, ainsi, cette connaissance anticipée de leur bonheur futur serait un obstacle à ce qu'ils l'obtinissent. Dieu, disposant tout ce qui est dans l'univers pour le plus grand bien, nous a, avec raison, rendus aveugles pour tout ce qui est de l'avenir. La connaissance de ces événements ne pourrait, en effet, que suspendre la lutte continuelle que nous soutenons contre le vice, et, par l'idée que notre sort est fixé, en nous faisant faire trêve avec le péché, elle nous exposerait davantage à tomber sous son pouvoir. D'ailleurs, il y a contradiction entre l'idée de devenir bon et vertueux et celle de la prescience qu'on sera parfaitement cela, puisque, pour se maintenir dans cette disposition même acquise, on a besoin d'efforts et de combats continuels; tandis que la persuasion antécédente d'être ce qu'il y a de plus parfait, ferait cesser cet exercice, sans lequel il n'y a pas de vertu (58). C'est donc pour notre plus grand bien, que nous ignorons si nous serons jugés bons ou mauvais.

« Cependant, ayant dit que Dieu nous a aveuglés sur ce qui est à venir, voyons si nous ne pourrions pas éclaircir un passage de l'Exode qui présente des difficultés: « Qui a fait le sourd (59), le muet, le clairvoyant et l'aveugle? N'est-ce pas moi qui suis le Seigneur? » (a) Dire que Dieu ait fait l'aveugle et le clairvoyant, n'est-ce pas dire que nous sommes clairvoyants pour les choses présentes et aveugles pour les choses futures? Quant à ce qu'est le sourd et le muet, ce n'est pas ici le lieu de l'expliquer.

« Nous avouerons que la plupart des choses qui dépendent de notre volonté procèdent de causes qui n'émanent pas de nous, et sans lesquelles celles qui en dépendent ne se seraient jamais produites. Quelques-uns des actes dont nous sommes les auteurs ne sont donc que les conséquences des causes étrangères qui les ont précédés; la contingence de notre libre arbitre ne s'étendant pas au-delà du pouvoir de modifier ce que nous faisons, par succession à ce qui l'a précédé, qui est hors

(a) Exode. 4. 11.

des limites de notre pouvoir. Et si l'on réclame, en voulant que notre libre arbitre soit entièrement indépendant de tout, en sorte que l'élection que nous faisons ne se rattache à aucun précédent, c'est avoir perdu de vue que nous ne sommes qu'une portion de l'univers, appartenant à la communauté du genre humain, et contenue dans l'enveloppe atmosphérique.

« Je crois avoir suffisamment démontré, quoiqu'en abrégé, que la prescience divine n'apporte aucune entrave à la liberté de nos actions, encore qu'elles soient connues d'avance. Discutons la preuve que les astres ne sont, en aucune sorte, auteurs des événements humains, dont ils ne sont que les signes. Il est évident que si la position respective (σχηματισμός) des astres était douée d'une énergie créatrice (ποιητικός) pour les événements qui intéressent l'humanité, (qu'il nous soit permis maintenant d'aborder cette question); on ne pourrait pas supposer que celui qui a lieu aujourd'hui, par exemple, relativement à un individu quelconque, pût déterminer des faits passés concernant une tierce personne. Car, tout ce qui produit une action doit précéder l'action produite, dans l'ordre des temps. Et cependant, dans cette science, ceux qui se vantent de la posséder prétendent révéler, à l'aide de l'horoscope actuel, des faits antérieurs à cet horoscope concernant les mêmes hommes. Ils prétendent qu'en tirant l'horoscope de l'homme naissant (60) d'une certaine manière, ils découvrent comment chaque planète est placée comparativement à la perpendiculaire de chaque constellation du zodiaque et des plus petites étoiles qui la composent, quel signe du zodiaque occupait l'horizon oriental, quel autre l'occidental, quel était au zénith, et quel était au nadir. Lorsqu'ils ont ainsi disposé les astres qui doivent leur donner l'horoscope à l'époque de la naissance du sujet dont ils étudient la destinée, non-seulement ils recherchent les choses qui doivent lui arriver, mais ils scrutent celles qui sont passées, celles qui ont précédé sa naissance et sa conception, ce qu'est son père sous le rapport de la condition, riche ou pauvre, sans défaut dans sa complexion ou atteint de quelque difformité, s'il est de bonnes mœurs ou non, s'il n'a point de propriétés territoriales ou s'il en a d'étendues, quelles sont ses occupations; ils en font au-

tant au sujet de la mère et des frères plus âgés, s'il en a (61). Admettons pour le moment qu'ils acquièrent une connaissance exacte de la position des astres dans l'espace, ce dont nous ferons voir la fausseté plus tard, nous interrogerons ces astrologues qui supposent que toutes les choses humaines sont amenées forcément par les astres, et nous leur demanderons comment le schématisme ou position respective actuelle des astres peut influer sur les faits accomplis précédemment. Si cela est inadmissible ; par la raison même qu'ils découvrent la vérité sur les faits antérieurs, il est évident que ce ne sont pas les astres qui les ont causés, puisqu'ils n'avaient pas été mis dans le ciel pour se trouver dans des rapports pareils à ceux actuels, lorsque les événements passés eurent lieu. Et si celui qui tout à l'heure voulait bien concéder la vérité de cette science, lorsqu'elle pronostiquait les choses à venir, fait attention à cette circonstance, il en conclura qu'ils ne sont pas causes de ce qui est et ne font que le signifier. Si l'on répond que les astres ne font pas les choses passées, mais que ce sont les schématismes qui ont eu lieu alors, qui ont été cause qu'on les connaît maintenant, celui qu'on obtient aujourd'hui ne faisant que les signifier ; tandis que, pour celles à venir, il les déclare d'après l'horoscope tiré à la naissance de l'individu qu'elles concernent ; qu'ils nous fassent donc connaître la différence qui existe entre les observations qu'on peut faire sur les astres pour que les unes soient jugées vraies parce qu'ils sont causes, tandis que les autres n'ont de réalité que parce qu'ils révèlent ce qui a eu lieu ? S'ils ne peuvent pas montrer cette différence, qu'ils avouent de bonne foi que rien de ce qui arrive aux hommes n'est produit par les astres ; mais que si, peut-être, ils ont quelque vertu, c'est, comme nous l'avons dit, celle de signifier ; de la même manière que si, au lieu de découvrir les choses passées et futures au moyen des astres, quelqu'un tenait ses enseignements de l'esprit de Dieu, même par un langage prophétique. Et, comme nous avons démontré que notre libre arbitre n'est nullement gêné par la prescience qu'a Dieu des choses qui doivent arriver à chacun ; de même les signes que Dieu a créés pour signifier, ne sauraient lui porter obstacle ; mais on peut considérer le ciel entier comme un livre qui contient prophétiquement tout

ce qui doit arriver, dont Dieu déroule les pages. C'est dans ce sens qu'on peut concevoir ce que dit Jacob dans sa prière pour Joseph : « Il a lu dans les tablettes du ciel tout ce qui doit vous arriver et à vos enfants (62). » Et peut-être aussi (a) « le ciel sera roulé comme un livre ; » ne fait-il que nous apprendre que les discours significatifs des choses futures, qui y sont renfermées s'exécuteront ou, pour parler comme lui, se rempliront : c'est de la sorte qu'on dit d'une prophétie qu'elle se remplit, lorsqu'elle s'accomplit. Les astres, en conséquence, seraient des signes, suivant la parole qui a dit que les astres soient placés comme des signes. Jérémie nous engageant à rentrer en nous-mêmes et voulant éloigner la crainte des choses qu'on croyait être signifiées par les astres, peut-être même qu'on croyait procéder de leur propre vertu, dit : « Ne craignez rien des signes du ciel (b). »

« Essayons une seconde tentative (63) pour prouver que les astres ne sauraient être causes, et s'ils sont quelque chose, ce ne pourrait être que des signes. De combien d'autres personnes ne faut-il pas connaître l'heure natale pour tirer l'horoscope d'un seul homme? je parle dans la supposition où cette science serait accessible aux hommes. Prenons pour exemple que l'on dise de quelqu'un qu'il éprouvera un sort tel que de tomber entre les mains de brigands, qui le tueront. L'astrologue dit qu'on peut découvrir cette fin d'après la combinaison de son heure natale avec celle de chacun de ses frères, s'il en a plusieurs, parce qu'on croit que la génération des autres frères doit renfermer la prévision que celui-là mourra par la main des voleurs; aussi bien que celle du père, celle de la mère, celle de l'épouse, des fils, des esclaves et des personnes qui lui étaient les plus chères, peut-être aussi celle de ses assassins. Comment se peut-il, en leur accordant tout ce qu'ils veulent, qu'on croie qu'une destinée qui dépend de l'heure natale de tant d'individus puisse être dite l'effet de la combinaison des astres à l'époque de la naissance de celui-ci plutôt qu'à celle de la naissance de tous les autres? Il est invraisemblable qu'on puisse persuader que le schématisme qui a eu lieu à l'une de

(a) Isaïe, 34, 4. — (b) Jérémie, 10, 2.

ces naissances, soit auteur de l'événement que les autres ne font que signifier. Il est niais d'affirmer que la génération de tous contenait la notion que celui-là serait assassiné, en sorte que cet assassinat aurait été annoncé, comme on peut le supposer, par l'heure natale de cinquante personnes. Je ne sais pas comment ils pourront rendre compte de ce que presque tous les hommes qui naissent en Judée ont cette conjonction des astres qui fera qu'on les circonciera au bout de huit jours, qu'on leur fera subir une amputation douloureuse qui causera plaie, phlegmasie, ulcère, et pour lesquels, à leur entrée dans le monde, on appellera les médecins; tandis que, pour tous ceux qui naissent en Arabie, parmi les Ismaélites, cette opération est reculée à l'âge de treize ans, à ce que l'histoire en rapporte. Nous diront-ils pourquoi, en Ethiopie, on fait une section circulaire aux rotules, et pourquoi l'on coupe l'un des seins aux Amazones? Comment les astres permettent-ils de telles choses chez ces différents peuples? Je pense que si je m'arrêtais un moment (non pas de manière à n'en pas sortir) je pourrais encore dire un mot de vérité sur ce sujet. Puisqu'il y a tant de moyens connus de pronostiquer l'avenir, je ne comprends pas pourquoi les hommes ont échoué dans l'oiomistique (la science des augures), la thytique (la science des haruspices), en ne proclamant pas qu'ils renferment en eux la cause efficiente des effets produits; mais qu'ils ne font que les annoncer, comme on le fait pour l'astéoscopique (64); et pourquoi ils parlent aussi de même de la généthliologique? Si c'est un sentiment de reconnaissance pour le bienfait de la prescience qu'on admet, que nous devons attribuer la cause à ce qui nous apporte la connaissance; pourquoi rapportons-nous plutôt aux astres qu'au vol des oiseaux les effets que nous voyons? pourquoi plutôt aux oiseaux qu'aux entrailles des victimes? pourquoi plutôt aux victimes qu'aux étoiles filantes? Cependant, pour le présent, ce qui vient d'être dit doit suffire pour convaincre que les astres ne sont pas causes des événements qui intéressent l'humanité.

« Ce que nous avons accordé au commencement de cet examen parce qu'il ne lui portait pas de préjudice, savoir que les hommes ont la capacité suffisante pour embrasser les Schema-

tismes célestes et les signes qui en découlent, aussi bien que les choses signifiées, mérite que nous considérions si cette opinion est vraie. Les hommes versés dans cette science déclarent que pour saisir parfaitement la destinée à venir au moyen de la génethliologie, il faut savoir non seulement quelle est la dodécatemorie (65) où est l'astre invoqué, mais dans quelle partie et dans quelle minute de cette même dodécatemorie. Ceux mêmes qui portent le raffinement plus haut, disent qu'il faut fixer la 60<sup>e</sup> de la 60<sup>e</sup>, la minute de la minute, ou seconde, et cela on doit le faire pour chaque planète, en observant leur relation envers les étoiles fixes. Ensuite, pour l'horizon oriental, il faudra connaître non seulement la dodécatemorie qui y correspond, mais la minute et la minute de la minute ou seconde. Or, comme l'heure, dans son acception la plus vaste, ne renferme que la moitié de la douzième ou vingt-quatrième partie de la dodécatemorie, comment peut-on en prendre la minute, qui n'a pas d'analogie avec la division des heures, en sorte que l'on sache, par exemple, qu'un homme est né à la quatrième heure, à la moitié, au quart, au 8<sup>e</sup>, au 16<sup>e</sup>, au 32<sup>e</sup> de l'heure? Car, de leur aveu, il y a une grande différence de signification d'après l'ignorance (66) de l'heure exacte et de la plus petite fraction d'heure. Ainsi, dans la naissance de jumeaux, souvent l'intervalle de temps presque insaisissable qui les sépare, en dire des astrologues, apporte de nombreuses différences dans le concours d'événements et d'actes qui s'y réfèrent, et cela à cause de la corrélation respective des astres et de la partie de la dodécatemorie qui est sur l'horizon; ce qui échappe souvent à ceux qui croient avoir observé l'heure natale: or, personne ne peut dire qu'entre la naissance de l'un et de l'autre, il s'est écoulé une 30<sup>e</sup> fraction d'heure.

• Mais je veux bien encore leur accorder qu'ils savent marquer l'heure précise.

« La science nous faisant connaître que le cercle du zodiaque, semblablement au cours des planètes, est porté d'occident en orient, de manière à parcourir un degré en cent ans, ce qui, dans une longue suite d'années, doit apporter une grande perturbation dans la position des dodécatemories, l'une n'étant que dans la conception, et l'autre, pour ainsi dire, que



figure sensible, ils soutiennent que les destinées effectives (ἀποτέλεσμα) se découvrent non d'après la dodécatemorie figurée, mais d'après celle du signe conçu : ce qui n'est pas du tout facile à comprendre. Passons encore condamnation sur ce point que ce soit de la dodécatemorie imaginaire et non (67) de celle sensible qu'on doit tirer l'horoscope vrai; mais ce qu'ils nomment ensuite la syncrasis, c'est-à-dire les mélanges d'influences astrales qui surviennent dans tels ou tels schématismes dont eux-mêmes se reconnaissent incapables de saisir l'ensemble, ne vient-elle pas troubler leurs déclarations? Prenons l'exemple d'un astre contraire qui est éclipsé dans son action par l'effet d'un astre bienfaisant, jusqu'à tel ou tel point : souvent il arrivera que l'affaiblissement de l'astre contraire par l'aspect du bon astre sera arrêté dans son rapport de position qui ne promet que des malheurs. Je crois donc qu'en récapitulant tous ces lieux d'observations, on doit désespérer pour les hommes, de les voir jamais s'élever à cette compréhension, et si on la leur accorde, elle ne doit pas aller au-delà de la faculté d'être signes. Si, dans l'usage, quelques-unes de ces prédictions ont été justifiées, on doit bien plutôt l'attribuer à des conjectures heureuses par paroles ou par écrits, qu'à cet art réputé infallible. Isaïe dit aussi à la fille des Chaldéens, lesquels se prévalaient d'une grande supériorité sur les autres hommes en ce genre de connaissance, pour prouver que les hommes ne peuvent rien découvrir par cet art (a) : « que les astrologues du ciel viennent vous sauver en vous annonçant ce qui doit vous arriver; » voulant nous apprendre que même les plus habiles en cette science ne peuvent pas nous dévoiler le sort que Dieu a réservé à chaque nation. »

Ici cesse Origène.

Cependant, comme toute cette portion de l'ouvrage se composait de deux parties principales, dont l'une avait pour objet de prouver que ceux qui rendent des oracles dans les villes ne sont pas des dieux; l'autre, que ce ne sont pas même de bons démons, mais au contraire, des jongleurs, des imposteurs et des trompeurs; que ce sont eux qui ont introduit parmi les

(a) Isaïe, 47, 12.

hommes toutes les autres erreurs et notamment celle du fatalisme ; et que personne depuis l'origine des siècles n'avait délivré le genre humain de ces déceptions, excepté Jésus-Christ, notre Sauveur, nous avons eu raison de placer les preuves qui constatent cette vérité en tête de la Préparation évangélique, afin d'apprendre, par des faits, quels étaient les auteurs de notre origine, dans quelles erreurs ils étaient plongés, de quels délires et de quelle impiété nous avons été délivrés en élevant nos têtes (68), ainsi que tout le genre humain, au-dessus de ces pensées, et quels remèdes la seule et salutaire prédication de l'Évangile est venue opposer à cette domination longue et invétérée des démons, sous laquelle nous gémissions.

## LIVRE SEPTIÈME.

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

DE LA VIE DES PREMIERS HÉBREUX, ET COMBIEN NOUS AVONS EU RAISON DE PRÉFÉRER LEURS SAINTES ÉCRITURES AUX ENSEIGNEMENTS DE NOS PÈRES.

Désormais il est temps de parler des Hébreux, de leur philosophie, de leur religion à laquelle nous avons donné la préférence sur toutes les doctrines de nos pères, en décrivant leur manière de vivre.

Puisque nous avons confirmé, par une argumentation solide et fondée en raisons, les motifs pour lesquels nous nous sommes séparés de la fausse théologie de tous les Grecs et de tous les barbares, c'est le lieu ici de répondre à la seconde objection (1) qui nous a été faite, et de rendre compte des causes qui nous ont fait apporter des altérations aux doctrines des Hébreux. D'abord, pour nous défendre du reproche d'avoir emprunté à des barbares ce qu'ils nous offraient d'utile, nous ferons voir dans la suite, d'après l'ordre d'enseignement con-

venable, que toutes les doctrines des Grecs, même les préceptes si vantés des philosophes, tant ceux qui s'appliquent aux autres besoins sociaux, que ceux qui ont pour but les formes du gouvernement, ne sont que des emprunts faits aux barbares; tandis que nous porterons jusqu'à l'évidence, que le bien qui nous a été apporté par les Hébreux n'a jamais été le moins du monde revendiqué comme découvert par aucun peuple.

---

## CHAPITRE II

### RÉCAPITULATION DE LA THÉOLOGIE DES AUTRES NATIONS, ET DÉMONSTRATION DE TOUS LES MAUX QU'ELLE A CAUSÉS A LA SOCIÉTÉ.

Tous les autres peuples, en remontant à l'origine de l'institution des sociétés, et en descendant jusqu'aux temps qui l'ont suivie prochainement, n'apportant de soin, d'attention qu'aux sensations corporelles, parce qu'ils n'avaient rien su définir sur la nature de l'âme, croyant qu'il n'existait rien en dehors des objets visibles, ont adoré comme le seul bon réel, le seul beau, le seul utile, la volupté du corps. Dans la supposition qu'elle possédait en elle tout le bien, toute la convenance, toute la douceur désirables, et qu'elle devait procurer la jouissance du bonheur le plus complet, ils n'ont pas hésité à la déifier comme la plus grande des divinités.

La vie même leur semblant indigne de leurs vœux sans l'union avec la volupté charnelle, ils ne la chérissaient pas pour en jouir simplement, mais pour en jouir agréablement, et ils ne souhaitaient rien de plus à leurs enfants, parce qu'ils ne connaissaient que ce seul bien. En conséquence, les uns considérant le soleil, la lune et les astres comme les causes de la vie animale, frappés d'ailleurs de l'éclat éblouissant de leur lumière, les proclamèrent comme étant les premiers dieux, principe d'existence de tout ce qui est; les autres honorèrent du nom de dieux les fruits de la terre, les substances humides, solides, chaudes, et les autres parties de l'univers dont leurs corps se nourrissent de manière à s'engraisser, y puisant la vie

et la volupté ; d'autres, beaucoup plus tard , jetant le masque (2), ont consacré leurs propres passions, déclarant hautement que la volupté, leur souveraine, l'amour, le désir et Vénus, étaient les dieux suprêmes qui commandaient aux autres ; on en vit transporter ces titres à quelques tyrans, à des monarques vivants ou morts qui, par les bienfaits qu'ils répandirent sur ceux qui les approchaient, ou par les découvertes utiles qu'ils firent connaître, leur semblèrent les auteurs réels des jouissances de la vie ; il se trouva des malheureux, jouets des démons et des esprits impurs, qui, par le développement excessif de la partie sensible de leur âme, crurent obtenir de ces mêmes démons, par le culte qu'ils leur rendaient, les adoucissements à leur existence ; quelques-uns, sans être retenus par aucune pudeur, introduisirent l'athéisme dans le monde comme plus excellent que toute théologie ; d'autres, encore plus déhontés, déclarèrent qu'il n'y avait pas d'autre vie philosophique, ni d'autre félicité que celle de la volupté, définissant la volupté, la fin et le but de tout ce qui est bien. C'est de la sorte que le genre humain, asservi à une souveraine impérieuse et d'humeur difficile, la déesse Volupté, ou plutôt placé sous le joug du démon de l'impureté et de la luxure, était en proie à toute sorte d'infortunes.

« Leurs femmes, suivant l'expression de l'apôtre, ont abandonné l'usage de ce qui est suivant la nature de leur sexe, pour un usage contre la nature : également les hommes, rejetant l'usage, suivant la nature, du sexe féminin, se sont enflammés dans leurs désirs les uns pour les autres, les hommes consommant avec les hommes leurs actions infâmes, ont reçu en eux-mêmes le salaire dû à leurs égarements (a) : » c'est-à-dire que les Grecs et les Barbares, les sages et les hommes vulgaires, rampant en quelque sorte sur leur ventre, se sont prosternés devant la volupté comme devant un Dieu ; se traînant à la manière des reptiles, ils ont admiré et chéri cette déesse insatiable et implacable. Dans leurs chants et leurs hymnes, dans leurs théâtres publics, ils ont célébré les orgies de cette honteuse et lubrique divinité, s'étant fait admettre et initié à ses

(a) Saint Paul aux Romains. I, 26.

mystères impurs ; en sorte que c'est surtout en cela que nous avons cru bien agir, quand nous avons proscrit ces vices d'entre nous. « Le principe de la fornication est la pensée de l'idolâtrie (3) (a) ; » et pour le dire, en un mot, ce développement si varié qu'avait pris la théologie des autres nations ne venait que d'une source unique, le culte impur et obscène de la volupté. Semblable à l'hydre qui avait un grand nombre de cous et de têtes, elle s'était étendue en une foule de sectes et de rameaux. On ne doit donc pas s'étonner qu'étant plongés dans une erreur aussi grossière que de se dévouer au dieu ou plutôt au mauvais démon de la volupté, ils n'en aient recueilli que maux sur maux (4) : les amours insensés des femmes, les viols exercés envers de jeunes gens, les unions incestueuses avec les mères et les filles, qui ont souillé toutes les sociétés et qui ont surpassé en excès de dégradation même l'existence sauvage des bêtes féroces.

Telle était la manière d'être des anciennes nations et la nature de leur menteuse théologie, comme nous l'avons déjà montré par les citations que nous avons faites, tirées des historiens et des philosophes grecs.

### CHAPITRE III.

#### COMPARAISON DES MŒURS DES HÉBREUX, ET CE QU'ILS PENSaient SUR LE CRÉATEUR ET LE DÉMI-OURGE DE L'ENSEMBLE DES CROSES.

Après cette revue générale des mœurs des anciens peuples, considérez maintenant par la pensée les seuls enfants des Hébreux pour juger combien dans toutes ces choses ils ont agi contrairement aux autres. Ce sont eux qui les premiers et même les seuls entre tous les hommes, ont remonté à la source première des sociétés : dirigeant leur entendement par une théorie rationnelle, ils ont admis des doctrines conformes à la piété, sur le système physique de l'univers : les premiers ils ont re-

(a) Saint Paul aux Colossiens, III, 5.

connu les éléments dont sont composés les corps, la terre, l'eau, l'air et le feu, et enseigné que tout l'univers en était formé : ils ont défini le soleil, la lune et les astres non comme étant des dieux, mais bien l'œuvre de Dieu : concevant la nature de la substance matérielle non-seulement comme irraisonnable, mais encore comme inanimée, en tant qu'elle est dans un progrès continuel qui se termine par la destruction, ils ont réfléchi qu'il n'était pas possible d'attribuer au hasard la cause de l'ordre si habilement établi dans l'univers, plein d'êtres animés raisonnables et irraisonnables; ils n'ont pas voulu supposer que le principe créateur de tant de sujets vivants fût lui-même sans vie, ni que celui qui a fait les animaux raisonnables fût privé de raison; de même qu'on ne pourrait croire à l'architecture spontanée des bois et des pierres, au vêtement qui se tisserait sans tisserand, aux villes et aux états qui se gouverneraient sans lois et sans la hiérarchie des magistrats, au vaisseau qui naviguerait sans pilote, au moindre instrument d'art qui se serait façonné sans artisan, ou à l'entrée d'un vaisseau dans le port sans l'habile direction du timonier. Ainsi la nature irraisonnable et inanimée des éléments, en général, ne pourra, par sa force interne et sans le secours de la sagesse suprême de Dieu, se mettre en possession de la raison et de la vie. Par ces conceptions et autres analogues, les fondateurs de la religion des Hébreux ont adoré Dieu comme le créateur de tout ce qui existe, l'ayant reconnu tel par un esprit purifié; et par les yeux de l'intelligence de l'âme, ayant rendu hommage à la grandeur et à la beauté de ses œuvres.

---

#### CHAPITRE IV.

##### CE QU'ILS PENSAIENT DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME ET DE LA SUBSTANCE DES CORPS.

Ensuite, ayant parfaitement compris qu'ils n'occupaient pas une médiocre place dans cet ensemble, ils admettaient qu'une partie d'eux-mêmes était surtout estimable; c'est celle qui

constitue le véritable homme; tandis que l'autre n'est que l'enveloppe de la première : celle-là est le corps. Ayant ainsi partagé leur être en deux, ils ont apporté toute leur attention et tous leurs soins à la vie de l'homme intérieur, par le raisonnement que ce devait être celle que chérissait par-dessus tout le Dieu créateur, qui, en distribuant ses dons et voulant assurer à la nature humaine la domination sur toutes les choses de la terre, l'a moins accordée à la force du corps qu'à la vertu de l'âme. Parmi les substances créées, les unes, en effet, sont inanimées, comme les bois et les pierres, les autres participent à une sorte de vitalité, ce sont toutes celles qui végètent sur le sol; les troisièmes en possession de la sensibilité et de l'énergie qui naît de l'imagination, forment les animaux irraisonnables; et ces trois classes d'êtres sont également asservies à la race humaine pour l'aider dans ses besoins. Or, ce n'est pas par la force corporelle qu'il exerce son empire sur elles, mais par le raisonnement, par la vertu de l'âme, ayant bien compris que Dieu, cause suprême de tout ce qui existe, avait accordé à celle-ci l'honneur du commandement et de la royauté (4). Partant de ce principe, ils ont reconnu qu'on ne devait pas estimer le corps ni tout ce qui tient aux aisances du corps humain plus que ceux des autres animaux terrestres. C'est ce qui règne dans l'homme, ce qui se rapproche, par sa nature, du roi de l'univers, c'est-à-dire la partie rationnelle et intellectuelle de l'homme qui est l'âme, seule capable de concevoir la notion de la divinité, qui, par sa ressemblance avec le Dieu universel, mérite que nous lui consacrons toute notre activité et tous nos soins. Après quoi, ne se figurant pas qu'il y eût rien de bien hors de la possession du Dieu impartiteur de tous les biens, ils ont déclaré que la fin et le terme de tout bonheur était de le connaître et de l'aimer. Et comme ils faisaient dériver de lui la cause de la vie, tant pour l'âme que pour le corps, ainsi que tout ce qui contribue à les soutenir, ils lui ont apporté et consacré tout ce qu'ils sont, autant du corps que de l'âme, pensant que leur vie devait appartenir à celui seul de qui elle dépendait, sans attribuer la moindre valeur à tout ce qui frappait leurs regards. C'est de la sorte que, témoignant leur amour pour Dieu, ils s'en sont fait aimer et qu'ils ont mérité

d'être proclamés thérapeutes et prêtres du Dieu très-haut, race sacerdotale et royale, nation sainte (a), ayant transmis à leurs arrière-neveux la semence de la véritable piété. Or, vous paraissions-nous donc avoir manqué de jugement en donnant la préférence à cette tradition que les Hébreux nous ont transmise, comme venant de leurs patriarches, sur les dieux des Grecs, des Phéniciens et des Egyptiens, et sur toutes les absurdités mal sonnantes qu'ils en rapportent ?

## CHAPITRE V.

COMMENT LES HÉBREUX, AIMÉS DE DIEU, ONT MÉRITÉ QU'IL SE MANIFESTAT À EUX ET LEUR RENDIT SES ORACLES.

Voyez maintenant à quel degré les mêmes hommes se montrent avancés dans la vertu de l'amour divin. La divinité ayant accepté leur offrande, tant à cause de leur vie vertueuse, de leur piété sincère, de leur philosophie, qu'à cause du culte épuré qu'ils lui rendaient, les a honorés en retour par des oracles divins, des théophanies, des apparitions d'anges, redressant les imperfections de la nature mortelle par les conseils pratiques, par les instructions et les enseignements qu'ils leur donnaient, comme agréables au Seigneur; en sorte que leur esprit ne fut plus guidé par de simples raisonnements et des conjectures dans ce qu'il devait faire; mais qu'il fut éclairé par le flambeau de la vérité; et que, déjà transportés par Dieu dans les siècles à venir, ils ont eu la pénétration des choses futures et ont pu les prédire. Tels sont les oracles célèbres accordés à la vertu des Hébreux, si empreints de l'amour de Dieu, que nous avons trouvés préférables aux fables et aux contes des Grecs: ces derniers ne nous offrant que des récits honteux sur leurs dieux, tandis que les autres contiennent de pieux enseignements sur ces hommes aimés de Dieu.

(a) 1<sup>re</sup> Epître de saint Pierre, 2, 9.



## CHAPITRE VI

**CES HOMMES ÉCLATANTS PAR LA PIÉTÉ, ÉTAIENT ANTÉRIEURS AU JUDAÏSME ET BIEN AVANT LA NAISSANCE DE MOÏSE.**

Tout ce que je viens de rapporter est bien antérieur à Moïse et à l'existence du peuple juif en corps de nation, et n'a été connu d'eux, après un temps fort long, que par la tradition des ancêtres. Il est donc bien important de publier qu'alors le judaïsme n'existait pas encore, et que ces premiers humains étaient nommés Hébreux de nom et de fait, puisqu'il n'y avait pas de Juifs et que ce nom n'était pas même en usage. Voici en quoi l'on doit reconnaître la différence qui est entre les Hébreux et les Juifs : ces derniers tiennent leur nom de Juda, chef de la tribu qui, pendant une longue suite d'années, posséda la puissance royale ; les autres tiennent leur dénomination de Héber, ancêtre d'Abraham (5).

Les saintes écritures nous enseignent donc que les Hébreux ont précédé les Juifs, et que la manière de célébrer le culte divin telle que les Juifs l'ont mise en pratique, ne remonte pas au delà de Moïse ni de sa législation, qui a consacré le jour du sabbat, en a prescrit la plus sévère observance, en commémoration du repos de la sainte parole. C'est lui qui a classé les aliments en viandes permises et défendues, qui a fixé les fêtes annuelles, les purifications corporelles, et toute cette longue suite de pieuses pratiques observées suivant certains symboles.

Les Hébreux antérieurs à Moïse d'après l'ordre des temps, étrangers à sa législation, avaient un système d'adoration libre et dégagée de préceptes, se bornant à vivre avec convenance, en suivant la nature, sans connaître le besoin de lois qui leur commandassent rien, par la parfaite impassibilité de leur âme et par la science acquise des véritables dogmes concernant la divinité. Après avoir exposé les traditions orales, il est temps d'en venir aux relations écrites.

## CHAPITRE VII.

## COMMENT MOYSE A ÉCRIT LES VIES DES HÉBREUX QUI ONT PRÉCÉDÉ SON ÉPOQUE.

Le grand théologien Moïse, Hébreu lui-même et descendant d'Hébreux, savait mieux que personne tout ce qui avait rapport aux mœurs de ses pères : par les préjudes de ses lois saintes, il avait publié en monuments ineffaçables les vies de ses ancêtres, les Hébreux, ainsi que le récit des bienfaits dont Dieu les avait honorés. Il avait aussi décrit les manières de vivre et les châtimens des autres hommes, athées ou impies, parce qu'il regardait cette connaissance comme nécessaire à posséder, pour ceux qui devaient être instruits dans ses lois, afin de se préserver des actions honteuses des méchants, et de se proposer comme modèle la vie des hommes pieux. Il fallait, de plus, qu'ils n'ignorassent pas qu'avant la publication des lois écrites, plusieurs de leurs ancêtres, dirigés par les seules lumières de la raison, s'étaient illustrés par la vertu de la piété ; qu'ils avaient reçu le nom d'amis et de prophètes de Dieu, qu'ils lui seraient redevables d'une mémoire éternelle, et qu'enfin ils appartenaient à la même origine que ceux à qui les lois étaient imposées. Par ce moyen, les descendants de ces hommes justes et chéris de Dieu devaient être encouragés à se montrer imitateurs de la piété de leurs ancêtres, et à s'efforcer d'obtenir de la part de Dieu des faveurs égales, loin de s'abandonner à la somnolence et à la paresse, par le désespoir de pouvoir jamais parvenir à ces mêmes biens. Ils étaient accessibles, ces biens, puisque ceux dont ils tenaient le jour les avaient possédés ; or, c'étaient ceux-là même dont il leur présentait les images en les instruisant de leurs devoirs envers Dieu, dont il leur traçait chronologiquement la vie et caractérisait la vertu particulière à chacun, dans une suite de tableaux.

## CHAPITRE VIII.

AVEC QUEL JUGEMENT ÉQUITABLE, AVEC QUEL SAGE RAISONNEMENT NOUS DEVONS ADMETTRE L'HISTOIRE DES PATRIARCHES. REVUE RAPIDE DE LA VIE DE CES HOMMES CHÉRIS DE DIEU, TANT AVANT LE DÉLUGE QUE DEPUIS, JUSQU'À LA GÉNÉRATION DE MOÏSE.

Rien ne s'oppose à ce que nous en parcourions rapidement l'histoire, ainsi que le récit en est contenu dans le livre du même Moïse ; on ne doit pas, en effet, étudier ailleurs les institutions nationales des Hébreux, à ce qu'il me semble, que dans leurs propres livres, puisque c'est des Egyptiens que nous avons eu la connaissance des choses de l'Égypte, que c'est des Phéniciens que nous savons ce qui est relatif à la Phénicie : de même que pour ce qui a rapport à la Grèce, nous recourons aux écrivains célèbres de cette contrée, que quand il s'agit de philosophie, c'est des philosophes que nous voulons l'apprendre, et non pas des auteurs qui sont sans expérience sur ces matières. De qui pourrions-nous tirer des lumières sur la médecine, si non en interrogeant ceux qui sont versés dans cette science ? par la même raison, je crois que nous devons recevoir exclusivement des Hébreux et de leurs livres prophétiques, ce qui concerne leur histoire. Or, ainsi que les récits contenus dans les livres de Moïse en font foi, antérieurement au déluge, c'est-à-dire depuis la première apparition des hommes jusque dans les générations qui l'ont suivi, il a paru un certain nombre d'hommes chéris de Dieu et beaucoup de justes, parmi lesquels l'un espérait invoquer le nom du Seigneur Dieu, ce qui veut dire qu'il ne reconnaissait pas d'autre Dieu dans l'univers que le créateur tout à la fois et le souverain Seigneur de toutes choses.

Il était persuadé, en effet, que Dieu, par sa puissance créatrice, avait non seulement disposé dans l'univers toutes choses pour le mieux ; mais il croyait encore que, semblable au maître d'une grande cité, il commandait à tout, réglait l'ordre intérieur et extérieur du monde, étant à la fois son Seigneur, son Roi et son Dieu. Cet homme pieux ayant donc le premier fixé dans son esprit et exprimé par le langage, la notion de Seigneur et de Dieu, il espéra que d'invoquer le nom du Seigneur

Dieu, serait le gage le plus certain d'obtenir en retour les trésors des biens de l'âme et du corps. C'est la raison pour laquelle il a reçu des Hébreux, le premier, le nom de véritable homme; car Enos veut dire cela dans l'acception directe du nom (6). Les mêmes Hébreux disent qu'il ne convenait pas d'accorder ce nom à tout autre homme qu'à celui qui avait su s'élever à la connaissance de Dieu et de son culte, qui était en même temps le parfait gnostique et le parfait dévot (7). Quant à ceux qui ne sont pas tels, mais qui ne diffèrent en rien des troupes d'animaux irraisonnables, qui, penchés vers la terre, sont entièrement adonnés aux voluptés grossières de la table et de la luxure; la langue des Hébreux, qui a l'habitude de caractériser par les noms propres, les appelle tantôt du nom de loups, de chiens, tantôt de celui de porcs, qui aiment à se vautrer dans la fange, puis de reptiles et de serpents, suivant les différentes inclinations perverses qu'ils manifestent. Si, parfois, elle a eu besoin de signifier l'homme commun et son espèce, faisant usage d'une dénomination appropriée à cette idée, elle l'a désigné par son éponyme Adam. Et quant à ce que ce nom, en même temps propre au premier créé et père de tous les hommes, est aussi appliqué à plusieurs, il est facile de s'en convaincre par sa traduction en langue grecque qui est γηγενής, (né de la terre); au lieu qu'Enos est le premier théophile, suivant l'histoire des Hébreux, parce que le premier il espéra d'invoquer le nom du Seigneur Dieu, ayant ainsi constitué, d'une part, la faculté logique et essentiellement gnostique de l'âme, de l'autre ayant fondé d'une manière durable la piété envers Dieu. De ces deux choses, la première, dans l'ordre des idées, est la connaissance véritable de Dieu; la seconde est, après l'avoir connu, l'espoir de lui être agréable. On ne doit pas négliger cette dernière ni la considérer comme d'un rang inférieur à la première, savoir, d'espérer d'invoquer, en tout temps, le nom du Seigneur Dieu. La première nous place dans les rapports d'un esclave vis à vis de son maître; la seconde nous montre comme les enfants d'un père tendre et compatissant; ce qui est le but trois fois heureux auquel nous devons tendre. Tel est le patriarche qui nous est offert par les Hébreux comme le premier et le véritable homme, et non pas ce né de la terre,

autrement dit Adam, à cause de sa prévarication du commandement de Dieu, ainsi déchu du sort réservé aux plus parfaits; mais bien plutôt celui qui, à la tête de tous les hommes obéis à Dieu, espéra d'invoquer le nom du Seigneur Dieu. Nous avons donc fait preuve d'un esprit sage et judicieux en nous proposant d'imiter ce patriarche, et nous avons accueilli, comme pouvant nous être très-utile, le récit qui nous le fait connaître; formant le vœu, à l'instar de ce modèle, d'invoquer avec une femme et de toute espérance le nom du créateur et du maître de l'univers.

Après celui que nous venons de nommer, un autre fut aussi agréable au Seigneur et ne fut plus trouvé, à ce que dit Moïse, parce que Dieu le transporta à cause de la grande perfection de sa vertu.

Le sage est véritablement difficile à trouver, il en sera de même de celui qui est parfait dans le Seigneur et s'est soustrait au commerce de la multitude. Celui qui n'est pas tel, est répandu dans les marchés, les décastères, les auberges et les foires, se portant avec empressement dans les lieux fréquentés par une grande multitude, coudoyant et étant coudoyé, il est englouti dans le goufre du vice. Mais celui qui est pris par Dieu, qui est transporté des choses de la terre, est invisible et introuvable aux hommes. Devenu l'ami de Dieu, il n'est découvert que par Lui. Il plaît aux Hébreux de nommer un tel homme Enoch : ce nom signifiera la grâce de Dieu. Or, nous avons considéré comme un bonheur d'imiter la vie d'un tel modèle.

Un troisième se présente après ceux-ci : c'est Noé, qui a reçu dans sa génération le témoignage d'être un homme juste. Voici quelles sont les preuves de sa justice. Une atmosphère sombre et hideuse d'indicible iniquité avait enveloppé le genre humain; les géants, dont le nom a résonné dans toutes les bouches, par des entreprises remplies d'impiété et d'athéisme, essayaient d'accomplir ce qui est célébré chez les Grecs sous le nom de combats des dieux (*θεομαχία*); déjà même les auteurs de cette race, soit comme étant d'une nature supérieure à notre nature mortelle, ou par des moyens qui nous sont inconnus, avaient ouvert la voie d'une étude curieuse de l'avenir;

en légant, à ce qu'on dit, à l'humanité les premières tentatives du détestable sortilège et de tout autre maléfice ; un sort que toute l'espèce humaine tomba sous la sentence d'une réprobation universelle de la part de Dieu ; et lorsque tons, d'un mouvement de sa tête, devaient être détruits, un seul homme se trouva, celui que nous venons de nommer, qui, ainsi que sa famille, mérita, dans toute cette génération, d'être déclaré juste. Tous ces coupables ayant donc disparu sous les eaux du déluge qui inonda la terre, laquelle fut ainsi purgée, par l'abondance des mêmes eaux, des crimes dont elle étoit le théâtre, le théophile Noé, avec ses fils et leurs femmes, fut miraculeusement préservé par Dieu pour être le germe unique de tout un monde à venir. Celui-ci sera encore l'image archétype, vivante et animée, pour ceux qui sont nés de lui, auxquels il en a laissé l'exemple, d'une vie agréable au Seigneur.

Ici se termine la suite des hommes pieux qui ont précédé le déluge. Depuis ce cataclysme, d'autres personnages éminents par la piété, dont les livres saints ont conservé la mémoire, méritent également qu'on les nomme. Parmi eux figure celui qui est cité comme le pontife du Dieu très-haut : il a obtenu pour nom spécial, dans l'idiome hébreu, le mot *JUSTE*, Melchisédech.

Pour tous ceux que nous venons de faire connaître, il n'est pas question de circoncision ni d'aucun des commandements judaïques qui remontent à Moïse : il ne serait donc pas juste de les appeler Juifs, non plus que Payens, puisqu'ils n'ont pas admis le polythéisme comme les Grecs et les autres Gentils. Qu'ils soient donc Hébreux suivant la propriété du nom, soit qu'on fasse descendre ce mot de Héber, ou mieux encore par la valeur qu'on lui assigne dans la traduction grecque, passants (*παρτωλοι*) ; car c'est ainsi qu'on peut nommer ceux qui, sur la terre, n'ont eu d'autre occupation que de tendre vers le Dieu de l'univers et d'étudier ses perfections. Ils nous sont dépeints, en effet, comme ayant mené une vie toute sage et toute pieuse, marchant dans la ligne droite de la vertu, s'élevant au-dessus des voluptés charnelles, par les seules forces des raisonnements naturels et des lois non écrites. C'est encore parmi eux tous que l'on doit compter le père vété de tout un

peuple; Abraham, à qui les saints oracles rendent le témoignage d'une justice qui ne pouvait pas être celle qui est conforme à la loi de Moïse, puisque cette loi n'existait pas encore. Ce ne fut que sept générations après Abraham que naquit Moïse. Néanmoins, il a été proclamé juste et pieux, comme jamais personne ne l'a mieux mérité; et sa justice est identique avec celle de ceux que nous avons passés en revue. « Abraham crut en Dieu, et cette croyance lui fut comptée comme justice » (a). L'oracle divin lui prédit qu'il serait père de plusieurs nations, lui déclara formellement qu'en lui seraient bénis tous les peuples et toutes les tribus de la terre : prophétie dont nous voyons, aujourd'hui, manifestement l'accomplissement. Cet Abraham donc, après cette perfection dans la justice qui ne résultait pas de la loi de Moïse, mais de la foi la plus parfaite, car, d'après les révélations divines, un fils légitime lui fut annoncé dans sa vieillesse; cet Abraham, dis-je, est le premier de tous qui, pour obéir à l'oracle, se soit circoncis, laissant cette institution traditionnelle à ceux qui devaient naître de lui, soit pour qu'elle devint le signe incontestable de sa nombreuse postérité, soit pour que ses enfants eussent un signe reconnaissant de leur origine, dans le cas où ils resteraient fidèles imitateurs de leurs ancêtres, ou pour celui où ils viendraient à s'écarter de leur vertu, soit enfin par toute autre cause que nous n'avons pas ici le loisir d'examiner.

Ce patriarche nous est encore donné comme un modèle à imiter. A sa suite vient Isaac, représenté comme le digne héritier des sentiments pieux et des vertus théognostiques de son père, qu'il considérait comme l'héritage le plus magnifique et le plus fortuné qu'il lui eût laissé. Les livres saints disent qu'il n'eut commerce qu'avec une seule épouse, qu'il n'eut qu'une seule fois le désir d'être père (18), et qu'ayant donné le jour à deux fils jumeaux, il s'abstint, par excès de continence, de tout rapprochement conjugal.

Cependant faisons entrer en scène Jacob qui est aussi Israël. Cet homme a deux noms dus aux progrès éclatants de ses vertus privées. Quoique absorbé par les exercices de la vie active,

(a) Genèse, 15, 6.

il se livrait cependant à des essais de travaux religieux, ce qui lui valut le nom de Jacob, qui veut dire, en le transportant dans la langue grecque, ascète ou athlète. Lorsque ensuite il eut mérité de recevoir la couronne, pour les victoires remportées sur ses adversaires, jouissant déjà de l'intuition des biens célestes, Dieu, par un oracle, changea son nom, et le jugeant digne de sa contemplation, lui donna, par son nom nouveau, la récompense de ses offrandes et des hommages qu'il lui rendait. Voici les expressions de l'oracle (a) : « Votre nom ne sera plus désormais Jacob, votre nom sera Israël, parce que vous avez tenu tête à Dieu et que vous êtes puissant parmi les hommes. » Le nom Israël signifiant contemplatif et théorétique. Ainsi on pourrait le traduire l'homme qui voit Dieu. Tel fut ce patriarche dont sortirent les douze tribus du peuple juif.

Il y aurait beaucoup à dire sur la vie de ces hommes, sur leur persévérance philosophique, sur leurs travaux ascétiques; une partie serait expliquée dans le sens littéral, une autre serait offerte comme ayant une signification allégorique. D'autres écrivains se sont déjà exercés sur ce thème, et nous-même l'avons traité dans l'ouvrage que nous avons composé sur la multiplication des enfants des premiers hommes. Ici nous ne dirons rien de plus.

Je dois encore parler d'un homme qui leur est étranger, appelé Job, que les saintes écritures déclarent avoir été un homme irréprochable, sincère, juste, pieux, éloigné de toute action mauvaise. Celui-ci n'appartient en rien à la race juive, ce qu'on découvre dans toutes ses œuvres de piété. Les enfants de Jacob, heureux de la connaissance de Dieu qu'ils tenaient de leur père, et fidèles à imiter sa piété, portèrent à un tel degré de gloire la célébrité des anciens Hébreux, que leur puissance s'étendit sur toute l'Égypte. Joseph, qui d'abord avait mérité la couronne de la chasteté, ayant reçu plus tard le soin de gouverner toute l'Égypte, montra, par sa conduite, la piété des Hébreux dans tout son jour; aussi mettons-nous au nombre de nos vœux d'imiter ses vertus. Etant devenu, par les embûches de ses frères, esclave et ayant pour maître un Égyptien, je pas-

(a) Gen., 32, 28.



serai sous silence toutes les autres qualités qui le distinguaient : la beauté de ses traits, sa force corporelle, la grâce de son maintien, encore que les livres saints rapportent qu'il l'emportait sur tous les hommes par l'excellence de sa beauté. Mais qui pourrait retracer dignement les vertus de son âme en se proposant d'en faire l'éloge ? Il avait reçu l'éloquence où se peignait l'élévation de ses sentiments et la noblesse des manières qui ajoutait à l'éclat de son visage ; il devait aux pratiques de la piété un charme décent, répandu dans toutes ses actions, empreintes de modestie, de justice, de prudence et de courage ; mais ce qui distinguait plus que tout, la vertu de son âme, c'était la connaissance du vrai Dieu que ses parents y avaient fait germer dès le berceau, ainsi que son éminente piété. La femme de son maître en étant devenue éprise (il était alors dans la fleur de l'âge) ; mit tous les moyens en œuvre pour le faire descendre à ses désirs impudiques. D'abord elle essaya de le séduire par ses entretiens, puis elle employa les supplications et les prières ; enfin elle osa porter sur lui une main coupable et, le serrant dans des embrassements adultères, voulait l'entraîner à des actions honteuses ; mais ce héros rappelant à son esprit le souvenir de toutes les leçons qu'il avait reçues de ses pères, et montrant que le véritable Hébreu n'est pas pieux en paroles seulement, mais en action, repoussa d'une main ferme cette femme effrontée, et trouva son salut dans la fuite, comme on s'éloigne d'une bête féroce et enragée. Ensuite, étant rentré en lui-même, il se fit ce sage raisonnement : « Si mon maître ne connaît rien que par moi de tout ce qui est dans sa maison, et s'il a remis dans mes mains tout ce qu'elle renferme, comment ferai-je une action aussi mauvaise et aussi énorme ; comment pécherai-je en présence du Seigneur (a) ? » Après quoi le Dieu unique l'ayant couronné ainsi qu'un vainqueur des combats du Stade, lui accorda pour prix de sa vertu de commander à ses maîtres et même à l'Égypte entière, réunissant l'autorité du Roi à celle de ministre. Et cependant celui-ci n'étant non plus qu'un Hébreu, fils d'Hébreu et non pas un Juif, puisqu'il n'y avait pas encore de Juifs, est admis néanmoins au

(a) Gen., 39, 8 et 9.

rang des plus grands amis de Dieu , jouissant du bonheur suprême.

Après ceux que nous avons qualifiés du nom d'Hebreux, cette race s'étant multipliée dans leurs descendants, de manière à former une grande multitude, qui constitua le peuple juif, elle continua de s'augmenter de plus en plus ; mais peu à peu s'affaiblirent et s'obscurcirent en eux les pieux enseignements de leurs ancêtres, chéris de Dieu. La fréquentation des Egyptiens exerça un tel pouvoir sur ce peuple qu'il finit par perdre le souvenir de la vertu de ses aïeux et se laissa entraîner à imiter les Egyptiens dans leur manière de vivre, en sorte qu'il n'y avait aucune différence apparente entre eux. C'est alors qu'étant devenus tels, le Dieu de leurs pères leur envoya un chef et un législateur, Moïse, pour assurer l'exécution des promesses faites par ses oracles à leurs ancêtres. De là sont éclos tous les prodiges rapportés dans les écritures, et c'est pour conclure les merveilleux signes de son intervention, que Dieu donne à ce peuple une foi en rapport avec le caractère de ceux qui la recevaient. Par la dégradation de leurs sentiments, par la sensualité et l'infirmité de leurs âmes, étant incapables d'imiter la vertu de leurs pères, ils reçurent les institutions politiques qui pouvaient leur convenir. D'une part, Moïse leur prescrivait ouvertement les choses qu'ils devaient faire ; de l'autre, parlant d'une manière énigmatique et par des allégories, il leur confiait la garde des symboles et des ombres de ce qui leur était réservé, dont ils n'auraient pu supporter la vérité sans voile. Ainsi, cette république des Juifs s'est maintenue depuis Moïse jusqu'à l'apparition de Notre Sauveur J.-C., comme les paroles de leurs propres prophètes l'avaient annoncé. Quant à ce que les prédictions de Moïse lui-même et des prophètes qui l'ont suivi, aussi bien que les institutions et les réglemens qui les accompagnaient, ne cesseraient d'être en honneur que lorsque les doctrines du Christ et le Nouveau Testament du Sauveur, annoncé à toutes les nations, prendraient leur place, c'est aujourd'hui un fait accompli, parfaitement d'accord avec les promesses annoncées dans ces temps. Cependant, ayant repassé brièvement la vie des Hebreux antérieurs à Moïse, ayant tracé le caractère de leur piété, il est temps

d'examiner la nature de leurs dogmes, puisant, à cet effet, les documents nécessaires dans les livres de Moïse et des prophètes, ses successeurs.

## CHAPITRE, IX.

### DES DOGMES DES ANCIENS HÉBREUX.

Ce prince de tous les législateurs qui ont existé, admirable comme théologien et comme législateur, s'étant proposé de donner à la nation juive, dans un écrit spécialement destiné à ce but, une constitution politique fondée sur la piété, n'a pas cru devoir faire usage de ces exordes rebattus qui depuis ont été mis en tête des livres des lois (9). Ayant à donner une loi qui prescrivit ce qu'on devait faire, qui interdisait ce qu'on devait éviter, qui traçât les règles à suivre dans les transactions publiques, politiques et privées, il pensa ne pouvoir mieux agir que de commencer par leur exposer la doctrine religieuse de leurs pères, en en faisant la base de son enseignement : pensant qu'il n'existait pas d'autre méthode propre à la science des lois fondées sur la piété, que celle qui passait en revue le système religieux depuis les premiers parents jusqu'à lui. Il commença donc par Dieu, pour exposer la théologie des anciens Hébreux telle qu'elle lui avait été transmise ; il ne suit pas en cela la marche adoptée par les Egyptiens, les Phéniciens et les autres peuples qui ont prostitué le nom sacré de Dieu en multipliant ceux à qui ils l'accordent, pensant que les astres qui brillent au ciel sont des dieux visibles, appelant dieux invisibles les hommes morts ou les démons infernaux, ou ceux qui sont répandus dans l'air, ainsi que nous en avons donné la preuve. Au lieu de cela, Moïse débute par la cause première qu'il nous présente comme le créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et nous apprend en même temps que c'est le législateur de l'ensemble des choses, qu'il nous fait concevoir comme le Roi de la grande cité de l'univers : il commence donc par nous apprendre que non seulement nous devons le considérer comme le seul auteur des lois qu'il se propose de donner plus

tard aux hommes (10), et qu'il en est le surveillant; mais encore qu'il a établi les lois naturelles qui régissent le monde; il nous l'offre ainsi comme roi et comme législateur de l'univers entier.

---

### CHAPITRE X.

#### DE LA PROVIDENCE UNIVERSELLE, DE LA CRÉATION, ET DE L'ARRANGEMENT DE L'UNIVERS.

C'est par l'expression de sa volonté et par sa puissance, que tout ce qui existe a été formé; c'est par ses lois et dans les limites tracées par lui, c'est dans la route et suivant la marche qu'il leur a assignées, que la suite des siècles se déroule. Avant toutes choses, le ciel a été consolidé par la parole et la loi de Dieu. Le corps pesant et dense de la terre, se séparant des éléments d'une nature légère, est resté suspendu contre les lois de la pesanteur. Le cours alternatif des nuits et des jours a pris un mouvement circulaire par la parole et la loi de Dieu. Le soleil, la lune et le chœur entier des étoiles sont lancés dans leur orbite pour accomplir leur révolution périodique. C'est par la loi du grand roi que les variations atmosphériques, que les changements de temps, que les phases de l'année, que les saisons successives s'accomplissent pour la plus parfaite harmonie du tout. C'est par la loi de Dieu que l'hiver fait place au printemps, celui-ci, aux saisons dont le tour le serre de près. Les gouffres de la mer, enflant par la marée leurs vagues écumantes, les renferment cependant par la loi divine, dans les rivages qui leur sont spécialement assignés, à ce point qu'ils n'osent jamais franchir les limites données par ces saintes lois. C'est encore par la loi divine que la nature aride de la terre, rafraîchie par la chute des pluies, par des neiges symétriquement disposées d'après la loi divine, se couvre de plantes et d'animaux : en un mot, la nature, même universelle de toutes les existences, asservie au commandement de Dieu, obéit à ses lois et à sa volonté, qui dirige tout. Ce n'est pas de soi-même et comme il arrive, ce n'est pas fortuitement ni par une impul-

sion machinale qu'une aussi vaste combinaison se maintient : ce n'est pas l'effort d'une nature sans cause et sans jugement, qui a pu achever cette immense et magnifique construction. Ce ne peut être que l'ouvrage d'un architecte plein de science, comme c'est aussi à sa parole et à ses lois qu'on en doit la direction.

Le prophète ayant donc commencé en ces termes, et ayant placé en avant de sa législation qui s'applique aux hommes, les lois qui président à toute la nature matérielle, nous apprend ainsi à nous attacher avant toutes choses à Dieu, roi universel, et à ne jamais nous relâcher dans l'obéissance à ses lois. Puisque le soleil, le ciel, l'univers, la terre et tout ce qu'elle renferme, puisqu'enfin tout ce qu'on appelle œuvres de la nature, est soumis en esclave aux ordres, aux injonctions, aux lois et aux paroles saintes de Dieu, à combien plus forte raison le genre humain qui n'est pas une portion méprisable de cet ensemble, ne doit-il pas s'appliquer à suivre les commandements divins, et ne pas se laisser vaincre en cela par les éléments, dans l'ordre où il est rangé.

Au commencement la terre a reçu cette loi : « que la terre produise l'herbe des graminées, qui sèment pour graine suivant leur espèce, et que le bois fructifiant donne son fruit (a). » Aussitôt se montrant docile à cette loi, la terre a commencé et n'a plus encore cessé d'exécuter l'ordre divin. De même, la substance humide à la parole de Dieu : « que les eaux fassent éclore les reptiles des âmes vivantes, et les volatiles qui volent sous le firmament du ciel. » À peine cela fut-il dit, que la chose fut exécutée, et nous voyons encore aujourd'hui la fidélité avec laquelle ces substances obéissent à cette loi. Si le soleil, la lune et les astres ayant reçu chacun de la loi divine l'ordre de suivre la carrière qu'ils doivent parcourir pour marquer les signes, les temps, les jours et les années, ne s'affranchissent pas de cette injonction, quel motif d'excuse pourriez-vous alléguer pour vous soustraire à la loi de Dieu ? Cet homme admirable ayant préludé de la sorte, captive notre entendement, et nous place incontestablement dans la disposition de désirer connai-

(a) Genèse, 1. 11.

tre et servir Dieu dans les bornes de nos moyens; ce que nous ne pouvons trouver chez aucun théologien des peuples que nous avons étudiés. Après cette première théologie, il passe au second dogme physique et philosophique tout à la fois. En effet, après la connaissance de Dieu et de l'ordre qui préside à l'univers, vient naturellement et immédiatement l'étude de la nature de l'homme; car après avoir connu Dieu, il est nécessaire de se connaître soi-même. Il nous enseigne donc ce qu'est l'homme, ce qui peut l'avancer dans la connaissance et le service de Dieu, quelle est la manière de vivre qui le met en accord avec ce qui précède. Ayant séparé l'âme du corps, Dieu place dans l'âme l'homme véritable, participant à une existence intellectuelle, incorporelle et raisonnable, en ce qu'il a été créé à son image: le corps n'est que l'enveloppe terrestre de l'âme. Il ajoute en troisième lieu le souffle de vie qui unit en un seul homme ce qui a été pris de la terre avec ce qui a été fait à l'image de Dieu. Après quoi il nous montre le premier séjour de l'homme ainsi créé, dans le paradis de Dieu où il jouissait de tous les biens qui peuvent contenter un être immortel et éternel. Mais il nous apprend comment ayant été soumis dans le principe à la loi de Dieu, ainsi que les autres créatures, par son indocilité et la violation du commandement divin, il fut privé de cette vie bienheureuse.

Telle est la philosophie de Moïse dans l'exorde de ses lois saintes, proclamant en quelque sorte à haute voix la défense de rester insoucians sur notre propre dignité, et l'obligation de conserver cette ressemblance avec Dieu, dont nous avons été gratifiés, et à laquelle seule nous sommes redevables de l'immortalité de notre âme. Il ne saurait être licite de détruire l'image du roi. De fait, l'image archétype et véritable du Dieu universel est son Verbe, qui partage sa sagesse et sa vie, qui est lumière et vérité et tout ce qu'on peut concevoir de bon et de beau; mais l'entendement humain est l'image de cette image, et c'est en ce sens que nous professons que l'homme est l'image de Dieu. Moïse pensait donc que cette première instruction était nécessaire à donner à ceux qui devaient s'apprêter à recevoir des lois saintes, en leur rappelant que tout ce qui, en nous, était tiré de la terre, devait se résoudre en terre, et

quelle est la portion meilleure qui nous fait ressembler à Dieu, puis de quelle manière ces deux portions d'un même être devaient se comporter l'une envers l'autre. C'est en n'étant point injurieux ni impies envers l'homme, image de Dieu, en ne le souillant pas par des actions honteuses et illégales, en entretenant en lui le désir constant de cette société et de cette vie heureuse qui était notre première destinée, en s'efforçant d'y revenir, en demandant par dessus tout de l'obtenir, en nous préparant au passage de la vie actuelle à une vie meilleure, attendu qu'il n'est pas possible, autrement, à des profanes non encore purifiés, de parvenir à ce sanctuaire d'où le premier homme a été exclus par sa désobéissance et son mépris du commandement divin. A cela le hiérophante ajoute un dogme de la plus haute importance, enseignant qu'on ne doit pas mettre en doute que chacun de nous a près de lui un mauvais démon qui ne le quitte pas, démon jaloux, ennemi du beau, et depuis l'origine du monde, travaillant à la perte des hommes. Il le nomme dragon, serpent noir et ami des ténèbres, plein de venin et de malice qui, par l'envie qu'il porte à notre existence en Dieu, tend incessamment à ébranler notre confiance en Dieu et à nous entraîner à sa suite (11) C'est par cette même astuce qu'il a fait déchoir nos premiers parents de leur heureux partage, et c'est pourquoi nous devons veiller sans relâche, pour échapper à ses machinations perverses. Mais à quoi bon anticiper sur ce que nous devons exposer par partie, d'après les écrivains qui en ont traité? Commençons par parler de Dieu, après l'avoir invoqué, par l'intervention de notre Sauveur.

---

## CHAPITRE XI.

### OPINIONS DES HÉBREUX SUR DIEU, PREMIÈRE CAUSE DE TOUTES GROSSES.

Dans le livre consacré à l'histoire des Hébreux, Moïse, commençant à nous enseigner leur théologie par l'exposé de la puissance qui a créé et arrangé l'univers, ne cherche pas à nous donner l'idée de Dieu à l'aide des syllogismes de la logique, des insinuations persuasives de la rhétorique, mais d'une manière

purement dogmatique et telle qu'il convient à celui qui, enseignant sous l'inspiration du Saint-Esprit, qui lui dicta ses paroles, parle comme cet Esprit même :

« Au commencement Dieu fit le ciel et la terre (a). »

Il dit plus bas :

« Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut. »

Et encore :

« Dieu dit : que le firmament soit, et il fut. »

Plus loin :

« Dieu dit : que la terre produise l'herbe des graminées qui sème sa graine suivant son espèce et sa ressemblance, et le bois fructifiant donnant son fruit, dont la graine est en lui, suivant son espèce sur la terre; et cela fut. »

Il dit aussi :

« Dieu a dit : qu'il soit créé des luminaires dans le firmament du ciel, de manière à luire sur la terre; qu'ils soient comme des signes marquant les jours et les ans, et cela fut. »

En outre :

« Dieu dit : que les eaux fassent éclore les reptiles d'âmes vivantes, suivant leur espèce, et tous les oiseaux du ciel, suivant leur espèce; et cela fut. »

Après cela :

« Dieu dit : que la terre fasse sortir les quadrupèdes, les reptiles et toutes les bêtes terrestres suivant leur genre; et cela fut »

Dans tout cet exposé, l'écriture, faisant parler Dieu, nous représente l'intention manifestée de Dieu, et sa volonté pour que les choses fussent telles qu'elles sont; il n'est pas nécessaire que nous croyions qu'il ait proféré des sons et des mots, il suffit qu'il ait conçu une telle pensée. Aussi, en récapitulant tout ce qui est contenu dans le livre, il dit : « Voici le livre de l'engendrement du ciel et de la terre, au jour où Dieu fit le ciel et la terre et tout ce qui est contenu en eux. » Telle est donc la théologie suivant les Hébreux, qui nous enseigne que Dieu, par sa parole créatrice, a formé toutes choses.

En continuant, elle nous fait connaître que Dieu n'a pas



laissé tout l'univers dans l'abandon après l'avoir constitué, comme un enfant privé de son père, mais que, au contraire, il est toujours gouverné par la providence divine, en sorte qu'on ne doit pas le considérer uniquement comme l'artisan et le créateur, mais comme le sauveur, l'économe, le roi et le guide de la création entière. C'est lui qui, depuis l'origine des siècles, préside au soleil, à la lune, aux astres, au ciel et à l'univers. C'est son œil immense et sa puissance divine qui découvrent tout, qui assistent à tous les mouvements qui s'opèrent dans le ciel et sur la terre, qui arrangent et distribuent avec ordre tout ce qui existe. C'est de la même manière, ou à peu près, que les prophètes venus après Moïse s'expriment dans leurs écrits inspirés, tantôt parlant comme par la bouche de Dieu. « Je suis un Dieu qui s'approche, dit le Seigneur, et non pas un Dieu qui se tient éloigné ; si l'homme fait quelque chose dans le secret, comment n'en aurais-je pas connaissance? » (a) « Est-ce que je me remplis pas le ciel et la terre? dit le Seigneur. » Tantôt ils parlent d'eux-mêmes en théologiens. « Qui a mesuré l'onde dans sa main, le ciel avec la paume et toute la terre avec le poing? Qui a placé les montagnes sous le niveau, et les vallons dans la balance? Qui a connu la pensée du Seigneur? Qui l'a assisté de ses conseils (b)? »

Ensuite :

« Celui qui a placé le ciel comme un four, qui l'a étendu comme une tente pour y habiter (c). »

Encore :

« Levez vos yeux en haut, et voyez. Qui vous a montré toutes ces choses (d)? »

A la suite :

« Le Seigneur Dieu qui a fait le ciel, qui l'a condensé, qui a affermi la terre et tout ce qui est en elle, qui a donné le souffle au peuple qui l'habite, la respiration à ceux qui la foulent, c'est moi qui suis le Seigneur Dieu (e). »

Toujours en suivant :

« J'ai seul étendu le ciel, j'ai seul consolidé la terre. Je suis le Seigneur Dieu; il n'en est pas d'autre que moi (f). »

(a) Jérémie, 23, 24. — (b) Isaïe, 40, 12. — (c) Isaïe, 40, 22. — (d) Isaïe, 40, 26, — (e) Isaïe, 42, 5. — (f) Isaïe, 44, 24.

Ensuite :

« Vous leur parlerez ainsi : Que les dieux, qui n'ont point fait le ciel ni la terre, périssent loin de la face de la terre et bien au-dessous du ciel. Le Seigneur qui a fait la terre dans sa force, a redressé l'univers dans sa sagesse, a étendu le ciel dans sa prudence, a fait monter les nuées des bornes de la terre, a fait les éclairs dans la pluie, a tiré les vents de ses trésors. Tout homme s'est infatué de sa science (a). »

Ensuite :

« Où marcherai-je loin de votre esprit et de votre présence ? où me cacherai-je ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je me couche dans l'enfer, vous y êtes encore ; si je prends mon vol dès le matin, et que je me fixe sur les bords de la mer, c'est votre main qui m'y conduit (b). »

Cependant ces passages et beaucoup d'autres semblables sont des théologiens venus après Moïse qui se sont exprimés d'une manière absolument pareille à celle des plus anciens patriarches, venus avant Moïse, soit que ce fussent des hommes aimés de Dieu, soit des premiers Hébreux eux-mêmes ; et d'abord de celui qui marche à leur tête, Abraham, qui est aussi la souche de toute la nation des Juifs. Ecoutez.

Abraham dit au roi de Sodome : « J'étendrai ma main vers Dieu, le très-haut, qui a créé le ciel et la terre (c). »

Avant Abraham apparaît Melchisédech, prêtre du Dieu très-haut, qui bénit Abraham en ces termes : « Abraham est béni par le Dieu très-haut qui a livré ses ennemis dans ses mains. Béni soit le Dieu qui a créé le ciel et la terre (d). »

Et extérieurement encore à cela, ce livre introduit Abraham conversant avec son esclave : « Pose ta main sous ma cuisse, et je t'adjurerai par le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre (e)

A quoi il ajoute :

« Le Seigneur Dieu du ciel, Dieu de la terre, m'a tiré de la maison de mon père et de la terre dans laquelle j'étais né (f). »

Après toutes ces citations, dans l'apparition de Dieu à Moïse,

(a) Jérémie, 10, 11.—(b) Psaume 138, 7.—(c) Gen., 14, 22.—(d) Gen., 14, 19.—(e) Gen., 24, 3.—(f) Gen., 24, 7.

ce dernier lui ayant demandé quel est le Dieu qu'on doit croire, l'oracle lui dit : « Je suis celui qui est. Vous direz ainsi aux fils d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous (a). »

Que ces exemples fussent entre des milliers d'autres de la théologie des Hébreux. Toutefois il n'est pas hors de propos de la comparer avec les théologies des sages de la Grèce. Les uns ont affirmé qu'il n'y avait pas de Dieu; les autres disent que les dieux sont les astres, qu'ils veulent être des masses incandescentes, fichées comme des cloux et des pétales dans le ciel (12); d'autres disent que Dieu est un feu artiste qui suit son chemin (13). Il en est qui veulent que le monde ne soit pas gouverné par la providence de Dieu, mais par une nature sans raison (14); d'autres enfin veulent que les dieux ne règlent que les choses célestes et non pas celles de la terre (15). Après cela on veut que le monde n'ait pas été créé; qu'il ne l'ait pas été par Dieu, mais qu'il soit combiné par hasard et sans cause. On le fait encore venir des atomes, qui sont de petits corps légers, inanimés et sans intelligence.

Mais nous avons épuisé ce que nous voulions dire en peu de mots sur les doctrines des Hébreux quant à la nature du Dieu unique et universel; l'ordre des idées réclame que nous passions en revue ce que les mêmes Hébreux, après le Dieu suprême, disaient, dans leur philosophie, sur le principe des créations (16).

## CHAPITRE XII.

### THÉOLOGIE DE LA SECONDE CAUSE.

« Thalès de Milet déclarait que l'eau était le principe de tout; Anaximène disait que c'était l'air; Héraclite l'attribuait au feu; Pythagore aux nombres; Epicure, à la suite de Démocrite, aux corps insécables; Empédocle reconnaissait quatre

(a) Exode, x. 14.

éléments : voyons quels étaient les oracles des Hébreux sur cette question. Après la substance sans commencement et sans origine du Dieu universel, substance sans mélange qui est au-dessus de toute intelligence, ils introduisent une seconde substance, puissance divine, principe de toutes les créatures, première hypostase, descendant de la première cause, lui donnant les noms de Verbe, de Sagesse, de puissance de Dieu.

Job nous l'enseigne le premier en disant :

« Où la sagesse a-t-elle été trouvée ? quel est le lieu de la science ? Nul mortel n'en connaît le chemin. Elle ne s'est point trouvée parmi les hommes ; nous en entendons seulement le retentissement. Le Seigneur lui a construit un chemin ; seul il sait le lieu où elle habite (a). »

David, dans ses psaumes, donne un autre nom à ce principe que Job appelle sagesse, et dit : « A la parole du Seigneur, les cieux se sont affermis (b). » De cette manière il appelle la parole ou le verbe de Dieu la cause qui a ordonné l'univers.

Néanmoins, son fils Salomon la fait intervenir sous le nom de σοφία, sagesse, dans la prosopopée suivante :

« Je suis la sagesse, j'ai domicilié le conseil et la science ; j'ai appelé l'intelligence ; c'est par moi que règnent les rois, et que les souverains rendent la justice (c). »

Ensuite :

« Le Seigneur m'a créé pour être le principe de ses voies dans l'exécution de ses œuvres, avant tous les siècles ; il m'a fondé dans le commencement avant que la terre fût, avant que l'abîme existât, avant que les montagnes fussent assises, avant toutes les collines, il m'engendra. Lorsqu'il préparait le soleil, j'étais auprès de lui ; lorsqu'il établissait les fontaines qui ne tarissent pas sous le ciel, j'étais là disposant tout avec lui : j'assistais à chacune des journées où il se réjouissait, et je me réjouissais aussi en sa présence en toute occasion où il se réjouissait d'avoir achevé l'univers (d). »

Ceci est tiré des proverbes de Salomon. Il dit encore quelque part, étant l'interlocuteur :

« Qu'est-ce que la sagesse ? Comment s'est-elle créée ? Je

(a) Job, 28, 20. (b) Ps. 72, 6. — (c) Prov. 8, 12, 15. — (d) Prov. 8, 22, 25.

vais vous l'apprendre, et je ne vous cacherai pas ses mystères, mais j'en suivrai la trace en remontant à l'origine de sa génération (a). »

A quoi il répond :

« C'est un esprit intelligent, saint, fils unique, formé de nombreuses parties, léger, actif, perspicace, sans souillure, pouvant tout, observant tout, pénétrant tous les esprits intelligents, purs et très-tendus. La sagesse est plus rapide que toute espèce de mouvement, et par sa pureté elle traverse et pénètre toutes choses; c'est la vapeur de la puissance de Dieu; c'est l'écoulement limpide de sa gloire toute-puissante; c'est pourquoi rien d'impur ne peut se rencontrer en elle. C'est un reflet de la lumière éternelle; c'est le miroir sans tache de la splendeur de Dieu, l'image de sa bonté, qui s'étend dans sa force, d'une limite à l'autre, et qui gouverne tout avec douceur (b). »

Ainsi donc, l'Écriture sainte nous montre sous différents aspects le verbe divin, lorsqu'elle l'introduit comme envoyé de son père pour le salut du genre humain. C'est lui qui a apparu à Abraham, à Moïse et à tous les prophètes chéris de Dieu; qui, par ses oracles, leur a révélé beaucoup de choses, qui leur a prédit les événements futurs, chaque fois que l'Écriture nous dit que Dieu, le Seigneur, a été vu et s'est entretenu avec les prophètes; c'est lui qui s'est fait connaître à tous les hommes comme sauveur des malades, médecin des âmes, envoyé par un plus grand que lui. Voici comme il s'exprime en Dieu :

« Il a envoyé son verbe, il les a guéris, les a délivrés de leurs infirmités (c). »

Puis ailleurs :

« Avec quelle vitesse court son Verbe (d). »

C'est de là que l'enseignement évangélique, renouvelant le dogme des patriarches et des prophètes, développe sa théologie en des termes à peu près semblables :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était dans le commencement

(a) Sagesse, 6, 24. — (b) Sagesse, 7, 22. 8, 1. — (c) Ps. 106, 20. — (d) Ps. 147, 8.

en Dieu ; tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie est la lumière des hommes (a). »

C'est évidemment dans le même esprit que Moïse, doué d'une parfaite sagesse, commençant sa cosmogonie dans le texte que nous avons déjà cité, dit que Dieu fit le ciel et la terre. Il l'a fait intervenir, s'entretenant avec son verbe, son proche, son premier-né, sur l'œuvre de création de l'homme, en ce qu'il écrit. « Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance (b). » Le Psalmiste l'a indiqué énigmatiquement lorsque, dissertant sur la première cause : « C'est lui qui dit, s'écrie-t-il, et les choses furent faites ; c'est lui qui a commandé, et elles furent créées (c). » Nous représentant ouvertement la première et la seconde causes, comme père et fils, comme commandement et comme exécution. Car il est clair que quiconque parle, s'adresse à un second, que quiconque commande, commande à un autre.

Moïse, faisant mention de deux Seigneurs, savoir, le père et le fils, raconte ainsi la punition des impies :

« Et le Seigneur, de la part du Seigneur, fit pleuvoir le soufre et le feu sur Sodome et Gomorrhe (d). »

David, dans son psaume, n'a pas une autre façon de parler.

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je mette vos ennemis sous vos pieds (e). »

Et en suivant, il indique d'une manière détournée sa génération cachée et ineffable :

« Avant l'aurore je vous ai engendré de mon ventre (f). »

Mais de peur que vous ne croyiez qu'il y ait du sophisme dans mes interprétations, je vais faire comparaître un interprète du sens de l'écriture qui, Hébreu lui-même et fort versé dans la connaissance des traditions nationales, en avait appris les dogmes auprès des docteurs, si jamais quelqu'un le fit : C'est Philon. Écoutez-le donc, et sachez comment il interprète les saintes écritures.

(a) Evang. selon S. Jean. 1, 1. — (b) Gen., 1, 26. — (c) Ps. 32, 9. — (d) Gen., 19, 24. — (e) Ps. 409, 1. — (f) Ib., 4.

## CHAPITRE XIII.

## PHILON SUR LA CAUSE SECONDE.

« Pourquoi donc, dit-il, comme parlant d'un autre Dieu : j'ai fait l'homme à l'image de Dieu, et non pas à la sienne? Cette façon divine de parler est tout à fait bonne et pleine de sagesse. Rien de mortel ne peut être formé à l'image de l'être au-dessus de tout et père de tout, mais à celle du second Dieu, qui est le Verbe du premier. Il fallait que le type de raison qui est dans l'âme de l'homme y fût gravé par le Verbe divin, tandis que le Dieu, qui est avant le Verbe, est supérieur à toute la nature raisonnable; et rien d'engendré n'a le droit de ressembler à cette notion placée dans un rang meilleur et à part, qui est au-dessus du Verbe. »

J'ai tiré ce passage des objections et des solutions de Philon.

Le même, dans son premier livre de l'agriculture, nomme de la même manière le fils de Dieu, le Verbe premier né.

« Dieu, pasteur et roi, qui gouverne toutes choses d'après la justice, ayant donné pour loi son Verbe qui est droit, qui est son fils premier né, qui, semblable à un gouverneur nommé par le grand Roi, recevra la surveillance et la garde de son saint troupeau. »

Dans le second livre du même ouvrage, il écrit mot pour mot ce que je vais citer.

« Si l'on veut échapper aux difficultés (17) qui se rencontrent dans les questions délicates, que l'on dise avec franchise qu'il n'existe rien dans toute la matière qui soit assez fort pour supporter l'univers. Le Verbe éternel du Dieu éternel est le support le plus solide, le plus inébranlable de toutes choses, celui qui s'étend du milieu aux extrémités et des extrémités au centre, qui prolonge la course irrésistible de la nature, en rassemble toutes les parties désunies, dans son étroite; c'est lui en effet, qui est le lien indissoluble que le père a engendré pour encadrer l'univers. Il est donc vraisemblable que jamais la terre ne sera dissoute par toute l'eau que ses rives renferment,

jamais le feu ne sera éteint par l'air, ni, en échange, l'air ne sera enflammé par le feu, le Verbe s'interposant entre tous comme les voyelles entre les consonnes, muettes ou semblablement à une harmonie musicale, il produit de tout cet ensemble un concert parfait : sa médiation et son arbitrage étouffant les menaces des opposants, qu'il persuade de s'accorder avec leurs contraires. »

Voici ce que dit Philon.

Aristobule (18), autre homme sage parmi les Hébreux, qui fleurissait sous les Ptolémées, confirma ce dogme héréditaire chez eux, en donnant à Ptolémée même, l'interprétation des saintes lois.

---

#### CHAPITRE XIV.

##### ARISTOBULE SUR LE MÊME SUJET.

« La même chose peut se rapporter à la sagesse ; car toute lumière en vient ; ce qui fait que quelques philosophes de la secte des Péripatéticiens ont dit qu'elle était comme un fanal, et qu'en la suivant, on était exempt de trouble pendant toute la durée de la vie. Salomon, l'un de nos ancêtres, s'est expliqué d'une manière encore plus intelligible et plus noble en disant qu'elle existait avant le ciel et la terre, ce qui est en harmonie avec ce que nous venons de citer. »

Telle était sur cette matière la philosophie des enfants des Hébreux. N'est-ce pas, en effet, la pensée la plus digne de Dieu, que d'attribuer le principe de combinaison de l'univers à la puissance rationnelle et toute sage de Dieu ou plutôt à sa sagesse et à son Verbe, au lieu de le faire remonter aux éléments inanimés et irraisonnables. Voici quelles sont les doctrines des Hébreux sur le principe du monde : voyons ce qu'ils enseignent sur les êtres raisonnables inférieurs au premier principe.



## CHAPITRE XV.

## DE LA CRÉATION DES ÊTRES RAISONNABLES.

Après la substance du Dieu, roi suprême, qui n'a ni commencement ni origine, après le principe engendré du père, qui n'a point d'autre cause que lui, son premier-né, le coopérateur de sa volonté, l'image parfaite de son essence (car les Hébreux nous enseignent qu'il l'emporte de beaucoup sur toutes les autres émanations divines qui le suivent, aussi ont-ils coutume de l'appeler la propre image de Dieu, sa force, sa sagesse, son Verbe, le généralissime de l'armée du Seigneur, l'ange du grand conseil); après ce principe, dis-je, viennent les substances intelligentes et raisonnables que la nature humaine ne peut définir, tant à cause de leur nombre que par les différences de leurs espèces, et dont il ne nous est possible de donner une faible idée que par des exemples tirés des choses visibles, le soleil, la lune, les astres, le ciel même qui renferme en lui toutes ces choses. « Autre est la gloire du soleil, autre est la gloire de la lune, autre est la gloire des astres, dit le divin apôtre. L'astre diffère de l'astre en sa gloire (a). C'est d'après de semblables comparaisons que nous pouvons concevoir imparfaitement le monde des substances incorporelles et intellectuelles, qui sont premièrement la puissance du Dieu sublime de l'univers, puissance ineffable et incommensurable avec le reste, qui comprend tout en elle, la puissance démiourgique et source de lumière du Verbe divin qui occupe le second rang après le père: ce qui fait que les Hébreux ont coutume de le nommer la lumière véritable et le soleil de justice. En troisième ordre, après la seconde substance, vient celle qu'on peut comparer pour son rang à la lune, que nous nommons le Saint-Esprit. Les Hébreux l'égalent en dignité et en honneur avec la première et royale cause de toutes choses, en tête de toutes les autres substances qui lui succèdent, je veux dire qui lui sont subordonnées, en ce qu'elles ont besoin de sa direction, d'après les dispositions réglées par le créateur suprême de tout ce qui existe. Ainsi donc, cet Esprit saint occupe le troisième rang, et fournit

(a) Saint Paul aux Corinthiens. 15. 41.

aux puissances excellentes qui lui sont soumises, comme il reçoit de l'autre ou du Dieu Verbe, qui lui est supérieur, et que nous avons dit tenir le second rang après la nature sublime et ingénérée du Dieu roi suprême, de qui le Dieu Verbe, empruntant lui-même et ayant puisé la divinité comme à une source pérenne et toujours surabondante, la communique largement et sans parcimonie, éclatant de sa propre lumière, d'abord au Saint-Esprit, qui de tous est le plus rapproché de lui et lui est contigu, puis, après lui, aux puissances divines et intellectuelles. Ainsi il communique au Saint-Esprit comme étant seul capable d'embrasser et de recevoir cette connaissance inaccessible et inabordable aux autres, l'abondance des biens du père, c'est-à-dire le principe de tout ce qui existe, la source de tous les biens, la cause de la divinité et de la vie, de la lumière et de toute vertu, qui est le premier des premiers, le principe des principes, ou plutôt qui est au delà de toute expression et de toute compréhension. Quant aux choses partielles, il les communique aux substances capables de connaître les parties par l'entremise et le ministère de la seconde essence après lui; le tout suivant les degrés de compréhension de chacun. Ainsi les perfections éminemment saintes sont données à la troisième puissance qui vient après le fils et qui commande à tout ce qui n'est qu'après elle, par le fils même, qui lui apporte les dons du père.

D'après cet exposé, tous les théologiens hébreux, après le Dieu qui est avant tout, après sa sagesse qu'ils nomment son premier-né, placent la troisième puissance sous le nom de Saint-Esprit qu'ils déifient, puisque c'est à lui qu'ils attribuent les lumières surnaturelles et prophétiques de leurs ravissements extatiques. Ensuite, le ciel, le soleil et la lune : ils disent que l'astre diffère de l'astre en gloire. Il n'est pas possible à la nature mortelle de découvrir le nombre des astres; mais les oracles des Hébreux déclarent que le Dieu roi universel n'ignore ni le nombre ni les noms de la troupe des armées du ciel; aussi lisons-nous dans leurs livres : « Celui qui compte la multitude des astres et qui leur impose des noms à tous<sup>(a)</sup>. »

(a) Ps. 146, 4.

Ainsi après les premiers des astres qu'ils rangent dans les puissances incorporelles comme dotés par leur vertu et leur substance d'une lumière intellectuelle, nous voyons apparaître une foule dont nous ne pouvons saisir la différence : genres et tribus innombrables pour nous, mais non pas pour le créateur de l'univers ; ce qui fait qu'un de leurs théologiens voulant nous faire saisir que Dieu seul en a la compréhension, dit : « Les myriades de myriades le servent ; les chiliades de chiliades se tiennent en sa présence (a) : » déclarant par le nombre exprimé, la pénétration divine, et par son vague, notre impuissance d'y atteindre ; ce qui fait que dans l'hyperbole et dans le discours emphatique, nous disons chiliades et myriades pour énoncer une quantité indéfinie.

Un autre prophète, s'étendant sur l'exposition de sa substance, peint ainsi le créateur :

« Seigneur, mon Dieu, comme vous vous êtes magnifié ; vous vous êtes revêtu de l'hommage et de la magnificence ; vous avez jeté sur vos épaules la lumière comme un manteau ; vous avez étendu le ciel comme une pelisse ; vous avez fait les vents pour être vos messagers et les flammes de feu pour être vos serviteurs (b). »

Et n'all:z pas croire qu'il soit ici question de notre feu périssable et terrestre, ni des vents formés d'un air irraisonnable par sa nature. C'est de même que lorsqu'ils parlent de Dieu, qui est incorporel, immatériel et tout esprit, ou plutôt au delà de tout esprit et de tout discours par sa nature ; cependant, dans un langage figuré, ils l'appellent esprit, feu, lumière et de tous les autres noms appropriés à la faiblesse de nos sens mortels. Ainsi en parlant des anges (messagers), archanges, puissances, armées célestes, principautés, trônes et dominations, les discours divins ajoutent myriades sur myriades, aux substances intellectuelles et douées de raison, à la manière des astres en plaçant à leur tête pour les gouverner celui qu'ils nomment le soleil de justice et son consort, le Saint-Esprit.

C'est encore ainsi que la divine écriture, dans son langage prophétique, exhorte toutes les créatures à la fois en y compre-

(a) Daniel, 7. 10.—(b) Ps. 103. 4 à 6.

nant le fils et l'esprit saint, les animaux intelligents et raisonnables avec les phénomènes célestes, le ciel même avec tout ce qu'il renferme, à célébrer par des chants pieux, en lui rendant l'hommage qui lui est dû, le seul Dieu au-dessus de tous, roi et chef universel, cause unique de tout ce qui existe, comme le créateur, l'ordonnateur, le surveillant et le sauveur de toutes ces choses.

« Louez le Seigneur du haut des cieux, louez-le dans les régions les plus sublimes; louez-le, vous tous qui êtes ses anges, vous tous qui êtes ses dominations; louez-le, soleil et lune avec tous les astres et la lumière; louez-le, vous, cieux des cieux, et que les eaux qui sont au-dessus des cieux louent le nom du Seigneur, parce qu'il a dit et ils ont été, il a ordonné et ils furent créés; il les a mis en leur place, dans l'éternité et pour les siècles des siècles; il a donné ses ordres, qui ne seront pas transgressés (a). »

Tels sont les dogmes des Hébreux que nous avons préférés à tout le polythéisme et à l'erreur démonologique des Grecs : ils honorent, dans le rang qui leur convient, les puissances divines, sachant qu'elles sont dépendantes et dévouées au service du Roi-Dieu; mais ils ne reconnaissent et n'adorent qu'un seul Dieu, celui que le ciel avec tout ce qui est au dedans et au dehors de lui a été instruit à célébrer par ses chants et à confesser par ses discours; celui que le fils unique de Dieu lui-même, premier né, principe de l'universalité et de la division de toutes choses, nous ordonne d'adorer seul et de croire véritablement Dieu, celui qu'il nomme son père (19).

## CHAPITRE XVI

### DES PUISSANCES RIVALES.

Ce qui a précédé nous amène à parler de la puissance ennemie, et à considérer ce que les livres prophétiques des Hébreux enseignent sur ce sujet.

(a) Ps. 148, 1 à 6.

Ils nous montrent (20), d'une part, les puissances divines par la volonté du père, préposées à tout l'univers, puis les esprits domestiques envoyés pour le service de Dieu, en faveur de ceux qui doivent recevoir l'héritage du royaume (21) (a) : les saints anges et archanges de Dieu, qui tous répartiteurs de biens, constituent une substance intellectuelle dévouée au service de tous ceux qui, parmi les hommes, sont gratifiés des faveurs divines. Ce sont eux qui entourent le Dieu, roi suprême de tout ce qui existe, comme les satellites d'un monarque; qui ensuite, semblables aux astres du ciel, circulent autour du soleil de justice et de son consort l'Esprit saint, jouissent de la lumière réfléctée de leurs foyers, ce qui motive la comparaison que nous en avons faite avec les flambeaux célestes. Mais, à l'opposé de ceux-ci, ils nous font voir une puissance dégradée, privée; par sa propre bassesse, de la participation aux meilleures choses, qui a échangé la lumière contre les ténèbres; ils nous la nomment dans les termes les mieux appropriés à peindre la perversité de ses mœurs : le premier auteur de cette décadence, devenu pour lui comme pour ses complices cause de cette chute d'une position excellente, étant considéré comme précipité des hauteurs de la piété dans les profondeurs de la terre, comme l'agent le plus actif pour lui-même du venin de la malice et de l'impiété, comme devenu par sa séquestration volontaire de la lumière, le créateur des ténèbres et de la démence, ils se plaisent à l'appeler dragon, serpent noir et rampant, distillateur du venin mortel, bête féroce, lion anthropophage, et parmi les reptiles, basilic.

Les livres saints disent que cette chute n'a pas eu d'autre cause que la fureur d'un esprit et le transport d'une imagination déréglés, racontant à peu près comme une aliénation mentale la chute de cet ange rebelle :

« Comment Lucifer est-il tombé du ciel, lui, dont le lever annonçait l'aurore ? Celui qui avait des ambassadeurs vers toutes les nations a été brisé contre la terre. Tu disais dans ta pensée : Je monterai au ciel, j'éleverai mon trône au-dessus des astres du ciel, je serai semblable au très-haut (b). »

(a) Epître aux Hébreux, 1, 14. — (b) Isaïe, 44, 12.

Ensuite :

« Voici ce que dit le Seigneur : En échange de ce que ton cœur s'est élevé, de ce que tu as dit : Je suis dieu, j'ai habité la maison de Dieu. (a) »

Encore :

« Toi, le sceau de ma ressemblance, couronne de beauté, qui naquis dans le jardin de délices de Dieu, ton vêtement n'était formé que de pierres précieuses (b). »

A quoi il ajoute :

« Tu as été engendré sur la montagne sainte de Dieu, tu es né au milieu des pierres resplendissantes de feu : tu étais pur dans tes jours, depuis celui où tu es né jusqu'au moment où l'iniquité s'est déclarée en toi : ton cœur s'est élevé à cause de ta beauté ; ta science s'est corrompue avec ta beauté à cause de la multitude de tes péchés, et je t'ai jeté sur la terre (c). »

Nous apprenons clairement, par ces passages, la première situation de cet ange entre les puissances les plus divines et sa chute du rang le plus éminent à cause de son orgueil intime et sa lutte contre Dieu. Mais au-dessous de lui nous retrouvons des milliers de milliers du même genre, enclins aux mêmes prévarications, qui, à cause de leur impiété, ayant été expulsés du sort des bienheureux, au lieu de cette enceinte éclatante de lumière et du séjour de la divinité, au lieu de cette gloire qui brille dans le palais du ciel, au lieu de la société des chœurs d'anges, habitent la demeure préparée pour les impies par le juste jugement et la sentence du grand Dieu, le tartare, que les livres saints désignent sous le nom d'abîme, et les ténèbres, non celles qui sont sur la terre, mais celles que nous dépeignent les livres saints.

C'est une faible partie de ces êtres pervers, qui, répandue autour de la terre et laissée dans la région sublunaire de l'atmosphère pour l'exercice des athlètes de la piété, est devenue parmi les hommes cause concomitante du polythéisme qui ne vaut pas mieux que l'athéisme.

L'écriture sainte a imposé à ces derniers des dénominations

(a) Eséchiel, 28. 2. — (b) Eséchiel, 28. 12. — (c) Eséchiel, 28. 14 et suivants.

parfaitement en harmonie avec eux : dans le langage propre, elle les nomme esprits malins ou démons, principautés, dominations, cosmocratères (rois de l'univers); esprits de malice; dans le langage symbolique, lorsqu'elle exhorte les théophiles (amis de Dieu) à ne rien craindre de la troupe des démons ennemis, elle dit, en parlant d'eux: « Vous marcherez sur l'aspic et le basilic; vous foulerez aux pieds le lion et le dragon (a). »

La preuve de l'inimitié qui règne entre eux et Dieu, est qu'ils veulent se faire appeler dieux, qu'ils s'efforcent de lui enlever les hommages qui lui sont dus, et qu'ils font usage des divinations et des oracles comme de moyens d'appâts et d'amorces pour attirer à eux les hommes simples, les arracher aux hommages dus au Dieu suprême, pour les plonger dans l'abîme sans salut, d'une superstition athée et impie. Voilà ceux que, depuis l'origine du monde, les seuls Hébreux nous ont clairement appris à fuir en toute hâte, parce que, disent-ils, tous les dieux des nations sont des démons.

Maintenant, pour parler avec Dieu, par l'enseignement évangélique de notre Sauveur, toutes les nations de l'univers dégagées des liens du démon, célèbrent la gloire de Dieu que nous avons appris à reconnaître comme unique, comme Sauveur, comme roi et Dieu de tout ce qui existe.



## CHAPITRE XVII.

### DE LA NATURE DE L'HOMME.

Dans cette partie encore la Zoogonie des Phéniciens et des Egyptiens a fait présider le hasard *αὐτόματον* à la génération des animaux, sans exception, et de l'homme même, en décrivant l'émanation fortuite du sein de la terre d'une nature une et parfaitement homogène, sans aucune différence établie entre

(a) Ps. 90. 13.

la substance douée de raison et celle qui en est privée. Les textes, que nous avons déjà cités, de leurs écrivains en font foi. Nous avons encore cette fois donné la préférence avec toute raison aux enfants des Hébreux qui nous exposent avec convenance, sagesse et vérité, la première création des hommes ; en disant qu'il y a en nous quelque chose de divin, d'immortel, qui n'est ni charnel ni corporel ; ils ne font en cela que nous donner la véritable notion de l'homme, qui a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu : ils déclarent qu'il est l'ouvrage de Dieu et non de la fortune ni d'une nature aveugle, mais de la cause première qui a réglé, par un jugement divin, que les choses de la terre ne seraient pas privées d'une substance intelligente et raisonnable, afin que Dieu pût recevoir l'hymne de reconnaissance de toutes les créatures raisonnables, capables de le comprendre, tant celles qui occupent les cieux que celles répandues dans les airs, ou qui habitent sur la terre. Voici comme s'expriment les oracles des Hébreux à cet égard :

« Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et Dieu fit l'homme ; il le fit à l'image de Dieu (a). »

Puis ensuite.

« Le Dieu prit le limon de la terre et il en forma l'homme, et il souffla sur son visage le souffle de vie, et l'homme fut fait dans une âme vivante (b). »

Philon l'Hébreu entreprend l'explication de ce texte dans les termes que nous allons rapporter.

## CHAPITRE XVIII.

### DE L'ÂME D'APRÈS PHILON.

« Les autres, en disant que notre esprit est une portion de la nature éthérée, se sont proposé d'unir, par une sorte de lien de consanguinité, l'homme au fluide élastique ; mais le grand

(a) Genèse, 1, 26. — (b) Genèse, 2, 7.



Moyse n'a prétendu établir aucune espèce de similitude entre notre âme raisonnable et les substances terriennes, et il a dit que notre âme était la monnaie légale de l'esprit invisible de Dieu, marquée et frappée du sceau de la divinité dont le Verbe éternel est le type. Le Dieu, dit-il, souffla sur son visage un souffle de vie, et il devint homme dans une âme vivante; en sorte qu'il y avait nécessité que celui qui reçut ce souffle rappelât les traits de celui qui le lui envoya. C'est là ce qui fait que l'on dit que l'homme a été fait suivant l'image de Dieu et non d'après celle d'aucune des choses créées; et la conséquence naturelle de ce que l'âme de l'homme avait été prise sur le modèle de la cause archétype, est que son corps, dans une position verticale, dirige ses regards vers le ciel, qui est la partie la plus pure de l'univers (23). »

Ici cesse Philon.

Certes, c'est avec une raison parfaite que la sainte écriture dit que l'homme n'a pas été fait comme les autres animaux; car les uns sont sortis de la terre par un seul signe de la volonté du Dieu suprême, les autres se sont échappés, par un vol rapide, de l'élément humide, au commandement de Dieu. Nous sommes donc, de tous les animaux terrestres, le seul assez aimé de Dieu pour qu'il nous ait donné une âme faite à sa ressemblance et à son image, ce qui se décèle par l'air d'autorité et de commandement que nous possédons naturellement. Nous sommes les seuls sur la terre, capables de raisonnement, d'industrie, de jugement, de législation; les seuls qui conçoivent les arts et les sciences. Cela vient de ce que l'âme de l'homme est la seule intelligente et raisonnable par essence, ce qui n'est attribué à aucun autre des animaux qui peuplent la terre, dont le rôle se borne à celui des mercenaires et à nous tenir lieu d'esclaves. L'homme, au contraire, sait asservir et ranger sous ses lois, des êtres qui l'emportent beaucoup sur lui par la force corporelle, mais qui lui cèdent sous le rapport de l'intelligence. Ce que les livres saints qualifient de l'image et de la ressemblance de Dieu, c'est ce que nous tenons de Dieu même dans une mesure qui a encore de l'importance, savoir : la notion que notre imagination se crée de Dieu, de la sagesse, de la justice et de toutes les vertus dont nous avons la perception : la

faculté de calculer le cours du soleil, de la lune, des astres et le retour des jours et des saisons. Voilà nos titres à la consanguinité avec les essences supérieures, titres que l'homme possède seul entre toutes les créatures mortelles. Tout ce qui sort de cette sphère, tout ce qui lui est hétérogène en nous, est bien aussi l'œuvre de Dieu, mais il a été tiré de la terre et doit y retourner. Nous devons le considérer avec le même esprit qu'un maître a pour le bétail indocile et rebelle, le conduire avec douceur, le nourrir comme un esclave, s'il se plie de bonne grâce au service de la vie humaine, en réservant les égards dus à l'existence libre, pour le maître qui est au dedans de lui, à cause de sa nature plus noble, alliée à Dieu même, et déjà honorée par ce principe unique de toutes choses. Les livres saints nous disent encore qu'après avoir orné la première nature humaine de dons célestes et de la ressemblance avec lui, ce roi suprême lui donna un premier séjour en rapport avec tous les bienfaits dont il l'avait comblée, l'ayant placée dans le jardin de délices, au milieu des chœurs célestes. C'est ainsi que, dans le principe, ce père plein de bonté lui montra sa libéralité; mais l'homme, par l'option libre de sa volonté, fut déchu de cet état meilleur qu'il échangea contre la condition mortelle, en punition du mépris qu'il avait fait du commandement de Dieu. Aussi devons-nous surtout et avant toutes choses, nous efforcer de reconquérir la piété perdue, et de corriger, par un retour de fortune, les revers de la première faute, en courant avec zèle à la reprise de possession de notre ancien héritage. Le terme de la nature humaine n'est pas ici-bas, où tout finit par la destruction et la mort; mais c'est là, dans le lieu d'où le premier homme a été exclu. Il faut donc que nous reconquerions la pureté primitive et la ressemblance divine de notre substance intellectuelle vers lesquelles nous devons tendre de toutes nos forces, en nous consacrant sans réserve à la piété et à la vertu. Telles sont les doctrines sublimes de la philosophie des Hébreux sur la nature de l'homme, professées par eux avant même que les Grecs comptassent au rang des nations, lesquels, nouvellement sortis de terre, datant d'hier ou d'une époque toute récente, n'ont su que s'enrichir des dépouilles des Barbares, sans s'abstenir même de prendre aux

Hébreux, comme la suite de cet ouvrage va bientôt en donner la preuve. Cependant, comme les dogmes des Hébreux ont cela de particulier, qu'ils reconnaissent un seul créateur, non seulement de tous les corps, mais aussi de la substance que les Grecs nomment *ὕλη* (matière), dont ils font le support de toutes les existences, en cela ils sont opposés à la masse des autres barbares et aux Grecs, dont les uns déclarent que la matière est le principe du mal, et qu'elle existe de toute éternité; les autres disent que par nature elle était dépourvue de qualités et de formes, mais que, par la puissance de Dieu, elle a pris, avec l'arrangement, les qualités qui la distinguent. Il faut montrer combien l'opinion des Hébreux l'emporte sur les autres, en ce qu'elle joint à la preuve logique de la solution du problème, la réfutation, par des arguments péremptoires, des propositions contraires. Je vais citer les paroles d'écrivains qui avant moi ont approfondi cette question, et d'abord celles de Denys, qui, dans le premier livre de ses Exercices contre Sabellius, s'exprime ainsi sur le sujet qui nous occupe.

## CHAPITRE XIX.

### LA MATIÈRE N'EST PAS DE TOUTE ÉTERNITÉ.

« On ne peut pas non plus déclarer saints (25) ceux qui donnent à Dieu la matière comme incréée pour être traitée par lui, en avouant qu'elle est passible, muable, cédant aux changements que Dieu lui imprime (26). Qu'ils commencent par nous éclairer sur l'origine de Dieu et de la matière et sur la ressemblance et la différence qui existe entre eux (27), car il faut supposer qu'il est un être supérieur à tous les deux; ce qu'il n'est pas permis de croire relativement à Dieu.

• Quant à cette qualité commune à tous deux d'être sans principe (*ἀγέννητος*) que l'on doit cependant considérer différemment dans l'un et dans l'autre, d'où leur est-elle advenue? Si Dieu est l'ingénéré par excellence, et si cela constitue son essence, en sorte qu'on pourrait l'appeler *ἀγέννητος*; la matière ne saurait être une et même chose, car la matière et Dieu ne sont

pas identiques. Si chacun d'eux est ce qu'il est, matière et Dieu, et qu'en outre l'ingénération leur soit attribuée à tous deux, il est clair qu'il y a une autre substance indépendante de chacun, plus ancienne et supérieure à tous deux. La différence de manière d'être, contraire dans ces deux sujets, est subversive de l'idée qu'ils aient pu, absolument parlant, coexister simultanément et surtout que l'un des deux, la matière, ait tiré d'elle-même son existence. Qu'ils nous disent donc la cause pour laquelle ces deux êtres étant également ingénérés, Dieu est impassible, immuable, inébranlable, énergique, et la matière, au contraire, passible, muable, inconsistante et modifiable? comment ils se sont accordés et ont concouru au même ouvrage? Est-ce Dieu qui, se rapprochant affectueusement de la nature matérielle, a entrepris de la mettre en œuvre? mais il est absurde de comparer Dieu aux hommes fondeurs d'or et tailleurs de pierres, travaillant de ses mains, suivant les différents arts d'après lesquels les matières diverses peuvent être changées et transformées. Si, au lieu de cela, il a fait la matière telle que dans sa forme il a voulu qu'elle fût, lui ayant imprimé la polymorphose, ce type de formes variées à l'infini qui est le propre de son œuvre, alors on ne dit rien qui ne soit convenable et vrai, et l'on fortifie l'opinion que Dieu, n'ayant point de principe, est le principe hypostatique de tout ce qui est : on fait comprendre à la fois qu'il est, et comment il est, son propre principe. On pourrait opposer beaucoup d'autres arguments à ces philosophes, mais ce n'est pas ce que nous nous sommes proposés; car ceux qui s'expriment ainsi sont cependant décentset pieux par comparaison avec les athées et les idolâtres.»

Voilà ce que j'ai extrait des œuvres de Denis. Mais entendons Origène.

---

## CHAPITRE XX.

SUR LE MÊME SUJET. TIRÉ DU COMMENTAIRE D'ORIGÈNE.

« Si l'on est révolté par l'exemple des hommes qui exercent les arts, de l'idée de pouvoir admettre que Dieu, sans le secours d'une matière éternelle qui lui servît de sujet, ait mis en

ordre toutes les choses existantes, parce qu'en effet, sans le bronze, le statuaire ne pourrait faire une statue, le charpentier, sans bois, le maçon, sans pierres, ne pourraient accomplir leur œuvre, il faut se demander si l'on croit que Dieu ayant la ferme volonté de faire ce qu'il a projeté, sa puissance a pu être gênée et rendue inefficace. Or, le même raisonnement sur lequel s'appuient tous ceux qui admettent la Providence dans sa propre acception, pour faire sortir du néant les qualités de la matière, lorsque Dieu a décidé par sa puissance et sa sagesse ineffable, de tirer l'univers du chaos, trouve ici son application; savoir, que sa volonté a été suffisante pour produire toute la substance dont il avait besoin pour l'exécution de ses desseins. Nous ferons cette objection à ceux qui ne veulent pas qu'il en ait été ainsi. Ne suit-il pas, d'après eux, que si Dieu a réussi parce qu'il a trouvé une matière ingénérée, si elle n'avait pas été sous sa main avant la création, il n'aurait rien pu produire? il n'aurait donc été ni créateur, ni père, ni bienfaiteur, ni bon, ni rien des noms sous lesquels nous le bénissons.

• D'où lui vint le secret de mesurer la quantité de cette substance, fournie pour qu'elle suffît à l'hypostase du monde tel qu'il est? Il existait donc précédemment à Dieu une Providence quelconque qui devait nécessairement prévoir la quantité de matière à lui fournir, pour ne pas rendre stérile le talent inné par lequel il devait orner l'univers de tant de beautés; ce qu'il n'aurait pu exécuter sans elle. Comment, ensuite, cette matière serait-elle devenue apte à recevoir toutes les qualités que Dieu voudrait lui faire prendre, s'il ne l'avait faite lui-même en étendue et en qualité telle qu'il la voulait? Mais admettons la supposition qu'elle soit incréée : nous demanderons à ceux qui veulent qu'il en soit ainsi, si la matière, sous la main de Dieu, est devenue telle que nous la voyons sans que la Providence l'ait suggérée, en quoi le concours de cette même Providence l'aurait-elle rendue plus parfaite, que lorsque le hasard y a présidé? Si Dieu, dépourvu de matière, eût voulu la mettre en œuvre, qu'est-ce que sa sagesse et sa divinité auraient pu concevoir de meilleur que ce qui est résulté d'une matière ingénérée? Si l'on trouve qu'elle eût été sans la Providence telle qu'elle s'est produite sous elle, pourquoi n'effacerons-nous pas

de la fabrique du monde l'ordonnateur et l'architecte? Car, de même qu'il serait déraisonnable de dire que le monde a pu être disposé d'une manière si artiste sans un artisan plein de génie, de même il est contre la droite raison de supposer qu'une matière telle en quantité et en qualité, si docile à se conformer à la parole toute-puissante de Dieu, eût pu exister sans une cause.

« Quant à ceux qui comparent l'œuvre de Dieu avec le travail des ouvriers qui ne peuvent rien sans une matière, nous leur dirons que cette comparaison manque de justesse. C'est la Providence qui fournit à chacun de nos ouvriers la matière de leur ouvrage; soit qu'elle procède de Dieu ou des hommes, elle a toujours été élaborée par un art antécédent. Cela doit suffire pour le présent, dans l'intention de désabuser ceux qui croient que ces mots de la Genèse : « La terre était invisible et en désordre, » signifient qu'elle avait une nature massive, sans principe d'existence. »

Ici termine Origène.

Philon le Juif a raisonné comme nous allons voir, sur la matière, dans son Traité de la Providence.

---

## CHAPITRE XXI.

### PHILON SUR LE MÊME SUJET.

« Quant à la quantité de la substance, pour savoir si elle a eu, en effet, un principe d'existence, voici ce qui est à dire : Lorsque Dieu a créé le monde, il a conjecturé quelle quantité était nécessaire pour qu'il n'y eût ni déficit ni excès, car il serait déraisonnable de croire que, tandis que les artisans de détail, lorsqu'ils entreprennent un ouvrage, surtout dans les choses de prix, pèsent la quantité de matière qu'il leur faut, celui qui a fait les nombres et les mesures et qui a découvert les règles de l'égalité, n'ait pas songé à se procurer le nécessaire. Je dirai donc avec franchise qu'il ne fallait ni plus ni moins de substance pour disposer et arranger le monde, car il n'eût pas été parfait ni complet dans toutes ses parties, s'il eût été fabri-

qué d'une matière insuffisante. C'est le cachet d'un ouvrier intelligent, avant de commencer une entreprise, de voir s'il a assez de matière. L'homme, même quand il l'emporterait en science sur tous les autres, ne pouvant échapper entièrement à l'erreur attachée à la condition mortelle, pourrait se tromper dans son calcul sur la quantité de matière, dans ses travaux d'art, en sorte d'ajouter quand il aurait moins qu'il ne faut, de retrancher quand il aurait trop. Mais l'auteur et la source de toute science n'a pu en admettre trop ou trop peu, faisant usage des mesures les plus exactes, travaillées dans une perfection dont tout le monde se plaît à faire l'éloge. Si l'on voulait chicaner, on se hâterait de dire que c'est l'ouvrage qui forme l'ouvrier, et qu'il acquiert plus de poli et de perfection par l'addition ou le retranchement de sa matière. A cela je répondrai que les arguties sont l'œuvre d'un sophiste, au lieu que le sage recherche chaque chose dans sa nature. »

Telle est la manière de raisonner de Philon.

Maxime, qui s'est fait un nom parmi les chrétiens, a composé un traité spécial sur la matière dont je crois pouvoir extraire utilement un morceau de peu d'étendue dans lequel ce problème est soumis à une exacte appréciation (28).

---

## CHAPITRE XXII.

### QUE LA MATIÈRE N'EST PAS SANS PRINCIPE, NI LA CAUSE DU MAL.

« Je pense que vous ne pourrez pas méconnaître l'impossibilité d'admettre deux principes éternels, quoiqu'en commençant vous ayez semblé insister vivement sur ce point; car, de toute nécessité, vous avouerez une de ces deux propositions, ou que Dieu est séparé de la matière, ou, au contraire, qu'il en est inséparable. Si l'on soutient qu'il y est uni de manière à ne faire qu'un avec elle, on aura déclaré par là qu'il n'y a qu'un être ingénéré dont chaque division fera partie de l'autre; étant également portion l'une de l'autre: cela ne pourra constituer deux êtres sans cause, de même que les fragments, aussi subdivisés qu'on le voudra, d'un tout, ne peuvent faire plusieurs tous.

Mais, comme le raisonnement l'exige, l'homme composé de parties multiples, étant cependant considéré comme une seule créature produite par Dieu, il est également nécessaire que, si la matière est inséparable de Dieu, les deux ne fassent qu'un tout ingénéré. Si l'on dit qu'elle est séparée, il faut qu'une troisième substance intermédiaire fasse ressortir la séparation de ces deux principes; car il est impossible de considérer l'un comme distinct de l'autre sans un troisième sujet qui rende sensible la séparation des deux premiers, ce qui ne s'arrêtera pas là, mais se propagera indéfiniment : le même raisonnement que nous avons employé lorsqu'il s'agissait de deux, étant vrai, si on admettait trois principes. Nous demanderions, en effet, s'ils sont distincts l'un de l'autre ou si chacun est indivis avec son voisin; si l'on répond qu'il est indivis, nous renverrons à la première argumentation; si on les reconnaît distincts, on n'échappera pas au support hypostatique, nécessaire pour indiquer leur séparation; si l'on vient à dire qu'il est un troisième raisonnement qui peut s'appliquer aux principes ingénérés, qui consiste à dire que Dieu ne peut pas se séparer de la matière, sans y être cependant uni comme partie intégrante, de sorte que Dieu est dans le lieu de la matière ou que la matière est en Dieu. Eh bien, écoutez quelle sera la conséquence de cette supposition.

« Si nous disons que la matière est le lieu de Dieu, nous dirons aussi qu'il y est compris et qu'il est circonscrit par elle; or, il en subira les mouvements désordonnés par la nécessité de ne pouvoir stationner ni demeurer indépendant, lorsque ce en quoi il réside, est porté de côté et d'autre; ensuite, on sera forcé de dire que Dieu a été dans ce qu'il y a de plus mauvais, s'il y a eu un temps où la matière était plongée dans le désordre, et que Dieu y ait établi l'ordre en la changeant, de manière à y introduire le mieux : il y a donc eu un temps où Dieu reposait au milieu du désordre. Nous serons fondés de plus à adresser la question de savoir si Dieu remplissait toute la matière ou n'en occupait qu'une partie. Si l'on dit qu'il était réduit dans une partie seulement, on avouera donc que Dieu est, dans une proportion quelconque, plus petit que la matière, puisqu'une portion de celle-ci suffit pour le contenir entièrement. Si l'on répond qu'il occupait toute la capacité de la matière, il faudra



qu'on nous explique comment il a pu la mettre en œuvre ; car il est nécessaire de dire qu'il y a eu un resserrement de Dieu qui lui a permis de manipuler la matière dans la partie dont il s'était éloigné, ou si la contraction n'a pas eu lieu, Dieu aura opéré sur lui-même, en opérant sur la matière.

Si, au lieu de cela, on déclare que la matière est en Dieu, il faudra encore dire si c'est comme séparé de lui-même à la manière dont une certaine classe d'animaux existe au milieu de l'air, qui se partage pour donner place aux sujets contenus en lui ; ou si c'est comme lieu, ainsi que nous voyons l'eau reçue dans la terre. Si nous disons que c'est comme dans l'air, on sera forcé d'avouer que Dieu est morcelé. Si c'est comme l'eau dans la terre, et que la matière y ait été en désordre et sans beauté, contenant de plus le germe de tous les maux, il sera invincible d'avouer que Dieu est le lieu de tous les désordres et de tous les vices, ce qui ne me paraît pas décent à dire et ce qui de plus présente de grandes difficultés.

« Vous avez voulu que la matière fût le principe du mal, afin, disiez-vous, de ne pas en rendre Dieu l'auteur ; et en voulant éviter cet écueil, vous dites encore qu'il est le réceptacle de tous les maux. Si vous aviez dit que vous vous figuriez la matière ingénérée comme le lieu de rassemblement des hypostases qui ont eu un commencement d'existence, nous aurions eu beaucoup d'objections à vous adresser, pour vous montrer qu'il était impossible qu'une telle chose eût jamais existé ; mais puisque vous avez dit que le principe du mal était la cause qui vous avait fait admettre cette supposition, je crois devoir en aborder l'examen.

« Si nous venons à bout d'éclaircir la manière dont le mal est produit, et si nous prouvons que Dieu ne peut pas en être la cause, en ce que la matière lui aurait été soumise, nous aurons, à ce qu'il me semble, détruit toutes les suppositions de la nature de celle-ci. Vous dites donc qu'une matière sans qualité (*ἀποιος*) coexiste avec Dieu, et que c'est d'elle qu'il a fait naître l'univers en la travaillant. C'est ainsi que je pense.

« En conséquence, si la matière était sans qualité, et que le monde en ait été doté par Dieu, et qu'il y ait des qualités dans le monde, Dieu a été le créateur de ces qualités.

« Les choses sont comme vous le dites.

« Si j'ai bien entendu ce que vous avez dit d'abord, savoir, qu'il est impossible que quelque chose soit provenu du néant, veuillez répondre à la question que je vais vous faire. Vous me paraissez croire que les qualités de l'univers ne sont pas issues d'autres qualités subjectives, et qu'elles sont étrangères et en dehors des substances.

« Vous dites vrai.

« Mais si Dieu a fait les qualités sans les tirer de qualités subjectives ; s'il ne les a pas tirées non plus des substances, puisqu'elles ne sont pas substantielles, on est forcé de reconnaître qu'elles ont été produites du néant, par Dieu ; en sorte qu'il me semble que vous excédiez les bornes du vrai en déclarant que vous croyez impossible à Dieu de tirer quelque chose du néant. Mais prenons une autre marche et considérons ce qui se passe autour de nous, nous verrons que les hommes font certaines choses de rien, quoique ce soit eux surtout qui paraissent ne devoir rien faire que de quelque chose ; et prenons notre exemple dans l'architecture. Les hommes font des villes de ce qui n'était pas villes, et des temples de ce qui n'était pas temples. Si l'on dit que les substances leur sont fournies, et si vous croyez par là qu'ils produisent ces choses avec ce qui existe, vous êtes dans l'erreur. Ce n'est pas la substance qui a fait les villes et les temples, mais c'est l'art qui s'exerce sur les substances. L'art ne procède pas d'un art subjectif qui était dans les substances, mais il se produit en elles sans précédent existant. Vous croirez me retorquer en disant que l'artiste fait naître l'art dans les substances, de l'art qui est en lui. Mais il me semble qu'on peut répondre avec raison à cela, que cet art ne vient pas dans l'homme d'un art subjectif. Il n'est pas possible, en effet, de découvrir l'art dans une existence isolée ; il ne dépend que des conjonctures, qui ne prennent elles-mêmes naissance, que lorsqu'elles se propagent dans la substance. L'homme peut exister sans l'art architectonique ; mais l'art architectonique ne peut pas être, sans qu'il y ait eu précédemment un homme. Ainsi l'on doit reconnaître que les arts sont venus du néant, dans les hommes. Si nous avons prouvé qu'il en était ainsi dans l'homme, comment n'est-il pas de con-

venance de dire que Dieu a pu faire sortir du néant non seulement les qualités, mais même les substances? La seule possibilité de faire éclore quelque chose du néant suffit pour prouver que les substances ont pu en sortir. Mais puisque vous avez le désir de vous livrer à quelques recherches sur l'origine du mal, entrons en matière sur cette question. Je veux d'abord vous faire une question très-courte. Les maux vous semblent-ils être des substances ou des qualités de substances? Il me semble que vous dites, et avec raison, que ce sont des qualités de substances. Mais la matière était dépourvue de qualités et de formes d'après les prémisses que vous avez posées. Or, si les maux sont les qualités des substances, et si la matière était sans qualités; si, comme vous l'avez dit, Dieu a été le créateur des qualités, il s'en suivra que Dieu est le créateur du mal. Puis donc que, même ainsi, vous ne parvenez pas à rendre Dieu étranger à la cause du mal, il était surrogatoire de l'associer à la matière. Si vous avez quelque réponse à faire à ce dilemme, commencez. Si je n'avais été mu que par le désir de triompher, je ne voudrais pas admettre une nouvelle définition du mal; mais comme c'est par le sentiment de l'amitié et dans la vue de l'utilité du prochain que j'ai entamé cette discussion, je désire recommencer la définition du mal. Je crois que vous connaissez depuis longtemps mes intentions, et que le zèle que j'apporte à cet entretien n'a pas pour motif la volonté de triompher par les sophismes mensongers; mais de découvrir la vérité par une recherche laborieuse; et je sais parfaitement que vous êtes dans les mêmes dispositions. Ainsi donc, usez sans réserve de tous les moyens que vous croyez avoir de découvrir la vérité. Ce n'est pas vous seulement qui en tirerez avantage, en mettant à profit ce qu'il y a de mieux, mais moi aussi. Vous me paraissez avoir positivement établi que les maux sont des substances, car nous ne les voyons jamais exister en dehors des substances.

O mon ami, puisque vous dites que les maux sont des substances, il est nécessaire de rechercher la raison des substances (29). Vous semble-t-il que les substances sont des agrégations corporelles, et que l'agrégation corporelle ait une existence à part, qui n'ait pas besoin du secours d'un tiers

pour parvenir à l'existence ? cela n'est pas nécessaire. Vous semble-t-il que les maux sont les actions d'un sujet quelconque ? cela me paraît. Les actions prennent-elles naissance, lorsque celui qui agit survient ? cela est vrai. Si l'agent ne se présentait pas, l'action qu'il cause aurait-elle lieu ? elle n'aurait pas lieu. Donc, si la substance est une agrégation corporelle qui n'a besoin d'aucun autre sujet hors d'elle, duquel elle emprunte son existence ; si les maux sont des actions de quelqu'un ; si les actions ont besoin d'un agent dans lequel elles puisent le principe de leur existence, il est évident que les maux ne seront pas des substances. Car, si les maux sont des substances, que le meurtre soit de quelque méchant, le meurtre est l'action de ce quelque méchant, mais il n'est pas une substance (30). Si vous disiez que les sujets doués d'énergie sont des substances, je serais d'accord avec vous. L'homme serait le meurtrier. En tant qu'il est homme, il est substance : mais l'action qu'il fait, le meurtre, n'est pas substance ; c'est l'œuvre d'une substance. Nous disons que l'homme est tantôt méchant lorsqu'il tue, tantôt bon lorsqu'il répand les bienfaits ; mais ces noms ne s'appliquent à la substance que d'après les accidents qui y surviennent, accidents qui ne sont pas elle. Non plus que le meurtre, l'adultère, ni aucune des actions semblables, reconnues mauvaises, ne sont des substances : mais de même que de la grammaire on tire l'épithète de grammairien, de la rhétorique le rhéteur, de la médecine le médecin, sans qu'il y ait une substance grammaire, une substance médecine, une substance rhétorique, mais parce que la substance réelle prend ces dénominations d'après les accidents qui surviennent en elle, lesquels sont cause qu'on lui donne ces noms divers, sans qu'elle soit néanmoins aucune de ces choses ; de même, il me paraît que c'est d'après les maux qu'on découvre en elle, que la substance prend tel ou tel nom, sans être par elle-même aucune de ces choses. Veuillez parcilleusement réfléchir à ceci, si vous voulez supposer, par la pensée, qu'il y ait pour les hommes une autre cause des maux. De même que cette cause, en tant qu'elle agit dans les hommes et qu'elle leur suggère de faire le mal, est méchante à cause du mal qui est fait, de même l'homme

peut être dit méchant, parce qu'il est exécuter de ces mauvaises suggestions. Les choses faites par quelqu'un ne sont pas lui, mais ses œuvres, qui font qu'on lui donne le surnom de méchant. Si nous disions qu'elles sont lui (or il fait des meurtres, des adultères, des vols et autres semblables) il serait donc tout cela. Mais s'il est lui-même tout cela, ces choses prennent donc une réalité d'être, lorsqu'il les fait, et lorsqu'il ne les fait plus, elles cessent d'exister. Non, elles sont faites par les hommes, ces hommes en seront les agents, et par conséquent causes, soit qu'elles aient lieu ou non. Si vous dites que ce sont les œuvres de l'homme, qu'il tient la qualité de méchant de ce qu'il fait et non de ce qu'il est substantiellement, nous le déclarons méchant d'après les accidents de sa substance, qui ne sont pas sa substance. Comme nous nommons un homme médecin d'après la médecine. Si le principe d'existence était venu en lui de ses actes, le mal se serait manifesté lorsque le méchant aurait commencé d'être. S'il en eût été ainsi, le méchant ne serait pas sans cause (*ἀναρχῶς*), et les maux ne seraient pas sans principe d'existence, puisqu'ils l'auraient reçue avec le méchant.

« Votre raisonnement contre le premier adversaire me semble péremptoire, ô mon ami, et je reconnais que vous avez tiré des conclusions très-justes des prémisses que vous aviez posées. Il est de toute vérité que si la matière est dépourvue de qualités, et que Dieu soit l'artisan de ses qualités, si les maux sont des qualités, Dieu est l'auteur des maux (§1).

« Mais ce raisonnement n'a de force que contre lui. Quant à moi, je crois que c'est une erreur que de soutenir que la matière était dépourvue de qualités. Il n'est en effet aucune substance dont on puisse dire qu'elle est sans qualité (*ἀποιος*). Ce nom seul de *ἀποιος* qu'on lui donne, est déjà une expression qui la distingue et qui la détermine. C'est une espèce de qualité. En conséquence, si cela peut vous convenir, reprenez du commencement votre discours, à cause de moi. Car, dans mon opinion, la matière possède de toute éternité ses qualités. C'est la source d'où je dis que les maux se sont répandus, en sorte que Dieu est exempt du reproche d'avoir causé les maux, qui tous procèdent de la matière comme cause.

» O mon ami, j'accepte votre demande, et je loue le zèle que vous apportez à cet entretien. Il est convenable, en effet, que quiconque aspire à passer pour un véritable philomathe (ami du savoir) ne donne pas son acquiescement d'une manière irréfléchie et comme au hasard; mais qu'il se livre à un examen approfondi de la matière en discussion; car, si celui qui a fait la première objection a pris pour thème une fautive position de la question, de manière à laisser l'adversaire conclure comme il veut, ce n'est pas une raison pour persuader celui qui n'a fait qu'écouter. Et s'il lui paraît qu'on puisse dire encore quelque chose d'utile pour sa défense, il doit le faire. Il en résultera un de ces deux biens pour l'adversaire, ou qu'il sera complètement désabusé après avoir entendu l'objection qui lui est faite; ou qu'il prouvera par de solides raisons, à celui qui lui a adressé la parole, que sa difficulté n'est pas réelle. Je crois donc que c'est à tort que vous avez dit que la matière a des qualités de toute éternité. Car s'il en était ainsi, qu'est-ce que Dieu aurait fait? Sont-ce les substances? nous disons qu'elles existaient avant lui. Sont-ce les qualités? nous disons qu'elles sont inhérentes aux substances. Ainsi donc les substances et les qualités étant par elles-mêmes, il est superflu, à mon avis, d'appeler Dieu démiourge. Mais pour que je n'aie pas l'air de préparer mon discours, veuillez répondre à mes questions.

« D. De quelle manière entendez-vous que le mot démiourge s'applique à Dieu? Voulez-vous dire qu'il a amené les substances à ne plus être ce qu'elles étaient auparavant, mais à devenir autres qu'elles n'étaient? Ou les a-t-il maintenues dans l'état où elles étaient précédemment, en ne transformant que leurs qualités?

« R. Il ne me semble pas que l'œuvre de Dieu ait été un changement opéré dans les substances; car cela me paraît déraisonnable. Je dis qu'il n'a fait que modifier les qualités; c'est à leur égard seulement que j'appelle Dieu, démiourge. C'est comme s'il arrivait de parler de pierres devenues une maison, dont on ne pourrait dire qu'elles ont cessé substantiellement d'être pierres, parce qu'elles ont servi à construire une maison. Je dis que c'est au moyen de la qua-

lité de cohésion que la maison a été faite : cette qualité ayant été substituée à celle qu'avaient les pierres précédemment. C'est ainsi que je crois que Dieu, en respectant la substance, a fait une conversion des qualités, au moyen de laquelle nous disons que le monde a été formé par Dieu.

« D. Puisque vous dites qu'il y a eu une conversion des qualités de la matière, opérée par Dieu, veuillez répondre brièvement aux questions que je désire vous adresser. Dites-moi si vous avez également l'opinion que les maux sont des qualités des substances ?

« R. Je le crois.

« D. Ces qualités étaient-elles inhérentes à la matière de toute éternité, ou ont-elles eu un commencement ?

« R. Je dis que ces qualités étaient ingénérées dans la matière.

« D. Ne t-ce pas Dieu qui a fait, selon vous, la conversion des qualités de la matière ?

« R. Je le déclare.

« D. Était-ce pour les changer en mieux ou en plus mal ?

« R. Il me semble qu'on doit dire que c'est en mieux.

« D. Donc, si les maux sont des qualités de la matière, et que le Seigneur ait changé ces qualités en mieux, il y a nécessité de rechercher d'où viennent les maux. Ou les qualités sont restées telles qu'elles étaient par nature, ou (car les qualités ne sont pas restées telles qu'elles étaient par nature) si les mauvaises qualités n'existaient pas précédemment, et que vous disiez que Dieu, en faisant la conversion, les a fait apparaître pour la première fois dans la matière, Dieu est le véritable auteur des maux, ayant converti des qualités qui n'étaient pas mauvaises, en qualités qui le sont devenues. Ou vous croyez que Dieu n'a pas converti les mauvaises qualités en mieux, et que, pour parvenir à l'arrangement de l'univers, il n'a converti que les autres : celles qui étaient indifférentes par essence.

« R. Elles ont toujours été telles suivant moi.

« D. Comment donc soutenez-vous que Dieu a laissé les qualités les plus mauvaises sans y porter la main ; est-ce ce

ayant pu le détruire, mais ne l'ayant pas voulu, ou bien parce qu'il n'en avait pas le pouvoir ? Si vous dites qu'il l'a pu, mais qu'il ne l'a pas voulu, vous êtes dans l'obligation de le reconnaître coupable de leur existence, parce qu'il a pu faire qu'il n'y eût pas de mal, et cependant il a consenti à ce qu'il continuât d'être, comme par le passé, principalement à l'époque où il commença le remaniement de la matière : si, en effet, Dieu n'avait jamais songé à la réformer, il n'eût pas été coupable de l'existence des choses auxquelles il a permis de subsister ; mais puisqu'il en a retravaillé une partie et qu'il a laissé l'autre comme elle était, en ayant le pouvoir de la transformer en mieux, il me paraît justement accusé du tort d'avoir négligé la partie mauvaise de la matière, si préjudiciable à celle dont il s'est occupé. Néanmoins, ce en quoi il me semble avoir encouru les plus grands reproches, relativement à cette portion élaborée par ses mains, c'est de l'avoir douée de la perception des maux qui l'assailissent : en effet, en apportant une sérieuse attention à cette question, on découvrira que la matière a maintenant un sort plus fâcheux que sous le désordre qui a précédé. Avant qu'elle fût distribuée et coordonnée, elle n'avait aucun sentiment des maux qui la pressaient ; maintenant chacune de ses parties ressent l'action du mal qui l'obsède. Prenons exemple de l'homme.

« Avant qu'il eût été façonné et amené à l'état d'animal par l'art du Demiourge, il n'avait aucune perception naturelle ou innée des maux dont il est passible ; mais depuis que, par l'œuvre de Dieu, il est devenu homme et qu'il a le pressentiment du mal imminent, ce que vous dites avoir été fait par Dieu pour le plus grand bien de la matière, se trouve réellement devenu pour lui la source d'une plus grande infortune.

« Si c'est parce que Dieu n'a pas pu anéantir le mal que vous dites qu'il n'a pas cessé d'être, vous avouerez l'impuissance de Dieu, impuissance qu'on doit attribuer à sa faiblesse naturelle ou à la crainte d'être vaincu, étant asservi à un plus puissant que lui. Si l'on dit que Dieu est faible par sa nature, c'est presque mettre en doute sa conservation ; si c'est par la crainte d'être vaincu par un plus puissant, ce serait reconnaître que le mal est plus grand que Dieu, et capable de triompher de tous



les efforts de sa volonté : ce qui me semble la plus grande absurdité qu'on puisse dire, en parlant de Dieu. Pourquoi alors ne pas appeler Dieux par préférence ceux qui sont en état, d'après vos paroles, de vaincre Dieu, puisque nous entendons par Dieu, ce qui exerce la domination sur l'ensemble des choses ?

« Je veux aussi vous adresser une simple demande sur la matière : dites-moi si elle est simple ou composée ; car la variété des sujets que nous avons passés en revue m'amène à vous faire cette question. Si la matière est simple et uniforme, comment se fait-il que le monde soit composé et formé du mélange de différentes substances, car le mot σύνθετος (composé) n'exprime que la mixtion des substances simples. Si vous voulez que la matière soit composée, vous direz donc qu'elle est entièrement formée d'autres choses simples, puisqu'elle est composée elle-même de substances simples ; or, celles-ci avaient une existence à part et en elles-mêmes, puisque de leur combinaison s'est formée la matière, au moyen de quoi nous montrons qu'elle est engendrée. Si la matière est composée ( tous les composés ne résultent que de l'agrégation des corps simples ), il y a donc eu un temps où la matière n'existait pas, c'est-à-dire avant que les éléments se fussent rejoints et coordonnés ; s'il y a eu un temps où la matière n'existait pas et qu'il n'y ait pas eu de temps où l'Éternel ( τὸ ἀγέννητον ) n'ait pas existé, il s'en suit que la matière n'est pas éternelle (32) ; ou nous aurons plusieurs ordres d'éternels. Si Dieu est éternel, que les éléments simples, dont est formée la matière, le soient également, ce ne seront plus deux, mais un grand nombre d'éternels que nous obtiendrons. Convenez-vous que rien parmi les choses ne tend à se détruire ?

« J'en conviens.

« Cependant l'eau est opposée au feu ?

« Je l'avoue.

« Pareillement, les ténèbres à la lumière, le chaud au froid, puis le sec à l'humide ?

« Tout cela me semble exact.

« Donc si nul parmi les êtres n'est en opposition avec soi-même, tous ne procèdent pas d'une même matière ; il y a donc plus d'une matière.

« Je veux encore vous faire une demande en rapport avec ce qui a été dit. Vous semble-t-il que les parties d'un corps puissent être délétères des autres parties du même corps ?

« Non assurément.

« Croyez-vous que le feu et l'eau sont des parties de la matière, et de même les autres substances qui sont dans les mêmes rapports ?

« Cela est comme vous le dites.

« Comment donc ne vous semble-t-il pas que l'eau est délétère du feu, la lumière des ténèbres et les autres choses de même ?

« Cela me paraît ainsi.

« Donc si les parties ne se détruisent pas mutuellement, celles-ci ne sont pas parties l'une de l'autre, et si elles ne sont pas parties l'une de l'autre, elles ne sont pas de la même matière. Or, elles ne seront pas de la même matière, par la raison des contraires, en ce que rien de ce qui est, n'est destructif de soi-même ; car on ne voit pas de chose opposée à soi-même. Les opposés sont réciproquement et par nature contraires entre eux : le blanc n'est pas contraire au blanc, mais il l'est au noir ; la lumière pareillement n'est pas contraire à elle-même, elle l'est aux ténèbres ; toutes les autres choses sont le plus généralement dans le même cas. Si donc il y avait une matière unique, elle n'aurait pas été opposée à elle-même, et puisqu'il y a des antipathies reconnues, cela prouve que la matière n'est pas simple. »

· Tout ceci appartient à l'auteur que j'ai cité.

Ce livre ayant atteint une étendue suffisante, nous allons passer au huitième livre de la Préparation évangélique, et après avoir invoqué le secours de Dieu, nous marcherons à l'accomplissement de la tâche qui nous reste à remplir.

---



---

## LIVRE HUITIÈME.

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

#### EXORDE DE LA RÉPUBLIQUE THÉOCRATIQUE DE MOYSE.

Après avoir décrit dans le livre précédent la vie des anciens Hébreux qui justifiaient le surnom de théophiles (hommes aimés de Dieu) qui leur a été donné, et qui, avant que Moïse parût, avaient mérité la couronne de toutes les vertus ; après avoir exposé leurs dogmes et leurs enseignements pieux auxquels nous avons déclaré que nous adhérons par l'affection et par le désir, je passe maintenant, en suivant l'ordre méthodique que je me suis tracé, à l'examen de la république fondée par Moïse, pour le seul peuple des Juifs, qui est le second degré pour nous élever progressivement à la perfection de la piété. Je dis au seul peuple des Juifs, parce qu'en effet les institutions de Moïse n'avaient rien qui convînt aux autres nations du globe, situées loin de la Judée, soit les Grecs, soit les Barbares, qui ne pouvaient, comme nous le prouverons à sa place, en observer les rites. Et, pour parler de la manière de vivre suivant Moïse, je ne me servirai pas de mes propres paroles, et je ne citerai que les auteurs qui se sont rendus célèbres par la connaissance approfondie des lois de leur pays. J'ai cru, en effet, devoir persévérer dans la marche que j'ai suivie jusqu'alors, en prenant les preuves de mes expositions dans les auteurs indigènes. De même que je n'ai invoqué pour les Phéniciens, les Egyptiens et les Grecs, que les témoignages des hommes versés parmi eux dans la connaissance de tout ce qui intéressait leur patrie ; ainsi dans la circonstance présente, je crois devoir mettre en scène les auteurs de la Judée, et ne pas introduire des assertions d'origine étrangère.

Cependant, avant d'aborder la question, je crois de première nécessité, de faire connaître aux lecteurs la manière dont les oracles saints des Juifs sont parvenus à la connaissance des

Grecs ; comment s'est faite la traduction de ces livres réputés saints , par ceux qui ont cette foi ; par combien et par quelle espèce d'hommes elle a été faite ; par le zèle de quel roi la version grecque de ces livres a été complétée : cette exposition n'étant pas sans utilité pour le plan de la *Préparation évangélique*.

Puisque la prédication salutaire de l'Évangile de notre Seigneur était sur le point de se répandre dans l'empire romain, pour briller aux yeux de tous les hommes ; comme déjà un bruit qui avait de l'importance, mentionnait les prophéties qui le concernent, rappelait le genre de vie des anciens Hébreux et les enseignements de leur doctrine religieuse ; comme tout cela restait caché depuis des temps infinis dans l'idiome national des Juifs , il était temps que leurs livres fussent ouverts à toutes les nations qui étaient conviées, sans réserve, à connaître et à servir Dieu.

Ce fut Dieu en effet, auteur de tout bien, qui, préluant par la prescience divine de ce qui devait arriver un jour, disposa tout pour que les prédictions, concernant le Sauveur qui devait bientôt apparaître et qui devait enseigner la véritable religion à tous les peuples qui sont sous le soleil, fussent révélées à tous les hommes , qu'elles fussent soigneusement traduites et déposées dans les bibliothèques publiques. Il inspira donc au roi Ptolémée l'idée de cette entreprise, dans la vue, à ce qu'il paraît, de préparer à l'avance la communication qui devait bientôt en être faite à toutes les nations. Sans le secours de cette traduction providentiellement suggérée par Dieu , et habilement exécutée par des hommes distingués par le jugement et l'instruction dans tout ce qui regardait leurs lois et leurs usages, nous eussions été constamment privés de ces oracles que les Juifs, par l'envie qu'ils nous portent, s'efforçaient de tenir cachés. Voici ce qu'Aristée, homme non-seulement savant à d'autres égards, mais qui avait pris part à cet événement, qui s'est passé sous le second Ptolémée, surnommé Philadelphé, en rapporte. Ce monarque , voulant placer les écrits des Juifs dans la bibliothèque d'Alexandrie, mit beaucoup de zèle à en faire faire la traduction. Il est à propos d'entendre les paroles de l'historien, sur la manière dont cela eut lieu.

## CHAPITRE II.

## EXTRAIT D'ARISTÉE SUR LA TRADUCTION DES ÉCRITURES DES JUIFS (1).

« Démétrius de Phalère, ayant été préposé à la bibliothèque du roi, l'enrichit d'une quantité d'ouvrages de différents genres. Ayant fait des acquisitions et des transcriptions, il amenait à son terme, autant qu'il lui était possible, le vœu formé par le roi de rassembler tous les livres qui sont dans l'univers. Interrogé en notre présence sur le nombre de livres qu'elle renfermait, il répondit : O Roi, elle contient deux cent mille volumes; je travaille à la porter dans peu de temps à 500 mille. On m'a annoncé que les institutions des Juifs sont dignes d'être transcrites et déposées dans votre bibliothèque. — Qui s'oppose, dit le roi, à ce que vous le fassiez ? On a mis à votre disposition tout ce qu'il faut pour cet usage.

« Démétrius répliqua : Une traduction est indispensable ; car les habitants de la Judée se servent de caractères particuliers comme les Egyptiens dans la disposition de leurs lettres, d'autant qu'ils ont une langue à part. On suppose qu'ils se servent de la langue syriaque, ce qui n'est pas, et leur manière d'écrire est tout autre.

« Le roi, ayant recueilli ces renseignements, dit qu'il fallait écrire au grand-prêtre des Juifs pour que ce qui venait d'être dit, s'exécutât. » Après autres choses, il ajoute : « Lorsque ces choses se furent ainsi passées, il ordonna à Démétrius de lui faire un mémoire sur la copie à faire des livres des Juifs ; car toute l'administration de ces rois se règle par injonction et avec la plus grande régularité, et rien ne se décide négligemment et comme au hasard. Ce qui m'a fourni le moyen de me procurer des doubles du mémoire et des lettres, de connaître le nombre des écrits envoyés, leur différente rédaction, et en quoi chacune d'elles se faisait remarquer par la grandeur et le fini du travail. Voici la copie du mémoire. »

## CHAPITRE III

## LETTRE DE DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE AU ROI DES ÉGYPTIENS PTOLÉMÉE.

« Au grand Roi, de la part de Démétrius.

« Vous avez ordonné, Prince, que les livres qui manquent aux collections de votre bibliothèque fussent recherchés et rassemblés, et que ceux qui, par cas fortuit, ne seraient pas dans un état de conservation désirable fussent réparés, par l'importance et le soin que vous mettez à compléter cette réunion.

« Je viens donc vous exposer qu'elle est encore dépourvue des livres de la loi des Juifs, ainsi que d'un petit nombre d'autres ouvrages, par la raison que ces livres sont écrits en lettres hébraïques et dans la langue hébraïque. Or, autant que j'ai pu m'en assurer auprès de ceux qui possèdent cette langue, les copies qui circulent sont faites sans soin, et non comme il convient à des livres qui ont mérité l'attention du roi. Il est à propos que ces livres soient placés parmi les vôtres, mais soigneusement écrits, par la raison que la législation qu'ils contiennent est empreinte d'une haute philosophie et d'une pureté qui tient à sa source divine. Par quelle cause, dira-t-on, les orateurs, les poètes, la multitude des historiens, n'ont-ils fait aucune mention des livres susdits, ni des hommes politiques qui ont gouverné d'après ces lois? C'est, dit Hécatée d'Abdère, parce que les notions théoriques qu'ils renferment sont trop pures et trop relevées. S'il vous paraît convenable, ô Prince, il faudrait écrire au grand-prêtre qui est à Jérusalem, pour lui demander d'envoyer des hommes d'une vie exemplaire, d'un âge avancé, parfaitement versés dans la connaissance de la loi de leur pays, au nombre de six, pris dans chaque tribu, afin que discutant la concordance des différents textes, en faisant la traduction la plus fidèle, nous les déposions dans un lieu digne du mérite de l'ouvrage et de l'intérêt que vous lui accordez.

« Soyez heureux à jamais. »

« Ce mémoire ayant été remis, le roi ordonna d'écrire à ce sujet à Eléazar, en lui faisant connaître la liberté qui venait d'être rendue aux prisonniers. Il délivra de plus un lingot

d'or du poids de 50 talents et un de 70 d'argent avec une quantité suffisante de pierres fines, pour en fabriquer des cratères, des lécythes, une table et des vases propres aux libations. Il ordonna aux gardes du trésor (2) de donner aux ouvriers dont ils auraient fait choix, pour une valeur de 100 talents de monnaie, d'objets propres aux sacrifices et à d'autres usages.

« Je vous en ferai la description, lorsque j'aurai fait donner les copies des lettres.

« Celle du roi était en ces termes : »

---

#### CHAPITRE IV.

##### LETTRE DU ROI PTOLÉMÉE A ÉLÉAZAR, GRAND-PRÊTRE DES JUIFS.

« Le roi Ptolémée, au grand-prêtre Eléazar. Joie et santé.

« Comme il est arrivé qu'un grand nombre de Juifs s'est fixé dans notre pays, depuis qu'ils ont été enlevés de Jérusalem par les Perses lorsqu'ils dominaient dans ces contrées, et aussi depuis que les prisonniers de votre nation ayant été transportés en Egypte par notre père, il forma de la plupart d'entre eux un corps de troupe régulière, en leur assignant une plus forte solde; et, comme il avait éprouvé la fidélité de ceux qui habitaient précédemment l'Egypte, il construisit des forts dont il leur remit la garde, afin de contenir la nation égyptienne par la crainte, nous avons résolu, en montant sur le trône, de faire aussi ressentir à tous nos sujets les effets de notre philanthropie, et principalement à vos concitoyens. En conséquence, nous avons mis en liberté plus de 100,000 esclaves, en ayant payé à leurs maîtres le juste prix de leur rachat, et réparé les désordres qui auraient pu résulter du rassemblement d'une aussi grande multitude.

« Nous avons cru, en cela, faire une œuvre pieuse et offrir un hommage de notre reconnaissance au Dieu très-grand qui a maintenu notre royaume dans la paix et en a répandu la gloire dans tout l'univers. Nous avons placé dans nos armées les hommes qui sont dans la fleur de l'âge. Quant à ceux que leur rang mettait en position de nous approcher, après nous être

assurés de leur fidélité, nous les avons admis dans notre cour. Voulant de plus faire une chose qui vous soit agréable ainsi qu'à tous les Juifs répandus dans l'univers, même à ceux qui sont à naître, nous avons résolu de faire traduire votre loi en lettres grecques, des lettres hébraïques dans lesquelles elle est écrite, afin de la déposer dans notre bibliothèque au milieu de tous les livres royaux. Vous ferez donc bien et répondrez dignement au zèle dont nous sommes animés pour vous, en choisissant des hommes de bonnes mœurs, d'un âge avancé, ayant acquis une grande habitude de votre loi et en état de la translater, au nombre de six par chaque tribu, pour qu'on acquière une concordance d'autant plus parfaite des textes, que le nombre de ceux qui y auront apporté leur soin, sera plus considérable. Je crois tirer beaucoup d'honneur de l'accomplissement de ce dessein. Je vous envoie, à cet effet, André, l'un de mes gardes du corps, et Aristée, qui jouissent de mon estime : ils vous entretiendront de mes projets et vous porteront en dons des consécration destinées à votre temple pour les sacrifices et autres intentions, pour une valeur de 100 talents d'argent. Ecrivez-nous donc sur ce que vous désirez; vous nous ferez un grand plaisir et mériterez en cela notre amitié. Soyez sûr que les désirs que vous nous aurez manifestés seront satisfaits le plus promptement possible.

« Portez-vous bien. »

Eléazar répondit avec la plus grande bienveillance à cette lettre, ainsi qu'il suit.

## CHAPITRE V.

### LETTRE DU GRAND PRÊTRE ÉLÉAZAR AU ROI PTOLÉMÉE.

« Eléazar, grand-prêtre, au roi Ptolémée, notre ami véritable, salut.

« Si vous vous portez bien, ainsi que la reine Arsinoé, votre sœur, et vos enfants, mes vœux sont remplis. Je jouis également d'une bonne santé. Ayant reçu une lettre de vous, nous nous en sommes grandement réjouis à cause de votre bienveil-



lance et votre noble résolution. Ayant donc convoqué l'assemblée du peuple, nous lui avons lu votre lettre, afin qu'il prit connaissance de votre dévotion pour notre Dieu; nous leur avons montré les lécythes d'or au nombre de vingt, que vous nous avez envoyés; les cratères d'argent qui se montent à trente-cinq, la table de proposition, c'est-à-dire pour l'usage des sacrifices et les autres vases appropriés au service du temple, du poids de cent talents d'argent, qui ont été apportés par André, un de vos grands officiers, et Aristée, hommes honorables, distingués par leur instruction, et dignes en tout point d'être les délégués de votre justice et de votre bienveillance envers nous; lesquels nous ont communiqué les instructions qu'ils tenaient de vous, et ont reçu en échange de notre part des réponses conformes à vos désirs. Vous nous trouverez prêts à vous seconder dans tout ce qui pourra vous être utile, fût-ce même en contraignant les lois de la nature. C'est ainsi qu'on donne des preuves de son amitié et de sa satisfaction. Nous avons fait sur-le-champ des sacrifices pour votre conservation, celle de votre sœur, de vos enfants et de vos amis. Et tout le peuple a fait des prières, afin que tout s'accomplît comme vous le désiriez, que votre règne fût maintenu dans la paix et la gloire, par Dieu qui est le maître de toutes choses. En conséquence, pour que la traduction de notre sainte loi se fit avec le plus grand avantage et la plus grande sûreté, nous avons fait choix, en présence du peuple assemblé, d'hommes vertueux d'un âge mûr, au nombre de six dans chaque tribu, que nous vous envoyons avec notre loi.

« Vous ferez donc une chose juste, ô Roi, en ordonnant qu'aussitôt après que la traduction des livres aura été terminée, les interprètes nous soient renvoyés en toute sûreté.

« Portez-vous bien. »

A la suite de cette lettre, ayant intercalé différentes choses concernant cette même traduction, il ajoute dans les termes que je vais transcrire.

« Lorsque ces livres eurent été lus (8), les prêtres et les plus âgés des interprètes, et parmi les habitants de la ville les chefs du peuple, dirent : Puisque ces livres ont été exactement et pieusement interprétés, il est également juste de faire en sorte

qu'ils demeurent tels qu'ils sont , et d'empêcher qu'on y retouche (4). Tous, approuvant par leurs acclamations ce qui venait de se passer , ordonnèrent que des imprécations fussent prononcées, comme c'est l'usage, contre quiconque entreprendrait d'y porter la main, soit en ajoutant quoi que ce soit à l'ensemble de ces écrits , soit en retranchant de son contenu (5).

« Ayant accompli toutes ces choses convenablement pour qu'elles se conservassent à jamais dans l'avenir, on rendit compte au roi de la manière dont le tout s'était passé. Il s'en réjouit grandement, et crut qu'il avait terminé avec succès le projet qu'il avait conçu. On lui fit la lecture de la totalité, et il admira beaucoup le génie du législateur, et dit à Démétrius : Comment se fait-il que des événements d'une telle gravité aient eu lieu, sans qu'un seul historien et un seul poète en ait fait mention ? Celui-ci lui répondit que cela tenait à la sublimité de la législation, donnée par Dieu lui-même, et à ce que plusieurs de ceux qui y avaient porté une main téméraire, ayant reçu des châtimens célestes, s'étaient désistés de l'entreprise. Il dit qu'il avait appris de Théopompe, que se proposant de rapporter un passage de la loi qui avait été déjà traduit d'une manière qui offrait peu de sécurité, il fut frappé d'une aliénation mentale qui dura plus de trente jours. Puis ayant adressé des prières à Dieu pour être délivré de cette infirmité, il lui avait été évident par quelle cause ce malheur lui était arrivé, ayant en un rêve qui lui révéla que c'était parce qu'il avait voulu dévoiler, par une curiosité téméraire, les mystères divins et les répandre parmi les hommes. Dès-lors, s'en étant abstenu, il revint à la santé (6). Et j'ai su de Théodecte, le poète tragique, ce qu'il m'a communiqué lui-même, que s'étant proposé de transporter dans une de ses pièces un emprunt au livre saint, il avait éprouvé un obscurcissement de la vue ; et ayant conçu un soupçon sur ce qui pouvait en être la cause, il adressa des supplications à Dieu, et après quelques jours revint à son état naturel.

« Le roi ayant, comme je l'ai dit, reçu ces communications de Démétrius, s'inclina respectueusement, et ordonna qu'on

apportât la plus grande attention à ces livres en les conservant purs. »

Bornons ici la citation de cet ouvrage.

Maintenant examinons la constitution politique fondée sur la législation de Moïse d'après les autorités les plus respectables parmi les hommes. En premier lieu, je placerai ce que Philon dit de la sortie des Juifs de l'Égypte sous la conduite de Moïse, ce qui est tiré du premier livre, qui porte pour titre : *Des hypothétiques*, dans lequel, prenant en main la cause des Juifs, il les défend contre leurs accusateurs. Il parle ainsi :

## CHAPITRE VI.

### DE PHILON SUR LA SORTIE DES JUIFS DE L'ÉGYPTE.

« Leur premier ancêtre sortait de la Chaldée; quant au peuple lui-même, il est venu de l'Égypte, où, dans des temps très-anciens, il avait émigré, quittant la Syrie : s'étant multiplié au point de former d'innombrables myriades, la terre ne pouvait suffire à les contenir; de plus, excités vivement par l'élan de leur sentiment, et en même temps par les révélations particulières de Dieu dans les apparitions et dans les songes, ils résolurent de sortir de l'Égypte, (Dieu avait aussi éveillé en eux le regret de leur ancienne terre natale, d'où leur ancêtre était sorti pour venir s'établir en Égypte), soit par un dessein secret de Dieu, ou parce que la Providence qui voulait assurer leur prospérité au dessus de celle de tous les peuples, depuis ce temps jusqu'à ce jour, et pour que cette nation se conservât intacte et séparée des autres, l'a rendue prolifique au-delà de toutes les nations (7). »

Après avoir ajouté peu de paroles, il continue :

« L'homme qui présidait à leur sortie de l'Égypte et à leur marche dans le désert, ne différait en rien, si on le veut, des autres hommes; mais on l'injurait en le traitant de sorcier et d'imposteur (8). C'était certes une noble sorcellerie et une généreuse friponnerie que celle qui arrachait tout un peuple à la famine et à la disette d'eau, qui le dirigeait dans des chemins inconnus et les sauvait de toutes les privations qui les affli-

geaient, non seulement au point de les faire vivre, mais en les plaçant dans l'abondance de toutes choses et les faisant traverser sains et saufs les peuplades disséminées sur leur route. Il fit plus, il sut les maintenir dans l'accord entre eux, et surtout les rendre dociles à son autorité : et cela ne fut pas l'affaire de peu de temps, mais d'un espace assez prolongé, pour qu'on ne doive pas supposer que la bonne harmonie d'une seule famille puisse durer aussi longtemps.

« Ni la soif, ni la faim, ni la contagion, ni la crainte de l'avenir, ni l'ignorance de ce qui arriverait ne purent soulever ces peuples abusés et décimés par le trépas, contre ce prétendu prestigitateur. Que voulez-vous, dirons-nous à notre antagoniste ? quel art profond, quelle puissance de paroles, quelle rare intelligence ne reconnaissez-vous pas en cet homme qui a conservé sa domination sur tous ses concitoyens au milieu d'obstacles si grands et si nombreux, qui les arrêtaient au sein des peuples ennemis, acharnés à leur destruction ? Il fallait que cela fut dû ou au caractère d'hommes éloignés d'une grossière ignorance et de rudesse de mœurs, mais disposés à la soumission non sans préoccupation de leur avenir ; ou bien ce durent être des êtres de la plus grande perversité dont Dieu a su adoucir la violence au point de les gouverner pour le moment et pour le futur : quelle que soit, de ces deux opinions, celle que vous adoptiez, il me semble qu'elle ne peut tourner qu'à la louange, qu'à l'honneur et à l'estime de tous ces fugitifs. Voici ce qui concerne leur évasion de l'Égypte. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays qu'ils souhaitaient, leurs saintes annales nous apprennent comment ils s'y établirent et comment ils gouvernèrent cette terre. Cependant, je ne me propose pas de traiter la question historique ; je ne veux que soumettre au raisonnement les conséquences présumables de cette entreprise. Prétendez-vous que ce soit par le nombre, quoique diminués par les souffrances multipliées qu'ils avaient endurées, et, les armes à la main, qu'ils ont triomphé de leurs ennemis, en occupant le pays de haute lutte, ayant battu et anéanti en quelque sorte les Syriens unis aux Phéniciens, dans leur propre patrie ? ou bien nous les représentez-vous comme des hommes sans courage, sans habitude des armes et d'un nombre très-

restreint, dépourvus de toutes les machines de guerre, qui ont eu le talent de fléchir des peuples guerriers qui leur ont cédé volontairement leur territoire ? Pensez-vous qu'aussitôt après, et sans différer, ils ont bâti un temple et fondé toutes leurs institutions de piété et de sanctification ?

« Mais cela prouve, à ce qu'il me semble, que c'était un peuple très-religieux, et ce témoignage leur est rendu par leurs plus grands ennemis, car ils avaient pour ennemis ceux dont ils sont venus envahir subitement le territoire. Si donc ils ont su les fléchir et se faire estimer d'eux, comment ne pas reconnaître que leur prospérité l'emporte sur celle de tous les autres ? dans quel rang placerais-je ce qui me reste à en dire ? Sera-ce d'abord leur parfaite législation et leur soumission aux lois, ou leur sainteté, leur justice et leur piété ? Ils admiraient à un tel point l'homme qui leur avait donné leurs lois, que tout ce qu'il avait trouvé bon, ils le trouvaient de même. Soit donc qu'il eût employé les formes du raisonnement ou qu'il leur eût parlé au nom de Dieu, qui s'était communiqué à lui, tout ce qu'il leur avait annoncé, ils le considéraient comme émané de Dieu ; en sorte qu'après un laps de plusieurs siècles, dont je ne peux dire au juste le nombre, mais qui excédait deux mille ans, pas un seul mot de ce qu'il avait écrit n'avait été déplacé, et qu'ils auraient souffert mille fois la mort plutôt que de faire un acte défendu par les lois et les usages qu'il avait fondés. »

Après ce préambule, Philon donne une analyse succincte de la constitution politique des Juifs, fondée sur les lois de Moïse, en ces termes :

## CHAPITRE VII.

### LE MÊME SUR LA CONSTITUTION THÉOCRATIQUE DONNÉE PAR MOÏSE.

« Chez lequel de ces peuples trouver les mêmes coutumes ou des coutumes qui s'en rapprochent, cette douceur, cette docilité, cette prudence dans les formes d'instances judiciaires qui n'admettent point de chicanes, de moyens dilatoires, d'expertises et de contre-expertises ? tout y est simple et clair : si

vous êtes pédéraste, adultère, si vous avez fait violence à un enfant, je ne dis pas seulement mâle, mais du sexe féminin, si vous avez souffert des choses indécentes pour votre âge, si vous en avez exprimé la pensée, si vous vous êtes proposé de les commettre, la mort en est le châtement. Si vous avez montré de la violence envers des individus de condition libre ou envers des esclaves, si vous les avez retenus dans les fers, si vous les avez vendus en les emmenant au loin, si vous avez dérobé, soit comme simple vol, soit comme sacrilège, si vous avez été impie, non-seulement en action, mais en paroles échappées non contre Dieu même (que Dieu me préserve d'avoir cette pensée, qu'on n'ose pas même énoncer), mais contre votre père, votre mère, votre bienfaiteur, la mort également, et non pas une mort ordinaire ou quelconque : non, on doit lapider celui qui a seulement parlé, la parole n'étant pas une moindre impiété que l'action. En voici encore d'autres : les femmes doivent être asservies à leurs maris, sans être traitées avec violence, mais en tout par la voie de la persuasion ; les pères doivent commander à leurs enfants, mais dans l'intérêt de leur salut et dans la prévoyance de leur avenir. Chacun est maître de ses biens, pourvu qu'il ne les ait pas sous le nom de Dieu ou qu'il n'en ait pas fait l'abandon à Dieu (9). S'il arrivait même qu'il ne considérât ce don que comme une promesse verbale, il lui serait également défendu d'y toucher le moins du monde, et sur le champ il serait exclus de la possession de ces objets, bien loin qu'il pût ravir ce qui est aux dieux et les dépouiller des offrandes faites par d'autres que lui. Mais, ainsi que je l'ai dit, une seule parole, échappée à son insu, suffirait pour être considérée comme une offrande ; s'il a proféré qu'il donnait, il est privé du tout ; s'il veut revenir sur ce qu'il a dit, en corrigeant ses expressions, il sera, de plus, privé de la vie. La même règle s'applique aux autres objets en sa possession. Si un mari consacre le fruit que porte sa femme, elle devient sacrée, il doit s'en abstenir. Également le père pour son fils, le maître pour son serviteur. La manière pour se délier de ces consécérations est de deux sortes : la plus parfaite et la plus grande est celle du prêtre qui refuse le don (car il a été constitué par Dieu avec le pouvoir d'accepter) ; après celle-là vient celle de ceux qui,

par leur rang, ont qualité pour apaiser Dieu par des sacrifices; car l'acceptation n'est jamais forcée (10).

Il y a outre ces choses une foule de réglemens pris, parmi les usages non écrits et qui ont force de lois, et dans les lois elles-mêmes. Ce qu'on redoute d'éprouver, ne point le faire subir aux autres; ce qu'on n'a pas apporté, ne pas se permettre de l'enlever, soit du potager, soit du pressoir, soit du moulin; ne rien prendre, soit peu, soit beaucoup dans un dépôt; ne point refuser de feu à celui qui en a besoin; lorsque des mendiants ou des hommes privés de leurs membres vous imploront pour leur nourriture, leur offrir saintement en vue de Dieu; ne point intercepter les cours d'eau; ne point priver les morts de sépulture, mais leur accorder la couverture de terre que réclame la sainteté des mânes; ne point troubler les cercueils ou les monuments des défunts; ne point ajouter de chaînes ni aggraver les maux de ceux qui sont dans des nécessités pénibles; ne point retrancher aux hommes leur virilité, ni procurer d'avortemens aux femmes par des breuvages ou de toute autre manière; ne point traiter les animaux autrement que Dieu ou le législateur ne l'a établi; ne point faire perdre la matière séminale; ne point frauder l'engendrement; ne pas imposer une charge trop forte; ne point se servir de balance, d'aune infidèle, de fausse monnaie; ne point dévoiler méchamment les secrets d'un ami. Mais par Dieu où s'arrêteront toutes ces injonctions? (11).

En voici encore de nouvelles :

« Ne point séparer l'un de l'autre les enfants des parents, quand même votre domination sur eux procéderait d'une captivité, suite de guerres. Ne point désunir l'épouse de son époux, quand vous en seriez devenu le maître à prix d'argent et d'après la loi. Certes, ce que nous avons jusqu'alors passé en revue nous paraîtra plus vénérable et plus grand que les petites obligations, en quelque sorte, fortuites qui vont suivre. Ne point enlever de leur nid les petits oiseaux, ne point repousser la prière des animaux qui viennent se réfugier près de vous (12), et d'autres encore plus petites; vous direz qu'elles vous semblent indignes de votre attention; mais à leurs yeux toute loi est grande et mérite leurs respects. Aussi c'est dans les formes

les plus solennelles qu'elles sont annoncées. (13). C'est sous les imprécations les plus terribles contre soi-même qu'on s'y soumet, et Dieu, qui en surveille l'observance, est le vengeur qui en punit les transgressions partout. »

Après d'autres considérations très-courtes il ajoute :

« Pendant le jour entier et non pendant un seul, mais pendant plusieurs, lesquels ne se suivent pas immédiatement, mais qui sont séparés par des intervalles (car on conçoit que l'habitude contractée pendant les jours d'œuvres serviles doit prévaloir sur celle qui ne revient qu'après sept jours) ne pas trouver un seul transgresseur des commandements qui doivent être observés, cela ne vous semble-t-il pas tenir du prodige ? Ce n'est pas seulement la pratique qui peut leur donner cet empire sur eux-mêmes au moyen duquel ils peuvent également accomplir les travaux auxquels ils se livrent et s'abstenir de tout travail quand il le faut.

« Or, ce n'était pas dans le simple but de leur faire contracter par l'exercice cet empire sur eux-mêmes qui fait qu'ils peuvent également se livrer aux travaux qu'ils se proposent d'exécuter et s'abstenir de tout travail, quand il le faut, que le législateur a institué le repos du sabbat. Il a eu une intention plus relevée et plus merveilleuse : celle non seulement de les rendre capables de faire et de ne pas faire indistinctement, mais de plus, de les instruire dans les lois et les usages qu'ils tiennent de leurs pères. Que fit-il donc ? Il trouva utile de les rassembler dans un même lieu chaque septième jour, de les faire asseoir l'un près de l'autre, avec décence et dans un ordre régulier, pour y entendre la lecture de la loi, afin que personne n'en pût prétexter l'ignorance. En effet ils se réunissent toujours et prennent séance l'un près de l'autre ; le plus grand nombre y gardent le silence, à moins que l'un d'eux ne croie pouvoir ajouter quelques mots d'édification à ce qui est lu. Un prêtre ou un vieillard présent fait la lecture des saintes lois et leur explique, partie par partie, ce qu'ils ont entendu : ce qui se prolonge jusque dans la soirée très-avancée ; après quoi ils se séparent, remportant la science des saintes lois et pénétrés de sentiments toujours plus vifs de piété envers Dieu (14).

« Est-ce que ces mesures vous semblent le fait d'hommes



oisifs? ne vous paraissent-elles pas plutôt liées étroitement à une vie active? Ce n'est pas en allant consulter les oracles qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire; ils ne se laissent pas non plus entraîner à des actions coupables par l'ignorance des lois; mais sur quelque objet que vous interrogiez (15) l'un d'entre eux, concernant leurs lois, il est en état de vous répondre. Le mari est capable de les faire comprendre suffisamment à sa femme, le père à ses enfants, le maître à ses serviteurs. Il est aussi facile de rendre compte de ce qui a rapport à la septième année qui diffère du septième jour, en ce qu'ils ne s'abstiennent pas de toute espèce de travail pendant cette année comme ils le font chaque septième jour; mais ils laissent la terre inculte pour la cultiver plus tard, dans l'espoir d'une plus grande fertilité: il est, en effet, d'une haute importance de lui accorder ce repos pour la labourer sur guéret, l'année suivante, afin que, par la continuité de la culture, elle ne perde pas toute son énergie productive. On voit que la même chose a lieu dans les corps pour assurer leur force, et ce ne sont pas seulement des faibles suspensions de fatigue qui assurent leur santé, mais les médecins prescrivent certaines cessations complètes de travail: la durée continue et l'uniformité surtout dans le travail étant préjudiciables. J'en vais donner la preuve.

« Si quelqu'un leur proposait de cultiver cette terre pendant cette septième année avec plus de soin que les années précédentes, à la condition d'en partager les fruits avec eux, ils n'accepteraient pas ce marché; car ce ne sont pas eux seuls qui doivent, dans leur opinion, s'abstenir de travail, quoiqu'il ne puisse y avoir rien de surprenant dans une semblable conduite; mais c'est la terre elle-même à laquelle ils veulent accorder du relâche et de l'inertie, pour recommencer ensuite avec un redoublement de zèle à la cultiver. Sans cela, qui eût empêché, pour ce qui concerne la divinité, qu'on eût concédé cette terre pendant la susdite année, et qu'on eût recueilli, de la part de ceux qui l'auraient cultivée, la contribution de leur jouissance d'une année? mais comme je l'ai dit, à aucun prix, ils ne consentiraient à céder cette terre, par le motif de prévoyance que j'ai exposé.

« Quant à leur humanité, je vais en donner une preuve

frappante, s'il en fût (16), c'est à savoir que lorsqu'ils se sont abstenus pendant cette année du travail des terres, ils ne croient pas devoir en récolter les fruits survenus spontanément, ni les mettre en réserve, comme n'étant pas le produit de leurs labours; mais comme ces fruits sont un don de Dieu, la terre les ayant fait éclore de son sein, ils veulent que ceux des voyageurs qui en ont la volonté ou le besoin, ou tous autres, puissent s'en saisir en toute liberté. Mais c'est assez en dire sur ce sujet : pour ce qui est de la consécration des septièmes jours dans leur loi, je crois qu'après avoir entendu souvent un grand nombre de médecins, de physiciens et de philosophes dissertant sur la vertu du nombre sept en général et principalement en ce qui a rapport à la nature humaine, il ne vous reste plus aucune question à m'adresser à cet égard. »

« Ici se termine l'examen de l'observance du sabbat. »

Philon ayant ainsi parlé, Josèphe nous présente dans le deuxième recueil qu'il a composé sur les antiquités judaïques, des observations entièrement semblables, en s'énonçant en ces termes :

## CHAPITRE VIII.

### DE JOSÈPHE, SUR LA CIVILISATION INTRODUITE PAR MOÏSE.

« On peut juger en comparant les lois de Moïse avec celles des autres législateurs, quel est celui qui a le mieux réussi dans leur rédaction et qui a donné une notion plus juste de Dieu. C'est ce dont il convient que nous parlions maintenant. »

« En ne considérant ces choses que d'une manière vague, on pourrait dire que les différences dans le détail des usages et des lois de tous les peuples sont infinies : les uns, ayant confié le pouvoir de gouverner à des monarques; les autres, à quelques familles puissantes, d'autres à la multitude; mais notre législateur ne s'est nullement conformé à ceux-ci, et l'on pourrait dire en forçant le langage que son gouvernement est une théocratie; ayant placé en Dieu le commandement et la force, et ayant persuadé à son peuple de ne voir qu'en lui la cause de

tous les biens qui arrivent en commun à tous les hommes et à chacun en particulier et de tous ceux que, dans des circonstances désespérées, on obtient par des prières.

« Échapper à la pénétration divine, est une chose impossible, tant pour les actes extérieurs que pour les pensées que nous concevons en nous-mêmes. Moïse a défini Dieu comme n'ayant pas eu de commencement, étant immuable de toute éternité, supérieur en beauté à toutes les substances mortelles, n'étant accessible à notre connaissance que par sa puissance; quant à son essence, elle nous est complètement inconnue. Je ne me propose pas de montrer ici que si les plus sages d'entre les Grecs ont émis les mêmes opinions sur Dieu, c'est de lui qu'ils l'ont appris, puisqu'il a sur eux la priorité. Mais je me bornerai à dire qu'ils ont témoigné hautement que ses pensées sont nobles et parfaitement en harmonie avec la nature et la majesté divine. Pythagore, Anaxagore, Platon et les philosophes du Portique après lui, tous à un petit nombre près, paraissent avoir eu des sentiments semblables sur la nature de Dieu; mais se contentant de les professer au milieu d'un cercle borné de disciples, ils n'ont pas osé démontrer la vérité de ces dogmes, parmi les multitudes infatuées de leurs propres opinions. Tandis que notre législateur, en raison de ce que les faits étaient d'accord avec ses lois, a non seulement convaincu ses contemporains de ces vérités, mais a inspiré une foi inébranlable en Dieu à toutes les générations qui devaient en naître. La cause pour laquelle la marche de sa législation l'emporte de beaucoup sur toutes les autres par son utilité, c'est que la piété ne fait pas pour lui partie de la vertu; mais que toutes les autres vertus ne sont que des parties de la piété, par la manière dont il les a enchaînées et distribuées entre elles, savoir : la justice, la tempérance, la persévérance, l'accord entre eux de tous les citoyens; et en toute chose, toutes les actions, toutes les habitudes et tous les discours se rapportant aux pratiques de piété envers Dieu, il n'en a laissé aucune sans examen et indéfinie. Il existe deux modes d'éducation quelconque et de règlement des mœurs. L'une se fait par l'instruction orale, l'autre par l'exercice et l'usage. Les autres législateurs ont été partagés d'opinion, et adoptant de préférence l'une de

ces méthodes, ont dédaigné l'autre. Ainsi les Lacédémoniens et les Crétois ont fait consister toute l'éducation en pratiques et non en discours. Les Athéniens et presque tous les autres Grecs se bornant à prescrire par les lois ce qu'on doit faire et ce qu'on doit éviter, se sont peu souciés d'y joindre l'habitude des actes. Notre législateur a su combiner avec soin ces deux moyens, il s'est donc gardé de laisser muette la pratique des rites prescrits : il n'a pas permis qu'on séparât l'action des paroles de la loi ; mais dès la première éducation et dans l'intérieur même des familles, il n'a eu garde d'abandonner à la volonté de ceux qui y commandent, le choix des plus simples réglemens. A l'égard des aliments, il indique ceux dont on doit s'abstenir et ceux dont il est permis de faire usage, aussi bien que ceux qui peuvent être admis dans les repas en commun. Quant à la prolongation des travaux et leur cessation, il y a mis une limite : c'est la règle contenue dans la loi, afin que, vivant tous sous le même père et le même maître, nous ne l'offensions ni de dessein prémédité ni par ignorance ; ne nous ayant pas laissé l'excuse de l'ignorance, mais nous ayant donné l'instruction la plus belle et la plus complète dans l'audition de la loi, non pas une fois, ni deux, ni plus souvent, mais chaque semaine, le jour où il nous a interdit tout autre travail et nous a obligés de nous réunir, pour en entendre la lecture et en acquérir une connaissance approfondie. Voilà ce que tous les autres législateurs paraissent avoir négligé.

« La plus grande partie des hommes ne manquent autant à vivre en conformité avec les lois qui les régissent, que parce que généralement ils les ignorent, et ce n'est que lorsqu'ils ont commis les fautes, qu'ils apprennent des autres qu'ils ont transgressé la loi. On voit même ceux qui occupent les plus grandes et les plus importantes places de l'état avouer leur ignorance ; aussi cherchent-ils des chefs de tribunaux qui se recommandent par une longue expérience des lois pour les aider à administrer la chose publique.

« Au lieu de cela, interrogez celui d'entre nous que vous voudrez, il lui sera plus facile de vous faire connaître les lois que de dire son propre nom. En effet, à peine avons-nous le premier sentiment de l'existence, que nous les apprenons et que nous

les gravons, pour ainsi dire, dans notre âme; ce qui fait que les violateurs de la loi sont si rares parmi nous et que les applications pour se soustraire au châtement sont impuissantes. C'est à cela plus qu'à toute chose au monde que nous sommes redevables de notre merveilleuse union. Avoir une seule et même croyance en Dieu, n'avoir aucun dissentiment dans la manière de vivre et dans les habitudes; c'est le moyen infallible de maintenir dans les caractères le plus parfait accord. Nous sommes les seuls chez lesquels on n'entende point de discours contradictoires sur la divinité, comme on en entend beaucoup parmi les autres nations; et ce n'est pas les gens du commun seulement qui hasardent de préférer des discours irréflechis à ce sujet, mais on a vu des philosophes même porter l'audace à ce point, que quelques-uns ont essayé, par leurs discours, d'anéantir toute nature divine; les autres ont nié la Providence envers les hommes. On ne voit pas non plus chez nous de différence dans les manières de vivre; mais tous les travaux étant communs, notre langage est le même; c'est celui qui est d'accord avec notre loi, laquelle proclame que Dieu surveille toutes choses: dans l'économie de notre vie, elle nous montre la piété comme le but unique vers lequel doivent tendre toutes nos actions. Voilà ce que des femmes, des esclaves même pourraient vous apprendre.

« D'où vient donc cette accusation insensée contre nous, que nous n'avons rien découvert de nouveau, soit en actions, soit en paroles? En voici la cause: les autres hommes ne conservent aucun attachement aux institutions de leurs pères, n'y mettent aucun prix, et considèrent comme la preuve d'une grande sagesse d'oser s'en affranchir. Chez nous, c'est tout le contraire; nous ne reconnaissons qu'une prudence et qu'une vertu, qui est de ne faire aucun acte, de ne former aucune pensée qui s'éloigne le moins du monde des lois que nous avons reçues dans l'origine: ce qui peut sembler une preuve que les lois qui nous ont été données sont les meilleures possibles; au lieu que les tentatives de corrections prouvent qu'il n'en est pas ainsi, et que les lois ont besoin qu'on y retouche. Dans la persuasion où nous sommes que les nôtres nous ont été données originellement par la volonté de Dieu, ce serait une impiété

de ne pas continuer à les observer. Qui y porterait atteinte, soit parce qu'il aurait trouvé mieux, ou parce qu'il y apporterait d'ailleurs des améliorations réelles? Serait-ce quant à l'ensemble de la constitution politique? Mais quel gouvernement plus beau et plus juste que celui qui reconnaît Dieu pour son chef suprême, qui confie aux prêtres en commun l'administration des plus grands intérêts, et qui attribue au grand-prêtre l'autorité du commandement sur les autres? Ce n'est pas à ceux qui l'emportaient par la richesse ou par les autres avantages que, dans l'origine, le législateur a confié cet honneur, mais à ceux qui l'emportaient sur les autres par l'éloquence et par une conduite modérée. Voilà quels sont ceux auxquels il a remis les soins du culte divin. C'était, en effet, le plus sûr moyen de préserver de toute atteinte la loi et les institutions; les prêtres étant à la fois chargés d'initier aux choses saintes, de juger les contestations, d'exécuter les châtimens prononcés. Quelle autorité plus sainte? Quel honneur plus digne de Dieu? La population entière étant consacrée à la piété, les prêtres étant institués comme ses surveillants par excellence, on peut considérer comme un mystère pieux toute cette hiérarchie de pouvoirs. Mais tandis que les autres peuples peuvent à peine observer pendant quelques jours les rites de ce qu'ils nomment mystères et initiations, nous les pratiquons sans interruption avec une joie ineffable et une invariable détermination.

« Quels sont les commandements, quelles sont les défenses les plus simples et les plus faciles à retenir? Le premier concerne Dieu, c'est celui qui dit que Dieu occupe tout, qu'il est parfait, qu'il est heureux, qu'il se suffit à lui-même et suffit à tout ce qui existe, qu'il est le commencement, le milieu et la fin de toute chose, qu'il se manifeste par ses œuvres et par ses bienfaits, que son évidence est plus certaine que celle de tout ce qui est au monde; mais que sa forme et sa grandeur échappent à nos sens. Toute matière, en comparaison de son image, quelque riche qu'elle soit, étant sans prix, tout art qui cherche à imiter ses œuvres étant sans génie, nous ne voyons et ne concevons rien qui lui soit semblable. C'est donc un sacrilège que de vouloir lui donner une figure. Nous voyons ses

œuvres, la lumière, le ciel, la terre, le soleil, la lune, les fleuves et la mer, la génération des animaux, la reproduction des fruits. Voilà ce que Dieu a fait, non par ses mains ni par ses travaux, mais sans réclamer le concours de personne, par sa volonté qui s'étant proposée de produire de belles choses, aussitôt les choses ont été produites, éclatantes de beauté. Nous devons le servir en pratiquant la vertu, car, de tous les cultes qu'on peut lui rendre, c'est celui qui est le plus saint; il n'y a qu'un seul temple pour un seul Dieu, car on affectionne toujours ce qui nous ressemble. Ce temple est commun pour tous, comme Dieu est commun pour tous; les prêtres lui rendent un culte perpétuel, et celui qui les commande est le premier suivant l'ordre de primogéniture. C'est lui qui, avec ses collègues, immolera à Dieu, en observant les lois, jugera les différends, châtiara les hommes convaincus de crimes; et celui qui refusera de lui obéir subira la peine réservée aux coupables d'impiété envers Dieu.

« Nous immolerons des victimes, mais non pour nous en repaître et nous enivrer, ce qui est contraire à la volonté de Dieu. Les sacrifices ainsi ne seraient qu'une occasion de débauche et de profusion, tandis qu'ils doivent être entourés de sobriété, de décence et de gravité: la modestie étant surtout requise dans le moment du sacrifice. Nous prions en premier lieu pour le salut du peuple entier, ensuite pour nous-mêmes; nous sommes nés pour la société, et l'homme qui la préfère à son propre avantage sera surtout agréable à Dieu. Notre invocation et notre demande à Dieu par la prière doit être non pour qu'il nous donne des biens, il nous les a donnés de plein gré et les a placés au milieu de nous; mais pour que nous soyons en état de les recevoir, et que nous les conservions après les avoir reçus. La loi a déterminé les purifications en vue des sacrifices, savoir, après les funérailles, après les couches, la cohabitation et beaucoup d'autres actes qu'il serait trop long d'énumérer. Tels sont les enseignements, concernant Dieu et son culte, qui font partie de notre loi.

« Quels sont ceux sur le mariage?

« La loi ne connaît qu'une union, celle naturelle de l'homme et de la femme, et ce dans la vue de procréer des enfants; elle

a en horreur le commerce des hommes entre eux, et la mort est le châtement de quiconque tenterait une action pareille. Elle ordonne de se marier sans s'attacher à la dot, sans user de violence, sans séduire par duplicité et par ruse. Mais on doit s'offrir comme prétendant, à celui qui a le droit de donner la fille, en raison de sa parenté. La femme est inférieure à l'homme en toutes choses, dit l'Écriture, elle doit donc lui être soumise, non pour être traitée durement, mais pour être commandée. Dieu a donné la force à l'homme; il doit n'avoir de commerce qu'avec la femme qu'il a épousée; il est impie d'attenter à celle d'un autre: si quelqu'un le faisait, rien ne pourrait le sauver de la mort; ni s'il voulait faire violence à une fille fiancée à un autre homme, ni s'il la séduisait étant mariée. La loi prescrit d'élever tous les enfants; elle interdit à la femme de faire avorter ou de détruire le germe conçu dans son sein; si elle paraissait l'avoir fait, elle serait infanticide, ayant détruit une âme et porté atteinte à la race humaine. L'homme qui, dans l'union criminelle, transgresserait le vœu de la nature, ne serait pas pur, puisque, même dans le rapprochement légitime du mari et de la femme, la loi ordonne des purifications; il aurait forcé une âme à se séparer pour aller en d'autres lieux, car c'est l'âme qui est unie au corps qui devient victime dans ce cas. La loi a donc prononcé la mort pour l'un et pour l'autre, parce qu'elle a imposé la plus grande pureté dans tous les actes de cette nature.

« La loi n'a pas même permis l'usage des festins à la naissance des enfants, pour que ce ne fût pas une occasion d'ivresse. Mais elle a voulu que le premier pas dans l'éducation fût marqué par la tempérance. Elle a ordonné qu'on leur fit étudier les lettres dans lesquelles les lois sont écrites, et qu'ils acquissent la connaissance des histoires de nos ancêtres, pour imiter les uns, et pour qu'ayant connu dans leur enseignement le mal des autres, ils ne commissent pas de transgressions, en n'ayant pas le prétexte de l'ignorance. Elle a prévu les soins pieux dus aux morts, en écartant la profusion des pompes funèbres et l'érection des monuments fastueux; mais elle a réglé ce que les plus proches parents doivent faire dans les funérailles: elle a voulu que tous ceux qui passent près d'un mort qu'on ensevelit,



n'en approchassent et prissent part au deuil. Après les obsèques, elle a ordonné qu'on purifiât la maison et tous ceux qui l'habitent, afin que celui qui aurait commis un meurtre fût bien loin de se considérer comme pur. Elle a placé immédiatement après les hommages rendus à Dieu, ceux qu'on doit aux parents; et elle livre pour être lapidé celui qui non-seulement s'est montré ingrat envers eux, mais a omis un de ces devoirs. Elle dit que les jeunes gens doivent tous respect aux vieillards, parce que Dieu est l'ancien par excellence. Elle ne permet pas de rien cacher à ses amis; car l'amitié qui ne confie pas tout n'est pas une véritable amitié. Si une inimitié survient, elle défend de révéler les confidences qu'on a reçues. Si un juge reçoit des présents, la mort est son châtement. Celui qui, pouvant secourir un suppliant, le dédaigne, est coupable. On n'enlèvera pas ce qu'on n'a pas déposé; on ne touchera pas au bien d'autrui; le prêteur ne demandera pas d'intérêts. Il y a encore beaucoup d'autres lois semblables, qui tendent à resserrer les liens de la société entre nous. Il est également à propos de dire comment le législateur a réglé la conduite envers les étrangers. On verra qu'il a prévu mieux qu'aucun autre comment, sans nuire à notre nationalité, nous n'envierons pas aux étrangers les communications qu'ils désirent. Tous ceux qui veulent vivre sous nos lois en les acceptant, nous devons les recevoir avec cordialité, croyant que la nationalité n'est pas due seulement à ceux du pays, mais à ceux qui en désirent les mœurs. Quant à ceux qui se rapprochent de nous de mauvaise grâce, elle n'a pas voulu que nous contractassions de relations avec eux, si ce n'est pour les choses dont la participation est indispensable : le feu, l'eau, les éléments, l'indication du chemin, la sépulture à donner à un mort : nous devons cela à tous ceux qui en ont besoin. Nous devons garder les bienséances même envers des ennemis, lorsque nous sommes appelés en justice; nous ne pouvons ni incendier leurs récoltes, ni couper leurs arbres à fruits; la loi nous a défendu de les dépouiller lorsqu'ils tombent à la guerre. Elle a pris soin des prisonniers pour les défendre d'insultes, surtout les femmes. C'est ainsi qu'elle nous a enseigné la mansuétude et la philanthropie; elle n'a pas même négligé le soin des animaux irraisonnables, elle n'en a permis

qu'un usage légitime, et interdit tout ce qui dépasse ces bornes. Elle a prohibé le droit de tuer ceux des animaux qui viennent comme suppliants chercher un refuge dans les maisons, ou de priver les oiseaux de leurs petits. On doit respecter les bêtes de travail, même en pays ennemi, et ne jamais les tuer. C'est ainsi qu'elle a pourvu en tout point à ce que demandait la mansuétude et l'humanité, dans l'usage des lois qui s'appellent didascaliques, ou de conduite. Quant aux lois pénales, dirigées contre les prévaricateurs, elle prononce le plus souvent et sans détour la peine capitale: si on est adultère, si on a violé une fille, si l'on a osé attenter à la pudeur d'un homme, ou si celui-ci s'est prêté à ce qu'on désirait de lui. Il y a aussi des lois inexorables à l'égard des esclaves, sur les mesures si l'on cherche à frauder, sur les poids, sur les ventes frauduleuses ou injustes; si l'on a pris le bien d'autrui, si l'on emporte ce qu'on n'avait pas déposé: pour tout cela il y a des punitions non telles qu'en d'autres pays, mais plus fortes. Pour ce qui est des injustices envers les parents, des impiétés envers Dieu, pour peu qu'on en ait la velléité, la mort est prononcée sur le champ.

«La récompense de ceux qui ont une conduite en tout point d'accord avec la loi, ne consiste pas en argent ni en or; ce n'est pas non plus en couronne d'olivier sauvage (17), ou de persil (18) ou toute autre. Ce n'est pas par telle proclamation (19), mais par le témoignage que chacun se rend à soi-même, et par la foi aux prophéties du législateur, que Dieu a confirmées de la manière la plus solennelle: foi par laquelle ceux qui ont gardé fidèlement les lois, dussent-ils même mourir pour elles, en acceptant cette mort avec résignation, reçoivent en échange une vie beaucoup meilleure que celle-ci, lorsque Dieu les rappellera à l'existence. J'aurais hésité d'écrire maintenant ces choses, s'il n'était évident par les faits à tous les esprits, qu'un grand nombre des nôtres avait déjà plusieurs fois préféré de supporter courageusement les plus cruels traitements, plutôt que de proférer une parole contre la loi.

« Tandis que si, par l'effet des circonstances, notre peuple n'eût pas été connu universellement comme il l'est, et que notre attachement volontaire à notre loi ne fût pas parvenu au

degré de publicité qu'il a, un homme qui aurait dit, de lui-même aux Grecs, des choses qu'il aurait vues tout seul, savoir, qu'en dehors des limites connues de la terre, il s'était certainement trouvé parmi des hommes qui avaient de Dieu une opinion aussi sublime, et qui restaient fidèles depuis un temps immémorial à leurs lois, tels enfin que nous sommes; ils refuseraient tous d'y croire, à cause des changements si fréquents qui ont lieu chez eux; par la même raison (20) qui les fait accuser ceux qui, en politique et en législation, essayent d'écrire dans le même système, de s'être plus à composer des fables, disant que tout ce qu'on leur raconte là sont des suppositions impossibles. Pour laisser de côté les autres philosophes qui ont rédigé quelque chose d'analogue dans leurs ouvrages, prenons Platon pour exemple. Il est admiré par tous les Grecs comme supérieur à tous ceux qui ont pris le nom de philosophes, tant par la gravité de ses mœurs que par la puissance de sa parole et l'entraînement de son éloquence. Eh bien, il ne cesse d'être en quelque sorte bafoué et tourné en dérision par ceux qui se prétendent habiles en politique, et cependant en étudiant avec soin ses écrits, on y découvrira beaucoup de points de rapprochement avec nos institutions. Ce même Platon a avoué qu'il n'était pas sûr de confier à la déraison de la populace la véritable notion de Dieu. On voit néanmoins des gens qui regardent les dialogues de Platon comme des discours futiles, écrits avec une grande liberté de pensée. Parmi les législateurs, on admire surtout Lycurgue, et on célèbre à l'envi la gloire de Sparte, parce que ses habitants ont persévéré le plus possible dans les lois qu'il leur avait données. Qu'on convienne donc que l'obéissance aux lois est une preuve de vertu. Toutefois, les admirateurs de Lacédémone devraient comparer la durée de leur république avec les deux mille et plus d'années de la nôtre. Qu'ils pensent aussi que tant que les Lacédémoniens ont conservé la liberté, ils ont été attentifs à garder leurs lois; tandis que depuis que les revers de fortune leur sont arrivés, ils ont, peu s'en faut, complètement oublié ces mêmes lois. Au lieu que nous, dont la fortune a éprouvé des vicissitudes infinies par les changements successifs des monarchies de l'Asie, nous n'avons jamais déserté nos lois, même dans les plus grandes calamités.»

C'est ainsi que Josèphe s'exprime sur les institutions politiques des Juifs par Moïse. J'aurais encore beaucoup à dire sur les doctrines allégoriques et figurées, dissimulées dans les lois; mais je crois suffisant de citer les explications d'Eléazar et d'Aristobule, tous deux Hébreux d'ancienne origine, et ayant vécu du temps de Ptolémée. Eléazar, revêtu de la dignité de grand-prêtre, ainsi que nous l'avons fait connaître précédemment, a esquissé le mode d'allégorie contenue dans les saintes lois, en s'adressant aux envoyés du roi, venus vers lui pour la traduction en langue grecque des livres hébreux.

---

### CHAPITRE IX.

HYPOTYPOSE DU GRAND-PRÊTRE ÉLÉAZAR, DU SENS CACHÉ DANS LES SAINTES LOI TIRÉ DU LIVRE D'ARISTÉE.

« Il est convenable de rappeler en peu de mots les explications qu'il donnait en réponse aux questions que nous lui adressâmes.

« Aux yeux d'un grand nombre de personnes, il y a dans votre législation des détails minutieux. Je veux parler de ce qui a rapport aux aliments, aux boissons, aux animaux réputés immondes. Nous lui fîmes cette demande : comment la création étant la même pour tous, peut-on dire qu'il y a des viandes impures, et que d'autres impuretés se contractent par le toucher. La plus grande partie de ces lois ayant un caractère de superstition, on conviendra que celles-ci l'emportent sur les autres à cet égard. En réponse à cette objection, le grand-prêtre débuta en ces termes : il faut, dit-il, bien faire attention à l'importance dont est pour nous le choix de nos relations et de nos sociétés, au moyen de quoi ceux qui fréquentent les hommes pervers, prennent des habitudes coupables et deviennent malheureux pendant toute leur vie. Si au contraire, ils vivent au milieu d'hommes sages et de bonnes mœurs, en se purifiant, ils adoptent une vie de correction et de redressement. Ayant donc fait la distinction des actes de piété de ceux de justice, notre législateur nous a enseigné tout ce qui est relatif à l'une et à l'autre, non seulement par les pro-

hibitions, mais par les faits, nous montrant les malheurs et les châliments envoyés directement par Dieu aux hommes coupables ; car avant tout il nous a fait voir qu'il n'y a qu'un Dieu, que sa puissance se manifeste en toutes choses ; chaque portion de l'univers recevant l'influence de sa domination, et rien de ce qui est le plus caché parmi les hommes n'échappant à sa pénétration, découvrant clairement dans les précédents de la conduite de chacun les conséquences qui doivent en résulter. Ayant exactement classé toutes ces vérités et les ayant mises dans tout leur jour, il a développé dans tout le cours de sa législation la puissance de Dieu, qui est telle que, si quelqu'un méditait une action criminelle, il n'échapperait pas à sa pénétration, à plus forte raison s'il l'exécutait. Ayant donc commencé par cet exorde, et montré que tous les hommes, excepté nous, admettent la pluralité des dieux, qu'ils adorent d'une manière idolâtre (21) ; les hommes élevés en dignité et armés de pouvoir, leur ayant érigé des statues de pierre ou de bois qui en rappellent les traits ; ils disent que ce sont les images des inventeurs de découvertes utiles à l'humanité, et ils les adorent malgré l'extravagance flagrante de cette conduite. Si en effet, c'est à cause de leurs découvertes qu'on leur a élevé ces statues, rien n'est plus insensé. Ce n'est qu'en prenant dans l'ensemble des choses créées, qu'ils ont pu, au moyen des dispositions qu'ils ont su leur donner, en amener quelques-unes à être d'une plus grande utilité ; mais ils n'ont rien produit d'eux-mêmes. C'est donc une folie et une absence de raison que l'apothéose de pareils hommes. Aujourd'hui même on trouve des hommes et plus ingénieux et plus savants que ceux des temps anciens et en grand nombre, sans qu'on s'empresse de fléchir le genou devant eux. Or, ceux qui ont établi ce culte et donné naissance à cette mythologie, passent pour être les plus sages des Grecs. Que dire des autres idolâtries en grand nombre, celle des Égyptiens et autres semblables, qui mettent toute leur confiance dans les animaux et les reptiles, qui les adorent, leur immolent des victimes, de leur vivant et après leur mort ? Notre législateur ayant donc sagement considéré cet état de choses, et ayant été instruit par Dieu lui-même dans la science universelle, nous a circonscrits par des barrières infranchissables et des murs de

fer, pour ne nous mêler avec aucune de ces nations; restant purs quant à l'âme et quant au corps, exempts de toutes les opinions d'idolâtrie, n'adorant qu'un seul Dieu dont la puissance l'emporte sur celle de toutes les créatures, en sorte que les chefs des Egyptiens appliqués à la contemplation des choses saintes, et ayant eu de nombreux rapports d'affaires avec nous, nous ont surnommés les hommes de Dieu. Ce qui, à moins qu'ils n'adorent le Dieu de vérité, n'est pas accordé aux autres hommes qui ne sont occupés que de bonne chère, de boisson et des commodités de la vie: or, toutes leurs facultés intellectuelles se dissipent en de pareils soins. Chez nous, au contraire, ces mêmes choses sont comptées pour rien, et la pensée du règne de Dieu est la méditation de notre vie entière. Afin donc de ne nous mêler avec aucun de ces peuples, de ne point contracter d'habitudes avec des hommes vicieux, empruntant d'eux leurs égarements, il nous a entourés de tous côtés d'actes purificateurs contenus dans ses lois, pour les aliments, les boissons, le toucher, l'audition et la vue. Dans l'ensemble et sous le rapport physique, il a placé dans un ordre d'égalité toutes les créatures, sous l'influence d'une même puissance directrice d'admission ou de rejet; et cependant une raison profonde règle, une à une, chaque espèce de nourriture dont nous nous abstenons, ou dont nous faisons usage. En parcourant un ou deux exemples je vais vous en donner la preuve.

« N'allez pas entrer dans cette abjecte opinion que c'est par un intérêt minutieux pour les souris et les belettes que Moïse a réglé ce qui les concerne dans ses lois; tout cela n'a été établi que dans une intention de pureté et de règlement de mœurs, pour la justice et la sanctification. Tous ceux des oiseaux dont il nous a laissé l'usage se distinguent par leur douceur et par leur propreté: ce sont les pigeons, les tourterelles, les gélinottes, les perdrix, les oies et autres semblables. Quant à ceux qui nous sont interdits, vous n'y trouverez que des oiseaux sauvages, carnassiers, abusant de la supériorité de leurs forces relativement à ceux dont nous avons célébré la douceur, pour se nourrir à leurs dépens et contre toute justice. Ce n'est pas tout: ils enlèvent même les agneaux et les chevreaux et déclarent la guerre aux hommes vivants et morts. En les dé-

clarant impurs, il a voulu donner à ceux auxquels il destinait ses lois, un signe de reconnaissance relativement à leur âme, pour qu'ils fussent agréables dans les rapports sociaux, ne se fondant pas sur leur force pour opprimer les faibles ou pour les dépouiller, mais se réglant d'après les exemples de la plus grande justice comme les oiseaux paisibles que nous avons montrés, qui ne se nourrissent que des légumes que la terre fait éclore, qui jamais n'abusent de leur force pour tuer ceux qui leur sont inférieurs ou semblables. Par ce moyen, le législateur a signalé aux hommes doués d'intelligence le devoir d'être justes, de ne rien exécuter par violence, de ne pas se fier à la supériorité de leurs forces pour en opprimer les autres. Lorsqu'en effet il ne permet pas même de toucher à ces animaux à cause de leur caractère particulier, comment ne doit-on pas, à plus forte raison, se mettre en garde contre des habitudes pareilles aux leurs, pour ne pas s'y adonner ?

« Il explique par des métaphores semblables à celle que nous venons de citer pour les oiseaux, l'autorisation de se nourrir de certains quadrupèdes. La fissure de la corne des pieds est un signe que nous devons dans toutes nos actions séparer le bien du mal : la force des corps entiers qui se développe dans l'action ayant son point d'appui dans les épaules et les jambes. Ordonner de tout faire avec division, ce qui est figuré par ces animaux, c'est nous forcer à la justice. C'est aussi l'indice que nous devons vivre dans la séquestration des autres hommes, qui, la plupart, se corrompent par le contact, accomplissant en commun de grandes iniquités. Des contrées et des états entiers s'en font honneur, lorsqu'ils permettent que les hommes se souillent par un honteux commerce entre eux, que les fils vivent avec leurs mères, les pères avec leurs filles : nous devons adopter le plus grand éloignement d'une semblable conduite. La première figure est celle que nous venons de dire, la séparation ; ensuite il a caractérisé par les mêmes, le signe de la mémoire ; en effet, tout animal ayant le pied fendu est en même temps ruminant, ce qui, pour les esprits pénétrants, signifie clairement la mémoire.

« La rumination n'est autre chose que la renaissance de la vie et de la complexion ; car la cohésion des parties de l'animal

ne s'opère que par la nourriture, aussi cela nous est-il recommandé dans l'Écriture. « Vous appellerez le Seigneur dans votre mémoire, parce qu'il a fait en vous de grandes et d'admirables choses (a). » Elles vous paraîtront glorieuses, en effet, si vous y appliquez votre attention : premièrement, la charpente du corps, puis, la distribution de la nourriture et son partage entre chaque membre ; bien plus que cela, la répartition des sens, l'énergie de la pensée, son mouvement invisible et sa promptitude d'exécution pour tout ce qui est à faire, l'invention des arts : tout cela forme un cercle de méditations plein d'attraits. Tel est le motif de l'ordre qui nous est donné de repasser dans notre mémoire toutes ces choses qui ne se maintiennent dans leur ensemble que par la puissance divine ; le législateur a déterminé toutes les places et tous les moments, pour que nous méditions sans cesse sur la puissance de Dieu qui conserve le commencement, le milieu et la fin. Ainsi au commencement de nos repas il nous ordonne d'en remercier Dieu. Dans la forme de nos vêtements, il a encore placé une empreinte de reconnaissance ; pareillement dans la construction des villes et des maisons, en nous ordonnant d'inscrire, en fermant les enceintes, devant les grandes et les petites portes, des sentences sacrées qui nous rappellent la mémoire de Dieu. Il veut encore qu'un symbole soit mis comme un bracelet autour de nos mains, pour qu'en travaillant nous sachions clairement que quelque chose que l'on fasse, on doit le faire avec justice, en ayant le souvenir de notre propre structure et par dessus tout la crainte de Dieu. Il nous ordonne de méditer les arrangements établis par Dieu, en nous couchant, en nous levant, en nous promenant, non par forme d'acquit, mais d'une manière soutenue, en considérant le mouvement ascensionnel et alternatif de ces deux états, tant lorsque nous cédon au sommeil, que lorsque nous nous en arrachons ; car cette transition de l'un à l'autre a quelque chose de divin et d'incompréhensible.

« Nous avons fait voir l'excellence du précepte relativement à notre séparation des autres peuples et la réminiscence d'après

(a) Deuté. 7. 48.



l'application que nous en avons faite à la fissure de la corne et à la rumination des animaux dont nous pouvons nous nourrir; car ce n'est pas au hasard ni d'après une conception vague de l'esprit que cette loi nous a été donnée; mais d'après la vérité et comme signe d'un raisonnement droit. Après avoir réglé tout ce qui a rapport aux aliments, aux boissons, aux objets dont le contact nous est permis, il nous prescrit de ne rien faire ni de ne rien écouter par découverte, et de ne point faire tourner à l'injustice, l'usage que nous faisons de la faculté de parler. On peut découvrir les mêmes enseignements dans ce qui concerne les animaux immondes: l'instinct de la belette et du rat est en effet malfaisant, aussi bien que celui de tous les animaux semblables dont la chair nous est interdite. Les rats détériorent et gâtent tout; non pas seulement pour s'en nourrir, mais dans le but de rendre complètement inutile à l'homme tout ce à quoi ils ont porté la dent; la race des belettes leur est égale pour mal faire: les belettes ont quelque chose de particulier, en outre de ce que nous avons dit, dans leur constitution physique, qui nous révolte, de concevoir par les oreilles et d'engendrer par la bouche (24). Ce mode de conception est impur aux yeux des hommes; car tout ce qu'ils ont reçu par l'ouïe, ils lui donnent du corps au moyen du discours, s'ils entraînent les autres dans le désordre, se souillant eux-mêmes par toute espèce d'impiété, ils commettent une impureté de la nature la plus fâcheuse: en conséquence, votre roi, d'après ce qu'on nous en a rapporté, a justement fait périr tous ceux qui en agissent ainsi.

« Je crois, lui dis-je, que vous voulez parler des délateurs qu'il poursuit sans relâche en les frappant et les soumettant à des jugements rigoureux. Oui, car rien n'étant plus contraire à la sainteté, que des hommes qui veillent pour le malheur de leurs semblables, notre loi défend de faire du mal à qui que ce soit, par discours ou par action. Je crois avoir en peu de mots développé ce que je m'étais proposé de vous démontrer, que tout dans notre loi est dirigé vers la justice et que rien n'y a été inséré sans réflexion ni à la manière des fables; mais que dans toute notre vie et dans chacune de nos actions nous pratiquons la justice devant tous les hommes, en ayant présent à la pen-

sée le Dieu qui règne sur nous. Tout ce qui traite des aliments des animaux et des reptiles impurs n'a donc pas d'autre but que la justice et de faire régner l'équité dans les relations des hommes entre eux.

« Il me semble qu'Eléazar justifiait parfaitement chacun des préceptes de sa loi. Quant aux veaux, aux béliers et aux chèvres offerts en sacrifice, il disait qu'on ne doit choisir dans les troupeaux que ceux qui se montrent apprivoisés, qui n'ont rien de sauvage, afin que ceux qui les présentent à l'autel, se rendent le témoignage qu'ils ne sont pas enorgueillis et qu'ils se conforment aux instructions du Dieu, leur législateur; celui qui offre le sacrifice fait en même temps la consécration entière de toute son âme.

« Je crois avoir recueilli ce qui a été dit dans cette conférence qui fût digne d'être mentionné relativement à la sainteté de la loi que j'ai entrepris de vous faire comprendre, sachant, ô Philocrate, le désir que vous avez de vous instruire. »

Teis sont les discours tenus par le grand-prêtre Eléazar à ceux des Grecs qui furent députés vers lui, par lesquels il leur enseigna la manière dont on doit interpréter la partie allégorique des saintes lois et en discerner le motif.

Aristobule, qui unissait aux traditions nationales les principes de la philosophie d'Aristote, mérite d'être entendu à son tour dans l'exposition qu'il donne des membres qu'on attribue à Dieu. Cet Aristobule est le même dont il est fait mention au commencement du second livre des Macchabées. Ses explications sont tirées d'un écrit adressé au roi Ptolémée :

## CHAPITRE X.

### TIRÉ D'ARISTOBULE SUR CE QU'ON NOMME LES MEMBRES DE DIEU.

« Les précédentes questions que vous m'avez adressées, ô Prince, ayant été complètement résolues par ce qui a été dit, vous vous êtes récrié sur ce que dans notre loi, on désigne les mains, les bras, le visage, les pieds, la démarche, en parlant de

la puissance divine. Cette difficulté trouvera ici sa place et ne contredira en rien ce qui a été expliqué précédemment. Je veux d'abord vous prémunir (25) contre l'acception de ces termes dans un sens naturel, et pour que vous conserviez de Dieu l'opinion qu'on doit en avoir, afin de ne pas tomber dans la fable, en donnant à Dieu une configuration d'homme. Il arrive souvent que notre législateur Moïse emploie des dénominations d'autres choses pour indiquer ce qu'il veut dire : ainsi, pour la plus grande clarté, il fait usage des positions physiques pour exprimer l'exécution des plus grandes choses.

Ceux qui ont le don d'une intelligence supérieure admirent la sagesse de Moïse et l'esprit divin dont il est animé, qui l'a fait proclamer prophète (26). Dans leur nombre sont les philosophes que j'ai cités, et beaucoup d'autres poètes qui ont puisé chez lui les sublimes conceptions (27) qui leur ont mérité les suffrages universels. Quant à ceux qui n'ont pas cette force d'entendement, et qui ne s'en tiennent qu'à l'expression écrite, pour ceux-là ils ne découvrent rien de grand dans Moïse. Je vais prendre, autant que j'en serai capable, des exemples de chaque signification, et si je ne réussis pas à démontrer cette vérité, ce n'est pas au législateur que vous devrez imputer la faute, mais à moi seul qui n'aurai pas su vous faire discerner leurs différentes acceptions.

« Les mains sont prises clairement et habituellement dans le même sens parmi vous. Lorsque vous envoyez des troupes comme roi, pour l'exécution de quelque projet que vous avez conçu, on dit : le roi a *μεγάλην χεῖρα*, une grande armée ; et ceux qui entendent cette expression, la comprennent des gens de guerre, sous vos ordres. Eh bien ! Moïse dans sa législation fait un usage semblable du même mot en disant : « D'une main, puissante Dieu vous a tiré de l'Égypte (a), » et « j'enverrai ma main, dit le Seigneur, et je frapperai les Égyptiens (b) » (28). Et lors de la destruction des animaux domestiques, Moïse dit à Pharaon : « Voici que la main du Seigneur sera sur vos animaux : il y aura une grande mortalité dans tous vos champs (c). » Dans ces exemples les mains de Dieu représentent la puissance divine, par la

(a) Deuté., 7, 8. — (b) Exode, 3, 20. — (c) Exode, 9, 3.

raison qu'on considère toute la force des hommes et toute leur sphère d'activité, dans l'usage qu'ils font de leurs mains. Le législateur a donc eu raison de transporter cette locution pour exprimer la majesté, en nommant les mains de Dieu, l'exécution de ses volontés.

« La *στάσις θεία*, l'assiette de Dieu, est une expression relevée qui rend bien l'idée de la manière dont Dieu a assis et disposé l'univers, car Dieu est au-dessus de tout, tout lui est soumis et a pris en lui son point d'appui. C'est un moyen de faire comprendre aux hommes à quoi tient la stabilité du monde, et pourquoi le ciel ne devient pas terre, la terre ne devient pas ciel; pourquoi le soleil ne brille pas comme la lune, ni la lune comme le soleil; pourquoi les fleuves et les mers restent dans leurs limites. Le même raisonnement s'applique aux animaux. L'homme n'est pas une bête, ni la bête un homme; en suivant, la même règle s'observe à l'égard des plantes et des autres substances: elles sont invariables dans leur espèce, prenant naissance de même, éprouvant les mêmes modifications et les mêmes dissolutions. La *στάσις θεία* d'après ce, se dira donc de tout sujet qui repose en Dieu.

« La *κατάβασις*, ou descente divine sur la montagne, est citée dans le livre de la loi à l'époque où Dieu donnait ses lois (a), afin que tous reconnussent que c'était l'œuvre de la divinité. Cette descente est évidente; mais on pourrait l'interpréter, si on voulait continuer la même manière dont on a parlé de Dieu; car il est clair que la montagne était tout en feu, ainsi que dit le législateur, parce que Dieu y était descendu. Or, le son des trompettes et le feu qui brûlait se faisaient sans instruments et sans combustible *ἀνομοστάτως*. La multitude, qui entourait la montagne, ne comportait pas moins d'un million d'individus, sans compter les enfants, et était répandue tout autour de cette montagne, dans l'attitude d'un peuple assemblé pour traiter les affaires de la communauté: elle ne resta pas moins de cinq jours dans la même attente. Or, comme ils étaient campés tout autour de ce pic, ils le voyaient également enflammé de tous les points de l'horizon, en sorte que la descente

(a) Exod. 19. 18.

ne pouvait être en un seul lieu; car Dieu est partout. L'activité du feu, qui a cela de merveilleux au-dessus de toutes les autres substances, qu'il détruit tout ce qu'il envahit, n'aurait pas pu se montrer toujours flamboyant sans combustible, par conséquent sans rien consumer, s'il n'avait tenu cette vertu de Dieu lui-même.

« Et tandis que de toutes les plantes qui couvraient la montagne, aucune n'aurait dû échapper à la destruction, aucune ne fut détruite, mais leur verdure demeura intacte sous l'action apparente du feu. Les sons des clairons étaient entendus avec une grande force au milieu de ce vaste incendie, sans qu'aucun instrument existât dans ce lieu, non plus que ceux qui les auraient fait résonner : le tout n'étant quel'effet de l'énergie divine. En sorte qu'on peut conclure avec certitude que la descente de Dieu n'avait de réalité que par la perception fantastique de tous ceux qui étaient témoins de ce spectacle, sans, comme nous l'avons dit, qu'il y eût de feu allumé ni d'instruments de musique mis en mouvement, soit par un effort humain, soit par une disposition quelconque de ces mêmes instruments (30); Dieu seul, sans aucun secours, ayant voulu faire éclater ainsi sa grandeur suprême. »

Aristobule est l'auteur de ce que nous venons de citer. Et, puisque nous sommes occupés de la promulgation des saintes lois et de leur interprétation allégorique, c'est une conséquence nécessaire de faire connaître que le peuple juif se partage en deux sectes, dont une, formée du bas peuple, ne s'attache qu'au sens verbal des lois telles qu'elles lui ont été données; l'autre (31), appartenant à la classe dans l'aisance, se sépare de la première et croit devoir se livrer à une philosophie plus divine et plus relevée, en recherchant théoriquement le sens intellectuel signifié par ces mêmes lois. Il existait, en effet, une secte de philosophes juifs dont la vie ascétique a excité l'étonnement de milliers d'hommes, étrangers à leur croyance, et à laquelle les plus éminents de leurs compatriotes ont consacré les souvenirs immortels de leur admiration ineffaçable, savoir, Josèphe, Philon et (32) plusieurs autres. Ecartant beaucoup de choses que je pourrais en dire, je me bornerai (33) à donner un aperçu de ce qu'ils sont, en empruntant pour le moment le

témoignage de Philon, témoignage qu'il a consigné dans différents mémoires qui roulent, en général, sur les intérêts de sa nation. Je prends dans son apologie des Juifs l'extrait que vous allez lire :

---

CHAPITRE XI.

DE LA VERTU PRATIQUE DES ANCIENS PHILOSOPHES PARMİ LES HÉBREUX.

« Notre législateur a formé (34) un grand nombre de ses disciples à se réunir en communauté; ce sont ceux qui se nomment Esséniens (35) : ce nom leur ayant été, à ce qu'il me semble, attribué à cause de leur sainteté. Ils sont répandus dans beaucoup de villes de la Judée, beaucoup de bourgs grands et peuplés. Leur manière de se recruter n'est pas par la famille : la famille n'est pas un mode qui permette l'option; c'est par le penchant à la vertu et le désir d'être utile à ses semblables.

« On ne voit parmi les Esséniens, ni un enfant en bas âge, ni un adolescent, ni un jeune homme, parce que les caractères de ces âges sont trop inconstants et portés à la nouveauté, n'étant pas encore formés : ce sont des hommes faits, approchant de la vieillesse, qui ne sont plus troublés par l'activité de la circulation, ni par l'entraînement des passions, des hommes enfin qui savent goûter la liberté réelle et sans fiction. Leur manière de vivre est le gage de cette liberté. Aucun d'eux ne possède en propre quoi que ce soit, ni maison, ni esclave, ni champs, ni troupeaux de bétail, ni rien de ce qui compose l'attirail et le superflu de la richesse. Mettant tout en commun, ils profitent en commun des ressources destinées à tous. Ils habitent ensemble, prennent leur repas ensemble, à la manière des Thiasés (réunions de confréries religieuses); et emploient toute leur activité à des travaux utiles pour la communauté. Leurs occupations sont très-variées. S'y livrant avec zèle, ils n'admettent point les excuses du froid ou du chaud, ou des variations de l'atmosphère. Rendus au lieu accoutumé de leur travail, avant le lever du soleil, ils le quittent à peine lorsqu'il est couché, non moins joyeux que ceux qui se livrent

aux exercices du Stade. Ils prétendent que l'usage qu'ils font de leurs facultés est plus utile à la société humaine et plus doux à l'âme (36) que la gymnastique, en ce que c'est d'une durée plus prolongée que les exercices athlétiques, ne décroissant pas avec la vigueur corporelle. Il en est parmi eux qui sont agriculteurs, versés dans l'art de labourer et d'ensemencer la terre. Les autres sont conducteurs de troupeaux, surveillant diverses espèces de bestiaux. On en voit se livrer à l'éducation des abeilles, d'autres sont artisans de métiers différents, pour n'être pas exposés à souffrir la privation de choses nécessaires à la vie, et ne renvoyant pas au lendemain l'exécution de ce qui ne présente pas de motif de retard. Le salaire que chacun d'eux reçoit des travaux variés qu'ils exécutent, est rapporté à un économe choisi par eux, lequel, après avoir reçu ces fonds, s'empresse d'acheter les objets nécessaires pour leur fournir des vivres en abondance et toutes les autres commodités de la vie. Compagnons de chambre et de table, ils partagent les mêmes goûts. Amants de la frugalité, ils abhorrent le luxe, comme aussi funeste à la santé qu'il est dangereux pour l'âme. La table n'est pas la seule chose commune entre eux, les vêtements le sont aussi, en hiver des manteaux épais, en été des tuniques courtes et à bas prix, en sorte qu'il est permis à chacun de faire choix du vêtement qui lui plaît, ce qui est à l'un, appartenant à tous, et réciproquement. En outre, si l'un d'eux tombe malade, il est traité aux dépens de la communauté, recevant les soins de l'art et ceux de l'affection. Les vieillards, encore qu'ils n'aient pas d'enfants, non-seulement reçoivent tous les secours que peut attendre le père le plus cher d'une nombreuse famille, et de la famille la plus tendre. Ils terminent leur existence par une vieillesse aussi heureuse que peuvent la procurer les attentions les plus minutieuses, entourés qu'ils sont d'hommages et d'égards, d'autant plus précieux qu'ils ne sont pas dus à la nature, mais au choix libre de ceux qui les leur rendent. Prévoyant avec habileté ce qui pourrait le plus contribuer à la dissolution de cette association, ils en ont banni le mariage avec l'obligation de pratiquer une exacte continence. Aucun Essénien ne prend de femme, parce que la femme est égoïste, envieuse au plus haut degré, habile à porter

le trouble dans les habitudes de son époux, lui tendant continuellement des pièges, et pour le séduire, préparant des discours flatteurs et toute espèce d'artifice connu sur la scène. Elle fascine les yeux et les oreilles dans l'espoir d'égarer l'esprit qui commande, en corrompant les sens qui lui sont soumis. Si elle devient mère, gonflée d'orgueil et d'effronterie, ce qu'elle n'osait entreprendre qu'avec dissimulation auparavant, elle l'exige avec une audace et une arrogance sans pareilles, et fait d'autorité tout ce qui est le plus contraire à la bonne harmonie du ménage. L'époux enlacé par les philtres de sa femme, préoccupé par les soins nécessaires à l'éducation de ses enfants, n'est plus le même pour les autres, mais devient, à son insu, différent de lui-même, esclave au lieu d'homme libre. Leur manière de vivre est donc digne d'envie à ce point, que non seulement des particuliers, mais même de grands rois, ont été frappés d'admiration en voyant ces hommes, et ont témoigné leur vénération pour eux, en les comblant de louanges et d'estime. »

Je borne ici ce que j'ai emprunté à cet écrit; ce qui va suivre est tiré du traité portant pour titre, que tout homme vertueux est libre :

## CHAPITRE XII.

### DU MÊME SUR LES MÊMES.

« La Palestine syrienne (36) n'est pas stérile en vertu, étant habitée, pour la plus grande partie, par la nation populeuse des Juifs, dont une portion, au nombre de plus de quatre mille, d'après mon calcul, porte le nom d'Esséens, qui rappelle d'une manière éloignée le nom εσσηναι de la langue grecque. Consacrés au service de Dieu plus que personne, ils n'immoient pas cependant de victimes; mais ils croient l'adorer d'une manière bien plus digne de lui, en lui dévouant toutes leurs pensées. Pour commencer à les faire connaître, nous dirons qu'ils se fixent dans les bourgades, fuyant la licence à laquelle s'abandonnent trop facilement les habitants des villes. Convaincus que comme les maladies se contractent par l'infection de l'air,



de même les âmes deviennent incurables, par la fréquentation des hommes entre eux (38).

« On en voit cultiver la terre, d'autres se livrent aux arts mécaniques, autant que ceux-ci n'ont pas de connexion avec la guerre ; car ils ne se doivent qu'à la paix et aux arts qui s'en rapprochent. Ils n'amassent ni argent ni or. Ils n'achètent pas de grandes étendues de territoire, dans l'espoir d'en tirer des revenus; mais ils se procurent ce qui est indispensable pour les nécessités de la vie. Seuls peut-être entre tous les hommes, ils sont sans numéraire et sans propriétés territoriales, plutôt par l'effet de leurs inclinations que par des revers de fortune, et se croient très-riches, jugeant que la sobriété et la résignation sont les plus grandes richesses. Vous chercheriez en vain chez eux un fabricant de javelots, de flèches, d'épées, de casques, de cuirasses, de boucliers, en un mot d'armes et de machines de guerre, ni de rien de ce qui dans la paix dégènerait facilement en action criminelle. Ainsi le commerce en gros ou en détail, la navigation, ils n'en ont pas même l'idée, abjurant (39), tout ce qui est un principe d'avarice. Ils n'existe pas d'esclaves dans leurs rangs, tous sont libres et s'entraident mutuellement. Ils condamnent les maîtres non-seulement comme étant injustes, en ce qu'ils portent atteinte à l'égalité; mais comme impies, en enfreignant la loi de la nature qui, semblable à une mère, a engendré et élevé tous les hommes de la même manière pour qu'ils fussent sincèrement frères et non pas seulement en paroles, puisqu'ils ont des droits égaux.

« C'est l'avarice qui, dans l'ivresse de la prospérité, est venue troubler cette confraternité par ses artifices, ayant substitué l'indifférence à l'amitié, la haine à l'affection. Quant à la philosophie, ils abandonnent aux conversations oiseuses, d'abord la logique qui n'est point nécessaire pour acquérir la vertu, puis la physique qui est au-dessus de la nature humaine. Toute leur philosophie se borne à reconnaître l'existence de Dieu et la création de l'univers. Ils cultivent avec grand soin l'étude de la morale, prenant pour guide les lois qu'ils tiennent de leurs pères; dans l'opinion qu'il est impossible que l'âme humaine les ait conçues sans l'inspiration divine. Ils les étudient donc pendant tous les temps, mais par excellence, chaque septième

jour, qui est à leurs yeux un jour sacré, pendant lequel ils s'abstiennent de tout autre travail, et se rendent dans les lieux saints, qu'on nomme synagogues. Ils s'y asseoient en rang d'âge, les plus jeunes après leurs doyens, se tenant décemment et avec dignité, pour entendre la loi. Un d'entre eux prend les livres et lit; un autre qui est de la classe la plus instruite, montant à la tribune, enseigne aux autres ce qui s'élève au-dessus des notions communes; car leur philosophie consiste principalement en symboles, par émulation des manières antiques. Ils sont élevés dans la piété, la sainteté, la justice, l'ordre intérieur et politique, la science de ce qui est réellement bon ou mauvais ou indifférent pour embrasser le bien, et pour fuir le mal; ils font usage pour y parvenir des lois, puis de trois règles qui sont l'amour de Dieu, l'amour de la vertu, l'amour du prochain. L'amour de Dieu se déclare par d'innombrables signes; la pureté de la vie en général et en particulier; l'absence de tout jurement, l'éloignement du mensonge, l'opinion que la divinité est la cause de tout ce qui est bien, sans produire aucun mal. Les caractères qui distinguent l'amour de la vertu, sont de n'ambitionner ni les richesses ni les honneurs, de ne point rechercher la volupté, d'être tempérant, persévérant, et de plus, pratiquer la sobriété, la simplicité, la soumission, la modestie, l'obéissance aux lois, la constance dans la conduite, et toutes les autres vertus analogues.

« Quant à l'amour du prochain, il se manifeste par la bienveillance, l'égalité, cette communication intime dont la langue rend mal l'idée, et dont il ne sera pas hors de propos de parler brièvement. Premièrement, il n'y a pas de maison qui soit en propre à l'un d'eux, sans être commune à tous; car outre qu'ils habitent par chambrée, leur demeure est également ouverte à tous ceux qui, venant du dehors, professent les mêmes doctrines. Ils ont un trésor commun qui fournit à toutes les dépenses: leurs vêtements, leurs aliments sont sans distinction de maître; car ils ont institué des tables communes. Or, cette indivision de demeure, de société, de table, on ne pourra la trouver nulle part ailleurs, non seulement entière et effective; mais même approximativement: le produit du travail journalier de chacun d'eux n'est pas conservé par lui; mais est

mis en masse pour servir à l'usage commun de tous ceux qui veulent s'en aider. Les malades, par la raison qu'ils ne peuvent rien produire, ne sont pas abandonnés. Mais comme on s'est procuré, sur les fonds communs, les objets nécessaires au traitement des maladies, ils en usent avec largesse comme des choses qu'on a en abondance. Le respect et les attentions pour les vieillards sont tels, que les fils légitimes peuvent en avoir pour leurs parents; les soins manuels et mille recherches les plus ingénieuses, sont mises en œuvre pour leur procurer une vieillesse heureuse. Voilà comment, sans tous les raffinements de l'éloquence grecque, leur philosophie en a fait de vrais athlètes de vertu, s'étant proposée comme exercice, l'accomplissement de toutes les actions louables, qui assurent à ceux qui les pratiquent, la liberté sans entraves. En voici la preuve. A différentes époques, des souverains, de caractères et d'inclinations divers, ont dévasté ce pays; les uns rivalisant de cruautés avec les bêtes les plus féroces, n'ont épargné aucun genre d'atrocités, immolant les peuples en masse, ou les mutilant sans leur ôter la vie, à la manière des bouchers, jusqu'à ce que la justice qui préside à toutes les destinées humaines, les ait soumis à la nécessité de supporter des traitements aussi odieux: les autres, ayant changé la rage et la fureur de leurs prédécesseurs en une autre espèce de méchanceté, tout en nourrissant dans leur âme un fiel incurable, parlant avec douceur, masquant, sous une voix caressante en apparence, toute la haine qui les dominait, imitaient les flatteries des chiens dont la morsure est envenimée: auteurs de maux sans remède, ils ont laissé dans les villes des monuments de leur impiété et de leur haine, par les infortunes à jamais mémorables de leurs habitants. Cependant aucun d'eux, ni ceux dont la cruauté faisait le caractère dominant, ni ceux dont la fourberie et l'astuce dirigeaient la conduite, n'a eu la force d'attaquer la société dite des Es-séens, ou Osiens pieux *ἁγίων*: tous ont été vaincus par la vertu sublime de ces hommes. Ils les ont traités en peuple libre par nature et se gouvernant par ses propres lois, célébrant ses banquets communs, et cette fraternité au-dessus de tout éloge: ce qui est la démonstration la plus frappante de l'excellence de cette institution et du bonheur immense qui en est la suite. »

Terminons ici ce qui concerne la pratique de la philosophie et la forme de gouvernement des Hébreux. Puisque ce qui est de la vie du reste de la nation et de la manière dont les lois divines l'ont réglée, a été le sujet des discours qui précèdent, que nous reste-t-il à traiter maintenant, sinon de mettre en parallèle avec les actes pieux de leurs ancêtres, les doctrines théologiques des modernes qui en sont l'écho, afin que notre ouvrage complète le thème que nous nous sommes proposé? Dès lors que les oracles de la Sainte-Écriture ont été exposés dans le livre précédent, il convient que dans celui-ci nous donnions un coup d'œil sur les méditations des sages parmi les juifs, pour comprendre ce qu'étaient les enfants des Hébreux, tant sous le point de vue théologique que sous celui de l'éloquence. C'est encore Philon qui va comparaître dans le premier de ses livres sur la loi (40).

---

### CHAPITRE XIII.

#### DE PHILON SUR DIEU ET SUR CE QUE L'UNIVERS A DU ÊTRE CRÉÉ.

« Quelques philosophes admirant plus l'univers que le créateur, ont proclamé que le monde n'avait pas eu de création et qu'il était éternel, mettant faussement en avant l'inertie absolue dont ils ont indignement gratifié la divinité, lorsqu'au contraire, étonnés de ses attributs comme créateur et comme père, ils n'auraient dû mettre aucune mesure à l'expression de leur vénération pour lui. Moïse les ayant devancés dans la sublimité de sa philosophie, instruit d'ailleurs des secrets les plus cachés de la nature par les révélations divines, a compris qu'il était de toute nécessité qu'il y eût dans les choses un agent (c'est-à-dire une intelligence plus pure et plus sublime que tout le reste) plus savant que la science, meilleur que le bien lui-même, plus beau que la beauté, puis patient, inanimé et immobile par sa nature, un, qui n'est mu, transformé, animé que par l'intelligence, qui l'a changé au point de produire le plus magnifique de tous les ouvrages, qui est l'univers. Ceux qui

disent que le monde n'a pas été engendré, en retranchant la Providence, ont perdu de vue que rien n'est plus utile ni plus nécessaire pour la piété. Car la réflexion prouve qu'un père en même temps créateur, prend soin de sa créature. Comme père, il suppose tout ce qui peut assurer la durée de ceux à qui il a donné le jour : comme artisan suprême, il veille à ses ouvrages : il écarte d'eux tout ce qui y porterait préjudice ; il désire donc y faire affluer de toute manière ce qui peut contribuer à leur avantage et à leur salut. Au lieu qu'il n'y a nulle intimité entre ce qui n'a pas été engendré et celui qui n'en est pas le créateur. Dogme désolant et funeste qui tend à établir l'anarchie dans l'univers comme dans une cité, de n'avoir plus ni magistrat, ni régulateur, ni juge, pour qu'elle soit maintenue dans l'ordre et dans la dépendance.

« Le grand Moïse ayant jugé qu'il y a opposition complète entre les choses visibles et celles qui existeraient sans principe et d'elles-mêmes (car tout ce qui est sensible, étant compris entre la naissance et la dissolution, ne saurait pas être toujours égal à soi-même) : le grand Moïse, dieu-je, a attribué à l'invisible et intellectuel, l'éternité, comme étant d'origine fraternelle, et au sensible il lui a consacré le nom qui le caractérise, *γένεσις* genèse ou génération.

« Or, puisque ce monde est visible et sensible, il a nécessairement eu un principe d'existence ; ce n'est donc pas sans motif, mais par l'effet d'une théologie éminemment vénérable qu'il a intitulé ce livre *γένεσις*, c'est-à-dire génération (42). »

Bornons à ceci la preuve que le monde a été créé. Le même écrivain, dans son traité sur la Providence, fait ressortir, de raisonnements d'une haute portée, la démonstration que tout est administré par elle : il place en première ligne les objections des athées, et fait suivre les réponses. Dans la crainte qu'ils ne paraissent trop étendus, je me contenterai de rapporter ce qu'ils ont de plus substantiel et de plus saillant en retranchant la plus grande partie. Voici comment il dispose son argumentation :

## CHAPITRE XIV.

DU MÊME, SUR CE QUE LE MONDE EST GOUVERNÉ PAR LA PROVIDENCE DIVINE.

« Comment dites-vous qu'il y a une Providence au milieu d'une telle perturbation et d'une telle confusion de choses ? Qui a pu ainsi arranger la société humaine ? Où ne voit-on pas déborder le désordre et la corruption ? Etes-vous seul à ignorer que les biens sans mesure se pressent en foule, sur les traces des (43) hommes les plus méchants et les plus dépravés, savoir, la richesse, la considération, les honneurs au sein de la multitude, ensuite l'autorité, la santé, une grande finesse de perception des sens, la beauté, la force, la jouissance sans obstacle des plaisirs que des prévisions multipliées leur procurent et que l'heureuse constitution de leur tempérament leur permet de savourer à loisir. Ceux au contraire qui sont épris d'ardeur pour la sagesse, et qui pratiquent toutes les vertus, sont à peu près tous dans la pauvreté, l'obscurité, la déconsidération et abreuvés d'humiliations. »

A ces objections et à dix mille autres encore qui tendent à infirmer l'existence de la Providence, Philon répond subseqüemment ainsi que nous allons l'entendre parler.

« Non, Dieu n'est pas un tyran qui n'aime que la cruauté et la violence, et qui ne se dispose à agir que pour faire sentir la dureté de son commandement; au contraire, c'est un roi qui unit l'autorité à la douceur et à l'équité, qui préside avec justice au ciel et à tout l'univers. Pour un tel roi il n'y a pas de dénomination mieux assortie que celle de père : ce que fait un père pour ses enfants dans sa famille, ce que fait le roi pour l'état, Dieu le fait pour l'univers, ayant enchaîné, par une union indissoluble dans les lois immuables de la nature, deux choses excellentes, l'action gouvernementale et la protection conservatrice. Or, de même que des parents ne dépouillent pas toute leur affection pour des fils débauchés, mais prenant pitié de leur infortune, les entourent de surveillance et de soins, pensant que c'est le propre d'en-

nemis irréconciliables de s'acharner après des actions coupables, tandis qu'il appartient à des amis et à des parents d'atténuer les fautes. On les voit même souvent faire des dépenses extraordinaires pour ces enfants, plus que pour ceux qui ont une conduite régulière, sachant bien que pour ceux-ci la tempérance est une source abondante de bien-être, tandis que les autres n'ont d'espoir que dans leurs parents, pour ne pas manquer du nécessaire. Ainsi Dieu, comme père de toute intelligence, et de toute raison prend un soin particulier des êtres doués d'intelligence, sa Providence s'exerce envers ceux qui vivent d'une manière répréhensible, en leur donnant le temps de la résipiscence, puis en se renfermant dans les bornes de sa nature miséricordieuse, dont la (44) bonté et l'amour pour l'humanité, comme des serviteurs fidèles, sont dignes de parcourir sa demeure céleste.

« Voici, ô mon âme, un raisonnement que vous devez conserver soigneusement comme un dépôt que Dieu vous confie ; auquel j'ajouterai ceci tout à fait en harmonie avec ce qui précède :

« Ne vous laissez pas abuser contre toute vérité en croyant qu'il y ait parmi les hommes vicieux un seul être heureux, fût-il plus riche que Crésus, plus clairvoyant que Lyncée, plus robuste que Milon, le Crotoniate, plus beau que Ganymède, que les dieux enlevèrent, à cause de sa beauté, pour être échançon de Jupiter. Sous combien de maîtres divers ne montrez-vous pas que votre génie (je veux parler de votre âme) est asservi ; sous l'amour, le désir, la volupté, la crainte, la douleur, la déraison, la licence, la timidité, l'injustice ? est-il possible d'être heureux ainsi, encore que le vulgaire, dont le jugement est erroné, dont le cœur est corrompu, par la double séduction du faste et de la vaine gloire, croie que l'on doit abandonner son âme comme un vaisseau sans but, aux agitations de cette mer où la presque totalité de la race humaine vient faire naufrage (45). Si vous tendiez fixement les regards de l'âme à la considération de la providence de Dieu, autant qu'il est donné à la faculté intellectuelle de l'homme de le faire, prenant une notion plus pure du bien véritable, vous ne sentiriez que du mépris pour les choses d'ici-bas que jusqu'alors vous n'avez cessé

d'admirer. C'est toujours en l'absence des meilleures choses que les inférieures, usurpant leur place, se font estimer ; qui, si les premières reparaissent, se retirent en elles mêmes et se contentent d'un ordre inférieur (46). Frappé d'étonnement à la vue de cette perfection divine, vous serez pleinement convaincu qu'aucune des choses que nous venons d'énumérer, soit dans la science de Dieu, soit considérée en elle-même, ne mérite qu'on la classe parmi les biens.

« Ainsi, les mines d'argent et d'or sont la portion la plus vile des divisions terrestres, le cédant en tout point à celle qui amène les fruits à la maturité. Il n'en est pas de ces richesses, en quelque abondance qu'on les possède, comme des substances alimentaires, sans lesquelles on ne saurait vivre ; une seule épreuve va mettre cette vérité dans tout son jour, celle de la famine qui fait apprécier à leur juste valeur l'indispensable et l'utile. Qui dans ses exigences n'échangerait pas de gaieté de cœur tous les trésors du monde pour une très-petite quantité d'aliments ? Mais lorsque la source de ces biens indispensables coule à plein bord, et, par un cours non interrompu, répand l'aisance dans les villes, alors les hommes, dédaignant les biens naturels, ne donnent plus d'attention qu'à ceux-là, laissant une pléthore insolente, arbitre de nos destinées. Nous dévouant corps et âme à acquérir de l'argent et de l'or, nous préparant à combattre pour tout ce qui nous donne l'espérance d'un lucre à faire ; semblables à des aveugles dont l'intelligence est obscurcie par l'avarice, notre entendement ne voit plus que ce sont des masses de terre en faveur desquelles nous échangeons la paix contre des combats perpétuels qui n'ont pas de trêve. Nos vêtements ne sont, comme l'ont dit les poètes, que la fleur des troupeaux (*ἀνθος*) qui, par l'art ingénieux de ceux qui la mettent en œuvre, devient l'honneur des tisserands.

« Si c'est de la gloire qu'on fait son idole, n'est-il pas vrai que celui qui reçoit avec plaisir les hommages des êtres les plus vils, s'avilit lui-même ; suivant le proverbe, qu'on se plaît avec ses semblables ? Qu'il fasse un vœu expiatoire pour que, par des purifications appropriées, ses oreilles soient guéries, car c'est par elles que notre âme contracte les maladies les plus dangereuses.



« Que ceux qui tirent vanité de leur forte complexion apprennent à ne pas s'enorgueillir en jetant les regards sur ces troupeaux innombrables d'animaux apprivoisés et sauvages qui ont reçu en partage une force et une vigueur innées; car peut-il être rien de plus absurde que de se glorifier des qualités qui appartiennent aux brutes; et cela lorsque l'homme est surpassé par eux tout à fait à son désavantage (47)?

« Quel être doué de sens tirerait vanité de la beauté corporelle qui s'évanouit dans un temps si court, qui, avant même que d'avoir atteint tout son développement, a vu souvent se faner sa décevante fleur, et cela lorsque cette beauté trouve une autre beauté rivale dans les substances inanimées: je veux parler des chefs-d'œuvre des peintres, des sculpteurs et des autres artistes, en peintures, en statues, en broderies de tissus, tant en Grèce que dans les pays barbares, suivant l'industrie propre à chaque ville. Aucune de ces choses n'est admise par Dieu au rang des bonnes choses. Et devons-nous être étonnés que Dieu les repousse, quand les hommes chéris de Dieu, qui ont reçu de la nature un esprit noble et né pour connaître la vérité, qui, ornant par la méditation et l'étude les dons naturels, ont fait d'une philosophie sincère leur unique occupation, n'apprécient les choses qu'autant qu'elles sont réellement belles et bonnes. Les disciples de cette école d'erreurs n'imitent pas les médecins qui ne soignent que le corps, esclave de l'âme, eux qui se disent appelés à guérir la souveraine. Les médecins, en effet, lorsqu'un homme puissant est atteint de maladie, serait-ce même le grand roi, dépassant les portiques, les habitations d'hommes et de femmes, les peintures qui ornent les murs, les vases précieux d'or et d'argent, la magnificence des tentures et toute la richesse des ameublements royaux, n'accordant aucune attention aux troupes d'esclaves, de serviteurs, d'amis et de parents réunis près du malade, non plus qu'aux gardes qui l'entourent, les médecins, dis je, viennent jusqu'au lieu où il repose, ils ne regardent rien de ce qui enveloppe le corps, ni les lits enrichis de pierres précieuses et fabriqués d'or massif, ni les coucheurs dont les tissus rivalisent pour la finesse avec les fils d'Arachné, ou qui sont parsemés de pierres de couleur, ni les couvertures de toute espèce qui enveloppent le malade;

mais écartant les premiers vêtements qui le recèlent, ils lui saisissent les mains, ils pressent ses artères, calculent ses pulsations pour juger si elles sont régulières; quelquefois même, les dépouillant des dernières tuniques, ils examinent si l'estomac n'est pas surchargé, si la poitrine n'est pas enflammée, si le cœur n'a pas de mouvements irréguliers, puis ils y appliquent les remèdes appropriés à la nature du mal. Pareillement les philosophes qui prétendent être les médecins de la maîtresse du corps, de l'âme, doivent mépriser tout ce que des opinions erronnées supposent aveuglement, et, pénétrant dans l'intérieur de la pensée, en saisir tous les mouvements, voir si les battements du pouls ne doivent pas leur irrégularité aux excitations de la colère qui en trouble la nature, mettre la main sur la langue pour juger si elle n'est pas mordante et médisante, impure et sans retenue, sur l'abdomen pour connaître s'il n'est pas gonflé par un développement immodéré de désirs, et enfin découvrir si l'âme entière n'est pas agitée par le désordre des passions et des maladies mentales, afin d'y apporter, sans faute, les remèdes qui doivent la rappeler à l'état normal. Maintenant éblouis par l'éclat des choses extérieures, au point de ne plus apercevoir la lumière intellectuelle, ils errent pendant la vie entière sans pouvoir pénétrer jusqu'à l'entendement (48); parvenant difficilement aux abords de son temple, ils admirent et adorent la richesse, la gloire et la santé, et les choses du même genre qu'ils trouvent en avant des portes de la vertu.

« De même que l'excès de la folie est de faire juger des couleurs par des aveugles, de faire décider des sons harmoniques par les sourds; ainsi c'est une démence d'attribuer à des hommes corrompus et vils la science des véritables biens. Ils sont privés du sens par excellence, celui du jugement, que leur déraison ensevelit dans de profondes ténèbres. Nous sommes étonnés maintenant que Socrate et tel ou tel parmi les hommes vertueux aient vécu dans la pauvreté sans jamais apporter leurs soins à ce qui pouvait les enrichir (49), sans même daigner recevoir de leurs amis opulents ou des rois qui les leur offraient, de magnifiques présents, lorsqu'ils le pouvaient; et cela parce qu'ils considéraient comme le seul bien véritable la possession de la vertu, à l'acquisition de laquelle se dévouant

sans réserve, ils dédaignaient tous les autres biens. Mais qui ne négligerait pas des biens supposés dans l'attente des véritables ? Si pourvus de corps périssables, soumis à tous les hasards de l'humanité, vivant au sein d'une multitude de pervers dont il n'est pas aisé de fixer le nombre, ils ont été victimes de leurs complots, quelle raison avons-nous d'en accuser la nature, lorsque nous devons en reporter tout le tort sur la cruauté de leurs persécuteurs ? S'ils eussent vécu dans un air pestilentiel, ils en auraient nécessairement subi l'influence morbide. Eh bien, la malice des cœurs est plus destructive ou au moins autant, que la constitution atmosphérique la plus contagieuse.

Lorsque la pluie inonde la terre, le sage qui se trouve loin des abris en est nécessairement pénétré. Lorsque le vent glacial du nord souffle, il en éprouve la douloureuse sensation. Si l'été au contraire allume ses feux, il est accablé de chaleur ; parce que la loi de la nature veut que nos corps subissent les variations des saisons. Pareillement il est nécessaire que celui qui arrive dans des lieux où habitent le meurtre, la famine et toutes les causes de mort (50), ressente les atteintes de ces fléaux.

Après avoir secondé Polycrate dans tous ses crimes et ses impiétés, sa mauvaise fortune se montra aussi acharnée à le poursuivre. Ajoutez à cela que lorsqu'il reçut du grand roi le châtement de ses forfaits, étant cloué à une croix, il ne fit qu'accomplir la prédiction qui lui avait été faite. Je sais, dit-il, d'après une vision que j'ai eue, que je serai lavé par Jupiter et essuyé par le soleil (51). Car ces sentences énigmatiques qui s'expriment en symboles incompréhensibles d'abord, acquièrent un droit incontestable à être crues, par l'événement. Dailleurs ce n'est pas au terme de sa vie seulement, mais pendant la durée de son existence encore, et avant que son corps fût crucifié, que l'âme de Polycrate, à son insu, fut attaché à l'instrument de son supplice, lorsque saisi d'une terreur continue, tremblant devant la multitude de ceux qui voulaient attenter à ses jours, il vivait dans la stupeur, d'après le témoignage qu'il se rendait indubitablement, qu'aucun des Samiens n'était animé de sentiments de bienveillance à son égard, et qu'au contraire ses scélératesses lui en avaient fait, sans excep-

tion, autant d'ennemis irréconciliables. Les historiens de Sicile nous donnent la mesure de cette anxiété sans terme et sans remède, lorsqu'ils nous apprennent que Denys (52), suspectait l'épouse qui lui était la plus chère, à ce point qu'il avait fait couvrir de planches l'entrée de la chambre par laquelle elle devait accéder jusqu'à lui, afin qu'elle ne pût pas se glisser dans son appartement sans être entendue, et que son arrivée lui fût annoncée par le bruit et le craquement de ses pas. Il voulait, de plus, qu'elle fût dépouillée non-seulement de son manteau, mais encore des derniers vêtements, au point de mettre à nu ces parties du corps que la pudeur ne permet pas aux hommes de voir.

« Par-dessus toutes ces précautions, il avait fait couper la communication du sol de son palais avec la voie publique par un fossé de la largeur et de la profondeur en usage pour les clôtures rurales, dans la crainte des embûches secrètes qu'on pouvait lui tendre, et pensant que le tyrannicide quelconque se trahirait par les sauts ou les grandes enjambées qu'il devrait faire. De quels soucis n'était pas bourrelé celui qui descendait à des précautions et à des artifices pareils envers une épouse à qui il devait accorder plus de confiance qu'à qui que ce soit ? Il ressemblait à ces observateurs des astres qui, pour les voir plus distinctement, grimpent sur les sommets les plus escarpés des montagnes, et s'avancent jusqu'au pic le plus élevé; ils ne peuvent pas le gravir; accablés par la fatigue, ils désespèrent d'atteindre la hauteur qui reste à parcourir, et cependant ils n'osent redescendre de peur que la vue des précipices ne leur cause des vertiges.

« Ainsi Denys, épris des charmes de la tyrannie qu'il égalait à la divinité, qu'il jugeait digne de tous les sacrifices, pensait cependant qu'il n'était sûr pour lui ni de la conserver ni de la fuir. S'il la conservait, il était en proie à des chagrins cuisants qui l'assaillaient de toutes parts. Voulait-il y échapper, un autre danger menaçait son existence de la part de tous ceux qu'il avait armés contre lui, non pas matériellement, mais par la pensée ? Il en donna la preuve par la manière dont il en usa envers un de ses flatteurs qui célébrait le bonheur de la vie des tyrans : l'ayant invité à un brillant festin

apprêté à grands frais, il ordonna qu'au-dessus de sa tête on suspendît une hache retenue par un fil très-mince. Dès que cet homme, couché sur le lit du triclinium, l'aperçut, n'osant pas se lever à cause du tyran, et ne pouvant savourer les délicieux mets qu'on lui présentait, par l'effet de la crainte, il n'accordait aucune attention aux magnificences et aux voluptés qui l'entouraient, mais tendant sans cesse le cou et dirigeant ses regards au plafond, il se voyait prêt à mourir. Denys pénétrant les sentiments qui l'agitaient : Eh bien, comprenez-vous, lui dit-il, jusqu'à quel point notre vie est auguste et digne d'envie? elle est pareille à votre situation, si l'on ne cherche pas à se faire illusion; elle abonde en richesses dont elle interdit la jouissance, par les terreurs successives qui nous assaillent et les dangers sans remède qui la corrompent. C'est une maladie qui sévit avec plus de sûreté que le chancre et le marasme, et qui mène toujours à une perte inévitable. Cependant la plupart de ceux qui voient sans examen ce luxe et cette magnificence, en sont séduits : ils éprouvent le sort d'hommes captivés par des courtisanes difformes et sans beauté, qui cachent leur laideur sous des vêtements brodés d'or et sous les couleurs dont elles se peignent le visage : en l'absence d'une beauté réelle, elles s'en créent une d'emprunt pour tendre des pièges à ceux qui les regardent.

« Les hommes qui passent pour heureux par excellence sont remplis d'une égale infortune dont ils jugent parfaitement toute la gravité, ne pouvant se faire illusion à eux-mêmes sur la réalité de leur sort ; mais semblables à ceux que la nécessité force à dévoiler leurs infirmités, ils laissent échapper des cris sincères arrachés par la douleur, vivant au milieu des tourments présents et dans l'attente de ceux à venir. Ils ressemblent aux victimes qu'on engraisse pour les sacrifices ; car elles ne doivent les soins multipliés qu'on prend d'elles, qu'à l'espoir qu'après avoir été égorgées, leurs chairs succulentes feront les délices du banquet.

« On a vu des spoliations sacrilèges vengées sur leurs auteurs, non par une justice lente et inaperçue, mais d'une manière ostensible. Les énumérer ici complètement serait un travail excessif; un seul fait suffira comme exemple pour les autres.

Les historiens qui ont écrit la guerre sacrée de Phocide, rapportent qu'une loi établie condamnait les sacrilèges à être précipités d'un lieu élevé, ou jetés à la mer, ou consumés. Or, les trois spoliateurs du temple de Delphes, Philomèle, Onomarque, et Phayllos se sont partagés ces supplices. Lorsque l'un d'eux gravissait une roche escarpée, elle se fendit sous ses pas, le précipita et l'écrasa. Le second ayant été emporté jusqu'au bord de la mer par un cheval qui avait rompu sa rêne, l'animal s'élança dans un abîme sans fond et se noya avec lui. Phayllos succomba à une maladie de consomption. Une seconde relation sur son compte porte qu'il fut enveloppé dans l'incendie du temple d'Abas. Attribuer à la fortune une semblable coïncidence, serait vouloir par trop chicaner sur les événements. En effet, si ces coupables avaient été atteints de châtimens différens, ou à des époques différentes, on pourrait avec quelque vraisemblance mettre en avant l'inconstance de la fortune. Mais quand on les voit frappés simultanément dans une circonstance commune, par des châtimens qui ne sont que ceux que la loi prescrit, n'est-on pas fondé à dire qu'ils ont péri sous le poids de la justice divine (53) ? Si parmi les hommes violents qui se sont mis en hostilité contre la société, qui ont asservi non-seulement des nations étrangères, mais leur propre patrie, on en a vu de respectés par elle, qui ont terminé leur carrière sans être punis; on ne doit pas s'en étonner. Premièrement Dieu ne juge pas comme l'homme. Nous ne pouvons scruter que ce qui est apparent, au lieu que Dieu pénétrant sans bruit jusque dans les replis de l'âme, éclaire la pensée et la fait briller comme par un rayon du soleil; il détache tous les ornemens qui la dissimulent, il considère dans leur nudité les mouvemens de la volonté, et discerne sans délai ce qui est faux ou de bon aloi. Gardons-nous donc bien de placer notre propre criterium avant celui de la divinité, en assurant qu'il est plus infailible et de meilleur conseil; ce serait une impiété. Dans l'homme les causes d'erreur sont innombrables, les sens nous trompent, les passions nous égarent, les vices nous entourent comme d'une épaisse muraille. Dans Dieu, au contraire, rien qui puisse le tromper; la justice et la vérité qui règlent tous ses jugemens,

ne peuvent que le diriger dans la rectitude, de manière à mériter toutes nos louanges.

« Ensuite, n'allez pas croire, ô mon ami ! qu'une tyrannie passagère soit sans utilité. C'est ainsi que le châtimeut n'est pas une chose stérile, et la menace des punitions, si elle n'est plus utile, ne le cède au moins en rien à la promesse des récompenses, pour tous les hommes vertueux. Par cette raison, dans toutes les lois écrites avec sagesse, on fait intervenir la peine, et ceux qui les ont ainsi rédigées sont généralement approuvés. Eh bien, ce qu'est la peine dans la loi, le tyran l'est dans le peuple. Lorsque l'absence ou la disette presque absolue des vertus se remarque dans les cités, et qu'au contraire, l'extravagance s'y répand à pleins bords, alors Dieu voulant faire rentrer dans les canaux ce torrent de vices débordés, afin d'en purifier la race humaine, donne la prépondérance et le pouvoir à ces natures impérieuses qui subjuguent les peuples. Sans la cruauté de l'âme, il n'y a pas de répression du vice. Et de même que les républiques entretiennent des bourreaux pour les homicides, les traîtres et les sacrilèges, sans honorer cependant le caractère de ces hommes, mais en considérant l'utilité des services qu'elles en tirent, de même le régulateur de la grande cité du monde impose les tyrans aux états, comme les bourreaux de la société, lorsqu'il reconnaît que la violence, l'injustice, l'impiété et tous les maux y grossissent, pour les faire cesser un jour. Enfin il juge qu'il est temps de châtier ces êtres coupables, comme quelques grands criminels qui ont suivi les impulsions d'une âme féroce et incorrigible ; et de la même manière que l'énergie du feu, après avoir consumé toutes les substances qui l'alimentent, finit par se dévorer elle-même, ainsi les usurpateurs du pouvoir populaire, dans les sociétés politiques, après avoir dépeuplé les villes qu'ils livrent au pillage, se détruisent à leur tour. Et pourquoi sommes-nous surpris que Dieu se serve des tyrans, pour exterminer (54) du sein des villes, des provinces, des nations entières, le vice qui s'y est répandu ; quand souvent lui-même, sans recourir à d'autres exécuteurs de ses volontés, exerce par la seule vertu de sa providence (55), ses propres jugements, en suscitant les famines, les contagions, les tremblements de terre et les autres ins-

truments de la colère divine, au moyen desquels de grands centres de population sont dévorés journellement, et des parties considérables de la terre habitée sont converties en déserts?

« Je crois avoir assez complètement traité pour le moment la question de l'impossibilité qu'il y a pour les méchants d'être heureux : question qui, plus que tout autre, établit la certitude de la Providence ; si cependant vous n'êtes pas pleinement convaincu, dites hardiment quel doute subsiste encore dans votre ame, afin qu'animés l'un et l'autre du désir de découvrir la vérité, nous finissions par la savoir. »

Après plusieurs autres raisonnements, Philon dit encore :

« Dieu n'a pas créé l'impétuosité des vents, ni les déluges de pluie pour la perte des navigateurs ou la ruine des agriculteurs comme vous le pensez ; mais pour le bien être de toute notre race. Par les eaux, il purifie la terre, par les vents, il déterge toute cette portion de l'atmosphère qui est située au-dessous de la lune ; l'un et l'autre concourent à la formation, au développement, au complément organique des animaux ou des plantes. S'ils sont parfois dommageables aux navigateurs ou aux laboureurs, placés dans des circonstances défavorables, on ne doit pas s'en étonner : ceux-ci ne sont qu'une portion très-minime de l'ensemble ; or, c'est à l'universalité de l'espèce humaine que Dieu consacre ses soins. C'est ainsi que, dans le gymnase, on a institué des onctions pour le plus grand bien des athlètes. Cependant il arrive souvent que le gymnasiarque, par des motifs d'intérêt politique, varie les heures auxquelles ce secours a coutume d'être administré et que ceux qui arrivent trop tard en sont privés. De même, Dieu veillant au maintien de l'univers comme à celui d'une grande cité, intervertit l'ordre des saisons pour l'utilité générale, faisant arriver les rigueurs de l'hiver dans l'été, et les douceurs du printemps pendant l'hiver ; quand bien même quelques patrons de navires, ou quelques colons devraient être victimes de ces anomalies dans les saisons. Mais quant à la conversion régulière des constellations du zodiaque (56) base fondamentale de toute l'agrégation et de la cohésion du système du monde, Dieu qui en connaît l'indispensable nécessité, se garde bien d'y apporter le moindre trouble. Les frimats et les neiges et tous les phénomènes qui



dépendent du refroidissement de l'atmosphère, comme ceux qui naissent de la collision et du frottement des nuées, savoir : les éclairs et les tonnerres, ne doivent peut-être pas être attribués à la Providence, mais seulement les pluies et les vents, causes de la vie, de l'alimentation et de l'accroissement de tout ce qui est et végète sur la terre, dont les autres phénomènes ne sont que les accessoires. On peut comparer à ces choses, ce qui a lieu dans les gymnases, lorsque le gymnasiarque poussé par ambition à des dépenses exagérées, remplace l'eau par l'huile dans les lotions. Si quelques athlètes grossiers et sans usage en font tomber des gouttes à terre, cette huile combinée avec la poussière du sol, le rend extrêmement glissant, et cependant nul homme de bon sens ne dira que cette boue glissante soit due à la prévoyance du gymnasiarque. C'est la conséquence de la largesse avec laquelle il pourvoit aux dépenses de son établissement. L'iris et l'halo (57), aussi bien que les météores pareils, ne sont que l'effet du jeu des rayons qui se mêlent dans les nuages; ce ne sont pas des œuvres à priori de la nature, mais seulement les accidents des mouvements célestes; et cependant les hommes doués de sagacité, savent en tirer des secours nécessaires; car en observant les signes de ces jeux de la nature, ils prédisent le calme ou le vent, le beau temps ou la tempête. Ne voyez-vous pas les portiques dans les villes? la plupart d'entre eux sont tournés à l'exposition du midi, dans l'intention de réchauffer ceux qui s'y promènent en hiver (58), et de les rafraîchir par le vent, pendant l'été. On en tire néanmoins une autre utilité à laquelle n'avait sûrement pas pensé celui qui a conçu la première idée de leur construction. Quelle est-elle? c'est de contracter l'habitude de marquer la division des heures par l'ombre portée à nos pieds.

« Le feu est sûrement la production la plus importante de la nature; il a un accessoire qui est la fumée: eh bien, cet accessoire a encore quelque avantage dans certaines circonstances. Dans les signaux par le feu qui ont lieu le jour, lorsque le feu est éclipsé par l'éclat des rayons solaires, l'approche des ennemis n'est indiquée que par la fumée (59).

« Le raisonnement dont nous avons fait usage pour l'arc-en-ciel, peut s'étendre aux éclipses: les éclipses sont les suites na-

tuelles des substances divines du soleil et de la lune ; elles servent encore de pronostics de la mort des rois, de la destruction des villes, suivant l'indication de Pindare à l'occasion d'une éclipse survenue de son temps. D'après ce qui a été dit plus haut, le cercle dit Galaxie ou voie lactée partage la substance des autres astres, malgré la difficulté qu'on éprouve à en découvrir la cause. Que ceux donc qui consacrent leurs veilles à la recherche des lois de la nature, ne se livrent pas au découragement : les découvertes en ce genre sont de la plus grande utilité, comme la recherche qu'on en fait, répand un charme inexprimable sur la vie des hommes studieux. Comme le soleil et la lune, tout ce qui remplit l'immensité des cieux est dû à la Providence, encore que, par l'impossibilité où nous sommes réduits d'en tracer les natures et les propriétés distinctives, nous devons souvent garder le silence; les tremblements, les pestes, les dégâts de la foudre, et tout ce qui est du même genre, passent pour être envoyés de Dieu : dans la vérité, il n'en est rien, Dieu n'est la cause d'aucun mal quel qu'il puisse être. Ce sont les conversions des corps célestes qui amènent ces désordres, non par un acte immédiat et *à priori* de la nature, mais par l'enchaînement nécessaire des effets aux causes qui les produisent. Si quelques hommes vertueux atteints de ces fléaux en éprouvent des dommages, on ne doit pas s'en prendre à la Providence. Premièrement ce n'est pas une raison suffisante, parce que certains hommes jouissent d'une réputation de vertu, pour croire qu'ils sont véritablement tels, attendu que les jugements de Dieu sont bien plus infailibles que tous les jugements humains : secondement cette prévoyance en Dieu aime à considérer les parties essentielles de l'univers. C'est ainsi que dans le gouvernement des empires, et dans le commandement des armées, toute l'attention est fixée sur les villes et les corps d'armées, et ne va pas se porter sur quelques êtres négligés et obscurs. Ne dit-on pas que lorsqu'on fait périr des tyrans, il est légal d'envelopper dans leur condamnation tous ceux qui leur tiennent par les liens du sang, afin de refréner le penchant à l'usurpation, par la grandeur du supplice? De même, dans les maladies contagieuses, beaucoup de victimes innocentes ne succombent que pour servir d'exemples en rappelant

les autres à la résipiscence. Sans compter qu'il y a nécessité que la contagion atteigne tous ceux qui sont sous l'influence d'un air empesté; à la manière dont la tempête expose à un égal danger tous ceux qui naviguent sur le même vaisseau. »

« Cependant il existe des bêtes redoutables par leur force; (car on ne doit rien laisser sans réponse, encore que, dans la pensée de faire briller votre talent oratoire, vous ayez d'avance prévu et combattu notre réponse). Eh bien, oui, c'est pour nous entretenir dans l'exercice des combats où la guerre appelle les citoyens, que ces animaux ont reçu l'existence. Les exercices du gymnase et les chasses habituelles donnent aux corps une souplesse et une vigueur salutaires, et, avant les corps, les âmes y contractent l'habitude de cette énergie persévérante, qui fait échouer les attaques subites des ennemis. D'ailleurs, pour les hommes pacifiques, non seulement les murailles les préservent des incursions des animaux sauvages, mais même les tribus nomades trouvent à vivre en paix dans leurs tentes, au milieu des troupeaux apprivoisés qui font leur richesse, sans craindre les surprises; par la raison que les sangliers, les lions et toutes les espèces semblables, par un instinct naturel s'éloignent le plus qu'ils peuvent des villes: heureux et satisfaits quand ils échappent aux pièges que leur tendent les hommes. Si quelques voyageurs négligents, sans armes et sans les précautions nécessaires, se présentent audacieusement dans les repaires de ces bêtes, ils auraient tort d'accuser la nature de leur infortune, dont eux seuls sont cause par leur imprévoyance, lorsqu'ils pouvaient se prémunir contre ce danger. N'a-t-on pas déjà vu, dans les hippodromes, des hommes poussés par la déraison, s'élancer au milieu de l'arène, lorsqu'ils pouvaient, restant assis à leur place, voir tranquillement le spectacle; au lieu de quoi, se précipitant au milieu des combattants et renversés par l'entraînement rapide des chars, ils ont été foulés aux pieds des chevaux et écrasés sous les roues, ils ont reçu le prix de leur démente. En voilà assez de dit sur ce sujet.

« Les reptiles venimeux ne sont point une création de la Providence, ce ne sont que des productions subséquentes, comme nous l'avons déjà dit. Ils se procréent lorsque l'humidi-

dité, répandue sur le sol, se convertit en sécheresse; il en est qui sont engendrés par la putréfaction; d'autres, comme les vers lombricieux, par les digestions; comme les poux, par la transpiration de la peau. On ne doit attribuer proprement à la Providence que ce qui est doué d'une nature distincte et qui tire son origine de germes préexistants. Il y a encore, à l'égard de ces reptiles, deux explications qui m'ont été suggérées et que je ne passerai pas sous silence; lesquelles tendent à prouver que les reptiles existent pour l'avantage des humains. Voici comment la première est donnée. Un grand nombre de préparations pharmaceutiques, dit-on, ne pourraient se faire sans le concours des reptiles; ceux qui font profession de cet art et qui savent habilement en faire usage, leur sont redevables d'alexipharmques puissants, qui, dans les cas désespérés, procurent des guérisons inattendues; et même jusqu'à ce jour on voit les médecins zélés et soigneux, faire un emploi habituel de ces médicaments, dans la composition de leurs ordonnances. La seconde explication n'est pas empruntée à la médecine, elle est purement philosophique, comme on va le voir; elle tend à déclarer que ces animaux ont été créés par Dieu pour le châtement des pécheurs, comme les fouets et le fer servent aux généraux d'armée et aux magistrats. Paisibles dans le reste du temps, ils s'irritent contre les coupables pour les combattre lorsque la nature, dans son tribunal incorruptible, a prononcé leur sentence de mort. Quant à soutenir qu'ils adoptent par préférence nos demeures pour leurs repaires, c'est une fausseté; c'est hors des villes, dans les champs et dans les lieux inhabités qu'on les découvre, fuyant l'homme comme un maître. Néanmoins, si cela était vrai, on en trouverait encore une cause. C'est dans les coins qu'on balaie les ordures et toute espèce d'immondices; or, ces reptiles aiment à s'y rouler, indépendamment de ce que la fumée a une vertu qui les attire.

« Si l'on dit que les hirondelles habitent au milieu de nous, cela n'a rien d'étonnant; c'est parce que nous nous abstenons de les chasser. Le désir de se conserver est imprimé dans toutes les âmes, non seulement celles qui sont raisonnables, mais même les irraisonnables.

Aucun des animaux dont nous usons comme aliments, ne

s'associe à nous à cause des pièges que nous leur tendons, excepté chez les peuples dont la loi leur en interdit l'usage.

« Il y a sur le bord de la mer, une ville de Syrie, nommée Ascalon, que j'ai traversée dans le temps où je me rendais au temple national, pour y offrir à Dieu mes prières et mon sacrifice : j'y vis une quantité innombrable de tourterelles qui remplissaient les carrefours et même les maisons particulières, je m'enquis de la cause de cette circonstance : on me répondit qu'il n'était pas permis de les prendre; car l'usage, comme nourriture, en est interdit aux habitants, depuis un temps immémorial. Cela a apprivoisé cet animal, à un point tel, que non seulement il pénètre dans l'intérieur des maisons, mais se place à la table du banquet et pousse jusqu'à l'effronterie l'abus de cette trêve.

« On peut voir en Egypte une chose plus merveilleuse encore. Le crocodile anthropophage est plus cruel qu'aucune bête qui se procrée et se nourrit dans l'onde sacrée du Nil; bien qu'il soit presque toujours au fond de l'eau, il a cependant le sentiment des services qu'on lui rend. Dans le pays où il jouit des honneurs divins, il multiplie à l'excès, dans ceux où on lui fait la guerre, c'est à peine si on le voit paraître. En sorte que, dans une portion du fleuve, les nageurs les plus hardis n'osent pas même tremper l'extrémité du doigt dans le fleuve, tant on les y voit les suivre en bandes; dans les autres, au contraire, les nageurs les plus timides se font un jeu de les affronter. Dans le pays des Cyclopes, (qui ne sont qu'une fiction mythologique,) la terre ne produit pas les fruits nutritifs sans la semaille (60) et la culture des hommes, par la raison que rien ne vient de rien; mais la couche de terre fertile y est beaucoup plus profonde que celle de la Grèce, qui ne présente qu'un sol maigre et stérile. Mais si la terre barbare l'emporte par la beauté des récoltes et l'abondance des troupeaux qui s'y engraisent, elle est dans un rang bien inférieur, sous le rapport des hommes qui y sont nourris par des produits si admirables. La Grèce est le seul pays qui élève des hommes véritables, plante céleste, fleur divine, soignée par Dieu, chez qui la raison a pris naissance, et où la science a établi sa demeure. En voici la cause. L'intelligence est aiguisée par la légèreté de

l'air; ce qui a fait dire, non sans vérité, à Héraclite, qu'où la terre est aride, l'âme est plus sage et meilleure (61). On peut en donner un signe irrécusable, par les hommes qui pratiquent une vie d'abstinence et ont peu de besoins; ils possèdent un esprit beaucoup plus pénétrant, tandis que les hommes gorgés de boissons et de nourriture ne sont nullement spirituels. C'est que leur intelligence est noyée dans cet excès de comestibles. Voilà ce qui fait que nous voyons dans les régions barbares, des plantes et des arbres remarquables par leur grandeur et leur grosseur; les animaux dépourvus de raison y sont aussi de la plus belle nature, mais de l'esprit, on n'en trouve chez aucun de ses habitants, ou chez un ou deux, parce qu'il s'élève, de la terre et des eaux, des vapeurs qui réagissent les unes sur les autres, et se coagulant pèsent sur les indigènes.

« On ne peut certes pas accuser la nature de la variété infinie de poissons, d'oiseaux et de quadrupèdes qu'elle a réunis pour flatter notre palais; mais c'est un vaste sujet de reproches à faire à notre intempérance. Cette multitude était nécessaire pour le complément de la création et pour que le monde fût parfait dans toutes ses parties, pour qu'il y eût des espèces de tous les animaux. Mais il n'était pas nécessaire que l'être le plus prochainement allié à la sagesse, l'homme se changeât, quant à sa voracité, en une bête sauvage, pour se livrer à la poursuite de tous ces animaux, afin de s'en repaître. Aussi ceux qui jusqu'à ce jour font un cas véritable de la tempérance, s'abstiennent sans exception de la chair de tous les animaux; ne connaissant pas d'autres raffinements à leur frugale nourriture que les herbages terrestres et les fruits des arbres. Quant à ceux qui se permettent de surcharger leurs tables de toutes les viandes que nous avons dites, on a dû leur constituer dans les villes, des docteurs, des censeurs, des législateurs qui ont le devoir de modérer leurs désirs sans bornes, en ne permettant pas à tous un usage immodéré de toutes choses.

Si la rose, le safran et la variété infinie des fleurs a été créée, c'est pour notre santé et non pas pour notre volupté. C'est parce que leurs propriétés sont en grand nombre : par leur seule odeur elles nous soulagent, remplissent l'air de leurs

parfums; mais elles sont bien plus utiles encore par les compositions pharmaceutiques. Il en est qui, par l'effet seul de leur mélange, doublent l'efficacité de leurs vertus. C'est ainsi que, dans la génération des animaux, l'union du mâle et de la femelle les met en état de produire ce que chacun d'eux pris isolément n'aurait pu effectuer,

« Telles sont les réponses que j'ai considérées comme nécessaires à opposer aux différents doutes mis par vous en avant; je crois qu'elles suffisent pour opérer une foi véritable dans les hommes qui n'ont pas un esprit de chicane, de manière à les convaincre que Dieu prend soin des affaires humaines. »

J'ai pris cet extrait de l'auteur que j'ai cité pour montrer quels ont été les enfants des Hébreux, même vers ces derniers temps, et en même temps pour donner une idée de leurs sentiments de piété envers Dieu et de l'accord de leur doctrine avec celle de leurs ancêtres.

Il est temps maintenant de passer à l'exposition des témoignages pris en dehors de leur nation.

## NOTES.

## LIVRE I.

(1) Eusèbe veut indiquer l'ouvrage de Porphyre, il le cite plusieurs fois dans sa *Préparation*.

(2) *Les Perses qui ont embrassé la foi n'épousent plus leur mère.*

Cette concession immorale, autorisée par la loi des Perses, est affirmée par trop d'auteurs pour être mise en doute.

Diogène de Laërce, *in præmio*, c. 7, cite un passage de Clitarque qui dit formellement que les Mages regardent comme permises les unions avec les mères et les filles.

Xanthus, dans le traité intitulé : τὰ μαγικά, dit que les mages se marient à leurs mères, à leurs filles et à leurs sœurs. Cet auteur est cité par Clément d'Alexandrie, *Stromat*, l. III, p. 515. Eudoxe de Cnide, cité par Sextus dans les *Hypotyposes pyrrhoniennes*, l. I, c. 14, p. 39, dit : « Chez nous il est défendu de se conjindre avec sa mère ; l'usage de les épouser est fort en valeur chez les Perses. » Le même Sextus, l. III, c. 24, p. 178, dit : « Les Perses, et surtout ceux qui parmi eux passent pour mettre la sagesse en pratique, les Mages, épousent leurs mères. »

Ctésias est encore invoqué à cet égard par Tertullien, *Apologétique IX* :

« Persas cum suis matribus misceri Ctesias refert. »

Strabon. l. XV, c. 3, § 20, p. 735 : « Ils n'enterrent point les Mages ; mais ils abandonnent leurs corps à la pâture des oiseaux. Pour ceux-ci la cohabitation avec leurs mères est d'institution héréditaire.

Cette opinion si répandue a donné lieu à l'épigramme suivante de Catulle; ep. 90 :

« Nascatur magus ex Gelli matrisque nefando.

Conjugio, et discat persicum haruspicium ;

Nam magus ex matre et nato gignatur oportet,

Si vera est Persarum impia religio.

TOME I.



Antisthène, d'après Athénée, l. V, p. 220 de Casaubon, dans le livre du second des Cyrus, reprochant à Alcibiade l'excès de ses débauches, ajoute Συναίῃαι γὰρ αὐτὸν καὶ μητρὶ καὶ θυγατρὶ καὶ ἀδελφῇ, ὡς Πέρσας.

Quinte-Curce, l. 8, 2, 19, cite le nom d'un satrape, Sisimithres, qui avait deux fils de sa mère, et reconnaît cet usage comme licite. Du temps d'Agathias, il prévalait encore, si on doit l'en croire; l. II, p. 61, éd. du Louvre: « Non-seulement, dit-il, les Perses épousent leurs sœurs et leurs cousines, mais les pères s'unissent à leurs filles, et, chose plus abominable, (ô lois! ô nature!) les fils à leurs mères. » Ce témoignage d'Agathias donnerait un démenti à Plutarque qui, dans le traité de la Fortune d'Alexandre, c. V, attribue à ce conquérant l'abolition de cet incestueux usage: « Il apprit aux Perses à respecter leurs mères et à ne plus les épouser. » Strabon l'a déjà réfuté en assurant le contraire. Si on en croit Servius sur ce vers 623 du 6<sup>e</sup> livre de l'Énéide:

Hic thalamum invasit nata vetitosque hymenæos.

Cet usage régnait de son temps: Dicendo vetitos, ostendit fuisse, ut est apud Persas hodie.

Les Grecs, prompts à décrier les autres peuples, accusaient de cette dépravation les nations barbares en général; aussi Euripide dans l'Andromaque, v. 173, dit-il:

Τοῦτο πᾶν τὸ βάρβαρον γένος·

Πατὴρ τε θυγατρὶ, καὶ σε μητρὶ μέγιστον,

Κόρη τ' ἀδελφῆ· διὰ νόμον δ' οἱ φίλτατοι

Λαοῦσι καὶ τῶνδ' οὐδὲν ἔξιργε νόμος.

« Toute la race barbare unit le père à la fille et le fils à la mère, la vierge à son frère; le meurtre règne entre les proches, la loi n'empêche rien de pareil. » Lucien, dans le traité des sacrifices, parlant de Jupiter, dit: « Il épousa beaucoup de femmes, et en dernier lieu sa sœur Junon, suivant la loi des Perses et des Assyriens. Ceux qui font remonter aux Assyriens l'origine de ce commerce illégitime, l'attribuent à Sémiramis, dont la passion pour son fils fut cause de sa mort; ce qui n'aurait pas eu lieu, observe Agathias, l. L., si ce n'avait pas été un renversement des idées reçues; et comme les mages professaient d'exemple cette doctrine, le même auteur croit plutôt qu'elle a été enseignée par Zoroastre. Hérodote néanmoins, 3. 31., attribue à Cambyse l'introduction des mariages entre frères et sœurs, prohibés jusqu'à lui.

En définitive, cet usage paraît avoir régné en Perse incontestablement,

et a fourni aux écrivains juifs et chrétiens un texte de déclamations trop justes. Philon, dans le 2<sup>e</sup> traité de l'Examen des lois particulières, au commencement, ouvre la carrière. « Les hommes puissants parmi les Perses épousent leurs mères, et regardent comme les mieux nés de leurs enfants ceux qui proviennent de ces incestes, et leur destinent l'empire, à ce qu'on dit. Mais quoi ! y a-t-il rien de plus révoltant que de déshonorer la couche de son père mort, lorsqu'on doit la respecter comme un temple ! » je lis, avec Brisson, *ἰσπὸν* pour *ἰσπᾶν*.

Bardesanes écrivant contre les Genethliques, cité par Eusèbe dans la *Préparation évang.*, l. VI, c. X, p. 275, dit : « Chez les Perses la loi permet le mariage des filles et des mères, et ce n'est pas seulement dans leur pays, et dans leur climat, que les Perses font ces mariages illicites; mais ceux mêmes qui ont quitté la Perse et qu'on nomme Magoucéens accomplissent cette illégalité, et transmettent ces mêmes lois et ces mêmes usages à leurs enfants dont plusieurs habitent jusqu'à présent en Médie, en Egypte, en Phrygie, en Galatie : et cependant Vénus se rencontrant avec Mars dans les régions et les demeures de Saturne, n'a pas pu présider à la naissance de tous ces individus. »

Ce passage de Bardesanes est copié dans les *Recognitiones pseudo-Clementines*, depuis le ch. 19 jusqu'au ch. 29.

Les auteurs chrétiens qui, outre Eusèbe, ont imputé au christianisme la cessation de l'inceste parmi les Perses, sont d'abord Théodoret, dans sa *Thérapeutique*, p. 128, éd. de Syburg; de legibus. « Les Perses, dit-il, anciennement gouvernés par les lois de Zaradâs (Zoroastre) épousaient leurs mères, leurs sœurs et leurs filles, et avaient transformé l'illégalité en loi; mais depuis qu'ils ont écouté la législation des pécheurs, ils ont foulé aux pieds les lois de Zoroastre comme abominables, et ont embrassé avec joie la tempérance évangélique. » Voyez S. Jean Chrysostôme dans le 8<sup>e</sup> ch. de la Virginité, t. 6, p. 248 de Savile. « Nous admirons les Perses, dit-il, qui n'épousent plus leurs mères; il n'en est pas de même des Romains. » Parmi les Pères Grecs nous nommerons encore Théodore de Mopsueste, apud Photium, cod. 81; Grégoire de Nysse, c. le destin; Tatien, éd. de Wurzburg, p. 80 : *Τὸ συγγένεσθαι μητρὶ κάλλιστον ἐπιτήδευμα παρὰ τοῖς Περσῶν μάγοις*. Enfin, parmi les Latins, S. Jérôme, adv. Jovinianum, l. 11 : « Persæ, Medi, Indi et Æthiopes regna non mediocria, et romano regno paria, eum matribus et magis cum filiabus et neptibus copulantur. Et Minutius Felix, 31 : « Jus est apud Persas misceri cum matribus.

## / / (3) Les Scythes ne dévorent plus leurs semblables.

On ne peut guère douter que l'anthropophagie n'ait été universelle avant que les humains eussent obtenu par la culture des aliments suffisants pour fournir à leur existence; aussi les premiers fondateurs des sociétés ont-ils uni l'agriculture aux préceptes de religion et de morale. Quels moyens de conviction auraient-ils eu sans cela pour se faire écouter? C'est ce qu'Horace indique en disant :

Sylvestres homines sacer interpretasque Deorum,  
Cædibus et victu fædo deterruit Orpheus.

Mais depuis l'établissement des états, on ne vit plus cet usage inhumain se perpétuer que parmi des peuples éloignés du foyer de la civilisation, étrangers aux arts agricoles et industriels ainsi qu'aux développements intellectuels. Les Scythes, chez lesquels la vie nomade s'est conservée bien plus tard que chez aucun autre peuple, ont dû garder aussi plus longtemps des habitudes que le besoin leur rendait nécessaires. Assez d'auteurs anciens affirment ces faits pour qu'on ne puisse pas supposer qu'Ensebe les calomnie.

Du temps d'Hérodote, une partie des peuplades Scythes étaient androphages. « A onze jours de marche au-dessus de Panticapée, dit-il, en remontant le Borysthène, est un vaste désert, et au-dessus du désert sont les androphages. » Il est vrai qu'il les sépare des Scythes; mais comment au centre de la Scythie y aurait-il un peuple qui ne fit pas partie des races connues sous cette dénomination ethnique? V. Hérodote L. 4 V, ch. 18. Strabon l. VII, p. 298, dit que la mer noire eut pour première désomination *ἄερος* (inhospitalière) à cause des tempêtes qui y régnaient, et aussi à cause de la férocité des nations de son littoral, surtout des Scythes qui immolaient les étrangers, mangent la chair humaine, et se servent des crânes comme de coupes.

Lucien faisant allusion à cette barbarie des Scythes, fait tenir à Junon, dans le dialogue de Junon et Latone, ce propos : « Quant à tes enfants, on sait que ta fille s'étant rendue en Scythie, mange les étrangers qu'elle fait immoler, imitant en cela les Scythes qui sont anthropophages. »

Pline en parle comme d'un fait reconnu de son temps (Hist. nat., l. VI, c. 20 : *Inhabitabilis Scythiæ prima pars à Scythico promontorio ob nives : proxima inculta, scortitia gentium : anthropophagi Scythæ insident, humanis corporibus vescentes.* » Il répète la même chose l. VII. c. 2 : esse

Scytharum genera et quidem plura quæ corporibus humanis vescerentur indicavimus (l. IV, 26, et l. VI, 20).

Solin, son abrégiateur, l'a copié, et Pomponius Mela, *De situ orbis*, l. 11, c. 1, reconnaît une race spéciale de Scythes qu'il nomme anthropophagi : « Apud anthropophagos ipsæ etiam epulæ visceribus humanis apparantur. »

Dans l'état sauvage primitif, la guerre individuelle n'était qu'une chasse pour se procurer des aliments. Dans le 1.<sup>r</sup> degré de civilisation, l'anthropophagie n'a plus été que la conséquence de la guerre, au lieu d'en être la cause, et longtemps les peuples Scythes ont conservé l'usage de se nourrir de la chair des ennemis vaincus, comme les sauvages des parties récemment découvertes du globe : les crânes leur servaient de coupes et les peaux de serviettes. Voici ce que rapporte Hérodote, l. IV, c. 64 : « Quand ils font la guerre, voici comme ils se conduisent. Lorsqu'un Scythe a renversé pour la première fois son ennemi, il boit son sang, il présente au Roi toutes les têtes qu'il a tranchées, ayant porté une tête, il en reçoit le prix, sans cela rien. Il l'écorche de la manière suivante : découpant la peau autour des oreilles et saisissant la tête, il la détache, ensuite ayant dépouillé la chair avec une côte de bœuf, il amollit la peau entre ses mains, et l'ayant comme pétrie, il l'étale pour lui servir d'essuie-main. Il la suspend à la têtière de son cheval, et en tire d'autant plus de vanité qu'il en a un plus grand nombre. Il en est qui en font des manteaux, les cousant ensemble comme on fait pour les peaux de chèvres. Quelques-uns coupent la main droite qu'ils dépouillent, et en font le couvercle de leurs carquois.

« Quant aux têtes de leurs plus grands ennemis, voici comme il les traite : les ayant sciées au-dessous du sourcil, il les nettoye. Si c'est un homme pauvre, il met en dehors seulement une peau de bœuf non tannée, et s'en sert ainsi. Si c'est un riche, il met également la peau de bœuf en dehors et la dore à l'intérieur pour en faire une coupe; etc. »

Pline, l. VII, c. 2. Priores anthropophagos quos ad septentrionem esse diximus decem dierum itinere, supra Borysthencis amnem, ossibus humanorum capitum bibere cutibusque cum capillo pro mantelibus antè pectora uti, Isigonus Nicænsis prodidit.

Ces témoignages doivent suffire s'ils ne sont pas surabondants.

(4) Le passage d'Eusèbe qui rappelle l'usage barbare d'une foule de peuples d'assassiner les vieillards, les uns pour s'en repaître, les autres pour li-

vrer leurs restes en proie aux animaux carnassiers, de ne prendre aucun soin de leur sépulture, lorsque d'autres, au contraire, enterrent vivants avec les morts de considération ceux qui leur étaient chers; ces relations dis-je, sont textuellement copiées du Traité de l'Abstinence de la chair, de Porphyre, p. 375, de Rhoer; l. iv, c. 21.

// (5) On rapporte que les Massagètes et les Derbyces, etc.

Il faut que saint Jérôme ait puisé à la même source; car il dit la même chose presque dans les mêmes termes: *Adv. Jovinianum, libro secundo.* « Massagetae et Derbices miserrimos putant qui aegrotatione moriantur, et parentes, cognatos propinquos cum ad senectam pervenerint, jugulatos devorant; rectius esse ducentes ut a se potius quam a vermibus comedantur. Tibareni quos dilexerunt senes suspendunt in patibulis. Hircani volucris et canibus semi vivos projiciunt... Bactri canibus ad hoc ipsum nutritis objiciunt senes; quod cum Alexandri praefectus (Nicanor) emendare voluisset, poëne amisit provinciam. » Apud Strabonem, *Diodorum siculum, Stasanor*; quod legitur etiam apud Porphyrium, l. v; Theodoret, et sermone ix, p. 129, *Therapeutices*, edit. Sylburg. *Μασσαγῆται τοὺς γεγηρακότας θύειν καὶ θονῶσθαι ποιησάμενοι νόμον, ἐδεδύξαντο τὴν μουσάρην ταύτην ἐδωδῆν. Τιβάρηνοι τοὺς πρεσβύτας κατὰ κρημνῶν βαθυτάτων εἰθικότας ὠθεῖν, τὸν παμπόνηρον τοῦτον κατέλυσαν νόμον οὐκ ἔτι δ'οὔτε Ὑρκανοὶ οὔτε Κάσπιοι τοὺς κύνας τοῖς τῶν τεθνεώτων ἐκτρέφουσι σώμασι· οὔτε Σκύθαι τοῖς τετελευτηκόσι συγκατορύττουσι ζῶντας, οὐδ' ἀγάπων ἐκείνοι.»*

Ce témoignage suffirait donc pour convaincre de la bonne foi du docteur de l'Église, si de nombreuses attestations ne venaient appuyer ces faits. Le Père Vigier devait, dans les observations auxquelles il renvoie, faire connaître les autorités de la relation d'Eusèbe: à son défaut, je dois le suppléer:

Les Massagètes sont tellement connus qu'il n'y a aucune incertitude sur l'orthographe de leur nom: il n'en est pas de même du peuple qu'il leur adjoint. On lit dans Porphyre et Eusèbe, Derbyces. Dans le manuscrit 451, βέρρυκες: les Bébryces sont un tout autre peuple que les Derbyces.

Les Bébryces donnaient leur nom à la Bithynie, avant qu'elle eût pris la dénomination de Thynie et Bithynie.

C'était le royaume d'Amicus qui, luttant contre Pollux, y perdit la vie. *Apollon., Rhod., l. ii. Imitio*:

Ἐνθαδ' ἔσαν σταθμοὶ τὰ βοῶν, ἀλλίς τ' Ἀμύκιοι,  
 Βεβρύκων Βασιλῆος, ἀγήνορος, ἐν ποταύμῃ  
 Τίχτα ποσειδάωνι γενεθλίφ' εὐνηθεῖσα  
 Βιθύνις Μελίη, ὑπεροπληρέστατον ἀνδρῶν.

Le combat de Pollux et d'Amycus a été également décrit par Théocrite dans sa 22<sup>e</sup> idylle, consacrée à l'éloge des Dioscures, et par Valerius Flaccus, qui a chanté les Argonautes, livre iv, v. 150.

Le Scholiaste, sur ce vers, dit : Amycus régnaît sur les Bébryces de Bithynie, qui, dans ce temps, occupaient encore d'autres contrées maritimes ; les Bébryces s'étendirent même vers Ephèse et Magnésie. Charon dit que l'on nommait jadis Bébrycie le territoire de Lampsaque, à cause des Bébryces qui l'habitaient : cette nation fut détruite par la guerre, comme bien d'autres. Voir Plutarq. De virtutibus mulierum voce λαμψάχρ, t. 8<sup>e</sup>, p. 289 de Hutten.

Tzetzes sur Lycophron ; v. 1305 : « Les Bébryces sont aujourd'hui les Mysiens, les plus enfoncés des Bithyniens : le mont Olympe est sur leur territoire. Il existe d'autres Bébryces, nation gauloise entre les Pyrénées, les monts Cérauniens et l'Espagne : on les appelle aussi Narbonnois. » (ces Brélyces sont chantés par Silius Italicus, l. III, v. 420 et suivants : *Festus avienus in ora maritima*). Quant aux Bébryces bithyniens, Virgile en parle dans le 5<sup>e</sup> livre de l'Énéide, où il dit que Darès avait vaincu Butes : « qui se (v. 373) Bébrycia veniens Amyci de gente ferebat. » Sur quoi Servius observe : « Bébrycia ipsa est Bithynia » ; Sallustius fragm. incerto. « igitur introrsus primæ Asiæ Bithynia est multis antea nominibus appellata. »

Strabon, l. XII, c. 5<sup>e</sup>, § 3, p. 541, dit que les Bébryces étaient Thraces d'origine : Οἱ Βεβρυκεὶς ἦσαν βιθύνων οἱ προεποικίσαντες τὴν Μυσίαν Θράκες, ὡς εἰκάζω ἐγώ. Enfin, *ibidem*, c. 4, on lit ce qui suit : Θεόπομπος Μαριάνδυνόν φησι μέρους τῆς παφλαγονίας ἀρξάντα ὑπὸ πολλῶν δυναστευομένης, ἐπελθόντα τὴν πᾶν βεβρύκων κατασχεῖν. ἦν δὲ ἐξέλιπεν (il faut lire ἐξήλιπεν) ἐπώνυμον ἑαυτοῦ καταλιπεῖν. « Théopompe dit que Mariandynus, roi d'une partie de la Paphlagonie, partagée entre un grand nombre de souverains, ayant attaqué les Bébryces, les soumit ; puis, ayant anéanti cette puissance, il leur donna son propre nom. » Voir Vaillant Imper achæmenid., t. 11, p. 292.

Les Derbices, au lieu de cela, sont un peuple de la Haute-Asie, voisins

des Massagètes sur la côte orientale de la mer Caspienne ou d'Hyrcanie, et sur les deux rives de l'Oxus.

« Derbices quorum Medios fines secat Oxus amnis, ortus in lacu Oxo. (Pline, l. vi, c. 18 ou 16). Strabon, l. xi, p. 514, les place en Hyrcanie, Ptolémée dans la Margiane; Mela les déclare voisins de la mer; l. iii, c., v. 35 : « Jam ad fretum Derbices. »

Quinto-Curce les comprend dans la revue que Darius passe de ses troupes dans les plaines de la Babylonie; l. i, c. 2 : « Derbices quadraginta millia peditum armaverant : pluribus hærebant ferro præfixæ hastæ, quidam lignum igni duraverant : hos quoque duo millia equitum ex eadem gente comitata sunt. »

Le nom de ce peuple a été souvent défiguré dans les manuscrits. D'abord, l'orthographe varie entre Δερβίχαι et Δέρβιχες; ce dernier nom est suivi par Strabon, Pline, Mela, Elien, dans son *Hist. div.*, l. iv, c. 1, offert dans les premières éditions Βερβίχαι, où, d'après la correction de Casaubon, on devrait lire Δέρβιχες; cependant, Perizonius lit Δερβίχαι : c'est ainsi que Ptolémée les nomme, l. vi, c. 10. Elien dit la même chose que Porphyre. Voici comme il s'exprime : « Les Derbices tuent les septuagénaires, en immolant les hommes, en pendant les femmes. »

Denys, le périégète, 734, les orthographie Δερκέβιοι, Μάρδος, Δερκεβίωντε και ἀφνείων πόμα Βάχτρων, pour Δερβίχων ou Δερβιχίων, v. 738, le même :

Δερκέβιοι δ' ἑτεροῦθεν ἐφ' ὕδασι κασπίοισι,  
Τοὺς δὲ μέτ' ἀντολίηνδε, πέρην κελάδοντος Ἀράξου  
Μασσαγέται ναίουσι.

On lit dans Étienne de Byzance :

Δερβίχαι, ἔθνος πλησίον τῶν Ὑρκανῶν. Ἀπολλώνιος δὲ δις τὸ Κ γράφει.  
Κτησίας δὲ Δερβίους αὐτοὺς φησὶν ἢ Δερβίσσους.

On voit combien, même anciennement, l'orthographe de ce nom était incertaine. N'ayant que l'édition de Xylander, je ne puis juger de ce que Berckelius et Holstenius ont dit sur ce nom et sur ce passage d'Étienne.

Berckelius lit Δερβίχαι, et renvoie à Saumaise sur Solin, qui a défendu cette orthographe. Le manuscrit palatin de Ptolémée lit : Δερβίχαι οἱ καὶ Δερκέβιοι. Quant à leur usage d'assassiner leurs vieux parents et de les dévorer, Strabon le déclare l. xi, c. 10, § 8, p. 520 : Τοὺς ὑπερὸ ἑβδομήκοντα ἔτη γεγονότας σφάττουσιν, ἀναλίσκουσι δὲ τὰς σάρκας οἱ ἀγχιιστα γένους, τὰς δὲ γραῖας ἀπάγχουσι, εἶτα θάπτουσι. « Ils égorgent les vieillards

septuagénaires, et les plus proches parents les dévorent; ils pendent et enterrent les vieilles femmes. » Au reste, dans leur législation, la mort était infligée pour le moindre délit. Le même, *ibidem* : Ἐπὶ μικροῖς οὗτοι ἐφάττουσι.

Méla, l. III, c. 7, dit la chose d'une manière générale en parlant des peuples de l'Asie. « Quidam proximos parentes priusquam annis aut ægritudine in maciem eant, velut hostias cædunt; casorumque visceribus epulari fas et maxime piuni est. »

Voici pour les Derbyces :

Les Massagètes sont surtout connus dans Hérodote par la campagne que Cyrus fit contre eux, qui termina sa vie et ses succès par un revers. « Cette nation, dit cet historien (1-201), est populeuse et vaillante; elle habite vers l'Orient, au delà de l'Araxe (l'Oxus); (voir Hardouin, sur Plin., l. VI, 16 ou 18; Ducange, sur Nicéphore Bryen, p. 304). En face des Issédons, à l'orient de la Caspienne, dit-il encore (1-204), il existe des plaines immenses dont les Massagètes occupent la plus grande partie. » Le même confirme (1-216) le récit de Porphyre. « Lorsqu'un homme est devenu bien vieux, tous ses parents se réunissant l'immolent, et avec lui tous ses troupeaux, et ils dévorent ces viandes dans un festin. Ils considèrent cette manière de mourir comme la plus heureuse. »

Strabon, l. XI, c. 10, § 6, p. 513, dit : « Les Massagètes regardent comme la mort la plus heureuse d'être mis en pièces lorsqu'ils sont avancés en âge. On mêlait cette viande avec celle des troupeaux, et l'on dévorait le tout ensemble. Ceux qui mouraient de maladie étaient jetés comme des impies qui n'étaient dignes que d'être la pâture des bêtes. »

Salluste le philosophe, dans le recueil de Gale, p. 262, chap. IX : Διὰ τί γὰρ Μασσαγῆται μὲν τοὺς πατέρας ἐσθίουσι; pourquoi les Massagètes mangent-ils leurs pères?

Hérodote dit la même chose des Issédons, l. IV, c. 28 :

« Lorsqu'un homme perd son père, tous les parents amènent des moutons, puis, après les avoir immolés, ils en découpent les chairs qu'ils mêlent avec celle du père mort, qu'ils coupent également, et font un repas commun avec toutes ces viandes. » Zenobius, cent. V, 25, ubi pro Σιδῶνες legendum Ἰσσηδῶνες. Voyez Hérodote, livre III, ch. 38, où il parle des Calatiens, peuple de l'Inde, et ch. 99, des Padéens qui tuent et mangent les malades.

Les Tibaréniens ont moins de célébrité encore que les autres peuples; cependant Apollonius de Rhodes (Argon, 11, 377) nous donne leur posi-



tion géographique sur les bords du Pont-Euxin, près des Chalybes Ἄγγι δὲ ναυτεύουσι καλέβρητες Τιβάρηνοι Ζητός εὐξείνῳ γωνυαίῳ ἐπὶ δὲ ἀρκῆν. Dans sa retraite, Xénophon traversa leur pays.

« La Tiharénie, dit Etienne de Byzance, est un pays situé sur les limites du Pont, confinant aux Chalybes et aux Messynœces. »

Enfin Strabon, l. XII, C. 3, 918, p. 548 : « Au dessus de Trébizonde et de la Pharmacie sont les Tiharédiens, etc. » J'ignore si ce sont les mêmes peuples que Cicéron nomme Tibarani, voisins des Eleuthérociliens. Epistola ad Catonem, epistol. ad diversos, 15-4 : « His erant finitimi pari scelere et audacia Tibarani : ab his Pindenisso capto obsides accepi. » L'Asie-Mineure entière sépare la Cilicie du royaume de Pont, dans lequel habitaient les Tiharédiens. Il n'y a donc pas lieu de croire qu'ils soient identiques. Ephore, cité par Etienne de Byzance, déclare qu'ils ne songeaient qu'à jouer et à rire. C'est ce qu'a traduit Méla, l. 1, c. 19, 70 : « Tibareni Chalybos attingunt quibus in risu lusuque summum bonum est. » Enfin Zenobius, proverbia. Cent. V<sup>o</sup> 25. » Lorsque les femmes des Tiharédiens accouchent, ils se bandent la tête et se mettent au lit. Cette même fable est répétée par Apollonius de Rhodes. L. 11, 1010 :

Σώοντο παρέξ Τιβάρηνίδα γαῖαν·

Ἐνθ' ἐπαὶ ἄρ κα τέκωνται ἐπ' ἀνδράσι τέκνα γυναῖκες ,

Αὐτοὶ μὲν στενάχουσι ἐνὶ λεχέεσσι παύοντες ,

Κράατα δησάμενοι· ταὶ δ' εὖ κομέουσι ἐδωδῆ

Ἄνερας ἤδὲ λαστρὰ λεχώια τοῖσι πένονται.

Ce récit, vrai ou faux, est dû à Métrodore d'Amphipolis : Ἐν τοῖς νομίμοις, et non pas ἐν τοῖς νόμοις, à ce que nous apprend le Scholiaste ; quant à la correction νομίμοις, elle repose non-seulement sur le sens commun, mais sur l'autorité de Clément d'Alexandrie, en Protreptico, p. 56 : Νυμφόδορος ἐν νομίμοις βαββαρικοῖς. L. 10, Stomatium, p. 333 : Νυμφόδορος δ' Ἀμφιπολίτης ἐν τριτῷ νομίμων Ἄστιας.

Il est étonnant que dans la dernière édition du Scholiaste d'Apollonius, M. Scheffer, qui l'a soignée attentivement, ait laissé subsister cette faute. Du reste, cette race fondue dans les empires successifs des Perses et de Mithridate, n'a laissé que peu de souvenirs historiques, et le trait par lequel Porphyre et Théodoret disent qu'ils précipitent de rochers abruptes leurs parents κατακρημνίζουσι ; tandis que S. Jérôme les fait suspendre :

« Quos dilexerunt senes suspendunt in patibulis. » On doit peut-être attribuer au rapprochement des verbes κατακρημνίζω et κατακρημνιάω, la confusion qu'a pu commettre S. Jérôme.

Cet usage de précipiter les vieillards pour terminer leurs jours était aussi partagé (au rapport d'Élien, Var. hist., IV, c. 1, § 4) par les habitants de la Sardaigne. J'ai suivi le texte de M. Coray. Loi de Sardaigne : « Les enfants armés de massues frappent leurs pères jusqu'à les faire mourir, et ils les enterrent, regardant comme un déshonneur de les laisser vivre par trop vieux, parce qu'on doit commettre beaucoup de fautes lorsque le corps est épuisé par la vieillesse. » Ce texte a acquis plus de clarté et de consistance depuis la publication des scholies de Platon par Rubnkenius, p. 144; on y voit que ce récit est dû à Timée, et qu'Élien n'a pas bien rendu sa pensée. Déjà Zénobius rapporte ce récit de Timée (Proverbiorum, V. 85), mais incomplètement. Voici ce que dit le Scholiaste, au mot ἀνεκἀγγασέ τε μάλα σαρδάνιον· παροιμία. Οἱ τὴν Σαρδίῳ κατοικοῦντες ὡς φησι Τίμαιος, ἐπειδὴν αὐτοῖς ὑπεργηράσκωσι οἱ γονεῖς (au lieu de ἀπογηράσκωσι), καὶ νομίσωσι ἱκανὸν βαβιακῆναι χρόνον, ἀγούσιν αὐτοὺς εἰς τὸν κόπον, ἐν ᾧ μέλλουσι θάψαι, καὶ καὶ λάκκους ὀρύξαντες, ἐπ' αἰρων χειλῶν τοὺς μέλλοντας ἀποθνήσκειν καθίζουσιν. Ἐπειτα ἕκαστος, αὐτῶν σχίζαν ἔχων, τύπτει τὸν σαντοῦ πατέρα καὶ εἰς τοὺς λάκκους (προσθεῖ) περιωθεῖ· τοὺς δὲ πρεσβύτες χαίροντας ἐπὶ τὸν θάνατον παραγινέσθαι ὡς εὐδαίμονας καὶ μετὰ γέλωτος καὶ εὐθυμίας ἀπολλύσθαι. Ἐπεὶ οὖν γέλῳ μὲν συνέβαινεν, οὐ πάνυ δὲ ὁ γέλως ἐπ' ἀγαθῶν τιμῆ γίνεται, παρὰ τοῖς Ἕλλησι τὴν προκειμένην ῥηθῆναι παροιμίαν.

« Les habitants de l'île de Sardaigne, à ce que dit Timée, lorsque leurs parents vieillissent à l'excès, et qu'ils croient que le temps de terminer leur vie est arrivé, les conduisent dans le lieu auquel ils doivent les inhumer, y creusent des fosses, placent sur le bord ceux qui doivent mourir; ensuite chacun des enfants prenant un bâton en frappe son propre père et le pousse dans la fosse. Les vieillards se réjouissent de se voir mourir, et expriment leur bonheur de périr par des rires et des signes de contentement. Mais comme ce rire n'est pas pour quelque chose qui soit heureux, de là est venu chez les Grecs le proverbe en question : « Rire sardonique. »

(6) Les Hyrcaniens et les Caspiens qu'Eusèbe met sur la même ligne, comme ayant des institutions paisibles, sont assez distants les uns des autres, quoique bordant le grand lac qui a reçu indifféremment le nom de mer Caspienne ou mer Hyrcanienne. « Pluribus nominibus appellatum, etc. »

berrimis duobus Caspio et Hyrcania. » Plin. ; vj, 15. Par la construction de la phrase, on a lieu de penser que ce sont les Hyrcaniens qui livraient vivants leurs vieux parents aux animaux carnassiers, et les Caspiens seulement après leur mort ; toutefois, Cicéron, nous parlant de cet usage des Hyrcaniens ; semble ne l'entendre que des morts. Tuscül. I, 45. « In Hyrcania plebs publicos alit canes, optimates domesticos: nobile autem genus canum illud scimus esse; sed pro sua quisque facultate parat, a quibus lanietur; eamque optimam illi censent sepulcrum. »

Silicus Italicus in Punicis, l. XIII, v. 471.

Tellure, ut perhibent, is mos antiquus Ibera  
 Exanima obscenus consumit corpora vultur.  
 Regia cum hæc posuerunt membra, probatum est  
 Hyrcanis adhibere canes.

Les Caspiens sont accusés, au contraire, d'avoir fait mourir de faim leurs vieux parents, par Strabon, ou Onesicrite cité par lui, l. XI, c. 11, 5, p. 517.

Sous le nom de Perses, Agathias rappelle cependant une conduite à l'égard des hommes encore vivants, qui semble s'accorder avec le récit de Porphyre. C'est dans son second livre, p. 60, de l'édition du Louvre ; après avoir parlé, comme Cicéron, de la sépulture des Perses, qui sont dévorés par les animaux, il ajoute : « Si dans les expéditions guerrières quelques soldats obscurs venaient à ressentir les atteintes d'une maladie grave, ils les transportent à l'écart encore vivants et à jeun. Lorsqu'un de ces hommes a été ainsi séquestré, ils placent près de lui un morceau de pain, de l'eau et un bâton, pour se nourrir tant qu'il en a la force, et en même temps pour se défendre contre les animaux qui viennent pour le dévorer. S'il ne succombe pas ainsi, et que cependant le mal soit assez fort pour lui ôter l'action des mains, alors les carnassiers mangent ce malheureux à demi-mort, et détruisent, pour lui, toute espérance de guérison. Il en est cependant qui sont revenus dans leurs demeures, en recouvrant la santé, maigres, décolorés, et faisant peur à ceux qui les rencontrent, semblables aux spectres que la scène tragique nous représente comme revenant des portes de l'Érèbe (Polydore, dans l'Hécube d'Euripide). Mais ceux qui reviennent ainsi à la santé sont l'objet d'une aversion générale ; on les évite comme des êtres impurs et déjà comptant parmi les habitants des lieux infernaux. Personne de leurs anciens commensaux ne veut avoir de relations avec eux, avant que les magies les aient purifiés

des impuretés de la mort à laquelle on les avait destinés, et où ils avaient puisé une vie nouvelle. »

Stobée, dans le 120<sup>e</sup> discours, rapporte ce mot de Diogène le Cynique, qui disait que si les chiens déchiraient son corps il aurait une sépulture hyrcanienne, si c'étaient des vautours elle serait bactrienne ; cette sépulture n'était pas spéciale à la race hyrcanienne ou caspienne, mais à tous les Perses et surtout aux mages. Cicero. Tuscul. 1, 45. « Magorum mos est non humare corpora suorum nisi a feris sint ante dilaniata. Strabo. » L. xv, C. 3; § 20, p. 735 : « Μάγους οὐ θάπτουσιν οἱ Πέρσαι, ἀλλ' οἰωνοβόρους ἔωσι. Les Perses n'ensevelissent pas les mages; ils les laissent dévorer par les oiseaux. »

Je passe aux Scythes. Notre auteur dit : « Les Scythes enterrent, vivants ou égorgent sur leurs tombes ceux que les défunts avaient plus chéris. » Hérodote donne avec détail, liv. iv, C. 71, le cérémonial des obsèques des rois scythes, et termine en disant : « Ils enterrent après l'avoir étouffé l'une de ses concubines, puis l'échanson, le cuisinier, le grand écuyer, le valet de chambre, le messager, les chevaux, et en général les prémices de tout ce qui lui a appartenu. »

Stobée, discours 120 : « Les habitants de la Tauride, race scythique enterrent avec les rois leurs amis les plus chers. » Quant à ce que Porphyre ajoute d'égorgement sur le bûcher, cela ne peut s'appliquer aux Scythes qui ne brûlaient pas leurs morts, mais aux Indiens, comme chacun le sait.

(7) Les Bactriens exposaient leurs vieillards vivants à la voracité des chiens.

La Bactriane, aux pieds du Paropamisus, occupait le haut Oxus ; ses mœurs ne différaient pas de celles des peuples voisins que nous avons passés en revue. Strabon appuie l'assertion de Porphyre ou plutôt d'Onésicrite cité par lui ; l. xi, c. 11, 3; p. 517.

« Les Sogdianiens et les Bactriens ne différaient pas beaucoup anciennement de la manière de vivre et des habitudes des nomades. Cependant les Bactriens étaient un peu plus humains ; néanmoins Onésicrite en parle d'une manière peu avantageuse. Il dit, en effet, qu'ils livrent vivants leurs malades ou leurs vieillards à la voracité de chiens qu'ils élèvent pour cet usage et auxquels ils donnent dans leur langue le nom d'ensevelisseurs. Hors des murs de la capitale des Bactriens tout était pur ; au dedans, au contraire, tout était rempli d'ossements humains ; mais Alexandre a fait cesser cet usage. »

Plutarque dit : « Les chiens des Hyrcaniens et les oiseaux des Bactriens dévorent les morts d'après la législation du pays. »

19 (8) J'ai ajouté une négation que la construction demandait.

20 (9) Euripide n'a pas pu recevoir de leçons d'Anaxagore : c'est un anachronisme de Diodore.

(10) Censorinus, 4. Anaximander milesius (ait.) videri sibi ex aqua, terraque calefactis exortos esse sive pisces sive piscibus simillima animalia, in his homines concrevisse, factusque ad pubertatem usque (intus) retentos, tum demum, ruptis illis, viros mulieresque qui se jam alere possent, processisse.

Plutarque, Symposiac 8, Problema 8, à la fin, dit la même chose d'Anaximandre, savoir : que les hommes ayant été d'abord contenus dans des poissons, et s'y étant nourris comme enfants, lorsqu'ils s'étaient sentis de force à se défendre, en étaient sortis, et s'étaient saisis de la terre.

24 (11) Diogène de Laërce, dans la vie de Socrate, l. II, seg. 21. Demetrius de Byzance dit que Socrate, sachant que l'étude de la nature ne nous est d'aucune utilité, commença à enseigner la morale dans les boutiques et sur la place publique, disant que l'on devait chercher :

Ὅτι τοι ἐν μεγάροις κακόντ' ἀγαθόντι τέτυκται, etc.

Le même, l. VI, seg. 109, vie de Menecemus : Diocès rapporte à Diogène ce mot que d'autres donnent à Socrate. V. Aulugelle ; l. XIV, 6. « Mea neotes de uno maxime illo verba Homeri quarunt, quoniam Socrates pro omnibus semper rebus sibi esse cordi dicebat :

Ὅτι τοι ἐν μεγάροις κακόντ' ἀγαθόντι τέτυκται.

Sextus empiricus adv. mathem., l. VII, 21, p. 374.

Socrate proclamait qu'il ne fallait rien chercher d'autre : Εἰ μὴ

Ὅτι τοι ἐν μεγάροις κακόντ' ἀγαθόντι τέτυκται.

Enfin, Eusèbe lui-même, l. XV, c. 62, p. 865, rend ce même proverbe à Socrate.

« Socrate disait avec raison que, des choses, les unes sont au-dessus de nous, les autres sont indifférentes pour nous. Ainsi, la physique est au-dessus de nous ; celles qui suivent la mort nous sont indifférentes ; il n'y a que celles de l'humanité qui nous intéressent : c'est pourquoi, renonçant

aux recherches physiologiques à la suite d'Anaxagore et d'Archelaüs, il étudiait *ὅτι τ' ὄ...* »

(12) Les auteurs de l'histoire philosophique ont été partagés sur l'exactitude de cette assertion. Anaxagore, le premier, a préposé l'intelligence (Νοῦς) comme cause de tout ce qui existe : ce qu'Eusèbe répète encore à la fin du l. x, p. 504 de la *Prép. évang.* « Anaxagore, fils d'Hégésiboule de Clazomène, est le premier qui ait redressé l'enseignement sur les principes des choses. Non-seulement, comme ses devanciers, il a donné des doctrines sur la nature des choses en général ; mais aussi sur la cause qui les a mises en mouvement. Dans le principe, dit-il, toutes les choses étaient mêlées ensemble (τὰ χρεῖματα ὁμοῦ πεφυρμένα) ; l'intelligence, y entrant, a substitué l'ordre au désordre : Νοῦς δ' εἰσαλθὼν αὐτὰ ἐξ ἀταξίας εἰς τάξιν ἤγαγεν » : ce qui donne à supposer qu'avant Anaxagore la cause efficiente et première était inconnue, comme cause intelligente ou comme esprit.

Rappelons d'abord les autorités qui attribuent l'honneur de cette découverte à Anaxagore ; nous verrons ensuite si, avant lui, on avait proclamé cette grande pensée, et qui l'on doit en regarder comme le véritable auteur.

Diogène Laërce débute ainsi dans l'histoire de ce philosophe : « Anaxagore, fils d'Hégésiboulos ou d'Euboulos, de Clazomène, fut le premier qui subordonna la matière à l'intelligence ; » Diogène n'a été en cela que le copiste de plus graves autorités : Platon, dans le *Phédon*, fait parler ainsi Socrate, t. 1, p. 97 ; Eusèbe a répété le même passage, l. xiv, 15, p. 752 de la *Prép. évang.* :

« J'entendis un jour quelqu'un, qui lisant dans un livre d'Anaxagore, disait que c'était certainement l'intelligence (Νοῦς) qui, comme cause, avait disposé toutes choses ; je fus ravi de cette découverte : il me sembla qu'en quelque sorte c'était une heureuse idée de dire que l'intelligence était la cause de tout ce que nous voyons. J'accueillis donc avec joie le maître que je croyais avoir rencontré dans Anaxagore, qui m'enseignait la cause de tout ce qui existe, en la plaçant dans l'intelligence. »

Plutarque, dans la *Vie de Périclès*, c. 14 :

« Le premier, Anaxagore, fit présider à l'universalité des choses comme principe d'ordre, non la fortune ou la nécessité, mais l'intelligence pure et sans mélange »

Le même, Plutarque, *In Placitis philosophorum*, ou son pseudonyme ;

l. 1, c. 3, répète les mêmes choses d'Anaxagore. Ce passage manque aux citations qu'en a faites Eusèbe, *Prép. évang.*, l. XIV. Il est tronqué dans Stobée, l. 1, *Églog physic.*, § 28. Le même, Plutarque, prétend trouver dans Anaxagore le double principe du mal. *De Iside*, c. 48: « Ἀναξαγόρας δὲ νοῦν καὶ ἀπειρον. » Anaxagore a reconnu l'intelligence et l'infini. » C'est une erreur. Tout le troisième chap. du premier livre des *Métaphysiques* d'Aristote passe en revue les opinions des philosophes sur les causes premières, et démontre par quelle suite de raisonnements Anaxagore a été amené à conclure que la cause réelle des choses était le *Noûc*. Il distingue les principes de la matière inerte, qu'il nomme *homoiomeris*, que Lucrèce a jugé intraduisible, t, 830 :

Nunc et Anaxagoræ scrutemur homosomeriam,  
 Quam Graii memorant, nec nostra dicere lingua,  
 Concedit nobis patrii sermonis egestas.

Il leur attribue l'infinité; mais ensuite, ayant remarqué que le changement des formes constituait la cause efficiente de l'univers, il a recherché si elle était une ou multiple; « car ce n'est pas le *substratum*, dit-il, qui peut se changer lui-même; chercher ce principe, ajoute-t-il, serait donc chercher ce que nous pourrions appeler le principe du mouvement. » Après avoir fait connaître les effets de la lassitude sur les uns, de l'incertitude pour les autres, le stagirite continue: « Cependant, ne trouvant dans les principes matériels aucune raison suffisante des phénomènes naturels, la force de la vérité les a fait recourir à un principe effectif. Ce ne peut être, en effet, ni la terre ni rien de semblable qu'on peut donner pour cause raisonnable de ce qui est bien, et de ce qui vient à bien: ce n'est pas non plus une chose bonne et admissible que de l'attribuer, comme quelques-uns l'ont fait, au hasard et à la fortune.

« Celui donc qui a dit que, comme dans les animaux, il existait, dans la nature, une intelligence qui était cause de l'ordre et de l'arrangement qui y règne, celui-la a apparu comme un homme rassis et jouissant de toutes ses facultés au milieu des discoureurs sans raison, et au hasard, qui l'avaient précédé. Or, nous savons qu'Anaxagore a la réputation d'avoir le premier publié cette doctrine; cependant, il existe un soupçon, une accusation qu'Hermotime de Clazomène l'avait dit avant lui. » Cette revendication d'Aristote, en faveur d'Hermotime, n'a pas eu de retentissement dans l'antiquité; elle est d'autant plus invraisemblable qu'Anaxagore passe pour

avoir puisé les principes de la philosophie auprès d'Anaximène de Milet. Cic., *De N. D. I.*, II : « Anaxagoras qui accepit ab Anaximene disciplinam. » Strab., l. XIV, p. 645. Eadem tradit Diog. Laert., *In Vita. Initio* »

Quant à cet Hermotime, qu'on veut opposer à Anaxagore, il n'est connu que comme un jongleur qui faisait répandre que son âme sortait de son corps pour aller divaguer à droite et à gauche : ce qui lui donnait la faculté de prédire les altérations météorologiques, et fut cause de sa mort. On voit cela dans les histoires incroyables d'Apollonius Dyscole, publiées par Meursius, c. 3.

Anaxagore le physicien, citoyen de Clazomène, fut disciple d'Anaximène de Milet. Cependant, les commentateurs d'Aristote, savoir, Alexandre, d'Aphrodisé, *Apud simplicium*, lib<sup>o</sup>-8<sup>o</sup> ; *Physicorum*, p. 321, Philoponus, ont répété ce qu'avait dit leur maître. Sextus le pyrrhonien, *Adv. Math.*, l. IX, 7, p. 549, l'a dit aussi, mais d'après Aristote.

« Anaxagore dit que toutes choses étaient confuses, et que l'intellect, étant survenu les avait débrouillées ; mais Aristote dit qu'Hermitime de Clazomène, que Parménide d'Elée et, bien avant eux, Hésiode avaient partagé cette opinion. »

Il est impossible d'être de plus mauvaise foi que ce sceptique, qui, dans son but avoué de ruiner les doctrines les plus saines et les opinions les plus accréditées les unes par les autres, fait dire à Aristote ce qu'il n'a pas dit. Nous avons vu comment il attribue la première publication de cette pensée à Hermitime : il existe un soupçon, αἰτίαν δ'ἔχει. Quant à Parménide et à Hésiode, voici ses expressions, *Métaphys.*, l. I, c. IV : « On pourrait soupçonner qu'Hésiode, le premier, a cherché quelque chose de pareil, puisque, plus que personne, il a placé l'Amour comme principe dans les choses, aussi bien que Parménide ; en ce qu'une cause est indispensable dans les existences, pour les mouvoir et les contenir. Qu'il nous soit permis de juger plus tard ce différend, savoir qui le premier a professé cette doctrine. »

Cette confusion des doctrines d'Hésiode et de Parménide avec celle d'Anaxagore, fait peu d'honneur au discernement d'Aristote. Quelle parité peut exister entre ce mouvement physique et brutal de l'animal qu'on nomme Amour, et la notion épurée de l'intelligence ? Mais, enfin, Aristote n'a pas dit proprement qu'Hésiode et Anaxagore avaient exprimé une même pensée. Est-ce par un sentiment d'envie qu'il a voulu ternir l'éclat de la profession d'Anaxagore, au point de lui assimiler l'éros grossier d'Hésiode et de Parménide, et le rival obscur Hermitime ? mais, enfin, il



n'a pas dit formellement qu'Hésiode et Anaxagore pensaient de même, τὰ αὐτὰ φρονεῖν, comme le veut Sextus; il ne l'aurait pas pu sans se faire tout, et il s'est bien gardé de revenir sur ce jugement, au moins dans ce que nous avons de lui; c'est avec plus de convenance, et tout autrement, qu'il en parle dans le huitième livre de l'*Audition physique*, ch. v, p. 588, de Duval: « Anaxagore a parlé avec parfaite raison lorsqu'il a dit que le νοῦς était impassible et sans mélange, puisqu'il lui attribuait le principe du mouvement. » On ne voit plus ici reparaitre Hermodote.

Simplicius, dans son commentaire sur le même traité, folio 285, recto, de l'édition Aldine, 1526, dit: « Il confirme, par un garant illustre, que le premier moteur est immobile, en donnant des louanges à la doctrine d'Anaxagore qui, posant comme base que le νοῦς est le premier moteur, suppose en même temps qu'il est immobile, sans mélange et simple. — Le même Aristote, *De Cælo*, l. III, c. 2: « Aucun des effets conformes à la nature n'est produit au hasard; et il me semble qu'Anaxagore a bien fait de poser en principe que l'ordre s'est établi dans le monde par des agents immobiles. »

Simplicius cite, à cette occasion, cette sentence d'Anaxagore: « Ἦν πάντα ἑμοῦ χρήματα· ὁ δὲ νοῦς διακρίνας ἐκόσμησε. » On voit qu'il a remplacé ἐισελθὼν par διακρίνας, folio 143, éd. Aldin., 1517 verso. Au reste, cette sentence d'Anaxagore n'est pas partout énoncée dans les mêmes termes. Enfin, l. XII, *Métaphys.*, c. 6, il le désigne sous le nom générique οἱ φυσικοὶ· ὡς λέγουσιν οἱ φυσικοὶ· ἦν ἑμοῦ πάντα χρήματα.

Proclus, sur le *Timée* de Platon, au commencement, semble parodier ce qu'Aristote avait dit dans le passage cité de la *Métaphysique*: « Anaxagore paraît être le premier qui, pendant que tous les autres sommeillaient, ait aperçu que l'intelligence est la première cause de tout ce qui se passe. »

Themistius, *Orat.* xxvi, p. 317: « Anaxagore est le premier qui ait admis l'intelligence et la divinité à la création de l'univers, sans rattacher le tout à la nature des corps.

Je ne citerai pas la plate compilation de Cedrenus, qu'on peut lire p. 158, t. I, de l'édition du Louvre.

Clément-Alexandre, *Stromat.*, l. II, p. 435: « Ἀναξαγόρας πρῶτος ἐπέστησε τὸν νοῦν τοῖς πράγμασι; » mais, ajoute ce père, il ne s'en tint pas là, et ne garda pas la dignité de la création, en inventant des tourbillons absurdes, etc.

Clément veut, dans ce passage, comparer à celle de Moïse la cosmogonie des anciens, et en montrer la supériorité. Après Thalès et les autres,

Il vient à Anaxagore, qui, évidemment, s'est élevé au-dessus de tous les philosophes antérieurs, en donnant à l'esprit, l'origine des choses, comme ordonnateur; mais ensuite Clément veut rabaisser le mérite de cette induction, en disant qu'Anaxagore s'est, en quelque sorte, départi de sa première doctrine, par l'adjonction des tourbillons. Qui ne voit pas ici que saint Clément ou se trompe ou veut nous tromper? Il n'y a rien de contradictoire dans les deux énoncés; l'explication des lois de physique générale qu'Anaxagore, ainsi que Descartes, rendait par l'existence des tourbillons, ne venait en rien contrarier son principe de la production du mouvement et de l'arrangement du monde par un esprit immobile et incorporel. Ce créateur ou cet ordonnateur, comme on voudra l'appeler, a maintenu son ouvrage par les lois de physique générale, qui en règlent les mouvements; ce sont, suivant lui, les tourbillons *Δίωκα*, qui exécutent toute la rotation de l'univers: cela n'a rien d'absurde. Avant Newton, Descartes avait attribué la cause secondaire des effets naturels aux tourbillons ou à l'impulsion; depuis, le docteur anglais y a substitué l'attraction. Mais si Newton a renversé les théories de Descartes, ce n'est pas qu'elles fussent absurdes, mais parce que son exposition de la gravitation générale des corps était une solution plus complète, et satisfaisant mieux aux conditions du problème que celle de son antagoniste.

Anaxagore, le premier, préposa l'intelligence aux choses; à ces autorités grecques, j'ajouterai celle de Cicéron, avec d'autant plus de raison que j'aurai lieu de l'opposer à lui-même. Dans le passage déjà cité de cet auteur, il dit: « Anaxagoras qui accepit ab Anaximene disciplinam, primus omnium rerum descriptionem et modum mentis infinitæ vi ac ratione designari et confici voluit ». Et cependant, il avait dit avant, dans le même chapitre, ce qui semble une contradiction: « Thales milesius qui primus de talibus rebus quæsiuit (de naturalibus) aquam dixit esse initium rerum, Deum autem *Mentem* quæ ex aqua cuncta fingeret. » Lactance, l. 1, c. 5, répète mot pour mot Cicéron: « Thalès Milesius qui unus e septem sapientum numero fuit, qui que primus omnium quæsiuit de causis naturalibus tradidit, aquam esse dixit ex qua nata sint omnia, Deum autem esse mentem qui ex aqua cuncta formaverit. »

C'est cette dernière assertion qui demande explication. Avant Cicéron, nul écrivain grave n'a énoncé que Thalès eût conçu l'idée d'une divinité créatrice du monde, et placée hors du principe matériel. Aristote dit, *Métaph.*, l. 1, c. 5: « Τας ἐν ἑλης εἶδει μόνον φησθησαν ἀρχας εἶναι πάντων ». La plupart des philosophes n'ont pas pensé qu'ils dussent chercher

les principes de toutes choses, ailleurs que dans les formes de la matière. Et Thalès, qui a ouvert cette carrière, était incontestablement de ce nombre. On a cité, à l'appui de l'assertion de Cicéron, une confirmation bien récente et de bien peu de valeur, Cyrille d'Alexandrie qui, dans ses invectives contre Julien, l. 1, c. 4 s'exprime ainsi : « Thalès de Milet dit que Dieu est l'intelligence ou l'esprit de l'univers. » Indépendamment du peu de clarté de cette expression, on a un exemple fameux de l'inexactitude de ce père, qui cite dans le même ouvrage Sanchoniaton, d'après les Stromates de Clément d'Alexandrie, qui n'en parle pas, et sur la traduction de Joseph, qui ne l'a pas même nommé; Virgile a mieux rendu l'idée d'Anaxagore, *Énéide*, l. vi, 726 :

« ..... Totamque infusa per artus,  
Mens agitat molem et toto se corpore miscet »

Thalès croyait à l'existence des dieux, aussi bien qu'Anaximandre, Anaximène, Empédocle, et tous les physiiciens qui ont cherché dans la matière le principe d'existence des choses, et ce serait leur faire injure que de les ranger sur la même ligne qu'un Théodore de Cyrène ou qu'un Diagoras de Melos; mais nos idées chrétiennes ne sont pas celles des anciens, et c'est un prisme à travers lequel nous jugeons parfois fausement ceux-ci : cette erreur, qui nous fait prendre des notions révélées pour des notions naturelles, a déjà été remarquée par Warburton, traduit par Sibouette, *Dissert.* 12, t. ii, p. 176. Le quatrième sermon de l'évêque Sherlock, en anglais, roule tout entier sur cette question. En conséquence, nous qualifions souvent d'athées ceux qui n'ont pas eu l'idée du Créateur, qui de rien a fait toutes choses, ou du moins, d'une intelligence tout-à-fait séparée de la matière qui l'a pétrie et façonnée; c'est ce que Anaxagore a proclamé le premier, ce que Socrate, Platon, Aristote, et tant d'autres, ont accepté, et ce que n'avaient compris ni Thalès ni tous les devanciers d'Anaxagore. Un apophthegme de celui-ci, cité par Diogène Laërce et répété par Stobée, porte que, interrogé sur ce qu'il y avait de plus ancien, il répondit, « Dieu, car il n'a point de génération. » Il disait aussi, d'après Aristote, *De Animâ*, l. 1, 8 : « Ce que. » Cicéron a traduit ainsi *De Legibus*, l. 11 : « Thales qui sapientissimus in septem fuit, aiebat homines existimare oportere quæ cernerentur deorum esse plena. »

Il croyait à des dieux, mais non pas comme ayant précédé l'existence des choses, et l'ayant procurée. Il ne diffère pas en cela d'Homère, qui fait aussi de l'eau l'origine des choses et des dieux, *Iliad.*, l. v, 202,

Ἐκείθεν τε θεῶν γίνεσθαι καὶ μητέρα Τηθύν.

Et *ibidem*, versu 246 :

Ἄκαστου ὄκερ. γένεσις πάντεσσι τίθηται,

ni d'Hésiode, qui ne fait apparaître les dieux qu'après le débrouillement du chaos, et qu'après leur avoir donné la terre pour support, *Theog.*, 118 :

Ἦτοι μὲν πρότεστα χάος γένετ' ; ἀτὰρ ἔπειτα  
Γαί' εὐρύστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ  
Ἄθανάτων, οἱ ἔχουσι κάρη νιφόθροο Ὀλύμπου.

Cette opinion était tellement enracinée qu'Aristophane dit au vers 477 des oiseaux : Si les oiseaux ont précédé la terre, ils ont donc précédé les Dieux :

Οὐκοῦν δῆτ' εἰ πρότεροι μὲν γῆ, πρότεροι δὲ θεῶν ἰγένοντο.

« Hésiode, dit Plutarque, *De Iside*, c. 57, pourrait passer pour n'avoir pas admis d'autres principes que ceux qu'il nomme les premiers de tous : le chaos, la terre, le tartare et l'*éros* (amour). » Hésiode et tous les théologiens, dit Aristote, *Métaphys.*, 111, c. 4, ne se sont occupés que de ce qui pouvait captiver l'esprit de leurs lecteurs, et se sont très-peu souciés de nous autres (philosophes), en faisant naître d'autres dieux, les dieux dont ils ont fait des principes, et en disant que tout ce qui ne goûtait pas le nectar et l'ambrosie était mortel... ; en effet, si c'est par pure sensualité que les dieux touchent à ces mets, le nectar et l'ambrosie ne sauraient être cause de leur existence divine ; s'ils leur donnent l'existence, comment seraient-ils éternels, puisqu'ils ont besoin d'aliments ? Au reste, ces sophismes de la fable ne méritent guère une attention sérieuse : quant à ceux qui ont employé le langage de la démonstration, on est fondé à leur demander comment des essences provenues de la même origine sont, les unes, éternelles par nature, les autres, soumises à la destruction ? Or, puisque cela n'est pas fondé en raison et ne saurait concorder avec soi-même, il est clair que tels ne sauraient être les principes et les causes de ce qui existe ; celui qu'on peut considérer comme étant le plus d'accord avec lui-même, Empédocle, est dans le même cas. Lorsqu'il dit que la dispute (*νεῖκος*), est un principe et une cause de destruction, on serait tenté de croire qu'il ne serait pas moins un principe de génération ; car toutes les autres choses, excepté Dieu lui-même, en proviennent ; il dit,

en effet : « C'est de lui que tout ce qui est, tout ce qui était et qui sera, a reçu l'accroissement : Les arbres, les hommes, les femmes, les oiseaux, les poissons qui se nourrissent de l'onde amère, et même les dieux doués d'une vie sans mesure, etc. »

On voit par ce passage d'Aristote, et ce qui le suit, que tous les philosophes, avant Anaxagore, croyaient les dieux produits eux-mêmes par le principe universel, matériel, soit qu'il fût simple ou multiple ; savoir : pour les uns l'eau, les autres le feu, les troisièmes l'air, d'où procèdent toutes les créatures. Arist., *Métaph.*, l. III, c. 4.

C'est Anaxagore qui, le premier, a combattu cette erreur. Depuis lui encore, on a vu le chaos de Sanchoniaton, d'Hésiode, remplir de nouveau le rôle de principe.

« Accusilas, dit Damascius, *Περὶ Ἀρχῶν*, codex 1987, folio 567, Accusilas me paraît avoir établi comme premier principe le chaos, (comme entièrement inconnu) des deux principes qui viennent ensuite et après ce principe unique, l'érebe, le principe mâle, la nuit, le principe féminin : celle-ci représente l'immensité, le premier la chose limitée. »

Irenæus, *Contra Hæreses*, l. II, c. 4. :

« Antiphanes in theogonia de nocte et silentio chaos emersum dicit : De hinc de Chaos et nocte cupidinem, et ex hoc lumen : De hinc reliquam secundum eum primam generationem. Post quod rursus secundam deorum generationem induxit et mundi fabricationem. Dehinc de secundis diis narrat hominum plasationem. »

On voit, en résultat, qu'avant Anaxagore on n'avait cherché que dans les éléments de la matière, dans l'immensité, dans l'obscurité, etc., l'origine des choses, et que le philosophe de Clazomène a le premier abandonné cette route, et a attribué au *νοῦς* cette prééminence : il en a obtenu le surnom. Plutarque, au passage cité de la vie de Périclès, dit : « L'habitué le plus assidu de la maison de Périclès était Anaxagore de Clazomène, celui qui avait le surnom de *Νοῦς*. » Nous lisons son épitaphe dans le VII<sup>e</sup> livre, c. 19, des *Histoires diverses d'Élieu*.

Voici l'épitaphe d'Anaxagore : « Ici repose celui qui a le plus approché de la limite de la vérité, quant à l'existence de l'univers céleste : Anaxagore. » On rapporte qu'un autel lui était élevé, qui portait pour inscription, suivant les uns, *Νοῦς*, suivant les autres *Ἀναξάγεια*.

Croit-on que de tels honneurs lui eussent été décernés, que le surnom de *Νοῦς* lui eût été décerné, s'il n'avait fait que répéter ce que Thalès, Parménide, Hésiode, avaient dit avant lui, ou ce que lui aurait enseigné Hermotime ?

(13) Voir Eusèbe, *Démonst. évang.*, l. I, p. 34 de Montagu.

(14) Damascius, dans son livre des Principes, rend ainsi compte de la cosmogonie des Sidoniens : « Les Sidoniens présupposent à tout le Temps, le Désir et la Nuée. Le Désir et la Nuée, s'étant accouplés, donnent naissance à l'air et à Abra, desquels est sorti l'œuf. »

Le même expose la cosmogonie phénicienne, d'après Mochus, en ces termes : « D'abord, et avant tout, fut l'éther, puis l'air, d'où sortit Oulamos, duquel, cohabitant avec lui-même, provint Chousoros (celui qui ouvre) le premier, puis l'œuf, Lips et Notus, qui vintent avant Oulamos. Cet œuf produisit le Ciel, car, s'étant fendu en deux, une des parts forma le Ciel, et l'autre la Terre. » Sur l'œuf, expression symbolique du monde, voir Macrobe, l. VII, 16; Apin cité par Clément le Romain, 6<sup>e</sup> homélie, p. 678 de l'éd. de Cotelier; enfin, ce vers orphique cité par Damascius :

Ἐπειτα δ' ἔτευξε μέγας χρόνος αἰθέρι δῖω  
Ἄεον ἀργύρεον.

Eusèbe, *Prép. év.*, l. III, p. 115, parle d'après Porphyre, du dieu égyptien Kneph, de la bouche duquel sort un œuf, qui donne naissance au dieu Phtha.

(15) Ce passage se trouve déjà ci-dessus, p. 28, avec la variante ἐπιχύσεις pour ἐπιθύσεις.

(16) Le Jupiter Casius a eu un culte qui s'est conservé jusque dans des temps bien postérieurs; l'anthologie contient un anathème de Trajan à cette divinité :

Ζηνι τὸδ' Ἀινέαδης Κασίω Τραϊανὸς Ἄγαλμα  
Κοίρανος ἀνθρώπων κοίρανον ἀθανάτων.

Les médailles de la Syrie phénicienne sont frappées en son honneur.

Voir, sur cette montagne, Saumaise, sur l'Hadrien de Spartien, c. XIV; Wesseling, sur l'Itinéraire antonin, p. 152; *Suidas in voce*; Relandi *Palestina*, tome 2; Boivin le jeune, Mémoires de l'Académie, t. 2, p. 279, et sur le culte des montagnes en général, Maxime de Tyr, 8<sup>e</sup> Diss., p. 129; Dion. Chrysost., 12 Dissert., p. 212; Giraldus, p. 90; *De Diis*.

(17) J'ai suivi la leçon des Mss., 466 et 467, proposée par Bochart, *Geographia sacra*, l. II c, 2, p. 706; Σαμηροῦμος pour Μημοῦμος.

36 (18) Tyr ne peut être la ville, puisque, plus tard, il indique Byblos comme la première ville fermée de murailles. V. Bochart, *Chanaan*, l. II, c. 17 : c'est le lieu de Tyr.

36 (19) Agræus est le nom d'un peuple d'Arabie, dont la capitale, Agra, fut depuis nommée Petrà. Une médaille de ce peuple, citée par Reland, *Palestina sacra*, t. I, l. 3, p. 933, porte sur une face le nom Ἀγραῖος, et sur l'autre, Ζεὺς Κάρσιος.

37 (20) Jupiter machiniste. Voir Bochart, *Chanaan*, II, 2 ; Lucien, *De Sacrificiis*.

Ce nom de Ζεὺς, attribué par Philon à différentes divinités, n'est qu'un nom générique, marque de la divinité, qu'on ne doit pas confondre avec le Ζεὺς fils de Cronus, divinité de la Crète, puis de la Grèce.

37 (21) Le temple portatif dont il est ici question tient à un usage pratiqué surtout dans l'Orient. Nous en indiquerons plusieurs : d'abord, l'arche sainte, dont les fréquents déplacements sont indiqués dans la Bible, entre autres, Livre 1<sup>er</sup> des Rois, c. 6 ; Actes des apôtres, c. VII, verset 43 : cela tenait à la vie errante des premiers humains.

En Égypte, on les nommait *κροτοφόροι* porteurs de divinités. Voir le 6<sup>e</sup> des Stromates, de saint Clément d'Alexandrie : Voir Macrobe ; *Satur-nales*, II, 4.

« Vehitur simulacrum Dei Heliopolitani ferculo, veluti vehuntur in pompa ludorum circensium, deorum simulacra ; et subeunt plerumque provinciæ proceres ; raso capite, longi temporis castimonia puri.

Servius, sur le vers 68 du 6, livre de l'*Énéide* :

..... Da Latio considerare Teucros,  
Errantes que deos, agitataque numina Trojæ.

Certe *Ξόανα* dicit : Id est simulachra brevia que portabantur in lecticis, et ab ipsis mota infundebant vaticinationem.

Eustathe, sur le vers 423 de l'*Iliade*, t. , p. 128 de l'éd. de Rome.

Τινὰς μὲν ἱστορικῶς θεράπευσον, λέγοντας δὲ, etc.

Il y en a qui interprètent ce vers historiquement, en disant qu'il y a, à Diospolis d'Égypte, un temple de Jupiter, d'où les Éthiopiens tirent la statue du dieu et des divinités qui l'accompagnent, pour lui faire faire le tour de la Libye. Hérodote parle également, au chapitre 65 de son *Eu-*

terpe, de la divinité paprémittique, dont la statue était dans un petit temple de bois doré, et qu'on transportait la veille dans une autre chapelle, d'où on la sortait sur un char à quatre roues, etc. Voir Diodore de Sicile, l. II, p. 88.

Si l'on en croit Goguet, *Extrait des Historiens chinois*, t. 6, p. 220, de l'origine des lois, cet usage se retrouve en Chine.

(22) Voir, sur la diversité des orthographes de ce nom, ce qu'on lit, p. 133, sur les Dioscures cabiriens; voir Hemsterhuy sur Lucien, t. 1, p. 281 de l'édition in-4°.

(23) Élioum le très-haut.

*Pausanias Bœotiques*, c. 8. Il y a à Thèbes, près des portes nommées *Hypsistæ*, un temple de Jupiter Hypsistos Hesychius: Ἐλιστος ζεὺς ἐν Θήβαις. Une même dénomination, suivant Hesychius, est donnée à un dieu de Chypre. C'est, évidemment, le dieu phénicien transporté dans l'une et l'autre contrée. Valckenaer rappelle, à cette occasion, Melchisedech: Ἰσαδὸς τοῦ ὑψίστου.

(24) Ouranos.

Lactantius, *De falsa religione*, c. xv: «Privatim singuli populi gentis aut urbis suæ conditores, seu viri fortitudine insignes, seu feminae castitate, summa veneratione coluerunt; ut Ægypti Isidem; Manri, Jubam; Macedones, Cabirum; Pœni Uranum; Latini, Faunum.

(25) Cronus, dont le nom fut traduit en latin par Saturne, est nommé *Bel* ou *Bal*, principalement par les habitants des contrées orientales.

Théophile, à Autolycus, l. III, p. 394 de l'édition de Christophe Wolf.

Ἐνιοὶ εἰδόντες τὸν Κρόνον καὶ τοῦτον αὐτὸν ὀνομάζουσι Βήλ καὶ Βάλ, μάλιστα οἱ ὀικοῦντες τὰ ἀνατολικά κλίματα Παρὰ δὲ Ῥωμαίους Σατούρνους ὀνομάζεται.

(26) Qu'on nomme Sitan. Scaliger, dans son *Recueil de fragments*, p. 3, lit Dagon, qu'on nomme poisson (ἰχθὺς). Il est réfuté par Bochart, *Héérozoïcon*, 1, 8. Voir Valckenaer, p. 15 de la Dissertation sur Aristobule.

(27) L'opinion des pierres bêtes, ou animées, repose sur plus d'un témoignage ancien. M. Falconnet a consacré un Mémoire à les recueillir



• dans le 6<sup>e</sup> tome des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*; elles sont identiques, suivant lui, à celles nommées ophites ou sidérites, par Orphée, *De lapidibus*; leur nom phénicien est *Abadir*. Priscien; l. v, p. 647 de l'édition de Putschius.

« Abadir dèus est : (le troisième fils d'Ouranus) dicitur et hoc nomine lapis ille quem Saturnus dicitur devorasse pro Jove quem Græci Βαιτύλον vocant. »

Voyez le grand étymologiste. *Hasychius in voc.* Damascius, *Vie d'Isidore*, cité par Photius in *Bibliotheca*, proférail, à ce sujet, beaucoup d'impriétés : Μύρια παραλογιστὴ δξια γλώσσης ἀσθεύσης.

Elles sont, suivant Falconnet, connues également sous le nom de *pierres de foudre*, devenues célèbres sous celui d'*aéroïthes*.

*Sotacous*, dit Pline, 37-26, reconnaît deux sortes de pierres de foudre : les céraunites noires et les rouges, qui ressemblent à des baches. Falconnet croit le nom de bétyle étranger à la langue grecque; à tort, à mon avis. Priscien le déclare, et le grand étymologiste fait dériver ce mot de βάλειν, qui signifie une fourrure de mouton ou de chèvre; comme de στόμα στομύλος de χρέμης χρεμύλος; dans la 4<sup>e</sup> lettre de Chion, à *Matris*, du recueil *Des Epistolographes*, c'est un nom propre. Ce qui valut ce nom à la pierre offerte à Saturne, à dévorer, au lieu de Jupiter, c'est qu'elle était recouverte d'une peau de chèvre. La terminaison en ir d'Abadir est toute phénicienne : Gadir (Cadix), Cabir, etc. D'après ces considérations, on doit réformer le grand étymologiste; p. 192 de Sylburge.

Βαιτύλος λίθων τὸ ἕρος τῆς Ἰλίου πόλεως. On doit suppléer d'après le lexique de saint Cyrille :

Βαιτύλος λίθος, γινόμενος κατὰ τὸν λίθων τὸ ἕρος, τῆς Ἰλίου πόλεως, qu'on a, mal à propos, transformé en Ἰλίου, dont la correction ἡλίου n'est pas plus heureuse, puisque nous savons que Hif ou Hel est le nom de Saturne en phénicien; lequel n'a aucune relation avec le soleil. Il est à croire que la ville d'Héliopolis est une falsification grecque du dieu Saturne Hilo ou Helopolis, le même que Elgabal d'Édesse : « Montagne Saturne, dieu montagne, dieu Saturne.

(28) *Étienne de Byzance*, *In voc.* : Νίσιβις πόλις ἐν τῇ ἡλιατῇ τῇ πρὸς τῷ Ἰγγρητι ποταμῷ. Φιλων ἐν φοινικικοῖς. Σημαίνει δὲ ὡς φησι Φίλων τὰς στήλας. C'est vraisemblablement ici que Philon, qui entremêlait à son histoire des observations grammaticales, géographiques et autres, avait fait cette remarque : c'est une nouvelle preuve de son authenticité.

On voit, en outre, combien les limites du royaume de Coenus excédaient celles de la Phénicie proprement dite, puisqu'elles s'étendaient jusqu'à Ninive, sur le Tigre, ville célèbre dans le Bas-Empire.

(29) L'Apollon tyrien avait un temple célèbre à Utique, au rapport de Pline. I. XVI, 79.

Le temple d'Apollon à Carthage, situé dans le quartier nommé Coston, fut pillé par les soldats romains lors de la prise de cette ville par Scipion Émilien. Voir Appien, *De Bellis punicis*, c. 79.

Son nom est invoqué dans le traité signé par les Carthaginois et Philippe, roi de Macédoine, père de Persée. Voir les fragments du 7<sup>e</sup> livre de Polybe.

(30) Adad. Sur ce nom, voir Macrobe; *Saturnal.* I, 23, et Josèphe, *Antiquités judaïques*, Passim.

Le nom de fils d'Adad ou Benadad est très-commun parmi les rois de Damas.

(31) Bochast traduit par Asterias un aigle de la grande espèce. Chanaan, II, 2, p. 709.

(32) La Minerve phénicienne, introduite en Grèce par Cadmus, s'appelle Ὀγγα ou Ὀγγα : ce fut le fameux palladium enlevé à Troie par Ulysse.

Δελφινόσημόν κλέψα φοινίκης θεᾶς,

dit Lycophron, *Alexandra*, v. 658.

Son nom de Ὀγγα était porté à Thèbes. Le scholiaste d'Eschyle, sur le vers 1068 des Phéniciennes, donne l'inscription de son temple :

Ὀγγας νηὸς ἔστιν Ἀθηνᾶς, ἐν ποταμῷ Κέδμος,  
Ἐίσατο, δοῦν ἢ ἱέρωσαν, ἢ ἔκτισαν, Ἄστν ἐν Θήβαις.

Elle avait donné ce nom à un bourg de la Béotie et à une porte de Thèbes. Voir Eschyle, VII, contre Thèbes, vers 146, 468.

Pausani, I, IX, ch. 12, : « Il y a un autel et une statue de Minerve consacrée par Cadmus sous le nom de Ὀγγα ; ce qui prouve que Cadmus était Phénicien et non Égyptien, comme quelques auteurs le supposent. »

- 40 (33) Ce passage est développé et rendu plus intelligible, p. 42 et l. iv, c. 16. D'après Porphyre, ce n'est pas réellement son fils unique, mais le seul fils qu'il ait eu d'Anobret, nymphe de ces lieux, qu'ils appelaient, par cette considération, 'Ιεουδ : ce qui veut dire encore aujourd'hui, en phénicien, fils unique, à ce qu'assure Philon.
- 40 (34) Muth est le nom de la Mort ou du dieu infernal, Étienne de Byzance: Μύθος Κώμη Ἀραβίας δ' ἐστὶ τῆ Ἀράβων γωνῆ· τόπος θανάτου. Hadramuth, ville phénicienne sur la côte d'Afrique, à 5,000 stades de Carthage, est traduit : Ἐπαυλις πλοτύωνος, à cause de son air malsain. Plante en parle *In Pœnulo* : « Acherontis ostium est in agro nostro. »
- 41 (35) Étienne de Byzance, *In Focis* : Χνὰ ἡ Φοινικὴ ἐκαλεῖτο. La Phénicie se nommait Chna.
- (36) Le cycle épique commençait, dit Proculus, cité par Photius, à l'anion mythologique d'Uranus et de Ghé :  
Ἐπιπὸς Κύκλος ἀρχεται μὲν ἐκ τῆς Οὐρανοῦ, καὶ Γῆς μυθολογουμένης μὲξωσ.  
Voir Saumaise, *In Exercitationibus Pflinianis*, p. 595 de l'éd. de Hollande; Casaubon sur Athénée, l. vii, p. 302, *Animadversionum*.
- 41 (37) Porphyre, *De Abstinentiâ*, l. iv, p. 349, cite un Symboulos, qui a écrit l'histoire de Mithra en plusieurs livres; saint Jérôme, *In Epit. Secunda. Adv. Jovinianum*, nomme Euboulos. Voir Theodor Cantarus variar., lect. 11-16 », et Porphyre : « De Antro nympharum, c. 6. » Ces diverses orthographes recèlent-elles un même auteur?
- (38) Ce même passage est répété l. iv, c. 16.
- (39) Le texte de Vigier porte Israël, qui est évidemment né de la ligature usitée de ce nom 'Ia, véritable nom de Saturne en phénicien, comme nous l'avons vu plus haut. J'ai donc rétabli cette leçon dans le texte et dans la traduction.
- 41 (40) On peut consulter, sur le culte des serpents, saint Épiphane, sur les ophites, ch. 37; Tertullien, *De Præscriptionibus*, c. 47; Macrob., *Saturnal.*, l. 1<sup>er</sup>; le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 733 du Plutus; Spanheim, *De Præstantia numismatum*, t. 1<sup>er</sup>, p. 217. Enfin, Jean Ly-

des, *De Mensibus*, p. 44 de l'éd. de Schow, copie ce passage en totalité, avec quelques variantes de texte. Voir Plutarq., *De Isidē*, § 74.

(41) Voir Antigone Gharistius, *Mirab. hist.*, c. x, où les Éthiopiennes de Philon sont citées. J'ai lu αἰθιοπικῶν pour ἑνωθίων : le manuscrit, 466, lit ἰθυκῶν.

(42) Phérécyde de Syros, qu'on doit bien distinguer de Phérécyde l'Athénien, γενεαλόγος (historien), était un philosophe célèbre qui a le premier professé la doctrine de l'immortalité des âmes. Il n'avait eu aucun maître, dit Suidas à son article, mais s'était formé lui-même, ayant eu en possession les livres mystérieux des Phéniciens : c'était l'origine de son livre intitulé Θεολογία, cité par Clément d'Alexandrie, 5<sup>e</sup> livre des *Stromates*; Apollonius Dyscole, *De Prononima*. Le même Clément, l. vi, p. 741, cite de cet ouvrage le passage suivant : Ζῆς ποῦσί φάρος μέγατε, καὶ καλόν· καὶ ἐν αὐτῷ ποικιλαῖ γῆν καὶ ὄργανον, καὶ τὰ ὕδινου δώματα : Ogène n'est autre chose que l'Océan.

Maxime de Tyr, x<sup>e</sup> dissertat., p. 107 :

« Observez la poésie du philosophe de Syros : Jupiter et la Terre, avec l'Amour qui est entre eux ; la génération d'Ophionéus, le combat des dieux, l'arbre et le manteau. »

Celse, cité par Origène, l. vi, p. 303 de l'édition de Cambridge :

« Voyez Phérécyde, plus ancien qu'Héraclite de beaucoup ; comme il range en bataille les deux armées l'une contre l'autre, plaçant Cronus à la tête de l'une, Ophionéus à la tête de l'autre, et nous rendant compte de leurs provocations mutuelles. »

On peut lire sur ce philosophe, indépendamment de Diogène Laërce, *In ejus Vita* ; Saumaise, *Plinianis exercitationibus in Solinum*, p. 590, tome 1<sup>er</sup> ; Giraldi, *Historia deorum syntagm.*, 15.

(43) Laurentius Lydus, *In libro de Mensibus*, p. 53, éd. de Schow, cite ce passage textuellement.

## LIVRE II.

(1) Antiochus, fils d'Hercule, est nommé par Apollodore, l. ii, 8, Ἰαπότης ὁ Φύλακτος τοῦ Ἀντιόχου τοῦ Ἡρακλέους. Il y a lieu de croire que Phylante, fils d'Antiochus et père d'Hippotès, avait pris le nom de son aïeul, qu'on doit écrire par un seul λαμίδα ; sa mère était Midea, au rap-

part de Pausanias, x, 10, 1. Ce rejeton d'Escule est souvent confondu avec Télépolète, dont la mère, Astioché, était également fille de Phylante ou Philéus, comme il est nommé plus haut; mais Apollodore lui donne le premier nom; l. II, 6. Ce dernier, roi d'Éphyre (Corinthe), suivant le même mythologiste, était, suivant Pausanias, iv, 34, 6, roi des Dryopes: cette complication de noms et de personnes a été plutôt exposée qu'éclaircie par Reinesius, *Epistola 24*, p. 88.

5 } (2) Astyanire. Diodore lui donne le nom d'Astydamie.

5 } (5) Nommé Orménus par Diodore et Strabon; II, 438 de l'édition de Casaubon, au lieu d'Arménus, qui se lit dans Eusèbe: j'ai suivi Strabon.

5 } (4) Diod., l. v, c. 74. On doit lire avec Diodore et Apollodore, l. III, 10, p. 814 de l'édition de Heyne, Coronis, et non pas Phoronis.

6 } (5) Voir, sur Euhémère, *Aurelius Augustinus ad Maximum, epist.* 44; le même, *De civitate dei*, l. vi et vii; Strabon, j. I<sup>er</sup>, c. 5, p. 47, l. II, c. 3, p. 102, et 4, p. 104, l. VII, c. 3, 299, Athénée, l. XIV, p. 658; Lydus de Hase, p. 277.

Parmi les modernes. Voir dans les *Mémoires de l'Académie*, t. VIII, p. 107; *Sevin*, t. XV, p. 268, t. XVI, p. 61; *Fouquet l'aîné*, t. XXXV. **Foucher**

(6) On lit Titan dans Diodore.

7 } (7) Voir, sur ces vers comparés à la traduction latine qu'en a donnée Arnobe, *Adversus gentes*, l. v, c. 25, et qui diffèrent de l'original, *Lobeck, Aglaophamus*, tome 2, p. 819.

7 } (8) Θεραπειῶν. Ce verbe se trouve employé, de même qu'ici, au ch. 6. Θεραπειῶσαι δ' οὖν ὁμοῦς οἶδε τὸ πατρικὸν ἀμάρτημα προσημαίνοντες; ἐπὶ φυσικὰς διηγήσεις καὶ θεωρίας τοῦ μύθου μετασκευάσαντο.

Vigier compare, dans sa note, cette expression avec un passage de la vie d'Alexandre, par Plutarque: Τὸν μῦθον ἀνασώζειν πρὸς ἀλήθειαν, sauvant la fable par la vérité.

Mais Lobeck, dans l'*Aglaophamus*, t. I, p. 156, soutient qu'on doit la rendre par: exposer allégoriquement, θεραπειῶσαι signifiant souvent une allégorie. *Schol. Ambros. de Polyastu*, II. 174: Θεραπειῶσαι τοῦ μύθου,

ὅτι τοὺς νέους ἀποδιδόσκοντας ἐλεγον ἀρπάζεσθαι παρά τῆς Ἥους. Eustathe, *Ad Iliad.*, v. 19 : Ἀλληγορία τις καὶ ἡ διὰ ἱστοριῶν τῶν μύθων θεραπεία εἶναι δοκεῖ τοῖς παλαιοῖς. Le même sur Denys Périégète. P. 66. Τάχα δ' Διονύσιος ἐν τούτοις ἱστορικῆν τινα θεραπείαν παρακαλεῖ τῆς μυθικῆς χιονοφορίας τοῦ Ἄτλαντος. Eustathe, sur l'Iliade, A., p. 128 de l'édition de Rome : Ὅτι τὸν Δία τις ἐκκεῖνον ἐρχεσθαι ἐπὶ τοὺς ἀμύμονας αἰθιοπῆας, θεοὺς δ' ἅμα πάντας ἔκκεσθαι, δωδεκάτη δ' αἰθῆς ἐρχεσθαι εἰς Ὀλυμπον, τινὲς μὲν ἱστορικῶς θεραπεύουσι, interprètent historiquement.

(9) Voir Démosthène, p. 1401 : Ἐρωτικός. Δεῖ σε τὴν προαίρεσιν τοῦ λόγου πρῶτον εἶδέναι. La prérogative.

77

(10) Τὰ ὀκτὰ πρὸς αἰσχρουργίαν μέρη τοῦ σώματος.

Le mot ὀκτὰ a attiré l'attention de Valckenaer sur les fragments de Callimaque, p. 288 ; il propose de lire ἐφόλια dans le sens de *allicere*, et renvoie à une note de Perizonius sur *Élien* : *Var. hist.*, VIII, 12, p. 551. Creuzer, sur le traité de la beauté de Plotin, p. 249, dit : « Proprium est verbi ἔλαιον de vestibus quæ luxuriose trahuntur Plato. Alcibiad, 1, 92. » Le Scholiaste d'Aristide, *Orat. platonica prima* : Ὅρα δὲ ὅτι πολλὰ τῶν πόλεων ἐστὶν ὡσπερ ἐφόλια, οἷς ἀνάγκη συγχωρεῖν. Ὅσπερ ἐν σώματι ἐφόλια ἀναγκαῖά τινα φυσικῶς ἐπισυρόμενα ἀπὸ τῶν ὀκτῶν τῶν ἐπιτρομαίνοντων καλῆς διὰ τὰς χρεῖας.

On voit qu'il y a deux sens attachés à ce mot : « Traîner à sa suite, et attirer à soi » : c'est pour la seconde qu'ἐφόλια convient ; mais comme Eusèbe parle avec mépris de cette partie du corps, auquel ne peut convenir le sens d'attirer. C'est ici ce qu'on nomme en latin *Pondera*. Catulle, *Galliamb.*, 6 : « Devolvitur ille acuta sibi pondera silico. » Pétron. 92 : « Habet inguinum pondus tam grande. » En conséquence, contre l'avis de Valckenaer, il faut laisser subsister ὀκτὰ.

### LIVRE III.

(1) Les fêtes dédales se célébraient à Platée tous les soixante ans, à ce que nous apprend le rhéteur Ménandre dans ses *Épidictiques*, t. IX, p. 214 de l'édition des rhéteurs de Walz. En parlant d'une panégyrie supposée, il dit : Ὅσπανιότητι ἐστὶ περισπούδατος ὡσπερ αἱ ἄλλαι καὶ συνεχῶς γινομένη, οὐδὲν ἐκείνων ἀπολείπεται σπανιότητι, ὡς τὰ Ἀθηναῖα, ὡς Ἐλευσίνια, ἐὰν δὲ τριετηρική ὡς Νέμεα καὶ Ἰσθμία, ἐὰν δὲ πενταετηρική ἢ

τετρασταυρική ἢ πλειόνων ὡς τὰ Πύθια καὶ Ὀλύμπια καὶ Δαίδαλα τὰ ἐν πλαταιαῖς· δι' εἰρήκοντα γὰρ ἐτῶν ἄγεται.

Elles avaient pour motif religieux le raccommodement de Jupiter et de Junon, dont Plutarque nous donne ici le récit : on le retrouve abrégé dans les Bèotiques de Pausanias, c. 3.

« On rapporte, dit-il, que Junon, irritée contre Jupiter, s'était retirée en Eubée ; Jupiter, n'ayant pu apaiser son ressentiment, il se rendit auprès de Citheron, roi de Platée, en ce temps-là, qui ne le cédait à personne en fait d'inventions ingénieuses. Celui-ci ordonna donc à Jupiter de fabriquer une statue de bois, qu'il mènerait voilée sur un char traîné par des bœufs, annonçant qu'il épousait Platée, fille d'Asopus. Jupiter exécuta ce que lui avait conseillé Citheron. La nouvelle en étant parvenue jusqu'à Junon, elle accourut aussitôt, et, s'étant approchée du char, elle découvrit le voile qui cachait la statue, et se réjouit de voir qu'au lieu d'une femme c'était un morceau de bois : elle se reconcilia donc avec Jupiter, et, en mémoire de cette réconciliation, institua la fête nommée Dédales, car les statues de bois portaient ce nom bien avant que Dédale, fils de Palamaon, naquit à Athènes ; et je pense que ce nom lui fut donné postérieurement à cause de sa dextérité à faire de pareilles statues, et que, primitivement, il ne se nommait pas ainsi.

« Les Platéens célèbrent donc chaque septième année, à ce que m'a assuré mon interprète, les fêtes susdites ; mais, dans la réalité, c'est pour le moins à cette époque que les petites Dédales se célèbrent, car en voulant calculer exactement l'intervalle d'une fête à l'autre, je n'ai jamais pu en venir à bout. . . . .

« Cette célébration se nomme petites Dédales. Les grandes Dédales ne sont pas restreintes aux seuls Platéens ; elles sont célébrées par tous les habitants de la Bèotie : elles se renouvellent tous les soixante ans, cette période correspondant à la durée de temps pendant laquelle les Platéens furent expatriés. »

M. Otfried Müller, *In Orchomeniis*, p. 221, rapporte à un cycle de soixante-trois années lunaires ou soixante années solaires le retour des petites Dédales de sept en sept ans, et celui des grandes tous les soixante ans. Pendant longtemps les Thébains, ennemis jurés des Platéens dans les temps de liberté, furent exclus de toute participation à ces fêtes. On trouve le développement de cette chronologie de la page 556 à 590 du recueil des historiens grecs donné par M. Didot : *Fragmenta historicorum græcorum*, et soigné par MM. Charles et Théodore Müller.

Voir, sur ce sujet, Meursius, *Græcia ferata*, libro 2<sup>o</sup>; Welker, *In Appendice libri*; Schwenkiani, *Mythol. Andeutungen...*, p. 278.

(2) Οἱ παρατελλόντες. Cette expression, qui appartient à l'astrologie judiciaire aussi bien que les décans, les horoscopes, les κραταῖοι ἡγεμόνες, dont il va être fait mention, sont expliqués par Saumaise, *De Annis climactericis*, p. 553. « Videntur Παρατελλόντας appellasse proprie qui decanorum sunt administri et λειτουργοί, diversaque censebantur a planetis et signis ipsis. » Il cite Diodore de Tarse contre les Génethliâques. Porphyre, dans l'introduction à Ptolémée : Ἰποκείνται τοῖς δεκανοῖς οἱ εἰρημένοι ἐν τῷ ζῳδιακῷ κύκλῳ παρατελλόντες, ἔχουσι δὲ καὶ προσωπα τῶν ἑπτὰ ἀστέρων.

(3) Les décans sont expliqués par le même, *ibidem*. Voici comment les définit Firmicus, l. II, c. 9 : « Decanos magni numinis et potestatis esse et per ipsos prospera omnia et infortunia decerni ; Bardesanes, cité par Eusèbe, *infra*, l. VI, p. 278 : Οὗ γὰρ ἑπτὰ νόμοι εἰσὶ κατὰ τοὺς ἑπτὰ ἀστέρων, οὐδὲ δώδεκα κατὰ τὰ ζῳδία, οὐδὲ τριακονταεξ κατὰ τοὺς δεκανούς. » On peut lire Scaliger, *Ad Manili*, l. IV ; Kircher, *parte 2<sup>a</sup> : Egyptiaci* OEIpi. Gale ad Jamblich., *De Mysteriis*, p. 304. Ils étaient trente-six : Saumaise en donne le tableau p. 610. Parmi les manuscrits de la bibliothèque royale, le n<sup>o</sup> 2,256 porte, pour titre, *Hermès De Decanis ad Asclepiam*. V. P. Petit observ., l. II, c. 16.

Huet a résumé, sur le *Manilius ad usum*, v. 298 du 4<sup>e</sup> livre, la contestation entre Scaliger et Saumaise ; le premier fait venir décan du latin, le deuxième du chaldéen. Après avoir discuté les deux opinions, il se range à celle de Scaliger, disant que ce mot était inconnu aux Chaldéens, et que les expressions de Porphyre, Οὗς τινὰς ἐκάλεσαν δεκανούς οἱ παλαιοί, ne signifie que des écrivains antérieurs à Auguste (Porphyre s'exprime ainsi dans l'Introduction aux Apotélesmatiques de Ptolémée.)

(4) Ὁρόσκοπος. L'horoscope paraît être la même chose que le décan. Perse, *Satir. v.* : « Geminos horoscope Varo producis genio. » Dion Cassius le définit ainsi : Τὸ μόριον τὸ τὴν ὄραν ἐπισκοποῦν, ὅτε τις εἰς φῶς εἰσῆι. — C'est plus proprement, dans le langage des astrologues, le signe en ascension : Τὸ ἀνίσχον ζῳδιον, lors de la naissance d'un homme : on croyait qu'il influait sur toute sa vie :



Sunt quibus et cœli placeat nascentis ab ortu,  
Sidere quem memôrant horoscopum, inventuris  
Parte quod ex illa describitur hora diebus,  
Omne genus rationis agi per tempora et astra.

Manilius, l. III, v. 537.

(5) Quant aux κράτατοὶ ἡγεμόνες, je les crois les mêmes que les « Vitæ Domini, genituræ Domini », plus communément désignés, en grec, sous le nom de οὐροδεσπότης; on les retrouve dans la lettre de Jamblique: Saumaise s'est gardé de les faire connaître.

(6) Ἀλμενιχάκοις. D'après la lettre de Jamblique et le manuscrit 465, on doit lire σαλμενιχάκοις. Voir Saumaise, *ibidem* p. 605, qui corrige Eusèbe d'après Jamblique: ce sont bien les mêmes calendriers auxquels nous avons donné depuis le nom d'almanachs.

(7) Ce Chœremon est peint sous des couleurs peu favorables par Strabon, qui l'avait connu à la suite d'Ælius Gallus dans le voyage que ce préfet d'Égypte fit dans la Thébaidé, l. xvii, p. 806.

«Lorsqu'Ælius Gallus, préfet, partit vers la Haute-Égypte en partant d'Alexandrie, il était accompagné par un nommé Chœremon, qui affectait une grande sagesse, mais dont on riait le plus généralement comme d'un fat et d'un sot.» C'est sur ses traces qu'Origène, au dire de Suidas, s'est égaré dans les allégories. Voir Suidas, *In voce* Ὀριγένης.

(8) Je ne me rends pas compte s'il y a supercherie ou inadvertance dans Eusèbe, lorsqu'il attribue aux anciens Égyptiens les doctrines de Chœremon, qui en étaient entièrement éloignées: c'est comme si l'on voulait faire d'Homère un stoïcien. Chœremon a interverti la religion égyptienne, comme Zénon et Chrysippe ont fait, pour celle des Grecs.

(9) Le culte du scarabée, comme emblème du soleil, a fourni une note très-étendue à Zoéga: *De Obeliscis*, sect. 4<sup>e</sup>, c. 2, p. 449, note 41, où il a accumulé une foule de témoignages sur la cause de cette superstition. Voir Plutarque, *De Iside et Osiride*, § 74. Pline, xxx, 30: «Egypti magna pars scarabæos inter numina cœli curiosa Apionis interpretatione qua colligit solis operum similitudinem huic animali esse, ad excusandos gentis suæ ritus.»

(10) \* Φθίζομαι οἷς θέμις ἐστὶ, θύρας δ' ἐπίθεσθε βέβηλοι.

Ce vers, qu'on trouve répété sans cesse, et qui a donné lieu à une foule d'allusions, semble avoir été la proclamation de l'Hiérophante au moment de célébrer les grands mystères. Brisson, *De formulis inilio*, et M. de Sacy, sur l'ouvrage de Sainte-Croix, *Des mystères*, p. 345, l'ont confirmé par de nombreuses citations : d'ailleurs, βέβηλος est technique. M. Lobeck, qui a publié à Königsberg un ouvrage fort remarquable, sur les mystères, par l'immense érudition qu'il renferme, 1829, 2 vol. in-8°, prétend, au contraire, p. 451, t. 1, que cela n'y a aucun rapport. Il est vrai de dire que M. Lobeck nie tout secret dans les mystères; c'est un thème difficile à soutenir contre l'acclamation universelle de l'antiquité : mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la manière dont il s'acquitte de cette tâche. Ce vers se trouve en tête du fragment orphique qu'on lit plus bas, l. XIII, 12; Justin, martyr, le donne *Cohort.*, p. 15; Clém.-Alex., *Protrept.*, c. 7; Cyrill.; Julien, l. 1, p. 28; Tatien aux Grecs. Dans les auteurs païens, on y trouve de fréquentes allusions : 1° Dans le *Florilegium* de Stobée, Sermon XLII, on lit :

Ἀείσω συνετοῖσι θύρας δ' ἐπίθεσθε βέβηλοι

Cette modification du vers primitif porte le nom de Pythagore; on la retrouve encore, dans le v<sup>e</sup> livre, dans un fragment anonyme, que Wyttenbach attribue à Plutarque; dans le *Symposion* de Platon, p. 218, B : Πύλας μεγάλας τοῖς ὡσὶ ἐπίθεσθε; Gallien, *De Usu narium*, XII, 5 : Θύρας ἐπίθεσθαι καλεῶ τοῖς ὡσὶ τοῦ ἀποδεικτικῆς μεθόδου βεβήλους; Lucien, *De Sacrificiis*, t. III, p. 78; Liban., *Epist.* 475. V. Spanheim sur Callimaque, hym. Apollinis, v. 2. Brisson veut qu'on lise βεβήλοις au lieu de βέβηλοι; mais Wesseling, qui défend la leçon βέβηλοι, prouve qu'elle est la plus générale dans tous les manuscrits où ce vers se trouve, et qu'elle convient mieux; je n'ai pas envie d'entrer dans cette discussion : Wesseling a émis cette opinion, dans une dissertation, à la suite du traité de Valckenaer, intitulé *Aristobule*.

Ce fragment de Porphyre appartient au traité *Περὶ Ἀγαλμάτων*. Voici ce que Valckenaer observe, à ce sujet, dans le volume que je viens de citer *De Aristobulo*, p. 83 : « Inter libellos quos pene integros operi sub intertextum Eusebius, a p. 97 ad 118, Porphyrii, *Περὶ Ἀγαλμάτων* (apologia pro simulachris deorum) e quo derivati Orphæi versus, l. XIII. Ex libro *Περὶ Ἀγαλμάτων* sunt quæ leguntur in eclogis canterianis Stobæi ut palam ostendunt manuscripti adhibiti à Galæo ad Cornuti *Nat. Doctr.*, c. II, p. 143, et viro doctissimo *In Misc. criticis*, vol. VII, p. 191. »

107 (11) J'ai admis la négation dans ce texte au lieu de l'affirmation, d'après l'avis de Valckenaer; *Diatrise in Euripidis fragmenta*, p. 216, contre la leçon des manuscrits; mais le bon sens l'exige et la liaison de la phrase.

107 (12) Ces vers de Callimaque, cités par Plutarque, sont reproduits, en partie, suivant les corrections de Bentley. Voir le Callimaque d'Ernesti, ou celui de Blomfield, Fragm. 105.

103 (13) Ce nom est changé dans le passage de la Phoronide, cité par Clément d'Alexandrie; Stromate, liv. 1, p. 418 :

Καλλιθῶ κλειδοῦχος ὀλυμπιάδος βασιλείης,  
 Ἴρης ἀργείης, ἢ στέμμασι καὶ θυσάνοισι,  
 Πρώτη ἐκόσμησεν περὶ κίονα μακρὸν ἀνάσσης.

Dans Africanus, cité par Syncelle, p. 149, le père se nomme Σπείρας, la fille Καλλιθούτζα.

105 (14) Entre les différents poèmes attribués à Orphée, dont Suidas nous a transmis un long catalogue, en assignant l'auteur présumé de chacun, plusieurs ont un caractère purement religieux; il est difficile d'assigner auquel le fragment que Porphyre a inséré dans son traité *Περὶ Ἀγαλαμάτων* appartient; on peut, au reste, consulter les éditions d'Orphée, dont la dernière est due à M. le professeur Hermann; Leipsig. 8°, 1805.

Ces vers sont répétés par plus d'un auteur; d'abord, on en trouve une partie dans le *Traité du Monde*, attribué à Aristote, qui, entre autres signes de supposition, offre cette citation même; ils sont, incontestablement, dans la traduction latine de ce même traité, que nous devons à Apulée: ce qui donne déjà une date à peu près certaine à leur publication. Proculus, dans son commentaire sur le *Timée* de Platon, en a fait usage; c'est là qu'Henri-Étienne les a puisés pour les placer dans sa *Poësis philosophica*; enfin, Stobée dans ses *Eclogæ physicae*, dont la dernière édition est due à M. Heeren de Gottingue, les donne, d'après Porphyre, *Περὶ Ἀγαλαμάτων*, ainsi qu'une partie de ce qui les accompagne dans Eusèbe. Ce panthéisme date de la seconde ou troisième époque de la philosophie grecque: cela est bien loin de la théogonie d'Hésiode.

105 (15) Je ne sais s'il y a supercherie ou erreur dans l'argumentation d'Eusèbe; il y a de sa part, au moins, disposition à trouver bons tous les

témoignages qui lui sont favorables, et sans discussion. L'autorité de Chærenon est nulle dans l'espèce: cet homme a interverti toutes les anciennes doctrines religieuses de l'Égypte: c'était un astrologue que Strabon nomme, l. xvii, p. 806, B, un novateur en doctrine, arrogant et sol: Προσποιούμενος τοιαύτην τινὰ ἐπιστήμην, γελῶμενος δὲ τὸ πλεόν ὡς ἀλάζων καὶ ἰδιώτης. Dans ce qui précède, Porphyre l'a combattu: il joignait l'astrologie judiciaire aux opinions stoïciennes.

(16) Il est assez étrange que le vers d'Aratus, dont saint Paul a fait usage devant les Athéniens, Act. 17, 28, soit attribué ici par Eusèbe aux livres saints; il en fait partie, puisque saint Paul en a fait usage, mais, originairement, il appartient au paganisme. 108

(17) C'est mal à propos qu'il adjoint les Égyptiens à ceux dont la mythologie faisait naître Jupiter, de Saturne; Ammon fût-il même déclaré Égyptien et non Lybien, il serait toujours étranger à cette généalogie: ce sont les Grecs qui, confondant tout, ont transporté en Égypte leur théologie, comme nous en voyons les traces dans les traditions de Diodore de Sicile. Voir Jablonski, dans son *Panthæon*, t. 1; p. 139, 140, 141. 112

(18) Plutarque, *De Iside*, c. 40: « Les stoïciens disent que Bacchus est le souffle générateur et nourrisseur; Hercule celui qui frappe et divise; Ammon celui qui reçoit; Cérès et Coré (Proserpine) celui qui parcourt la terre et les fruits; Poseidon (Neptune) celui qui agite la mer. 114

(19) *Sallustius*, c. 4, p. 250, \*éd. de Gale: « Ὁ Ἄττις τῶν γινόμενων καὶ φθειρομένων δημιουργός, καὶ διὰ τοῦτο παρὰ τῷ Γάλλῳ λέγεται εὐρηθῆναι ποταμῷ. Ὁ γὰρ Γάλλος τὸν γαλαξίαν αἰνίττεται κύκλον, ἀφ' οὗ τὸ παθητὸν ἔρχεται σῶμα. » 114

» Attis est le démiourge des choses créées et détruites: c'est pourquoi on le fait naître sur les bords du fleuve Gallus, lequel est l'emblème de la voie lactée, cercle d'où proviennent tous les corps sensibles. »

(20) Il se pourrait que la parenthèse qui coupe la phrase sans utilité, et même qui est importune et trouble le sens, fût d'Eusèbe, qui reproche à Porphyre d'avoir attribué une toute autre puissance à Bacchus dans ce même traité. 115

(21) Ce passage est nécessairement corrompu. Que veut dire σχῆμα τῆς χειρός, et comment une main posée d'une manière quelconque veut-elle signifier le retour aux ténèbres? On lit, p. 41, un passage altéré lui-même, où Vigier propose κωνῆν au lieu de κών : Πλούτων κωνῆν μὲν ἔχει τοῦ ἀφάνους πλούτου σύμβολον; c'est le mot que je proposerais ici : son casque, placé d'une certaine manière, marque le retour vers les lieux ténébreux.

(22) Je lis σέλας au lieu de σέβας, ce dernier mot ne pouvant pas fournir un élément étymologique à Σελήνη.

(23) J'ai lu ἀθρηῆ pour ἀθηνᾶ τις ὄσα, qui ne signifie absolument rien : je fais venir ἀθρηῆ d'ἀθρέω.

(24) Ceci a rapport à la fable de Jupiter, élevé par les Curètes de Crète, à l'insu et contre la volonté de Saturne.

(25) Ce passage, sur la religion d'Anabis, a déjà été cité d'après un autre ouvrage du même Porphyre, le *Traité de l'Abstinence*, où on le lit encore aujourd'hui. La similitude des deux textes prouve que cet auteur s'est copié lui-même; mais, en même temps, l'exactitude du fait rapporté acquiert par là une grande confirmation.

(26) Ce passage, qui termine la citation du traité Περὶ ἀγαμάτων, de Porphyre, présente plus d'une difficulté : On n'y voit pas l'immolation annoncée de bœufs en l'honneur des dieux, par l'intitulé du chapitre; ce qui, d'ailleurs, est démenti formellement par Hérodote; il n'y est question que de la consécration des deux bœufs Apis et Mnévis, sur lesquels on peut lui comparer Hérodote, l. III, c. 28, et *Hist. animal.*; Éliani, l. XI, c. 10. Sur le nœud sous la langue, par quoi j'ai traduit le mot grec κάνθαρος, j'ai suivi Plin, *Hist. nat.*, l. VIII, c. 46 : « Nodus sub lingua quem cantharum vocant »; et, d'après cet auteur, Wesseling propose de lire dans Hérodote, L. L., Ἵπὸ δὲ τῆς γλώσσης au lieu de Ἐπί : ce qui semble incontestable.

Dans aucune place on ne voit ressortir avec plus d'évidence qu'ici l'absurde division en chapitres du livre de la Préparation, où le texte de Porphyre est scindé près de la fin, sans que rien dans le discours ne motive cette interruption, et au milieu d'un récit, d'une cohésion parfaite; et cela pour annoncer ce que ne dit pas l'auteur.

(27) Quelles qu'aient été les notions des anciens Égyptiens sur les principes, évidemment elles différaient de celles que Chœremon leur a prêtées ; ce novateur stoïcien n'a fait qu'altérer les doctrines primitives, et si l'on peut croire que Porphyre les a travesties en les spiritualisant, on est certain que Chœremon l'avait fait autant et plus que lui, en les traduisant en astrologie judiciaire. En conséquence, l'argument d'Eusèbe, qui ne repose que sur l'opinion de Chœremon, est évidemment sans force. Ce n'était pas par l'autorité d'un écrivain récent qu'il fallait combattre Porphyre, mais par des preuves empruntées aux fables mêmes de l'Égypte, et puisées aux véritables sources : ce qu'il fait pour la Grèce. ) 24

(28) J'ai traduit *ἐματαιώθησαν* par *rendre un culte aux idoles*. J'ai développé la raison de ce sens dans le Traité sur le polythéisme ancien, à l'occasion du passage de saint Paul aux Romains, ch. I, 21. ) 24

(29) On lit dans Pausanias, *Corinthiac*, c. 26, des vers semblables sur Esculape : ) 29

Ὁ μέγα χάσμα βροτοῖς βλαστῶν Ἀσκληπιέ πάσιν,  
Ὅν φλεγυῆς ἔτικτεν ἔμοι φιλότῃτι μιγείσα,  
Ἴμροέσσα Κορωνίε, ἐνὶ κρανῆϊ Ἐπιδαύρῃ.

(30) C'est l'incantator qui par la magie force le Dieu à descendre. La 2<sup>e</sup> idylle de Théocrite ; la 8<sup>e</sup> églogue de Virgile.

*Carmina vel cælo possunt deducere Lunam.* Voir l'*Aglaophamus* de Lobeck, p. 108. Van Dale de *idololatria*, p. 280..

(31) Le *δοχεύς* qu'on trouve nommé dans un oracle cité au livre v, c. 9 : « Ut hospes divini numinis et interpres. » Voir Lobeck, *Aglaophamus*, L. L.

## LIVRE IV.

(1) Traduction d'un passage d'*Amator*, xviii, de Plutarque.

« Il se pourrait que, de toutes les autres connaissances qui parviennent à notre esprit sans l'intermédiaire des sens, on dût attribuer leur titre à notre confiance, pour les unes à la fable, pour les autres à la loi, pour les dernières au raisonnement ; ainsi, pour la croyance dans les dieux, nos premiers instituteurs et nos premiers guides ont été les poètes, puis sont venus les législateurs, et, enfin, les philosophes. Étant

« tous également d'accord sur l'existence des dieux, ils diffèrent infiniment entre eux sur la quantité que nous devons en admettre, sur leur classement, sur leur essence et sur leurs attributs. Les dieux des philosophes sont exempts de souffrance, de vieillesse et de travaux de tout genre, ayant échappé à la nécessité de passer l'Achéron : aussi n'acceptent-ils pas les disputes des dieux chantées par les poètes, ni la Terre, ni la Crainte, qu'ils nous donnent pour enfants de Mars. Ils combattent aussi souvent contre les législateurs, comme le fit Xénophane à l'égard des Égyptiens, leur ordonnant, s'ils croyaient mortel Osiris, de ne plus l'honorer comme étant Dieu; si, au contraire, ils le croyaient dieu, de cesser de le pleurer. Les poètes, à leur tour, ne veulent point entendre parler de nombres, de monades, ni de vents, que les philosophes divisent; en sorte qu'il règne une dissension complète entre les opinions de ces trois classes de théologiens. »

La triple division de la divinité est exposée par Athrel. Augustinus, *De Civitate Dei*, l. IV, 27, VI, 5, sur les traces de Varron; parmi les modernes, par Vossius, *De Idolatriâ*, l. II, 1, p. 124, et Villoison, *De triplici Theologia*, annexée à l'ouvrage de M. de Sainte-Croix, sur les mystères des anciens.

1) > 41 (2) C'était un proverbe fort usité en Grèce : Μη κινῆν τὰ ἀκίνητα.

1) > 6 (5) Καὶ ἔμπαλιν τὸ δαινὸν καὶ κακεντρέχεις περὶ τῶν τὴν κακότεχνον ταύτην διατριβὴν τευταζόντων.

Toussaint, sur Longin, du *Sublime*, § 54, cite, sur la valeur du mot κακεντρέχεις, *malignosus*, les gloses de Philoxène, et ce passage de saint Ignace aux habitants d'Antioche : « Σκέπτετε οὖν τοὺς κακεντρέχεις ἐργάτας, » mal rendu par le traducteur latin : « *In malum currentes operadores.* » Voir Suidas : « Κακεντρέχεια ; » Theophylax, sur la première épître de saint Paul; Polybe, l. IV, 87 : « Καινός γὰρ δὴ τις οὗτος εὑρεται τρόπος διαβολῆς, τὸ μὴ ψέγοντας, ἀλλ' ἐπαινοῦντας λυμαίνεσθαι τοὺς πέλας· εὐρηται δὲ μάλιστα καὶ πρῶτον τοιαύτη κακεντρέχεια καὶ βασκανία καὶ δόλος ἐκ τῶν περὶ τὰς αὐτὰς διατριβούτων. » Il existe un nouveau genre de dénigrement, qui consiste non à blâmer, mais à louer pour nuire : cette κακεντρέχεια; cette envie, ce dolh a trouvé surtout accès dans les cours.

Sur la signification de τευταζῶ, voir la note de Rubinienus sur le lexique platonique de Timée, p. 255.

(4) J'ai changé εὖ répété deux fois en αὖ, et j'ai été amené à cette correction par deux causes : l'opposition, qui me paraît résulter de la con-

texture de la phrase, et l'aveu fait par Plutarque, *De Oraculor. defectu*, du défaut d'art qui se manifestait dans la poésie des oracles; ce dont nous pouvons nous-mêmes nous rendre compte: il y aurait de plus, il me semble, contradiction à exalter outre mesure cette poésie pour la dénigrer ensuite comme il le fait.

(5) *Λαγχάνειν*, *micare* en latin, en italien, *jocare alla mora*. 137

(6) Il est assez étrange que notre auteur indique le temps des Ptolémées pour un événement passé à Rome. Il conviendrait peut-être de remplacer τῶν Πτολεμαίων par un autre nom pris dans l'histoire romaine, et qui serait suggéré par elle, Πομπηίου, du vivant duquel il y eut un incendie du Capitole pendant la guerre civile. 139

(7) Clément d'Alexandrie, dans son *Exhort.*, p. 46: « Je connais  
« un feu d'épreuve propre à guérir de la superstition; si vous vou-  
« lez cesser d'extravaguer, ce feu vous éclairera: c'est celui qui, dans  
« Argos, a réduit en cendres le temple avec la prêtresse Chryside, qui,  
« dans Éphèse, pour la seconde fois après les Amazones, a brûlé celui de  
« Diane, et consumé le Capitole romain plusieurs fois; il n'a pas ménagé  
« non plus le temple de Sarapis dans Alexandrie. A Athènes, le feu a  
« renversé le temple de Bacchus Eleuthère, et la tempête d'abord, puis un  
« incendie doué de sens ont fait disparaître celui d'Apollon à Delphes. » 131

Arnohe, l. vi, p. 207:

« Ubi Juno regina cum inclitum ejus Janum sacerdotemque Chrysidem  
« eadem vis flammæ, argiva in civitate, deleret? Ubi Serapis Ægyptius  
« cum consimili casu jacuit, solutus in cinerem cum mysteriis omnibus  
« atque Isida: ubi liber Eleutherius cum Athenis? ubi Diana cum  
« Ephesi? ubi Dodonæus Jupiter cum Dodone? ubi denique Apollo, etc.  
« Infiniti operis esset res toto in orbe describere quæ sint fana convulsa  
« terræ motibus et tempestatibus, quæ incensa ab hostibus, quæ ab régi-  
« bus et tyrannis. »

(8) Origène contre Celse, livre VII, v, III, p. 695, déclare également que les péripatéticiens n'iaient la vérité des oracles, ainsi que les épicuriens: « Disons donc, à l'égard des oracles allégués, qu'il nous serait facile de recueillir un bon nombre d'arguments empruntés à Aristote et aux philosophes péripatéticiens pour renverser tout ce discours en faveur de la Pythie et des autres oracles: il nous serait facile de rassembler et de citer ce qui a été dit par Épicure et par ceux qui ont em- 142



« brassé ses opinions sur ces choses, et de montrer que, même parmi les  
« Grecs, il en est qui combattent et renient les prédictions divines, crues  
« et admirées dans toute la Grèce. »

Cicero, *De Divinatione*, I, 3 :

« Dicaearchus peripateticus cætera, divinationis genera sustulit, som-  
« niorum et furoris reliquit.

« Sed cum stoici omnia fere illa defenderent quod et Zeno in suis com-  
« mentariis quasi semina quædam sparsisset, et ea Cleanthes paulo ube-  
« riora fecisset : accessit accerrimo vir ingenio Chrysippus qui totam *De*  
« *Divinatione* duobus libris explicavit sententiam, uno præterea *De*  
« *Oraculis*, uno *De Somniis*... ; sed a stoicis vel princeps ejus disci-  
« plinæ, Posidonii doctor, discipulus Antipatri degeneravit Panætius : nec  
« tamen ausus est negare, vim esse divinandi, sed dubitare se dixit. »

9. Cette étymologie du mot *démon* contraste avec celle des anciens.  
Voyez le *Cratyle* de Platon, p. 263 de l'édition de Lyon : « Ὅσοι λέγου-  
σιν ὡς ἐπειδὴν τις ἀγαθὸς ὢν τελευτήσῃ, μεγάλην μοῖραν καὶ τιμὴν ἔχει  
καὶ γίνεται δαίμων κατὰ τὴν τῆς φρονήσεως ἐπωνυμίαν. Ταύτη οὖν τίθεμαι  
καὶ ἐγὼ τὸν δαίμονα πάντ' ἀνδρα, δεῖ ἀν' ἀγαθὸς ᾗ, δαιμόνιον εἶναι καὶ ζῶντα  
καὶ τελευτήσαντα. » Le même, *ibidem* : « Τοῦτο τοίνυν πάντος μᾶλλον  
λέγει, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, τοὺς δαίμονας, δεῖ φρόνιμοι καὶ δαήμονες ἦσαν, δαίμονας  
αὐτῶς ὠνόμασε. » Voir Servius, sur le vers III du troisième livre de l'*É-  
néide*, qui répète la même étymologie.

Macrobe, *Saturnal.*, l. I, c. 23. « Dii sunt δαήμονες, id est scientes  
futuri ; aut, ut Posidonius scribit in libris quibus titulus est περὶ Ἡρώων  
καὶ Δαίμονίων quia ex ætherea substantia parta atque divisa qualitas illis  
est ; sive Ἀπὸ τοῦ δαιομένου (pro δεομένου) id est καιομένου ; seu Ἀπὸ τοῦ  
δαιομένου hoc est μεριζομένου. L'etymologium Gudianum :

Δαίμων παρὰ τὸ δαίω τὸ γινώσκω ; ὁ εἰδήμων πάντων.

Lactance, *Institut.*, l. II, 15 : « Demonas (-grammatici) dictos aiunt  
quasi δαήμονας. »

Scholiastes Homeri *Ad Iliad.*, A-222 : « Δαίμονας καλεῖ τοὺς θεοὺς  
ἢ τοὺς δαήμονας. ἔμπειροι γὰρ καὶ ἕδρις πάντων αὐτοὶ εἰσιν ἢ δεῖ δικαιοτητα  
εἶναι καὶ διοικηταὶ τῶν ἀνθρώπων. »

Eusèbe a travesti cette étymologie. Voir Eugubeni us Steuchus, l III,  
*Perennis philosophiæ*.

10. Je ne doute pas que χθόνιος ici ne doive s'entendre des dieux in-

fernaux comme plus bas encore, puisqu'on ensevelit la victime, et qu'on verse le sang dans une fosse; en effet, dans l'explication que Porphyre donne plus bas de la pensée qui a présidé aux sacrifices, il dit: « Quant aux Hypochthoniens, ils habitent dans des fosses et des tombeaux. » C'est donc à eux que ceci s'adresse, et l'on ne doit pas s'étonner de cette acception du mot χθόνιος pour infernal. Les autorités qui l'appuient sont nombreuses.

Orphée, Hymne 17 :

Ὡ τὸν ὑποχθόνιον ναίων δόμον· Ὀβριμόθυμε  
Ταρτάριον λειμῶνα βαθύσκιον ἢ δὲ λιπαυγῆ,  
Ζεὺ Χθόνιε. . . .

OEdipe à Colonne, *De Soph.*, v. 1568 : Ὡ χθόνιαί θεαί. . . .

Le même vers, 1606 : Κτύπησε μὲν Ζεὺς χθόνιος. . . .

Hérodote, vi, 134 : Ἐἶναι ὑποζάκρον τῶν χθονίων θεῶν. Et passim.

Hésiode, *Opera*, 465 : Εὐχέσθαι δε Διὶ χθονίῳ; ce que le Scholiaste d'Aristophane, v. 727 du *Plutus*, attribue à Pluton; Εἰκότως τὸν αὐτὸν τῷ Πλούτωνι τὸν Αἰδῆν νομίζουσι· καὶ γὰρ Ἡσιόδος· εὐχέσθαι δε Διὶ χθονίῳ.

Plutarch., *Symposiac.*, III, I : Ἀυπεὶ ὁ Νάρκισσος δε ἀμβλύων τὰ νεῦρα καὶ βαρύτητας ἐμποιῶν ναρκώδεις· διὸ καὶ ὁ Σοφοκλῆς αὐτὸν ἀρχαίων μεγάλων θεῶν στεφάνωμα (τουτέστι τῶν χθονίων) προσηγόρευε.

Philostrate, *In Vita Apollonii*, VIII, 7, p. 341 : Τῆ τοιαῦτα οἱ κακοδαίμονες βόθροι ἀνατιθέασι καὶ χθονίοις θεοῖς.

Voir Artémidore, 11-35, les inscriptions grecques, en général, et surtout *Apud Muratonium anecdot.*, t. XLII, p. 4.

Enfin, Lambert Bos, *Observ. criticae*; c. XI, p. 56.

(11) Ἀποδίδοναι, dans le sens de faire une démonstration, définition, est familier à l'école péripatéticienne. Voir Aristote, dans son *Organum* et ses commentateurs en mille endroits.

(12) Cette lettre, répétée au troisième livre de la *Démonstration évangélique*, ne se trouve pas dans celles d'Apollonius de Tyane.

(12 bis) Le texte de Porphyre, Ἄλλ' οὐδὲ γρίτας τινὸς ἕνεκα τῶν ἀγαθῶν, est la vraie leçon.

(13) Les mauvais démons ou génies sont de toutes les mythologies. Dans la religion des Perses et Chaldéens, c'est Arimane. Jamblique, dans

le livre *Des Mystères*, sect. 111, c. 31, déclare que les transgressions entachées d'erreurs sont parfois suggérées par les mauvais démons : Ἄ τῆς ἀνοσιουργίας ἐστὶν ἀσιβῆ πταίσματα ποτὶ δ' αἰ δαίμονας πονηροὺς ἀντι τῶν θεῶν εἰσπρίνοντα, οὗς δὴ καλοῦσιν ἀντιθέους. Il paraît que c'est de cette classe de divinités qu'Empédocle a écrit les vers que Plutarque cite dans le traité d'Isis et d'Osiris, § 26, p. 137, de Hutten.

Αἰθέριον μὲν γὰρ σπε μένος πόντονδε διώκει,  
 Πόντος ἐς χθονὸς οὐδας ἀπέπτυσσε, γαῖα δ' ἐσαῦθις  
 Ἥελου ἀκάμαντος, δ δ' αἰθέρος ἐμβαλε δίναις :  
 Ἄλλος δ' ἐξ ἄλλου δέχεται στυγέουσι δὲ πάντες.

(14) Quel est ce Seleucus le théologien, contemporain d'un roi de Chypre, Diphilus; on ne peut avoir, à cet égard, que des conjectures. Vigier suppose que c'est le grammairien dont parle Suidas, qui, selon lui, était d'Alexandrie, surnommé Homérique, qui avait professé à Rome; il avait écrit cent livres sur les dieux; il est cité deux fois par Athénée, à cause de ses observations sur Homère, l. 1, p. 24 : « Σελευκός φησι τὴν παρ' Ὀμήρῳ δαῖτα θάλειαν στοιχείων μεταθέσει δαίταν εἶναι. » Seleucus, sur Homère, dit que c'est par changement de lettres que le poète disait δαῖτα θάλειαν au lieu de δαίταν, l. 11, p. 40. Seleucus dit que l'ancien usage n'était pas d'offrir (*arponere*) beaucoup de vin ni d'autres choses qui flattent le palais, si ce n'est en l'honneur des dieux; d'où sont venus les noms θοῖνη, θαλία, μέθη; le premier, θοῖνη, par supposition qu'ils ne faisaient usage de vin que pour les dieux; le second, θαλία, pour marquer qu'ils ne s'assemblaient en festin, ἀλλεῖσθαι, qu'en l'honneur des dieux : ces deux passages ont trait à la même observation; c'est pourquoi, ajoute-t-il, on dit, dans Homère, δαῖτα θάλειαν. Le Scholiaste de Venise cite huit fois Seleucus; on voit donc que son titre d'homérique était mérité, mais celui de théologien, dû, à ce qu'il paraît, à son livre sur les dieux, était donc confus avec celui d'homérique; cela devait produire incertitude : je laisse les choses pour ce qu'elles sont. Seleucus est encore cité par Athénée, l. 14, c. XXI, p. 172, sur les victimes humaines en Égypte : « Σελευκός ἐν οἷς περὶ τῆς παρ' αἰγυπτίους ἀνθρωποθυσίαις διηγείται πεμμάτων πρῶτον φησι μνημονεύσαι Πανύασιν περὶ Θεῶν. » Ceci faisait partie de son ouvrage en cent livres.

(15) Quelle est la Junon égyptienne qu'on adorait à Héliopolis? Jablonski, à cet égard, pense que c'est Bubastis la même que Diane Ephy-

thia. Ce passage de Manethon est comparé par lui, à ce que dit Plutarque, d'après le même auteur, *De Iside*, c. 75 : « Dans Éilithyaspolis, on brûlait des hommes vivants, au rapport de Manethon ; on les nommait Typhoniens ; on en passait la cendre au van, et on la semait en la dispersant. » C'est au même, suivant toutes les apparences, que Diodorè, l. 1, c. 88, a emprunté ce qui suit : « Il était permis d'immoler des bœufs roux, parce qu'on pensait que Typhon était de cette couleur : celui qui tendit des embûches à Osiris, qui fut châtié par Isis, à cause de la mort de son époux. Dans l'ancien temps, les rois immolaient des hommes de la couleur de Typhon sur la tombe d'Osiris ; il y a, en effet, peu d'hommes roux en Égypte ; la plupart sont étrangers ; c'est ce qui a donné, parmi les Grecs, de la consistance à la fable que Busiris tuait les étrangers : ce nom n'appartenant à aucun roi, mais désignant le tombeau d'Osiris dans la langue nationale. »

Ces trois témoignages, qui n'en sont réellement qu'un, celui de Manethon, sont en opposition formelle avec Hérodote ; il paraît que les écrivains postérieurs ont donné plus de confiance à Manethon qu'à Hérodote : on ne peut supposer, en effet, que le prêtre égyptien ait calomnié ses compatriotes. Quoi qu'il en soit, il est évident, d'après Plutarque, qu'il faut lire *Ελιθούιας πόλις* au lieu de *Ἡλίου πόλις*, dans Porphyre. Cette confusion si naturelle, à cause de la plus grande célébrité d'Héliopolis, n'est réformée ni par Marsham, *Canon. chronicus*, p. 317, ni par Jablonski, *Pantheon*, t. II, p. 71, qui ; au lieu de cela, se perd dans des considérations infinies et de nulle valeur, pour établir de doubles sacrifices humains en Égypte, à Éilithyaspolis, et à Héliopolis.

(16) Comme on faisait pour les taureaux sacrés. • • 161

Plutarque nous en donne le récit dans le traité d'Isis, c. 31 : « Le bœuf qui devait être immolé était marqué par les sphragistes : c'était une classe de prêtres ainsi nommés. Le sceau dont ils se servaient, ainsi que le rapporte Castor, représentait un homme à genoux avec les mains ramenées derrière le dos, et un glaive posé sur l'endroit de la décollation. »

Ce cachet donne l'idée que le bœuf était en remplacement d'un homme.

(17) Cette désignation du règne d'Adrien, comme époque de la cessation des sacrifices humains, tient à la loi que rendit cet empereur pour les interdire, suivant l'opinion de Casaubon, *Ad Lampridii Commod.*, c. 19. » Pline, cependant, attribue cet honneur aux lois rendues de son temps, c'est-à-dire sous Vespasien. 162

(18) Cette attribution à Iphicrate, de la cessation à Carthage des sacrifices humains, ne repose sur aucune autre autorité que Porphyre, dont le texte est entièrement semblable à celui d'Eusèbe.

Vigier dit, dans ses notes, qu'il avait traité cette question dans ses observations : il ne paraît pas qu'il l'eût résolue. Iphicrate l'Athénien, dont Nepos a écrit la vie, semble n'avoir eu aucune relation avec Carthage, soit comme ami, soit comme ennemi. Théophraste, cité par Timée, lequel l'est lui-même dans le Scholiaste de Pindare; Pyth.<sup>2</sup> 2, v. 2, dit que Golon, après la mémorable victoire qu'il remporta sur les Carthaginois à Himera, en Sicile, leur imposa, entre les conditions de paix, qu'ils cesseraient d'immoler des enfants à Saturne : ce même fait est rapporté par Plutarq., *Apophtheg.* 22; *De sera num. vindic.*, 6. Il paraît qu'ils n'en tinrent aucun compte, si, cent ans plus tard, Iphicrate fut dans le cas de leur imposer une même loi; Iphicrate lui-même fut peu écouté, à en juger par ce qui arriva lors du siège de Carthage par Agathocle, tel que Diodore, et d'après lui, Eusèbe, dans ce même chapitre, en rendent compte; enfin, Denys d'Halicarnasse, *Ant. rom.*, 1, 38, dit que les Carthaginois persévérèrent dans cette barbarie jusqu'à la destruction de leur ville : « Τέως ἡ πόλις διέμεινε. » Le docteur Münter a proposé, dans son traité *De la Religion des Carthaginois*, p. 25: « Ἦν (θυσίαν) Γέλων Ἰφι κρατήσας ἔπαυσεν. » Il trouve que cette correction enlève toute la difficulté. J'objecte que Ἰφι κρατήσας est une expression poétique qui ne va ni à Porphyre ni au style de son ouvrage; il vaudrait mieux lire ἡμέρα κρατήσας Γέλων ἔπαυσεν. Mais cette altération du texte primitif est trop ambitieuse; laissons subsister un fait dont les historiens ne nous ont pas parlé; nous en ignorons tant d'autres. Et quant à l'Iphicrate en question, il peut bien n'être pas l'Athénien.

(19) Ce nom est très-diversement écrit dans les manuscrits de Porphyre et d'Eusèbe. Dans Eusèbe on lit Δουμάτης, que R. Étienne accole à Iphicrate. Tous les manuscrits sont pareils dans Porphyre : la première édition de Victorius, 1548, lit Δουμάτιοι; Eusèbe répète tout ce passage dans son discours à Constantin, publié par Henri Valois à la suite de l'histoire du même, lequel a trouvé dans ses manuscrits δ'οὐ μάτην οἷα, dont il propose de faire δουματηνοί, d'après ce qu'on lit dans Étienne de Byzance : Δούματα πόλις Ἀραβίας· ὁ πολίτης Δούματηνός· ὡς Γλαῦκος ἐν δευτέρῳ Ἀραβικῆς ἱστορίας. Zoega, dans son traité des Obélisques, confond ce peuple avec les Thamoudéniens, Θαμουδηνοί, dont parle Diodore de

Sicile, l. III, c. 44: « Ταύτην μὲν οὖν τὴν παραλίον ἔχουσιν Ἄραβες οἱ καλούμενοι Θαμουδηνοί.

(20) Voir, sur Phylarque, le Mémoire très-incomplet de l'abbé Sevin, t. VIII, p. 118, de l'académie des inscriptions.

(21) Le dévouement de leur fille par Érechthée et Praxithea, formait le sujet d'une tragédie d'Euripide, sous le nom d'*Érechthée*; un fragment assez long de cette pièce, conservé par Lycurgue, dans son discours contre Léocrate, met dans la bouche de cette mère dénaturée les sentiments d'un patriotisme barbare, qui lui fit sacrifier sa fille. Praxithee était, aussi le nom d'une des filles de Léon; les Hyacinthides furent également immolées pour le salut d'Athènes: il y a confusion dans tous ces récits, Léon a donné son nom à la tribu Léontide, comme Érechthée à l'Érechthéide. Voir Apollodore, iv, 14 et 15, et *ibi* Heyne; Elien, *Hist. div.*, 12, 28; Meursius, *De regibus Athenar.*, 11, c. 9; enfin, Henry Valois, *Ad Eusebii laudes Constantini*, c. 13.

(22) Henri Valois a amplement traité ce qui est relatif au culte de Jupiter Latiaris dans sa note sur le discours d'Eusèbe à Constantin, où le même passage de Porphyre est répété; les autorités qu'il cite sont Lactance, l. 1, 15, : « Latiaris Jupiter et nunc sanguine colitur humano. »

Prudence contre Symmaque, l. 1<sup>o</sup> : « Funditur humanus Latiari in munere sanguis. Dion Cassius, l. XLIII, p. 519; *De Reimar.* « Pendant les fêtes (*Latiaria*), le préteur fit ce qui n'était pas dans ses attributions. »

Par la manière dont Eusèbe Lactance et Prudence présentent le culte de Jupiter Latiaris, on serait tenté de croire qu'une victime humaine lui était offerte; il n'en était pas ainsi: c'était le sang des gladiateurs, dont on faisait une libation à Jupiter, Tatien *contre les Grecs.* « Je trouve chez les Romains un Jupiter Latiaris qui se plaisait aux victimes humaines et au sang des hommes immolés. » Cyprien : *De spectaculis.* Plura prosequi quid necesse est vel sacrificiorum in ludis generosa monita describere; inter quæ nonnunquam et homo fit hostia latrocinio sacerdotis, dum cruor etiam de jugulo calidus exceptus patera, cum adhuc fervet, et quasi sitienti idolo, in faciem jactatus crudeliter propinatur?

• Tertullien, *Apologetic.*, c. 9: « Ecce in illa religiosissima urbe Enæadorum piorum est Jupiter quidam quem ludis suis humano proluunt sanguine. »

(23) Les deux guerres de Lacédémone et de Messène paraissent avoir été diversement rapportées par les anciens historiens. Pausanias est le seul écrivain ancien qui, dans ses *Messéniques*, nous en ait donné un récit suivi ; mais il déclare lui-même, c. vi, que Rhian, Myron de Prienne et Tyrtée, qui ont écrit ces guerres, non-seulement ne sont pas d'accord ; mais que Myron a attribué des actions d'Aristomène, c'est-à-dire de la deuxième guerre, à Aristodème, qui a commandé dans la première : c'est ainsi qu'on peut expliquer l'anachronisme de Clément, qui fait immoler Théopompe, roi de Lacédémone, dans la première guerre par Aristomène, qui conduisit la seconde ; au lieu de l'immolation de trois cents prisonniers par ce prince. Pausanias nous parle de l'hécatomphonie, ou le sacrifice à Jupiter Ithomate, pour avoir tué cent ennemis. Voici le passage : « Aristomène immola l'hécatomphonie à Jupiter d'Ithomé. On regarde ce sacrifice comme le plus ancien des Messéniens. Quiconque avait tué cent ennemis avait droit de l'offrir ; Aristomène l'offrit trois fois : la première, après le combat du monument du sanglier ; la deuxième, après la défaite des Corinthiens ; une troisième fois, après des excursions. » Un auteur latin bien récent, un grammairien, offre une relation très incorrecte de ce fait historique. Fulgentius, *De Prisco sermone* : (Nefrendes) Diophantus Lacedæmonius qui de sacris deorum scripsit ait apud Messenios Jovi solere sacrificari sacrum quod *ἐκατομόφονια* appellatur. Si quis centum hostes interfecisset Jovi homine (lege Ithomeni) sacrificabat apud Ithomen, quod sacrificatum est a duobus, Aristomene Gortynensi (lege *Ἐρτυτιensi*), et Theoclo sicut Onesicrates scribit (Voir, c. 15, ce qu'est Theoclus). Voici ce que dit le Scholiaste de Clément, manuscrit 451 : « Ἰθώμη πόλις τῆς Λακεδαιμονίας, ἣν καὶ Μεσσήνην φασίν. Μᾶλλον δὲ ἐστὶν ἡ ἀκρόπολις τῆς Μεσσήνης, καθάπερ ἡ τοῦ Ἄργους πάλιν ἀκρόπολις Λάρισα λέγεται. » Ithome Messène, ou plutôt la citadelle de Messène, comme celle d'Argos, s'appelait Larisse. Voir Denys d'Halicarhasse, *Antiq. rom.*, xxi, p. 55, t. 1 ; voir Étien de Byz. ; *In voce* ; Strabo, ix, p. 440 ; *Antoninus liberalis*, c. .

(24) Vigier dit, dans sa note, que ce Monime lui est inconnu ; Vossius l'a omis parmi les historiens grecs ; le Scholiaste de Clément d'Alexandrie dit simplement : Ὀνομα ἱστοριογράφου. Nous connaissons, par Diogène de Laërce, un philosophe cynique de ce nom, l. vi, seg. 85, qui avait écrit des ouvrages plaisants qui renfermaient et cachaient des choses sérieuses. « Παίγνια σπουδῆ λεληθυία μειμιγμένα. »

(26) Lyctos était originairement une colonie de Lacédémoniens, qui a joué un rôle important dans l'ancienne histoire de la Crète. Voir Meursius, *In Creta*.

(27) On a souvent confondu la déesse de Tauride avec Diane Tauropole, adorée en Asie : c'est une erreur combattue par le Scholiaste de Denys-le-Périégète, v. 610, qui place dans cette même région le temple de Diane Tauropole.

Ὀρμηθαίς βορέηνδε καὶ Ἴκαρον εἰσαφίκοιο,  
 Ἴκαρον εἰναλίην, ἔθι ταυροπόλοιό θείο  
 Βωμοὶ κνισσήμεντες ἀδεικέα καπνὸν ἔχουσι

(28) Le fragment de Porphyre qui a précédé faisait déjà mention de l'immolation de la fille d'Érechthée dans la guerre d'Athènes contre Éleusis. Je renvoie aux observations qui accompagnent cette citation. Quant au passage de Démarate, il a été conservé par Stobée, Sermones 57° : on y voit qu'au lieu que ce soit à Persephoné, (Proserpine), qu'il ait immolé sa fille, c'était elle qui s'appelait Persephoné ; on serait tenté de corriger Stobée par Clément.

Quant à l'immolation de la fille de Marius, rapportée par Dorothee dans les Italiques, elle demande explication. Il paraît incontestable que saint Clément a emprunté ce trait à Plutarque dans ses parallèles ; le texte de Plutarque porte Manius, et non Marius ; la fille s'appelle Calpurnie, nom qui ne peut convenir à la fille de Marius : Manius est un prénom qui, entre autres, était usité dans la famille Acilius. V. Gronovius, sur Tite-Live, l. 30, c. 43, p. 500, t. iv de Drackenberg. Manius Acilius est nommé par Plutarque comme collègue de Marius, et ayant pris le commandement de l'armée opposée aux Cimbres, lorsque celui-ci se rendit à Rome pour obtenir son quatrième consulat (Ἀπολιπὼν ἐπὶ τῶν δυνάμεων Μάνιον Ἀκύλλιον, (Ἀκύλλιον) αὐτὸς ἦκεν εἰς Ῥώμην). Il y a donc plutôt lieu de croire qu'il s'agit de Manius Acilius, d'autant que Plutarque déclare qu'il avait été battu par les Cimbres, sort que n'a jamais éprouvé Marius : « Μάνιος πρὸς Κίμβρους πόλεμον ἔχων καὶ ἡττώμενος, ὄναρ εἶδεν εἶτι νικήσει, εἰάν τιν θυγατέρα προθύση (ἦν δὲ αὐτῷ Καλπουρνία). » Le surnom le plus commun de cette famille était Glabrio : et je ne vois rien entre les Pisons qui étaient Calpurniens et les Acilius, qui autorise à les confondre. Si l'on veut remonter aux généraux romains vaincus par les Cimbres avant que Marius prit le commandement de l'armée qui leur était



opposée, nous sommes en défaut, par le peu de monuments historiques qui nous en entretiennent; cependant, j'emprunterai à Tacite, dans sa *Germania*, c. 37: « Germani Carbone et Cassio, et Scauro Aurelio et Servilio Cœpione, m. quoque Manlio fuis vel captis, quinque simul consulares exercitus populi romani abstulerunt. » Les noms que nous donne Florus diffèrent, et au lieu de cinq, il n'admet que trois armées détruites, l. III, c. 3: « Nec primum quidem impetum barbarorum Silanus, nec secundum Manlius, nec tertium Cœpio sustinere poterunt. » La défaite de Carbon est assez détaillée dans les extraits, *De legationibus*, d'après Appien, XIII<sup>e</sup> extrait. Bornant mon examen aux noms des chefs vaincus, je ne vois que Manlius qui pourrait convenir, d'autant plus que son orthographe varie; les manuscrits portent plus généralement Manilius, dit Saumaise. Dans les extraits de Dion Cassius, fragments de Peiresc, p. 633, de l'édition in-4°, il se nomme Mallius. Mais tout cela n'autorise pas le nom de Calpurnia donnée à la victime de l'ambition et de la superstition paternelle. Le reste du passage de Plutarque, reportant en Germanie le lieu du combat, semblerait justifier l'opinion qu'il s'agit d'un des prédécesseurs et non du collègue de Marius: « Ἐτι καὶ τῶν βωμῶν εἰσι δύο ἐν Γερμανίᾳ οἱ κατ' ἐκείνῳ τὸν καιρὸν ἦγον σαλπίγγων ἀποπέμπουσιν. » En résumé, ce trait ne peut appartenir à Marius, qui n'a point été battu par les Cimbres, qui n'avait point de fille Calpurnia, qui ne s'est pas mesuré avec les Barbares en Germanie; il n'est pas non plus croyable que son collègue, en son absence, ait tenu le sort des armes et sacrifié sa fille dans l'intérêt de Marius. Ce trait convient d'autant mieux à Manlius ou Mallius, que l'on voit, par l'extrait de Dion, que c'est la jalousie de Cœpio qui fut cause de leur défaite. Il fallait qu'avant son arrivée, Manlius se fût fait craindre des Barbares, qui lui firent parvenir des propositions pacifiques, qui irritèrent encore Cœpion contre ce consul. Voici le passage traduit: « Ils s'étaient rendus redoutables aux Barbares, tant que leur dissension resta ignorée d'eux, à ce point que ces derniers firent les premières démarches pour conclure un traité; mais Servilius, ayant appris qu'ils avaient député vers Mallius ou Manlius, et non pas vers lui, entra en fureur, et loin de faire une réponse conciliante, peu s'en fallut qu'il ne fit périr les ambassadeurs. » Ce Cœpion avait volé l'or de Toulouse. — Ensuite, comment sa fille se nommait-elle Calpurnia? Je le laisse à expliquer. Je n'en reste pas moins convaincu que c'est saint Clément qu'il faut réformer d'après Plutarque, et non pas Plutarque d'après saint Clément.

(30) Denys d'Halicarnaise livre I *Des antiquités romaines*, § 19, rap- (57)  
 porte un oracle relatif à ce que nous lisons ici :

Στέχετε μαιόμενοι Σικελῶν Σατουρνίαν· ἄσιν,  
 Ἦδ' Ἀβοριγινέων κοτύλην, οὗ νῆσος ὀγείσται,  
 Οἷς ἀναμυθέντες δεκάτην ἐκπέμψατε Φοῖβω,  
 Καὶ κεφαλῆς Κρονίδη καὶ τοῦ πατρὶ πέμψατε φῶτα.

(31) Je lis ἐξηλίφθη au lieu de ἐξηλεῖσθαι de ἐξαλείφειν.

Porphyre, *De Abst.*, l.<sup>o</sup>, §<sup>o</sup>, 25 :

Ταῖς γὰρ ἐκ τῶν θυμάτων ἀπολαύσει, τὸ περὶ τούτων ἀληθὲς ἐξαλείφειν  
 πατρώμενοι λαμβάνομεν ἡμᾶς αὐτούς.

Il faut rendre ce mot à Démosthène : *C. Aristocrate*, p. 672.

Τί συμβαίνει παρὰ ταῦτα, ὅθεν ἐξηλίφθη τὸ πρᾶγμα ἐπ' αὐτοφόρῳ, au lieu  
 de ἐξηλέγηθη.

(32) Voir l'abbé Sevin, sur la vie et les ouvrages de Phylarque, (73)  
*Académie des Inscriptions*, t. VIII, p. 118.

(33) Ce vers, tronqué et incorrect, est formé de deux d'Hésiode :

« Ἐργ. καὶ ἡμερ. . . . » 252.

Τρεῖς γὰρ μῦθοι εἰσὶν ἐπὶ χθονὶ πλουτοτέρῃ,  
 Ἀθάνατοι Ζηὸς φύλακας μερόπων ἀνθρώπων.

Le texte actuel porte θνητῶν ἀνθρώπων ; mais, indépendamment d'Eusèbe, la leçon μερόπων est soutenue de l'autorité de Sextus Empiricus, l. IX, *Adv. Math.*, p. 571.

La note de Vigier, qui se rapporte au vers 121 du même poème d'Hésiode, dont l'idée est la même, mais les expressions diffèrent, ferait croire qu'il a ignoré celui qu'Eusèbe a parodié.

(34) Sur la juste signification du verbe ἐκτραχίλλειν, emprunté au gymnase et son sens métaphorique, consulter Perizonius : *Ad Eliani Var. Hist.* 12-58 ; *Miscel Observ.*, vol. 3, p. 242 ; Alciphron, *Lett.* 5-40 ; Porphyre, *De Abst.*, I, § 42. Plutar., *De ed. puer.*, t. VI, p. 43 ; de Reiske, *De disari. adul.*, p. 216.

(35) Προσκούειν, dont Porphyre fait ici usage, veut proprement (75)  
 dire briser contre terre ; Hérodote, 5-923 : Ἐβεβούλευτο τὸ καρδίον προ-

σουδίσαι. Citation anonyme dans Suidas, *in voce* : 'Ο δὲ ἀσας μετέσπον, προσουδίσαι; enfin, Euripide, *Iphig. en Aulid.* 1151, d'après la correction de Scaliger :

Βρίφος τε τοῦδ' ἄν σῶ προσουδίσαις πάλω.

(36) Au lieu de πεπλησμένης γαστρός ἐξ ἡδυπαθείας; le manuscrit 465 lit πεπρημένης, que je crois la vraie leçon; πεπρησμένου se lit dans le grand étymol. au mot πρήθω· ἡμεῖς ἐν τῇ συνθεσίᾳ τοῦ πεπρησμένου λέγομεν : ce qui est répété par Apoll., *Lexic. Homeric.* Aristophane, *Guespes*, 36 :

Ἔχουσα φωνὴν ἐμπεπρησμένης ὄσ.

Le Scholiaste explique aussi ἐμπεφουσημένης· πρῆσαι γὰρ τὸ φουῆσαι ἔνθεν καὶ κρηστήρ. Hesychius reconnaît la forme πεπρημένος πεφουσημένος : ainsi, on doit lire ou πεπρημένης, avec le manuscrit 465, ou πεπρησμένης. Voir Buttman, *Lexilogus*, t. 1, p. 105.

(37) Ἀπειροτέχνης est changé en ἀπειροτέκνης par Vigier, qui propose même ἀπειροτελής, expression beaucoup plus usitée en parlant de Diane ou Hécate. M. Lobeck, *In Aglaophamo*, t. 1, p. 225, admet cette correction de Vigier dans sa note, aussi bien ici que dans Lydus, *De Mensibus* III, 34, où le même passage est répété; malgré Roether, le dernier éditeur de cet opuscule, qui propose ἀπειροτέχνη.

(38) Les traditions les plus étendues, concernant Hécate, sont dues à Théocrite et à son Scholiaste. On lit les vers suivants dans la seconde idylle de Théocrite. V. 10.

Ἄλλὰ, Σελάνα,  
Φαῖνε· καλὸν τιν γὰρ ποταίσσομαι ἄσυχ' αἰμον,  
Τῆ χθονία θ' Ἐκάτα τὰν καὶ σκύλακες τρομέοντι  
Ἐρχομέναν νεκύων ἀνά τ' ἠρία καὶ μέλαν αἶμα.  
Χαῖρ' Ἐκάτα δασπλήτη καὶ ἐς τέλος ἄμμιν ὀπάδει,  
Φάρμακα ταῦθ' ἔρδοισα χερσίονα μητέ τι Κίρκης,  
Μήτε τι Μηδείας, μήτε ζανθῆς Περμηίδας.

« O lune, brillez de tout votre éclat : c'est à vous que j'adresse mes vœux secrets, à l'inférieure Hécate que les jeunes Chiens redoutent, lorsqu'elle se transporte dans les monuments et la sanie des morts. Salut, ô formidable Hécate, venez à mon secours jusqu'au terme, en me procurant

des philtres, qui ne le cèdent en rien à ceux de Circé, à ceux de Médée, à ceux de la blonde Perimède.

» On dit qu'Hécate est une divinité infernale qui règle les destinées des lieux inférieurs. D'après Sophron, Junon s'étant approchée de Jupiter donna naissance à une fille qu'elle nomma Angelos. Jupiter, après sa naissance, la confia aux nymphes pour l'élever. Devenue grande, elle déroba la myrrhe de Junon et s'en frotta le visage, de manière à le rendre enflammé; elle en donna à Europe fille du Phénicien, Junon ayant découvert ce vol se leva dans l'intention de châtier la coupable; mais celle-ci se sauva, d'abord dans la maison d'une femme en couche, de là chez des hommes qui portent les morts; ce qui fit que Junon s'en éloigna pour jamais. Jupiter ordonna aux cabires de la purifier: ceux-ci la conduisant au lac Acherusien, la purifièrent, et telle est la cause pour laquelle on dit que cette divinité a les morts pour partage, ainsi que les régions infernales.

» Une autre fable dit que Jupiter s'était uni à Cérés, en eut Hécate, remarquable par sa force et sa beauté: elle fut envoyée par son père à la recherche de Proserpine, et reçoit les noms de Diane, Phylax, Dadouque et Chthonia.»

## LIVRE V.

(1) Gaulmin, sur Psellus, *De Operat. Dæmon.*, p. 113; OEumenius, *In Epist. prima Joann.*: Τούτου δὲ τοῦ κόσμου πατὴρ ὁ Διάβολος τῆς κοσμοκράτειας φησὶν ἡδυπαθείας καὶ συγγύσιως. Aliique sine numero. Damascen. pariter et Athanas. Κοσμοκράτορας τοῦ σκότους τούτου Δαίμονας. *Invocant testamentum Salomonis Mss.*: « Καὶ ἐκέλευσα παρῆναι μοι ἕτερον δαίμονα καὶ εἰσῆλθοσαν πνεύματα συνδεδεμένα εὐμορφα τῶ εἶδει. καὶ γὰρ Σαλομών ταῦτα ἐθαυμάσα καὶ ἐπηρώτησα λέγων· καὶ ὑμεῖς τίνας ἔστε; οἱ δὲ δημοθυμαδὸν ἔφησαν μιᾷ φωνῇ καὶ εἶπον· ἡμεῖς ἔσμεν τὰ λεγόμενα στοιχεῖα, οἱ κοσμοκράτορες τοῦ σκότους τούτου. Ἀπατή, Ἔρις, Κλώθω, Ζάλη, Πλάνη, Δύναμις, etc. »

« J'ai ordonné à un autre démon de se faire voir. Aussitôt, des esprits, enchaînés l'un à l'autre et d'une agréable figure, entrèrent. Frappé de cette apparition, moi Salomon, je les interrogeai, leur demandant qui ils étaient; ceux-ci répondirent tous ensemble, et d'une manière unanime: « Nous sommes les astres, dit Cosmocratores de ces ténèbres: La Fourberie, la Dispute, Clotho, Zalé, l'Erreur, la Force, etc. »

(2) On lit dans Plutarque, tel que les manuscrits nous le représentent : «ὄν ὦν ἕλκν καὶ φύσιν καλοῦσι, qu'on nomme maintenant *matière* et *nature*. Je préfère la brièveté d'Eusèbe; ce double nom est faux d'une part, le mot *nature* exprimant une toute autre idée que celui de *matière*, et cette incertitude dans le nom entraînant le doute dans l'esprit du lecteur; d'ailleurs, en philosophie, pour une chose, un nom suffit.

(3) Vers de Pindare cité plusieurs fois par Plutarque. V. Schneider, *In Fragm. Pindaricis*, p. 59.

(4) Le manuscrit 451 porte, au lieu de ἰσορούμενα, qu'on lit dans Plutarque et les autres manuscrits d'Eusèbe, τετραρούμενα, que je trouve préférable.

(5) Je lis πολλὸ pour πολλῆ, avec le manuscrit 451.

(6) Python se lit, dans Plutarque, au lieu de la Pythie, qui se trouve dans Eusèbe.

(7) L'orthographe de ces noms varie dans Plutarque et dans les manuscrits; mais aucun guide ne peut nous donner certitude sur la manière dont étaient écrits ces noms étrangers à la Grèce.

(8) Dans le 4<sup>e</sup> livre, c. 7, p. 144, on lit ce qui suit : « Après avoir ainsi préparé les esprits, il témoigne et prévient de ne pas répandre dans le public ce qu'il va dire. » Les termes diffèrent peu : « Μαρτύρεται καὶ προκαταγγέλλει μὴ εἰς πολλοὺς ἐκφῆναι τὰ λεχθησόμενα. »

(9) L'oracle d'Apollon, dit de Branchide, était dans le voisinage de la ville de Milet en Ionie, à 180 stades de cette ville, dit Plin., l. v, c. 31, et 20 du rivage de la mer, 18 suivant Strabon. Cet oracle était le plus célèbre d'Apollon après celui de Delphes. Μέγροι ὦν χρηστηρίων Ἑλληνικῶν, ὧν ἴσμεν, μετὰ Δελφοῦς, κράτιστον, Conon cité par Photius, p. 136, de Bekker. Ἔστι τὸ μαντεῖον τοῦ διδυμέως Ἀπόλλωνος, τὸ ἐν Βραγχίδαις ἀναβάντι ὄσον ὀκτωκαίδεκα σταδίους. Αναβάντι veut dire ici : « En remontant de la mer. » Il avait été brûlé par Xerxès, comme tous les temples d'Ionie, excepté celui d'Éphèse, et il fut reconstruit avec plus de magnificence par les Miliésiens; il était plus grand qu'aucun autre; mais cette grandeur fut cause qu'il resta sans couverture: son enceinte embrassait

l'étendue d'une bourgade : un bois sacré l'entourait intérieurement et extérieurement (Strabon, l. XIV, p. 634 de Casaubon). Le même, au l. XVII, p. 814, dit que ces oracles n'étaient pas rendus le plus souvent oralement, mais par des gestes de tête et des symboles, en conformité du vers :

« Ἡ καὶ κωνίτην ἐκ' ὀφθαί νεύει Κρονίω. »

Porphyre, dans sa lettre à Anebon, publiée par Gale, en tête du traité de Jamblique, *De Mysteriorum* ; Oxford, 1688, nous apprend qu'il existait à Branchide des prophétesses qui étaient inspirées par l'eau qu'elles respiraient : « Οἱ δὲ ὕδατων ἀπυκνόμενοι, καθάπερ αἱ ἐν Βραγγίθαις προφήτιδες. » Jamblique donne des explications, p. 74, sur ce passage, de la diverse manière dont ces oracles étaient rendus. « La prêtresse les prononçait, dit-il, soit en tenant à la main une verge que le dieu avait donnée, soit assise sur un essieu ; soit en trempant ses pieds ou le bord de sa robe dans l'eau, soit, comme le dit Porphyre, en respirant de cette eau. » Il paraît que la manière de les rendre par des signes de tête, rapportée par Strabon, avait appartenu à un temps où la source était tarie. Le même Strabon, au même endroit du livre XVII, rapporte, d'après Callisthène, que cette source, ayant tari, lors des profanations de Xerxès et de la spoliation des trésors, avait reparu à l'arrivée d'Alexandre. Strabon donne cela pour une flagornerie, (προστραγγόσι). L'Apollon Didyméen. Branchiaque était encore appelé Philésien et Milésien. Crésus l'avait consulté en même temps que celui de Delphes, et lui avait fait des dons magnifiques, égaux à ceux envoyés par lui à Delphes (Hérodote, I, 92). Le même historien (I, 159), raconte une petite anecdote, relative à cet oracle : « Cet oracle avait ordonné aux Cyméens de livrer aux Perses un transfuge lydien nommé Pactyas. Aristodicus, indigné de cette violation de l'hospitalité, se promena autour du temple, en chassant les oiseaux qui y avaient fait leurs nids ; une voix, sortie du sanctuaire, lui reprocha son impiété. « O roi (ὦ βασις), s'écria Aristodicus, vous voulez qu'on respecte vos suppliants, et vous ordonnez aux Cyméens de livrer le leur. C'est afin, répondit le dieu, que cette impiété vous fasse plutôt périr, et que vous ne veniez plus consulter mon oracle pour savoir si l'on doit livrer ceux qui implorent votre hospitalité. »

Sur l'origine de cet oracle, voir Bentley, fragment 36 de Callimaque.

(10) Le surnom d'Ἀρροτέα, donné à Diane, a une célébrité historique, par le vœu que Miltiade ou Callimaque (car les avis sont partagés),

lui firent, avant la bataille de Marathon, d'immoler autant de chèvres qu'ils auraient tués d'ennemis; Xénoph., *De Exp. Cyri.*, t.° IV, 2-12; Élien, *Histoires diverses*, II, 25; Plutarque, *De Malig. Herodoti*, 26, p. 508 de Hutten; Agathias, p. 46 de l'édit. du Louvre. Pausanias, *In Atticis*, t. 19, croit que cette dénomination vient d'ἀπό τῆς ἄγρος. Le grand étymol. dit ἀγροτέρα οὐκ ἀπὸ τοῦ ἄγριος, ἀλλὰ παρὰ τὸν ἄγρος ἀγρότερος κειοίηται. Hésiode donne la même épithète au cerf. Ἄσκιδ., 407.

Ἄγρος ὄρασινόμου ἢ ἀγροτέρης Ἰάφου. Eustathe, *Iliad.* Φ., v. 470. "Ὅτι δὲ καὶ ἀγροτέρα, λέγεται Ἄρταμις ἐπιθετικῶς παρ' ἄττικοῖς δηλοῦσθαι ἄλλοι τε καὶ ὁ Κωμικὸς ἐν οἷς λέγει κατὰ γυλίωσιν τῇ ἀγροτέρα εὐξασθαι.

Le passage d'Aristophane est au vers 115 des *Tesmophor*: « Ubi scholiastem. »

(11) Le texte porte: Τυμπάνων αὐλοῖς καὶ θηλειῶν πατάγοις χαίρειν. Ce qui est dépourvu de sens, « les flûtes des tambours »: il faut donc corriger: la plus simple correction serait: Θηλειῶν αὐλοῖς καὶ τυμπάνων πατάγους. On sait que la flûte était surtout l'instrument des femmes dans l'antiquité. *Αὐλητρίδες*, *Tibicinae*, figuraient dans les festins et les réunions de plaisir ou de deuil; elles célébraient ainsi les mystères de la mère des dieux. On lit, à la page 192, ces vers d'un oracle:

Μητέρα μὲν μακάρων μέλειται Τιτηνίδι Πείη  
Αἰλοὶ καὶ τυμπάνιον πάταγοι καὶ φῆλυς θυμῶσ.

Ces vers d'Euripide dans les *Bacchantes*, 124:

Βυρσόνον κίλωμα τόδε  
Μοὶ Κορύβαντες εὔρον.  
Ἄνὰ δὲ βακχεῖα συντόνοι  
Κέρασαν ἠδυεῖα φρυγίων  
Αἰλῶν πνεύματι ματρός τε  
Ἰέας εἰς γέρα θῆκαν  
Καλίτυπον εὖασμα Βακχῆν.

(12) Οὐδὲν ἐν ἀθανάτοισι θεοῖς ποτ' ἀδείματον.

Ce vers, incomplet et défectueux, offre de grandes variantes dans les manuscrits:

Οὐδὲν ἐν ἀθανάτοισι θεῖη ποτὲ δια μάταιον.

465 et 468. — Θεό ποτὲ, 466.

Vigier a conservé le texte d'Étienne; tout en réformant ce vers: on peut voir sa note.

Je crois qu'on doit lire *δια μάταιον*, qui se trouve dans le plus grand nombre de livres manuscrits; il en résultera ce vers :

*Οὐδὲν ἐν ἀθανάτοισι θεοῖς ποτε δια μάταιον.*

Ce que réprouve cependant M. Lobeck, dans l'*Aglaopham.*, p. 225.

(13) *Ψυχῆ*. Sur la triple division de l'âme, dans les idées de Platon, consulter ce dernier dans le neuvième livre de la République, p. 506 de l'édition de Lyon. Plus haut, notre auteur avait expliqué par les phases de la lune le triple visage d'Hécate.

(14) Les termes *ἀνάγκη* et *πειθανάγκη*, consacrés dans la magie païenne, méritent qu'on s'y arrête. Vigier avait dû les expliquer dans ses observations : il convient de le suppléer.

Rien n'est si connu que les évocations qui attiraient les divinités du ciel en terre. La pharmacopée de Théocrite, la 8<sup>e</sup> églogue de Virgile, les épodes d'Hoface à Canidie, les élégies de Propertius et de Tibulle, suffisent pour le constater, et sont assez présentes à la pensée des lecteurs pour qu'il ne soit pas nécessaire de les rappeler. Je citerai le passage moins connu de Lucain, qui rend bien l'idée renfermée dans le *Πειθανάγκη*.

Livre VI, v. 492 :

Quis labor hic superis cantus herbasque sequendi  
Spernendique timor? Cujus commercia pacti  
Obstrictos habuere deos? Parere necesse est;  
An juvat? ignota tantum pietate merentur;  
An tacitis valuere minis? hoc juris in omnes  
Est illis superos; an habent hæc carmina certum  
Imperiosa Deum, qui mundum cogere, quidquid  
Cogitur ipse, potest? illis et sidera primum  
Præcipiti deducta polo: Phœbeque serena  
Non aliter, diris verborum obsessa venenis  
Palluit, et nigris terrenisque ignibus arsit,  
Quam si fraterna prohiberet imagine tellus  
Insereretque suas flammis coelestibus umbras:  
Et patitur tantos cantu depressa labores,  
Donec suppositas propior despumet in herbas.

Les expressions sacramentelles sont, en grec : Ἐλεειν, θέλειν, γοηταύειν, en latin : *Devocare, deducere, deripere*. L'art des évocations



appartenait surtout aux Thessaliennes : les Égyptiens et les Chaldéens possédèrent aussi des secrets en ce genre.

..... novi quo Thessala cantu  
Eripiat lunare jubar; quid signa sagacis  
Ægypti valeant; qua gens Chaldæa vocatis  
Imperet arte Deis.

Claudian, *In Rufinum*, I, 147.

Toutefois, comme la Thessalie avait plus de relations avec la Grèce et Rome, c'est là surtout qu'on a fixé l'origine de la magie et des évocations. Θεσσαλή πειθανάγκη était une expression reçue. Zosime, I, 1, c. 21: Τῆ θεσσαλικῇ λεγομένῃ πειθανάγκῃ χρησόμενος ἐκτίμει κατὰ τὴν Παιονίαν Δέκιον : « Philippe, ayant eu recours à la pithanance thessalienne, envoya Décius en Péonie. » Eunapius, dans la Vie de Chrysanthius, p. 90 de l'édit. de Commelin : Οἱ πεμφθέντες στρατιῶται μετὰ τιμῆς τῆ θεσσαλικῆν ἐπιγόν ἀνάγκην.

Dans un fragment anonyme, cité par Suidas au mot πειθανάγκη : « Καὶ εἶτα τῆ θεσσαλικῇ πειθανάγκῃ κτείνας τὸν ἐμαυτοῦ δέσποτα. » « J'ai cédé à la pithanance thessalienne, en tuant mon maître. » Cicéron fait allusion à l'origine magique de ce terme dans la 13<sup>e</sup> lettre du 9<sup>e</sup> livre à Atticus : « Ego autem non tam γοητείαν hujus timeo quam πειθανάγκην. Αἱ γὰρ τῶν τυράννων δαίσεις, inquit Plato, ἴσθ' ὅτι μεμιγμέναι ἀνάγκαις. »

Psellus, *De operatione Dæmonium*, p. 62 de Gaulmin : « Μὴ θελῶν δὲ ἐξενεγκεῖν τὸ ἀπόβρῆτον, ὁμῶς τὴν λακωνικὴν (θεσσαλικὴν) πεπονθὴ ἀνάγκην, τ' ἀληθὲς ἐξεῖπα. » Ce terme avait passé dans le langage ordinaire pour exprimer une violence avec politesse. *Clemens Alex., in protreptico*, p. 52 : « Les magés se targuent d'avoir les démons pour serviteurs de leur impiété, les inscrivant parmi leurs domestiques, les transformant en esclaves forcés : Κατηναγκασμένους δούλους. »

L'effet de ces évocations se rendait par Ἐπιφάνεια ou par Προσέγγισις. Le même Psellus, p. 85 : « Ὡς περ καὶ παρ' αἰγυπτίσις τὰς προσέγγισις ἐποιοῦντο φωναῖς αἰγυπτίαις, καὶ δὴ καὶ τὰ παρ' Ἀρμενίαις δαιμόνια καὶ ἀλλὰ ὅσοι, εἰ ἀπίοντα τύχοι, τῆ γλώσση αὐτῶν ὡς περιφανεῖ κατ' αὐτὰ χρῶνται. » De même que, chez les Égyptiens, les apparitions s'obtiennent en faisant usage de termes égyptiens, de même, chez les Arméniens et ailleurs, on obtient la présence des démons en se servant de l'idiome local.

C'était surtout Hécate ou la Lune, dont elle est l'emblème, que ces évocateurs faisaient apparaître. Hesychius : « Ὠπήτειρα διὰ φαρμάκων

· εἰώθασι τινες ἐπάγειν τὴν Ἑκάτην ταῖς οἰκίαις. » C'est ainsi que Lobeck lit, *Aglaopham.*, p. 223, dans le sens de Persécutrix : le voir.

(15) Synesius, dans le *Traité des Songes*, p. 147: « Indépendamment de ce qu'il y a de révoltant, pour un dieu, de s'abaisser à une telle démarche, comme je me le persuade; il doit avoir la plus grande répugnance, en effet, à venir attendre les ordres de quelqu'un, contre sa volonté, et comme poussé, et à coup de levier : c'est une violence telle que, même parmi les hommes, le législateur ne laisserait pas un pareil acte impuni. »

Plotin, 4<sup>e</sup> *Ennéade*, l. IV, c. 40, p. 434, entre dans beaucoup d'explications sur les incantations: « Ce n'est pas le penchant ni la raison, dit-il, qui sont séduits dans la musique (l'incantation), c'est l'âme irraisonnable : et cela n'a pas lieu d'étonner. En effet, les démons aiment à se laisser gagner quoiqu'ils ne le demandent pas, de la part de ceux qui font usage des enchantements; ce qui cède, en eux, au charme de l'enchantement n'est ni l'intelligence ni la perception. » Il dit ailleurs : « Ces natures de démons sont subjuguées par la magie et les enchantements : ce qui prouve qu'ils ont une âme irraisonnable formée de parties et matérielle. »

Nicéphore Grégoras, dans son Commentaire sur le *Traité des songes de Synesius*, p. 402, cite tous les vers de l'oracle d'Hécate compris dans ce chapitre.

(16) Ἀπειρίτος, infini, a été traduit, d'après le Manuscrit 451, ἀδῆριτος. Je dois cependant avouer que Nicéphore Grégoras a le texte imprimé ἀπειρίτος.

17 Ces vers, cités également par Nicéphore, se lisent p. 361.

(18) Ces deux vers présentent de grandes variantes et quelques difficultés : les voici tels que les donne notre auteur et Nicéph. sur Synesius, p. 402.

Τίπτε μ' ἀεὶ θέωντος ἀπ' αἰθέρος ὄδου γατίζων  
 Τίπτε μὲ κωλήσκεις, 451, ὄδου γατίζω, 466.  
 Θειοδάμοις Ἑκάτην μὲ θεὴν ἐκάλεσσας.  
 Σείο δάμοις, Théodoret, καλέσας, 451.

(19) Nicéphore Grégoras, sur le *Traité des Songes, de Synesius*, p. 160 : « On dit que l'ἴγνυξ est un oiseau qui remue la queue, et sert dans

les incantations magiques pour inspirer de l'amour : c'était, anciennement, une femme qui fut, disait la fable, changée en cet oiseau par Junon, parce qu'elle avait servi les amours de Jupiter en usant des moyens de la magie. D'autres disent que l'ixnx est la guitare la plus harmonieuse, en sorte qu'on donne ce nom à tout ce qui est suave et désirable. »

Le scholiaste de Théocrite, sur le vers 17 de la deuxième idylle, s'exprime avec plus d'étendue.

« Ixnx était, dit-il, un oiseau consacré à Vénus, ce qui fait que les magiciens le font intervenir dans leurs enchantements. Pindare emploie ce mot comme synonyme d'amour ; et Aristote, dans le *Traité de parties des animaux*, en donne la description. « Il est, dit-il, plus grand que le pinson (σπίκη) ou que le xίνας... : c'est ce que les Romains nomment *motacilla* (hoche-queue), parce qu'il fléchit sans cesse son cou ou sa queue. Callimaque dit que l'ixnx était né de l'Echo, que Jupiter, pour en jouir, avait ensorcelée ; de manière que Junon la changea en ce petit oiseau, qui sert aux enchantements. »

Le premier vers se lit ainsi : « Τὸς μὲν ἀπειρήτοις ἐρώων ἰύξιν ἀπ' αἴθρης. » Ἀπειρήτοις fait la difficulté de ce passage. Vigier observe que le père Petau, p. 363, sur les scholies de Synésius, traduit comme s'il y avait ἀπειρήτοις du premier oracle : il conserve ἀπειρήτοις, qu'Hésychius rend par ἀβρήτοις ἀνεκλαθήτοις.

(20) Je crois que ce texte est interverti. Que veut dire la plainte adressée au dieu par son adorateur, lorsqu'il s'agit de prouver que ce sont les dieux qui sont retenus par la puissance des charmes qui les captivent ? Je lis donc :

Τί μ' ἐπιδευόμενοι δηρὸν βροτοὶ αἰκίζεσθε.

« Que désirez-vous de moi, ô mortels ! pour me tourmenter si longtemps ? sans-entendu : en me retenant. »

(21) Je lis σαῶσαι au lieu de σαῶσαι : ce qui me semble réclamé par ἐπέρχομαι, *accedo, advenio*.

(22) Cet oracle est très-corrompu. Vigier, en proposant de remplacer μέγα λύεις, qui est incorrect au dernier point par μέγα, a certainement fait une heureuse découverte, mais le Manuscrit 451 nous révèle une tout autre leçon, difficile à rétablir ; au lieu de Νατάδες, il lit ἄδα, et, au lieu de μέγα λύεις φοῖβον, il lit μέγαλοιο τε φοῖβου, qui paraît devoir rentrer dans la contexture du vers, mais qui ne nous donne pas la pénétration du sens.

(23) Ce même passage se trouve dans le chapitre 7; quoique moins étendu, ce n'est que la répétition de ces vers d'Euripide, dans Iphigénie en Tauride, 380 :

Τὰ τῆς θεοῦ δὴ μέμφομαι σοφίσματα·  
 Ἦτις, βροτῶν μὲν, ἦν τις ἀφῆται φόβου,  
 Ἦ καὶ λοχέας ἢ νεκροῦ θίγγῃ χερσίν,  
 Βιωμῶν ἀπέργει, μυστῶν ὡς ἡγουμένη·  
 Αὐτὴ δὲ θυσίαις ἤδεται βροτοκτόνοις.

(24) Je lis ἀκούων au lieu de τὸ ἀκούων : c'est ainsi que, dans les *Mystères des Égyptiens*, de Jamblique, où cette lettre est commentée et réfutée, on lit. p. 154 de l'édition de Gale, la seule qui existe.

(25) L'influence des mots sans valeur d'idée dans la magie, justement réprochée par Porphyre, est affirmée et défendue par des témoignages nombreux d'auteurs grecs et latins. Déjà notre auteur, dans le 1<sup>er</sup> ch. du 4<sup>e</sup> livre, a parlé des prodiges qui s'opèrent à l'aide de certains enchantements, et en prononçant des mots sans significations et barbares : « Μετὰ τινὸς ἀσήμου καὶ βαρβαρικῆς ἐπιβήσεως. » Origène contre Celse, l. 1, p. 19 et l. v, p. 261, éd. de Cambridge, soutient contre Celse l'influence des paroles sacramentelles dans les effets magiques. Irénée, *Adv. hæres.*, 1, 18 : « Alii autem hebraïca nomina superfantur ut stupori sint, et perterreant eos qui sacrantur sic basyma, cacabasa, etc. » Niceph. Grégor. dans son *Commentaire sur le Traité des songes* de Synésius, p. 362 : « Quant aux paroles qu'ils prononcent en recommandant de ne jamais changer ces paroles barbares, il y a, pour chacun, des noms donnés par Dieu (θεόδοτα), qui ont une vertu ineffable dans les mystères : Sabaoth, Adonai, Cherubim, Séraphim, Abraham, Isaac, Jacob, qui, dit-il, perdent toute leur force et leur vertu en passant dans la langue grecque, dans l'opinion du sage Origène. » Il cite un passage d'Asclépius dans ce sens. Pour sortir des autorités ecclésiastiques, nous nommerons d'abord Pausanias dans le *premier livre des Eliques*, c. 27 : « Il existe à Hiérocésarée, et Hypépée en Lydie, deux temples contenant une chapelle close, dans laquelle un autel est couvert de cendre semblable à toutes les cendres. Le mage, entrant dans cette chapelle, y met du bois sec sur l'autel, se couvre de sa tiare, invoque dans une langue barbare, incompréhensible aux Grecs, je ne sais quel dieu, lit des incantations dans un livre, et le bois s'allume sans le secours du feu. » Les médecins sont pleins de ces remèdes superstitieux,

qui consistent à prononcer des paroles (Alexandre de Tralle, l. xi, p. 198 de R. Etienne) sur les préservatifs de la goutte, fait écrire sur des feuilles d'or ou d'étain des mots sans valeur, qu'il récite; d'autres fois, il emploie les noms hébreux *Iao*, *Sabaoth*, pour le même effet, et encore, d'autres fois, des vers d'Homère. Voir également Marcellus, *De Medicamentis empiricis*, c. 21; enfin, on peut lire le c. 9 du 28<sup>e</sup> livre de Pline, ainsi intitulé : *An sit medendo aliqua vis verborum*.

(26) Ces mots sont d'Eusèbe.

(27) Le texte porte εὐδ' οὐ παραιται, solécisme intolérable; car si, d'une part, il règne souvent incertitude sur l'emploi des deux négations οὐ et μή, jamais, dans les constructions conditionnelles οὐ n'a appartenu à la protase ni μή à l'apodose, et partout εὐδ' μή... οὐκ ἔν sont de rigueur; il faut donc corriger οὐ pour lequel je lis οὐν, qui, d'ailleurs, aide le sens, tellement confus, que le latin du père Vigier est incompréhensible: il est étonnant, de plus, qu'il n'ait pas relevé ce vice de langage.

(28) Cet oracle se trouve cité par Nicéphore Grégoras dans le commentaire sur le *Traité des songes* de Synésius, p. 361: il commence par οὐδὲ τέλει, au lieu de ἀλλὰ τέλει.

(29) J'ai adopté la leçon εὐπαιθριάσας des mss. 465 et 466, suivie par Nicéphore Grégoras sur Synésius *Des songes*, p. 361; au lieu de καὶ ἀθροίσας des imprimés et des autres mss.

(30) Les sons fatidiques de Thémis.

L'oracle de Delphes, célèbre sous le nom d'Apollon, avait d'abord appartenu à Thémis: *Strabon*, l. ix, p. 422, rapporte, d'après Ephore, qu'Apollon fonda l'oracle de Delphes en communauté avec Thémis pour être utile aux humains.

Apollodore, l. 1<sup>er</sup>, c. 4, § 3, fait venir Apollon à Delphes dont l'oracle appartenait alors à Thémis χρησμοδούσης τότε Θέμιδος.

Pindare dans la 11<sup>e</sup> Pythique, v. 18,

Ὅφρα Θέμιν ἱερὰν Πυθῶνά τε καὶ ὀρθοδίκαν

Ἰης ὀμφαλὸν καλεῖσσιτ' ἀίρα σὺν ἱστέρα

où le Scholiaste observe: θέμιδος ἦν τὸ χρηστήριον, ἔθεν καὶ τὸ θεμιστεύειν.

Cet étymologie du verbe θεμιστεύειν qui remonte aux oracles rendus par Thémis, est répété par Harpocraton d'après Lysias dans le *Discours de l'avortement* : ετι γέγονε τὸ ὄνομα ἀπὸ τοῦ Θέμιν ἐσχημέναι ποτὲ τὸ μαντεῖον πρὸ τοῦ Ἥλιου. Πρὸ τοῦ Ἀπολλωνος dit le grand étymologique citant le même passage, suivi de ce vers :

Οὐ σε θεμιστεύω· περικαλλέες ἔξειθι νόου.

(Vers répété dans un oracle par Elien, *Hist. div.*, 111, 43 et 44 ; *Simplicius ad Epictet.*, c. 37 ; p. 81 de l'édition de Venise 1528).

Ovide fait consulter l'oracle de Themis par Deucalion après le déluge, *Métam.* 1, 318.

Hic ubi Deucalion (nam cætera texerat aquas),  
Cum consortis tori, parva rate vectus adhesit ;  
Corycidas nymphas et numina montis adorant  
Fœdicamque Themis, quæ tunc oracula tenebat.

Plutarque, dans le traité de la cessation des oracles (421, 21) cité ci-dessus par Eusèbe, c. 8, p. 188, dit qu'Apollon, lors de son exil, après la mort de Python, confia à Thémis l'oracle qu'il reprit ensuite, καταθόντα τὸ χρηστήριον παραλαβεῖν τῶς ὑπὸ Θέμιδος φιλασσόμενον.

Le même dans le traité *De la Malignité* d'Hérodote, p. 860, reprochant à ce dernier l'imputation de mensonge faite à l'oracle de Delphes, pour favoriser certains personnages, ajoute : cela convient bien en effet à une prophétie partagée avec Thémis, Τῆς λεγομένης συμπροφητεύειν Θέμιδος ἄξιον.

Orphée dans son hymne, 78, s'adressant à Thémis, dit : « Ce fut elle qui la première introduisit parmi les hommes la pure divination dans l'autre de Delphes ; rendant la justice aux Dieux ; sur le pavé pythique, lorsque elle régnait en ce lieu ; car ce fut elle qui enseigna au roi Phœbus (ἄναξ) l'application de la justice aux lois ; θεμιστοσύνας. » Sur l'expression ἄναξ appliquée à Apollon (*V. Biagi, Monumenta napliana, p. 159*). Cependant à ces traditions on peut ajouter celles qui donnent le même oracle à la terre, avant qu'il appartint à Thémis.

Pausanias Phocic. c. 5, « on dit que dans l'origine cet oracle appartenait à la Terre et que la première prophétesse Daphné en prononçait les oracles sous l'inspiration de la Terre. On dit encore que Neptune en partageait la possession avec la Terre, et que, tandis que la Terre rendait elle-même ses oracles, Neptune faisait rendre les siens par Pyreon son serviteur. Voici des vers qui l'attestent :

Αὐτίκα δὲ γθονίης σφῶν δὴ πιυτὸν φάτε μῦθον,  
Σὺν δὲ τε Πύρκων ἀμφίπολος κλυτοῦ Ἐννοσιγείου. »

« Plus tard, continué le même, la portion qui appartenait à la terre fut cédée par elle à Thémis, puis Apollon la reçut de Thémis sans indemnité (δοσιάν). Mais Neptune ne consentit à se dépouiller de sa part qu'en échange de celui de Calauria situé devant Trozène; lieu qui devint célèbre depuis, par la mort de Démosthène.

Elien, dans ses *Histoires diverses*, l. III, c. 1, dit que lorsque Apollon tua Python, la terre possédait alors l'oracle.

Hyginus, *fab.* 140, dit que ce Python était celui même qui rendait les oracles au nom de la terre.

Le Début des *Euménides* d'Eschyle contient un historique des mutations de cet oracle.

« D'abord, je rends hommage par mes vœux à la Terre, première prophétesse (πρωτόμαντις), puis à Thémis, qui s'assit la seconde après sa mère sur ce trône fatidique comme on le publie; en troisième lieu, une titanide l'obtint de plein gré et sans violence: c'était une autre fille de la terre qui occupa le même siège, elle se nomme Phébé, elle en fit un don à Phœbus à l'époque de sa naissance. . . . . il fut donc le quatrième qui posséda ce trône, et Loxias est le prophète de son père Jupiter. »

Le Scholiaste sur ce passage observe que Pindare dit que l'oracle fut usurpé violemment par Apollon. Le vers 210 du *Prométhée* semble faire suivre la Terre à Thémis:

Ἐμοὶ δὲ μήτηρ, οὐχ ἀπαξ μόνον Θέμις,  
Καὶ Γαῖα, πολλῶν ὀνομάτων μορφή μία,  
Τὸ μέλλον, ἧ κραίνοιτο, πρότεθεσπίκει.

Apollon prophétisait sur le trépied de Thémis, dit Euripide dans l'*Oreste*, v. 164.

Ἄδικος  
Ὅτ' ἐπὶ τρίποδι Θέμιδος ἄρ' ἔδικασε  
Φόνον ὁ Λοξίας ἐμῆς μητέρος.

Enfin le même Euripide a bâti tout un système dans un chœur de l'*Iphigénie en Tauride*, 1235, qui présente quelque obscurité. Il fait porter Apollon enfant, de l'île de Delos au Parnasse où le dragon gouvernait l'oracle de la terre,

Ὅθι ποικιλόνωτος, οἰωπὸς δράκων  
 Σκιερᾷ κατάχαλκος εὐφύλλω δάφνα  
 Γᾶς πελώριον τέρας ἀμείπει  
 Μανταῖον χθόνιον.

« Encore faible enfant porté sur les bras de votre tendre mère, vous le tuâtes, ô Phébus, et vous mîtes en possession des oracles divins et prîtes séance sur le trépied d'or, prodiguant aux mortels les oracles, et régnaient sur les sanctuaires. »

« Mais lorsqu'il eut banni de son domicile Thémis, fille de la Terre, ainsi que des oracles inspirés par les Dieux, la Terre inventa les fantômes, qui naissent des songes, qui prédisaient au plus grand nombre des mortels ce qui doit advenir premièrement et plus tard, en développant les rêves que la terre suggère pendant l'abandon au sommeil. C'est ainsi que pour venger sa fille, elle dépouilla Phœbus de tout l'honneur des prédictions; mais le roi (ἄναξ) aux pieds agiles s'élança vers l'olympé, entoufa de ses bras enfantins le trône de Jupiter (le priant) de délivrer le temple de Delphes de la colère de la Terre et des voix nocturnes. Le Dieu se prit à rire de ce que son fils voulait conserver le culte qu'on achète au prix de l'or, il secoua sa chevelure, imposa silence aux rêves nocturnes, dépouilla les mortels des visions par les songes, et rétablit Loxias dans les honneurs anciens, pour que sur un trône usurpé il osât révéler ses oracles aux mortels par l'entremise des poètes. »

(31) Le soleil a conservé dans les gorges de Didyme l'onde sacrée de Mycalé.

Vigier a cru nécessaire de donner dans ses notes l'explication de la difficulté géographique qui confond les gorges de Didyme et l'onde de Micalé: Didyme est en effet sur le territoire et dans le voisinage de Milet, ville d'Ionie, comme nous l'avons expliqué; tandis que Mycalé est dans la Carie: cela tient au préjugé qui faisait croire que l'Alphée, fleuve d'Élide, allait joindre ses eaux à la fontaine Aréthuse en Sicile.

Sic tibi quum fluctus subter labere sicanos,  
 Doris amara suam non intermiscet undam.

De même la fontaine de Mycalé après avoir couru jusqu'à la mer de Carie, était supposée la traverser pour ressortir aux environs de Branchide. Cette croyance est signalée par Pausanias *Dans les premières Eliaques*,



ch. 7, p. 391 de l'édition de Kühn, qui le déclare comme une chose qu'on ne doit pas révoquer en doute.

(32) Δημόκριτος εὐχομένος εὐλόγων εἰδώλων τυγχάνειν.

Les εὐλόγη εἰδῶλα de Démocrite sont un système philosophique fort peu compris, surtout des copistes de manuscrits. Le texte d'Eusèbe et tous les manuscrits portent εὐλόγων; la même faute se représente dans *Sextus, Empiricus, adv. Math.*; l. ix, 19 : « Δημόκριτος εἰδῶλά τινα φησιν ἐμπελάζειν τοῖς ἀνθρώποις· καὶ τούτων τὰ μὲν εἶναι ἀγαθοποιὰ, τὰ δὲ κακοποιὰ, ἔνθεν καὶ εὐχεταὶ εὐλόγων τυχεῖν εἰδώλων· εἶναι ταῦτα μέγαρα καὶ ὑπερφυῆ. » Il est étonnant que Fabricius ait laissé subsister cette faute que Davies a corrigé, *ad. Cic. de N. D.* 1, 43. Le passage présent et ce qu'on lit au début de la vie de Paul Emile, justifient complètement la préférence à donner à la leçon de Plutarque.

Cicéron a tourné cette philosophie en dérision : « Quæ quidem omnia sunt patria Democriti quam Democrito digniora. » L. L.

Dans la seizième lettre du quinzième livre *Ad diversos*, il plaisante Cassius l'Epicurien sur cette doctrine; il se plaint de son silence malgré trois lettres écrites, et ajoute : « Fit enim nescio qui dum quasi coram adesse videare cum scribo aliquid ad te : neque id κατ' εἰδώλων φαντασίας ut dicunt tui amici novi, qui putant etiam διανοητικὰς φαντασίας spectris catianis explicari. . . . . His autem spectris etiamsi possint oculi feriri, quod vel ipsa occurrunt : Animus quæ possit, non video. Doccas tu me oportebit cum salvus veneris, in mea ne potestate sit spectrum tuum ut, simul ac mihi collibitum sit de te cogitare, illud occurrat ; » il y revient dans sa dix-neuvième lettre au même et dans la quatrième du 2<sup>e</sup> livre à Atticus, *De Divinat.*, 2, 67; *V. Aulugelle*, v. 16. »

(33) Vigier renvoie à ses observations où il s'était longuement étendu, dit-il, sur le chapitre des Héraclides. Ces observations n'ayant pas paru, il faut suppléer aux recherches de cet éditeur qui, d'ailleurs, paraît n'avoir pas porté bien loin ses investigations, à en juger par l'état dans lequel il a laissé le texte plus corrompu, s'il se peut, en ce passage, qu'en aucun autre de ce livre. Tâchons d'y suppléer.

Peu de parties de l'histoire grecque sont aussi confuses que le retour des Héraclides dans le Péloponèse; les historiens qui comme Ephore et

Phérécyde l'avaient écrite (*ex professo*) sont perdus. Diodore de Sicile en parlait dans le sixième livre que nous n'avons plus ; ce n'est que par des citations éparses qu'on peut rassembler un corps de relations très-incomplètes et surtout très-contradictoires. Ce n'est pas le but que je me propose dans cette digression, je veux seulement éclaircir l'orthographe des noms cités par Oënoëmaüs et les faits qui concernent ceux qui les portent.

Le premier personnage est Aristomaque, fils d'Aridée. On chercherait vainement le nom d'Aridée, dans aucun des écrivains qui ont donné la généalogie des descendants d'Hercule, et incontestablement ce nom doit être corrigé. Le fils d'Hyllus, petit fils d'Hercule, est diversement nommé, dans Diodore, Strabon, Pausanias, Hérodote : Cléodéos, Cléodaos, Cléodémus, Cléadatos. Hérodote dans le VI, 52; le VII, 204; le VIII, 131, lit Cléodaius Κλεοδαῖος, et Valckenaer, sur le premier de ces passages, défend cette orthographe, qui me semble préférable en tout point : je lis donc Ἀριστόμαχος Κλεοδαίου : c'est aussi l'opinion de Heyne sur Apollodore, I. II, 8, 2. Après Aristomaque vient son fils Téménus ; ce nom du quatrième descendant d'Hercule ne laisse point d'incertitude. Aristomaque laissa trois fils. « Duces recuperandi imperii fuere Temenus, Cresphontes, Aristodemus, quorum Hercules abavus fuerat, *Velleius Paterculius*, I. II. » Quant à l'orthographe Τήμενος qui se trouve dans quelques manuscrits. que l'on voulait rétablir dans Velléius, elle est généralement réprouvée.

Cette agression fut la quatrième. Hyllus en avait fait deux : l'une après la défaite et la mort d'Eurysthée (*Apollodore*, I. II, c. 8, § 4). Ce fut celle qui le mit en possession du Péloponèse, qu'il évacua au bout d'un an, à cause de la peste, qui ravagea ce pays.

La seconde fut celle dans laquelle il succomba lui-même (*Diodore*, IV, 58), à la suite de laquelle son fils revint à Tricorythe ou Ticorynthe de l'Attique.

C'est plus tard qu'Aristomaque, revenant au projet de reconquérir le Péloponèse, consulta l'oracle qui le trompa par l'emploi du mot στενωγῶν qu'il prit pour l'isthme et périt dans sa tentative. Troisième agression.

La quatrième est donc celle des trois frères dirigés par le même oracle, mais qu'ils interprétèrent autrement, c'est-à-dire qu'ils pensèrent à traverser le détroit, tout en donnant l'idée qu'ils voulaient entreprendre cette expédition par terre; ils campent à cet effet entre Naupacte et Eupalion (*V. Polyen stratagem*, I. I, c. 9), j'expliquerai cette leçon plus bas. Alors Hippotès, fils de Phylante, tue le devin Carnus : Apollon irrité dé-

truit la flotte, envoie une maladie dans l'armée et fait périr Aristodème.

Cette mort d'Aristodème est diversement racontée, *Pausanias Laconic*, c. 1, le fait mourir à Delphes avant l'entreprise de sa conquête; d'autres, d'après le même auteur, le font frapper par les flèches d'Apollon lui-même, parce qu'il ne l'avait pas consulté (*Pausanias, ibidem*). Mais la version la plus vraisemblable, ajoute-t-il, est que les fils de Pylade et d'Electre étant cousins de Tisamène fils d'Oreste, ont tué Aristodème (*Pausanias, ibidem*). Au total cette expédition échoua, si même elle fut entreprise; cependant si l'on croyait une version lacédémonienne rapportée par Hérodote, vi, 52, il n'en eût pas été ainsi, et Aristodème aurait régné à Sparte. Mais de l'avou d'Hérodote, les Lacédémoniens sont en opposition avec tous les poètes, c'est-à-dire avec les historiens du temps, ἀρολογέοντες οὐδενὶ ποιητῶν. Si Xénophon dans l'éloge d'Agésilas et Velleius Paterculus dans le passage cité ci-dessus semblent incliner pour cette opinion, elle est démentie par tous les témoignages réunis: Apollodore, Pausanias, Strabon. Et si Paulmier de Grantesmeuil, dans ses notes sur Pausanias, affirme qu'OEnomaüs, cité par Eusèbe, dit qu'il mourut dans le Péloponèse (*Exercitationes*, p. 379), c'est, comme nous espérons le prouver, parce qu'il l'a mal compris: de même au reste que presque tous ceux qui ont fait usage du passage qui nous occupe. Cependant un nouveau descendant d'Hercule apparaît dans cette même expédition d'Aristodème. — On lit: καὶ διακοντίζει Κάρνον Ἰππότην φύλανδρον τὸν αἰτωλόν, lorsqu'il faut lire (comme dans le manuscrit 451: καὶ δὲ διακοντίζει Κάρνον Ἰππότης ὁ Φύλαντος τὸν αἰτωλόν. Hippotès, fils de Phylante, tua Carnis l'Étolien. Cette correction a déjà été indiquée par Henry Valois, *Emendat*, l. iii; par Kühn *Sur Pausanias*, II, 13, p. 238; par Simson, *Canon chronicus anno*, 2901. Les auteurs qui autorisent cette correction sont Apollodore, l. II, 8, 2, « Ἰππότης ὁ Φύλαντος τοῦ Ἀντιόχου τοῦ Ἡρακλείου; » le Schol. de Théocrite, *Idylle*, 5, v. 85, « Κάρνος μάντις ἦν ὃς ἐπίτο τοῖς Ἡρακλείδασι, ἄσημα τούτοις μαντευόμενος, ὅτινα ἐκτραπέις τις τῶν Ἡρακλείδων, Ἰππότης τούνομα, λόγῃ βαλὼν ἀπέκτεινε. » — Pausanias, l. III, c. 13, p. 238, « Κάρνου γένος ἦν ἐξ Ἀκαρνανίας, μαντευομένου δὲ ἐξ Ἀπόλλωνος, τοῦτον ἀποκτείναντος Ἰππότου τοῦ Φύλαντος, ἐνέπεισεν εἰς τὸ στρατόπεδον τοῖς Δωριεῦσι μῆνιμα Ἀπόλλωνος. » C'est de ce Carnus et de la réparation que les Doriens firent à Apollon pour la mort de son favori, que datent les fêtes carnéiennes, en l'honneur de ce Dieu: le même scholiaste Κάρνεα, ἑορτὴ Ἀπόλλωνος Καρνείου ἀπὸ τινος Κάρνου, et ce qui suit. OEnomaüs, comme on le verra, en dit autant. Pau

sanias au même endroit, Κάρνειον Ἀπολλωνία Δωριεῦσι μὲν πατρὶστέσθαι καθέστηκεν ἀπὸ Κάρνου.

En voilà assez sur Carnus : tâchons d'éclaircir ce qui a rapport à son meurtrier Hippotès, fils de Phylantè, fils d'Antiochus, fils d'Hercule. Nous voyons d'abord qu'il appartient à une autre lignée que celle d'Hyllus, Cléodaius, Aristomaque, Téménus, qui nous a occupé jusque là : sa génération a présenté de telles difficultés, que, de son aveu, le savant Reinésius l'avait pris pour son bisayeul le roi d'Ephyre ou des Dryopes, père de Midée qui donna naissance à Antiochus (Voir sa 24<sup>e</sup> lettre à Rupert, p. 88, où il rectifie son erreur.

Dans un fragment du 14<sup>e</sup> livre de Diodore de Sicile qui est répété l. 11, ch. 2. de la Prép. Évang., nous avons vu qu'Hercule ayant fait prisonnière la fille de Phylantè et ayant eu commerce avec elle, en eut pour fils Antiochus. Dans l'auteur même, il est dit que ce Phylantè était roi des Dryopes et avait commis un sacrilège dans le temple de Delphes ; qu'Hercule le combattit en société avec les Méliens, chassa les Dryopes du pays qu'il donna à ses alliés, et ayant pris sa fille, etc.

Pausanias nous faisant connaître les Héros éponymes des tribus d'Athènes, *Attic.*, l. 1, c. 5, dit que la tribu Antiochide tirait son nom du fils d'Hercule. Démosthène dans l'ἐπιτάφιος λόγος, dit la même chose, p. 2390, οὐκ ἠμνημόνευον Ἀντιοχίδαί Ἡρακλέους ἕντα Ἀντίοχον ; sa mère se nommait Midée, c'est encore Pausanias qui nous l'apprend au même endroit et dans *Les Phociques*, c. 10. Parmi les statues qui provenaient de la Dime de Marathon à Delphes : « τῶν καὶ Ἀντίοχος ὁ ἐκ Μιδείας Ἡρακλεῖ γενόμενος τῆς Φύλωντος.

Mais ce qui complique beaucoup les renseignements relatifs à Antiochus, c'est qu'une autre fille de Phylantè ou Phylée, roi d'Ephyre, du nom d'Astyoché, eut un fils d'Hercule, Tlépolème.

Hercule, dit Apollodore, l. 11, c. 5, fit la guerre avec les habitants de Calydon contre les Thesprotes, et ayant pris la ville d'Ephyre où régnait Phylantè, il eut commerce avec sa fille et fut père de Tlépolème. Diodore de Sicile dit la même chose, livre 14, § 56. Pindare, dans sa septième olympique, célébrant Tlépolème, le fait naître d'Astydamie, fille d'Amyntor, dont le scholiaste donne ainsi la généalogie : Hypérochus, Enrypylus, Orménus, Phérés, Amyntor, sans désigner à quel pays cela se rattache. Orménus, fils de Cercaphus, petit fils d'Éole, fut père d'Amyntor et ayeul de Phœnix (*Strab.*, l. 1x, p. 438). Mais ce qui donne à Tlépolème un avantage sur son frère consanguin, c'est d'avoir été célébré par Ho-

mère ; ayant tué involontairement son grand oncle paternel Licymnius, ainsi que le dit Homère, *Iliad* B. 660, avant le départ des Héraclides d'Argos πρὶν ἐξελεῖν αὐτὸν ἐκ Πελοποννήσου (*Apollod.*, II, 8), il s'était retiré à Rhodes dont il devint le souverain, et seul des enfants d'Hercule, prit part à la guerre de Troie, et périt sous les coups de Sarpedon (*Iliad.*, 5, v. 656).

Cependant, pour revenir à Antiochus et à sa progéniture, voici le tableau qu'a dressé Reinésius à l'endroit déjà cité de sa lettre à Rupert :

Phylante, roi des Dryopes.	Phylante ou Phylée, roi d'Ephyre.
Midée et Hercule.	Astioché et Hercule.
Antiochus.	Polyxo et Télépoleme desquels un
Phylante.	Enfant orphelin ὑπολειπομένη Πολυξὸς
Hippotès, père	ἐπὶ ὀρφανῶν παιδί.
d'Aletès, roi de Corinthe.	( <i>Pausanias Laconic</i> , 19, p. 259).

Hippotès se retira du camp des Grecs en leur laissant le moyen de camper le Dieu irrité de la mort du prophète Acarnanien, dit Pausanias, III, 13, au lieu d'Étolien : il devint père d'un fils qu'il nomma Aletès en commémoration de sa vie errante, et qui devint chef d'une dynastie qui régna à Corinthe. *Pausanias Corinth.*, c. 4 et les fragm. du sixième livre de Diodore de Sicile, p. 637, de Wesseling.

#### (54) Sur le vers cité de l'oracle d'Apollon aux Héraclides.

Νίκην σοι φαίνουσι θεοὶ δι' ὀδοῖο στενυγρῶν. Il y a incertitude sur l'accent, l'obscurité de l'oracle reposant dans l'emploi du mot στενυγρός, demande que nous cherchions à l'expliquer. Cette expression propre à la langue ionienne d'après l'usage qu'en a fait Hippocrate, voulait dire, suivant l'explication de Galien, *Comment. sur les épidém.*, l. VI, p. 457, t. v de l'édition de Basle; Resserer, « στενυγρῶσαι est l'opposé d'εὐρύσαι, dit-il, c'est pourquoi on doit prononcer sans aspiration la seconde syllabe, car le mot ὑγρὸν n'entre pour rien dans sa composition, comme on pourrait le croire, si l'on ne savait pas que les Ioniens employent le mot στενυγρῶν pour στενόν. » Un témoignage suffisant résulte de ce passage de Simonide :

Οὐκ ἂν τις αὐτῷ δασκίους ἐν οὐραῖσι  
 Ἄνηρ λείοντ' ἔδειξεν οὐδὲ πάροαλιν  
 Μῶνος στενυγρῆ συμπεσῶν ἐν ἀτραπῶ.

Erotien au contraire fait procéder ce mot de *ὄρον*.

Στενωρῶσαι, dit-il, ἐστὶ ἀπρωταγῶσαι καὶ πυκνῶσαι τόπον τινα ἐν ᾧ ἡ ὄρασις ἐστὶ.

L'acception ne varie guères, au reste, quelle qu'en soit l'origine ; et l'erreur d'Aristomaque ne reposait que sur l'application à en faire à l'isthme qui est resserré ou au détroit, qui l'est également. Si cependant l'Héraclide avait cru que *ὄρον* fût pour quelque chose dans la composition de ce mot, il est à croire que son idée se serait d'abord portée vers la mer.

Müller, *De Dorib.*, t. 1, p. 37, a cru voir dans cet oracle un fragment d'iambe tragique, au lieu d'un oracle en vers hexamètres ; l'*εὐρυάστορα*, qui ne peut entrer dans le vers dactylique lui en donna l'idée. M. Lobeck le combat et croit qu'on doit lire *ἐρυάστορα*, p. 852 *De l'Aglaophamus*.

(35) En suivant la relation d'Eusèbe, ou plutôt d'OEnomaüs, il me semble que c'est le quatrième. Hyllus périt de la main d'Echemus, roi des Tégeates, dans la seconde expédition qu'il tenta (Diod. de Sicile, l. iv, 58).

Cleodæus eut le même sort, d'après ce que nous venons de lire ; cependant, OEnomaüs est le seul écrivain qui parle de tentative faite par Cleodæus sous le nom d'Aridæus, qui devait en être détourné par l'oracle, lequel avait annoncé que trois fruits, c'est-à-dire trois générations d'hommes, devaient s'écouler avant qu'ils n'entrassent dans le Péloponèse (Apollodore, l. l.). Les auteurs qui n'ont pas connaissance de l'oracle prétendent que Hyllus s'était engagé, s'il succombait dans le combat singulier avec Echemus, à ce que les siens, de cinquante ans, dit Diodore, l. l. ; de cent, dit Hérodote. ix, 26, et le scholiaste de Thucydide, l. 1<sup>er</sup>, c. 12<sup>e</sup>, ne se représenteraient pas en ligne : ce qui, d'une façon comme de l'autre, aurait dû reporter au plutôt sous Aristomaque l'idée de cette conquête, qui serait ainsi la seconde et non pas la troisième victime.

(36) Polyen, *Stratag.*, l. 1, c. 9 : « Temenus, avec les autres Héraclides, voulant traverser au Rhion, envoya des transfuges locriens pour annoncer aux Péloponnésiens qu'ils se tiennent à l'ancre dans Naupacte pour faire croire qu'ils vont naviguer vers Rhion ; mais que, dans la réalité, c'est par l'isthme qu'ils comptent marcher : les Péloponnésiens, croyant ce récit, se transportèrent vers l'isthme, et Temenus s'empara sans coup férir de Rhion. »

21 (37) Ce passage, Μέσων στρατοπεδεύεται ναυάτου και τυπαίου, est tellement inintelligible qu'on ne conçoit pas que Vigier l'ait laissé intact. De ces noms barbares, le premier, certes, ne demandait pas un grand effort pour être redressé. Pour peu qu'on eût donné quelque attention à l'expédition des Héraclides, on sait que Naupacte fut leur place d'armes et leur port. Ναύπατος a été ainsi nommée, dit Strabon, l. IX, p. 427, par la construction de navirés, soit des Héraclides qui y préparèrent leur expédition, soit comme le veut Éphore, des Locriens avant eux. Apollodore, l. II, c. 8 : « Temenus prépara son armée, et construisit des vaisseaux dans ce lieu de la Locride, qu'on nomme maintenant, et à cause de cela, Naupacte. »

Joignez Polyen à cela. Stridas dit la même chose, plaçant cette ville en Étolie. Pausanias, *In Phocicis*, c. 38 : « Quant à Naupacte, je sais que l'on dit que les Doriens, sous les fils d'Aristomaque, y armèrent les vaisseaux avec lesquels ils passèrent dans le Péloponèse. » Voir le même dans les *premières Éliques*, c. 3.

On voit donc que Naupacte est caché dans Ναυάτου : cette correction a été proposée par Kühn sur le passage de Pausanias, *premières Éliques*, 5 ; par H. Valois, *Emenda*, l. 1, c. 8 ; par Holstenius, sur Étienne de Byzance, *Voce Πύπαι*.

La seconde partie de la correction à faire, celle de τυπαίου, n'a pas été abordée par Valois : tentée par Kuhn et Holstenius avec assez peu de succès, à mon avis, je vais faire connaître leur substitution, puis, je proposerai la mienne.

Kuhn a cru découvrir un mont Typée en Élide, et s'est autorisé à conserver le texte en supposant qu'Œnomatüs avait ce mont en vue. Mais comment ira-t-on de Naupacte à une montagne d'Élide par le détroit de Crissée ou Corinthe ? C'est difficile à comprendre ; aussi Burmann, dans une note sur les *Emend. Valesii*, L. L., s'exprime ainsi : « Quæ Kuhnii super Typæo notavit melius indicta forent. » Holstenius a proposé de lire Πύπαιου

Rhypée est, en effet, une ville d'Achaïe, suivant Étienne de Byzance, dont Pausanias a vu les ruines (Achaïc. 28) à trente stades d'Ægium. Hérodote, l. 1, 145, parle des douze villes des Ioniens dans le Péloponèse avant qu'ils en fussent chassés par les Achéens et en donne les noms : Πιλλήνη, Αἴγαιρα και Αἴγαι, και Βούρα, και Ἐλίχη, και Ἄγιτον, και Πύπαι, και Πατρέες, και Φαρές, και Ὀλινοσ, και Δύμη, και Τριταίεες. J'objecterai, d'abord, que jamais il n'a été question de débarquement

de Doriens à Rhypée, mais toujours à Rhion ou Molycrihion; ce qui a excité une vive discussion sur la position en Achaïe ou en Étolie de Molycrihion; ce qui n'importe pas ici : mais si l'on doit chercher le remplaçant de τυπαίου en Achaïe, il faut lire τοῦ βίου. En effet, Polyen, dans le passage cité, termine par Οἱ μὲν ἐμφί Τήμενον μεθ' ἡσυχίας τὸ Πίον κατέσχον.

Pausanias, *premières Eltaques*, c. 3 : « Oxylus approuva cette marche, et en même temps, il conduisit la flotte de Naupacte à Molycrihion. »

Aristide contre Platon, folio 143 de l'édition de Florence. 1517.

« Mais pourquoi, mon brave, ne reprochez-vous pas aussi aux Héraclides de n'être pas entrés par terre dans le Péloponèse, mais traversant de Rhion en Rhion. »

Le scholiaste de Nicandre répand à peu près la même incertitude sur la position de Rhypée sur le rivage méridional ou septentrional du golfe, c'est-à-dire en Étolie ou en Achaïe, que nous avons vu régner relativement à Molycrihion : c'est sur le vers 214 de la Thériaque :

Οἱ μὲν ὑπὸ Σχεύρωνος ὄρη, Παμμώνια τ' αἶψα,  
Ῥύπαιον, Κόρακος τε πάγον, πόλιον τ' Ἀσέληνον,

Ῥύπαιοι Ἀντίγονος τῆς Ἀχαΐδος φησὶν εἶναι, ἐπεὶ καὶ Ῥύπαιοι οἱ Ἀχαιοὶ ὠνομάσθησαν· ἐστὶ δὲ τῆς Αἰτωλίας, ὡς Νικάνδρος περὶ τινῶν εἰς Αἰτωλίαν ἐρχομένων διηγούμενός φησι. . . . .

Ἀπαιήν τε κολώων οἴωνός τε Ῥύπαιον

Malgré cette déclaration du scholiaste, on chercherait en vain en Étolie les ruines que Pausanias a vues en Achaïe; et Nicandre est seul contre Étienne de Byzance, Pausanias et Strabon.

S'il fallait donc chercher dans l'Achaïe le remplaçant de τυπαίου, ce serait, à ce qu'il me semble, τοῦ Πίου; mais cela même est vicieux : c'est ce que je vais essayer de prouver.

Nous avons vu que Temenus avait usé de ruse : celui-ci prit sa direction par mer, mais afin de faire croire qu'il voulait aller par terre : « Δόξαν ἐμπούσας θεὶ κατὰ γῆν εἰσίοι, » Il campa entre Naupacte, et... : « Μέσον στρατοπεδεύεται Ναυπάκτου καὶ. »

Ce stratagème a été indiqué par Polyen, que nous avons cité plus haut, et confirme tout-à-fait le sens de ce passage tel que je le représente; or donc, pour donner le change, il campe, στρατοπεδεύεται; mais ce ne peut être dans l'esu, soit entre Rhypée et Naupacte, ou Rhion et Naupacte.



Heyne a senti cette impossibilité ; aussi, sur Apollodore, p. 203 des *Observations*, il dit que si l'on veut admettre la correction *Ῥυπαίου* de Holstenius, il faut chercher ce lieu en Étolie, et non pas en Achaïe : « *In Ætolia hoc quærendum non in Achaia Rhyppis.* » On sait, d'ailleurs, que Nicandre parle d'une montagne, et non d'une ville du nom de Rhyppée, qu'on ne saurait découvrir en Étolie : elle ne peut être, à mon gré, qu'*Eupalion*. *Ῥυπαίου* se changera en *Εὐπαλίου* à très-peu de frais.

Strabon, l. x, p. 450 : « *Ἐπίστητον Αἰτωλίαν, τὴν τοῖς Λοχοῖς συνήπουσαν ὅς ἐπὶ Ναύπακτόν τε καὶ Εὐπαλίων.* » Stephanus byzant. : « *Εὐπαλία πόλις Ἀκαρδίδος ἦν Εὐπαλίον Ἀρταμίδωρος φησί· τὸ ἔθνικόν Εὐπαλιεύς.* »

Tite-Live, 28 : « *Profectus ad Erythras Ætolorum, quæ prope Eupalium sunt.* »

Dans Thucydide, III, 96 et 102, on lit *Εὐπόλιον*, mais les manuscrits cités par Duker ont *Εὐπαλίον* ; et, d'ailleurs, les témoignages que j'ai rapportés justifient cette orthographe préférablement à l'autre.

(38) Ἄγγελον ἡμέτερον κτείνας ἀνεμάξω ποινήν. Cet emploi du verbe ἀναμάσσω, que j'ai tâché de faire passer en français, est justifié par Homère *Odyssée*, 19 92 :

Ἐρδούσα μέγα ἔργον ὁ σὴ κεφαλῇ ἀναμάξεις.

Hérodote, I, 155 : « *Ἐγὼ τὰ ἔπραξα, καὶ ἐγὼ ἐμῇ κεφαλῇ ἀναμάξας φέρομαι.* »

(39) Ceci est une allusion à ce trait de la vie de Crésus, rapporté par Hérodote, I, I, c. 47. « *Ayant donné de pareils ordres aux Lydiens, Crésus les envoya pour mettre les oracles à l'épreuve. Comptant les jours depuis leur départ de Sardes, ils ne devaient consulter l'oracle que le centième, et lui demander ce que faisait alors le roi des Lydiens, Crésus, fils d'Allyattée, et, transcrivant soigneusement chacune des choses qu'aurait dites l'oracle, ils devaient les rapporter. On ne connaît pas ce que répondirent les autres oracles ; mais dès que les Lydiens qui furent à Delphes entrèrent dans le temple, et dès qu'ils eurent interrogé le dieu, la Pythie répondit en vers hexamètres : « Je sais le nombre du sable et les bornes de la mer ; l'odeur de la tortue à l'enveloppe solide, cuisant dans un chaudron d'airain avec de la chair d'agneau, a frappé mon odorat ; l'airain la recouvre et l'airain la supporte. »*

Maxime de Tyr, dans le 7<sup>e</sup> Discours, § 6, p. 1597, tourne aussi en ridicule ces prophéties sur le sable, la mer et la marmite.

Plût à Dieu que j'eusse pu interroger un oracle de Jupiter ou d'Apô-

lon ! mes demandes n'auraient pas roulé sur la chaudière de Crésus, le plus niais des rois et le plus misérable cuisinier, ni sur la mesure de la mer ni sur le nombre des grains de sable : je me serais bien peu soucié de ces nobles questions. »

Le même, XIX<sup>e</sup> Discours, § 3 :

« La Divinité paraît quelquefois connaître toutes les choses indistinctement, les belles et les laides, celles qui méritent l'estime et celles qui ne la méritent pas : épargnons les expressions par respect pour les dieux. C'est une belle chose que de tout savoir, comme le nombre des grains de sable, la mesure de la mer, de découvrir ce qui cuit dans la ridicule marmite du Lydien : évidemment, le Dieu prophétise la vérité à quiconque le consulte; soit que l'enseignement profite à celui qui le reçoit, ou que, par perversité, il doive en faire un mauvais usage. » J'ai corrigé le texte de la fin, que je lis ainsi : Δηλαδὴ πᾶσι τοῖς δεομένοις θεσπίζει. ὁ θεὸς τὸ ἀληθές· μαθεῖν κἂν συμφέρη, καὶ μέλλῃ ὁ μαθὼν, ἀδικὸς ὄν, πλεονακτῆσαι, au lieu de μαθεῖν καὶ συμφέρει. Cet oracle est fréquemment cité. Voir Suidas : *In voce, Κρόϊσος*.

(40) Ceci est encore une allusion à l'oracle rapporté par Hérodote, l. 1, 55 : « Lorsqu'un Mulet sera devant les Mèdes, alors ô Lydien aux pieds délicats, fuis vers l'Hermus qui roule sur les cailloux ; garde-toi de demeurer et ne crains pas de passer pour lâche. » Ce Mulet était Cyrus, né d'un persan et d'une mède.

(41) Je lis φώρας pour φορέας. La définition de ce dernier mot nous est donnée par Ammonius Hermias, sur les catégories d'Aristote, p. 171, de *Sabio*, verso : « Ἢ κατὰ τόπον μεταβολὴ καλεῖται φώρα. » Ce qui ne peut s'appliquer à l'écrit d'OENOOMAÏUS. Le mot φώρα rentre dans le sens de σκευή, nom donné par les chrétiens à l'ouvrage de Porphyre.

42 a été supprimé comme purement grammatical.

(43) Apollon avait un temple et un oracle à Claros, près de Colophon en Ionie. Pausanias, *Achaïcis*, c. 3, p. 527 : « Les Colophoniens pensent que le temple de Claros et l'oracle qu'il renferme remontent à la plus haute antiquité ; vers le temps où les Cariens étaient maîtres du pays. » Tacite, dans le second livre des *Annales*, parle de la visite de Germanicus au dieu de Claros, et de la manière dont s'y rendaient les oracles, l. II, c. 54.

Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, Ceix allait à Clares lorsqu'il fit naufrage : « Ad Clarum parat ire Deum. » *Métam.*, xi, 412.

(44) Cet oracle, dans l'état le plus désespéré, a cependant été recomposé par Holstenius dans le Commentaire sur la vie de Pythagore par Porphyre, p. 33. de l'édition de Kuster. Ce sont des vers trochaïques :

Ἔστιν ἐν Τρηχίνοσ ἀίη νῆπος Ἡρακλήτοσ  
Πάντ' ἔχων θάλλοντα, πᾶσι δρεπόμενοσ πανημαδὸν  
Οὐδ' ὀλιζοῦται· βέβριθε δ' ἕδασι διηνεκέσ.

On trouvera des détails sur Trachis au livre vi, ch. 7; on ne doit pas le confondre avec Triccha, Τρίκχη, ville où Esculape rendait des oracles, aussi bien qu'à Épidauré, à Cos et à Pergame, dit Celse, cité par Origène, l. iii, c. 3.

(45) Πανημαδὸν est traduit par chaque jour, sur la foi du scholiaste d'Oppien; Halieutic, iii, v. 360 :

Κλητοί τ' αὐτομολοί τε πανημαδὸν ἀγρεύονται.  
Πανημαδὸν δι' ὅλης ἡμέρας.

(46) La sueur d'Hésiode, au vers 289 des jours et des œuvres :

Τῆσ δ' ἀρετῆσ ἰδρωῖτα θεοὶ προπάροισεν ἔθικαν.

Socrate d'après Xéophon, *Memorab.*, l. ii, c. 1, 20, l'avait sans cesse à la bouche; on le retrouve cité par Platon, l. iv *Des lois*, p. 118; les Stoïciens en faisaient de fréquentes applications d'après le témoignage de Lucien, t. i de l'édition d'Hemsterhuys, p. 460 :

Συνεχῆσ ἐπεβραψύδωσ τὰ πάνθημα ἔκσινα τοῦ Ἡσιόδου περὶ τῆσ ἀρετῆσ ἔπη καὶ τοῦ ἰδρωῖτοσ καὶ τὴν ἐπὶ τὸ ἄκρον ἀνάβασιν.

(47) Ὡσ δὴ τῆσ ἀρετῆσ ἀποστερροῦμενοσ paraît ici fort déplacé, on ne voit pas comment la vertu se trouve détruite par cette banalité de l'oracle. Ne peut on pas lire τῆσ ῥήτησ, de mon gage, du prix de mes offrandes contenus dans les promesses des oracles ?

(48) Τὰσ ἐν ἰπείθι φάντασ est un proverbe; le scholiaste du manuscrit 481 s'exprime ainsi : παροιμία ἐπὶ τῶν χρηστῶν τι ὄνειροπολούντων. Proverbe sur ceux qui rêvent quelque bonheur : il manque aux recueils que nous possédons.

(49) Je vais transcrire la note d'Holsténius sur cet oracle qui se lit p. 33 du *Commentaire sur la vie de Pythagore*, par Porphyre, édition de Kuster; c'est ce que je puis faire de mieux pour l'éclaircir. « Facere non possum quin oraculum OEnomao datum apud Eusebium quod interpres doctissimus pro conclamato reliquit, hoc loco emendem: legendum enim.

Ἐν τε τοῖσιν εὐμελέεσσιν ἢ δ' Ἄγαιοις τὸ γέρος  
Θήσεται δ' τὸ δ' ἔκτεκμαρθὲν οὐδὲ μικρὸν ἔσεται.

Nam εὐμελέεσσιν pro voce nihili Εὐπελέεσσιν substituendum sensus loci manifeste ostendit, nam OEnomaois oraculum ut ineptum et ἀκαιρὸν ridet, quod cum ipse quasivisset quam potissimum gentem adiret ut lucrum mercimonis faceret, Apollo respondisset ἐν εὐμελέεσσιν Ἄγαιοις hoc est inter concinnos corpore achivos. Nam si statuarius, inquit, aut pictor rogasset de magistro ubi artem recte addisceret, non male in ista verba respondisset, quippe cum artifices istius modi corporis maxime concinna quærand, quæ fingendo vel pingendo imitentur, quæ ad lucrum et mercaturam nihil faciunt.

Cet oracle comme le précédent est en vers trochaïques.

(50) Τὸ δ' ἔκτεκμαρθὲν οὐδὲ μικρὸν ἔσεται.

Ce vers iambique qui termine l'oracle n'est pas beaucoup plus clair que les premiers vers qui sont incomplets.

Οὐδὲ μικρὸν ἔσεται, n'est ordinairement que l'interprétation de ce mot, qu'ont quatre manuscrits sur les cinq. Οὐδὲ μὴν μιν σκομφέεται.

Ce mot qui ne se trouve nulle part et dont l'orthographe varie, aurait besoin d'un autre garant, surtout de s'appuyer sur un lexique.

(51) L'oracle que notre auteur passe en revue a une grande célébrité, Hérodote le rapporte au VII<sup>e</sup> livre, § 140; Clément d'Alexandrie en donne quelques vers au V<sup>e</sup> livre *Des Stromates*, p. 728; Théodoret dans sa thérapeutique, ch. 10 qui au reste est entièrement tiré du V<sup>e</sup> livre *De la Prép. évangel.* Il y a des variantes remarquables dans Hérodote qui seront consignées parmi celles de notre auteur, et des allusions partout. *Ammon. herm.* dans le *Comment. sur le traité de l'Interp.* d'Aristote, p. 108.

« Si les Dieux connaissent les choses éventuelles, ils les connaissent avec certitude et détermination (ὀρισμένως), en sorte que nous ne leur attribuons pas une connaissance incomplète: ils savent que la muraille de bois

pourra seule sauver Athènes du danger des barbares; que la divine Salamine fera périr les enfants des femmes; que Crésus en traversant l'Halys renversera une grande puissance; et que Laius en devenant père, détruira de fond en comble toute sa famille. »

Cet oracle est cité par Ammien Marcellin, xxiii, 5. « Oracula dubia legimus quæ nonnisi casus discredere postremi; ut fidem vaticinii Delphici.... Quæ Atheniensibus ad certandum contra Medos oblique destinaverat mare. » Il l'est encore cité par Maxime de Tyr Dis, 19; *initio* si la divination et le libre arbitre peuvent s'accorder. — Philostrate, *Vies des Sophistes proœm.*, p. 48<sup>r</sup>; le schol. de Lucien, Jupiter tragiq. t. II, p. 12; Cornel, *Nepos in Themist.*, c. 2; Justin, II, 12; Plutarq., *In Themistocle*; Dion Chrysost., xxv, 6.

(52) Τί καθῆσθε· κηθέζομαι, est une expression consacrée pour marquer l'attitude suppliante, Soph. *OEdipe Roi*, v. 1<sup>er</sup>:

ὦ τέχνα, Κάδμου τοῦ παλαιοῦ νέα τρέφω,  
Τίνας καθ' ἕδρας τάσδε μοι θεάζετε,  
Ἰκτηρίοις κλάδοισιν ἐξεστημμένοι;

Dans l'*Iliade*; A v. 500, Thétis allant implorer Jupiter de venger son fils : « Καὶ ἅα πάροιφ' αὐτοῦ καθέζετο, καὶ λάβε γούνων. » Le même Sophocle, *OEdipe à Colonne*, v. 1176 :

Φασὶν τιν ἡμῖν ἄνδρα, σοὶ μὲν ἔμπολον.  
Οὐκ ὄντα, συγγενῇ δὲ προσπεσόντα πῶς  
Βωμῶν καθῆσθαι τῷ Ποσειδῶνος. . . . .  
Οἰδίπους.  
Ποδαπὸν; τί προσχρῆζοντα τῷ θακῆματι;  
Τίς δῆθ' ἂν εἴη τήνδ' ὁ προσθακῶν ἕδραν;

Ulysse dans l'*Odyss.* H. 153 se présente en suppliant à la cour d'Alcinous

Ἔζετ' ἐπ' ἐσχάτῃ ἐκ κνήμῃσι

Thémistocle réfugié chez le roi des Molosses Admète; Thucydide, I, 1, ch. 136 :

Ὁ δὲ τῆς γυναικὸς ἐκέτης γενόμενος διδάσκειται ὑπ' αὐτῆς τὸν παιδῶν σφῶν λαβῶν καθίεσθαι ἐπὶ τὴν ἐστῖαν.

(53) Cette superstition qui faisait croire que la sueur inondait les temples ou les statues qu'ils renfermaient, en signe de grande calamité, a

été invoquée par Virgile, parmi les présages de la mort de César, *Georg.* l. 1, v. 480 :

Infandum I sistunt annes, terræ que dehiscunt  
Et mæstum inlacrimat templis ebur.

Apollon, *Rhod.*, IV, 1285 :

Ἡ δταν αὐτόματα ἕσσαν βέη ἰδρώοντα  
Ἄϊματι.

Scholiaste.

« Quand quelque malheur menaçait, les statues avaient coutume de suer; ce qui arriva à Thèbes, lorsque la guerre de Philippe contre les Athéniens, qui se termina par la défaite de Chéronée, se préparait. »

(54) Ce second oracle qui est également emprunté à Hérodote se trouve l. VII, 141.

Le troisième vers présente une difficulté qui n'a pas été résolue :

Σοὶ δὲ τὸδ' αὐτίς ἔπος ἐρέω ἀδάμαντι πελάσσαι.

J'ai suivi dans la traduction le sens que Vigier a donné à ἀδάμαντι, dont il fait une épithète de Minerve: indomptée; et à ce propos, il n'épargne pas un trait satyrique à son confrère le père Petau qui, dans son édition de Synésius, a rendu p. 368 ce passage par Adamanté Propinquans, ce qu'il n'a certainement pas cherché à s'expliquer. Weiseling cite la correction de πελάσσαι qui se rapporterait à ἔπος, et marquerait que sa parole aurait la fermeté, l'indestructibilité de l'acier. L'emploi métaphorique de l'acier dans ce sens est fréquent dans toutes les langues, Kühn et Périzonius sur le livre VI, c. 12 des *Histoires diverses*, d'Élien en cite plusieurs exemples. M. Schweighauser prétend qu'on ne peut pas changer le texte respecté par Eusèbe et Nicéphore Grégoras sur Synésius et traduit: *Adamanis appropinquare faciens*. Je ne trouve pas cette version heureuse: elle réentre dans celle du père Petau.

(55) Ce trait est pour critiquer Thémistocle qui, faisant usage du mot θεῖη Σαλαμίς, pour entraîner les Athéniens à quitter leur ville et à s'embarquer, leur adressa ce raisonnement que rapporte Plutarque. *In Thémist.*, c. 10; « il haranguait aussi le peuple d'après l'oracle, lui disant que sa muraille de bois ne signifiait pas autre chose que des navires et qu'il désignait Salamine sous le nom de Θεῖη, divine et non pas Δαλλή; malheu-

peuse Σχετλία, exécration, comme devant donner son nom à une grande victoire des Grecs : Μέγαλου εὐτυχήματος ἐπέφνημος ἰσομένη.

Plutarque n'a fait que copier Hérodote, I, VII, 143 : « Εἰ ἐς Ἀθηναίους εἶχε τὸ ἔπος εἰρημένον ἰόντως, οὐκ ἂν οὕτω μιν δοπέειν ἠπίως χρῆσθῆναι ἀλλὰ ὧδε· ὧ σχετλίη Σαλαμίς· ἀντι τοῦ ὧ θεῖη Σαλαμίς· εὐκαρ γε ἔμελλον οἱ οἰκήτορες ἀμφ' αὐτῇ ταλαιωθῆσιν. » Voir Polyén, *Stratagem*, I, 30.

(56) La férule est une plante des pays chauds, de l'espèce des joncs : « Lignum omne corticis locó habet, hoc est forinsecus : ligni autem loco fungosam medullam, ut sambuci : quædam vero inánitatem, ut arundines. Plinè, I. XIUI, c. 42, *l'Assa Fetida*.

(57) Cet oracle qui n'est cité ici qu'incomplètement se lit dans Hérodote, I, VI, 220.

(58) Cet oracle est rapporté par Hérodote, I, I, c. 174, ainsi que tout ce qui concerne l'expédition d'Harpage contre Gnide.

(59) Cet oracle qui se lit dans Pausanias, *Messeniac*, c. 12. Le second vers présente de grandes différences :

Ἄλλ' ἀπάτη μὲν ἔχει λείαν· Μεσσήνεια γὰρ.

Kühn observe que γὰρ vaut infiniment mieux qu'ἄλλος ; quant à λείαν au lieu de γαίαν, le mot diffère, mais le sens est le même. Pausanias est le seul écrivain qui nous ait conservé le récit de cette longue lutte entre Lacédémone et Messène : les histoires de cette lutte acharnée ont péri.

(60) L'oracle ici rapporté par OEnomaüs est tout autre dans Pausanias, I, IV, c. 9, v. 2, il est en vers iambiques au lieu d'hexamètres, ainsi qu'il suit :

Κούρην ἀχραντὸν νερέροισι δαίμοσι  
 Κλήρη λαχούσαν Αἰκυτιδῶν ἀπ' αἵματος  
 Θυηπολίτε νυκτεροῖσιν ἐν σφαγαῖς.  
 Ἦν δ' σφαγῆ ἐφυγή γε, καὶ παρ' ἀλλοίου τότε  
 Θύειν, δίδοντας ἐς σφαγῆν ἔκουσίως.

Cette édition de l'oracle diffère beaucoup de celle suivie par Amaseus dans sa traduction latine ; c'est celle de Siebelis que je n'entreprends pas

de discuter ; il suffit pour mon auteur de faire voir le rapprochement d'idées et d'expression de l'une à l'autre ; il est difficile de décider quelle est la véritable : cependant le vers hexamètre étant reconnu comme l'organe le plus accrédité et presque exclusif du Dieu Pythien ; cette seule considération doit faire pencher la balance en faveur d'OEnomaüs, reproduit par Eusèbe.

(61) L'oracle concernant Lycurgue est encore emprunté à Hérodote, l. 1, c. 65; seulement le cinquième vers que nous lisons ici manque à Hérodote :

Ἦξεις εὐνομίαν διζήμενος αὐτὰρ ἐγὼ σοὶ  
Δώσω,

qui n'était pas le dernier vers au dire d'Eusèbe : καὶ τὰ τούτοις συνεπιλεγόμενα. Dans les vers suivants se trouvait le verbe καταίνειν qui appartient à l'archaïsme, puisqu'Hérodote est le dernier écrivain en prose qui en fasse usage. Voici ce que Plutarque dit *Vie de Lycurgue*, c. 5: Ὁ θεοφιλῆ μὲν αὐτὸν ἢ Πυθία προσεῖπε καὶ θεὸν μᾶλλον ἢ ἀνθρώπων· εὐνομίας δὲ χρεῖζοντι δίδοναι καὶ καταίνειν, ἔφη, τὸν θεόν, ἢ πολὺ κρατίστη ἔσται τῶν ἄλλων πολιτειῶν.

On voit les expressions mêmes de l'oracle transmises en prose, dont les dernières appartenant à ce qui nous manque. Les allusions à cet oracle ne sont pas très-nombreuses.

Le même Plutarque, dans le discours contre Colotes, c. 17, dit que les Lacédémoniens conservaient dans leurs archives les plus anciennes : Ἐν ταῖς παλαιωτάταις ἀναγραφαῖς, l'oracle concernant Lycurgue. *The-misto*, XIX, donne les mêmes vers qu'Hérodote; cet auteur, xv<sup>e</sup> disc., p. 193, dit: Λυκοῦργος, εἰ καὶ λίαν κητώεσσα ἦν ἡ Λακεδαιμόν, ἐκ βίου ἀτάκτου συνήρμωσεν εἰς εὐνομίαν; on voit que le mot κητώεσσα était placé dans l'oracle comme épithète de Lacédémone.

Λυκόργης qui se lit dans Eusèbe a été corrigé dans Hérodote et remplacé par Λυκόργης d'après le manuscrit de Florence; et les textes d'Homère et d'Apollonius de Rhodes où le nom de l'homonyme du législateur spartiate est ainsi écrit, confirment cette orthographe.

(62) L'insertion du nom de Tyrée donne à penser que c'est après avoir rapporté un oracle relatif à Tyrée qu'OEnomaüs en est venu à Li-



ourgue. Lytargue précéda de 150 ans la première olympiade, à ce que nous apprend Clément d'Alex., *Séromat.*, 1<sup>er</sup>, p. 390.

Tyrtée, suivant la biographie corrigée de Suidas, fleurit vers la vingt-cinquième olympiade: l'oracle qui le concerne est celui par lequel Lapodémone fut engagé à faire venir un conseiller d'Athènes, Ἀθηναίων ἀπεργεσθαι σύμβουλον.

2 37 (63) Ἔως ἂν μαντεῖαισι βροχέσις τε καὶ ὄρουσ.

Ce vers manque plusieurs fois à la mesure. Vigier remplace ὑποχέσις par ὑποχέσις, et Valckenaer sur le scholiaste d'Euripide, *Phéniciennes*, 679 : « Ἔως initio versus vulgatus in arcaico, quod ex CEnomao refert Eusebius, corrigendum est ἔστ' ἂν μαντεῖαισι et paulo post Μεγαλέων pro Μεγαλέον, v. 4. » Le manuscrit 466 porte Μεγαλῶν.

J'ai délégué à l'avis de ces deux maîtres en introduisant dans le texte ces changements qui n'en apportent aucun au sens de la traduction.

(64) Ceci fait allusion à un récit d'Hérodote, I. iv, c. 33, sur Laodice et Hypéroché venues du pays des Hyperboréens à Delos, par un motif pieux, où elles reçurent des honneurs surhumains.

(65) Le terme rare par lequel l'oracle exprime les hommes, se retrouve dans une épigramme citée par Vilhoison dans les *Prolegomènes du scholiaste de Venise*, p. 55.

Τὸν καὶ ἀπειρεσίῳ κοίρανον ἡμερῶν.

Dans l'écritoire que rapporte Athénée sur Chasition et Mélanippe, I. xii, p. 602, on lit :

Εὐδαίμων. Χαρίτων καὶ Μελάνιππος ἔφω  
Θείας ἀγητῆρες ἐφαμερῶς φιλότατος.

(66) Voici ce que dit Hérodote, I. v, 92 :

« Amphion eut une fille boïtense; son nom était Labda: aucun des Bacchiades ne voulut l'épouser. Hétion fils d'Echécrate la prit, si était du bourg de Petra, et faisait remonter son origine à Cécée et aux Larphites: il eut un fils de cette seule femme et non d'une autre, il se transporta donc à Delphes pour consulter sur sa progéniture. Dès son entrée la Pythie lui dit ces vers: « Hétion, personne ne vous honore que vous-même di-

» gne d'être honoré. Labda a conçu : elle engendrera un fils destructeur :  
 » il s'attaquera aux hommes comme monarque et donnera des lois à  
 » Corinthe. »

« Cet oracle ayant été rapporté aux Bacchiades qui n'avaient pas compris un premier oracle obscur relatif à Corinthe qui concordait avec celui rendu à Hétion : l'aigle a conçu dans les rochers, il donnera le jour à un lion robuste et cruel : il coupera les jarrets d'un grand nombre d'hommes. Méditez bien ces choses, vous Corinthiens, qui habitez autour de la belle Pirène et dans les rochers de Corinthe, etc. »

Hérodote rend compte de la manière dont les Bacchiades résolurent la mort de ce Cypselus fils d'Hétion et de celle dont, ayant échappé à leurs embûches, il devint le cruel oppresseur de sa patrie.

(67) Erginus, fils de Clymène, de Presbon, de Phryxus et d'Athamas, appartient à la race des rois d'Orchomène, dont on trouve l'histoire succincte dans les *Bœotiques* de Pausanias, c. 37, p. 784. « Ayant éprouvé des revers dont Hercule était l'auteur, Erginus se tint caché sans femme et sans enfant. Mais comme il avait amassé de grands biens, il éprouva dans sa vieillesse le désir d'en avoir ; il se rendit donc à Delphes où, ayant consulté l'oracle, il obtint la réponse citée ci-dessus. Ayant pris une jeune épouse, comme on le lui conseillait, il donna le jour à Trophonius et à Agamède. »

Au lieu de γέροντι νέον σπουδαῖον, Valckenauer, dans les *Fragmenta Euripidie*, p. 275, propose de lire εὐνοχθεῖον, *despondere, collocare, ducere domum*.

L'allusion exprimée par cet oracle se trouve répétée dans celui rendu à Egée :

« Ἄσκου ἐν κρητέροντι κόδω, μέγα φέρτατι λαῖον,  
 Μὴ λώσης. »

Apollonius de Rhodes l'a imité, III, 1317 : « χαλκίον ἱστοδοῖα θεῶν συνάρασσε κορώνη. » Les mots κορώνη, ἄσκος, θύλακος, ποδῶν, avaient cet emploi détourné. Voyez Lobeck, *Aglaophamus*, p. 843, et les autorités qu'il invoque.

Sur Erginus, voir Diodore de Sicile, IV, 10 ; Apollodore, *In Biblioth.*, II, 4, 11 ; Ruhnck, *Epist. critica secunda*, p. 582.

Les derniers mots du texte, ἀλλ' ἐπιθυμία τοῖς βλάκας ἐξίσταται, sont remplacés, dans le Manuscrit 465, par ceux-ci : ἀλλ' ἐπιθυγία τοῖς βλάκας ἐξίσταται : mais le succès aveugle la foule stupide.

(68) On voit ici combien la distribution en chapitres est récente et absurde; la suite des idées et la conséquence des principes posés par OEnomaüs est brusquement tranchée et séparée de son commencement: après avoir dit que c'est la passion qui fait adresser des demandes aux oracles, il conseille au dieu de ne pas souffrir qu'on lui en présente d'indignes de lui: voilà ce que les distributeurs en chapitres ont scindé en deux parties.

(69) Dans la traduction de ce passage, j'ai substitué le nom d'Archiloque à celui d'Antiochus: je dois en donner la raison. Nous lisons, I. VI, c. 7, p. 256, l'oracle suivant répété par Étienne de Byzance: *Ἦοσε, Θάσος.*

« Ἄγγελον παρίοις, Τηλεσικλεῖς, ὡς σε καλεῖται,  
Νήσῳ ἐν Ἠερίῃ κτίξιν εὐδαίμων ἄστυ. »

« Annoncez aux Pariens, Télésiclès, ainsi que je vous l'ordonne, d'aller fonder dans l'île Héria une ville à l'exposition du soleil. »

Quel est ce Télésiclès? Quelle est l'île Héria? Notre auteur, ou plutôt OEnomaüs, nous l'apprend à l'endroit cité.

« Thasos est l'île Héria; les Pariens y aborderont lorsque mon fils Archiloque leur aura expliqué que cette île se nommait autrefois Héria...; mais si vous n'aviez pas voulu le lui enseigner, ni il n'en aurait porté la nouvelle, ni son fils Archiloque ne se serait mis à la tête de cette colonisation, et les Pariens n'auraient pas habité Thasos. »

On voit que Télésiclès est père d'Archiloque, que tous les deux sont de Paros, que le dernier conduisit une colonie à Thasos. Strabon, I. X, p. 487:

« Ἰπὸ παρίων ἐκτίσθη Θάσος. » Thucydide le déclare également I. IV, § 104. Cette colonie fut postérieure à celle des Phéniciens.

D'après cette concordance, il me paraît hors de doute qu'Ἀντίοχος a remplacé Ἀρχιλόχ. Ruhnkenius, sur *Velleius Patercul.*, ch. 5, n. 4, observe que ce nom a subi de nombreuses altérations, et Antiochus est un des remplaçants qui se trouve également mis pour lui, notamment dans Pollux, *Onomast.*, I, VI, 99.

Holstenius, sur Étienne de Byzance, a déjà proposé cette correction, et cite comme preuve le début du ch. 33 du même livre de notre auteur, auquel nous renvoyons le lecteur.

(70) Phœstus est énuméré au nombre des villes de Crète par Étienne de Byzance, et Hesychius. Le premier dit qu'elle fut fondée par Phœstus, fils de Rhopale, petit-fils d'Hercule. Diodore de Sicile, I. V, 78 et Strabon, I. X, p. 476, en attribuent la fondation à Minos. Voir Meursius, *In Creta*,

l. 1, §13. Tarrha, ville de Crète, dit Étienne de Byzance, dans laquelle on rendait à Apollon, sous le nom de Tarrhéen, Ταρραῖος, un culte spécial. Le scholiaste d'Apollonius, dans la vie de ce poète, cite l'existence de cette ville d'après Longin : « Ἐν τοῖς φιλολογικοῖς. »

« Oppida Cretæ insignia in Mediterranæo Gortyna, Phcestum, Gnos-sus, Polyrrheum, Myrina, Lycastus, Rhamnus, Lyctus, Dium, Plin. Libro 14°, 20.

(71) Charilas, ou Charilaus, est ce roi de Lacédémone dont Lycurgue fut le tuteur, et à qui il conserva la vie et la couronne; il était de la famille des Proclides, fils de Polydecte, petit fils d'Eunomus; il eut pour collègue, dans la royauté de la famille des Eurysthénides, Archelaüs fils d'Agésilas. Hérodote nous donne la généalogie du premier, l. 8, c. 131 : « Τοῦ Εὐνόμου, τοῦ Πολυδέκτου, τοῦ Πρωτάσιος, en renversant l'ordre des noms contrairement à Strabon, l. x, p. 482; Justin, l. 111, c. 2; Pausanias, *In Laconicis*, c. 7. *Arcadicis*, c. 48. Plutar., *Vie de Lycurgue*, c. 2. La généalogie des Eurysthénides se lit dans le même Hérodote, l. vii, § 204, à l'occasion de Léonidas.

(72) L'oracle par lequel la Pythie avait exclu du temple le meurtrier d'Archiloque a été souvent cité. Plinè, à ce sujet, contient une faute qui aurait dû disparaître depuis longtemps, vii, 30 : « Archilochi poetæ interfectorem Apollo arguit Delphis. » Il faut *arcuit*. Suidas nomme Calondas celui qui avait tué involontairement dans un combat Archiloque. Plutarque, dans le *Traité de la vengeance tardive des Dieux*, lui donne le même nom et le surnom de Κόραξ.

Dans la Vie inédite d'Aratus, publiée par Ruhnkenius, le même nom reparait, mais défiguré : « Ἀδελφοὺς ἴσχε Ἄρατος λύρηντι καὶ Καλλιῶνδαν. »

Ruhnkenius propose μόρον au lieu de λύρην, et Hemsterbuys rappelle la forme Καλλιῶνδας, qu'il rapproche des autres : Ἀρχῶνδας Ἐπαμῶνδας Θυῶνδας, Φιλῶνδας, Χαρώνδας, formés d'Ἀρχῶνιδης, etc. Voir Galien, *In Protreptico ad artes*, c. ix, t. 2, p. 10, édition de Bâle.

Ælien, dans les *Hist. div.*, l. 111, 44, et Simplicius, dans son Commentaire sur le *Manuel* d'Épictète, p. 81, recto de l'éd. de Venise, 4°, 1528, rapportent un oracle pareil qui chassait du temple un ami qui avait fui en laissant son ami sous le fer des assassins.

« Ἄνδρὶ φίλῳ θνήσκοντι παρὸν φίλος, οὐκ ἐπαμῶνας.  
Ἦλυθας οὐ καθάρως, περικαλλῆος ἔστι σήσῳ. »

Il admet, au contraire, celui qui, cherchant à défendre son ami, l'avait tué.

Ἐκτεινας σὸν ἑταῖρον ἀμύμων· οὐ σε μιαιφαι  
 Δίμα φόνου· σὺ κίλει καθαρότερος ἢ πάρος ἦσθα.

(73) Ἦνα σπύδιωμεν καὶ διώξωμεν τὸν οὐρανὸν κατὰ πόδας τῶν ἡμετέρων ἐπαίνων. L'expression κατὰ πόδας a été rendue par Vigier, *Magnis passibus* ; je crains que ce ne soit pas très-exactement ; κατὰ πόδας διαχειν, αἰρεῖν, ἐπιπλέειν, θηρεῖν a une valeur connue, et veut dire *piéd à piéd, suivre de près* ; cette formule marque l'instantanéité d'action. Plato, *In Sophista*, 171, de Francfort : « Κατὰ πόδα ἐπέλαβες, Vous l'avez compris sur-le-champ. » Ce que ne rend pas *Magnis passibus*.

J'ai remplacé τῶν ἡμετέρων ἐπαίνων par τῶν ἡμετέρων πόνων, qui se lisent dans les Manuscrits 451 (πόνων), 466, ἡμετέρων.

(74) Sur les διασκευασταί, voir Valckenaer, *Préface de l'Hippolyte*, 18 ; *Distrib.*, p. 89 ; Wolf, *Proleg. Homeric.*, p. 151 ; Dion, *Chrysost.*, 1, p. 699. Ὡς περ ἐν ταῖς κωμωδίαις καὶ διασκευαῖς. Heinrich, *Dissert.*, Kil., 1807.

(75) Vigier dans ses notes a comparé à l'édition de cet oracle que nous devons à Eusèbe, celle que nous donne Pausanias dans ses *Phociques*, c. 24, p. 857 de Kühn. « Vous verriez, dit ce narrateur, une statue d'Homère, en bronze, placée sur un piédestal, et vous y pourriez lire l'oracle qui fut rendu à Homère :

« Heureux et malheureux, car vous êtes né sous ces deux auspices, vous cherchez une patrie, vous avez une tette maternelle et non paternelle : l'île d'Io est la patrie de votre mère, c'est elle qui vous recevra lorsque vous rendrez le dernier soupir, mais gardez-vous de l'épigramme des jeunes enfants. »

Cet oracle, tel que le donne Pausanias, est répété textuellement par Etienne de Byzance au mot Ἴος, νῆος τῶν κωμωδῶδων. Mais elle est fort développée et entièrement interpolée dans la *Vie d'Homère* attribuée à Plutarque, au commencement. Voici le passage traduit : « Aristote dit dans le huitième livre de sa poétique qu'Homère ayant voulu connaître son origine consulta le Dieu, qui lui répondit : Il existe une île d'Io patrie de votre mère qui vous recevra mort, mais gardez-vous de l'épigramme des jeunes gens. »

On rapporte un autre oracle qui le concerne :

« Heureux et malheureux, car vous êtes né sous ces deux auspices, vous cherchez une patrie, celle de votre mère existe et non celle de votre père, dont la métropole est dans une île ni loin ni près de la vaste terre (la Crète). C'est là que vous trouverez votre tombeau comme l'a réglé le destin, lorsque vous aurez entendu ce qui sortira de la bouche des enfants: l'hymne difficile à comprendre, conçu dans un langage tortueux; car vous avez reçu du destin une double existence: suivant l'une, privé de deux soleils; suivant l'autre, égal des immortels de votre vivant et après votre mort; mais une fois mort vous ne connaîtrez plus les atteintes de la vieillesse. »

(76) Ἦ εἰδὼς ψάμμου τ' ἀριθμὸν καὶ μέτρα θαλάσσης  
Καὶ κωφοῦ ξυγίης καὶ μὴ λαλέοντος ἀκούων.

Ces vers commencent l'oracle d'Apollon à Crésus que nous avons déjà eu occasion de citer c. 21 de ce livre et dans Hérodote livre premier de son histoire, c. 47. Les allusions nombreuses de toute l'antiquité à ces vers ont justifié cette exclamation de Cicéron, *De Divinatione*, l<sup>o</sup> 1<sup>o</sup>, c. 19: « Quæ Cræso Pythius Apollo, quæ Atheniensibus, quæ Lacedæmonais quæ Tegeatis, quæ Argivis, quæ Corinthiis responderit, quis ignorat? » Il n'est pas de même dans les temps modernes: ce vers a été cité dans le *Journal des Savants*, novembre 1832, p. 674, comme d'un oracle inconnu. Pindare semble avoir eu cet oracle en vue lorsqu'il dit dans la neuvième Pythique, v. 79:

Ἐξερωτῆς, ὃ ἀνα; κύρι  
Ὀν δς πάντων τέλος  
Ὅσα καὶ πάσας κελεύθους,  
Ὅσα τε χθὼν ἡρινὰ φύλ  
Ἄ' ἀναπέμπει, χῶπόσαι  
Ἐν θαλάσῃ καὶ ποταμοῖς ψάμαθοι  
Κύμασιν βίπαις τ' ἀνέμων κλονέονται.

(77) « Pourquoi ô interprète héréditaire des religions des Grecs, comme vous nomme Platon. » Ceci fait allusion à un passage du quatrième de la *République*, p. 427 de H. Etienne, 448 de Ficin. « Quant aux consécractions des temples, et aux victimes ainsi qu'aux autres hommages en l'honneur des Dieux, des Démons et des Héros, si nous avons du sens, nous

n'obéirons pas à un autre interprète qu'à celui que nous tenons de nos pères. Ce Dieu, en effet, est l'interprète héréditaire (ἱερατικός ἐξηγητής) de tous les hommes, en ce qui concerne ces choses; assis comme il l'est au centre de la terre et sur son giron où il rend ses oracles. »

(78) Le passage concernant Cléomède d'Astypalée, a des garants dignes de foi, ce sont : Plutarque, *Dans la vie de Romulus* ; (28) Pausanias ; *Dans les 2<sup>es</sup> Eliaques* ou livre VI, ch. 9. Voici comme s'exprime le premier : « Le sort de Romulus a beaucoup de ressemblance avec ce que les Grecs rapportent d'Aristée de Proconèse et Cléomède d'Astypalée ; ce dernier était doué d'une force et d'une grandeur extraordinaire, d'un caractère emporté et tenait de la fureur, ne faisant rien que par violence. Sa dernière action fut, qu'ayant pénétré dans une école d'enfants, il frappa du poing la colonne qui soutenait l'édifice, la brisa par le milieu, fit tomber le toit. Ayant été poursuivi pour avoir fait périr ces enfants, il se réfugia dans une grande cassette, et en ayant fermé le couvercle, il le retint de l'intérieur, de manière que tous les efforts d'un grand nombre d'hommes qui voulaient l'en tirer, furent impuissants. Ayant mis la cassette en pièces, ils ne l'y trouvèrent ni mort ni vivant, et dans leur étonnement ils envoyèrent des délégués à Delphes qui reçurent de la Pythie la réponse suivante :

« Le dernier des héros est Cléomède d'Astypalée. »

Pausanias ajoute quelques nouveaux détails, « c'est dans l'Olympiade qui précéda, que l'on dit que Cléomède d'Astypalée luttant contre Iccus d'Epidaure, le tua dans le combat. Ayant été condamné par les juges des jeux comme coupable d'une action injuste, et ayant été privé du prix de la victoire, il en perdit la raison; de douleur, s'en fut à Astypalée et s'étant placé près d'une école qui contenait environ 60 enfants, il déplaça la colonne qui soutenait le comble qui, en tombant, écrasa ces enfants. Poursuivi par les habitants qui lui lançaient une grêle de pierres, il se réfugia dans le temple de Minerve, descendit dans une cassette placée dans ce temple, et tirant avec force à lui le couvercle, il rendit inutiles tous les efforts des Astypaléens qui essayaient de l'ouvrir : enfin arrachant les ais de la cassette, comme ils ne trouvèrent Cléomède ni vivant ni mort, ils dépêchèrent vers Delphes des hommes pour demander l'explication de ce qui était arrivé à Cléomède. La Pythie rendit l'oracle cité.

« Depuis lors les Astypaléens rendent le culte des héros à Cléomède. »

Beaucoup d'auteurs ecclésiastiques ont rapporté le même récit : ce sont Origène contre Celse, l. III ; Théodoret, *Thérapeutique*, l. VII ; Cyrille

contre Julien, *Epiphanius Scholasticus*; enfin l'historien Socrate, l. III, c. 23, p. 165 de Henry Valois qui cite notre auteur. « Que dire de Cléomède, athlète qui fut déclaré Dieu par l'oracle? C'est à cause de cet oracle que Diogène le cynique et le philosophe OEnomaüs ont prononcé la condamnation d'Apollon-Pythien » κατέγνωσαν τοῦ πυθίου Ἀπόλλωνος. On voit qu'OEnomaüs avait d'autres renseignements sur la fin de Cléomède que ceux que nous donnent Plutarque et Pausanias, puisqu'il rend compte de sa mort occasionnée par la ruade d'un âne sauvage : vraisemblablement les Astypaléens, dupes d'une ruse de Cléomède, l'ont laissé échapper sans s'en apercevoir; ce qui a donné lieu au bruit de sa disparition et à son apothéose.

(79) Théagène de Thasos est cité par Pausanias dans les *deuxièmes Éliques*, c. II. « Les Thasiens, dit-il, jetèrent à la mer sa statue, ayant entendu parler d'une loi de Dracon, qui a donné aux Athéniens le code des lois sur le meurtre, laquelle bannit hors des frontières les matières inanimées qui, en tombant, auraient causé un homicide. » Cette loi de Dracon est citée textuellement par Démosthène dans le Discours contre Aristocrate, t. I de Reiske, p. 645. « Le quatrième tribunal est celui du prytanée. Quelles sont ces attributions? Si une pierre, un morceau de bois ou de fer, ou quelque chose de semblable, vient à tomber et frappe quelqu'un; qu'on ignore celui qui l'a lancé; qu'on l'ait en sa possession ou qu'on ait vu l'objet qui a causé la mort, c'est devant ces magistrats qu'on le produit. » Pausanias s'est étendu fort au long dans le passage indiqué sur la vie de l'athlète Théagène, et sur les hommages qui lui furent rendus comme divinité. »

(80) Vigier annonce dans sa note qu'il n'a pu rien découvrir qui le mît sur la trace du pentathlète Euthylès; la seule chose qui me semblait possible était de croire que ce nom avait été altéré, et qu'au lieu d'Euthyles il fallait lire Euthymos, nom d'un célèbre pugile locrien, que Pausanias, *In Eliacis posteriorio*, c. 6, Élien, *Hist. diverses*, VIII, 18, Pline, *Hist.*, l. VII, c. 47, enfin, Suidas, au mot Εὐθύμος, nous font connaître : ce dernier a transcrit en l'altérant le texte de Pausanias. La patrie était la même; mais ce qui rend cette permutation de noms peu vraisemblable, c'est que l'un est pugile et l'autre pentathlète, et que les actes de la vie de l'un et de l'autre semblent fort différents. Je ne vois donc pas que l'on puisse donner suite à cette idée.



(81) Περατυμένους; sur ce mot, le scholiaste du Manuscrit 451 s'exprime ainsi : « Περατυμένους λέγει ἀθλητὰς διὰ τὴν σωματικὴν καὶ τὴν ἀνεγκορασίαν. » Il nomme les athlètes περατυμένοι à cause de leur corpulence et de leur...

(82) L'histoire de Cypselus a été complètement traitée par Hérodote. Vigier renvoie à ses observations qui n'ont pas paru, mais auxquelles il est facile de suppléer par la lecture d'Hérodote, à quoi je ne suppose pas qu'il ait rien ajouté. Pour ceux qui désirent connaître en détail cette histoire, il suffit d'indiquer le livre V, 92, d'Hérodote, qui contient tout ce qui est relatif à ce personnage. Déjà, dans le chapitre XXXI, Orosius a cité un oracle relatif au père de Cypselus, qu'on trouve dans le même passage d'Hérodote :

« Ἡρώων οὗτος σε τίει πολύτιμον ἔδνα. » V. 92.

Ce donnera déjà lieu à la correction du texte, Κέφαλος ἡεΐδης au lieu de Κόψελος κλειίδης; ce qui est, au reste, confirmé par le même Hérodote, qui rapporte également l'oracle que nous avons sous les yeux, auquel il ajoute un troisième vers :

..... Βασίλες κλεινοῖο Κορίνθου  
Αὐτὸς καὶ παῖδες, παίδων γε μὲν οὐκέτι παῖδες.

« Cypselus, dit l'historien, fut un tel homme. Il persécuta beaucoup d'habitants de Corinthe, il en dépouilla un grand nombre de leurs biens, et un plus grand nombre encore fut privé de la vie; puis, après un règne de trente ans, il laissa la couronne à son fils Périandre. » Cicero, *De Fate*, c. 7 : « Neque necesse fuit Cypselum regnare Corinthi, quanquam id millesimo ante anno Apollonis oraculo editum esset. » Davies, sur ce passage, s'efforce de rappeler, par le calcul des temps, à l'époque où vivait Cicéron, ce millesimo ante anno.

Le premier vers de cet oracle était familier à la Pythie; celui rendu à Hésiode, rapporté par Tzetzes, *In Exegesi*, en diffère peu :

Ὀλβίος οὗτος ἀνὴρ δεξιῶν δόμον ἀμφιπολαβεῖ.

(83) Mélanippe, qui fera beaucoup de biens à la ville de Gela, présente quelques difficultés ou, plutôt, quelque obscurité. Mélanippe, citoyen d'Agrigente, avait conspiré contre le tyran Phalaris; l'oracle qui suit s'y rapporte, Élien a traité assez longuement l'histoire de cette con-

spirituel dans le quatrième chapitre du deuxième livre de ses *Histoires diverses*, il en avait parlé ailleurs encore plus amplement, vraisemblablement dans son *Traité de la Providence*, *Ἐπι Προνοίας* : nous le savons par Suidas, qui a conservé trois fragments différents aux mots *δέσπας*, *ἐκπῆρ*, et *ἀναβολή*.

Athénée, au troisième livre, p. 608, de Casaubon, y fait allusion, d'après Héraclide de Pont, et cite également l'oracle, que nous trouverons plus bas ; mais tout cela ne nous donne pas l'explication du bien que Mélanippe devait procurer à la ville de Gela : ce n'est donc que par des conjectures que nous pourrions y arriver.

Mélanippe était un jeune homme beau et vertueux, dit Élien, qui avait inspiré une forte passion à Chariton : « Διέπύρως ἐρέσθη Μελανίππου καὶ τὴν ψυχὴν ἀγαθοῦ καὶ τὸ κάλλος διαπίροντος. »

« Mélanippe avait un procès contre un favori du tyran : celui-ci le força de livrer l'obligation dont il était détenteur, que les juges anéantirent. Irrité de cette violence et de cette injustice, il conspira contre le tyran et chercha à s'associer des jeunes gens à qui il connaissait des sentiments pareils aux siens ; il s'en ouvrit à Mélanippe, qui le dissuada d'admettre légèrement, dans ce complot, des hommes que la crainte du tyran pourrait rendre incertains, et lui dit de le charger de la direction de cette affaire. Mélanippe y consentit. Chariton, ayant pris seul toutes ses mesures, pour mettre celui qu'il aimait à l'abri du danger, se chargea de toute l'entreprise, et, armé d'un poignard, chercha à s'approcher du tyran pour le tuer ; lorsque, observé par les Doryphores, il fut arrêté avant l'exécution. Enfermé et soumis aux tortures les plus cruelles pour nommer ses complices, il persista à taire leur nom, jusqu'à ce que Mélanippe, instruit par la renommée, vint se dénoncer lui-même comme le premier auteur et l'instigateur de ce complot. Phalaris, frappé du dévouement de ces deux amis, leur accorda la vie en les exilant de la Sicile : Apollon et Jupiter applaudirent à cet acte d'humanité du plus inhumain des tyrans, à ce point qu'ils prolongèrent le terme de sa vie de deux années. » C'est ce que dit Élien dans le passage cité par Suidas au mot *ἀναβολή*. Mais qu'y a-t-il de commun dans ce récit avec Gela ? C'est ce que nous allons chercher à expliquer.

Gela, située sur la côte méridionale de la Sicile sur un fleuve qui porte le même nom, était la métropole d'Agriente. Voici ce que dit Thucydide l. vi, § 4 : « Antiphème de Rhodes et Entime de Crète ayant en commun conduit une colonie en Sicile, fondèrent Gela 45 ans après la fondation

de Syracuse et lui donnèrent le nom du fleuve qui la traverse : ils y introduisirent les institutions doriques. 108 ans environ après les Géliens fondèrent Agrigente qui prit son nom du fleuve Acragas, sous la conduite d'Aristonoüs et de Pystile. »

Depuis nous voyons qu'Agrigente ayant acquis un développement tel que Diogène Laerce porte le nombre de ses habitants à 80,000, ce qui est fort douteux, v. l. VIII, 61 ; il est à croire que la plus grande partie de la côte méridionale de la Sicile, et surtout Gela sa métropole lui fut soumise. On peut donc supposer que Mélanippe était municipe de Gela, et comme la mort du tyran ne fut différée que de deux ans, lorsqu'Agrigente et les villes dépendantes eurent recouvré la liberté, il est à croire que Mélanippe rentra dans sa patrie où il reçut de grands honneurs qu'il reconnut par de nombreux bienfaits.

(84) Les deux vers que je traduis ainsi sont parodiés d'un oracle qu'Apollon avait rendu à Mélanippe et à Chariton. Voici ce que dit Athénée dans le passage indiqué : « La Pythie rendit aussi un oracle en faveur de Chariton et de son ami, en faisant précéder le pentamètre à l'hexamètre comme fit depuis Denys l'athénien surnommé Chalcous (d'airain) dans ses élégies. Voici cet oracle :

Εὐδαίμων Χαρίτων καὶ Μελάνιππος ἔφω  
Θείας ἀγητῆρας ἑφαμερίοις φιλότητος.

Elieii qui les cite également renverse l'ordre où les vers sont rapportés par Athénée et remplace le dorisme par l'atticisme, de la manière suivante :

Θείας ἀγητῆρας ἑφαμερίοις φιλότητος  
Εὐδαίμων Χαρίτων καὶ Μελάνιππος ἔφω.

On voit par Eusèbe qu'Athénée s'est mieux cité qu'Elieii. Je crois qu'il y a une faute dans la parodie de ces vers par OEnomaüs telle que nous l'avons. Quelle vraisemblance en effet que ce cynique ait accolé le nom de Mélanippe à celui de Phalaris, du tyran au tyranicide, pour dire que ce sont eux qui ont introduit le trouble parmi les hommes ; il n'y a aucun rapprochement possible entre Phalaris et Mélanippe ; mais entre les deux exécrables monstres Phalaris et Cypselus : ce que la phrase précédente fait assez comprendre. J'ai donc remplacé le nom de Mélanippe par celui du bourreau de Corinthe, sans me donner le soin de refaire le vers, pour qu'il fût régulier.

(85) Dans le court fragment que Suidas donne de ce récit, d'après un ouvrage perdu d'Élien, l'oracle est textuellement le même qu'ici, avec cette seule accession, que la prolongation de vie accordée à Phalaris est déterminée à deux ans.

(86) Ce dernier chapitre est malgré sa brièveté peut-être le plus difficile de tout ce livre : 1° la quantité pêche dans chacun des deux vers de l'oracle : il faut changer le καὶ du premier vers en κατ et redoubler le ν du mot διουσιο pour pouvoir le faire entrer dans un hexamètre ; le texte qui suit est également défectueux, il y a une répétition après οὐ μόνον et ἀλλὰ, de φαλληνοῖς, qui tient évidemment à une inadvertence des copistes ; le seul manuscrit 451 en est exempt ; je ne parlerai pas du 466 où la lacune, encore plus étendue, est due à ses omissions nombreuses ; mais il y manque ces mots indispensables (θύουσι γὰρ αἱ πόλεις καὶ τελετὰς ἄγουσι λιθίνοις) καὶ χαλκείοις καὶ χρυσείοις, οὐ μόνον φαλληνοῖς, ἀλλὰ καὶ αὐτοῖς τοῖς Διούσιοις καὶ ἄλλοις παμπόλοισι Ἡσιοδίοις θεοῖς. J'ai placé entre parenthèse ce qui manque au manuscrit et j'ai pris le reste dans le même manuscrit pour en composer une phrase correcte et intelligible, au lieu du texte donné par Vigier, tout en le condamnant, dans ses notes. Il a laissé également subsister διουσιοῖς au lieu de διούσιοις qui est dans le même manuscrit et que le sens réclame, car il est question de Bacchus et non de Denys ; mais ces deux éclaircissements donnés n'ont encore dissipé qu'une partie des obscurités de ce texte. La plus grande difficulté est de donner un sens précis à φαλληγὸν κάρηνον : nous voyons par ce qui suit que c'était un tronc d'olivier que des pêcheurs méthymnéens avaient pris dans leurs filets.

Ce même récit est confirmé par Pausanias dans *Les Phociques*, ou livre x, 19. « Une figure faite de bois d'olivier, dit-il, ayant été tirée de la mer par les filets de pêcheurs méthymnéens, laquelle donna l'idée d'une divinité, mais d'une nature entièrement étrangère aux dieux de la Grèce, les Méthymnéens consultèrent la Pythie pour savoir de quel Dieu ou héros c'était l'image. Elle leur ordonna de l'adorer sous le nom de Bacchus Céphalénien. » Nous retrouvons bien la même histoire, mais le nom de la divinité est altéré dans l'une ou l'autre des narrations ; beaucoup de critiques se sont exercées sur ce texte pour savoir si c'était Phalénien ou Céphalénien qu'on devait lire, et ensuite ce qu'on devait entendre par ce mot.

Cette double question a été traitée par Tristan dans ses *Commentaires*

*historiques*, t. II, p. 280, il veut qu'on lise κεφαλὴν φαλληνὴν Διονύσου. Nous verrons plus tard ce qu'il entend par là. Liebe qui a publié en 1730 un volume in-folio intitulé *Gotha Nummaria*, p. 186, examine aussi ce passage à l'occasion d'une médaille de Méthymne qui représente Bacchus avec des cornes : il reprouve le κεφαλὴν de Tristan et le sens qu'il lui donne, conserve l'expression de l'oracle telle qu'elle est donnée par Eusèbe et copiée par Théodoret, *Thérapeutique X*, et suppose qu'on a pu dans la suite altérer ce nom pour en faire κεφαλληνός.

*Zoega de Obeliscis*, sect. 4, c. 1, p. 213 lit aussi φαλληνὸν et approuve la traduction de Vigier, il appuie par de nouveaux arguments cette opinion, p. 229. M. Lobeck dans son *Aglaophamus*, t. II, p. 1086, passant en revue les oracles qui regardent Bacchus, traite d'inepte la leçon de Pausanias. « Quelle relation, dit-il, existait-il entre Méthymne et Céphalonie pour adorer Bacchus Céphalonien; ou bien comment du substantif κεφαλή, former un adjectif κεφαλλην contre toutes les règles de la composition des mots? Seulement il propose d'accentuer φαλληῖνος génitif provenant de φαλλην et se rapportant à Διονύσου.

Nous voyons donc que φαλληνός ou φαλληῖνος doit être préféré à κεφαλλην, la mesure du vers le réclame aussi bien que la critique du sens; mais que devons-nous entendre par ce mot? C'est ici le point le plus difficile à résoudre, et sur lequel les avis sont le plus partagés. Vigier a traduit : « Bacchi caput ex tereti venerabere ligno. » *Zoega, De Obeliscis*, L. L., approuve beaucoup cette traduction; voici ses paroles : « Φάλαγξ lignum teres, oblongum; φάλης deus Cylleniorum, Pales Etruscorum, fala turtis, falando cœlum, φαληνὸν in oraculo apud Eusebium e tereti ligno factum. » Théodoret l'a rendu par ἀκροπέστιον præputium, et Tristan, dans les *Commentaires historiques*, donne la préférence à cette interprétation, en sorte que φαλληνὸν κάρηνον serait la sommité du Phalle, mais l'ἀκροπέστιον n'est point le βάλανος. Théodoret et Tristan ont donc mal interprété l'oracle; le premier, pour lui donner un sens obscène qu'il n'a pas; le deuxième, égaré par le premier. Liebe rétablit le sens de *Lignum*. « Nous voyons, en effet, dit-il, qu'Eusèbe oppose à cette figure de bois d'olivier, les statues de pierre, d'airain et d'or; et le πρόσωπον εἰλαίας ἔβλου de Pausanias ne peut jamais se prêter à une semblable acception : c'est la consonnance pareille de φάλλος et φαλληῖνος qui a pu seule faire concevoir une pareille idée. » M. Lobeck, en proposant de lire φαλληῖνος, épithète de Bacchus qu'il dérive de φάλλος, quoique, dit-il, une forme pareille manque, mais par analogie avec ἔρπην, ἔρπηνος, cite φαλή-

vios, employé par Aristophane. Il me semble que cette correction entraîne trop d'exigence; 1° changer le texte; 2° créer une forme inédite: le tout pour faire venir de phallus cette épithète. Le phallus jouait un rôle dans les consécration<sup>s</sup> bachiques: bien. Mais il n'était pas nécessaire qu'il donnât un surnom à ce dieu, pas plus à Méthyus qu'ailleurs. Ce nom spécial tenait non à un culte universellement répandu en Grèce, mais à la découverte d'un morceau de bois d'olivier qui figurait un homme, et que l'oracle a attribué à Bacchus. Je partage l'opinion de Vigier, Liebe, Zoega, sur la signification de ce mot.

(87) Le *diopètes* était une image divine descendue du ciel, comme était censée la statue de Diane à Éphèse. V. les *Actes des Apôtres*, ch. XIX, v. 35. Le jeu de mot d'Oënomäus tient à ce que cette souche, n'étant pas tombée du ciel, ne pouvait être *diopète*, mais qu'étant sortie de la mer elle avait droit à s'appeler *Poseidonopète*, ou envoyée par Neptune.

## LIVRE VI.

(1) Dans ce fragment de Porphyre on remarque le mot *μεμοιραμένα* pour *αίμαρμένα* du *μειράμαι*; Schneider cite *μεμόρηται* et *μεμοριμένος*. Le manuscrit 466 porte *μεμοιρασμένα*.

(2) Sur ces vers intelligibles :

Ἐκφέεται γαίηθεν ἔθων λείμακας ὄμβρου  
Διφοσύνη κατέμαρψεν ἔθων πόμα μητέρος εὐχῆς.

M. Jacobs que j'ai fait consulter les change ainsi :

Ἐκφέεται γαίηθεν, ἔθων, ἔτα λείμακας ὄμβρου  
Διφοσύνη κατέμαρψαν ἔθων πόμα μητέρος Αὐτῆς.

« Forte Αὐτῆς. Quo tempore prata pluviae penuria omnem matris humorem praesiti consumpserunt, nascitur tandem, postquam suum justum tempus in sinu terrae reconditam se commovit prodire gestiens. »

(3) *Cic. de Divinat.*, l. 1, c. 39. « Cur Stella Jovis aut Venereis conjuncta cum Luna, ad ortus puniorum salutaris sit : Saturni, Martisve contrariis ? » *Μεταφυσ. ἀποδείξεις*, l. 11, v. 446.

\*Ἦν μὲν Ζηνὶ (Σελήνῃ) συνάπτῃ ἢ ἀβροχόμεν Κυθαράτῃ  
 \*Ἑσθλὴ καὶ δώτετρα βίου πλούτοιο τε πολλοῦ ·  
 \*Ἦν δὲ Κρόνον προλιποῦσα κενὸν δρόμον ἐξανήσιν  
 \*Ἦ καὶ Ἄρει μετέπειτα συνάπτῃ, πάγῃ κακίστη.

Τεύχει γὰρ

: Πολλάκις ὠκυμόρους τε καὶ ἐν νεότητι θανοῦντας.

Voir Julius Firmicus, *Mathes*, l. xv, c. 1.

(4) J'ai rendu par tombant des cieux καταβάσιον Διὸς ἔγχος. Le Jupiter Καταβάτης a excité parmi les modernes une contestation sur sa véritable acception. Les nombreuses citations des anciens, les monnaies de Cyr, frappées à son effigie, ont provoqué Pierre Burmann à écrire une dissertation intitulée Ζεὺς καταβάτης, imprimée en in-4° à Utrecht, 1700, où il prouve jusqu'à l'évidence que cette épithète n'est donnée à Jupiter que lorsqu'il lance la foudre (*fulgerator*), et lorsque cette foudre cause des ravages. En quoi il faut le distinguer de Jupiter Helicias dont le tonnerre marquait les présages, Ἑλικίας δ' οὐστροφὰς ἢ Ἑλικας ποιῶν, διὰ μέσην παχύτητα ἢ ὑγρότητα, τῇ πυκνότητι τοῦ ἀέρος ἀντωδοίμνος : dit Tzetzes sur Lycophron, v. 382. Le tonnerre lui-même avait le nom de Καταβάτης, c'est dans ce sens que l'emploie Lycophron, l. x. Dans les citations de Burmann avait été omis le passage d'Eusèbe.

(5) « Non meus hic sermo est sed quem præcepit Ofellus. Horat. Satyrar., » l. II, *Satyr.*, 2°. Euripide dans sa Mélanippe : Οὐκ ἐμὸς δ' μῦθος, ἀλλ' ἐμῆς μητρὸς πάρα. Hippolyte, v. 353 :

Σοῦ τάδε, οὐκ ἐμοῦ κλύεις.

Ce à quoi Platon fait allusion, *premier Alcibiade*, p. 113, de H. Ét. : Τὸ τοῦ Εὐριπίδου ἄρα συμβαίνει, ὃ Ἀλκιβιάδῃ· σοῦ τάδε κινδυνεύεις, ἀλλ' οὐκ ἐμοῦ ἀκηροῦναι, οὐ δ' ἐγὼ εἶμι δ' ταῦτα λέγων, ἀλλὰ σὺ. Sur cette locution proverbiale, voir Muret, *Var. Lect.*, l. v., c. 20.

(6) Le texte grec porte τισὶ τῶν Δαιμονίων ; il y a ici une distinction à faire entre les Δαίμονες et les Δαιμόνια que notre langue ne permet pas ; les Δαίμονες étaient des grands Dieux, les Δαιμόνια tels que le génie de Socrate, étaient des divinités subalternes. Le nom Δαιμόνιον était consacré pour le génie de Socrate, c'est ainsi que le nomme Xénophon dans les

Ἀπομνημονεύματα; Platon, dans l'*Apologie*; Plutarque, dans le *Traité spécial du génie de Socrate*. Eustathe, sur le vers 294 du 10 de l'*Odyssée*, p. 1659, « dit de Circé qu'elle est effrayée du glaive d'Ulysse parce que, comme Δαιμόνιον, elle est appelée à une longue vie, mais une vie mortelle. » V. p. 1659 de l'édition de Rome.

(7) J'ai suivi pour cet oracle la correction de Valckenaer sur les *Fragments* d'Euripide, p. 287. ~ 43

(8) Les vers qu'Eusèbe allègue ici comme autorité appartiennent au *Sylæus* d'Euripide : il est surprenant que Vigier n'en ait pas indiqué l'auteur, lorsqu'il s'efforce de les rendre corrects ; d'autant que Philon le juif en a fait plusieurs fois usage, dans le *Traité que l'homme vertueux est libre*, dans le livre sur *Joseph*, dans *Les Allégories*. Gataker dans la partie posthume de ses *Adversaria*, c. 10, p. 520, Utrecht 1698 ; dans le VIII<sup>e</sup> livre, c. 41 de son *Commentaire sur Marc-Aurèle*, les a rétablis ainsi que je les ai publiés. On lit dans Philon : Οἷα παρ' Εὐριπίδῃ φησὶν Ἡρακλῆς. On voit que ces vers sont prononcés par Hercule. Euripide a encore répété le premier dans *Les Phéniciens*, v. 531 : 254

Πρὸς ταῦτ' ἴτω μὲν πῦρ, ἴτω δὲ φάσγανα.

Voici comme Philon donne les autres :

Πίμπρα, κάταιθε σάρκας, ἐμπλήσθητί μου  
Πίνων καλαινὸν αἷμα· πρόσθε γὰρ κάτω  
Γῆς εἶσιν ἄστρα, γῆ τ' ἄνω εἰς οὐρανόν,  
Πρὶν ἐξ ἐμοῦ σοὶ θῶπι ἀπαντῆσαι λόγον.

D'après Eusèbe, Gataker propose τάμονον, au lieu de πίμπρα que répète κάταιθε.

(9) « Si omnia fato fiunt, omnia fiunt causa antecedente: et si appetitus, illa etiam quæ appetitum sequuntur, ergo etiam adensationes: at si causa adpetitus non est sita in nobis, nec ipse quidem appetitus in nostra potestate; quod si ita est, ne illa quidem quæ adpetitu efficiuntur, sunt sita in nobis: non igitur neque adensationes, neque actiones in nostra potestate: ex quo efficitur ut nec laudationes justæ sint, nec vituperationes, nec honores, nec supplicia. Cicero *De Fato*, c. 17. 254

(10) Εἰ γὰρ ἐξ Εἰμαρμένης τόδε τι γενήσεσθαι νομίζοι.

Cette locution que notre auteur employe plus bas : Ἐν τῷ τόδε τι βού-  
TOME I. 34



λεσθαι ἢ μὴ βούλεσθαι, est imitée des plus anciens maîtres de rhétorique. » Longin, *De Sublimitate*, § 14.

Πῶς ἂν τόδε τι ὑπ' ἐμοῦ λεγόμενον, παρῶν Ὅμηρος ἢ Δημοσθένης ἤκουσεν;

Hermogène : Διαίσεις τῶν στάσεων. Πραγματικὴ ἐστὶν ἀμφισβήτησις περὶ πράγματος μέλλοντος, εἰ δεῖ γενέσθαι τόδε τι, ἢ μὴ γενέσθαι.

(11) Cicero, *De Fato*, 12 Nec nos impedit illa ignava ratio quae dicitur ἀργὸς λόγος; cui si pareamus, nihil omnino agemus in vita, *Origène contre Celse*, l. II, p. 73, édit. de Cambridge. « Ἀλλὰ καὶ ὁ ἀργὸς καλούμενος λόγος, σοφισμα ὢν, τοιοῦτός ἐστι λεγόμενος ἐπὶ υποθέσεως πρὸς τὸν νοσοῦντα, καὶ ἀποτρέπων αὐτὸν χρῆσθαι τῷ ἰατρῷ πρὸς ὑγίειαν· καὶ ἔχει γε οὗτος ὁ λόγος· εἰ εἴμαρταί σοι ἀναστῆναι ἐκ τῆς νόσου, ἔάντε εἰσαγάγῃς τὸν ἰατρὸν, ἔάν τε μὴ εἰσαγάγῃς, ἀναστήσῃ· ἀλλὰ καὶ εἰ εἴμαρταί σοι μὴ ἀναστῆναι ἐκ τῆς νόσου, οὐκ ἀναστήσῃ. Ἦτοι δὲ εἴμαρταί σοι, ἀναστῆναι ἐκ τῆς νόσου, ἢ εἴμαρταί σοι μὴ ἀναστῆναι· μάτην ἄρα εἰσαγάγῃς τὸν ἰατρὸν. »

Plutarq., *De Fato*, c. 11 : « Ἄργοι καὶ θερίζοντες λόγοι, καὶ ὁ παρὰ τὴν εἴμαρμένην ὀνομαζόμενος, σοφίσματα, ὡς ἀληθῶς, κατὰ τοῦτον τὸν λόγον, τυγχάνει ὄντα. »

Plato, *In Memnone*, p. 17 : « Οὐκ οὖν δεῖ πεθεσθαι τούτῳ τῷ ἐριστικῷ λόγῳ· οὗτος μὲν γὰρ ἡμῶς ἀργὸς ποιήσεται. »

Traduction d'Origène ci-dessus : « Ce qu'on nomme ἀργὸς λόγος n'étant qu'un sophisme se réduit à ceci : Supposons qu'on soit auprès d'un malade, on le dissuaderait d'appeler un médecin pour lui rendre la santé, en disant : S'il est dans votre destinée de guérir, vous guérirez, soit que vous voyez un médecin ou non ; si au contraire vous ne devez pas vous en relever, c'est en vain que vous ferez venir le médecin. »

Traduction de Plutarque, ci-dessus : « Les raisonnements appelés ἀργοὶ et θερίζοντες aussi bien que celui dit παρὰ τὴν εἴμαρμένην, d'après cette argumentation ne sont que de purs sophismes. »

Traduction de Platon, ci-dessus : « On doit bien se mettre en garde contre ce genre de discussion qui n'aurait pas d'autre résultat que de nous livrer à une complète inertie. »

(12) Τί οὖν δεῖ συντέτθαι.

On doit lire συντέτθαι; Démosthène, *C. Aristocrate*, p. 679 de Reiske, εἰ ταῦτα τοίνυν συνθέμενος ποιεῖ τούτην τὴν συνθήκην γεγραμμένον.

(13) Ἐξίς, l'emploi philosophique de ce terme est donnée par Ammonius, *Ad Aristot. in Categoriis*, folio 120 de Sabio.

Τὸ τῆς ἔξεως ὄνομα ἐπὶ τούτων φέρεται ἐφ' ὧν καὶ τὸ τῆς εὐξίας· ἡ γὰρ εὐξία ἐπίτασις τῆς ἔξεως ἐστὶ· καὶ τὸ τῆς ἔξεως ὄνομα ἐπὶ μόνων τῶν ἀμφύγων ληθθήσεται.

« Le mot ἔξις se dit des mêmes que εὐξία qui n'en est que l'extension; il ne s'applique qu'aux substances animées. »

(14) Inévitable ἀπαράλλακτον.

La distinction philosophique τῶν παραλλάκτων et τῶν ἀπαράλλακτων, est indiquée par Plutarque dans le *Traité des contradictions stoïciennes*, p. 371, t. XIII de Hutten; t. x, p. 322 de Reiske.

Τοῦ κατηναγκάσθαι δοκοῦντος ὑπὸ τῶν ἔξωθεν αἰτιῶν ταῖς δρμικαῖς ἀπο-  
λυσιν πορίζειν· ἐνιοὶ τῶν φιλοσόφων ἐπελευστικὴν τινα κίνησιν ἐν τῷ ἡγε-  
μονικῷ κατασκευάζουσιν ἐπὶ τῶν παραλλάκτων μάλιστα γεινομένην ἐκδηλον,  
ὅταν δυοῖν ἴσων δυναμένων καὶ ὁμοίως ἐχόντων θάτερον ἢ λαβεῖν ἀνάγκη,  
μηδεμιᾶς αἰτίας ἐπὶ θάτερον ἀγοῦσης, τῷ μηδενὶ διαφέρειν· ἡ ἐπελευστικὴ  
δύναμις αὕτη τῆς ψυχῆς ἐπίκλισιν ἐξ αὐτῆς λαβούσης, διέκοψε τὴν ἀπορίαν.

« Quant à ce qui semble contraint dans nos impulsions pour en rechercher l'explication dans les causes extérieures, voici ce que quelques philosophes ont dit : Ils ont établi qu'il existait dans la partie régulatrice de notre ame une vertu (épeleustique) ou spontanée qui se manifeste surtout dans les actes (parallactiques), c'est-à-dire qui peuvent être indifféremment échangés, lorsque deux choses d'une égale puissance, pouvant être également adoptées, il y a nécessité d'en choisir une, sans qu'aucune cause fasse incliner vers l'une plutôt que vers l'autre, par la raison qu'elles n'ont point de différence : cette vertu épeleustique résout la difficulté de la détermination (*de proprio motu*) de notre ame. »

(15) Cette étymologie de εἰμαρμένη appartient aux Stoïciens.

Plutarch., *De Placitis philosoph.*, 1. 28 :

Οἱ Στωικοὶ Εἰμαρμένην λέγουσιν Εἰρμόν αἰτιῶν· τούτέστι τάξιν καὶ ἐπι-  
σύνδεσιν ἀπαράβατον. — Le même, *De Fato*, 4, 1, 15 : Εἰμαρμένη γὰρ  
προσαγορεύεται ὡς ἂν εἰρομένη τις.

Cic., *De Divinat.*, 1, 55 :

Fatum id appello quod Græci Εἰμαρμένην, id est ordinem seriemque  
causarum : cum causa causæ nexa rem ex se gignat. Voir sur le *Fatum*

les onze premiers chapitres du cinquième livre *De la cité de Dieu*, de Saint-Augustin.

Cicero, *De Divinatione et De Fato*, ubique.

265 (16) Σωματικά στοιχεῖα, le nom de Στοιχεῖον donné aux astres n'est pas particulier à Eusèbe, mais il en a fait un grand usage, p. 28, l. 1, ch. 9 : Φοινίκων οἱ πρῶτοι φυσικοὺς Ἥλιον καὶ Σελήνην καὶ τοὺς λοιποὺς ἀστέρας πλανήτας καὶ τὰ στοιχεῖα τὰ τούτοις συναφῆ, θεοὺς μόνον ἐγγίνωσκον· τὰ στοιχεῖα sunt ἀπλανεῖς, dit Saumaise, *De Annis climact.*, p. 577. — Eusèbe, l. III, c. 4, p. 93 : Εἰς μόνον τὰ δρώμενα τοῦ κόσμου στοιχεῖα. — Dans l'*Histoire ecclés.*, 3, 31 : Κατὰ τὴν Ἀσίαν μέγαρα στοιχεῖα κερκόμνηται, ubi V. Valesium. — Théodolet, *Hist. eccl.*, v. 39 : Τοὺς τὰ στοιχεῖα θεοποιούντας, ubi eundem. — Eriphanias, *De Hæresi Pharisæorum* : Τὰ ματαίως νομιζόμενα εἰς ἀριθμὸν στοιχείων, ubi εἰς ἀριθμὸν, dit Valois sur Eusèbe l. l., ponitur pro εἰς λόγον. Hieronymus in epist. ad hedibiam IV : « Omnis hebdomada in sabbatum, dividitur, quas ethnici idolorum et elementorum nominibus appellant. » Chrysost., *In 58 Homil.*, *In Matthæum* : Ὁ γὰρ δαίμων ἐπὶ διαβολῇ τοῦ στοιχείου καὶ ἐπιτίθεται τοῖς ἀλοῦσι. — Théophil., *Ad autolyca.*, l. I, c. 6. : Ἥλιος καὶ Σελήνη καὶ ἀστέρες, στοιχεῖα αὐτοῦ εἰσι. Le même, l. II, § 22 et 50. — S. Greg. de Niss., *In vita sanctæ macrinæ* : Αὐτῶν τῶν στοιχείων τὰς εἰκόνας διὰ τῆς μιμήσεως ἀνθυκοῦσθαι et alii.

266 (17) « Democritus auctor atomorum accipere maluit necessitate omnia fieri, quam a corporibus individuis naturales motus avellere. » Cicero, *De Fato*, c. 10.

267 (18) Cicero, *De Fato*, c. 7. : « Maxime tibi de hoc ipso, Chrysippe, cum Diodoro certamen est : ille enim id solum fieri posse dicit, quod aut sit verum, aut futurum sit verum ; et quidquid futurum sit, id dicit fieri necesse esse, et quidquid non sit futurum, id negat fieri posse. Tu et quæ non sint futura, posse fieri dicis, ut : frangi hanc gemmam, etiamsi id nunquam futurum sit. »

Plutarc., *Des contradictions stoïciennes* : « Ὁ δὲ λέγων ὅτι Χρύσιππος οὐκ αὐτοτελῆ τούτων αἰτίαν, ἀλλὰ προκαταρκτικὴν μόνον ἐποιεῖτο τὴν εἰμαρμένην, ἐκεῖ πάλιν αὐτὸν ἀποδείξει μαχόμενον πρὸς ἑαυτὸν, ὅπου τὸν μὲν Ὀμηρον ὑπερφυῶς ἐπαινεῖ περὶ τοῦ Διὸς λέγοντα.

« Τῶ ἐχέθ' ὅτι κεν ὑμῖν κακὸν πέμπησιν ἑκάστω.

» Ἡ ἀγαθόν. » *Iliad.* O, 109.

répond que Chrysippe ne nous donne pas la destinée comme cause effective, mais comme cause primordiale; nous objectons qu'en cela, il se combat lui-même, puisqu'il loue sans mesure Homère pour avoir dit de Jupiter : « C'est pourquoi, contentez-vous chacun du mal ou du bien qu'il vous envoie. » Plutarq., p. 361, t. x de Reiske.

Pour comprendre les doctrines de Chrysippe sur le destin, le bien et le mal, autant qu'il se peut dans l'absence de ses écrits, on doit lire le premier et le second chapitre du sixième livre des *Nuits attiques d'Aulugelle*, qui sont très remarquables.

(19) Cet oracle rapporté par Hérodote, l. vii, 148, a partagé les sava-  
 nts éditeurs du père de l'histoire. Wesseling rapporte la traduction li-  
 bre qu'en a donnée Chalcidius :

« Vicinis offensa, Deo carissima Plebes,  
 Armorum cohibe munimina. . . . . »

La difficulté réside dans le τὸν προβολαῖον : cela veut-il dire une arme et une attitude offensive ou défensive? Ἐν προβολῇ θέσθαι, est une expression usitée à la guerre pour dire : porter en avant une arme, soit la lance, soit le bouclier pour se couvrir; προβολή dans ce cas est l'équivalent de πρόβλημα. Xénophon, *Memorab.*, l. xi, c. 12-27 : « Μέχρι τῆς ἡλικίας ἑπισημένους κουφοτέροις ὅπλοις, βλαβεροὺς μὲν τοῖς πολεμοῖσι εἶναι, μεγάλην δὲ προβολὴν τοῖς πολίταις τῆς χώρας κατασκευάζεσθαι. » Le même dans le *Cynegetic.*, c. 5, décrivant l'œil du lièvre : « Ἦτάτε γὰρ ὀμματα ἔχει ἔξω, καὶ τὰ βλέφαρα ἐλλείποντα καὶ οὐκ ἔχοντα προβολὴν ταῖς αὐγαῖς. » Leurs yeux n'ont pas de cils qui les protègent.

On peut conclure de ces exemples que le Dieu recommande aux Argiens de se tenir sur la défensive, mais prêts à combattre. On peut voir la note sur le mot προβολιον, l. vii, de la *Préparation*, ch. 16, p. 330, où ce terme est employé dans le sens de piège et associé à θέλητρον.

(20) Voir Etienne de Byzance sur cet oracle, au mot Caryste.

(21) L'oracle rapporté ici est aussi dans Etienne de Byzance au mot Θάσος, pour nous apprendre que cette île se nommait auparavant Héria. Voir l'oracle qui a été rapporté sur la même conduite de la colonie de Paros à Thasos par Archiloque, l. v, c. 51.

210. (22) Ce trait qui amène l'oracle rendu à Alcmaeon est d'une difficulté qui tient au langage amphibologique d'Œnomaüs qui se moque en affectant le respect pour Apollon : il recommande au Dieu de ne pas se laisser abuser par un insensé comme Alcmaeon qui l'interroge. « L'oracle d'Apollon à Alcmaeon est indiqué. » D'abord, dit Apollodore, l. III, 189, de Comélin, il tua sa mère en obéissant à l'oracle, χρήσαντος Ἀπόλλωνος αὐτῶ; ensuite poursuivi par les furies il alla en Arcadie auprès d'Oiclée, de là en Psophide près de Phégée qui le purifia. Ce qui fournit le sujet d'une tragédie à Euripide, Ἀλκμαίων ὁ διὰ ψωφίδος. (Voir *Hesychius* aux mots ἀτένης et ἀργαίαν). Sa présence en ce lieu y ayant causé une stérilité, l'oracle qu'il consulta de nouveau lui enjoignit d'aller se purifier dans l'Achelous. » C'est vraisemblablement l'oracle qui commence par les vers que nous lisons ici. Thucydide en rapporte le contenu, l. II, c. 102.

« On dit que lorsque Alcmaeon fils d'Amphiaräus, errait après le meurtre de sa mère, Apollon rendit un oracle qui lui prescrivait d'habiter les bords submergés de l'Achelous qu'il dessécha, en lui ordonnant de se fixer sur une terre, qui, lorsqu'il fit périr sa mère (Eriphyle), n'était pas éclairée par le soleil et n'était pas terre, toute autre étant souillée par sa présence; celui-ci fut longtemps à comprendre qu'il s'agissait des alluvions de l'Achelous. » Pausanias, l. VIII, p. 646, dit la même chose. Aristote, dans le troisième livre des *Éthiques*, c. 1<sup>er</sup>, dit : « Il est des choses qui n'admettent point de contrainte et pour lesquelles il faut plutôt mourir et souffrir les tourments les plus horribles que de les faire; et l'Alcmaeon d'Euripide ne semble que ridicule lorsqu'il déclare qu'il a été forcé de tuer sa mère. » Théodecte avait fait une tragédie d'Alcmaeon dont trois vers sont cités par Eusèbe, l. X, c. 3, dans un fragment de Porphyre; Aristote en parle dans sa *Rhétique*, l. II, c. 23. Voici le passage :

Ἀπὶ σκοπεῖν χωρὶς, εἰ δέξιος ὁ παθὼν, παθεῖν καὶ ὁ ποιήσας, ποιῆσαι,  
εἶτα χρῆσθαι ὑπετέρως ἀρμόσσει· ἐνίστι γὰρ διαφωνεῖ τὸ τοιοῦτο καὶ οὐδὲν  
κωλύει, ὥσπερ ἐν Ἀλκμαίωνι τοῦ Θεοδέκτου.

Μητέρα δὲ τὴν σὴν οὐτις ἐστύγει βροτῶν;

Φησὶ δὲ ἀπακρινόμενος·

Ἄλλὰ διαλαβόντα χρὴ σκοπεῖν.

Ἐρομένης δὲ τῆς Ἀλφεισιβοίας πῶς; ὑπολαβὼν φησὶ·

Τὴν μὲν θανεῖν ἔκριναν, ἐμὲ δὲ μὴ κτανεῖν.

« Il faut examiner divisément si celui qui feçoit la peine l'a méritée et si celui qui l'a infligée a eu raison de le faire; ensuite faire ressortir de quel

côté se trouve l'équité : comme dans l'Alcmæon de Théodecte : — est-ce qu'aucun ne haïssait ta mère ? — Alcmæon répondant dit : Mais il faut faire une distinction en examinant ma conduite. — Comment, dit Alphe-sibée ? — Alcmæon répond : Ils avaient jugé qu'elle devait mourir ; mais non que je dusse la tuer. »

Cicéron cite un vers d'une tragédie latine d'Alcmæon, *Academ.*, II, 17 : « Contingit ut incipientes furere sentiant et dicant, aliquid quod non sit, sed videre sibi, et quum relaxentur sentiant atque illa dicant Alcmæonis ; — « Sed mihi neutiquam cor consensit cum oculorum adspectu. »

L'*Alcmæonide*, ouvrage d'un poète cyclique inconnu, est indiquée par Strabon, I. X. Voir le Scholiaste d'Euripide sur le vers 1000 de l'*Oreste*.

Voir dans Athénée au commencement du sixième livre, ce qu'il cite des comiques Antiphane et Timoclès ; indiquant le sujet éminemment tragique d'Alcmæon.

Eustrate, dans le *Commentaire* sur le passage cité *des morales d'Aristote*, p. 39 verso, allègue deux vers de la pièce d'Euripide :

Μάλιστα μὲν μ' ἐπῆρεν ἐπιστήφας πατήρ,  
 ὅθ' ἄρματ' εἰσέβαινον εἰς Θήβας ἰών.

Ce qu'il déclare insuffisant pour justifier sa conduite.

La ville fondée par Alcmæon se nommait Argos Amphilocique. Voir Ephore cité par Strabon, I. 7, p. 325 ; d'autres auteurs en attribuent l'origine au frère d'Alcmæon nommé Amphiloque.

Le texte très corrompu de cet oracle commence ainsi le deuxième vers : Ἄμφι ἀρηαδίη, que Vigier a respecté. M. Heinichen dernier éditeur a cru faire admirablement de lire ἀμφι Ἀρκαδίης, ce qui rompt la mesure, et est faux en soi, car Alcmæon était argien et non arcadien.

Holstenius, sur la *Vie de Pythagore* par Porphyre, p. 33, avait proposé ἀμφιαραδίης, ce qui ne remplissait pas encore les conditions du vers. Valckenaer dans ses *Fragmenta Euripidæa*, p. 287, lit : Ἀμφιαραιίδης : très-heureuse restitution ; on voit par là combien il faut respecter les leçons vicieuses ; car si au lieu d'Ἄμφι Ἀρηαδίη le texte de M. Heinichen avait prévalu dans les manuscrits, on n'aurait jamais deviné juste sur la vraie leçon. Voir Gregorius, *Corinthus de Dialectis*, p. 486, édition de Scheffer et les notes. C'est ainsi qu'on doit lire dans Ovide :

« Amphiarafades, naupacteo Acheloo  
 Solve nefas dixit ; solvit et ille nefas.

Ab nimium faciles, qui tristia crimina cædis  
Fluminæa tolli posse putatis aqua.

Ovidius *fastorum* initio libri secundi. » v. 43.

(23) Ce passage semble se mal accorder avec ce que Cicéron dit de l'âge d'Arcésilas, chef de la seconde académie, et ce qu'Eusèbe en dit lui-même, l. XIV, c. 4.

Le passage de Cicéron est dans les *premières Académiques*, § 9. « Palemonem audiverant assidue Zeno et Arcesilas, sed Zeno cum Arcesilam anteiret ætate valdeque subtiliter dissereret. » On y voit qu'Arcésilas, contemporain de Zénon, chef du Portique, ne pouvait l'être de Chrysippe, troisième chef, dans l'ordre des temps, du même Portique; au lieu de cela, Épicure et Chrysippe sont contemporains. Cependant, Diogène Laërce, l. VII, 183, dit que Sotion, dans son huitième livre, déclare qu'il enseigna la philosophie concurremment avec Arcésilas et Laécycde, qui étaient parvenus à la direction de l'Académie. Comment arranger ces contradictions? Ce n'est pas ici le lieu de concilier chronologiquement l'histoire de la philosophie grecque avec elle. Toutefois, nous savons par Apollodore qu'Épicure naquit la troisième année de la 127<sup>e</sup> olympiade, et Chrysippe, d'après le même, naquit la quatrième année de la 126<sup>e</sup> olympiade. Diog. Laërce, l. VII, 184; Épicure vécut soixante-dix ans, Chrysippe soixante-treize: ils ont donc été contemporains, malgré Sotion et OEnomaüs. Arcésilas fleurit, dit toujours Apollodore, pendant la 126<sup>e</sup> olympiade, Diog. Laërce. l. IV, 45.

(24) Voir la note 15 de ce livre sur l'αἵματος.

(25) Καὶ πᾶς οὗτος οἶκος βήσεται δι' αἵματος.

Cet oracle, contenu dans la pièce des *Phéniciennes*, a été fort commenté par les agresseurs et les défenseurs du *Fatum*; il est ainsi conçu, v. 18 :

Μὴ σπείρει τέκνων ἄλοχα δαιμόνων βία,  
Εἰ γὰρ τεκνώσεις παῖδ', ἀποκτενεῖ σ' ὁ φῦς.  
Καὶ πᾶς οὗτος οἶκος βήσεται δι' αἵματος.

(26) Trachis, dont il est ici question, est fort connue par la tragédie de Sophocle, *Les Trachiniennes*; Homère la nomme, dans son catalogue, v. 682 :

Οἴτ' Ἄλον, οἳ τ' Ἀλόπην, οἷτε Τρηχῖν' ἐνέμοντο.

Cette ville était placée au pied du mont OEta : elle porta depuis le nom d'Heracée, en l'honneur d'Hercule, son fondateur. Après avoir pris Eurytus et son fils, dit Schytinus de Téos, cité par Athénée, l. xv, 461, Hercule les tua pour avoir commis des exactions, et fonda en ce lieu une ville nommée Héraclée-La-Trachinienne. Elle fut ainsi nommée, dit Étienne de Byzance, Διὰ τὴν Τραχύτητα : ce même Étienne en fait une ville de Thessalie. Strabon, l. ix, p. 433, dit que, d'après Sophocle, cette ville appartenait à la Phthiotide ; le même, p. 432, déclare les limites de ces deux provinces incertaines. « On met en doute, dit-il, si, lorsqu'Homère parle d'Alos et d'Alopée, il a en vue les lieux qui passent maintenant pour être de Phthiotide, ou s'ils n'appartiennent pas à la Locride, comprenant Trachis et la contrée de l'OEta. »

Quant aux Locriens à qui cet oracle s'adresse, sont-ce les mêmes que ceux qu'il nomme dans un autre vers cité plus bas, Οἰταῖοι? Ce vers appartient-il au même oracle? Voilà ce qu'on peut difficilement décider. La Locride venait jusqu'au mont OEta : Strabon l'a déclaré dans le passage ci-dessus ; toutefois, on n'a jamais distingué les différents Locriens sous cette épithète. Voici les noms qu'on leur donne : Opuntiens, Ozoléens, Épiconémiens et Épizéphyriens ; ces derniers habitaient en Italie : ce ne pouvait être que les Épiconémiens qui eussent pris Trachis, et qui seraient désignés ici sous le nom d'OEtéens.

(27) J'ai rendu par mœurs et passions ἦθος et πάθος des Grecs, termes fort connus de ceux qui ont étudié leurs traités de rhétorique, sans parler de la scène de Trissotin et Vadius des *Femmes savantes* : ce n'est pas tout-à-fait dans l'acception moderne, mais j'ai voulu éviter les périphrases, dont j'ai horreur, parce qu'elles allanguissent, et souvent obscurcissent les pensées.

(28) « Χρεῶν, dit Suidas, τὸ εἰμαρμένον τέλος ζωῆς. Αἰλιανός· ἐπεὶ δὲ εἰς γῆρας ἀφίκετο, τὸ κοινὸν τῇ πεπρωμένῃ χρεῶν ἐξέτισε, καὶ τῆς προσηκούσης κηδεύσεως ἐτυχε. »

Τὸ δὲ χρεῶν μετοχή ἐστὶν ἀπὸ τοῦ χρῶ χρέω γινόμενον· οὐδέτερον χρέον. Παρατροπή παρηκολούθησε τοῦ τόνου, καὶ κατ' ἀττικὴν ἑκτασιν ἐτράπη τόο εἰς ὦ καὶ ἐστὶν ἀκλιτον· τὰ εἰς ὃν ἐπιβήματα διὰ τοῦ Ομικροῦ γράφεται πλὴν τοῦ χρεῶν καὶ ἐκποδῶν. » Leopardus, *Emend.*, l. vi, c. 10, a donné



de nombreux exemples de ce terme : j'en citerai quelques-uns. Euripide, *In Iphig. Taurid.*, 1486 :

Τὸ γὰρ χρεῶν αὐτῷ τε καὶ θεῶν κρατεῖ.

Plutarch., *In Demetrio* : « Καὶ ταχὺ τὴν γενομένην Ἀντιγόνην ἔφευκε διὰ τὸ αὐτοῦ διετάλαι τὸ χρεῶν. » *In Pyrrho*, 403 : « Τὸ δὲ χρεῶν ἦν ἀφικετον. » Suidas, *In Voce τόπος*, parlant de la mort d'Alexandre le Molosse : « Ἐνός ἐστι ἀρα τὸ χρεῶν ἐκπέλησται »

Suidas, *In Voce Σεληριανός* : « ἐξῆγε δὲ αὐτὸν ἡ ἀμαρμένη καὶ τὸ χρεῶν. » Moschopulus ajoute : « Τὸ χρεῶν ἐστὶ μὲν μετ' ἀρθρου τίθηται, ὄνομα ἐστὶ μονώλιτον, χωρὶς δὲ τοῦ ἀρθρου, ἐπιβήμα. . . Ἄμεινον δὲ αὐτὸ λέγειν ὄνομα ἐπιβήματικόν. »

Voir Eustathe, sur le deuxième livre de l'*Iliade*, p. 166, l. VIII, édit. de Rome.

On trouve dans le même sens Τὸ χρέος; Alciphron, l. 1<sup>re</sup>, Lettre 25<sup>e</sup> : « Οὐκ ἐστὶ τὸ χρέος φυγεῖν : ce que Plutarque, dans la *Consolation à Apollonius*, appelle Μοιρῶδιον χρέος.

(29) L'auteur de la rhétorique à Herennius, liv. II, § 23, qui fait partie des œuvres de Cicéron, cite ces vers de Pacuvius :

Fortunam insanam esse et cœcæ et brutam perhibent philosophi  
Saxoque instare globoso prædicant velubilem.

(30) Themiste, dans son commentaire sur le second livre de l'auscultation physique d'Aristote, s'exprime ainsi : « Le plus grand nombre de ceux qui discutent sur ce qu'est la nature, ramènent les causes naturelles à la nécessité, c'est qu'apparemment ils n'entendent pas autre chose par ce mot nécessité, que la matière; ainsi le froid et le chaud, et chacun des éléments de la matière que ces philosophes ont choisi comme principes d'existence des choses, sont par nécessité; tandis que ceux qui ont mentionné une cause créatrice comme Empédocle et Anaxagore n'ont fait qu'y toucher sans en dire rien de plus (Ὅσων ἐψέμενοι χρεῶν ἔσσι). »

(31) Ce trait de la vie de Socrate est répété sous le nom du Physiognomiste désigné ici sous le nom d'indien; par Aristoclès, *Prépar. évang.*, l. XI, c. 3; par Cicéron, *De Fato*, c. 5, *Tusculanarum*, l. IV, c. 37. Voir Luzac, *De Digamia Socratis*, p. 244.

(32) Les *Περὶακτα* et *Περὶαμματα* sont nommés par Pline, *Corona*,

en parlant de l'épine blanche l. xxiv, c. 12. « *Spinæ albae semen contra scorpiones auxiliatur. Corona ex ea imposita capitis dolores minuit.* » Ce sont aussi de Coliers.

Plutarque, dans la *Vie de Périclès*, § 38, dit : « Théophraste dans ses morales met en question si les adversités peuvent changer les caractères, et si la vertu faiblit lorsque les corps sont gravement ébranlés par les souffrances, et à cette occasion il rapporte que Périclès, dans sa dernière maladie, montra à un de ses amis qui était venu le visiter, que cédant aux sollicitations des femmes, il s'était mis un collier (*περικτακτον*) d'amulet, ce qui prouvait qu'il avait pu consentir à un acte de superstition aussi absurde. »

Voir Saumaise, *De Annis climactericis*, p. 566 ; Pierre Petit, *Miscell.*, l. II, c. 15.

(33) Bardesane est nommé par Porphyre dans le *Traité de l'abstinence*, l. iv, p. 356, en ces termes : « Il en est de même des Chaldéens comme le prouve Bardesane, babylonien, qui a vécu du temps de nos pères et qui, s'étant rencontré avec des ambassadeurs de Dandamis auprès de l'empereur nous l'a fait connaître. » On voit par ce passage de Porphyre à quelle époque vécut Bardesane. Eusèbe dit dans son *Hist. ecclésiast.*, l. iv, ch. 28 : « Qu'il offrit à l'empereur Antonin son excellent dialogue sur le fatalisme. » C'est de cet ouvrage qu'est extrait ce que nous lisons ici. Orelli cite un *Traité particulier Historia Bardesanis et Bardisantarum*, frid. Strunzii Wittemberg, 1710, in-4°. « Epiphane dit que ce n'est pas à Antonin qu'il offrit cet écrit, mais à Vêrus qui fut collègue de Marc-Aurèle. Voir ce dernier, *Heresia.*, 36. L'orthographe de son nom dans l'histoire d'Eusèbe et dans Porphyre aussi bien que dans *St-Epiphane*, l. II, t. 1, est par un H, Βαρδηςάνης.

« Hieronymus, *In epist.* 2<sup>a</sup>, adversus Jovinianum, Bardesanes vir babylonius in duo tagmata apud Indos, Gymnosophistas dividit, quorum alterum appellat Bragmanes alterum Samancoos, qui tantæ continentiae sunt, ut vel pomis arborum juxta Gangem fluvium, vel publico oryzae, vel farinae alantur cibo : cum rex ad eos venerit, adorare illos solitus sit, pacemque suæ provinciae in illorum precibus arbitrari sitam. »

(34) Leur nom est défiguré en celui des Alanéens ; on ne doit pas douter que ce ne soit une erreur du copiste.

(35) Je laisse indécise la véritable signification de γαλή que les uns pren-

ment pour des chats les autres pour des belettes. C'est une question d'histoire naturelle que je n'aborde pas.

(36) Ἐκ τῆς τοῦ κόσμου ἀρχῆς que Vigier rend, par : dès l'origine du monde, veut dire ici, par les extrémités du globe. Cette remarque est due à Grabe dans le *Spicilegium patrum*, tom. 1, p. 290, qui contient le fragment de Bardesane à commencer par cette seconde partie. Ce morceau ayant été introduit dans la recognition du faux Clément, il a aussi servi à l'auteur des *dialogues* publiés sous le nom de *Cesaire* qui en a pris les idées dans la 109<sup>e</sup> question. Ce dernier a rendu le passage qui nous occupe par Ὅτι τε ἄκρον τῆς γέσσου οἰκοῦντες, ce qui justifie ma traduction. On doit observer, d'ailleurs, que rien n'est chronologique dans cet exposé des diverses législations ; mais tout y est topographique.

(37) Οὐκ ἀνδρόφονον οὐ πεφονεύμενον. On ne peut comprendre ce que signifie le dernier mot : un homme tué n'est pas traduit devant le juge.

(38) Les Sères sont aussi nommés par le géographe anonyme publié par Godefroy, à Genève 1628, 4<sup>o</sup> ; il en dit des choses qui tiennent de la fable, comme font aussi les récits de Bardesane.

(39) Les Brachmanes ont été nommés par bien des anciens et spécialement par le géographe byzantin Palladius dans le livre intitulé Περὶ τῶν τῆς Ἰνδίας ἐθνῶν καὶ Βραχμάνων, publié à Londres 1665, in-4<sup>o</sup>. On a mêlé bien des fables aux récits vrais de leurs institutions, comme pour toutes les nations qui ne sont connues que de quelques voyageurs.

(40) Les Magousséens sont nommés Magounéens dans le manuscrit 466, mais tous les autres ont la même orthographe ainsi que *St-Epiphanie*, l. III, t. II, p. 1094 : « Les chefs de beaucoup de mystères, dit-il, parmi les Hérésiarques sont chez les Perses, les Magousséens et chez les Egyptiens, ceux qu'on nomme Prophètes. » Ils étaient Guébres ou Parsis, adorant que les astres. Les Magounéens au lieu de cela étaient une peuplade de l'Arabie-Pétrée.

La loi des Perses qui permettait le mariage des pères avec leurs filles, des mères avec leurs fils, a déjà été invoquée au livre 1, ch. 4, p. 11, beaucoup de témoignages l'attestent, Plutarque au commencement du livre la fortune d'Alexandre ; Diog.-Laërce, l. IX ; *In Pyrrhone*, 83 ; Athénée d'après Antiathène, l. V, 63, p. 220 ; Catulle, Quinte-Curce.

Les chrétiens ne se sont pas tus non plus sur ce désordre, auxquels des exemples illustres, pris parmi les souverains, donnent une certitude irrévocable. Cambyse épousa Atossa fille comme lui de Cyrus, Artaxerxès, sa propre fille. Le faux Césaire qui suit Bardesane dans sa 109<sup>e</sup> question a remplacé le nom de Perses par celui de Chaldéens et Babyloniens. Il paraît que les Perses en cela s'étaient conformés aux mœurs des peuples qu'ils avaient vaincus. Lucien, *De Sacrificiis*, 5 : « Ζεὺς ἔγημα μὲν πολλὰς ἄλλας, ὑστάτην δὲ τὴν Ἥραν τὴν ἀδελφὴν κατὰ τοὺς Περσῶν τοῦτο καὶ Ἀσσυρίων νόμους. » « Nous savons par Hérodote, l. III, c. 31, comment cet usage prit naissance : ce fut Cambyse qui l'introduisit « avant lui, dit le père de l'histoire, jamais les Perses n'avaient eu pour usage d'épouser leur sœur. »

Ce que Plutarque, dans le livre que nous avons cité, attribue à Alexandre d'avoir mis un terme à cette immoralité, paraît démenti tant par ce que dit ici Bardesane, que les Perses gardaient cette habitude même dans d'autres pays que le leur, que par Agathias, l. II, p. 61 *Du Louvre*, « qui dit que de son temps les Perses persévéraient dans cette habitude. » Voir Brisson, *De regno Persar*, l. II, c. 155 et suivants.

L'auteur de l'Ἐξήγησις τοῦ Κόσμου, publié par Godefroy, p. 8, dit : « Après ceux-ci viennent les Perses qui sont limitrophes des Romains, qui sont célèbres par l'histoire, comme ayant commis de grands maux et comme vaillants guerriers. On dit qu'ils commettent toutes sortes d'impies : ils ne connaissent pas la dignité de l'homme, et comme des animaux irraisonnables, ils s'unissent avec leurs mères et leurs sœurs, et font mille impiétés envers Dieu leur créateur. »

(41) Παρὰ γελοῖς. Ce peuple est nommé par Denys Le Périégète, v. 1018 :

Τῶν μὲν πρὸς βορέην ἐριθηλέα γαῖαν ἔχουσι  
Γηλοὶ τε Μάρδοι τε καὶ ἄνερες Ἀτροπατηνοί.

« Au nord de la Médie, la terre féconde en fleurs est habitée par les Gé-  
léens, les Mardes et les Atropatènes. »

Tous ces peuples appartiennent à la haute Asie et les récits qu'on en fait sont plus ou moins fabuleux. Césaire a Γήλαις (il faut l'accent final comme dans la Périégète). Mais il est à croire qu'il y a erreur dans ce plagiaire. St-Epiphane et Ptolémée écrivent comme Eusèbe avec l'accent final. St-Epiphane, p. 1091, les met près des Sères dont nous avons vu les mœurs en commençant.

Vigier a comparé les diverses orthographes de ce nom ethnique dans Pline qui, livre VI, c. 6, les appelle Gelas; « Strabon dit, livre II, qu'il doit séparer les Gelas des Cadusiens; tous deux sont du bord oriental de la mer Caspienne ou d'Hyrcanie. » Théophraste, compagnon d'armes de Pompée, cité par le même Strabon, les place entre les Amazones et les Albanais orientaux. On les nomme Γῆλοι, Γηλοί, Γῆλαι, Γέλλαι, Γελαίοι; et les femmes comme dans Bardesane γήλισσαι. « On ne doit pas, ajoute-t-il, les confondre avec les habitants de Gela en Sicile cités dans un oracle de I. V, c. 35, qui sont les Γελαίοι qu'on trouve quelquefois écrits Γελαίοι et Γέλλαι, en latin *Gelani*, *Gelenses* et *Gellenses*.

(42) Φαντασία est employé dans ce sens: actes, 25, 23, *Polyb. in excerpt.*, l. XVI: De Scipione μεγάλην συνέβαινε εἶναι τὴν φαντασίαν περὶ τὸν ἄνδρα; Posidon., *Apud Athenæ*, l. V, p. 212: Οὐδενὸς οὐδὲ Ῥωμαίων ἐν τῷ αὐτῇ φαντασία καταχλιδῶντος τῆς ἀττικῆς; Aristot., *Rhetor.*, 3, 1: Ἄλλὰ ἅπαντα φαντασία ταῦτά ἐστι, καὶ πρὸς τὸν ἀχροατὴν. Dans le genre oratoire, le παραφαντασμένον est uni au πομπικόν. Voir Gataker sur Marc-Aurèle, l. X, p. 8; Creuzer *Ad Plotinum de Pulchritudine*, p. 136.

(43) Ἐν Ἀρταίοις, le nom inconnu de ce peuple fait supposer qu'il y a ici une altération; je suis convaincu qu'on doit lire ἐν Ἀρταίοις. Voici ce qu'on lit dans Etienne de Byzance:

« Ἀρταία Περσικὴ πόλις ἣν ἐπόλισε Περσεύς ὁ Περσέως καὶ Ἀνδρομέδης. Ἑλλάνικος ἐν Περσικῶν πρώτῃ· οἱ οἰκοῦντες Ἀρταίοι. . . . .  
Ἡροδιανὸς ἀρτέατας αὐτοὺς καλεῖ διὰ τοῦ Ε ψιλοῦ. »

(Ἀρταία) « Artaiā est une ville de Perse, fondée par Persée fils de Persée et d'Andromède. Hellanicus en parle dans le premier livre de ses persiques. Le nom des habitants est Artéens; Hérodien les nomme Artéates par un epsilon. »

(44) Sextus empiricus, *Pyrrh.*, *hypothyp.*, 3, 24, 199: « Καὶ τὴν Ἀχιλλέως πρὸς Πάτροκλον διάπυρον φιλίαν εἰς ἀββενομιξίαν ἀνάγουσιν οἱ τιναί. Καὶ τί θαυμαστόν· ὅπου γὰρ καὶ οἱ ἀπὸ τῆς Κυνικῆς φιλοσοφίας, καὶ οἱ περὶ τὸν κιττία Ζήνωνα, καὶ Κλεάνθηνα καὶ Χρύσιππον ἀδιάφορον ταῦτο εἰσέφασιν; »

Cicero, *Tusculan. quæstion.*, l. IV, 34:

« Philosophi sumus exorti et auctore quidem nostro Platone, quam nos

injuria Dicaearchus accusat qui amori auctoritatem tribueremus. Stoïci vero et sapientem amaturum esse dicunt.

» Apuleius in apologia.

» Num igitur Solonem fuisse serium virum atque philosophum negabis, cujus ille Lascivissimus versus est :

» Μηρῶν ἱμερῶν καὶ γλυκεροῦ στόματος.

» Ut taceam scripta Diogenis Cynici et Zenonis stoïcæ sectæ conditoris (en effet Diogène Laërce dans la *Vie de Zénon* cite son livre Περὶ Ἐρωτιῶν), disce igitur versus Platonis philosophi in puerum Astera :

» Ἀστéρας εἰσαθρεῖς, Ἀστῆρ ἑμὸς, εἶθε γυνοίμην  
 Οὐρανόσ, ὡς πολλοῖς θυμασιν εἰς σε βλέπω·  
 Ἀστῆρ πρὶν μὲν Ὀλαμπεὶς ἐνὶ ζωοῖσιν ἔβησ·  
 Νῦν δὲ θανῶν λάμπεις ἔσπερος ἐν φθιμένοισι.

» Item ejusdem Platonis in Alexin Phædrumque pueros (in conjuncto carmine :

» Νῦν ὁ τὸ μηδὲν Ἄλεξις, ὅσον μόνον εἶφ' ὅτι καλῶς  
 ἔπται, καὶ πάντα πᾶς τις ἐπιστρέφεται.  
 Θυμὲ τί μηνύεις κυσὶν ὀστέον; εἶτε ἀντήσει  
 Ἔσπερον; οὐχ οὕτω Φαῖδρον ἀπολώσασμεν;

» Et ne plures commemorem novissimum versum ejus de Dione Syracasano si dixero, finem faciam :

Κεῖσαι δ' εὐρυχόρῳ ἐν πατρίδι τίμιος ἀστοῖς,  
 Ἄ ἑμὸν ἐκμήνας θυμὸν ἔρωτι Δίων. »

Voir *Athénée*, l. .iv, c. 15, de Diogène; Gallien, l. vi, Περὶ τῶν πεπονθῶτων τόπων; Plutarch. *De Puerorum educatione*, tome II, p. 11.

(45) L'infamie dont Bardesane accuse ici les Gaulois est attribuée aux Germains par Sextus le Pyrrhonien, *Hypothyposes*, III, 24, 199 : Οἶον γοῦν παρ' ἡμῖν μὲν αἰσχρὸν μᾶλλον δὲ παράνομον νομόμισται, τὸ τῆς ἀβρενομιξίας, παρὰ γερμανοῖς δὲ, ὡς φασιν, οὐκ αἰσχρὸν· ἀλλὰ ὡς ἐν τι τῶν συνήθων. Il est vrai que celui-ci le fait avec une réserve, ὡς φασιν, que n'y met pas Bardesane. Je ne vois rien ailleurs qui justifie ces imputations.

(46) Bardesane raconte ici sur les Amazones un récit peu vraisem-

blable que répète Césaire et d'après lui Cédrenus, p. 184 de l'édition du Louvre. Tout cela appartient à la même source, c'est-à-dire que Bardesane est l'autorité où les deux autres ont puisé ; toutefois ce récit remonte plus haut. Strabon, l. xi, p. 504, édition de Morel, parlant des Amazones, dit : « Elles ont deux mois au printemps de chaque année, où montent sur la montagne qui les sépare des Gargares, ceux-ci y viennent de leur côté par un usage très ancien, pour y faire un sacrifice en commun et cohabiter ensemble, dans l'espoir d'avoir des enfans. Cela se passe dans l'obscurité, de manière à ce qu'ils se rencontrent sans se connaître : les Gargares les ayant rendu enceintes, ils s'en séparent, et celles-ci après l'accouchement conservent les filles et renvoient les garçons : chacun adopte celui des enfans qu'il reçoit, le considérant comme son fils, dans l'ignorance de la vérité. » Strabon, ensuite, révoque en doute tout ce récit aussi bien que l'histoire des Amazones mêmes.

(47) Φώνασκοι, sont cités dans Suétone, *August.*, 84; *Néron*, 25, les fonctions de ces instituteurs sont décrites par Cresollius, *Vacat. autumnales*, II, p. 516.

(48) Il est difficile d'assigner exactement la situation de tous les pays que Bardesane passe ici en revue, et dont une partie était encore très-peu connue de son temps. Voici ce que j'ai recueilli pour quelques-uns : Étienne de Byzance, au mot Τάβνοι, tribu des Sarrazins vers le Couchant, dont Ulpien parle dans les *Arabiques*, et Veranius dans le deuxième des *Arabiques*. Otène Plinius, l. v, c. 16 : « Reliqua vero fronte qua tendit ad Caspium mare Atropane ab Armenia Otene regione discreta Araxe. »

Étienne de Byzance, au mot *Otène*, partie de l'Arménie. Quadratus dit, dans le troisième livre des *Parthiques* : Le roi d'Arménie habitait alors à Artaxata et dans l'Otène d'Arménie.

(49) Ce que Bardesane et son copiste Césaire attribuent ici aux Médes, Eusèbe, sur les traces de Porphyre, *De Abst.*, l. iv, c. 21, p. 576, répété par notre auteur, l. I, c. 4, p. 11, le donne aux Hyrcaniens, aux Caspiens et aux Bactriens : « Υρκανοί δὲ καὶ Κάσπιοι οἱ μὲν οἰωνοῖς οἱ δὲ καὶ παραβάλλουσι ζῶντας, οἱ δὲ τεθναῖντας... Βάκτριοι τοῖς καὶ παραβάλλουσι ζῶντας γέροντας. » Il faut lire παραβάλλουσι dans les deux passages. On peut expliquer cela en disant que la Médie, la Bactriane et l'Hyrcanie sont des contrées limitrophes, avoisinant la mer Caspienne au sud et à l'est.

Νεκρός ἐτι ἐμπνέοντας n'est guère tolérable. Césaire s'exprime mieux : « Μῆδοι δὲ πάντες μετὰ σπουδῆς ἐτι ἐμπνέοντας τοὺς κάμνοντας κυσὶ θορᾶν προτιθέασιν ἀναλήτως. »

Porphyre a γέγηραχότας.

(50) Porphyre, cité par Eusèbe, p. 11, déclare, d'après Hérodote, l. I, 71, que les Scythes enterrent une des femmes du roi défunt avec lui, et beaucoup d'autres gens qui lui ont appartenu lorsqu'il vivait.

(51) Γερμανῶν οἱ πλείστοι ἀγγωνιατῶ μὲρῳ ἀποθνήσκουσι.

Ce passage a été traduit diversement par Vigier et par Grotius; ce dernier, dans le recueil posthume *De Fato*. Vigier : « Germani plerique fractis laqueo cervicibus, moriuntur. »

Grotius : « Germanorum plurimi anginæ malo intereunt. »

Pour résoudre cette difficulté, il y a deux modes : le premier, de voir ce que l'auteur a voulu dire; le deuxième, de discuter la signification du mot ἀγγόνη. L'auteur, se proposant d'établir la liberté de nos actions indépendantes de l'influence des astres sur notre destinée, évidemment, n'a pas pu parler d'une infirmité endémique qui donne la mort; tout homme, instinctivement, cherche à la combattre, loin d'y donner son consentement; et supposé le fait vrai que les Germains mourussent de l'angine, ce serait la contrée ou les eaux, et non pas les hommes qui en seraient cause : or, cela reste en dehors de la question. La seconde difficulté tient à la langue : ἀγγόνη, qui veut certainement dire la strangulation, signifie-t-il aussi l'angine?

Ce mot a déjà été l'objet d'une contestation virulente entre Jacques Gronovius et Perizonius au commencement du dix-huitième siècle, et a enfanté des écrits multipliés; il s'agissait de déterminer le genre de mort de Judas Iscariote, en comparant le récit de saint Mathieu au discours de saint Pierre, *Actes des Apôtres*, I, 18. Gronovius, sur les traces de Saumaise, soutenait que ἀπάγχασθαι voulait uniquement dire *se pendre*. Perizonius lui donnait un sens plus étendu : *Mourir d'une manière violente*, et pour cela, on remontait au simple ἀγγαίν, qui exprime toute espèce d'affliction. Mais pour en venir à ἀγγόνη, qui nous occupe uniquement, et qui, certainement, s'emploie pour la strangulation occasionnée par une force externe, et par la corde qui en est l'instrument, peut-il aussi s'entendre de la suffocation intérieure produite par le gonflement et l'inflammation des organes respiratoires? On trouve dans *Æschine* : Περὶ



Παραπρεσβίαιας, p. 222; ce terme employé métaphoriquement : Τοῦτο δὲ ἄρα ἦν ἀγγόνη καὶ λύτη τούτων; mais ici, il ne s'agit pas d'une expression figurée: ἀγγόνη est-il synonyme de *angina* des Latins? On pourrait le croire, d'après l'autorité de Pollux, l. iv, 200: « Ἀγγόνη πυώδης ἀπόστασις μεταξὺ ἐπιγλωττίδος καὶ ρίζης γλώσσης », apostume purulent entre l'épiglotte et la racine de la langue. » Mais dans l'usage de la médecine, on ne trouva jamais cet emploi du mot ἀγγόνη. « Le larynx, dit Galien, dans son Commentaire sur l'aphorisme 34, l. iv, peut occasionner un étranglement subit lorsqu'il resserre le passage des poumons; les muscles intérieurs avec la membrane qui les enveloppe s'enflammant, peuvent boucher complètement l'issue de la respiration; quelques médecins nomment cette affection par υἷσ, συνάγγη; ceux qui ont adopté cette orthographe (le mot συνάγγη) pour ce mal, indiquent la phlegmasie du pharynx par κυνάγγη: quelques-uns emploient les termes de παρασυνάγγη et παρακυνάγγη. La παρασυνάγγη est dite lorsque l'inflammation se porte sur les muscles du pharynx, et la παρακυνάγγη lorsqu'elle a lieu en dehors du larynx. Hippocrate, *De Morbis*, iii, 40: « Ὑπὸ τῆς κυνάγγης καλεομένης κνίγεται ὁ ἄνθρωπος. » On voit donc quatre termes en grec pour désigner les maladies laryngères, et l'ἀγγόνη n'en fait pas partie, et Celse, l. iv, c. 4, déclare que le mot *angina* des Latins est seul pour représenter les quatre mots grecs. On connaît le jeu de mot de Demade, qui disait que la συνάγγη de Démosthène était un ἀργυράγγη. Pollux, vii, 104.

Je ne vois donc rien qui justifie la version de Grotius. Schneider, dans son Dictionnaire, cite, au mot ἀγγοναῖος, la traduction de Yigier comme le sens vrai de ce passage. Ruffin, qui a traduit ce passage, qui se trouve dans les *Reconitions* du faux Clément: « Germanorum plurimi laqueo vitam finiunt. »

« Que Celse nous dise donc comment il peut n'être pas pieux de transgresser les lois du pays, lorsqu'elles permettent d'épouser sa mère ou sa fille; lorsqu'elles nous offrent le bonheur de terminer nos jours par la corde, » *Orig. C. Celse*, l. v, § 27, p. 597, t. 1 de Benalictim.

On voit donc qu'il n'est pas question ici de maladie endémique.

(52) Les décans ont déjà été nommés, l. iii, ch. 4, p. 92. Ce terme d'astrologie judiciaire (γενεθλιαλογία) a été expliqué diversement par Scalligér sur Manilius, et par Saumaise, *De Annis climactericis*; il est mentionné par Kircher dans la deuxième partie de son *OEdipe*; par Jamblique, *De Mysteriis*, p. 304; P. Petit, *Miscell.*, l. ii, c. 16; par

Stobée, d'après Hermès, *Trismégiste*, l. 1, c. 21, p. 468 : les trente-six décans résultent de ce que dit Manilius, *Astronom.* l. IV, c. 298 :

« Quam partem decimam dixere decania gentes  
A numero nomen positum est, quod partibus astra  
Condit tricenis triplici sub sorte feruntur,  
Et tribunt denas in se coeuntibus astris  
Inque vicem teruis habitantur singula signis. »

Ce qui nous donne le nombre 36. Le zodiaque, en effet, étant formé de douze parties nommées ζώδια ou δωδέκατημόρια, et chaque partie renfermant 3 décans, nous parvenons au nombre de 36 décans.

On lit, cependant, dans l'Hexaméron de saint Basile, *Homil.*, VI, p. 54 : « Ἐπειδὴ δὲ τριάκοντα ἡμερῶν ἐκβαίνει τὸ δωδέκατον τῆς ἀλλαγῆς λεγομένης σφαιρας ὁ Ἥλιος, εἰς τριάκοντα μοῖρας τῶν δωδεκατημορίων ἕκαστον διηρήκασιν (360), εἶτα ἑκάστην μοῖραν εἰς ἐξήκοντα διελόντες ἕκαστον πάλιν (21,600) τῶν ἐξηκαστῶν ἐξηκοντάκις ἕτεμον. » Cela nous donne 1,296,000 parties de temps; mais revenons à la division de 36, admise généralement pour les décans. Stobée, *Églog. physic.*, l. 1, c. 21-9, p. 468, de Heeren : « Ἐπει ἐν τοῖς ἐμπροσθεν γενικοῖς λόγοις ἐπέσχου δηλώσαι περὶ τῶν τριάκοντα ἐξ δεκανῶν, νῦν μοι δῆλώσον περὶ αὐτῶν καὶ τῆς τοῦτων ἐνεργείας. » « Puisque, dans les Discours généraux qui ont précédé, vous m'avez promis des explications sur les 36 décans, faites-les moi connaître maintenant, ainsi que leurs propriétés. »

Cherchons l'origine de cette dénomination, et l'usage mystérieux de ces décans.

Manilius croit que cela vient du mot δέκα, « A numero nomen positum est. » Mais pourquoi? car je ne vois aucun rapport entre les décans et dix. Voici ce que dit Scaliger sur ce passage de Manilius : « Appellatio hæc non vetusta. Sumpta est a militia romana. Qui enim Græce et Latine sciunt, nunquam concedent δεκανὸν græca analogia inflexum. Contra militiæ romanæ sunt decanus primanus. Decanus in castris est eaput contubernii, habens novem sub se, etc. » Vient Saumaïse; *De Annis climactericis*, p. 559, qui le fait venir d'un mot chaldéen, qui signifie *prospicere speculari*, et décan veut dire ἐπίσκοπος, dans son opinion : « Non hostium tantas componere lites. » Quant aux attributions des décans, je me bornerai à citer Hermès-Trismégiste : *Apud, Stobæum*, L. L. :

Νοήσωμεν οὖν καὶ αὐτῶν τῶν ἑπτα καὶ τοῦ παντός κόλλου, μᾶλλον δὲ τῶν ἐν κόσμῳ ἀπάντων, ὡσπερὶ φύλακας αὐτούς.

Galens, *Apud Jamblic.*, p. 204 : « Προϊστασθαι πάντα συνέχοντας και τηροῦντας τὴν τῶν πάντων αὐταξίαν. K. T. A. »

« Figurons-nous donc que les décans sont les surveillants qui président à tout ce qui est dans l'univers, qu'ils contiennent tout dans l'ordre établi. « Pensez encore, ô Tat ! qu'ils sont impassibles, tandis que tous les autres astres sont soumis aux passions : rien ne les arrête dans leur course, ni ne les force à rétrograder : ils ne sont pas obscurcis par la lumière du soleil comme les autres astres ; ils sont libres, étant au-dessus de tout, et comme des gardiens et des surveillants de toutes choses, ils parcourent jour et nuit l'univers, et ils exercent sur nous la plus grande puissance. » Les décans n'étaient autres que ce que les astrologues modernes nomment *horoscopes*. En voilà bien long sur un sujet bien futile et bien absurde, mais qui a exercé un grand empire sur les faibles esprits humains.

(53) Césaire dans la 110<sup>e</sup> question ajoute ici de nouveaux détails de mœurs odieuses : « Πῶς δὲ ἐν ἑτέρῳ τμήματι ὄντες οἱ Σκλαυηνοὶ (esclavons) και Φυσιωῖται, οἱ και Δανούβιοι προσαγορευόμενοι, οἱ μὲν γυναικομαστοβοροῦσιν ἡδέως διὰ τὸ πεπληρωσθαι τοῦ γάλακτος, μωῶν δίκην, τοὺς ὑποτίθους τὰς πέτρας σπαράττοντες· οἱ δὲ και τῆς νομίμης και ἀδιαβλήτου κρεωβορίας ἀπέχονται, και οἱ μὲν ὑπάρχουσιν αὐθάδεις, αὐτόνομοι, ἀνηγεμόνευτοι συνεχῶς ἀκαιροῦντες, συνεσθιόμενοι ἢ συνοδεύοντες τὸν σφῶν ἡγεμόνα ἢ ἀρχοντα, ἀλώπιakas και τὰς ἐνδρύμους κάττας και μονίους ἐσθιόντες και τῶν λύκων ὠρυγῆ σφας προσκαλούμενοι· οἱ δὲ και ἀδδθηφαγίας ἀπέχονται και τῶν τεχνῶν ὑποταττόμενοι και ὀπεικόντες. Και πολλὸς ὁ λόγος περι Λογγουβάρδων και Νόρων και Γάλλων, τῶν ἐσπερίων τῶν Ἑρμαϊκῆς και Κρονικῆς ἀμοιροῦντων ἐπιστήμης τῶν Ἄστρον. »

« Comment les Esclavons qui habitent une autre région, et les Phylionites nommés aussi Danubiens, mangent-ils des mamelles de femmes qu'ils trouvent délicieuses quand elles sont pleines de lait, en brisant la tête de leurs nourrissons sur la pierre comme si c'étaient des souris. Il est des hommes qui s'abstiennent de la nourriture de viandes permises et qui n'ont rien de criminel ; d'autres, au contraire, barbares et se faisant leurs lois à eux-mêmes, ne reconnaissent aucun supérieur, tuant sans cesse leurs commandants soit au milieu des festins, soit en route, dévorant des renards, des chats sauvages, des sangliers ; s'appelant entre eux par des aboyements de loups : à côté de cela d'autres peuples vivent sobriément, se contentant de ce qu'ils trouvent. On aurait beaucoup de choses à dire sur les Lombards, les Noriens, les Gau-

» lois occidentaux qui sont complètement ignorants du cours des astres,  
» des sciences hermétique et saturnienne. »

(54) Cette conquête de l'Arabie par les Romains n'a été ni complète ni durable : les monuments qui en restent consistent en quelques médailles. Voir Scaliger, *Emend. In Eusebii chronicon*, p. 206, B, et le passage de Dion Cassius, liv. 68-14 :

Κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον Πάλμας τῆς Συρίας Ἀρχὼν τὴν Ἀραβίαν τὴν πρὸς τῇ Πέτρᾳ ἐχειρώσατο καὶ Ρωμαίων ὑπήκοον ἐποίησατο.

« Vers le même temps (sous Trajan l'an 858 de Rome) Palma gouverneur de Syrie subjuga l'Arabie qui avoisine Petra et la soumit aux Romains. » On doit croire qu'elle était encore romaine sous Adrien d'après une médaille rapportée par les Numismates.

Ἀδριανὴ Πέτρα μητρόπολις.

(55) On trouvera une notice fort étendue sur la suite des Abgares ou Agbares roi d'Edesse et d'Osrhoène (car Spanheim de usu et præstantia numismatum veut qu'on écrive ainsi ce nom), dans les notes de Grabe « ad Spicilegium Patsum seculi primi, » t. 1, p. 314.

Je citerai seulement ce passage de St-Épiphane dans la 56<sup>e</sup> hérésie, celle des Bardesanites, t. 1, p. 477 :

« Αὐτάρω τῷ τῶν Εδουσησῶν Δυνάστη ἀνδρὶ δεισιπτάτῳ ἐξουκαιοῦμενος τὰ πρότα, καὶ συμπράττων τε ἅμα, καὶ τῆς αὐτοῦ μετασχὼν παιδείας, διήρξισε μὲν μετὰ τὴν ἐκείνου τελευταίην ἀχρὶ τῶν χρόνων Ἀντωνίνου Καίσαρος, αὐτοῦ εὐσεβοῦς καλουμένου ἀλλὰ τοῦ Ουήρου, ὅς (Βαροθησάνης) πολλὰ πρὸς Ἀβείδαν τὸν ἀστρονόμον κατ' εἰμαρμένης συνελογήσατο. »

« Bardesane fut dans le principe très lié avec Abgare roi des Edesséniens, il était son conseil dans l'administration du royaume et prenait part à ses études, il resta près de lui jusqu'à sa mort qui eut lieu sous le règne d'Antonin César, non pas celui qui est surnommé le Pieux, mais Antonin Vérus. Ce fut lui qui eut de nombreuses discussions sur le destin avec Abidas l'astrologue. » Grabe prétend que c'est Héliogabale et non Vérus. On voit quel fut l'Abgare auteur de la loi citée par Bardesane : ce fut son contemporain et son ami.

(56) Ce fragment d'Origène paraît encore dans un recueil extrait de ses ouvrages publié pour la première fois en 1618, par Tarin, à Paris,

avec la traduction latine, sous le nom de *Φιλοκαλία* ; ce recueil fut joint par Spencer à son édition du *Traité contre Celse*, Cambridge, in-4°, 1658. Le tout a reparu mais divisé suivant les ouvrages, dans les *Origéniana* de Huet et dans l'édition complète de Delarue ; Huet a joint des notes savantes à sa publication : les réimpressions de la *Φιλοκαλία* donnent des variantes utiles ; Huet et Delarue n'ont fait que répéter la traduction de Vigier, sans y rien changer.

(57) Toute cette argumentation est embarrassée ; les traducteurs latins, Vigier et Tarin, s'en sont tirés en traduisant les mots qui ne font point de sens. La même ressource n'est pas donnée à un traducteur en langue vulgaire, tâchant de pénétrer le raisonnement d'Origène : 1° On ne sait pas bien quel est le Dieu accusé par lui d'injustice dans le système de sa double divinité, est-ce le *Δημιουργός* ou le père ? il y a lieu de croire que c'est le dernier, car quelle contradiction les disciples de Zoroastre commettent-ils en déclarant le *Δημιουργός* injuste, puisqu'il est auteur du système qui donne naissance à l'injustice. Néanmoins en disant *Ὁ τοσούτων κακῶν πατήρ*, il semble parler du créateur. On doit donc croire que les adversaires d'Origène, tout en attribuant le mal à la nécessité, ne voulait pas que le Demiourge fût injuste. Il y avait là une véritable contradiction dont plus tard les Manichéens ne sont pas coupables, car ils ne se faisaient pas faute de déclarer méchant le second principe.

(58) Cette phrase fort mal conçue dans le texte, allongée par des répétitions qui l'obscurcissent, présente d'une manière confuse, mais certaine, le sens que j'ai exposé.

(59) *Δύσκιμος καὶ κωφός*, quelle différence y a-t-il entre ces deux termes ? *κωφός* qui depuis a signifié sourd, voulait dire, dans le principe, muet, par l'analogie et la dépendance de ces deux infirmités ; est-ce ce qu'a voulu indiquer le prophète ? je l'ignore et laisse la chose à juger à ceux qui ont fait une étude approfondie des textes sacrés.

(60) Scit genius natale comes qui temperat Astrum, etc.

*Horat. epist.*, l. II ; *posteriore Epist.*, v. 187.

Voir l'*Hexaëmeron* de St-Basile, 6<sup>e</sup> homélie, p. 54, de l'édition de Garnier : « Τί γάρ φασί ; ὅτι, τῶνδε μὲν κινουμένων ἀστρῶν ἡ ἐπιπλοκή πρὸς τοὺς ἐν τῷ ζωδιακῷ κειμένους κατὰ τοιόνδε σχῆμα συναλθόντων, ἀλλήλοις τὰς τοιάσδε γενέσεις ἀποτελεῖ, κ. τ. λ. »

Traduction. « Que dit-il? que les planètes se mouvant d'une certaine manière, leur conjonction avec les signes du zodiaque suivant certains rapports, produira des générations de telle ou telle espèce. »

(61) *Salluste des Dieux et du monde*, p. 262, édit. de Gale, Amsterdam, 1688, 8°.

« Πῶς γὰρ τὰ πρὸ τῆς γενέσεως ἐκ τῆς γενέσεως γίνονται, τὸ δὲ καὶ πατέρων εὐγένειαν ἢ δυσγένειαν προλέγειν ὥς οὐ πάντα κείδόντων, τινὰ δὲ σημαινόντων μόνον τῶν ἀστέρων διδάσκει; »

Traduction. « Comment les événements antécédents à notre naissance seraient-ils déterminés par elle, comme de prédire la noblesse ou la roture des parents, tandis qu'ils professent que les astres ne créent point, qu'ils ne font que signifier? »

(62) Ceci paraît appartenir aux livres apocryphes.

(63) L'Ἐπιχείρημα, que je traduis ici par : *tentative*, est une expression technique pour les rhéteurs; il existe des *Traité*s *ex professo*, κατ'Ἐπιχειρημάτων. On en peut voir la signification précise dans les lexiques de rhétorique : dans le corps des rhéteurs grecs, se trouve un traité spécial de *Minutianus*, κατ'Ἐπιχειρημάτων, publié séparément par Norrmann.

(64) Vigier dans sa note propose de faire passer la négation devant l'astéroscopique qu'il unit ainsi à la génethialogique, parce qu'il suppose que l'astéroscopique est l'astrologie judiciaire exprimée par Génethialogique; je crois qu'il se trompe et que l'astéroscopique ici est l'observation des étoiles filantes, dont plus bas il fait la distinction en la séparant de l'astrologie proprement dite.

(65) *Dodécatemorie*.

La dodécatemorie est un terme d'astrologie judiciaire dont le nom masque la signification c'est-à-dire, la douzième partie du signe. Or, comme chaque signe était composé de trente parties donnant trois décans; la dodécatemorie en contenait deux et demie. En voici la description par *Mamilus* :

Perspice nunc tenuem visu rem, pondere magnam,  
 Quæ tantum graio signari nomine possit,  
 Dodécatemoria in titulo signantia causas.

Nam cum tricenas per partes sidera constant,  
Rursus bisseis numerus deducitur omnis.  
Ipsa igitur ratio binas in partibus esse,  
Dimiasque docet partes.

*Astr.*, II, 692.

Hephaestion cité par Saumaise, *De Annis climat.*, p. 542.

« Δωδεκατημόριον ἑκατοῦσιν ἑκάστου ἀστέρος εἰς 8 ζώδιον ἐκπίση ἡ τῶν μορίων αὐτοῦ ποσότης δωδεκάκις γινομένη καὶ ἐκδηθείσα, ἀπ' ἧς ἔχει μοίρας εἰς τὰ ἐπόμενα τῶν ζωδίων ἑκάστη τούτων λογιζομένηον εἰς μοίρας τριάκοντα. »

« On nomme dodécatemorie de chaque astre la douzième partie qui reçoit le signe zodiacal, dont la quantité divisée par douze et retranchée de ce qui reste dans chaque signe, compte sur trente parties, deux et demie. »

Manethon, *Apotelesmatic.*, l. IV, v. 165 :

Νῦν δέ με χρεὼν  
Ἄκτινηβολίας ὄριον τ' αἰθέρατα κλειθεῖ  
Δωδεκατημόριον τ' ἀστροεικλόεσσαν ἐψηπαῖν  
Ζωδιακὴν, ἐξ ᾧν γενεαὶ τέχνηαι τε βροτοῖσιν  
Κλωστήν ἐκπληροῦσι βίου θνητοῖσι πορείην.

« Je dois maintenant dévoiler les routes ténébreuses de la marche des rayons et la révolution astrale des dodécatemories zodiacales, d'où les générations humaines et les arts achèvent de parcourir la route destinée aux choses mortelles. »

(66) Vigier propose de lire Οὐ μόνον τῆς φησ ὄρας, au lieu de Οὐ τῆς αὐτῆς ὄρας; mais Davies sur le *Traité de la nature des Dieux* de Cic. II, 65, p. 288, donne de nombreux exemples pour prouver qu'on peut s'en passer.

(67) Je lis μὴ pour ἢ.

(68) En parlant d'Épicure (L. I, 74), Lucrèce dit :

« Primum graius homo mortales tollere contra  
Est oculos ausus. primusque obsistere contra. »

## LIVRE VII.

(1) Voir l. 1, ch. 2.

(2) « Γυμνή και ἀκαλύπτω κεφαλῇ τὰ σφέτερα πάθη... ἀπεθέωσαν. »

L'expression proverbiale, *nudo et aperto capite*, se retrouve dans le latin. Plaute, *Captivi*; III, 1, 15 : « Ipsi de foro tam aperto capite ad Leonem eunt, quam in tribu, aperto capite soutes condemnant reos. » Cicero, *Tusculan.*, III, 18 : « Cur tergiversamus. . . . Épicure : nec fatemur eam nos dicere voluptatem quam tu idem, cum os perfricuisi, soles dicere. » L'opposé est *operto capite*.

Je lis πολὺ ὕστερον au lieu de πολὺ πρότερον du texte.

(3) Saint Clément d'Alexandrie, *Stromate*, VI, p. 816 : « Ὁ γενναῖος Ἀπόστολος ἐν τι τῶν τῆς πορνείας εἰδῶν τὴν εἰδωλολατρίαν καλεῖ ἀκολούθως τῷ προφήτῃ λέγοντι (Jérémie, III, 9). ἐμοίχευσεν τὸ ξύλον καὶ τὸν λίθον τῷ ξύλῳ εἶπεν· ὅτι πατήρ μου εἶ συ, καὶ τῷ λίθῳ· ἐγέννησας με. »

« Le noble apôtre appelle l'idolâtrie une espèce de fornication, d'accord en cela avec le prophète lorsqu'il dit : « Il a été adultère envers le bois et la pierre, disant au bois : Vous êtes mon père ; et à la pierre : C'est vous qui m'avez engendré. »

(4) Ἐπὶ κακοῖς κακά. Le rhéteur Alciphron, l. III, Lettre 32<sup>e</sup> : « Ἐλαθον οὖν ἐπὶ κακῷ κακὸν ἀναρβήπισας. »

(4) Sur les différentes valeurs du mot ἀρχικός chez les auteurs chrétiens, voir la note du savant M. Hase sur Lydus, *De mensibus*, p. 362.

(5) Le nom de Juifs ne date que de l'époque où les membres de la tribu de Juda sortirent de la Babylonie : cette tribu ayant été la première qui revint en Palestine, ce qui lui fit donner le nom de Judée, et aux habitants celui de Juifs.

Joseph, *Antiquités judaïques*, l. XI, c. 5, § 7, p. 565 de Havercamp.

(6) Philon le Juif, dans le *Traité sur ce que le méchant aime à tendre*



des embûches au bon, p. 218 de l'édition de Mangey, 180 de Mord. dit : « Ὄνομα Ἐνὸς ἐρμηνεύεται Ἐλπίς, ὅτιος ἤλπισε (πρῶτον), φησὶ, ἐπιχαλεῖσθαι τὸ ὄνομα τοῦ Κυρίου τοῦ θεοῦ (Genèse, ιν, 26).

« Le nom d'Énos est traduit par *espérance*, car, dit la Genèse, il espérait d'invoquer le nom du seigneur Dieu. » Ce texte a prêté à bien des commentaires, et a fourni diverses interprétations du nom de ce patriarche Cedrenus.

Ἐνὸς ἐρμηνεύεται ἄνθρωπος κατὰ τὸν ἑβραϊκὸν νοῦν. « *Henos* veut dire *homme*, dans le sens hébraïque » : ce qui rentre dans la traduction qu'on donne ici Eusèbe.

(7) Ὁ θεοῦ γνώσις καὶ εὐσεβείας ἐπήβολος. Timée, dans le *Lexique* platonicien : « Ἐπήβολοι οἱ ἐπιτυχῶς βάλλοντες. » *Ubi vide Ruhnkentium*.

(8) Cette assertion, qui paraît étrange, repose, évidemment, sur les expressions du dixième verset du neuvième chapitre de l'épître de saint Paul aux Romains : « Ἀλλὰ καὶ Ρεβέκκα ἐξ ἐνὸς κοίτην ἔχουσα Ἰσαὰκ τῷ πατρὸς ἡμῶν, que la Vulgate rend ainsi : « Sed et Rebecca ex uno concubitu habens Isaac patris nostri. » On ne trouve rien de semblable dans la Genèse ; on trouve même quelque chose qui semble y donner un démenti, et qui prouve qu'Isaac ne mettait pas beaucoup de réserve dans ses familiarités conjugales. Au chapitre 26, nous voyons que la famine ayant conduit Isaac au pays de Gérare, il y fit passer Rebecca pour sa sœur, dans la crainte qu'on ne le tuât pour s'en emparer ; mais le roi Abimelech, regardant par sa fenêtre, le vit qui folâtrait avec elle : « Jocantem cum Rebecca uxore sua : παίζοντα μετὰ Ῥεβέκκας. » Et l'ayant fait venir : « Il est clair, lui dit-il, que Rebecca est votre femme. Pourquoi avez-vous menti, en disant qu'elle était votre sœur ? etc. »

(9) Voir Cicéron, *De Legibus*, l. 11<sup>o</sup>, c. 7, où il donne le *proœmium* des législations.

(10) Edward Simson tire de ce passage l'induction que Moïse avait écrit la Genèse avant la sortie de l'Égypte ; je n'ai pas traduit dans ce sens.

Voyez le *Parasceve Simsonii ad Chronicon catholicum*, p. 6.

(11) Ἰσχυροῦς καὶ δυνατός ἐστι des expressions du *Stade*. *Pollus*

*Libro tertio in fine*, récapitule les termes de gymnastique: Ἀκροβάτων; Ἀναστρέψαι, Ἀπείσσω, ὑποκατακταν.

(12) Ici Eusèbe rapproche des doctrines contraires. Ceux qui disent 240 que les astres sont les Dieux naturels, ne disent pas que ce sont des masses incandescentes, et vice versa. Cette masse de feu est une exposition physique attribuée à Anaxagore, voir *Les choses mémorables* de Socrate, l. iv, c. 7, § 7; Diogène Laërce, II, 8. Voir le Scholiaste d'Euripide sur le vers 982 de l'Oreste qui dit que ce n'est pas une masse de fer qu'on doit entendre par le Μύδος d'Anaxagore; mais une pierre de feu: Πύρινος λίθον: (voir Suidas au mot *Anaxagore*), c'est ce qu'exprime Platon dans l'*Apologie de Socrate*: Ἐπὶ τὸν μὲν Ἥλιον λίθον φησὶν εἶναι.

(13) Cette définition de la divinité appartient aux stoïciens, voir Cicéron, *De natura Deorum libro secundo*, c. 57; Lipsæ sur la *Philosophie stoïque*, libro I, dissert. 5. Stobée, *Egloga physica*, libro I, c. 2, § 28.

(14) Les Epicuriens qui créaient le monde par le seul concours des atomes, *Lucret.*, l. I, v. 157 :

Tunc quod sequimur jam rectius inde  
Perspiciemus; et unde queat res quæque creari,  
Et quo quæque modo fiant opera sine divum:

Ils n'iaient également l'intervention divine.

Le même poète, l. I, v. 57 et II, 645 :

Quævis enim per se divum natura necesse est  
Immortali ævo summa cum pace fruatur,  
Semota ab nostris rebus, sejunctaque longe;  
Nam privata dolore omni, privata periculis,  
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,  
Nec bene promeritis capitur nec tangitur ira.

Voir Diogène Laërce, l. X, 77, *Lactantius de ira Dei*, cap. 4.

(15) Aristote croyait que les choses sublunaires étaient négligées par les Dieux, par la difficulté de donner un même directeur providentiel à

l'ordre physique et au désordre moral. Voir les ch. 6 et 7 du *Traité d'Aristote De mundo*. Le même, *De caelo*, ch. 9; Lescaupier, *Ad Ciceronem de N. Deorum*, p. 54 et 184, et surtout *Atticus* cité par Eusèbe, *Prép. évang.*, l. xv, ch. 5 et 6.

(16) Ἡ τῶν γεννητῶν Ἀρχή, cette expression répétée un peu plus bas pour désigner la deuxième personne de la Trinité divine, a paru à Viger un langage arien, il en conclut que lorsque Eusèbe rangeait le Sauveur parmi les Γεννητός, le Concile de Nicée n'avait pas eu lieu, ou qu'il n'avait pas encore signé le symbole de ce Concile. Il me semble que le doute sur la doctrine d'Eusèbe vient de l'acception Γεννητός qu'on rend ordinairement par créature peut-être à cause du rapprochement en grec des verbes γένησθαι et γενῆσθαι. Le sens catholique peut exiger qu'on lise suivant le symbole de St-Athanase, Ἀρχὴ τῶν γεννητῶν, en effet, comme s'explique ce symbole : Ὁ υἱὸς ἀπὸ τοῦ πατρὸς μόνου ἐστίν, οὐ ποιετός, οὐ κτιστός, ἀλλὰ γεννητός. D'une autre part, la génération divine n'appartient qu'au Verbe, on ne peut pas l'appeler Ἀρχὴ τῶν γεννητῶν : de plus, on voit plus bas qu'il le nomme Δευτέραν οὐσίαν, on ne saurait donc laver Eusèbe de s'être exprimé ici en Arien. •

(17) Les textes varient dans Eusèbe et dans Philon, le premier a Δυστροπίας, le second Δυσσωπίας; le Ms. 468 a la bonne leçon Δυστροπίας.

(18) Les contestations élevées entre les savants des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles sur le Personnage dont Eusèbe donne ici un fragment relativement à son existence, à l'époque où il vécut, à l'authenticité de ses écrits, ont été savamment résumées dans une dissertation posthume de Valckenaer, publiée à Leyde, in-4°, 1806, avec une préface de Jean Luzac. Ce savant illustre y a prouvé qu'il savait joindre la critique historique à celle du grammairien, où il occupe un des premiers rangs. Je ne peux donc qu'y renvoyer les lecteurs curieux de semblables recherches; ce que je pourrais leur donner de mon chef ne serait qu'un extrait bien incomplet de ce savant écrit.

(19) Si toute cette doctrine sur la distinction des personnes de la Sainte Trinité est loin d'être orthodoxe, il faut considérer deux choses : la première, que dans les mystères qui dépassent les bornes de notre intelligence, l'autorité de l'église universelle appuyée sur les textes des livres

inspirés étant le seul guide, il a fallu qu'elle se prononçât comme elle l'a fait, avant que nous dussions, en enfants soumis, adhérer à ses décisions. Et comme le Concile de Nicée a, le premier, fixé les incertitudes sur la génération du fils, on pouvait jusqu'à ce qu'il eût rédigé son symbole, errer involontairement et sans crime. Egalement la procession du Saint-Esprit n'a été bien déterminée que par des conciles postérieurs à Eusèbe : or, en supposant que cet ouvrage eût paru avant la réunion de l'Église en Concile universel, à Nicée, comme le veut Vigier, on acquitterait Eusèbe des doctrines hétérodoxes qu'il contient, qui n'avaient pas encore été anathématisées. Secondement, il faut comprendre qu'il n'expose pas ici les doctrines catholiques ; mais celles que professaient les Hébreux ; et non pas seulement celles des livres saints ; mais encore celles des docteurs de la loi dont il nous a donné des échantillons par les morceaux empruntés à Philon et à Aristobule. Or, je crois qu'on peut penser sans crime que Job, par exemple, n'avait pas précisément les idées des pères du Concile sur l'interprétation des mystères qui se rapportent à la nature divine, qui a excité de si longues et si vives discussions ; à plus forte raison les écrivains qui ne parlent que d'après leur propre inspiration, comme Philon. En définitive, il ne s'agit pas ici d'établir les doctrines orthodoxes, mais la supériorité des croyances hébraïques sur celles des Grecs, relativement à Dieu et aux substances intellectuelles.

(20) Cette longue phrase toute formée d'accusatifs et d'infinifis, est évidemment acéphale ou dépendante d'un premier verbe qui est omis et auquel se rattachent les autres. Or, je n'ai pas pu supprimer en français cette partie indispensable à la construction du discours.

(21) Cette citation de l'épître aux Hébreux, c. 1, 14, présente une variante : au lieu de *Κληρονομαίαν βασιλείαν*, le texte sacré a *Κληρονομαίαν σωτηρίαν* ; le manuscrit 468 a la même expression : les autres ont tous *βασιλείαν*, rien n'empêche qu'Eusèbe ait introduit ce changement de terme qu'il trouvait mieux convenir à sa pensée.

(22) *Μαντείαις τε πειρασθαι καὶ χρησμοῖς, ὡς περ τισὶ θελήτροις καὶ προβολίοις τοὺς εὐχερεῖς δαλάζειν.*

L'emploi synonymique de *θέλητρα* et *προβόλια* n'a pas été indiqué par les dictionnaires : on ne peut pas, cependant, en contester le sens, car Eusèbe en fait encore usage dans la même signification au 9<sup>e</sup> chapitre du

4<sup>e</sup> livre de la *Démonstration*, où il traite la même question : il est vrai qu'on y lit *προβολλοῖς* au lieu de *προβολοῖς*; mais cette faute a été relevée par Vigier dans la note sur ce passage, or il rétablit *προβολοῖς* avec raison : « *Θατέρα ληπτὸς τοῖς προβολοῖς ἀνθρώπους εὔρατο.* » Mais comment *προβόλιον* a-t-il ce sens ? c'est ce que je me propose d'examiner.

Dans l'acception primitive, ce mot veut dire une arme offensive qu'on ne quitte pas, *venabulum* : c'est ainsi que Xénophon, dans le *Traité de la Chasse*, en fait usage, c. x, 1 : « *Τὰ δὲ ἀκόντια ἔστω παντοδαπὰ ἔχοντα τὰς λόγχας εὐπλατεῖς καὶ ξυρήχεις, βάρβους δὲ στιφρὰς· τὰ δὲ προβόλια πρῶτον μὲν λόγχας ἔχοντα, τὸ μὲν μέγεθος πεντακατακτιστοῦς, κατὰ δὲ μίσην τὸν αὐτὸν κνύδοντα ἀποκεχαικωμένους, στιφροῦς, καὶ τὰς βάρβους κραναῖταις δορατοπαχεῖς* ( je ne traduis pas ce passage, qui n'a d'intérêt que pour la valeur des mots en grec ); voici donc le sens primitif du mot ; c'est une arme d'agression qu'on tient à la main par opposition à celle qu'on lance : *ἀκόντιον*. On lit cependant plus bas dans le même : *Προβόλιον ἐρεθίζειν, ἢ ἀφήσονται*, ce que ne semble pas vouloir dire qu'on s'en sépare, ce n'est d'ailleurs qu'une simulation ; au lieu de cela Pollux dit *Τέθεις, §1. v, 26. καὶ ἀκοντοῖς χρώνται ἐπὶ τὰς ἐλάφους καὶ ἀ πόρροθεν ἐστὶ βάλειν· προβολοῖς δὲ, ἐπὶ τοὺς σῦς καὶ τὰ ἄλλα τὰ ἀγγέμαχα θηρία*. Comment, de cette notion, *προβόλιον* a-t-il décliné à la signification que lui donne ici Eusèbe ; c'est-à-dire d'une agression ouverte à une ruse, à un piège tendu ; sans dont le passage indiqué de la *Démonstration* donne la preuve évidente ? « Le démon, y est-il dit, après avoir menacé les nations des choses les plus graves, « *Δεινὰ κατὰ τῶν ἔθνῶν ἀπάντων ἀπειλήσας,* » a trouvé que « les hommes possédant en eux-mêmes, dans leur propre affection, une cause des embûches, étaient plus faciles à prendre par la disposition au mal, qui le leur fait embrasser : » « *Θατέρα ληπτὸς τοῖς προβολοῖς εὔρατο, πρόχειρον ἔξ οικείας γνώμης τὴν ἐπὶ τὸ κακὸν ἔμπρωσιν, δι' αὐτεξούσια προαίρεσιν κερκτημένους.* »

La déviation est peut-être difficile à scruter ; ce qui a pu y donner est dû à la préposition *πρὸ* jointe à *βάλλω*, *je tiens en avant*, que Boissac, dans le mot *προβολή*, compare à *προτέλλω πρότασις* ; or, cette protension peut être par le motif d'agression, comme dans les exemples cités de *προβόλιον*, où dans l'intention de se défendre : ce qui a donné naissance à une locution fort controversée, *ἐν προβολῇ*, qui veut dire *se tenir sur la défensive* : ce que les anciennes glosses rendent par *In p̄ocinctu*. Appian, *De Bello civili*, II, 79, p. 283 : « *Πομπήτος ἐκέλευε μὴ ἀκοντίζειν, ἀλλ' ἐν προβολῇ διαστάντας ἀμύνεσθαι διὰ χειρὸς τοῖς δόρασι τοὺς ἐπιόντας.* »

Xénoph., *Cyroped.*, VI : « Ἐπειτα τὰ δόρατα εἰς προβολὴν καθένταξ, ἐπισθαί βαδῆν. »

C'est donc une position purement défensive, mais par laquelle on tient le bouclier en avant et la lance au poing. Voir Ruhnken., *Epistola critica prima*, p. 70; Valois sur Harpocraton, p. 159, et la note sur le passage du 6<sup>e</sup> livre, ch. 7, p. 255, qui contient un oracle emprunté à Hérodote, où on lit ces mots adressés au peuple d'Argos : « Εἶσω τὸ πρόβδ-λαιον ἔχων πεφυλαγμένος ἦσο. » Ici, évidemment, il s'agit d'un piège tendu en avant du chemin d'un voyageur imprudent. Cette acception ne paraît pas devoir remonter à l'âge d'or de la langue grecque : elle ne devrait pas moins être indiquée dans les lexiques.

(23) Sanctius his animal, mentisque capacius alta  
Deerat adhuc et quod dominare in caetera posset  
Natus homo est. . . . .  
Pronaque cum spectent animalia caetera terram  
Os homini sublime dedit caelumque tueri  
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.»

Ovidius, *Metam.*, l. I, v. 76.

(24) Διυτέροις ἀίοτοις. Cette locution, un peu païenne, qui est la traduction du *Secundis avibus* des Latins, avait passé en usage, sans supposer dans ceux qui s'en servaient aucune idée de fatalisme ou de croyance aux pronostics.

(25) Sur saint Denys d'Alexandrie, lire Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, t. IV, p. 242 et suivantes.

(27) Cette phrase incomplète n'est, évidemment, que la seconde incise d'une phrase entière.

(27) Ce grave point de métaphysique n'a guère été compris que par le christianisme. Origène l'avait traité avec quelque étendue dans le second livre des *Principes*, comme on le voit par la traduction latine, t. I, p. 78 de l'édition de Delarue, et dans un fragment sur la Genèse qui suit. Il combat avec avantage l'opinion de toute la philosophie païenne, en y comprenant Platon. Voir le *Timée*, p. 49 et suivantes de l'édition de

H. Étienne, t. III. Timée, Loesjen. *Initio* : « Πρὶν ὧν ὠρανὸν γενέσθαι, λόγῳ ἦσθην ἰδέα τε καὶ ὄλα καὶ ὁ θεὸς δημιουργὸς τῷ βελτίονος. »

Voir Cicéron, *Académie*, l. 1, c. 24 :

« Neque materiam ipsam coherere potuisse si nulla vi contineretur, neque vim sine aliqua materia. Et quæ sequuntur. »

Plutarch., *De Decretis philosophorum*, l. 1, c. 9 : « Ἀριστοτέλης καὶ Πλάτων τὴν ὄλην σωματοειδῆ καὶ ἀμορφὸν, ἀνείδεον, ἀσημάτιστον, ἀπειρον μὲν ὅσον ἐπὶ τῇ ἰδίᾳ φύσει, δεξαμένην δὲ τῶν εἰδῶν ὄλον. τιθήνην καὶ ἐκμαγεῖον καὶ μητέρα γενέσθαι. »

« Aristote et Platon ont reconnu que la matière était corporelle mais informe, sans caractère et sans qualités en tant qu'elle est bornée à sa propre nature, et qu'elle est susceptible de formes au point de devenir une matrice, une empreinte, une mère. »

(28) Le recueil publié sous le nom de *Philocalia*, qui contient des morceaux détachés des écrits d'Origène, renferme aussi le long fragment qu'Eusèbe nous donne sous le nom de Maxime ; mais ce qui est plus étrange, est que l'intitulé porte que ce chapitre est extrait du septième livre de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe ; c'eût donc été le chapitre 20 de notre 7<sup>e</sup> livre qui devait remplacer ceci. Il y a eu, évidemment, une confusion commise par le copiste chargé d'extraire d'Eusèbe un fragment d'Origène, car la faute ne peut être que là, et non dans l'ouvrage primitif, d'où l'on a tiré ce qui a changé de nom. Cependant, ce qui complique la question est que le même morceau se lit en totalité, ou peu s'en faut, dans les dialogues attribués à Origène contre les marcionites, quatrième partie : ce point de critique a partagé les érudits qui ont eu à se prononcer pour l'un ou l'autre de ces écrivains ; les uns refusant à Origène les dialogues eux-mêmes ; les autres supposant qu'il avait été ou plagiaire ou pillé par un Maxime postérieur à son époque. Je ne veux pas m'enfoncer dans cette controverse, qui est exposée dans la préface du père Delarue : au reste, cette confusion a déjà été indiquée par les rédacteurs de la *Philocalie*, donnée sous le nom de saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, qui ont eux-mêmes fait cette remarque dans la note qui termine ce chapitre.

(29) Dans Origène, *Adamantius*, Valens ne dit pas précisément que les maux sont des substances, mais que les qualités sont coexistantes avec

les substances. Au reste, ici, les deux auteurs se séparent pour se rapprocher plus bas.

(30) Vigier veut qu'on place la négation devant ce dilemme : « Si les maux ne sont pas des substances, etc. »

(31) Il me semble qu'il y a ici interversion : cette allocution d'un des interlocuteurs ne s'adresse pas à ce que vient de dire le principal orateur, mais à ce qu'il a prouvé auparavant, p. 340, B. 8., que si la matière est dépourvue par elle-même de qualités; que si Dieu l'en a revêtue; que si le mal est une qualité de la matière; Dieu est l'auteur du mal. Ceci devait donc précéder l'argument qui tend à prouver que le mal n'est pas une substance, ce que nous venons de lire. Origène a suivi l'ordre inverse.

(32) Vigier observe que ce raisonnement est vicieux et facile à rétorquer. « Ce n'est pas, dit-il, au reste, sur la matière, mais sur sa forme qu'il roule. »

## LIVRE VIII.

(1) Πάσης ἀρετῆς βραβεῖοις ἀναδησαμένων, Eusèbe aime comme on l'a déjà vu à faire usage des termes consacrés aux athlètes : au reste en cela il n'a fait que copier St-Paul qui tire de nombreuses comparaisons du Stade.

(2) Le texte d'Eusèbe porte εἰδοσις et εἰδοῦναι, celui d'Aristée εἰδοσις et εἰσοῦναι. Vigier traduit Libellus et renvoie pour cette signification aux observations qui n'ont pas paru. Epiphanius dans le *Traité De mensuris et ponderibus* a εἰδοσις, que Gellenius traduit par *suggestio*, ailleurs *allegatio*. Ducange a traité de la signification de ce mot dans son glossaire.

(3) Χρηματοφύλακας dans Eusèbe; pour quoi on lit dans Aristée ῥισκοφύλακας et dans Josèphe φύλακας τῶν κιβωτιῶν. Ce sont peut-être les conservateurs du garde-meuble.

(4) Entre les objections contre l'authenticité de l'ouvrage d'Aristée,  
TOME I. 36



celle qui repose sur ce que les tribus n'existaient plus au temps où cette lettre de Ptolémée a été écrite, me paraît tenir à un mal entendu. Evidemment les dix tribus d'Israël ne faisaient plus partie du peuple Juif; aussi n'est-ce pas de celles-là qu'il s'agit, mais d'une subdivision territoriale ou autre, par première, seconde, etc., dans laquelle paraît avoir été classé le peuple Juif, à cette époque: ce qui ne présente aucune invraisemblance. Il ne donne aucun nom à ces tribus.

Le passage d'Hermippe qui fait mourir Démétrius de Phalère dans l'exil, au commencement du règne de Ptolémée Philadelphe, pour le conseil qu'il avait donné à son père de le déshériter, a d'abord été cité par Scaliger sur la chronique d'Eusèbe, puis par Hody dans sa discussion contre Isaac Vossius, *In dissertatione supra Aristæa*: il adopta ce récit contraire à celui d'Aristée, appuyé par Aristobule, qui seraient deux faussaires ou pseudonymes. Valckenaer dans sa dissertation posthume, *De Aristobulo*, a donné une explication qui concilie ces relations sans les détruire l'une par l'autre; tirée de la communauté de règne de Ptolémée Soter et de Philadelphe pendant un temps assez long pour que la traduction des Septante ait précédé l'exil de Démétrius. Voir p. 52, *Diatribes de Aristobulo*. Deux écrivains allemands récents, rarement d'accord entre eux, dont un, surtout, passe pour avoir des opinions fort libres en religion, Gfrörer, *Urchristenthum*, t. 11, p. 73; — Dahne, *Tableau historique de la philosophie religieuse des juifs alexandrins*, t. 11, p. 27, viennent appuyer les conclusions de Valckenaer, et protestent encore plus hautement contre la décision de Hody. Écoutons le premier: « Hody accorde une foi implicite au témoignage d'Hermippe et en conclut qu'Aristobule est un pseudonyme. En effet, un homme qui aurait vécu sous Ptolémée Philometor et aurait été juif, n'aurait pas pu commettre une aussi grossière erreur, en parlant d'un fait qui intéressait aussi puissamment sa nation; mais Valckenaer a résolu cette difficulté par un moyen qui n'a rien de forcé ni de désespéré. Et quand même on admettrait la fable d'Hermippe, la conclusion du bon Hody n'en serait pas mieux fondée, car elle prouverait beaucoup trop, et rayerait de la liste des historiens bien des auteurs anciens. Il suffit de déclarer que tant qu'on n'aura contre les écrits d'Aristobule que ce témoignage, ils resteront dans l'opinion comme authentiques autant qu'aucun écrivain ancien. »

Dahne vient confirmer cette sentence en ces termes.

Valckenaer a entrepris de protéger Aristobule contre le récit d'Hermippe en faisant observer que puisque ce dernier ne fait exiler Démétrius

qu'après la mort de Soter; il serait possible qu'au commencement du règne de Philadelphie, il eût encore joui de la faveur du prince; et que ce ne fut que plus tard, que le roi ayant découvert le conseil donné par Démétrius pour le priver de la couronne, l'aurait exilé. (Cette opinion beaucoup plus vraisemblable que toute autre a été partagée par Petau sur St-Epiphane, t. II, p. 379; par les Vossius, père et fils; par Riccioli, *Chronologia reformatæ*, t. I, l. III; Valois sur Eusèbe, *Hist. ecclés.*, v, 8; Périzonius sur Elien, *Hist. div.*, III, 17; Matter, *Essai sur l'école d'Alexandrie*, t. I, p. 74). Si l'on avoue, en effet, ce que Hody tient pour vraisemblable, que la traduction grecque des Saintes Ecritures remonte à cette époque, n'est-il pas indifférent pour le récit d'Aristobule qu'on ait fait précéder le nom de Ptolémée Soter à celui de son fils? on peut encore admettre une supposition qui ne le cède en rien à celle de Valckenaer: savoir, que Démétrius aurait tout préparé sous le fils de Lagos pour une traduction qui n'a vu le jour que sous Philadelphie. Ces hypothèses ou autres pareilles suffisent pour prouver que Richard Simon et Hody ont jugé avec précipitation, lorsqu'à l'aide du récit d'Hermippe, ils ont rejeté comme pseudonymes les fragments d'Aristobule.

(5) Le mariage de Ptolémée Philadelphie avec sa sœur Arsinoé est un fait historique assez connu pour n'avoir pas besoin d'être développé ici.

Ἐκ θυμοῦ στέργουσα κασιγνητόν τε πόσιν τε, dit Théocrite, *Idyl.*, 17, v. 130 et en suivant:

Ἦδε καὶ ἀθανάτων ἱερὸς γάμος ἐξετελέσθη  
Ὅς τέκετο κρείουσα Πρία βασιλῆας Ὀλύμπου.

Valckenaer dans *Aristobule* trouve étrange que le grand prêtre des Juifs ait parlé dans sa lettre en des termes honorables de cette union incestueuse. On peut répondre que le roi appartenant à une autre religion que celle des Juifs, le grand prêtre n'avait pas à se mêler de questions de morale religieuse; d'ailleurs les mariages entre parents, à un degré, il est vrai plus éloigné, mais d'un seul degré inférieur, étaient non seulement permis, mais en quelque sorte imposés par la loi de Moïse.

Enfin, le mot frère et sœur est employé, surtout lorsqu'il est question des Lagides, dans un sens figuré qui n'a point de rapport à l'état réel des choses.

Le vers 21 de l'*Élégie* que Catulle a traduite de Callimaque, sur la chevelure de Bérénice, s'exprime ainsi :

Et tu vero orbum luxti deserta cubile,  
Et fratris cari flebile discidium.

Or, il est constant que la femme de Ptolémée Evergète dont il est ici question, était fille de Magas Roi de Cyrène et nullement de Ptolémée Philadelphie père d'Evergète. « Quam habuit unicam filiam Magas, dit Justin, 26, c. 3, ad finienda cum Ptolemæo (Philadelpho) fratre certamina, filio ejus desponderat. »

Voir sur cet emploi du mot ἀδελφή, donné à la reine épouse du roi et sur la Bérénice épouse d'Evergète, M. Letronne dans ses Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte, p. 7 et suivantes.

« Le nom de sœur, y est-il dit, donné aux femmes des rois d'Égypte, n'était qu'une expression consacrée par l'usage et le protocole. »

(6) Καθὼς ἀνεγνώσθη ταῦτα τὰ τεύχη. Τεύχος, dans le sens de Livre, est une expression principalement du *Dialecte Alexandrinomacédonien* des Septante, qui ont donné aux subdivisions de l'ouvrage total, des dénominations qui en viennent : Πεντάτευχος, Ὀκτάτευχος. Si l'on doit en croire Saumaise, *De Modo usurarum*, p. 405, il y a la même différence entre Codex et Volumen qu'entre τεύχος et βιβλος. « Nihil tam diversum ait, quoad formam quam Codex et volumen: in volumine chartaceo, chartæ chartis adtexuntur in longitudinem, ut volvi possint in rotulum; in codice, massa sive corpus fit ex pluribus veluti tabellis aliis super alias structis, Græci quoque σωματίον et τεύχος narrant. Quod tamen de volumine magno usurpant; massam Martialis de struice tabellarum multiplicium quæ codicem membraneum componunt, proprie dixit, ut græci σωματίον. Hæc vox in glossis Philoxeni, membrana, exponitur. » Suit une longue discussion sur les différentes matières qui ont reçu l'écriture: les écorces, les peaux, les tablettes et le papyrus. Selon Saumaise τεύχος se disait des tablettes enduites de cire, assemblées l'une sur l'autre, sur lesquelles le style traçait ses caractères. Quant au mot correspondant latin, *corpus*, on peut ajouter aux exemples qu'il cite, Cicéron, dans sa fameuse lettre à Luceius, Lettre 12<sup>e</sup> du l. v, *Ad diversos*, où il lui propose d'écrire l'histoire de son consulat, monument d'une vanité déplorable.

« A principio enim conjurationis usque ad reditum nostrum, videtur mihi modicum quoddam corpus confici posse. »

Il est à croire que les notions distinctives de ces termes se sont mêlées

par la suite ; et rien ne prouve que les livres saints fussent écrits sur des tablettes , ce mot ne marquant ici que les divisions de l'ouvrage.

(7) Ἰῶν Ἑρμηνέων οἱ πρεσβύτεροι.

Plus haut j'ai traduit par prêtres οἱ πρεσβύτεροι, ce que Vigier rend par *seniores* ; mais *seniores* veut-il dire vieillards dans les antiquités ju-daiques, c'est ici la question ? Je ne le crois pas.

L'usage chrétien doit avoir trouvé un précédent chez les Juifs, et les πρεσβύτεροι ne sont pas simplement des πρεσβύται, vieillards, mais des sénateurs ou rabbins. A quoi bon envoyer des vieillards pour ce travail ? au reste je laisse au lecteur le choix de l'acception.

(8) La διασκευή, ou remaniement des ouvrages classiques est fréquem-ment employée en parlant des poètes. Voir Fréd.-Aug. Wolf dans les *Prolegomena ad Homerum*, cLII, note 14.

(9) Ἐκέλευσαν ἱπαρᾶσθαι.

La cérémonie de l'imprécation contre ceux qui tenteraient d'altérer le texte sacré s'appelait Ἐπαρὰ ou Ἐφορκισμός, *Devotiones* en latin. Sur l'Ἐπαρὰ voir *Greg. Corinth.*, p. 227, de Scheffer et la note de Koen. Eusèbe au commencement de sa chronique s'exprime ainsi :

« Ὁρκίζω σε τὸν μεταγραφόμενον τὸ βιβλίον τοῦτο κατὰ τοῦ κυρίου ἡμῶν καὶ κατὰ τῆς ἐνδόξου παρουσίας αὐτοῦ, δι' ἧς ἔρχεται κρίνειν ζῶντας καὶ νεκροὺς, ἵνα ἀντιλάβῃς ὃ μετεγράψω (que tu collationnes ce que tu as transcrit), καὶ καθορθώσῃς πρὸς τὸν ἀντίγραφον, θθεν μετεγράψω, ἐπιμελῶς, καὶ τὸν ὄρκον τοῦτον ὁμοίως μετεγράψῃς, καὶ θήσῃς ἐν τῷ ἀντιγράφῳ. »

Voir Vandale sur Aristée, p. 195.

(10) Cette partie du récit d'Aristée qui a plus que tout le reste le caractère d'une fable, rappelle ce que Macrobe rapporte du philosophe Numenius, *In somnio Scipionis*, l. 1, c. 2 : « Numenio, inter philosophos occultarum curiosiori, offensam numinum, quod Eleusinia sacra interpretando vulgaverat, somnia prodiderunt : visas sibi Eleusinas Deas habitu meretricio ante apertum lupanar ludere prostantes : admirantique et causas non convenientis numinibus turpitudinis consulanti respondisse iratas, ab ipso se adyto pudicitiae vi abstractas et passim adeuntibus prostitutas. »

La controverse que la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et le commencement du xviii<sup>e</sup> ont vu s'élever sur l'authenticité du récit d'Aristée, a produit trop

de volumes et est trop étrangère à Eusèbe où cette relation n'occupe qu'une place très minime, pour que je veuille en faire le recensement : je me bornerai à dire, pour ce qui concerne Eusèbe, que citant après Josèphe, Philon et Aristobule d'une part, noms respectés parmi les Juifs, après Justin Martyr, Irénée et Clément d'Alexandrie, Tertullien parmi les chrétiens, un auteur qu'on regardait comme non seulement véridique, mais inattaquable, il n'a fait que ce que tout autre à sa place aurait pu faire ; car les incertitudes sur l'authenticité de ce livre sont toutes modernes, et personne alors n'imaginait qu'on put contester ce récit. On voit seulement plus tard les Juifs comme Aquila, Symmaque, Théodotion qui ont voulu infirmer, non pas l'histoire, mais l'exactitude de la traduction des Septante. St-Jérôme se proposant lui-même de corriger la Vulgate latine faite sur le texte grec, d'après l'hébreu, semble partager l'opinion des adversaires des Septante. Mais St-Augustin dans le chap. 43 du xviii<sup>e</sup> livre de la *Cité de Dieu*, après avoir fait l'énumération des différentes versions grecques des livres saints, dit : « Ex hac septuaginta interpretatione etiam in latinam linguam interpretatum est quod ecclesie latinæ tenent ; quamvis non defuerit temporibus nostris presbyter Hieronymus, homo doctissimus, et omnium trium linguarum peritus qui non ex græco sed ex hebræo in latinum eloquium easdem scripturas converterit. Sed ejus tam literatum laborem, quamvis Judæi fateantur esse veracem, septuaginta vero interpretes in multis errasse contendunt : tamen ecclesie Christi tot hominum auctoritati, ab Eleazaro tunc pontifice ad hoc tantum opus electorum, neminem judicant præferendum : quia etsi non in eis unus apparuisset spiritus, sine dubitatione divinus, sed inter se verba interpretationis suæ septuaginta docti, more hominum, contulissent, ut quod placuisset omnibus, hoc maneret ; nullus eis unus interpres debuit anteponi : cum vero tantum in eis signum divinitatis apparuit, profecto quisquis alius illarum scripturarum ex hebræo in quamlibet aliam linguam interpres est verax, aut congruit illis septuaginta interpretibus, aut si congruere non videtur, altitudo ibi prophetica esse credenda est. »

(11) Cette phrase d'une construction vicieuse et d'une longueur démesurée, paraît dépendre d'une première incise qui la rendait conforme à la syntaxe et apparemment plus claire.

(12) Κέρκοι λόγοι. La signification précise du mot κέρκοι n'est pas fixée entre les savants, c'est une allusion aux habitants de l'Asie Mineure

changés en singes par Jupiter, *Ovid Met.*, xiv, 91. Cela a donné lieu à plusieurs proverbes ἀγορά Κερκόπων; *Apost.*, i, 21; *Zenob.* i, 5. C'est à coup sûr une injure. Æchine, Περὶ Παραπρωσείας (223) δ, τι μὲν οὖν ἦν ποθ' ὁ Κέρκοψ, parlant de Démosthène, cela veut dire un drôle, un fripon. Ammien Marcellin, 22, 14, parlant de Julien, « Ridebatur ut cercops. »

Tanneguy Lefèvre, *Epis.*, l. II, ép. 7<sup>e</sup>, veut qu'on ait dit autrefois κέρκοψ; voir dans les lettres d'Alciphron: Ὁ κέρκοψ ἄθλιε, lettre 20; voir la note de Bergler. L'adjonction de λόγων montre qu'il s'agit d'un charlatan, ce qu'il rend plus bas par πανουργός.

(13) Ἐὰν δὲ θεῆς οὐκ ἔργῳ μόνον, ἀλλὰ καὶ ἐὰν ῥήματα τῷ τυχόντι, εἰς μὲν θεὸν αὐτὸν; j'ai ajouté οὐ θεὸν, la négation m'ayant paru indispensable d'après ce qui suit.

(14) Μὴ θεὸν γε ἐπιφημίσαντα ἀθεοῖς.

Eusèbe fait souvent emploi de ἐπιφημιζειν avec l'accusatif θεὸν ou θεούς, pour signifier, décorer du nom de Dieu, p. 95: Θεοὺς ἐπεφήμισαν δὲ μὴδὲ τῆς ἀνθρώπου πρὸς αὐτοῦ τοῦ θεοῦ κατηξίωται προσηγορίας. « Ils ont décoré du nom de Dieu, les animaux que Dieu n'avait pas daigné qualifier du nom d'homme. »

Dans le fragment de *Diogenianus*, p. 265, on lit avec le sens d'attribuer, qualifier: Τοῦτων δὲ τισὶ θεοὺς διοικητὰς καὶ δημιουργοὺς ἐπεφήμισαν, τινῶν δὲ ἡμᾶς αὐτοὺς αἰτίους ὑπέλαβον. Il faut le rétablir dans un passage, p. 320, D, au lieu de ἐνευφημήσας: τὸν τῶν ἀπάντων Δημιουργὸν Λόγον θεοῦ τοῦτον ἐπιφημίσας τὸν τρόπον, « ayant ainsi appelé Verbe de Dieu le créateur. » Enfin, on doit également le rétablir p. 156 A, au lieu de ἐπιφημιζοντες, dans un fragment de Porphyre, où il est construit avec le datif dans le sens de consacrer. Ἔθρον τῶν φιλότατων τινὰ ἐπιφημιζοντες τῷ Κρόνῳ: cette correction est de Lobeck sur Phrynicius, p. 597.

Exemple de la construction avec l'accusatif, *Demosth.*, p. 493: Ταῦτα ἐπὶ τῷ τῶν θεῶν ὀνόματι ποιεῖν ζητοῦσι. . . . . χρῆν ἂν, ὡς ἐμοίγε δοκεῖ, πάντα ὅσα τις πράττει τοὺς θεοὺς ἐπιφημιζῶν, τοιαῦτα φαίνεσθαι, ὅλα μὴδ' ἂν ὑπ' ἀνθρώπου πραχθέντα, κωνηρὰ φανεῖη. Où l'on voit dans ce qui précède l'explication d'ἐπιφημιζειν, donner sous le nom de Dieu.

Lucien dans le *Prométhée*, t. I, p. 24: Εἰ δὲ ὑπερπαίνων τοὺς λόγους, ὡς δῆθεν εὐμηχάνους ὄντας, τὸν σοφώτατον τῶν Τιτάνων ἐπιφημιζεις αὐτοῖς. « Vous leur donnez le nom du plus sage des Titans. » Voir le Scholiaste.

Grég. de Nazianze sur St-Basile parlant des Héraclides : Δαίμονας δὴ τινὰς καὶ θεοὺς καὶ μύθους τοῖς προγόνους ἐπιφημίζοντας : « Donnant à leurs ancêtres le nom de Démôns ou Dieux de la fable. »

Suidas, *vocē* Οὐλπιανός : τῇ μισοπράγματι ζωῇ τὴν ἀρετὴν ἐπιφημίζειν.

Thémiste, *Or.*, vi, 79 B : Αὐτῷ τὴν θεϊότητα, ἐπιφημίζειν, 19, p. 229, ἢ πολιτεία τὸ τῆς θεότητος ὄνομα ἡμῖν ἐπεφήμισι.

Pausanias, vii, 23 : Ἀσκληπιῷ Ἀπολλῶνα πατέρα ἐπιφημίζειν.

Strabo, l. v, 250 : Τοὺς γεννωμένους τότε, παῖδας Ἄρεως ἐπεφήμισαν, au lieu d'ἐπαυφήμισαν, correction de Dorville, *Ad Charit.*, p. 550.

Exemples de la construction du datif :

Plutarq., *Vie de Camille*, § 7, p. 515, éd. de Reiske : Ἐπιφημισμένον τὸ ἔγχημα τῷ βασιλεῖ τῶν θεῶν καὶ πατρί ; char consacré au roi des Dieux.

Il a dit de même dans la *Vie de Nicias* : Καταπεφημισμένον θεῶ σῶμα, 3, 5. Dans la même : Θρόνον Ἀλεξάνδρῳ καταπεφημισμένον.

Maxime de Tyr, 8 : Ἐπεφήμισαν Διὶ ἀγάλματα κορυφᾶς ὄρων Ὀλυμπον καὶ Ἴδην. Le même, *ibid.* : Ἐπιφημίσαντες τοῦνομα τοῦ ποταμοῦ ἠπατέρῳ ἔθυσαν.

Appien, *De Bello civili*, l. vi, 86 : Ἐπιφημισθείσης τῷ ἀνδρὶ (Μαρίῳ) ἑβδόμης ἠπατείας.

Enfin Philon lui-même dans la légation à Caius, p. 1011, de Paris : 565, Mangey a Τί δὲ, εἰ συνόλωσ ἐπιφημισθὲν ἑτέρῳ ; « A quoi bon si la chose a été consacrée à un autre? »

P. 1016; 570 de Mangey : Ἀπασιν ἐχρῶντο κατακόρως τοῖς ὀνόμασιν, ὅσα τοῖς ἄλλοις ἔθος ἐπιφημίζεσθαι θεοῖς. « Les noms qu'on est dans l'usage de consacrer aux Dieux, de n'attribuer qu'aux Dieux? »

De ces exemples on doit conclure deux significations qui toutes ont un rapport à la divinité : « Nam ut Φῆμις aliquid augustius significat sic Φημίζειν ad divinitatis opinionem et famam refertur, dit Lobeck, *Ad Phrynic*, p. 597. » Aussi Plutarque dans la *Vie de Sertorius*, l'emploi dans ce troisième sens, celui d'annoncer, de répandre un bruit qui vient d'en haut : ce qui vient de la divinité, ch. 11 : « Ἐξεθείαζε φάσκων τὴν ἔλαφον, Ἀρτέμιδος δῶρον εἶναι, καὶ πολλὰ τῶν ἀδελῶν ἐπεφήμιζεν αὐτῷ δηλοῦν. » Je crois qu'il faut ἐπιφημίζειν αὐτῷ, retranchant δηλοῦν qui en est la glose. On le voit synonyme de ὀνομάζειν, uniquement, dans le troisième livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, c. 27 : « Ἄλλους . . . ἐβιωναίους τούτους οἰκείως ἐπεφήμιζον οἱ πρῶτοι. » Cependant pour en revenir aux deux acceptions plus communes, quand cela veut dire nommer

Dieu, alors la construction de l'accusatif prévaut : Consacrer à Dieu, dans ce cas on emploie le datif.

Dans ce passage de Philon, la seconde acception se trouve unie à la première : Μὴ θεόν γε ἐπιφημίσαντα τοῖς κτήμασι, pour Μὴ θεῷ γε ἐπιφημίσαντα τὰ κτήματα. S'il n'a pas consacré ses biens à Dieu ; plus bas on voit revenir cette construction : Ἐάν, πατήρ ἐάν ἀρχῶν τῷ ὑπηκόῳ, sous-entendu ἐπιφημίση θεόν, mais entre deux reparait l'autre syntaxe : Ἐάν ἐπιφημίση τροφήν γυναικὸς ἀνὴρ. Si un homme marié consacre τροφήν γυναικός. Qu'est-ce que τροφή γυναικός? j'ai pensé qu'il voulait dire ici le fruit qu'une femme porte dans son sein; dans ce cas il doit la regarder comme sainte et s'abstenir de cohabiter avec elle; le père, dans le cas de la consécration envers son fils; le maître, à l'égard du serviteur, s'en privent, s'ils les consacrent à Dieu.

Dans le cas où le sens donné à τροφή ne serait pas admis, il faudrait le changer en un autre mot, et j'ai eu l'idée qu'on pourrait lui substituer τὴν νομῆν : car τροφή, soit comme aliment soit comme éducation, ne peut pas trouver place ici.

Cette loi indiquée ici par Philon, indépendamment de ce qu'elle est énoncée d'une manière confuse, est encore inconnue dans les lois de Moïse au moins telles que nous les ont données Selden, *Uxor hebraica*; Spencer, *De Legibus ritualibus hebræorum*; Michaelis, *Mossaisches Recht*, qui aucuns ne citent ce passage de Philon. Evidemment il se rapporte au trentième chapitre des Nombres, § 6: « Si une femme mariée fait un vœu, que ce vœu soit sorti de sa bouche, elle a obligé son ame; § 7, si son mari y a donné son consentement, au jour où il l'a appris, par son silence; tout ce qu'elle aura voté au Seigneur subsistera et les définitions d'après lesquelles elle aura défini ses engagements resteront contre elle. »

Voici la loi de Moïse à laquelle la tradition judaïque, que suit ici Philon, paraît avoir ajouté des injonctions que J.-C. condamne dans les chapitres 15 de St-Mathieu et 7 de St-Marc, au sujet du Corban qui exprimait le don fait à Dieu, par lequel les Pharisiens dégagaient ceux qui les consultaient, des devoirs non seulement de la loi naturelle, mais même de ceux du Décalogue : « Tu honoreras ton père et ta mère » en les exemptant de toute obligation envers les parents.

On voit par les expressions de Philon que la moindre énonciation même involontaire, faite à Dieu, dépouillait immédiatement de la possession de l'objet consacré. Τῶν αὐτοῦ κτημάτων ἕνα ἕκαστον κύριον εἶναι, μὴ θεόν γε ἐπιφημίσαντα αὐτοῖς· μηδ' ὡς τῷ θεῷ ταῦτα ἀνήσιν. Εἰ δὲ λόγῳ μόνον



ὑποσχέσθαι προσκείσθαι, ψαῦσαι καὶ θύγειν αὐτῶν οὐκ ἔστιν, ἀλλ' εὐθὺς ἀπάντων ἀποκεκλειῖσθαι· (μη μοι), je lis μή τί γε τὰ τῶν θεῶν ἐρπάζω, μηδ' ἀποσυλῆν ἑτέρων ἀναθημάτων.

Ce dernier trait est relatif aux pillages nombreux des temples de leurs Dieux par les peuples payens.

(16) Ποῖ δὲ πρὸς τοῦ θεοῦ, ἡμῖν τὰ βουζύγια ἐκείνα.

Il est difficile de deviner ce qu'a voulu dire Philon par le terme les βουζύγια, est-ce le joug qu'il a voulu désigner dans lequel la multiplicité des lois plaçait, les Juifs? Voici ce que j'ai trouvé sur la signification de ce mot :

*Le grand étymologue*, p. 206: Βουζυγία γένος τὶ Ἀθήνησιν ἱεροσύνην ἔχον. Βουζύγιος γὰρ τις τῶν ἡρώων, πρῶτος βοῦς ζεύξας τὴν γῆν ἤρσεν, ἀφ' οὗ γένος βουζυγία.

Plutarq., *Præcepta conjug.*, p. 144: Ἀθηναῖοι τρεῖς ἱεροὺς ἀρότους ἔχουσι, πρῶτον ἐπὶ Σίλρω, τοῦ παλαιοτάτου τῶν σπόρων ὑπόμνημα, δεῦτερον ἐν τῇ Παρίᾳ· τρίτον ὑπὸ Πίλιν, τὸν καλούμενον Βουζύγιον, τ. vi, p. 544, de Reiske.

Eupolis cité par Aristide, *Adv. Platonem*, tom. II, p. 130 de Jebb, dit que Périclès sortait de cette race. Il paraît que Philon a fait allusion aux Βουζύγια d'Athènes. Voir le *Schol.*

(17) Cette loi des Juifs est citée par Porphyre dans le *Traité de l'abstinence*, l. iv, chap. 14, p. 344, de l'édition de De Rober.

(18) Ἄρα κατὰ τ' ἐξωλείας, je corrige le texte κατὰ τὰ ἐξωλείας, qui est tout à fait vicieux, τὰ ne se plaçant jamais entre la préposition et le nom. Quant à Ἄρα κατὰ ἐξωλείας, c'est une locution empruntée aux orateurs.

Démosth. p. 642, 15 :

Διομεύεται κατὰ ἐξωλείας αὐτοῦ καὶ τοῦ γένους καὶ τῆς οἰκίας.

P. 553, 17 :

Ἄμυνε κατὰ ἐξωλείας.

P. 1305, 12 :

Κατὰ ἐξωλείας ἐπιερκεῖ.

P. 1264, 11 :

Ἐπαρασάμενον αὐτῷ ἐξώλειαν.

(19) Philon met ici sur le compte de Moÿse l'institution des Synagogues qui ne remonte qu'à Esdras, ou au retour des Juifs après la captivité de Babylone : c'est un anachronisme. Je ne puis découvrir s'il est volontaire ou produit de l'inadvertance.

(20) Je lis *κοινωνεῖς* au lieu de *κινεῖς*.

(21) La formule Ὡς ἀληθῶς, qui donne un caractère emphatique à l'expression de l'adverbe, a été incomplètement expliquée par les grammairiens. V. Vigier, *Idiotismos*, ch. VIII, sect. x, § 9. Elle ressort assez clairement de cette phrase, où j'ai tâché de faire comprendre sa valeur en français.

(22) La couronne d'olivier sauvage était le prix de la victoire des jeux olympiques.

Dion Chrysost., dans le *Discours rhodïaque*, p. 344 : « Τὸν Ὀλυμπίασι στέφανον ἴστε δῆπουθεν ἐλάτινον ὄντα, καὶ τοῦτον πολλοὶ προσηγορεύουσι τοῦ ζῆν· οὐχὶ τῆς ἐκεῖ φρομένης ἐλαίας ἐχούσης τι θαυμαστόν, ἀλλ' ὅτι μὴ βραδίως, μηδ' ἐπὶ μικρῷ δίδεται. » — « Vous savez, sans doute, que la couronne des jeux olympiques est d'olivier, et cependant, beaucoup la préfèrent même à l'existence, sans que cet olivier ait rien de merveilleux ; mais parce qu'on ne la gagne pas facilement, ni par peu de peine. »

Toutefois, Dion était dans l'erreur sur l'importance religieuse de l'olivier sauvage d'Olympie (κότινος). Voici ce qu'en rapporte Phlegon dans le fragment de ses *Chroniques olympiennes* donné par Meursius, t. VII de ses œuvres complètes, p. 130.

« La sixième olympiade, les Éléens envoyèrent le roi Iphitus vers le Dieu pour savoir s'ils donneraient des couronnes aux vainqueurs. Le dieu dit :

« Ἴφριτε μῆλειον καρπὸν μὴ θῆς ἐπὶ νίκη  
Ἄλλὰ τὸν ἀγριον ἀμφιτίθει καρπῶδη ἐλαιῶν,  
Ὅς νῦν ἀμφέχεται λεπτοῖσιν ὑφάσματος Ἀράχνης. »

Étant donc retourné à Olympie, plusieurs figuiers sauvages se trouvant dans l'enceinte sacrée, il en découvrit un que les toiles d'araignée entouraient ; il l'environna d'une muraille, et la couronne donnée aux vainqueurs fut prise de ses branches. Le premier qui reçut cette couronne fut Daïclès de Messène, dans la septième Olympiade. »

Une autre tradition voulait qu'Hercule eût rapporté des sources du Danube, l'olivier qui couronnait les olympioniques lorsqu'il fonda ces jeux : c'est celle qu'a suivie Pindare dans la troisième Olympionique :

Αἰτωλὸς ἀνήρ ἐφέθεν  
 Ἄμφι κόμαισι βάλλει γλαυκίχροα κόσμον ἑλαίας, τάν ποτε  
 Ἴστρου ἀπὸ σκιαρῶν παγῶν ἐνεικεν  
 Ἄμφιτρωνιάδας.  
 Μνῆμα τῶν Οὐλυμπία κάλλιστον ἀέθλων.

Cette couronne paraît avoir amusé Aristophane, qui, dans le *Plutus*, v. 581, fait dire à la Pauvreté :

Ὁ Ζεὺς δῆπου πένεται, καὶ τοῦτ' ἤδη φανερῶς σε διδάσσω.  
 Εἰ γὰρ ἐπλούτει, πῶς ἂν ποιῶν τὸν Οὐλυμπικὸν αὐτὸς ἀγῶνα,  
 Ἵνα τοὺς Ἑλληνας ἅπαντας ἀεὶ δι' Ἴστους πέμπτου ξυναγείρει,  
 Ἀνακῆρυττεν τῶν ἀθλητῶν τοὺς νικῶντας στεφανῶσας ·  
 Κοτίνου σταφάνη ;

Hérodote, l. VIII, c. 26, rapporte que « Xerxès ayant interrogé des transfuges sur ce que faisaient les Grecs, ils lui répondirent qu'ils célébraient les jeux à Olympie : il leur demanda quel était le prix pour lequel ils combattaient, ceux-ci répondirent qu'on leur donnait une couronne d'olivier. « Quels hommes, dit un des guerriers présents, que ceux qui combattent non pas pour la richesse, mais pour l'honneur (ἀρετή). »

(23) La couronne de persil était celle des jeux isthmiques. Diod., de Sicile, l. XVI, c. 79, p. 142, t. 2 de l'éd. de Wesseling : « Toutes les troupes criant qu'il fallait marcher aux Barbares, Timoléon rencontra par hasard des bêtes de somme chargées de persil pour les couchettes ; il dit qu'il acceptait ce présage de la victoire. Car la couronne isthmiaque est tressée avec du persil. » Le scholiaste de Nicandre, sur le vers 605 de l'Aléxipharmaque, dit que, plus tard, elle fut de pin : il est d'accord en cela avec Élien, *De la nature des Animaux*, l. VI, 1.

Au reste, cette couronne était celle des jeux néméens incontestablement, et peu importait à Josèphe à qui elle appartenait pourvu que ce fût à quelqu'un.

Le poète Archias a résumé ainsi les quatre jeux célèbres de la Grèce dans la première épigramme de l'anthologie :

Τέσσαρες εἰσιν Ἀγῶνες ἀν' Ἑλλάδα · τέσσαρες ἱροί ·  
 Οἱ δύο μὲν θνητῶν, οἱ δύο δ' ἀθανάτων ·  
 Ζηνὸς, Ἀητοῖδαο, Παλαίμονος, Ἀρχεμόροιο ·  
 Ἰᾶθλα δὲ τῶν, Κότινος, Μῆλα, Σέλινα, Πίτυς.

Voir Pausanias, *In arcaditis*, c. 48.

(24) Ἀνακέρυξις est le terme propre pour désigner le vainqueur des jeux: le passage cité d'Aristophane, dans le *Plutus*, en fait foi :

Ἀνεκέρυττεν τῶν ἀθλητῶν τοὺς νικῶντας στεφανῶσας  
Κοτίνου στεφάνῳ.

(25) Ἀμέλει. J'ai rendu cette conjonction par, par la raison qui fait. Les mots qui transmettent l'enchaînement des idées sont difficiles à faire passer d'une langue dans l'autre. M. Coray, sur le ch. 31 de la *Vie de Pompée*, a traité avec étendue la fonction de ce terme dans le discours; je donnerai d'autres exemples; Platon, dans le *Phédon*: « N'attribuons-nous pas à la race des loups et des éperviers ceux qui ont préféré les injustices, les tyrannies et les pillages; ou dans quels autres dirons-nous que leurs âmes sont allées? » Ἀμέλει εἰς τὰ τοιαῦτα. » Par la même raison, dans le corps de ceux-ci. » Lucien, *Nigrinus*, 26: Il annonçait que l'homme qui professait le mépris des richesses devait se mettre au-dessus de tous les moyens de fortune: « Ἀμέλει καὶ πράττων ταῦτα διετέλει. » Par cette raison, il a persévéré dans la pratique de la pauvreté.

*In Vitarum acutione*, 7: « Ἦν θυρωρεῖν αὐτὸν ἐπιστήσης πολὺ πιστότερῳ χρήσῃ τῶν κυνῶν, ἀμέλει κύων αὐτῷ καὶ τοῦνομα. » C'est pourquoi on le nomme Chien.

(26) A défaut de manuscrits, je propose ce qui suit. Sur la confusion d'époques commise en rapprochant Eléazar d'Aristobule, voir Dahne dans l'ouvrage déjà cité tome II, p. 79.

(27) Cette opinion absurde a été combattue par Aristote dans le traité *De Generat. animal.*, l. III, c. 6; elle a été répétée par Élien, l. II, c. 55, *De la nature des Animaux*: « Ὁ γαλεὸς ὠδίνει διὰ τοῦ στόματος ἐν τῇ θαλάττῃ. » Cependant, dans le même livre IX, 65, il le met en doute. « Οὐ στόματι τίχταιν τὸν γαλεὸν ἐνιοὶ λέγουσιν, ἀλλὰ δαίσαντά τι τὰ σκυλάκια καταπίνειν καὶ ἀποκρύπτειν, εἶτα ζῶντα αὐθις ἀναιεῖν. » « Quelques auteurs disent qu'il est faux que la belette engendre par la bouche, mais que, lorsque ses petits sont effrayés, elle les reçoit dans sa bouche, et les y cache pour les revomir ensuite vivants. »

La belette était un animal immonde pour les initiés aux mystères d'Éleusis; par le même préjugé, les initiés, dit le même Élien au chapitre ci-dessus mentionné, ne mangeraient pour rien de la belette; ce n'est pas, disent-ils, un mets exempt de souillure (καθαρὸν ἄψον), parce qu'elle engendre par la bouche. »

(28) Je lis προυλάξει au lieu de παραυλάξει ; cette correction me semble justifiée par le mot φυσικῶς, que Gfrörer, qui a traduit toute cette citation dans le second vol. de l'*Urchristenthum*, p. 104, rend fausement par *Wie es recht ist* : il est évidemment question ici du sens naturel opposé au sens métaphorique. Φυσικῶς conserve donc sa véritable acception, et ce n'est pas sur lui que peut porter le changement à faire ; on lit plus bas : Φυσικῶς διαθέσεις dans le même sens.

(29) Valckenaer, qui a laissé en mourant une Dissertation du plus grand mérite sur Aristobule, juif d'Alexandrie, imprimée à Leyde en 1806, par les soins de M. Jean Luzac son élève et son successeur, a fait sur ce passage la note que je vais copier p. 69 : « Ἡ νοῦντας pulcre intelligentes opponuntur τοῖς μὴ μετέχουσι δυνάμει καὶ συνέσει, ἀλλὰ τῶ γραπτῶ μόνον προκειμένοις. Illis qui non sunt participes intelligentiæ potentis (durissima quævis perrumpere) sed qui adherent tenaciter verbis scriptis quibus οὐ φαίνεται μεγαλιόν τι διασαφῶν nihil magnificentum narrare videtur Moyses. » Je crois qu'il est uniquement question du sens figuré opposé au sens littéral. Je ne borne pas là tout le sens de cette phrase ; je crois qu'Aristobule veut dire aussi que les grandes théories des philosophes, les nobles pensées des poètes, ont été dérobées par eux à Moïse : ce qui est une supposition plus que hasardée, mais très-répandue chez les premiers chrétiens et fortement défendue par Eusèbe.

Origène contre Celse, l. iv, 12 :

« Il suffit de remarquer que Moïse et les autres prophètes, étant plus anciens que les écrivains grecs, n'ont pas pu prendre d'eux ce qu'ils ont dit sur la conflagration de l'univers ; mais, en faisant attention à l'ordre de succession des temps, on est beaucoup plus fondé à dire que ces derniers, ayant entendu par hasard, et sans remonter à la source, leurs prophéties, ont supposé, d'après certaines périodes, des événements pareils. »

(30) Ἀφορμὰς εἰληφότες. Valckenaer, à la page 65 de la même Dissertation, a fait une longue note sur cette construction ἀφορμὰς δίδοναι, λαμβάνειν, pour donner la matière d'un écrit ou la prendre. Il a cité de nombreux exemples à l'appui de cette locution prise dans les meilleurs auteurs.

(31) Ἀποσταλῆς φησὶν ὁ κύριος τὴν χεῖρά μου καὶ ποτάξω τοὺς αἰγυπτίους. Valckenaer fait observer que cette locution est différente dans les

Septante, *Exod.* III, 20. On y lit : Καὶ ἐτείνας τὴν χεῖρά μου πατάξω τοὺς αἰγυπτίους. Il convient qu'ἀποσταλῶ se rapproche plus de l'hébreu, mais qu'en général les Septante rendent ce verbe par ἐτείνας.

(32) Le défaut d'observation de cette valeur du mot χεῖρ pour *armée*, dont il y a, cependant, de fréquents exemples dans les historiens grecs, a causé une prétendue correction ou une interprétation fautive et forcée d'un vers de Sophocle dans le *Philoctète*, 320 de Bothe, 325 des autres :

Θυμῷ γένοιτο χεῖρα πληρῶσαι ποτε  
 Ἴν' αἱ Μυκῆναι γνοῖεν, ἢ Σπάρτη θ' ὅτι  
 Χ' ἢ Σκυροσ ἀνδρῶν ἀλκίμων μήτηρ ἔφυ.

Ce qui veut dire : « Qu'en aide à mon ressentiment le Ciel m'accorde » de recruter un jour une armée, pour faire sentir à Mycène et à Sparte » que Scyros donne aussi de valeureux guerriers. » Au lieu de cela, Brunck a changé les noms de cas : « Θυμὸν γένοιτο χεῖρι πληρῶσαι. » Θυμὸν πληρῶσαι, pour *satisfaire son désir*, est très-bon grec, mais χεῖρι, cas instrumental, fait ici un pléonasme ou un mauvais effet; d'ailleurs, ce n'est pas la leçon des manuscrits unanimes entre eux. Porson approuve, cependant, cette correction, *In Appendice ad Toupii emend. in Suidam*, p. 471. Bothe, au contraire, la blâme hautement, et lit Θυμοῦ χεῖρα par catachrèse : *La main du ressentiment pour le ressentiment*. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'exemples d'une semblable catachrèse. Je préfère la métaphore si commune de χεῖρ pour *armée* : quant à πληρῶσαι, *recruter*, c'est le mot propre, qui s'applique aussi bien à l'armée de terre qu'à celle de mer, pour laquelle les exemples abondent.

(33) Valckenaer sur Aristobule, p. 72, a rapproché de ce passage les plagiat qu'en a faits, sans nommer celui dont il empruntait les paroles, St-Clément d'Alexandrie, vi<sup>e</sup> *Des Stromates*, p. 755 et 756, qui sont textuellement les mêmes. Il en conclut que si nous avions l'ouvrage entier d'Aristobule ou de plus longues citations que celles qu'en a faites Eusèbe, nous restituerions à leur véritable auteur un plus grand nombre de pages du stromatiste. C'est une preuve qui naît à l'appui de la sincérité d'Eusèbe dans ses citations.

La même descente de Dieu sur le mont Sinai a été expliquée de même par Origène contre Celse, l. iv, c. 12.

« Si les paroles du Prophète nous représentent Dieu descendant, lui

» qui dit également est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre; c'est  
 » en langage figuré. Dieu descend de sa sublimité propre et de sa gran-  
 » deur, lorsqu'il gouverne les destinées de l'homme, jusqu'à leurs plus  
 » petits détails. Et de même que dans le langage habituel, nous disons que  
 » les maîtres s'abaissent à la portée des enfants, que les sages consommés  
 » descendent, pour s'accommoder à l'intelligence des jeunes gens qui com-  
 » mencent les études de philosophie; ce n'est pas qu'il descendent corpo-  
 » rellement: il en est de même de Dieu que les saintes écritures nous  
 » peignent descendant: c'est par une conception analogue à celle dont  
 » nous faisons usage dans le langage habituel. »

Au vi<sup>e</sup> livre chap. 64, le même auteur dit: « Si quelques expressions  
 » nous montrent Dieu en mouvement comme celles-ci, ils entendirent  
 » Dieu qui se promenait, au soir, dans le Paradis; on doit l'entendre comme  
 » si ces pécheurs se figuraient que Dieu se promenait. Il en est de même  
 » lorsque les saintes écritures parlent du sommeil, de la colère et autres  
 » choses semblables de Dieu, etc. »

(34) Τὸ δὲ ἕτερον τῶν ἐν ἔξει τάγμα.

L'opposition de τὸ ἐν ἔξει τάγμα avec πληθὺς, lui a fourni le sens que  
 je lui ai donné, que je ne vois indiqué nulle part: il ne me paraît pas  
 douteux; quoique Vigier ait traduit tout autrement, mais d'une manière  
 que rien ne justifie dans le grec: *Quorum mens esset virtusque con-*  
*stantior*. On peut douter de l'exactitude de ma traduction: mais on ne  
 peut pas douter de l'infidélité de la sienne.

(35) Καὶ μνήμης ἀλήστου τούτους ἐξέλωσαν.

Je supporte difficilement cette forme ionienne de l'adjectif *ἀλαστος* fort  
 usité dans la langue attique tant ici qu'à la p. 384, A 10. Τῶν πεπονή-  
 των ἀλήστους συμφορὰς.

Euripide Troades, 1222:

Ὁμοὶ δῆτα σῶν ἀλάστων κακῶν!

*Etymol. magnus*, p. 57, *In voce*:

Ἄλαστον· πένθος ἄλαστον καὶ ἀλαστα κακὰ, ἀνεπίλεστα τινα ὄντα.

Enfin, la belle correction de Porson à la lettre d'Anaximène dans Dio-  
 gène Laërce, II, 5:

Οἱ δὲ Δίακιός παιδες ἀλαστα κακὰ ἐρδουσι.

Le texte porte ἄλλοις τὰ κακὰ, Valckenaer avait tenté la correction de ce mot, mais sans succès, sur Hérodote, l. III, 139.

On lit la correction de Porson dans la note au vers 44 de *La Médée*, Sophocle, Œdipe à Colone, v. 538, ἴκαθον ἄλαστο' ἔχειν.

Le même, *ibidem*, v. 1671 :

Ἔστιν νῶϊν δὴ πατὴρς ἱμυτον  
Ἄλαστον αἶμα δυσμόροι στανέζειν.

Il faut donc μνήνης ἀλάστου et ἀλάστους συμφοράς.

(36) Δείγματός αὐτὸ μόνον ἔνεκα.

Αὐτὸ μόνον veut dire uniquement, simplement ; dans le seul but de montrer. Lucien, *In Somnio*, 9 : Οὐδὲν ἔτι μὴ ἐργάτης ἔση, οὔτε φίλοις ἐπιδεικνύσιμος, οὔτε ἐχθροῖς φοβερός, οὔτε τοῖς πολίταις ζηλωτός ἀλλὰ αὐτὸ μόνον ἐργάτης, ce qui rend la même idée que οὐδὲν ἔτι μὴ ἐργάτης qu'on lit ci-dessus.

Hezych. au mot πεσσά :

Ἐν τῇ πατταία αὐτὸ μόνον ψήφους μετακινουῖσι.

« Les joueurs ne font que remuer les dés (sans les jeter). »

Eusèbe, *Démonstrat. évang.*, l. III, p. 85 de B. Etienne : Αὐτὸ μόνον τὸ θύσαι ne faire qu'immoler.

Je dois en partie cette remarque à Abresch., *Dilucidat. Thucydideæ*, l. I, 57. J'ajouterai deux exemples pris dans Philon le Juif qui tous les deux appartiennent au *Traité de la vie contemplative* ; Paris, 896, 479 de Mangey : Τὰς προμετωπίδους αὐτὸ μόνον ἐξ ἄκρων εἰς ἐπανίσωσιν καὶ γραμμῆς κυκλωτέρους ἠκριθωμένοι σχῆμα.

P. 898, 480, de Mangey : Οὐκ ἀνδρῶν ἐπὶ γυναιξίν ἐπιμανέντων, ἢ γυναικῶν ἀνδράσιν αὐτὸ μόνον, (ἐπιτελοῦνται γὰρ αἱ ἐπιθυμίαι αὐται νόμῳ φύσεως), ἀλλὰ ἀνδρῶν ἄρσεσιν, ἡλικία μόνον διαφέρουσι.

J'en pourrais citer encore d'autres du même auteur.

(37) Quant au verbe ἀλείφω dans le sens d'exciter, encourager ; προτρέπειν, παρακαλεῖσθαι, c'est une expression tirée des habitudes du Stade où les Athlètes se frottaient d'huile avant la lutte, et Philon fait un usage fréquent de cette métaphore.



Dans son *Traité des fugitifs*, p. 454, 549 de Mangey: « Μὴ αὐστηρόν τε καὶ μογοτικὸν βίον ἐπιτηδεύσης· ἀναρεθίσαι γὰρ τὸν ἀντίπαλον καὶ βαρύτερον ἔχθρὸν ἀλείψαι κατὰ σεαυτοῦ. » Dans le 1<sup>er</sup> *Traité des lois spéciales*, p. 780, 303, de M.: « Ἄ ἐκμισυζήμετος ὁ ἱερώτατος Μωυσης ἕως ἀλλότρια καὶ ἔχθρὰ πολιτείας ἀνεπιλήπτου καὶ προτρέποντα καὶ ἀλείφοντα πρὸς τὰ αἰσχίστα τῶν ἐπιτηδευμάτων, ἀνὰ κράτος ἀπέπειν ἀδελφῇ συνέρχασθαι. »

P. 782, 306 de M.: « Ὁ παιδευστικὸς τοὺς νέους ὠραίζων, καὶ τὸ τῆς ἐκμῆς ἄθος ἐκθελόνων, (ὁ πρὸς ἀκλήν καὶ βίωμην ἀλείφειν ἀρμόττον ἦν) κακοῦ τρόπον γιωργοῦ, τὰς μὲν βαθυμίας καὶ εὐδαρπούς ἀρούρας χειροπέειν ἐξ, K. T. A. »

P. 784, 308, de M.: « Ἡ κόρη παραβέβηκεν ἀπὸ τῶν ἐπιτυχῶσι, τὴν δὲ ἔβραν ὅσπερ τι ὄνιον ἐπ' ἀγορᾶς πιπράσκουσα, ἐπὶ μὲν θήρα τῶν νέων ἕκαστα καὶ λέγει καὶ πράττει· τοὺς δ' ἔρασταὶ ἀλείφει κατ' ἀλλήλων, αἰσχιστον ἄθλον, ἀπὸ τῆς προτιθείσας τοῖς τὸ πλείον εἰσενιγεῦσι. »

Ces manières de s'exprimer ont trouvé de nombreux imitateurs dans les écrivains ecclésiastiques; St-Chrysostôme sur le dernier chap. de la deuxième épître de St-Paul aux Corinthiens: « Τὴν βαθυμίαν ἐκαπέται πᾶσαν ἢ θλίψις καὶ πρὸς ὑπομονὴν ἀλείφει. »

Il répète la même pensée à peu près dans les mêmes termes dans le neuvième discours sur l'épître aux Romains.

St-Grégoire de Nazianze dans le Sermon sur les Machabées, p. 294, parlant de leur mère: « Τί οὐ λέγουσα; τί οὐ πράττουσα τῶν πρὸς νίκην ἐκαλιφόντων; »

Procopé de Gaze sur Isaïe, c. 26, p. 335, édit. de Courtier: « Τούτους ἐκαλιφῶν τὸ τοῦ θεοῦ πρόσωπον ἐπιστάγεται λέγων· εἰσελθε εἰς τὰ ταμιεῖά σου. »

St-Jean Damascène, l. iv, c. 17, *De fide Orthodoxa*: « Τὰ τῶν ἀγίων ἀνδρῶν ἀνδραγαθήματα ἐκαλιφοντα ἡμεῖς πρὸς ἀνδρείαν καὶ ζῆλον καὶ μίμησιν τῆς αὐτῶν ἀρετῆς, καὶ δόξαν θεοῦ. »

(38) On a lieu de s'étonner que Philon fasse remonter à Moÿse l'institution des Esséniens dont on ne voit pas de trace dans le Pentateuque: il est bien vrai que Pline, dans une citation qui va suivre, leur donne des milliers d'années d'existence; que Théophraste cité par Porphyre, *De abstinentia*, l. 11, c. 26, en parle sous le nom commun de Juifs; car ce qu'il dit ne peut s'appliquer qu'à eux: savoir, « Qu'ils s'abstiennent

de manger la chair des victimes qu'ils brûlent entièrement pendant la nuit, de peur que le soleil (καρόπτης) n'en soit témoin.» On est donc fondé à croire que leur existence, pour s'être ainsi fait jour parmi les Payens, à une époque aussi ancienne que Théophraste, date de bien des années avant la naissance de N.-S. On a demandé comment il se fait que les apôtres n'aient rien dit qui s'y rapporte : la réponse me paraît simple : les Esséniens chez les Juifs, comme les moines chrétiens, ne sont qu'une classe exceptionnelle, qui ajoute aux préceptes généraux et obligatoires de la religion, des pratiques pieuses qui tiennent à une exaltation d'esprit qu'il n'est donné qu'à un petit nombre d'accepter, et qui troubleraient même la société chrétienne si elle prenait trop d'extension. J.-C. a indiqué cette classe en parlant de ceux qui pour gagner le ciel se font eunuques. Mais posant les bases du christianisme auquel tous les hommes sont appelés, il n'a pu faire un devoir de ces pratiques excentriques qui se greffent d'elles-mêmes sur le tronc robuste des diverses religions. Philon dit 10,000 μυρρίους, mais c'est un nombre bien vague.

Pline, l. v, *Natur. histor.*, c. 17, décrit en peu de mots cette existence des Esséniens, telle que les couvents des temps modernes en donnent l'exemple : « Gens sola et in toto orbe præter cæteras mira, sine ulla fæmina, omni venere abdicata, sine pecunia, sociâ palmarum, in diem ex æquo convenarum turba renascitur, large frequentantibus quos vita fessos ad mores eorum fortunæ fluctus agitat. Ita per sæculorum millia (incredibile dictu) gens æterna est in qua nemo nascitur. »

(39) J'ai substitué ἢ à καί, car il est faux de dire que la gymnastique offre moins d'avantages pour le corps que les travaux sédentaires des Cénobites : c'est le contraire qu'a voulu dire notre auteur.

(39) Ἡ ἐν Παλαιστίνῃ Συρία est remplacé dans le texte de Philon, au Traité Περὶ τοῦ πάντα σπουδαῖον εἶναι ἐλεύθερον ; p. 876 de Paris ; 457 de M., Ἡ Παλαιστίνη καὶ Συρία.

(40) Οὐκ ἄγονος ; le texte de Philon porte Οὐκ ἄμοιρός, n'est pas sans prendre sa part de vertu.

(41) Προσβολὴ ἀνάτος.

On trouve dans Plutarque un emploi pareil du même mot καὶ τῇ προσ-

βολῆ τὰ τοιαῦτα καταβόσκασθαι κάθε τοὺς ἀνθρώπους οἰοῦνται; c'est au VIII<sup>e</sup> tome, p. 666, de Reiske. Le même *Plutarch.*, tome VI, p. 157, de R. : « Ἡ προσβολὴ δεισιδαιμονίας. » *Ibidem*, p. 494 : « Αἱ ἀνόμωλοι προσβολαὶ καὶ διατάσεις τοῦ πνεύματος. » *Ibid.*, p. 64 : « Τῶ δεισιδαιμονι ἀβυστία πᾶσα καὶ πληγαὶ θεοῦ καὶ προσβολαὶ δαίμονος λέγονται.

41/4 (42) Ἀποδοκομπούμενοι; la valeur de ce mot a été savamment exposée par Ruhnkentius, *Ad timæi glossas*, p. 40, et par Wyttenbach, *Ad Plutarch. de Discrimine adulatoris et amici*, p. 543. Ce terme se retrouve plus bas dans le *Fragment de Philon sur la providence*, p. 394.

(43) Ce livre est intitulé dans les œuvres de Philon *De la Cosmogonie de Moïse*.

(44) Τοῦ μὲν γὰρ γεγονότος ἐπιμαλίσθαι τὸν κατέρα καὶ ποιητὴν αἰρεῖ λόγος.

Cette formule αἰρεῖ λόγος, pour dire la raison prouve invinciblement, a été souvent méconnue et par conséquent altérée dans les manuscrits.

Euripiδῆ, *Phéniciennes*, v. 514 :

Πᾶν γὰρ ἔχει λόγος

\*Ο καὶ σίδηρος πολεμίων δράσειεν ἄν.

Je serais tenté de lire \*Ο κ' οὐ σίδηρος πολεμίων δράσειεν ἄν, si ce vers n'avait pas été cité comme nous le lisons dans Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, § 14; *Thémist.*, *Or.*, II, p. 37; *Or.*, 16 p. 207.

Eschine contre Ctésiphon, p. 447, de Reiske :

\*Ἐκινεύσας ἀληθῆς εἶναι ὅτι ἄν αὐτὸς ὁ λογισμὸς αἰρεῖ.

Plutarch. contre les Stoïciens, § 24, p. 33, tome XIV de Hutten, t. X, p. 414, de Reiske :

\*Ο πολλὰκις αἰρεῖ λόγος ἀντὶ τοῦ μὴ ἀγαθοῦ προέσθαι.

Polyb., I, VI, 5 :

\*Ὅταν διὰ κατακλισημὸς φορὰ γένηται τοῦ τῶν ἀνθρώπων γένους, οἷας ἤδη γεγονέναι παρελήφαμεν, καὶ πάλιν πολλὰκις εἶσθαι ὁ λόγος αἰρεῖ.

Justin mariég. 1<sup>re</sup> apol., 2<sup>o</sup> § 4: ὑμέτερον δὲ, ὡς αἰρεῖ λόγος, ἀκούστας, ἀγαθοῦς εὐρίσκεισθαι κριτάς.

Dans Origène contre Celse, liv. v, p. 605 :

Ὅρα εἰ μὴ ὁ λόγος αἰρεῖ μακρὰν μὲν χαίρειν εἰπεῖν τοῖς γεγραμμένοις.

Le texte porte ἐρεῖ.

Le même, *ibid.*, l. vii, p. 697 :

Ὁ λόγος δὴ αἰρεῖ φαῦλ' ἄττα νομίζουσιν εἶναι τὰ τοιαῦτα.

Eusèbe, *Prép. évang.*, l. iii, c. 15 :

Τίσιν αἰρεῖ λόγος παιθεῖσθαι; le texte porte ἐρεῖ.

Platon, 2<sup>e</sup> des Lois, p. 580 de Ficin; 665 de H. Etienne, cite par Eusèbe, *Prép. évang.*, l. xii, c. 31 :

Νομοθέτης δὲ οὗ τι καὶ μακρὸν ὄραλος εἰ καὶ μὴ τοῦτο ἦν οὕτως ἔχον, ὡς καὶ νῦν αὐτὸ ἤρηχ' ὁ λόγος ἔχειν.....

Voir Wyttenbach, *Ad Plutarch. de sera numbris vindicta*, p. 8 de notes.

Enfin, ici ces exemples suffisent pour confirmer l'emploi et la signification de cette formule et justifier les corrections qui l'ont rétablie où elle était altérée.

(45) Οὐκ ἀπὸ σκοποῦ τὴν γένεσιν ἀνέγραψεν αὐτοῦ, μᾶλλον σεμνῶς θεολογήσας; cet emploi du verbe ἀναγράφειν, *intituler*, se retrouve ailleurs dans Philon, *Περὶ ἀποικίας*, p. 390, de Paris, 438, M.

Παγκάλως ὁ ἱεροφάντης μίαν τῆς νομοθεσίας ἔλην ἱερὰν βίβλον, ἔξαγωγὴν ἀνέγραψεν, οἰκίον ὄνομα εὐράμενος τοῖς περιεχομένοις χρησμοῖς.

*De vita Mosis*, l<sup>o</sup> 111<sup>o</sup>, p. 694, P.; 477, M.: Ἐν Ἀριστίων τοῖς γεννησιωτάτοις ἀνεγράφησαν.

(46) Au lieu d'ἐπισκομάζει, il faut lire ἐπισκομᾶζει.

(47) Ἦς ὁπαδὸς ἀρετῆ καὶ φιλανθρωπία. Vigier, dans une savante note, a prouvé par des exemples empruntés à Thucydide que ἀρετῆ, ici comme dans l'auteur attique, ne veut dire que la bonté, l'aménité.

(48) Κηραίνει γένος τὸ κλειστόν ἀνθρώπων; Philon emploie ce verbe dans une comparaison différente, mais qui donne un sens pareil. Dans la

*Vie de Moïse*, liv. III, p. 167, M.; p. 684, Paris: Ὀρχηστῶν ἐπιδειξέει περὶ θεοῦ κηραίνουσι καὶ δυσθανετούσων οἱ θεατρομανοῦντες.

(49) Ἐπιφανέντα δὲ ὑποστάλλει δευτερεῖοις ἀθλῶν ἀρκούμενα. Philon aime les métaphores empruntées aux usages des Athlètes. Les δευτερεῖα ἀθλῶν sont accordés aux concurrents qui n'avaient pas obtenu une victoire complète. Dans les jeux que l'orateur Lycurgue avait institués en l'honneur de Neptune, nous voyons trois prix successifs.

Plutarq., *In vitis decem oratorum*, tom. IX, p. 348, de Reiske: Τοῦ Ποσειδῶνος ἀγῶνα ποιεῖν ἐν Παιραιῖ κυκλίαν χορῶν οὐκ ἴλαττον τριῶν, τοῖς νικῶσι δίδουσαι μὲν οὐκ ἴλαττον ἢ δέκα μνας, τοῖς δὲ δευτέροις δατῶν, ἕξ δὲ τοῖς τρίτοις κριθείσιν.

Voici des passages de Philon où la même métaphore est employée, *De monarchia*, initio, p. 813, de Paris; 214, de Mangey: Καθάπερ αἰσθησις ὑποδιάκονος νοῦ γίγνεται, τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ οἱ αἰσθητοὶ (θεοὶ) πάντες ὑπερέται τοῦ νοητοῦ συνέστησαν, ἀγαπήσαντες εἰ δευτερείων ἐφιζονται.

*Ibidem*, p. 818, 217: Λογισμὸς ἀπὸ τῆς γῆς ἄνω μετέωρος ἀρθεὶς αἰθεροβατεῖ καὶ συμπεριπολῶν ἡλίω καὶ σελήνῃ καὶ τῷ σύμπαντι οὐρανῷ, τάκει πάντα γλιχόμενος ἰδεῖν ἀμυδροτέραις χρῆται ταῖς προσβολαῖς, ἀκράτου καὶ πολλοῦ φέγγους ἐκχεομένου, ὡς τὸ τῆς ψυχῆς ὄμμα σκοτοδινηῶν ταῖς μαρμαρυγαῖς. Ἄλλ' οὐ διὰ τοῦτο προκαμὸν ἀπαγορεύει, γνῶμη δὲ ἀητήτη· πρὸς τὴν ἐνδοχομένην θέαν ἵεται, καθάπερ ἐν ἀθλοῖς δευτερείων μεταποιοῦμενος, ἐπειδὴ τῶν πρώτων ἐσφάλη.

Περὶ τῆς ἀποικίας, p. 413, de Paris; 461, de Mangey:

Ὅταν ἐπὶ τὸ δευτερεῖον ἔρμα τοῦ βασιλείου νοῦ δοκῶντος ἐνέρχεται Φαραὸν, τὸν αἰγυπτιακὸν πάλιν ἰδρύεται τύπον· ἀλλήλιος δὲ ἐνομιζόμενος ἐνδοξότερος εἶναι βασιλεύς, δε τῷ προηγουμένῳ τῶν ἀρμάτων ἐποχεῖται· τὸ γὰρ ἐν μὴ καλοῖς διαπρέπειν, ἐπιφανέστατον αἴσχος, ὡς τὸ φέρεσθαι τὰ ἐν τούτοις δευτερεῖα, κουφέταρον κακόν.

Herodianus, *In vita maximini*, parlant de Carthage, l. VII, 6, 6:

Ἡ γούν πόλις ἐκείνη καὶ δυνάμει χρημάτων καὶ πλήθει τῶν κατοικούντων, καὶ μεγέθει μόνης Ρώμης ἀπολείπεται, φιλονεικοῦσα πρὸς τὴν ἐν Αἴγυπτῳ Ἀλεξάνδρου πόλιν, περὶ δευτερείων.

(50) Καὶ ταῦτα παρευμερούμενον ἐπ' αὐτῶν ἐνθροπον ὄντα. Cette construction est remarquable comme l'une de celles en petit nombre où

L'accusatif est employé pour le cas absolu, c'est-à-dire indépendant de toute construction.

(51) Φθάσαι μὴ δυνηθέντες, dans le sens de pénétrer, se lit dans Grég. Naz. : Κἄν μέχρι τρίτου, κατὰ Παῦλον, οὐρανοῦ φθάσης.

(52) Sur Πορισμός. Μηδὲν πάποτε τῶν εἰς πορισμὸν ἐπιτηδεύσαντες. St-Paul, 1<sup>re</sup> à Timothée, c. 6, §§ 5 et 6 : Νομίζονται πορισμὸν εἶναι τὴν εὐσέβειαν. Ἔστι δὲ πορισμὸς μέγας ἡ εὐσέβεια μετ' αὐταρκείας.

(53) Ἐνθα φόνου τε λιμοῖ τε καὶ ἄλλων ἔθνεα καρῶν. J'ai suivi l'orthographe du manuscrit 468 qui remplace κηρῶν par καρῶν. Le dorisme devait prévaloir dans un vers d'Empédocle à qui Synésius l'attribue dans son Traité intitulé Αἰγύπτιος ἢ περὶ προνοίας, au commencement; où il le cite avec des variantes et l'accession d'un second vers : les voici :

Ἐνθα φόνου τε κότος τε καὶ ἄλλων ἔθνεα καρῶν.

Ἄτης ἐν λιμῶνι κατὰ σκότον ἠλάσκουσι.

(54) La construction de la phrase et le récit historique sont également altérés, les manuscrits donnent ἐπὶ au lieu d'ἐπαί et πρόσθεν δὲ au lieu de πρόσθετος; j'adopte la première et je rejette la deuxième variante; j'ai séparé χορηγὸς d'ἀπήνητος pour l'unir à χειρῶν, dont Vigier semble dans sa traduction avoir fait χειρῶν, par l'embarras que lui donnait ce comparatif qui n'a point de correspondant : οἶδα ἑφηκα ἑμαυτὸν, est remplacé dans le manuscrit 466 par οἶδα, ἑφη, κάμαυτὸν, que propose Vigier et qu'on doit adopter.

Quant au récit, son altération tient à ce qu'il attribue à Polycrate une vision qu'avait eu sa fille (voir Hérodote, l. III, 124), et à ce qu'il le fait périr par l'ordre du grand roi, tandis que c'est le satrape Oroates seul qui le fit crucifier. Mais ce changement de personnes ne porte aucun préjudice au raisonnement du philosophe.

(55) J'ai dû ajouter le nom de Denys qui est omis dans l'original, car les historiens de Sicile ne retracent pas la vie de Polycrate.

(56) Les relations de la guerre sacrée, liée si intimement à l'histoire de Philippe roi de Macédoine, ne nous sont parvenues que d'une manière

incomplète. Les historiens contemporains ou qui ont suivi cette époque ont péri. Diodore de Sicile nous en a conservé un maigre abrégé dans le XVI<sup>e</sup> liv., c. 23 et suivants de sa bibliothèque. Les faits y sont un peu diversement rapportés; cependant la mort des trois chefs de la Phocide est telle que Philon le déclare, sans avoir été simultanée. Après cela on est étonné qu'un écrivain juif ait cru que le Dieu suprême et unique se soit plu à venger les sacrilèges commis contre les Démons qui avaient usurpé son nom.

(57) Sur l'emploi du verbe ἐποδιοκομπίσθαι, voir la note 42 ci-dessus.

(58) Διὰ προμήθειαν ἀρετῆς; je lis en renversant les cas διὰ προμηθείας ἀρετῆν.

(59) Τὰς οὖν τῶν στοιχείων εἰς ἄλληλα μεταβολάς; j'ai traduit par constellations du zodiaque τὰς τῶν στοιχείων, autorisé par le sens de la phrase qui l'exige impérieusement et par les exemples nombreux du même sens donné à ce mot, recueillis par H. de Valois sur le ch. 31 du III<sup>e</sup> livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe où il dit positivement: « Græci signa zodiaci στοιχεῖα appellare solent. » Ce sens appartient aussi en latin au mot *Elementum*. « Hieronymus, *In epist., ad hebendam quæstione quarta*. Omnis hebdomas in sabbatum et in 1<sup>am</sup>, 2<sup>am</sup>, 3<sup>am</sup>, 4<sup>am</sup>, 5<sup>am</sup>, 6<sup>am</sup>, sabbathi dividitur quas ethnici idolorum et elementorum nominibus appellant. » Voir le même Valois sur l'histoire de Théodoret, l. v, c. 39. Toutefois, c'est à tort que Vigier a mis *Elementorum* dans sa traduction et qui nous reporte vers les quatre éléments naturels, et est parfaitement éloigné de l'idée de Philon, v, p. 396, A 11, où les mêmes mots reparaissent. Nous avons déjà rendu ce sens au mot στοιχείων livre I, p. 28 et 33.

Outre les auteurs cités par Valois sur Eusèbe; on peut lire ceux contenus dans les notes répandus dans le *Theophile* d'Antioche, *Ad Autolicum*, de l'édition de Christophe Wolf. Cette locution paraît surtout appartenir aux écrivains chrétiens. Non pas cependant: Philon en est ici une preuve et Diog. de Laërce dans la *Vie de Menedemus*.

(60) ἅλωος (le), Halo.

Aristote, *De Mundo*, c. 4, p. 854, de Duval, donne la description du halo.

« Ἄλωσ μὲν ἐστὶν ἐμφασὶς λαμπρότητος ἀστρῶν περιαιγος · διαφέρει δὲ Ἴριδος ὅτι ἡ μὲν Ἴρις ἐξεναντίας φαίνεται Ἡλίου τε καὶ Σελήνης· ἡ δὲ Ἄλωσ κύκλῳ παντὸς ἀστρῶν. »

« L'*halo* est l'auréole de lumière d'un astre dans son éclat: elle diffère de l'*iris*, en ce que l'*iris* paraît à l'opposé du soleil et de la lune, tandis que l'*halo* environne chaque astre. »

Le Schol. d'Eschyle sur le vers 495 des 7 contre Thèbes : Ἄλωσ ἐστὶ κυρίως ὅταν νέφη περὶ τοῦ Ἡλίου ἐκκαυθέντα λευκὰ φαίνηται, καὶ ὡς ἐν κύκλῳ τοῦ Ἡλίου γένηται.

(61) Θέρους δὲ καταπνεῖσθαι me paraît faire ici un contre-sens manifeste: les portiques tournés au midi ne peuvent pas procurer un vent frais aux promeneurs pendant l'été, il faudrait qu'ils fussent tournés au nord. Mais, évidemment, Philon n'a eu en vue que les portiques tournés au midi, puisqu'il parle de l'utilité dont ils sont pour procurer, par l'ombre du corps projeté sur le sol, la division des heures: il faut donc retrancher θέρους καταπνεῖσθαι. Cependant, l'existence des portiques tournés au nord résulte d'un passage d'Horace, Car. 11, 15, 14:

- « Nulla decempedis
- « Metata privatis opacam
- « Porticus excipiebat Arcton ».

(62) L'usage que les anciens faisaient à la guerre des signaux par le feu remonte à une haute antiquité. Dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, on voit la nouvelle de la prise de Troie annoncée à Clytemnestre de cette manière: l'explication de ce texte d'Eschyle a fourni la matière d'un Mémoire à l'abbé Sallier, qui est contenu dans le tome XIII, p. 400 de ceux de l'Académie des Inscriptions: Rollin, au t. VIII, p. 162 de l'*Histoire ancienne*, en a tenté l'explication d'après Polybe. Vigier renvoie au Traité de J. Lipse, *De Militia romana*, l. v°, Dial. 9; à Lacerda sur l'*Énéide* de Virgile, l. II, 256: « Flammis cum regia puppis extulerat. » Et au sixième livre, v. 518. Alcidas en attribue l'invention à Palamède; Plin, l. VII. c. 5, § 6, à Sinon; ce que Quintus, *Calaber*, l. XIII, v. 25, chante en ces vers:

Δὴ τοῦ ἀρ' αἰθαλόεντα Σίνων ἀνὰ πύρρον δαίρειν  
Δεικνὸς ἀργείοισι πύρρος σίλας.



L'usage de la fumée, pour annoncer pendant le jour les mouvements de troupes, est indiqué par Tite-Live, l. 17, c. 27 : « Inde fuzo, ut convenerat, datum signum. »

Vegetius, *De Re militari*, l. 11, 7, l. 111, 1 : « Per noctem flammis, per diem fumo significant sociis. »

Quintus Curt., l. 7, 2, 7 : « Observabatur ignis noctu, fumus interdiu. »

(63) Ceci a rapport au neuvième chant de l'Odyssée, où l'on voit une description fabuleuse du pays des Cyclopes, dans lequel la terre produit sans semence les graines nutritives, v. 108 :

Οὔτε φτεύουσι χερσὶ φυτόν, οὔτ' ἀρώσων ·  
Ἄλλὰ τὰγ' ἀσπαρτα καὶ ἀνήροτα πάντα φύονται.

Ce sont, simplement, des nomades ou pasteurs dont il a voulu faire la peinture.

(64) Ἡράκλειτος οὐκ ἀπὸ σκοποῦ φησὶν, ὃ γῆ ξηρῆ, ψυχὴ σοφωτάτη καὶ ἀρίστη.

Cette sentence d'Héraclite se trouve répétée dans le *Traité de l'Antre des Nymphes*, de Porphyre, chapitre xi, mais avec une différence qui mérite d'être discutée.

Αὐτός φησι Ἡράκλειτος ξηρὰ ψυχὴ σοφωτάτη.

Plutarque l'invoque plusieurs fois dans la *Vie de Romulus*, § 28 : « Αὐτὴ γὰρ ψυχὴ καὶ ξηρὴ ἀρίστη καθ' Ἡράκλειτον. »

Coray a changé αὐτὴ en αὔη avec raison, mais il croit qu'on doit conserver ξηρὴ, Wesseling, *Miscell. Obs.*, tom. 7, 3<sup>e</sup> partie, p. 42, suivi par Heyne. *Opuscul.*, III, p. 96, l'efface comme une interprétation de αὔη : Coray le conserve à l'exemple de Platon, *Leg.* VI, p. 617, de Ficin; 761, de H. Et. : « Ὀλην αὔην καὶ ξηράν. »

*Timée, Lexicon, Platon.*

Αὔην καὶ ξηράν παρὰλλήλως εἶπεν · ἴσθι καυτόν.

Le second passage de Plutarque est *De defectu Oraculorum*, p. 703, t. VII, de l'édition de Reiske, où on lit αὐτὴ γὰρ ξηρὰ ψυχὴ καθ' Ἡράκλειτον. Cette citation est nécessairement tronquée, à moins qu'on ne la rapporte

à ce qui précède; telle est l'âme sèche suivant Héraclite; ou comme dans le premier Discours, § 6 : *De Esu carniū*, p. 140, t. x, de Reiske, σοφωτάτη, où ce texte a subi une autre altération : « Αὐγῆ ξηρῆ ψυχῆ σοφωτάτη. » Cet αὐγῆ ξηρῆ ψυχῆ σοφωτάτη se retrouve cependant dans Gallien, t. 1, p. 346 de l'éd. de Bâle : « Ὅτι τὰ τῆς ψυχῆς πάθη τοῖς τοῦ σώματος κράσεσι παρίπταται », avec une confirmation assez évidente, au moins telle que l'a lue Gallien. Voici le passage :

« Δυνήσονται λέγειν οἱ τὴν ψυχὴν εἶδος εἶναι τοῦ σώματος ἡγούμενοι, τὴν συμμετρίαν τῆς κράσεως οὐ τὴν ξηρότητα σικνωτέραν αὐτὴν ἐργάζεσθαι· καὶ ταύτῃ διαφανήσουσι τοῖς ἡγούμενοις, ὅσα περὶ ἂν ἡ κράσις γίνεται ξηρότερα, τοσοῦτον καὶ τὴν ψυχὴν ἀποταλείσθαι ξικνωτέραν. Ἄλλ' εἰ καὶ ξηρότητα ξυγχωρήσαιεν ἐναντίαν μὴ εἶναι συνέσεως· εἴς μὴν ὑφ' Ἡρακλείτου ἡγμένοι· καὶ γὰρ οὗτος οὕτως εἶπεν· αὐγῆ ξηρῆ, ψυχῆ σοφωτάτη. Τὴν ξηρότητα πάλιν ἀξίων εἶναι συνέσεως αἰτίαν· (τὸ γὰρ τῆς αὐγῆς ὄνομα τοῦτ' ἐνδείκνυται) καὶ βελτίονα γὰρ δόξαν ταύτην εἶναι νομιστέον, ἐπινοήσαντας καὶ τοὺς ἀστέρους ἀυγοειδαῖς τε ἄμα καὶ ξηροὺς ὄντας, ἄκραν σύνασιν ἔχειν. »

« Ceux qui soutiennent que l'âme est une forme du corps pourront dire » que c'est la parfaite harmonie du mélange, et non la sécheresse, qui » rend l'âme plus intelligente; et, en cela, ils seront tout-à-fait en oppo- » sition avec ceux qui pensent que plus ce mélange est doué de sèche- » resse, plus l'âme devient intelligente; mais s'ils concédaient que la sé- » cheresse n'est pas étrangère à l'intelligence, sur les traces d'Héraclite, » car ce philosophe a dit : αὐγῆ ξηρῆ, ψυχῆ σοφωτάτη, en ramenant de » nouveau la sécheresse comme principe de l'intelligence, car c'est elle » qu'il désigne par le mot αὐγῆ, on pourrait croire que cette opinion dût » prévaloir, puisqu'ils donneront aussi à connaître qu'ils pensent que les » astres, étant étincelants, sont en même temps secs, et qu'ils ont une » suprême intelligence. »

Quel parti prendre dans ce conflit? Nous avons trois leçons : « Οὐ γῆ ξηρῆ, ψυχῆ σοφωτάτη; — Αὐγῆ ψυχῆ σοφωτάτη; — Αὐγῆ ψυχῆ σοφωτάτη. » Deux citations de Jean Stobée, l'une est au Discours III de Trincavello, sous le nom d'Héraclite : « Ἄνθρωπος δόξαν μεθυσθῆ ἀγεται ὑπὸ παιδὸς ἀνήθου, σφαλόμενος, οὐκ ἄπαιων ὄκη βαίνει, ὑγρὴν τὴν ψυχὴν ἔχων· αὐγῆ ψυχῆ σοφωτάτη καὶ ἀρίστη. »

La seconde, Discours XV, sous le nom de Musonius :

« Θεοῖς ἀρκεῖν τοὺς ἀπὸ γῆς καὶ ὕδατος ἀναφερομένους ἀτμούς, ἡμῶς δὲ ὁμοιωτάτην ταύτην προσφέρεισθαι τροφήν ἂν εἴη, τὴν κορυφαίαν καὶ καθαρο

τάτην· οὕτως δ' ἂν καὶ τὴν ψυχὴν ἡμῶν ἐπάρχειν καθαρὰν τε καὶ ξηρὰν, ἔκαστον ἀρίστη καὶ σοφωτάτη, εἰ πᾶν, καθάπερ Ἡρακλείτης δοκεῖ λέγοντι οὕτως αὖ γὰρ, ξηρὴ ψυχὴ σοφωτάτη καὶ ἀρίστη.» Laisant la question indécise car on y trouve αὖ γὰρ et αὖτε, mais, évidemment, αὖτε ne peut se conserver, encore que Gallien l'ait peut-être lu dans son manuscrit, αὖte doit donc lui être préféré. Mais doit-on conserver le pléonasme αὖτε καὶ ξηρὴ, parce que Platon les a réunis? Non, assurément! Héraclite, ἰσοκλεινός, qui ne parlait que par sentences, ne les surchargeait pas de mots inutiles: j'entre donc dans les sentiments de Wesseling et de Heyne, mais non pas pour le passage de Philon, dans lequel l'idée première d'Héraclite a été intervertie. Lorsque ce philosophe attribuait à la sécheresse de l'âme son intelligence, il la considérait intrinsèquement; au lieu que Philon, voulant exalter la supériorité du tempérament de la Grèce sur tous les autres, a dû détourner le sens primitif de cet axiome, fort répandue malgré son absurdité, vers le but qu'il se proposait: toutefois, je ne tiens pas cette solution comme irréfragable, et je ne blâmerai point ceux qui liront avec Wesseling αὖτε ψυχὴ, σοφωτάτη καὶ ἀρίστη.

## ERRATA.

Page	ligne	au lieu de	tous	lisez :	tout.
— 21	— 28	—	sciences	—	sciences.
— 25	— 59	—	en	—	un.
— 28	— 2	—	πολυόφθαμος	—	πολυόφθαμος.
— 38	— 12	—	l'aide	—	à l'aide.
— 46	— 28	—	interterp.	—	interp.
— 51	— 18	—	lorsqu'ell	—	lorsqu'elle.
— 56	— 28	—	ors	—	lors.
— 60	— 51	—	c'es telle	—	c'est elle.
— 68	— 27	—	λευκόφρυον	—	λευκόφρυον.
— 76	— 3	—	leucophryné	—	leucoph.
— 77	— 3	—	honneur	—	honneurs :
— 91	— 2	—	solei	—	soleil.
— 93	— 57	—	Odyssée p.	—	P.
— 98	— 2	—	l orsque	—	lorsque.
— 99	— 28	—	faveur	—	faveurs.
— 113	— 4	—	l'étherin-	—	l'éther in-
— 118	— 12	—	end	—	end.
— 125	— 6	—	ἀλήθεια	—	ἀλήθεια.
— 129	— 50	—	révolution	—	révélation.
— 131	— 4	—	interrogé	—	qui interrogé
— 131	— 50	—	profére	—	proféré.
— 142	— 19	—	tu	—	tous.
— 145	— 15	—	nous sommes	—	nous nous sommes.
— 157	— 28	—	a venir	—	à venir.
— 164	— 10	—	Averronciens,	—	Averronciens (28),
— 164	— 51	—	(28)	—	(29).
— 165	— 10	—	Aborigènes) (29).	—	Aborigènes).
— 165	— 28	—	consulté	—	consulté
— 166	— 8	—	(29)	—	(30).
— 166	— 51	—	(30)	—	(31).
— 171	— 21	—	(31)	—	(32).
— 173	— 5	—	(32)	—	(33).
— 175	— 22	—	recourir	—	recourir.
— 168	— 17	—	sacrifices, Il	—	sacrifices, il
— 182	— 10	—	(33)	—	(34).
— 191	— 10	—	sont	—	sont pas.
— 191	— 11	—	(a)	—	(2).
— 193	— 10	—	je une	—	jeune.
— 200	— 33	—	inexpugnable.	—	inexpugnable (16).
— 204	— 6	—	d'onction,	—	d'onction (17),.
— 204	— 10	—	du	—	du (18).
— 204	— 24	—	magique	—	magiques.
— 215	— 52	—	avaient	—	avait.
— 218	— 4	—	ἄλλοι	—	ἄλλοι.
— 221	— 20	—	autres.	—	autres (10).

Page	ligne	au lieu de	lisez :
222	15	oú	Σύ.
250	2	mourrait	mourait.
252	23	lesquels	lesquelles.
253	4	HAPITRE	CHAPITRE.
258	25	MANER	MANIERE.
240	30	ou	ou.
245	10	pugitat	pugilat.
255	4	par l'instinct,	par (15) l'instinct.
260	54	Sa	La.
269	14	Cariste.	Caryste.
270	25	αντίληψις	έντιληψις.
275	28	Laius?	Laius?
275	36	que	que.
275	57	570.	570. — (5).
277	58	écouvrir	découvrir.
278	14	εμπαριμένη	εμπαριμένη.
285	4	CINQUIEME	SIXIEME.
284	30	tre prises	treprises.
289	3	bardesane,	bardesane (35).
291	15	Brachmanes	Brachmanes (59).
291	33	Magouécens (59),	Magouécens.
292	5	Gélécens,	Gélécens (44).
292	29	φιλόλογος	φιλόλογος.
294	4	rière	extérieure.
294	35	n	na.
296	29	eurs	leurs.
298	15	'il	s'il.
299	21	cause	cause (67).
302	18	laquelle aptivité	laquelle captivité.
302	36	4	45 4.
305	55	(a)	(b).
304	7	Σχηματισμος	Σχηματισμός.
308	21	ίσται	ίσται.
313	12	seulement	seulement (66).
315	24	l'ignorance (66)	l'ignorance.
321	25	et que, déjà	et, déjà
324	55	ητέρειο	intérieur.
345	3	consonnes, muettes	consonnes muettes.
346	30	ave	avec.
352	11	oracles	oracles (22).
355	25	fortune,	fortune (24).
357	29	Denis	Denys.
359	1	59	559.
362	50	pas en	pas ne pas en
362	57	m de	monde.
362	58	ans	dans.
367	24	questions.	questions?
368	58	ce	en.
372	7	(1)	
374	25	(2)	
376	4	(3)	(5).
376	9	(4)	

Page	ligne	au lieu de	(5)	lisez :	(6).
— 378	— 55	—	(3)	—	(6).
— 378	— 56	—	âgés	—	âgés (7).
— 379	— 2	—	(4)	—	(8).
— 379	— 7	—	(5)	—	(9).
— 379	— 29	—	(6)	—	(10).
— 380	— 57	—	(7)	—	(11).
— 380	— 52	—	(8)	—	(12).
— 383	— 40	—	non	—	non (13).
— 383	— 22	—	(9)	—	(14).
— 384	— 2	—	forcée (10).	—	forcée.
— 384	— 25	—	(11)	—	(15).
— 384	— 53	—	(12)	—	(17).
— 385	— 4	—	(13)	—	(18).
— 385	— 27	—	(14)	—	(19).
— 386	— 5	—	(15)	—	(20).
— 387	— 4	—	(16)	—	(21).
— 395	— 24	—	(17), (22)	—	(18), (23).
— 395	— 24	—	(18)	—	(24).
— 396	— 6	—	(20)	—	(25).
— 397	— 4	—	explications	—	explications (26).
— 397	— 43	—	LOI	—	LOIS.
— 398	— 46	—	idolâtre (21);	—	idolâtre;
— 402	— 29	—	(24)	—	(27).
— 404	— 3	—	(25)	—	(28).
— 404	— 15	—	(26)	—	(29).
— 404	— 43	—	(27)	—	(30).
— 404	— 52	—	(28)	—	(31).
— 405	— 6	—	ôta.	—	ôta.
— 405	— 19	—	ôta.	—	ôta.
— 406	— 20	—	(30)	—	(33).
— 406	— 28	—	(31)	—	(34).
— 406	— 56	—	(32)	—	(35).
— 406	— 57	—	(33)	—	(36).
— 407	— 7	—	(34)	—	(37).
— 407	— 9	—	(35)	—	(38).
— 408	— 5	—	(36)	—	(39).
— 408	— 29	—	tendres; mais ils.	—	
— 409	— 25	—	(36)	—	(40).
— 410	— 2	—	(38)	—	(41).
— 410	— 43	—	(39)	—	(42).
— 412	— 53	—	ôta.	—	ôta.
— 415	— 45	—	(40)	—	(43).
— 415	— 52	—	qui l'a changé en	—	qui a changé la ma- tière passible, inanimée, inerte par soi-même, en l'agitant, en la transfor- mant, en l'animant, au.
— 414	— 3	—	prouve	—	prouve (44).
— 415	— 26	—	(42)	—	(45).
— 415	— 9	—	(43)	—	(46).
— 416	— 45	—	(44)	—	(47).
— 416	— 54	—	(45)	—	(48).

— 417 —	Jusqu'à la page 434 les folios doivent porter le chap. xiv.		
— 417 —	56	άντρος	άνθος.
— 417 —	4	(46)	(49).
— 418 —	7	(47)	(50).
— 419 —	22	(48)	(51).
— 419 —	34	(49)	(52).
— 420 —	49	(50)	(53).
— 420 —	27	(51)	(54).
— 421 —	8	(51)	(55).
— 423 —	26	(53)	(56).
— 424 —	33	(54)	(57).
— 424 —	37	(55)	(58).
— 426 —	35	(56)	(59).
— 426 —	46	(57)	(60).
— 426 —	28	(58)	(61).
— 426 —	36	(59)	(62).
— 426 —	26	(60)	(63).
— 421 —	2	(61)	(65).
— 434 —	2	ως	ως
— 458 —	13	θανάσθαι	θανάσθαι.
— 443 —	19	σων-	λων-.
— 443 —	21	ευδαίμονας	ευδ.
— 443 —	22	ευθυμίας	ευθυμίας.
— 447 —	2	τ' οί...σ.	τ' οί...σ.
— 448 —	8	άπυριον	άπυρον.
— 450 —	26	Errantes que	Errantesque.
— 461 —	5	Charistius	Carystius.
— 461 —	12	Prononime	Pronomine.
— 463 —	2	Iliad., v. 49	Iliad., A, p. 49
— 463 —	27	διγά	δικά.
— 467 —	16.	βέσηλ α	βέσηλαι.
— 469 —	5	κλιόν	κλίον.
— 469 —	25	Γέλλω	Γέλλω.
— 474 —	16	άγαθος	άγαθός.
— 474 —	19	παντος	παντός.
— 475 —	16	η δὲ	ηδὲ.
— 475 —	27	τφ.	τφ.
— 478 —	5	πταισματα ποτι	πταισμάτα ποτι.
— 478 —	24	άλλισθαι	άλλισθαι.
— 476 —	32	ανθρωποθυσιαις	άνθρωποθυσιαις.
— 477 —	20	ήλιου	ήλιου.
— 478 —	56	άρχαιολογίας	άρχαιολογίας.

La note 26 du livre 4 se rapporte à la page 464, ligne 40.

— 2 du livre 5 se rapporte à la quatrième ligne du chapitre 4.

Page 455, ligne 27, au lieu de *ιδανμάσα* lisez : *ιδαιμάσα*.

— 498 — 5 — *εύχεμένος* — *εύχόμενος*.

— 500 — 15 — *Ζένωφον* — *Χένωφον*.

La note 49 du livre 5 se rapporte à l'avant-dernière ligne de la page 224.

Page 504, ligne 56, au lieu de *Αίγρον* lisez : *Αίγρον*.

— 509 — 16 — Bentley sur Calli-  
maque « in Cereris  
calathum, v. 155,  
maintient contre

		Holstenius υπα- λάσιον.			
— 509	— 4	—	(49)	—	(50) et vice versa.
— 509	— 7	—	δ' τὸ	—	τὸ.
— 509	— 19	—	(50)	—	(49).
— 514	— 27	—	Adamanis	—	Adamantis.
— 512	— 17	—	χαός	—	λαός.
— 512	— 28	—	ἐμφύγη	—	ἐμφύγη.
— 512	— 28	—	ἐλλοίου	—	ἐλλοίου.
— 518	— 11	—	ἡμετέρων	—	ἡμετέρων.
— 518	— 26	—	elle est	—	il est.
— 518	— 27	—	développée	—	développé.
— 521	— 19	—	ces	—	ses.
— 527	— 21	—	ἰδῶν	—	ἰδῶν ἰδῶ.
— 528	— 8	—	καταβάσιον	—	καταβάσιον.
— 529	— 25	—	θῶπ	—	θῶπ'.
— 530	— 12	—	οὗτος	—	οὗτος.
— 530	— 34	—	συντίμησαι	—	συντάσθαι.

La note 43 du livre 6 se rapporte à la première ligne de la page 258.

Page 534	ligne 43	au lieu de τῷ	lisez : τῶ.
— 531	— 14	κατακουάλοισι	— κατακουάλοισι.
— 533	— 3	répond	— A cela il répond.
— 537	— 33	τὸ	— τὸ ὁ.
— 540	— 43	(57)	— (38).
— 540	— 45	(58)	— (37).
— 541	— 26.	La note 41 se rapporte à la page 252, ligne 5.	
— 542	— 31	au lieu de εἰνά	lisez : εἰνά.
— 543	— 14.	La note 46 se rapporte à la page 295, ligne 14.	
— 546	— 31	au lieu de de Benelictim	lisez : des Benedictins.
— 549	— 24	κατ'	— καθ'.
— 550	— 8.	La note 57 répond à la page 299, ligne 20.	
— 552	— 4	au lieu de Dimiasque	lisez : Dimidiasque.
— 554	— 8	Hencos	— Enos.
— 556	— 10	Γεννής	— Γεννής.
— 557	— 34.	La note 22 se rapporte à la page 552, ligne 11.	
— 558	— 19	au lieu de ἐπὶ	lisez : ἐπὶ.
— 559	— 19.	La note 24 se rapporte à la page 555, ligne 25.	
— 559	— 25	au lieu de (27)	lisez : (26).
Livre 8.	—	La note 1 se rapporte à la page 372, ligne 4.	
—	—	La note 2 se rapporte à la page 374, ligne 25, et à la page 375, ligne 34.	
—	—	La note 3 se rapporte à la page 377, ligne 30.	
Page 560	ligne 34	au lieu de Adamuntius	lisez : Adamantius.
— 562	— 38	Demetriu	Demetrius.
— 567	— 22	ἀπάντων	ἀπάντων.
— 570	— 16	ὑπὸ	ὑπὸ.
— 573	— 17	« acutione	auctione. »



# TABLE

## ORDRE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

### A.

- Abibal, page 32.  
Abgare, 296, n. 55 du 6<sup>e</sup> livre.  
Aborigène, 165.  
Abraham, 328 et 339.  
Abydos, 205.  
Achelous, 116.  
Acrisius, 75.  
Adad, 40.  
Adam, 328.  
Adonis, 114, 125.  
Adrien, 162, 172, n. 17 du 4<sup>e</sup> livre.  
Æon, 35.  
Éthiopique, 43.  
Agathocle, 167.  
Agathodemon, 43.  
Aglauze, 161.  
Agreus, 36.  
Agros, 37.  
Agroneros ou Agrotos, 37.  
Αἰρεῖ λόγος, 580.  
Alalcomène, 89, 118.  
Alains, 290, 294.  
Albanie, 294.  
Alcméon, 270, n. 22 du 6<sup>e</sup> livre.  
Ἀλείφω, 577.  
Alexandre d'Aphrodisée, 283.  
Alieus, 36.  
Ame (suivant Philon), 353.  
Amosis, 161.  
Amour, 190.  
Amphiaräus, 270.  
Amphitrite, 156, 251.  
Amunon, 37.  
Anabis, 98, 122.  
Ἀναγράφειν (intituler), 581.  
Ἀνάγκη, 203, 263, n. 14, l. 8.  
Anaxagore, 27, n. 12, l. 1.  
Anaximandre, 23, n. 10, l. 1

- Anaximène, 22, 340.  
 André, 377 et 378.  
 Androgée, 216.  
 Anebon, 98, 199.  
 Ange, 146.  
 Anobret, 42, 163.  
 Antée, 47.  
 Anticlède, 163.  
 Antiliban, 36.  
 Antinoüs, 76.  
 Antiochus (fils d'Hercule), 59 (n. 1 du 2<sup>e</sup> l.).  
 Anubis, 47.  
 Aphrodisium (mois Cyprien), 161.  
 Apis, 48, 123.  
 Ἀποδιοπομπαίεσθαι, 580.  
 Apollodore, 162.  
 Apollon, 39, 47, 50, 68, 88, 117, 128, 129, 131, 176, 195, 197.  
   — Carnien, 219.  
   — Clarien, 222.  
   — Delphien, 220.  
   — Didyméen, 199.  
   — Loxias, 245.  
 Apollonius de Tyane, 155.  
 Apollonopolis, 122.  
 Ἀρὰ κατ' ἑξωλέϊας, 570.  
 Arabe, 292.  
 Arcadie, 162.  
 Arcésilas, 271.  
 Archélaüs, 238.  
 Archias, 239, n. 72 du 5<sup>e</sup> livre.  
 Archiloque, 237, 239, 269.  
 Areius, d'Heracleopolis, 43.  
 Aristée, 374, 397, n. 4, l. 8.  
 Aristippe, 24.  
 Aristobule, Juif, 345, n. 18, 7, liv. 403.  
   — déesse, 161.  
 Ἀργὸς λόγος, 530.  
 Aristodème, 219.  
 Aristomaque, 218.  
 Aristomène, 163.  
 Aristote, 283.  
 Arméniens, 292.  
 Arrhétophores, 68.  
 Arsalus, 196.  
 Arsinoé, 377, n. 5, l. 8.  
 Artémides, 39.  
 Artémis (Diane), 18, 25, 126.  
 Artemisium, 78.

Artiens, 293, n. 43, 6<sup>e</sup> l.  
 Aryton, 196.  
 Ascalon, 430.  
 Asclepiades, 126.  
 Asclepias (Esculape), 39, 41, 117.  
 Astarté, 39, 40.  
 Asterie, 234.  
 Astéoscopique, 312.  
 Astres (influant sur les oracles), 248.  
 — (signes), 298.  
 Astrologie judiciaire, 289, 298.  
 Astypée, 242.  
 Athena (Minerve), 118, 126.  
 Athéné (Minerve), 40.  
 Atlantides, 61.  
 Atlantiens, 60.  
 Atlas, 38, 61.  
 Athéniens (oracles rendus aux), 216.  
 Atropos (son étymologie), 278.  
 Attis, 60, 67, 69, 114, 125.  
 Autochthon, 37, 69, 103.  
 Αὐτὸ μόνον, 377.  
 Averronciens (Dieux), 164.

## B.

Baalis, 40.  
 Baan, 35.  
 Bacchus (V. Dionysos), 47, 48, 50, 55, 70, 90, 125, 126.  
 Bacchus Mœnoles, 65, 87.  
 — (ses mystères), 68.  
 Bacchus Céphalénique, 246, note 86 du 5<sup>e</sup> livre.  
 Bacchus Omadius, 162, 189, 195.  
 Bactriens, 12, n. 7 du 1<sup>er</sup> l., 291 et suiv.  
 Bardesane, 289, n. 33 du 6<sup>e</sup> l.  
 Basiles, 60.  
 Baubo, 69.  
 Beelsamen, 35.  
 Béelzeboul, 182.  
 Belus, 39, 63.  
 Béotie (oracles de la), 213.  
 Berouth, 37.  
 Beryte, 40.  
 Betyles, 39, n. 27 du 1<sup>er</sup> l.  
 Βουζύγια, 750.  
 Brachmanes, 291.  
 Branchide, 197, n. 9 du 3<sup>e</sup> l.  
 Brathy, 36.  
 Bretagne, 215.

Briarée, 215.  
 Busiris, 47.  
 Byblos, 37 et suiv., 40.

## C.

Cabires, 37, 40, 41, 165.  
 Cadmus, 18, 54.  
 Callimaque, 103 (n. 12 du 3<sup>e</sup> l.)  
 Callithyia, 103 (n. 13 du 3<sup>e</sup> l.)  
 Capitole, 139.  
 Carnus, 219.  
 Carthaginois, 162, 167, 168.  
 Caryste, 269.  
 Casius, 36, 38, 63.  
 Caspiens, 11 (n. 6 du 1<sup>er</sup> l.)  
 Cause première, 336.  
 Cause seconde, 340.  
 Cécrops (Κέκροψ), 75, Cercops, 566.  
 Celeüs (filles de), 75.  
 Κηραίω, 581.  
 Cerbère, 114, 118.  
 Cères (Voir Demeter), 47, 50, 63, 67, 69, 92, 113, 118, 120,  
 128, 195, 199.  
 Charilas, 238.  
 Chariton, 245.  
 Chærémon, 95 et 96.  
 Chersonnèse d'or, 294.  
 Chna, 41.  
 Chousarthis, 42.  
 Χρότων (sa signification), 278.  
 Christ (humain), 172, 175, 177.  
 — (fait fuir les démons), 186.  
 Chrysippe (défend les oracles), 140. Réfuté 141, 214, 268, 270,  
 275, 278.  
 Chrysor, 36.  
 Chthoniens (Dieux), 151.  
 Cilix, 63.  
 Cinyre, 66, 76.  
 Cithéron, 87.  
 Claria, 212.  
 Claros, 139, 222 (n. 43 du 5<sup>e</sup> l.)  
 Cléanthe, 275.  
 Clément (d'Alexandrie), 64, 163.  
 Cléodeus, 218.  
 Cléomaque, 75.  
 Cléomède, 242 (n. 76 du 5<sup>e</sup> l.)  
 Clotho, 278.  
 Cnidiens, 230.

Coré (V. Proserpine), 65, 113, 125.  
 Coroncia (Salamine), 161.  
 Corybantes, 37, 67, 68.  
 Cosmocrates, 189 (n. 1<sup>re</sup> du 3<sup>e</sup> l.).  
 Cosmogonie (de Diodore), 19.  
 Création (de l'univers), 333.  
 — (des êtres raisonnables), 346.  
 Créus, 220.  
 Crétois, 237.  
 Crocodiles du Nil, 430.  
 Cronus (V. Saturne), p. 38 suiv., 61 suiv., 112, 119, 124, 162,  
 167, 168, 196, 209, 215.  
 Curtès, 61, 63, 162.  
 Cybèle, 60, 67.  
 Cycéon, 69.  
 Cycliques (les poètes) 41.  
 Cyniques (nient les oracles), 140.  
 Cypria, 248.  
 Cypselus, 245.

## D.

Dagon, 63, 40.  
 Δαίμων et Δαιμόνιον (leur différence), 528.  
 Danaüs, 103.  
 Dardanus, 66.  
 Décans, 95, 295, (n. 3 du 3<sup>e</sup> l., 53 du 6<sup>e</sup> l.).  
 Dédales (fêtes de), 86, (n. 1<sup>re</sup> du 3<sup>e</sup> l.).  
 Delphes (temple détruit), 139, 212.  
 Démarate, 164.  
 Démaroun, 38 et suiv.  
 Démeter (V. Cérés), 120.  
 Démétrius de Phalère, 374.  
 Démocrite, 24, 214, 268, 271, 340.  
 Démons (mauvais), 146, 168, 178 suiv.  
 Denys de Sicile, 421.  
 Denys d'Alexandrie, 356.  
 Denys d'Halicarnasse, 82, 164.  
 Déo, 68.  
 Derbyces, 11, (n. 5 du 1<sup>er</sup> livre).  
 Destin, 141, 247 suiv., 285.  
 Δευραπειά δόλων, 582.  
 Diane Tauropole (V. Artémis), 164, 197, 199.  
 Διασκευή (remaniement), 565.  
 Didyme, 212.  
 Dieux (réprouvent les sacrifices), 152.  
 Diodore de Sicile, 19, 27, 46 suiv., 54 suiv., 91.  
 Diogène d'Apollonie, 25.  
 Diogenianus (C. Chrysippe), 141, 270.

Diomède, 161.  
 Diou, 237.  
 Dioné, 39, 40.  
 Dionysos (V. Bacchus), 114, 117.  
 Dioscures, 37, 169.  
 Diphile, 161.  
 Δογός, 131 (n. 31 du 3<sup>e</sup> l.).  
 Dodécamorie, 313, (n. 3 du 6<sup>e</sup> livre).  
 Dodone, 139.  
 Domnatiens, 162.  
 Dorothée, 164.  
 Dosidas, 164.  
 Dysaulès, 69.

## E.

Eetion, 66. 235. n. 66, l. 3<sup>e</sup>.  
 Egyptiens (leur théologie), 27, 46, 191.  
 Eilithya (Lucine), 88.  
 Eilithyaspolis (v. ilithyaspolis), 161, 171, n. 15, l. 4<sup>e</sup>, 92.  
 Εἰμαμένη (sa signification), 278.  
 El (v. Il), 38.  
 Eléazar (le grand-prêtre), 376.  
 — (ses hypotyposes), 397.  
 Éléphantine, 121.  
 Eliou, 37.  
 Eloïm, 38.  
 Eleusis, 69, 122.  
 Empédocle, 24, 192, 195, 213, 214, 340.  
 Enoch, 326.  
 Enos (sa signification), 228.  
 Epeïs, 43.  
 Epervier (son symbole), 98, 121.  
 Epichthoniens (dieux), 151.  
 Epicure, 24, 340.  
 Epicuriens (nient les oracles), 140.  
 Ἐπισημίω, 567.  
 Epytus, 232.  
 Eréchtée, 162, 164.  
 Erginus, 236, n. 67 du 5 l.  
 Erichthon, 75.  
 Eros, 39.  
 Erysichthon, 103.  
 Esculape (voir Asclepias), 59, 126, 129, 186, n. 4 du 2<sup>e</sup> l.  
 Esséniens, 407, n. 38 du 8<sup>e</sup> l.  
 Eubée, 269.  
 Eubouleüs, 68.  
 Euelpis de Caryste, 162.  
 Euhémère, 62.

Eumolpe, 69.  
 Eupalion, 219, n. 37 du l. 5.  
 Εὐπάλιος, 224, n. 50 du 5<sup>e</sup> l., p. 594 (errata).  
 Euripide, n. 9 du 1<sup>er</sup> l., 20, 236, 249, 254, n. 8 du 6<sup>e</sup> l.  
 Εὐρυπίδης, 219.  
 Euthyclès, 244.  
 Evocations (magie), 200 et suiv.

## F.

Faculté délibérative, 287.  
 Fatalisme (réfutation du), 263 et suiv.  
 Fortune (son symbole), 280.  
 — (ses actes), 286.  
 Fumée (signe à la guerre), 426, n. 62 du 8<sup>e</sup> l.

## G.

Gaulois (leurs mœurs), 296.  
 Ghé, 37, 38, 80.  
 Géants, 194.  
 Géliéens, 294.  
 Génos et Génée, 35.  
 Généthialogique, 312.  
 Germains, 294, n. 81 du 6<sup>e</sup> l.  
 Glaucopis, 93.  
 Grecs (leurs mœurs), 293

## H.

Halo, 426, n. 60 du 8<sup>e</sup> l.  
 Halys, 220.  
 Harpage, 230.  
 Hébreux, 315, 319, 321, 322, 323, 327, 332, 336.  
 Hécate, 118, 126, 132, 184, 198, 200, 208, 209, 210, 211 (voir  
 n. 38 du 4. l.).  
 Hécatee d'Abdère, 375.  
 Hédos de Junon, de Minerve, 103.  
 Hégésarque, 281.  
 Heimarmené, 39.  
 Hel ou Hil (v. El), 38, 163.  
 Héliopolis d'Égypte, 92, 122.  
 — de Phénicie, 169.  
 Hélios, 1<sup>er</sup> roi d'Égypte, 46, 60, 93.  
 Héphaestus (v. Vulcain), 36, 92, 116, 120, 126.  
 Héra (voir Junon), 125, 126.  
 Héraclès (v. Hercule), 117, 189.  
 Héraclides, 218 (v. n. 33 du 5<sup>e</sup> l.).  
 Héraclite d'Ephèse, 70, 340, 431 (v. n. 64 du 8<sup>e</sup> l.).  
 Hercule (v. Héraclès), 39, 50, 57, 125, 126, 157, 223.  
 Héria, 269.  
 Hermanubis, 119.

Hermaphrodite, 56.  
 Herminès (v. Mercure), 37, 38, 47, 61, 93, 119, 122, 129.  
 Hermopan, 119.  
 Hésiode, 41, 191, 223, 246.  
 Heures, 119.  
 Hiéroménies, 122.  
 Hil (v. Hel et El), 38, 163.  
 Hippopotame (symbole), 121.  
 Hippotès, 219.  
 Homère, 239, 276.  
 Hora, 39.  
 Horoscopes, 95, 309 (n. 4 du 5<sup>e</sup> l., 60 du 6<sup>e</sup> l.).  
 Horus, 48, 50, 94, 117, 122.  
 Hymnodos, 98.  
 Hypérion, 60, 61.  
 Hypéroché, 75.  
 Hypochtoniens (Dieux), 151.  
 Hypsistos, 37.  
 Hypsouranios, 36.  
 Hyrcaniens, 11 (n. 6 du 1<sup>er</sup> l.).

## I.

Ilithyia (v. Eilithyia), 126.  
 Ilithyaspolis (v. Eilithyaspolis), 122.  
 Ilus, 39, 42.  
 Indiens, 291, 294.  
 Iphicrate, 162, n. 18 du 4<sup>e</sup> l.  
 Isaac, 328.  
 Isiris, 41.  
 Isis, 47, 48, 50, 91, 94, 120, 194, 199, 205.  
 Ismarus, 75.  
 Israël (signifie contemplatif), 328 et suiv.  
 Isthmiques (Jeux), 76.  
 Istrus, 162.  
 Ithomée, 163, 232.  
 Iyux (sert aux évocations), n. 19 du 5<sup>e</sup> l.

## J.

Jacob (signifie athlète), 328 et suiv.  
 Jeoud, 42, 162.  
 Jérombal, 32.  
 Job, 329, 341.  
 Joseph (le patriarche), 329.  
 Joseph l'historien, 387.  
 Juifs, 296.  
 Junon (v. Héra), 47, 50, 57, 63, 80, 86, 112, 161  
 — Téléia ou Gamélios, 88, 199.  
 Jupiter, 35, 39, 40, 46, 47, 49, 50, 54, 61.



- d'Ithomé, 163.
- Latiaris, 192.
- Olympien, 139, 226.
- Triphyléen, 63, 67, 68, 80, 87, 93, 104, 111, 124, 251.

## K.

- Καταβάτης (Ζεὺς), 328.
- Kneph, 43, 120.
- Kolpia (vent), 35.

## L.

- Labda, 235.
- Lacédémone, 174, 228, 231.
- Lachesis, (son étymologie), 278.
- Laius, 272.
- Laodicée, 75.
- Laodicée de Syrie, 162.
- Latone, 86, 113, 125.
- (Mychia), 88.
- Léandre, 75.
- Lebadie, 213.
- Leucophryné, 76.
- Liban, 36.
- Lochia (Diane), 118.
- Locriens, 244, 274.
- Loxias (surnom d'Apollon), 245.
- Lucine (voir Eilithyia), 126, 184.
- Lycéennes (fêtes), 162.
- Lyciens, 196.
- Lyciens, 164.
- Lycurgue, 232, 275.

## M.

- Macédon, 47 et suiv.
- Macris, 87.
- Magie, 131, 200, 204, 205, 209.
- Magon, 37.
- Magoucéens, 291 (n. 40 du 6<sup>e</sup> l.).
- Maia, 61.
- Marius, 164 (n. 28 du 4<sup>e</sup> l.).
- Mars, 88, 119, 190, 249.
- Marsyas, 60.
- Massagètes, 11 (n. 5 du 1<sup>er</sup> l.).
- Matière, 356, 360.
- Maxime, 360.
- Mèdes, 294.
- Mélampe, 66.
- Mélanippe, 245.
- Mélicarthe, 39.

**Melchisédech, 327, 339.**  
**Ménélas, 233.**  
**Méon, 60.**  
**Mercuré (voir Hermès), 190, 209.**  
**Messéniens, 231.**  
**Méthymne, 246.**  
**Métrodore, 25.**  
**Midas, 66.**  
**Minerve (v. Athéna), 38, 40, 63, 92.**  
   — **Poliade, 103, 192.**  
**Misor, 37.**  
**Mithra, 162.**  
**Mnésarchide, 238.**  
**Mnevis, 122.**  
**Monime, 163.**  
**Mot (phénicien), 34.**  
**Moyse, 322, 323, 331, 362, 367.**  
**Muses, 47, 55, 57.**  
**Mycalé, 212, (n. 31 du 8<sup>e</sup> l.).**  
**Myrsile de Lesbos, 166.**  
**Mystères (leur étymologie), 65.**  
   — **dans les oracles, 148.**

## N.

**Nature (sa définition), 284.**  
**Naupacte, 219.**  
**Némée (ses jeux), 76.]**  
**Neptune (voir Poséidon), 63.**  
**Nérée, 39.**  
**Néréides, 116.**  
**Nicée, 212.**  
**Nil, 92, 94.**  
**Noé, 326.**

## O

**OEnomaüs, 217 et suiv., 222, 268.**  
**OEtéens, 275.**  
**Onomarque, 423.**  
**Ὀνόματα ἔρωσι (sa signification), 287.**  
**Oracles aux Thasiens, 243.**  
   **aux Locriens, 244.**  
   **à Cypselus, 245.**  
   **à Mélanippe, 245.**  
   **à Phalaris, 245.**  
   **aux Methymnéens, 246.**  
   **résultent de l'observation des astres, 248.**  
**Origène réfute l'astrologie, 298.**  
   **combat l'éternité de la matière, 357.**

Osrobène, 292.  
 Ostane, 44, 209.  
 Otène, 294.

## P

Pallas, 68, 199, 226.  
 Pallas (historien), 162.  
 Pan, 47, 80, 63, 119, 129, 197, 208, 214.  
 Panchée, 63.  
 Pandore, 60.  
 Paramatélons, 98, (n. 2 du 3<sup>e</sup> l.).  
 Parménide, 23.  
 Parnasse, 212.  
 Parques, 118, 251, 278.  
 Parthes, 292 et suiv.  
 Παιδαγωγία (son exposition), 200, (n. 14 du 5. l.).  
 Pélasges (immolent des humains), 165.  
 Pélion, 269.  
 Περροπίνη (sa vraie signification), 278.  
 Péraia (contrée), 39.  
 Péripatéticiens (nient les oracles), 140.  
 Perses, 11, 224, 229, 291 (n. 2 du 1<sup>er</sup> l.).  
 Persée, 80.  
 Phalaris, 248.  
 Phaülos, 423.  
 Phébé, 184, 248.  
 Phéniciens (leurs traditions), 23, 34, 162.  
 Pherecyde, 43.  
 Philomèle, 423.  
 Philon de Byblos, 21, 162.  
 Philon le juif (deuxième cause), 344.  
     (sur l'âme), 353.  
     (sur la matière créée), 389.  
     (sur la sortie d'Égypte), 380.  
     (sur la Théocratie), 382.  
     (sur les Esséniens), 407, 409.  
     (sur la Création), 413.  
     (sur la Providence), 415.  
 Phlox, 36.  
 Phocide (guerre de la), 423, (n. 56 du 8<sup>e</sup> l.).  
 Phœbus, 195, 212.  
 Phestus, 237.  
 Φώνασκος (déclamateur), 544.  
 Φωρά (sa signification), 222, (n. 41 du 5. l.).  
 Phorcys, 80.  
 Phos, 36.  
 Phrygiens (théologie des), 60, 191.  
 Phtha, 120.

**Phylante, 219.**  
**Phylarque, 162, 171.**  
**Piras, 103.**  
**Platée (fêtes qui s'y célèbrent), 86, (n. 1<sup>re</sup> du 3<sup>e</sup> l.).**  
**Platon (sur Socrate), 26.**  
 (sur l'origine des Dieux), 90, 104, 191, 194.  
**Plutarque, 22, 86, 103, 191, 194, 212 et suiv.**  
**Pluton, 68, 114, 118, 132, 183.**  
**Poliade (Minerve), 103.**  
**Polycrate, 420.**  
**Pontus, 39.**  
**Porphyre, 29, 95, 97, 101, 104, 129, 148, 149 suiv., 152 suiv.,**  
 161, 174, 179, 182, 186, 197, 198, 204, 207, 249,  
 252, dans tous les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> l.  
**Poséidon (V. Neptune), 39, 40, 116, 126.**  
**Pothos, 39.**  
**Praxithea, 162.**  
**Priape, 86, 115.**  
**Προσβολή, 579.**  
**Proserpine (V. Coré), 38, 63, 67.**  
**Protogone, 35.**  
**Ptolémée Philadelphie, 373 et suiv.**  
**Ptolémée, fils d'Agésarque, 76.**  
**Puissances rivales, 349.**  
**Pythagore de Samos, 194, 340.**  
**Pythagore de Rhodes, 200, 203.**  
**Pythiques (jeux), 76.**  
**Pythoclès, 164.**  
**Python, 195, 212.**

## R

**Religion (payenne), 132, 145.**  
**Rhée, 39, 47, 60, 80, 113, 115, 124, 199, 209, 212.**  
**Rhodes (sacrifices humains à), 161.**  
**Romains (sacrifices humains), 167.**  
**Romulus, 82.**

## S

**Sabaziens (mystères), 67.**  
**Sabazius, 85.**  
**Sacrifices d'animaux réprouvés, 156.**  
 — s'adressent aux démons, 159.  
 — humains, 160 et suiv.  
**Sadid, 39.**  
**Salamine (Coronéia), 161.**  
 — (divine), 226 (n. 54 du 5<sup>e</sup> l.).  
**Salmeniacici, 96 (n. 6 du 3<sup>e</sup> l.).**  
**Salomon, 341.**

Samémroumos, 36.  
 Samothrates, 37.  
 Sanchoniathon, 31, 162.  
 Sarazins, 293.  
 Sarmates, 294.  
 Saturne (voir Cronus), 47, 167, suiv., 249.  
 Saunie, 294.  
 Scarabées, 98, 241 (n. 9 du 3<sup>e</sup> L.).  
 Σαῖβοι θεοί, 196.  
 Scirrophories, 68.  
 Scythes, 11, 294 (n. 3 du 1<sup>er</sup> L.).  
 Selené (voir Lune et Diane), 60.  
 Seleucus (le théologien), 161 (n. 14 du 4<sup>e</sup> L.).  
 Semélé, 49.  
 Semiramis, 32.  
 Sérapis et Sarapis, 50, 97, 118, 132, 182, 184, 208.  
 Séres, 291.  
 Serpents divinisés, 42.  
 Sidon, 39.  
 Signes (astres considérés comme), 298.  
 Silène, 118.  
 Sirius, 236.  
 Socrate, 26, 235, 286 (n. 11 du 1<sup>er</sup> L.).  
 Solyme, 196.  
 Sortilèges, 286.  
 Sourmoubelos, 42.  
 Στανύρη (sa signification), 219 (n. 34 du 5<sup>e</sup> L.).  
 Στοιχία (les astres), 28, 34, 425 (n. 59 du 3. L.).  
 Sparte, 229.  
 Sydic, 37, 39.  
 Sylæus (tragédie d'Euripide), 529.  
 Syrie, 296.

## T

Taautos, 33, 35, 37, 40, 41, 42.  
 Tæniens, 293 (n. 48 du 6<sup>e</sup> L.).  
 Talisman, 286.  
 Tarrhas, 237.  
 Tauriens, 163.  
 Taurique (Diane), 163.  
 Technitès, 37.  
 Télésiçlès, 238, 269.  
 Telmisse, 76.  
 Temenus, 218 et suiv.  
 Tenedos, 171.  
 Téthys, 80, 116.  
 Τεύχος, 564.  
 Thabionidès, 41.

Thalès, 22, 340.  
 Thamus, 214.  
 Thasos, 237, 243.  
 Themis, 63, 70, 118, 198, 212 (n. 30 du 5<sup>e</sup> l.).  
 Thémistocle, 228.  
 Théocratie de Moïse, 382.  
 Théodecte, 379.  
 Théologie physique, 85.  
   — de la cause première, 336.  
   — de la cause seconde, 340.  
 Théophraste, 29, 153, 156.  
 Théopompe, 379.  
 Θεραπεία, 462.  
 Thesmophore, 80.  
 Thesmophories, 68 et suiv.  
 Thoor, 37.  
 Thout, 37.  
 Thuro (v. Chousarthis), 42.  
 Tibareniens, 11 (n. 8 du 1<sup>er</sup> l.).  
 Tibère, 215.  
 Titanides, 39, 199.  
 Titans, 37, 68, 194, 198.  
 Titée, 60.  
 Tosibis, 196.  
 Triptolème, 48, 69.  
 Tritogénie (v. Minerve), 93.  
 Trachis, 223, 274 (n. 44 du 5<sup>e</sup> l. et 26 du 6<sup>e</sup>).  
 Tyndarides, 233.  
 Typhon, 39, 47, 94, 121, 194, 196, 205.  
 Tyrrhéniens, 69, 166.

## U

Uranus, 37, 38, 60, 63, 80, 112, 196.

## V

Vaillants chefs, 96 (n. 5 du 3. l.  
 Vénus, 47, 66, 119, 190, 209, 248.  
 Verbe divin, 341 et suiv.  
 Vesper, 119.  
 Vesta, 63, 93, 113, 115, 139.  
 Volupté (divinité), 316.  
 Vulcain (v. Héphaëstus), 46, 92, 190.

## X.

Xénocrate, 194, 214.  
 Xénophane, 23.  
 Xénophon, 29.

## Z.

Zéon d'Élée, 24.

— le mynadien, 76.

Zeus Michius, 37.

Zophacémin (observateurs du ciel), 24.

Zopyre, 286.

Zoroastre, 43, 191.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

MAY 6 - 1915

LA PRÉPARATION  
**ÉVANGÉLIQUE**

TRADUITE DU GREC

**D'EUSÈBE PAMPHILE,**

EVÊQUE DE CÉSARÉE EN PALESTINE, DANS LE 4<sup>e</sup> SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE,

AVEC DES NOTES

CRITIQUES, HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

PAR

**M. SÉQUIER DE SAINT-BRISSON,**

Membre de l'Institut ( Académie des Inscriptions. )

TOME PREMIER.

**PARIS.**

**GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,**

RUE CASSETTE, 4.

1846.



une chambre, prétendait avoir prouvé juste qu'elle est nue par un poids et non par un ressort, parce que le premier lui paraissait le plus simple.

Enfin cette philosophie hypothétique est d'autant plus permicieuse, qu'en diminuant la haute opinion que l'on doit avoir et des œuvres du Créateur, et du Créateur lui-même, elle exige nécessairement qu'on s' imagine connaître à fond toute chose, du moins ce qui se passe de plus important dans la nature; car il faudrait être absolument insensé pour se figurer que quelqu'un pût trouver une hypothèse capable de rendre raison des phénomènes qui lui étaient entièrement inconnus; parce qu'un changement dans les phénomènes en cause nécessairement aussi un dans l'hypothèse.

Pour se tirer de cet embarras, il faut plus de travail que ne penserait peut-être celui qui ne l'a jamais éprouvé, surtout si nous avons fait quelques progrès dans cette étude. Tous ceux qui en ont fait l'expérience savent combien il est chagrinant de se voir obligé d'abandonner une hypothèse qu'on a adoptée et cru vraie pendant beaucoup d'années, qui nous a coûté tant de nuits d'étude, pour laquelle on a tant écrit, tant médité, tant lu de livres, et par le moyen de laquelle on s'imaginait être parvenu presque au faite de la sagesse, ou du moins d'y parvenir bientôt. Ceux qui en voudraient voir un exemple n'ont qu'à lire la préface ou le livre de l'Anatomie du cerveau de M. Willisius.

Pour n'être donc pas séduit par cette manière de ne philosopher

Ubi regnum est continentur :  
Où règne la chasteté, les mariages sont p  
féconds. Nous voyons parmi nous les mari  
familles moins nombreuses depuis que nos m  
De tout temps le libertinage a dépeuplé les  
Où règne la tempérance les maladies sont  
citoyens est plus longue.

Immodicus brevis est artus, et rara sen

Où règne le travail et l'industrie, l'abond  
*Ubi autem plurimæ segetes, ibi manifesta es*

Or, on ne saurait nier que ces vertus ne d  
pires à mesure que la religion y est plus res  
feste que la crainte de Dieu ne peut s'y  
deviennent moins communes, soit par une  
affaiblissement, soit par une punition du ciel :  
de banir la religion d'un Etat, qu'en même te  
les vertus civiles les plus nécessaires à sa cor  
essentielles à sa gloire.

La religion, disait Salomon, a la longue  
droite, et dans sa gauche les richesses et la f

<sup>1</sup> Tite-Live, l. 5.

<sup>2</sup> Mart. Epigr.

<sup>3</sup> Prov., XVI, 17.

<sup>4</sup> Prov., c. 3.

sont incertaines, et que nous devons  
sentiment.

nis rien qui soit ou vrai, ou faux par  
opinion a été partagée par Euthy-  
ux-ci également n'admirent qu'une

ktus l'Empirique, conforme à ceux  
i choses sont en elles-mêmes égale-  
qu'avait à dire que tout est également  
ophie est l'art de soutenir le pour et  
par des arguments captieux. On a  
dernes un rapport de ressemblance  
e de Protagoras, et ceux de Hume et

t mis en problème l'existence d'un  
hènes, et ses écrits furent condamnés

ile (417 ans avant Jésus-Christ), était  
e l'associe à Xénophane et à Zénon.  
ue Protagoras, et parvint au même  
i d'un principe opposé : le premier  
témoignage des sens, le second leur

pas d'être aussi pédant que beaucoup d'autres, et qu'il n'a eu qu'une  
connaissance très-médiocre de l'esprit, j'aurai fait voir que ceux  
qui l'admirent le plus n'auront point été persuadés par des raisons  
évidentes, mais qu'ils auront été seulement gagnés par la force de  
son imagination.

Ce terme *pédant* est fort equivoque; mais l'usage, ce me semble,  
et même la raison, veulent qu'on appelle pédants ceux qui, pour  
faire parade de leur fausse science, citent à tort et à travers toutes  
sortes d'auteurs, qui parlent simplement pour parler et pour se  
faire admirer des sots, qui amassent sans jugement et sans discer-  
nement des apophtegmes et des traits d'histoire, pour prouver ou  
pour faire semblant de prouver des choses qui ne se peuvent prou-  
ver que par des raisons.

Pédant est opposé à raisonnable, et ce qui rend les pédants  
odieux aux personnes d'esprit, c'est que les pédants ne sont pas  
raisonnables; car les personnes d'esprit aimant naturellement à  
raisonner, ils ne peuvent souffrir la conversation de ceux qui ne  
raisonnent point. Les pédants ne peuvent pas raisonner, parce  
qu'ils ont l'esprit petit, ou d'ailleurs rempli d'une fausse érudition;  
et ils ne veulent pas raisonner, parce qu'ils voient que certaines  
gens les respectent et les admirent davantage, lorsqu'ils citent quel-  
que auteur inconnu, et quelque sentence d'un ancien, que lorsqu'ils  
prétendent raisonner. Ainsi leur vanité se satisfaisant dans la



Paris — Imprimerie de Commerce et Manège, 17, quai des Augustins

